

LA JEUNESSE DE SWIFT

ET

LE CONTE DU TONNEAU

Thèse pour le Doctorat ès lettres

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

EMILE PONS

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

STRASBOURG
IMPRIMERIE ALSACIENNE

19, rue Thomann

1925

LA JEUNESSE DE SWIFT

ET

LE CONTE DU TONNEAU



D'après le frontispice du Vol. I de l'édition Temple Scott,
avec la bienveillante autorisation des éditeurs.

SWIFT A TRINITY COLLEGE

LA JEUNESSE DE SWIFT

ET

LE CONTE DU TONNEAU

Thèse pour le Doctorat ès lettres

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

EMILE PONS

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

STRASBOURG
IMPRIMERIE ALSACIENNE

19, rue Thomann

1925



A MON MAITRE
MONSIEUR LOUIS CAZAMIAN

Témoignage d'affectueuse gratitude

AVANT-PROPOS.

Cette étude, commencée avant la guerre, a souffert une longue interruption.

Le Livre I « Histoire et Critique Swiftiennes » était déjà entièrement écrit, mais nous avons dû, en raison des travaux publiés pendant la guerre ou parus immédiatement après, lui faire subir des modifications légères et un certain nombre d'additions. Ce « Premier Livre » n'était d'ailleurs destiné à l'origine qu'à servir d'Introduction à une étude d'ensemble sur la vie et l'œuvre de Swift présentées simultanément. Il garde encore son rôle d'Introduction, mais n'accompagne aujourd'hui qu'une partie de l'ouvrage projeté.

De multiples nécessités nous ont contraint en effet à ne présenter qu'une « Jeunesse de Swift » au lieu d'une « Vie » entière et de limiter l'étude critique des œuvres au seul « Conte du Tonneau ». Et c'est sous la forme et la rubrique d'un « Second Livre » que nous avons groupé la série de chapitres conduisant Swift jusqu'à l'achèvement de son premier grand ouvrage, réservant à deux autres « Livres » ultérieurs, partiellement écrits déjà, l'examen du restant de l'œuvre et de la vie¹.

Peut-être cette première partie s'accommode-t-elle mieux d'être détachée ainsi en s'imposant un point d'arrêt en 1704, et comporte-t-elle dans ces limitations une unité suffisante.

Le Conte du Tonneau, en effet, qui forme une masse imposante et constitue peut-être la plus remarquable production de l'esprit de Swift, a par lui-même un sens plein — sens qui pourra être précisé plus tard par des rapprochements rétrospectifs, mais qui complète aussi par avance celui des œuvres ultérieures. Swift y apparaît armé

¹ Livre III. La Politique et les Amitiés littéraires 1704—1714.

Livre IV. L'Exil en Irlande 1714—1745, se subdivisant en deux parties : I. Vanessa et Stella, II. Le Drapier et Gulliver.

de tout son génie, ses forces y ont atteint, d'emblée, leur complet développement.

Et toute la tranche de vie où se situe cette œuvre sert à l'expliquer comme elle est éclairée par elle. Le Conte du Tonneau est présent de manière diffuse dans les premières poésies, dans les lettres de l'auteur à ses familiers, dans les actes et gestes de sa jeunesse. Il contient et exprime avec une vigueur et une plénitude exceptionnelles tous les résultats d'une première série d'expériences, d'un premier contact avec la vie. Swift n'a pas fait encore son entrée décisive dans la vie politique, il en pressent seulement la vanité qu'il lui sera bientôt donné d'éprouver jusqu'en son fond. Il vient de goûter, mais sans l'épuiser, à la désillusion, qui comporte juste assez d'amertume pour aiguïser et fortifier cet appétit encore jeune et déjà insatiable. L'amertume atteint déjà à l'âcreté, mais sans provoquer encore, ou à peine et seulement en passant, le dégoût final et continu auquel parviendront certaines parties de Gulliver. La pensée de Swift est déjà en possession de son symbole de prédilection, le mythe animal, mais elle n'en développe que l'aspect le plus hautain.

C'est que Swift se trouve encore aussi près, plus près peut-être, des livres que des hommes. L'humanité est plus pédantesque à ses yeux que révoltante et son plus grand crime est sa sottise, qu'il devine déjà incurable. Les laideurs humaines s'harmonisent devant lui en une animalité cohérente qu'il décèle partout, mais qu'il dénonce avec plus de mépris que de colère. La satire demeure encore dans la zone élevée des méditations philosophiques, stimulée simplement, non exacerbée, par les ressentiments personnels. Elle ne connaît encore l'accablement ni la lassitude et élabore sa puissante architecture avec un ordre réfléchi et une lenteur méthodique que ne parviennent à troubler ni les passions ni les emportements. Le Conte du Tonneau est comme l'armature de l'œuvre entière, en même temps qu'il en est l'ornement le plus représentatif, l'ensemble le mieux lié de motifs symboliques.

Il est donc possible de le présenter à part, possible aussi d'isoler provisoirement la « jeunesse » de la suite de l'existence swiftienne.

On voudra du moins nous le permettre, sans marchander trop à un exposé ainsi limité l'indulgence qu'on eût plus volontiers sans doute accordé à un effort « total ». Même en deçà de ces bornes, l'étendue du sujet est demeurée considérable, ainsi que la complexité des problèmes de tout ordre, historiques, psychologiques, littéraires, qui se sont posés en cours de route. En dépit de l'aide inappréciable

que nous avons trouvée dans les travaux récents — et plus que partout ailleurs, dans l'admirable édition de la *Correspondance* d'Elrington Ball —, en dépit aussi des encouragements que nous ont prodigués maîtres et amis, bien des imperfections subsisteront encore dans cette étude.

Nous n'en devons pas moins reconnaître très haut notre dette de gratitude envers tous ceux dont l'action, lointaine ou proche, a facilité notre tâche, aux autorités de Trinity College, Dublin, et au Very Rev. D^r Ch. J. Dowden, Doyen de la Cathédrale de St-Patrick qui nous accueillirent avec tant de bienveillance en 1911, au Right Rev. D^r Bernard, alors évêque d'Ossory, qui daigna avec tant de courtoisie mettre à notre disposition sa profonde science swiftienne, qui a bien voulu aussi, récemment, nous accorder, au nom de Trinity College, comme M. George Bell a eu l'extrême obligeance aussi de nous l'accorder au nom de sa Maison d'Edition, l'autorisation de reproduire en frontispice la photographie du portrait de Swift étudiant, déjà publiée dans l'édition Temple Scott ; à nos maîtres de la Sorbonne qui nous ont soutenu dans nos travaux, à M. Baldensperger à qui nous devons plusieurs indications précieuses, à M. Koszul qui a pris la peine de corriger une grande partie des épreuves, à M. Legouis, qui inspira jadis et dirigea nos premières recherches en nous faisant aimer Arbuthnot et Swift, qui nous a stimulé aussi et éclairé jusqu'à l'achèvement de ce livre, à celui enfin à qui cet ouvrage est dédié, dont la pensée a été présente à nous à chaque minute de ces années d'effort et sans qui ces pages n'eussent peut-être été achevées.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE.

I. PRINCIPALES ÉDITIONS GÉNÉRALES.

1. The Works of J. S. D. S. P. D. in Four volumes. Dublin. Printed by and for George FAULKNER, 1735 ; in six vols., 1738 ; in eight vols., 1746 ; (The Works of the Reverend Dr Jonathan Swift, Dean of St-Patrick's, Dublin, in 20 vols., 1772.)
2. « Miscellanies », in 4 vols. By Dr Swift. Dr Arbuthnot, Mr. Pope and M. Gay. The 5th ed. corrected. Vol. I, By Dr Swift. London. BATHURST 1747. (Basés sur les Misall. de Motte 1727. — Commencés en 1742.) ; De 1747 à 1751, 14 volumes.
3. The Works of Jonathan Swift D. D. Dean of St-Patrick's, Dublin. Accurately revised, in 6 vols. Lond. Bathurst, 1755, 6 vols in-4° ; « arranged by Dr HAWKESWORTH », 12 vols. in-8° ; En 1764 s'y ajoute vol. VII (in-4°) (ou, in-8°, vols XIII, XIV) de Bowyer et Faulkner ; en 1765 s'y ajoute vol. VIII (ou, in-8°, XV, XVI) de Deane Swift ; en 1775 s'y ajoute vol. IX de John Nichols, avec Index, de vols. I à XIII, in-8°.
4. The Works of the Rev. Dr Jonathan Swift, Dean of St-Patrick's Dublin, Arranged, revised and corrected with Notes. By Thomas SHERIDAN ridan. A. M. Lond. Bathurst, 17 vols., 1784. (Le vol. I contient la « Vie de Swift de Sheridan ». (Cette édition Sheridan, corrigée et revue par Nichols, reparait en 19 vols. en 1801.) Lond. J. Johnson.
5. The Works of Jonathan Swift.... containing addit., letters, tracts, poems not hitherto published, with Notes and a Life of the Author, by WALTER SCOTT. Edinburgh. Constable, 1814. 19 vols, in-8°, 2nd. ed. 1824.

¹⁾ Nous ne donnons ici qu'une sorte de « Tableau Synoptique » des indications bibliographiques les plus générales relatives, 1° à l'ensemble de la vie et de l'œuvre de Swift, 2° au Conte du Tonneau et à la Bataille des Livres.

Il est tout à fait inutile, en effet, de reproduire dans ces pages soit la Bibliographie chronologique des œuvres de Swift qui occupe le tiers d'un volume dans l'édition de Temple Scott (« Bibliography of the Writings of Jonathan Swift, compiled by W. Spencer Jackson »), soit les nombreuses indications spéciales contenues dans les notes de notre Livre I et relevées à l'Index alphabétique. Notre Livre I tout entier n'est du reste qu'une « Bibliographie critique » dont les indications tantôt complètent celles-ci, tantôt sont complétées par elles. Aussi avons-nous soin de renvoyer chaque fois le lecteur, du moins pour les §§ II et III, aux pages du Livre I où les ouvrages mentionnés sont examinés.

6. The Works of Jonathan Swift.... containing Interesting and valuable Papers, not hitherto published. With Memoir of the Author, by Thomas Roscoe, Lond. 2 vols, in-8°, 1841.
7. The Prose Works of Jonathan Swift D. D. edited by Temple Scott. (Bohn's Standard Library). London, Bell. 12 vols. in-8°, 1908, éd. complétée par celle des « Poetical Works » par Ernst Browning. London, Bell. 2 vols. 1910 ; 2. par l'éd. de la correspondance d'Elrington Ball : The Correspondence of Jonathan Swift, ed. by F. Elrington Ball. London Bell. 6 vols. gd. in-8°, 1910-1914.

II, ÉTUDES BIOGRAPHIQUES ET CRITIQUES GÉNÉRALES,

A. Témoignages contemporains.

- Mrs. Lætitia Pilkington. *Memoirs... written by herself*. Dublin 1748. (Cf. Livre I. p. 8, n° 1).
- ORRERY (John, Earl of). *Remarks on the Life and Writings of Dr Jonathan Swift. Dean of St-Patrick*, Lond., 1751. (Cf. Livre I. p. 13 et notes).
- DELANY (Dr Patrick). *Observations upon Lord Orrery's Remarks on the Life and Writings of Dr Jonathan Swift*, Lond. 1754 (Cf. I. p. 23 et notes).
- DEANE SWIFT. *An Essay upon the Life, Writings and Character of Dr Jonathan Swift...* Lond.. Bathurst, 1755. (Cf. I. p. 27 et notes).
- AMORY (Thomas). *Memoirs of several Ladies of Great Britain*. Lond., 1754. (Cf. I. p. 31 et notes.)
- HAWKESWORTH. *Account of (Swift's) Life* in vol. I. of « The Works of Dr Jon. Swift ». Lond. 1755 (Cf. I. p. 34 et notes).

B. Revision et critique des premières sources.

- JOHNSON (Dr Samuel). *The Lives of the most eminent English Poets with critical Observations on their Works* (Celle de Swift ne parut que dans le 3^e vol. de 1781). Lond. 1779-1781 (Cf. I, p. 46).
- SHERIDAN (Dr Thomas). *The Life of Dr Swift*. London, 1784. (Cf. I. p. 49).
- NICHOLS (John). *Illustrations of the Literary History of the XVIIIth century*. éd. définitive, 1822. (Cf. I. p. 52).

C. Elaboration et diffusion romantiques.

1. MONCK-BERKELEY (George). *Literary Reliques containing original Letters from King Charles II King James II, the Queen of Bohemia, Swift, Berkeley, Addison, Steele, Congreve, the Duke of Ormond and Bishop Rundle to which is prefixed an Inquiry into the Life of Dean Swift*. Lond., 1789. (Cf. I. p. 55).

- BEDDOES (D^r Thomas). *Hygeia, or Essays Moral and Medical*. 3d vol. Essay IX. « On Nervous disorders ». Lond., 1803. (Cf. I, p. 57).
- BARRETT (Rev. John. D. D.). *Essay on the Earlier Part of the Life of Swift*. London, 1808. (Cf. I. p. 60).
- WILSON (Rev. Francis). *Swiftiana*. London, 1804. (Cf. I. p. 61).
2. WALTER SCOTT. *Memoirs of Jonathan Swift, D. D.* (1st vol. of « Works »). Edinburgh 1814, 2nd ed., 1824. (Cf. I. p. 63).
- JEFFREY (Francis). « Jonathan Swift ». *Edinburgh Review*, 1816. (Cf. I. p. 71).
3. MONCK-MASON (William). *The History and Antiquities of the Collegiate Church of St-Patrick, near Dublin, from its foundation in 1190 o the year 1819*. Dublin, printed for the author, 1820 Chap. V. Sect. I. « Jonathan Swift, Dean. — Character of Dean Swift », p. 225-445. (Cf. I. p. 73).
4. MACAULAY (Thomas Babington). « Sir William Temple ». (*Edinburg Review*). Oct. 1838. « The Life and Writings of Addison ». (*ibid.*) July, 1843. (Cf. I. p. 80).
- THACKERAY (William Makepeace). « Swift ». (*The English Humourists of the Eighteenth Century*). Lond., 1853. (Cf. I. p. 81).
- CRAUFURD (Quentin). *Essai historique sur le Docteur Swift...* Paris, 1808. (Cf. I. p. 83).
- PRÉVOST-PARADOL (Lucien). *Jonathan Swift, sa vie et ses œuvres*. Paris 1856 (Cf. I. p. 82).
- TAINE (Hippolyte). « Jonathan Swift; son génie et ses œuvres ». *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1858, réimprimée dans *l'Histoire de la Littérature Anglaise*. Paris 1864, t. IV, Ch. 5. (Cf. I. p. 84).
- REYNALD (Hermile). *Biographie de Jonathan Swift*. Paris, 1860. (Cf. I p. 83, n° 1).
- SIMON (Max). *Swift. Etude psychologique et littéraire*. Paris, 1893. (Pour les autres études générales sur Swift, voir I, p. 80-88.)

D. Recherches objectives et synthèses historiques

(Sur Bucknill, Wild, Jacobson, D^r Eva Meid, etc., voir I. p. 89-93 et notes.

- FORSTER (John). *Life of Swift*. Lond. 1875. (Cf. I. p. 93).
- CRAIK (Sir Henry). *The Life of Jonathan Swift*. Lond. 1885, 2^e ed. 1894, 2 vols. (Cf. I. p. 95).
- LESLIE STEPHEN *Swift. (English Men of Letters)*. Lond. 1882. (Cf. I. p. 97).
- CHURTON COLLINS. *Jonathan Swift, a Biographical and Critical Study*. Lond. 1893. (Cf. I. p. 86).
- MORIARTY (Gerald P.). *Dean Swift and his Writings*. London 1893. (Cf. I. p. 97).
- CORDELET (Henriette). *Swift*. (Cahiers de la Quinzaine). Paris 1907.
- AITKEN (George A.). « Swift ». (*Cambridge History of English Literature*, vol. IX, Ch. IV), (avec Bibliographie). 1912.
- WHIBLEY (Charles). *Jonathan Swift*. (Cambridge Leslie Stephen Lecture). 1917.
- GOULDING (Sybil). *Swift en France*. Paris 1924. (Excellente étude, accompagnée d'une riche Bibliographie spéciale). (Sur les études relatives à des points particuliers de l'œuvre ou de la vie de Swift, voir I. p. 90-104).

E. Etudes relatives au Conte du Tonneau et à la Bataille des Livres.

- RIGAULT (Hippolyte). Histoire de la Querelle des Anciens et des Modernes, Paris 1856. (Cf. II. p. 254, n° 1).
- GUTHKELCH (A.). *The Battle of the Books by Jonathan Swift with Selections from the Literature of the Phalaris Controversy.* (King's Classics). London. Chatto and Windus, 1908. (Excellent appareil critique, édition à la fois scolaire et scientifique.)
- HOFMANN (Hermann). *Swifts tale of a Tub.* Leipzig, 1911. (Cf. II. p. 220, n° 1).
- BECKER (Hans, P.). *Die Satire Jonathan Swifts.* Halle, 1913. (Étude très générale et sommaire).
- GILLOT (Hubert). *La Querelle des Anciens et des Modernes en France, de la Défense et Illustration de la Langue française aux Parallèles des Anciens et des Modernes.* Paris (Champion) 1914. (Étude exhaustive des origines de la Querelle et de son développement en France).
- GUTHKELCH and NICHOL SMITH. *A Tale of a Tub... edited with an Introduction and Notes Historical and Explanatory.* Oxford (Clarendon 1920). (La première et la seule édition scientifique du « Conte »). (Cf. II. Sect. II.)

Voir encore l'ouvrage ci-dessus cité de Miss Sybil GOULDING sur les traductions françaises du « Conte du Tonneau ». Miss Goulding met en évidence les caractères distinctifs de la traduction (incomplète et fantaisiste) de Macé. « Les Trois Justaucorps ». Dublin 1721 et de la traduction (consciencieuse, appliquée et terne) de Van Effen, La Haye 1721 et 2^e édition 1732.

Les conclusions de Miss Goulding permettent ainsi de préciser l'allusion rapide et insuffisamment explicite à ces deux traductions contenue au début de notre note 2 de la page 40 du Livre I, sur « Swift en France ».

PREMIER LIVRE

HISTOIRE ET CRITIQUE SWIFTIENNES.

La vie ni l'œuvre de Swift n'ont échappé aux déformations — involontaires ou systématiques — inhérentes à tout effort de reconstruction. Swift a été recréé à l'image de bien des peintres divers et ses écrits interprétés en des sens différents ou contradictoires, soit que la déformation vînt d'un parti-pris, d'un caprice ou d'une humeur, ou qu'elle émanât d'une conception a priori et d'une philosophie de l'histoire.

Auguste Angellier, dans son beau livre sur Burns a montré de façon décisive les insuffisances et les dangers du déterminisme dans ce domaine particulier de l'histoire biographique de la critique littéraire. L'évocation d'une existence individuelle en effet est astreinte à de plus complexes obligations que l'histoire plus impersonnelle d'une institution ou d'un événement politique ; car il ne suffit plus ici d'établir des enchaînements d'effets et de causes, il faut encore que l'analyse pénètre cette matière vivante sans en détruire les liens organiques et sans la rendre inerte ; il faut aussi que dans le jeu des influences qu'elle discerne demeurent sans atteinte l'originalité du génie, la liberté inaliénable de la fantaisie créatrice. D'autre part, une méthode toute subjective et intuitive présente, cela va sans dire, une part au moins égale de dangers. Elle peut même n'être pas moins systématique, car le critique intuitionniste est exposé à trouver l'explication qu'il recherche dans les éléments mêmes vers lesquels il se sent plus particulièrement attiré, à être ainsi la dupe de son tempérament, de ses inclinations personnelles. Nous rencontrerons mainte fois ces deux genres de déformation dans les représentations diverses de Swift que nous offre l'histoire, déformations accrues encore dans les deux cas par la nature particulière du sujet. Car il n'est peut être pas de « matière » s'accommodant moins d'une méthode à procédés que l'œuvre et la vie de Swift. Qu'il nous soit permis ici de présenter sous la forme rapide d'impressions anticipées ce qui apparaîtra plus tard, dans le corps du livre, sous la forme de résultats. — Considérée même du point de vue formel des catégories littéraires, l'œuvre de Swift semble indéfinissable et se range malaisément, par la confusion qu'elle réalise de tous les genres, dans

aucun cadre ; or, cette apparence de complexité prend un sens réel dès que l'on considère le fond même de cette œuvre et l'inspiration : Swift, appelé tour à tour poète, philosophe, historien, pamphlétaire, dialecticien est tout cela à la fois sans l'être au sens exact d'aucun de ces mots, et il est tout autre chose encore. L'enchevêtrement, dans l'œuvre de Swift, de tous les genres, n'est qu'une expression de la « complexité » de son esprit, complexité à peu près égale et constante qui embrasse le tout de sa vie et qui ne permet que l'on en détache une fraction pour l'étudier à part, qu'à la condition de l'avoir au préalable éclairée par un examen de l'ensemble et de la commenter par ce qui précède et ce qui suit. Jeunesse, âge mûr, années de lutte politique ou jours de retraite studieuse, nous retrouvons partout dans cette vie, si c'est Swift seul qui nous occupe, la même forte unité et des caractères demeurés identiques. De même, son œuvre présente cette étonnante singularité d'avoir dès le début et jusqu'à la fin la même plénitude et une force à peu près égale. Cet esprit, dès qu'il se manifesta, parut s'être muni d'emblée de toute sa puissance. Ses *Juvenilia* sont moins en tête de son œuvre¹, qu'ils ne l'escortent d'un bout à l'autre (et en groupes plus denses encore vers la fin) sous la forme d'amusantes puérilités, tandis que son premier livre est comme le dernier mot d'une expérience chargée de siècles. Cette immédiate et définitive maturité est une des marques de son génie, et contribue pour une large part à l'unité de son œuvre. C'est ce qu'une étude de la « Jeunesse » aboutit inévitablement à montrer : sous le tumulte candide et la confusion inexperte des premiers poèmes, des vers « Pindariques », percent déjà les sentiments profonds et les idées dominantes qui vont, presque au même moment, se frayer une issue violente dans les écrits en prose, dans le Conte du Tonneau qui est en nombre de ses parties et dans quelques-uns de ses éléments essentiels, leur contemporain. Et l'on peut à peine dire que ce Conte soit l'aboutissement d'une « évolution » car son éclosion est trop précoce, et les événements de la vie se sont intégrés en lui, plutôt qu'ils ne l'ont indirectement et mécaniquement déterminé. De même, dans l'ensemble de la vie, on discerne des « moments » sans doute comme dans tout déroulement, des directions diverses et des tournants, mais nulle apparence d'élargissement ou de progrès en profondeur, rien

¹ Car le « *Tripos* », où la part de Swift du reste est infime, est aussi négligeable (sans l'être plus) que les calembours scriblériens et les « anglo-lat. », inspirés vers la fin par l'amitié de Sheridan.

qui ressemble à une croissance continue ou à un épanouissement. Le meilleur de Gulliver était déjà contenu dans le Conte, et présent dans les poèmes ainsi que dans les lettres ; il est un développement dans certains sens et un resserrement, un repliement dans d'autres. Flux et reflux de marée, plutôt que course grossissante d'un fleuve de sa source à la mer. Vue de loin cette œuvre et cette vie sont comme une indivisible masse, dont le mouvement intérieur intense ne fait cependant saillir ou ne détache aucune partie, et qui prend elle-même l'aspect d'une puissante immobilité.

Si compacte et si une, qu'elle semble ainsi se suffire à elle-même. Non qu'elle manque de rapports ou de liens avec ce qui l'entoure : au contraire peu d'œuvres littéraires furent autant une série d'actes vivants, nés de l'occasion et mêlés à la lutte. Elle fixe pour nous toute une ère historique. On ne saurait donc l'étudier ni la comprendre à part des événements parmi lesquels elle se situe. Mais ce rapport d'intime corrélation est d'une nature originale : au lieu d'être simplement le produit de ce demi-siècle d'histoire, l'œuvre de Swift dans une mesure au moins égale, en constitue l'armature. Elle produit, transforme, unit, divise — elle est une force qui pénètre et se laisse difficilement pénétrer. Swift, dans le domaine de l'esprit et des lettres autant que dans celui de la politique, fut une nature exceptionnellement dominatrice et « active », et rebelle aux influences, ce qui n'apparaît jamais mieux que là où il utilisa des thèmes empruntés, thèmes dont la forme originelle même la plus extérieure s'évanouit dès qu'il y touche — ce qui n'apparut jamais mieux dans sa vie politique, que lorsqu'il se fit l'instrument, pourtant fidèle, des desseins d'autrui.

L'explication véritable de l'œuvre de Swift semble donc aller de cette œuvre aux circonstances, autant et plus que des circonstances à cette œuvre. L'interprétation pour être fidèle, devrait saisir toute la complexité de l'œuvre d'une manière presque simultanée et de tous les points de l'horizon historique à la fois.

Il faudra du moins se garder, pour l'étude de la jeunesse, comme pour celle des autres périodes, d'isoler trop les moments, d'établir entre eux de trop étanches cloisons. De même que le Conte de Tonneau explique Gulliver, de même les « Pensées sur la religion », l'« Argument contre l'abolition du christianisme » ou le « Jour du Jugement » expliquent le Conte du Tonneau. Pareillement, le séjour à Kilroot, qui eut lieu au cours de la 26^e année, est éclairé de manière inattendue, mais précieuse par « l'Introduction à la Conversation courtoise » écrite à soixante ans. Les anticipations et les réflexions

rétrospectives, souvent dangereuses, sont ici nécessaires dans une assez large mesure, et seule une connaissance familière du sujet peut à la fois déterminer les moments où elles sont opportunes, et leur assigner des limites. L'examen minutieux d'un fait ou d'une page semble demander presque simultanément, une vision panoramique de l'ensemble.

Cela est si vrai, que le génie de Swift fut rarement plus déformé par l'histoire que lorsque ceux qui l'écrivirent étaient trop proches encore de lui dans le temps, et que le champ de leur vision était trop limité. Parmi les jugements si divers et contradictoires que l'on porta sur Swift, les plus faux ou les plus puérils émanent de ses contemporains, et rien n'est plus curieux, que de suivre, à travers près de deux siècles, les transformations successives, à la fois de la critique et de l'histoire « swiftiennes ». Car les fausses perspectives défigurèrent parfois la vie autant qu'elles travestirent l'œuvre, et il y eut tout autour de Swift une floraison de légendes qui durèrent quelquefois plus longtemps que les interprétations erronées ou étranges de ses écrits. Tous ceux qui parlèrent de Swift, eurent en même temps que leur propre opinion sur ses ouvrages, leur conception particulière de sa vie, de sorte que biographes et critiques se confondent les uns avec les autres, et qu'il importe d'examiner avec autant de circonspection leurs témoignages que leurs jugements. L'étude des sources biographiques de Swift est donc inséparable de l'histoire des destinées de son œuvre, — et l'une et l'autre sont également utiles ou indispensables à la complète intelligence du texte et de l'auteur.

En effet, la corrélation étroite, chez un même biographe ou critique, entre l'arrangement des faits et l'interprétation des écrits, comporte toujours un enseignement qui peut être précieux, même lorsqu'il est négatif : il nous met en garde, nous oriente, redresse et précise notre jugement. Par exemple, le mariage secret de Swift et de Stella constitue pour Orrery un moyen de faire ressortir l'orgueil implacable de Swift, tout comme sa dissertation sur les Yahoos veut démontrer la corruption de son cœur et de son esprit. Cette même légende devient, au contraire, entre les mains de Delany, l'obstiné défenseur et admirateur, une preuve de la pureté morale de Swift, tout comme les conclusions qu'il tire de la lecture de Gulliver ou même du Conte du Tonneau. Delany appuie de même ses réflexions sur la quatrième partie des « Voyages » de détails particuliers sur la toilette de Swift. Dans Walter Scott, anecdotes et déductions, récit et critique concourent admirablement à rehausser la couleur roman-

tique du portrait. Partout, et dans le camp ennemi plus qu'ailleurs, chez les Jeffrey et les Macaulay, c'est la même conspiration du fait et de l'idée, également asservis aux fins conscientes ou non des auteurs. Même de notre temps¹, et dans les études les plus objectives on saisit souvent encore des traces de cet esprit systématique qui veut prouver, défendre ou moraliser. Mais il faut reconnaître, que chaque nouvel effort de recherche ou d'interprétation, même s'il n'aboutit pas, constitue un progrès à défaut d'un gain : il a dépassé un point de vue, et permet qu'on s'achemine vers un autre, il a du moins élargi la perspective. De l'examen minutieux et comparé de ces diverses interprétations doit procéder, a procédé déjà, une interprétation plus sûre, à la fois plus riche et plus dépouillée. A l'heure actuelle, après tant de travaux, une nouvelle étude sur Swift n'est possible et ne peut se définir qu'après une étude préalable, à la fois des sources biographiques de Swift, et de l'histoire de la critique « swiftienne ».

Pour plus de commodité, nous distribuerons les biographes et les critiques de Swift en trois catégories : ceux qui furent ses contemporains et le connurent personnellement, — ceux qui sans l'avoir connu appartiennent à la génération qui suivit la sienne et recueillirent plus ou moins directement des échos de sa vie, — ceux, enfin, que leur éloignement dans le temps a réduits au rôle de purs historiens. Dans chacune de ces catégories, on trouve adversaires et amis, apologistes et détracteurs, témoins et chercheurs sérieux et conteurs fantaisistes.

Dans chacune aussi, se heurtent ou se résolvent les contradictions, selon que l'on écoute les témoignages indistinctement ou qu'on les met à l'épreuve les uns des autres.

Pour ce qui est des faits purement biographiques, nous nous réservons de les examiner en détail et séparément plus tard au cours naturel de notre étude, en nous restreignant ici aux seules considérations qui peuvent éclairer sur l'auteur lui-même et la valeur de son témoignage, plutôt que, par anticipation, sur la vie de Swift.

¹ Par exemple chez Churton Collins, qui déclare vouloir « réhabiliter » Swift ou chez Moriarty, qui pour réagir contre la tendance à « réhabiliter », adopte systématiquement une attitude particulière d'indifférence. Chez Forster et Craik, beaucoup plus « objectifs », apparaît encore discrètement, mais nettement, le désir de réhabilitation.

I^{re} PÉRIODE.

SOURCES DIRECTES ET TÉMOIGNAGES IMMÉDIATS.

FRAGMENT AUTOBIOGRAPHIQUE DE SWIFT.

Aucun essai ne fut tenté pendant la vie de Swift, si ce n'est par Swift lui-même et ce « Fragment d'Autobiographie »¹ — simples notes rapides et sèches qui demeurèrent jusqu'à sa mort éparses parmi les manuscrits, ne nous renseigne guère que sur sa famille² ou les membres de sa famille qui l'intéressèrent, comme le vaillant pasteur qui fut son aïeul, le Révérend Thomas Swift. De ses premières années, — car le « Fragment » dans le texte original³ ne dépasse pas 1699 — Swift ne nous fait qu'un récit succinct comme un rapport officiel, bien qu'il s'y glisse avec quelques incertitudes ou erreurs chronologiques⁴ des traits personnels ou des souvenirs de rancunes anciennes. L'apport de Swift à sa propre histoire, en somme, est léger et n'inspire pas une confiance absolue. Sur quelques points

¹ « Anecdotes of the family of Swift », écrites en 1727 et publiées pour la première fois par Deane Swift en 1755 à la suite de son « Essay upon the Life, Writings, and Character of Dr Jonathan Swift », sous le titre « A Sketch of Doctor Swift's Life, written by the Doctor himself ». Cf. I. Scott. vol. XI, p. 367.

² Encore ces renseignements sont-ils incomplets ou sujets à caution. Deane Swift reproche, entre autres choses, à son cousin, d'avoir arrêté à William Swift, au lieu de faire remonter à Thomas, père de William, l'ascendance de la branche cadette des Swift, celle qui quitta le Yorkshire pour s'établir au xvi^e siècle à Canterbury et de laquelle descendit la famille de Jonathan Swift lui-même. Swift aussi déclare sans preuves que ce William Swift détint une prébende de Canterbury, alors que son nom n'apparaît pas parmi la liste des prébendés.

³ C'est seulement dans la transcription manuscrite utilisée par Forster que l'on trouve le paragraphe si schématique où sont consignés les principaux faits de la carrière ecclésiastique de Swift jusqu'en 1714.

⁴ Par exemple, Swift était dans sa vingt-sixième année et non dans sa vingt-deuxième lors de sa mission auprès du roi Guillaume III au sujet du « Triennial Bill ». Peut-être éprouve-t-il là une satisfaction de vanité à se rajeunir, à faire croire à une plus grande précocité de son génie.

obscur de sa vie, Swift semble même s'être plu, inconsciemment peut-être, à nous imposer la version la plus romanesque ou la plus frappante pour nos esprits, comme l'épisode de son enlèvement à Whitehaven par sa nourrice, que tous les biographes, même les plus critiques, seront contraints de répéter après lui, ou l'explication de son mal mystérieux par l'indigestion de fruits devenue fameuse¹ ou encore ses déclarations sur l'origine illustre de sa mère, descendante d'Erick le Forestier. Swift, en ce sens, est le premier de ses propres « anecdotistes » ; il va être imité à l'envi et dépassé.

Mrs. PILKINGTON.

La coutume semble s'être établie de considérer les « Remarques » d'Orrery, comme le premier livre écrit sur Swift et ceux-même qui ont rendu le plus justice à Mrs. Pilkington, comme Sir Henry Craik²

¹ Swift distingue ses vertiges de sa surdité, attribue les premiers à l'indigestion de fruits et la seconde au refroidissement qu'il prit dans le Surrey, c'est-à-dire à Moor-Park, en lisant et dormant au milieu des bois. Mais il situe mal dans son souvenir l'origine de cette seconde affection, la place, non à sa vingt-deuxième année, mais à sa vingtième. Cf. Lettre à W. Richardson, 30 avril 1737 : « ... yet my greatest load is not my years, but my infirmities. In England, before I was twenty, I got a cold which gave me a deafness that I could never clear myself of ». Et dans sa lettre à Mrs Howard (19 août 1717), Swift donne les deux explications à la fois : l'indigestion pour les vertiges et le refroidissement pour sa surdité, mais en faisant encore erreur sur les dates. Cf. Elrington Ball, *Corr*, vol. III, p. 414, note.

Nous ne devons pas être trop surpris de la gravité attribuée à l'indigestion de pommes : c'était une idée courante à l'époque que les fruits, surtout insuffisamment mûrs, pouvaient causer la mort. Temple, dans son agréable essai sur le jardinage (*Of Gardening*), nous l'affirme lui-même : « ...nothing is more evident than, as ill or unripe fruit is extremely unwholesome and causes so many untimely deaths, or so much sickness about autumn in all great cities where'tis greedily sold as well as eaten ; so no part of diet, in any season, is so healthful, so natural », etc. (*Of Gardening*, p. 236, éd. 1757). Ceci nous permet de comprendre la facilité avec laquelle l'explication de Swift fut acceptée par tant de ses biographes.

Il est bon de remarquer en outre que le fragment autobiographique concorde sur tous les points essentiels (naissance, enlèvement, maladie, études à Trinity) avec les déclarations qu'il avait l'habitude de faire à ses familiers, à celles en particulier que rapporte Mrs Pilkington dans ses mémoires, vol. I, p. 67-69, etc.

² « The first of these (works bearing on the biography of Swift) was the « Remarks of Lord Orrery » (Craik, vol. I, pref. to 1st ed.). Les autres critiques en général ne mentionnent même pas Mrs Pilkington ou la dénigrent d'un mot en passant (cf. Churton Collins).

omettent, de tenir compte de la publication de ses « *Memoirs* » ; qui pourtant parurent trois ans avant les « *Remarques* »¹ (Dublin 1748). Ces deux petits volumes de Mrs. Lætitia Pilkington, épouse du Révérend Mathieu Pilkington, sont si peu négligeables qu'ils ont été utilisés ou pillés presque chaque fois par ceux qui en ont parlé avec le plus de mépris. L'austère Churton Collins lui-même tout en répudiant aussi dans sa préface l'autorité de cette menteuse commère² emprunte, sans mot dire, un de ses témoignages au cours de son livre³. Peut-être ce discrédit où sont tombés les mémoires de Mrs. Pilkington est-il dû au caractère extraordinaire de sa vie, aussi fertile en aventure et en malheurs romanesques que celle d'une héroïne de Richardson ou de Marivaux⁴ — peut-être aussi (et ceci semblerait

¹ « *Memoirs of Mrs Laetitia Pilkington, wife to the Rev. Matthew Pilkington, written by herself, wherein are occasionally interspersed All Her Poems ; with Anecdotes of several eminent persons, Living and Dead, among others Dean Swift, Alexander Pope, Esq., etc. etc., Dublin 1748.*

² C'est Monck-Berkeley qui, le premier (*Literary Relics*, 1789), infligea à Mrs Pilkington cette note infamante (a lying gossip). Churton Collins, moins injurieux, n'a pas plus d'estime pour elle dont il dénonce la « *notorious indifference to truth* ».

³ Lorsqu'il rapporte, comme les autres, qui tous le tiennent de la seule Mrs. Pilkington, que Hudibras était la lecture favorite de Swift. (Car la seule allusion à Hudibras que l'on trouve dans la correspondance de Swift émane non de Swift, mais d'un de ses correspondants. Cf. Archb. King to Swift, April 19, 1711).

⁴ Si l'on est d'abord surpris par l'étiquette immédiatement apposée sous son nom par l'auteur de la notice biographique qui la concerne, M. Thomas Seccombe, dans le *Dict. of Nat. Biogr.* : « *Laetitia Pilkington, adventuress* », on est obligé d'admettre néanmoins que son existence fut marquée d'un bout à l'autre par d'étranges incidents. Son père, le médecin-accoucheur hollandais Van Lewen, qui était venu se fixer à Dublin, devait mourir d'un « *coup de poignard accidentel* », sans que l'on ait jamais su, si le meurtrier était le hasard mystérieux, ou bien lui-même, ou un autre, ou peut-être sa femme ; quant à elle, Laetitia, elle se signale dès sa plus tendre enfance par des dons surprenants d'intelligence et de mémoire, par une précocité poétique égale à celle de Pope, et, croit-elle aussi, par une beauté singulière qui lui attire bientôt tous les regards. Parmi les innombrables hommes qui la courtisent, celui qu'elle accepte comme mari est le grincheux Matthew Pilkington, clergyman sans bénéfice et sans autre fortune que son amour pour les muses, qui, ayant admiré très haut le talent de sa fiancée, devient jaloux de celui de sa femme ; le mari quitte sa femme, part pour Londres, et s'aperçoit qu'il aime celle qu'il ne voit plus ; la jeune poétesse rejoint son époux, Londres la fête et la grise et ébranle quelque peu sa vertu ; puis le ménage revient à Dublin où bientôt meurt le Dr Van Lewen, à la grande affliction de sa fille qui l'adorait. Pilkington n'ayant plus rien à attendre de la famille de sa femme dont il avait tant tiré déjà,

s'appliquer en particulier à Churton Collins qui mentionne ensemble en les liant mécaniquement dans son souvenir, Mrs Pilkington et « le compilateur des *Swiftiana* » peut être cette défiance à l'égard de l'ancienne protégée du doyen de St-Patrick a-t-elle été inconsciemment inspirée par une lettre de Théophile Swift à l'éditeur des « *Swiftiana* ». Dans cette épître, Théophile s'applique laborieusement à démontrer que Mrs Pilkington ne fut jamais admise dans l'intimité ni même en la présence de Swift et que celui-ci l'ignorait tout à fait ¹. Mais nous connaissons trop l'excentrique fameux que

rend la vie impossible à son épouse, cherche à se débarrasser d'elle. La poétesse lui en fournit une piquante occasion en retenant une nuit dans sa chambre, à une heure fort avancée, un jeune homme épris comme elle de belles-lettres, à seule fin, nous dit-elle, de poursuivre la lecture d'un livre passionnant : survient le mari, avec douze témoins, Mrs Pilkington est chassée du logis conjugal et achève la nuit chez son compagnon de lecture, tous deux demeurant assis sagement l'un près de l'autre, ainsi que deux statues. Mais cet ami nouveau la quitte en lui laissant cinq guinées, et la pauvre femme est quelque temps en honte et détresse dans un quartier infâme de Dublin. Puis elle fait un effort immense pour ne pas sombrer, part pour Londres et s'installe dans un élégant logement de St James Street où elle joue au jeu dangereux de la femme de lettres sans argent et sans protections. Cependant, grâce à l'amitié si active et si désintéressée de Colley Cibber, elle parvient à subsister quelque temps de la générosité de Mécènes divers et passagers, puis nous la retrouvons en prison pour dettes à Marshalsea, d'où Cibber réussit à la tirer à force de démarches auprès de personnages haut placés. Elle s'avise alors de changer de gagne-pain et de tenir boutique — une boutique de librairie dans St James' Street, bientôt fort bien achalandée et qui lui permet d'amasser vite un pécule, duquel elle ne jouit guère, puisque, peu après son retour à Dublin, en 1750, elle mourut, à l'âge de 39 ans. — Ses relations avec Swift commencèrent vers 1730 et se prolongèrent, tant bien que mal, jusqu'au scandale de 1737 ; Il eut surtout pour elle une attention apitoyée : « Is this poor little child married ? God help her », aima son espièglerie enjouée et docile. Mais il n'hésita pas à la condamner autant que son mari : « he proved the falsest rogue and she the most profligate whore in the kingdom » (Lettre à John Barber, March.9, 1737-8).

¹ Lettre de Théophile Swift à l'éditeur des « *Swiftiana* », recueil d'anecdotes sur Swift, 1804 :

« When I was a young man I remember to have heard Mrs Whiteway who was my own grand'mother and the immediate cousin-german of the Dean repeatedly declare that during the whole of her intimacy at the Deanery, where for the last five and twenty or thirty years of the Dean's life she spent several days in the week, she had never, by any accident seen Mrs Pilkington there, ² neither had she ever heard the Dean name her a person with whom he had the slightest acquaintance. This I have heard her not once or twice, but more than twenty times, solemnly assert and she was used to say that Mrs Pilkington owed her anecdotes to a fertile invention, stimulated by a

fut « Theophilus »¹, esprit bouillant et cerveau fêlé, pour accepter ses déclarations sans les contrôler. La correspondance de Swift nous en offre une immédiate réfutation² et nous croyons retrouver dans une lettre de Deane Swift, le père de Théophile, à Nicholls, qui venait d'éditer (1778) le 24^e volume de la première édition complète de Swift l'origine de l'involontaire imposture de son fils³.

Celui-ci se rappelant mal les réminiscences ou les souvenirs écrits de son père et les déformant en sa tête brouillonne confond avec la mère de Lætitia Pilkington, Lætitia Pilkington elle-même, à qui il applique avec une fâcheuse insistance des paroles qui ne la concernent point. Deane Swift pourtant n'avait aucun grief contre

large share of vanity and the convenience of gracing her pages with so great a name. I have likewise, Sir, heard my father declare, that although he was not so intimate with the Dean as Mrs Whiteway he never in this life had seen Mrs Pilkington at the Deanery or otherwise heard she had visited there except through the medium of the Memoirs, and he was certain that had she been known to the Dean he must have heard of it in some way or other ».

¹ Parmi les burlesques aventures de Théophile rappelons surtout sa longue querelle avec le Reverend D^r Dobbin, de qui il avait été sur le point d'épouser la fille, querelle inouïe dont le moindre épisode fut un duel entre l'amoureux et le père de la jeune fille, et que Théophile raconte lui-même tout au long dans un livre bizarre, « The Touchstone of Truth uniting Mr Swift's late correspondence with the Rev. D^r Dobbin and his family », 1811. Théophile Swift fut blessé dans ce duel. Il fut en 1794 condamné à 12 mois de prison pour ses « Animadversions on the Fellows of Trinity College, Dublin », qui avaient refusé les B. A. Honours à son fils, « the cleverest lad in all Ireland ». Il mourut misérablement dans un logement garni de Londres.

² Lettre de Swift à Alderman Barber, où il recommande à celui-ci Matthew Pilkington, le mari de Laetitia (22 juillet 1732) pour remplir auprès de lui, pendant la durée de sa charge de Lord Mayor, l'emploi de chapelain particulier. Pilkington fut en effet accepté et se montra peu digne de cette faveur. — En 1730 déjà nous avons une preuve manifeste de la bienveillance de Swift à l'égard de Matthew Pilkington : Swift daigna « revoir » un recueil de poèmes du jeune clergyman et permettre que le livre portât la mention : Revised by the Reverend D^r Swift.

³ Cf. Lettre de Deane Swift à Nicholls, June 7, 1778. Parmi les remarques critiques sur le dernier volume de l'édition se trouve en effet celle-ci : « In the next page, note *b* is false. Swift never was acquainted with, nor do I believe ever saw, Mrs Pilkington's mother ». C'est donc de la mère seule de Mrs Pilkington que Deane Swift déclarait (là et sans doute ailleurs) que l'auteur de Gulliver ne l'avait jamais vu, car il mentionne, dans la même lettre Mrs Pilkington comme faisant partie du groupe littéraire formé autour de Swift. L'affirmation de Théophile en ce qui concerne les déclarations de son père est donc absolument fausse, mais peut s'expliquer par une confusion, dans son esprit, entre la fille et la mère.

Mrs Pilkington, il la regarde au contraire comme une des figures les plus intéressantes du cercle familial de Swift, la met très au-dessus de Mrs Barber pour l'invention poétique et l'intelligence et revendique même pour elle une « très grande part de génie »¹. Or, c'est ce « génie » tout fait de spontanéité, de jeunesse capricieuse et d'impertinente franchise jusque dans les menteries qui sera pour nous le meilleur garant de la vérité essentielle des « Mémoires » de Mrs Pilkington, qui nous permettra de dégager des artifices de sa coquetterie d'auteur et des arrangements littéraires, les anecdotes où paraît avec une charmante impudence la sincérité toute nue. Mrs Pilkington a d'ailleurs plus de sincérité et de discrétion qu'on ne l'a dit, et elle ne saurait, je crois, le prouver mieux que par l'honnête et sceptique prudence avec laquelle elle parle, elle, la poétesse du romanesque, des poèmes d'amour de Swift et des prétendus romans de sa vie : elle regrette, nous dit-elle, d'être bien mal informée² des aventures sentimentales du « Doyen », ne l'ayant connu que sur le tard. Elle suppose qu'il a « dû souvent inspirer l'amour »³, mais, chose digne de remarque, elle est convaincue qu'il n'a jamais dû payer de retour « cette passion étant tout à fait étrangère à sa nature ». Nous dirons plus tard l'importance que peut avoir au point de vue de notre étude cette déclaration ; notons-la simplement ici comme une marque de la sincérité de Mrs Pilkington. Remarquons aussi qu'elle ne parle point de Stella, qui eût pu lui inspirer comme à d'autres un développement éloquent, qu'elle a la pudeur et la probité de ne pas tenter même une évocation vague de cette « Dame » de qui « Cadenus » fut le favori et qu'elle ne nomma pas. Ses jugements comme ses expressions deviennent, sur ce sujet délicat, pleins de mesure, tout en gardant une vive et franche aisance. Par là elle a droit à notre estime ; pardonnons lui d'avoir exagéré le nombre de « bleus » (a deadly pinch) que lui aurait faits, et que ne lui fit pas sans doute, Swift, pour la châtier dans ses études et sachons lui conserver notre confiance, comme le fit Craik, et plus librement que lui, quand ses témoignages portent le signe patent des notations vivantes et immédiates. Du reste, des témoignages exactement contemporains, comme on a omis, semble-t-il, de le montrer, nous offrent une confirmation de la vérité de son récit : le Swift

¹ Deane Swift to Nicholls, Junel 7, 1778 : « P. 535 (Song) : Not by Mrs Barber. That favourite of Delany was not capable of writing such a poem. It was written, I think, by Mrs Pilkington who really had a very great share of genius ».

² « Memoirs », p. 85-95.

³ Must have been « often the object of love ».

que peint par exemple Mrs. Pendarves, dans les lettres qu'elle écrit de Dublin à sa sœur, Mrs. Ann Granville, de 1731 à 1733, est tout à fait le même que le Swift des mémoires de Mrs Pilkington, mais il est peint avec moins de richesse et de vie. Ces preuves extérieures ne rendent que plus éclatante la vérité qui jaillit du récit de Mrs Pilkington. Chez elle, déclare nettement Mr. Thomas Seccombe¹), l'évidence interne est un critérium très sûr d'authenticité, et, pour nous, nous voyons une marque indiscutable de sincérité dans la parfaite harmonie du portrait partiel qu'elle nous trace de Swift ; elle ne fixe et ne cherche à fixer que l'expression seule qu'elle lui connut, sans essayer de rien restaurer, compléter ou deviner. Son récit est sans prétentions ; quand par hasard un problème se pose, comme celui de la naissance de Swift (p. 55), elle l'élude d'un cœur léger, presque en riant, et nous renvoie, si nous doutons comme elle, des paroles mêmes du Doyen, à un avenir mieux informé. Elle ne prétend pas retracer la vie de Swift, elle n'en raconte que ce qu'elle en a vu, en se racontant elle-même. Elle prétend moins encore parler en critique ; rien chez elle que de rapides allusions aux écrits de Swift, fortuites et toujours admiratives. Elle est trop pressée d'aimer, quitte vite les sujets ingrats, comme Pope qu'elle déteste (p. 60-65), et revient au portrait si caressé. C'est un Swift vieilli, sans doute, qu'elle nous peint, mais paternel, protecteur, à demi apaisé, malgré de soudaines et terribles violences, Swift intime et toujours plus replié sur lui-même, enfermé par sa surdité croissante dans un cercle de relations toujours plus étroit ; un Swift à la fois moins abordable et plus aimablement condescendant aux heures rares, un Swift plus concentré encore, mais plus égal, non le Swift ardent, inquiet, tout tendu vers l'action des années plus jeunes. La pénétration féminine de Mrs Pilkington et sa docilité primesautière qui conquiert Swift l'ont également servie : personne parmi les biographes de Swift n'approcha autant de l'homme et ne fit un portrait si immédiat. C'est pourquoi la frivolité apparente de ses « Memoirs » ne doit pas faire illusion, leur plus grand charme consiste en leur vérité, et de tous les récits biographiques contemporains, c'est eux peut-être, qui, proportionnellement à l'étendue du champ qu'ils couvrent, représentent le plus grand apport à l'histoire et le moindre à la légende.

ORRERY.

Mais les mémoires de Mrs Pilkington, qui plurent et détrayèrent les conversations élégantes de Dublin² durant l'hiver 1748-49, n'appar-

¹ *Dictionary of National Biography*, art. « Pilkington (Lætitia) ».

² Lettre de Mrs Pilkington à Richardson, May 1749.

rurent pas comme une étude sur Swift, et ce sont les « *Remarques* » de John Boyle, 5^e comte d'Orrery, publiées au mois de novembre 1751 et immédiatement fameuses¹ qui firent date et ouvrirent vraiment la première période des controverses swiftiennes. Ces « *Remarques* sur la vie et les écrits du Dr Jonathan Swift, Doyen de St-Patrick », adressées par l'auteur en une série de lettres à son fils, « the honourable Hamilton Boyle, student of Christ-Church, Oxford », avaient l'ambition discrètement déguisée d'éclairer et d'éduquer le public autant que celle de former le goût du jeune étudiant. Orrery avait choisi le genre épistolaire, traditionnel et noble, comme très propre à son dessein ; il serait non seulement le traducteur des lettres de Pline, mais le Pline de son temps. La particularité du sujet n'excluait pas les vues générales, sur les hommes, sur la vie, sur les lettres ; le noble auteur sait élargir les problèmes et parler de tout en homme du monde.

Orrery avait peut-être aussi un moins avouable objet qui transparaît à travers ses réticences : admirateur et flatteur de Swift tant que Swift vécut², Orrery se fait dès la mort du Doyen son juge sévère,

¹ Elles eurent trois éditions avant la fin de 1752 et 7500 exemplaires de la première édition furent vendus le premier mois, comme le nota Orrery lui-même dans son propre exemplaire des « *Remarques* ». En outre, en 1753, paraissait dans le 5^e volume des « *Lives of the Poets of Great Britain and Ireland*, by Mr. Cibber, and other Hands », (et écrites en fait pour la plupart par Robert Shiels, un des « amanuenses » de Samuel Johnson), « London, printed for Griffiths, in St Paul's Church-Yard, une vie de Swift (p. 73-100) qui n'était guère qu'un extrait du livre « écrit de la main magistrale et impartiale de Lord Orrery ». Cet écrit, qui reprend à peu près toutes les affirmations d'Orrery, fait cependant observer (p. 80, n.), comme « les auteurs de la *Monthly Review* » qu'il cite, la contradiction de l'auteur des *Remarques* au sujet de l'attitude de Swift à l'égard de Stella et de son mariage secret : si Swift, comme l'insinue Orrery, était enclin à laisser croire que Stella était, tout comme lui-même, un enfant naturel de Sir W. Temple, tout mariage, secret ou non, était dès lors impossible entre eux. L'auteur est assez frappé par ailleurs par la ressemblance des deux portraits d'Orrery et de Mrs Pilkington, p. 98 : « In many particulars, the picture he draws of the Dean resembles the portrait of the same person as drawn by Mrs Pilkington ». A propos des relations de Swift et de Pope, l'auteur fait remarquer en note (p. 93) qu'il y eut un froid entre eux, que Swift ne partageait pas les sentiments de Pope à l'endroit de « Mr. Cibber senior » et qu'il lut avec le plus vif plaisir chez l'imprimeur Faulkner l'« *Apology* » de ce dernier. Cette note est vraisemblablement de Theophilus Cibber (l'auteur officiel et intéressé de la collection), fils de Colley, acteur et auteur dramatique comme son père et personnage d'une moralité fort douteuse.

² Orrery employait volontiers à l'adresse et à la louange de Swift des expressions grandiloquentes ou empanachées, par exemple dans sa lettre à Swift du 17 décembre 1740 où, lui recommandant un protégé, il l'appelle « grand

comme s'il avait des rancunes à assouvir. Monck-Berkeley nous expliquera plus tard par une anecdote¹ l'origine assez triviale du dépit d'Orrery. Quoi qu'il en soit, Orrery a été depuis regardé comme le premier et le chef des détracteurs de Swift, et sur lui s'amoncelleront au cours de l'histoire swiftienne les malédictions et les injures. Delany, pourtant timide, Deane Swift et Monck-Berkeley lui reprocheront son ingratitude, sa duplicité, sa bassesse d'âme, et Macaulay², après eux tous lui dénierait avec une implacable ironie, toute parcelle d'in-

homme » et le compare à Jupiter ; mais il faut tenir compte du ton familier et enjoué. De même, dans les vers souvent incriminés « To the Reverend Dr Swift with a present of a paper book finely bound on his birth-day, Nov. 30, 1732 », dont le tour est assez joli pour étonner Macaulay dans son entier mépris pour Orrery, il y a plus de grâce aimable que de platitude ; le thème en est ingénieux (ce cahier aux pages blanches est un pauvre présent, mais quelle valeur ne prendra-t-il pas sous votre plume ?) et le style est simplement celui de l'épigramme :

Think not so poor a book below thy care :

Who knows the price that thou canst make it bear ?

L'épithète de céleste à la fin n'a elle-même rien que d'assez naturel et attendu.

The spangled cov'ring, bright with splendid ore,
Shall cheat the sight with empty show no more,
But lead us inward to those golden mines,
Where all thy soul in native lustre shines,
So when the eye surveys some lovely fair
With bloom of beauty graced, with shape and air
How is the rapture heighten'd, when we find
Her form excell'd by her « celestial » mind.

Swift non seulement l'estimait pour son talent littéraire et son intelligence (lettre à Pope, 8 juin 1733) etc., mais l'aimait d'une affection profonde : « Après vous, écrivait-il à Pope (juin 1737), je n'aime aucun homme autant que lui, dites-le lui quand il viendra vous voir ». Et ces témoignages de Swift ne nous rendent que plus pénibles et plus choquants de trop nombreux passages du livre d'Orrery.

¹ « *Literary Relics* », Lond. 1789. Cette anecdote qu'il nous rapporte, Monck-Berkeley la tient, nous dit-il, de Reverend Berkeley, le fils de l'évêque de Cloyne : « Lord Orrery having one day gained admission to Swift's library, discovered a letter of his own, written several years before, lying still unopened and on which Swift had written « This will keep cold. » Monck-Berkeley stigmatisera ainsi Orrery : « though he had not even the courage of the ass to insult the dying lion, yet, monster-like, he preyed upon the carcass » (ibid.).

² Cf. notes manuscrites en marge de son propre exemplaire des « Remarques » d'Orrery : Macaulay lui décerne à profusion les nobles épithètes de « inexpressible goose » (fin de la lettre VI), « A most prodigious ass » (p. 183).

telligence. Il y a dans cette double série d'attaques contre la conscience d'Orrery et contre son discernement une part à peu près égale et assez considérable d'exagération. John Boyle fut certes sans génie, et non point sans dépit, mais sa médiocrité d'esprit très mesurable, ainsi que ses évidents partis pris, nous permettent d'utiliser sans trop de danger ce qui est de bon aloi dans son information et ce qu'il y a de fondé dans ses jugements.

Reconnaissons d'abord que ces préventions d'Orrery sont instinctives plutôt que volontaires, qu'elles inspirent des passages assez nombreux, mais cependant isolés des « Remarques »¹ plutôt que l'ensemble, qu'Orrery déclare dès le début, avec une sincérité suffisante et quelque modestie pour un grand seigneur, que l'amitié de Swift « fut un honneur pour lui »², que mainte fois il sait donner à la louange toute sa mesure³ ; il a su rendre hommage à l'incorruptibilité de Swift au milieu des grandeurs politiques⁴ et même se faire le défenseur de la sincérité religieuse de l'auteur du « Conte du Tonneau »⁵, qu'enfin le seul por-

¹ Les paroles les plus désobligeantes ou les plus irrévérencieuses d'Orrery à l'adresse de Swift sont celles que lui inspirent l'avarice ou l'indécence de son héros, ou l'épisode de Vanessa, ou encore les Yahoos de Gulliver. « In painting Yahoos he becomes one himself ». Sa remarque la plus gravement indélicate est cette réflexion sur le caractère quasi providentiel des infirmités horribles dont Swift, vers la fin de sa vie, fut affligé, comme pour expier ses blasphèmes contre la nature et le corps humain.

² « His friendship was an honour to me ». La brièveté de la formule ne fait ici, dans sa bouche, que marquer mieux, peut-être, l'importance attachée à cette banale déclaration. Au contraire, l'emploi incessant de l'expression « my friend Swift », même aux endroits les plus sévères, a quelque chose qui déplaît et met en défiance. Le sentiment d'Orrery à l'égard de Swift est complexe et trouble, est fait de condescendance et de jalousie autant que d'admiration, et d'affectation plus que de sincérité, mais non dépourvu cependant de cette dernière qualité qui reparaît par intermittence.

³ Par exemple au sujet du Conte du Tonneau : « œuvre, dit-il, qui n'a été ni ne sera dépassée par personne ». Il fait un très haut éloge des écrits politiques et historiques de Swift.

⁴ « Yet it may be asserted, it will redound to the honour of Dr Swift, that when he rose into the confidence and esteem of those great men who sat at the helm of affairs during the last years of Queen Anne's reign, he scarce ever lost himself, or grew giddy by the plenitude of power and the exalted station of frequently appearing in the confidence and favour of the reigning minister. The welfare and prosperity of these kingdoms were the constant aim of politics. »

⁵ Lettre XXIII. « Je regarderai toute ma vie le Conte du Tonneau comme un ouvrage nullement injurieux au christianisme, mais comme une

trait d'ensemble qu'il ait tenté comporte assez de vérité pour forcer jusqu'à l'approbation de Macaulay¹. « Ses capacités, nous dit-il au début des « Remarques »², et la puissance de son esprit étaient assurément à la hauteur de n'importe quelle tâche. Son orgueil, son ardeur, ou son ambition, quel que soit le mot dont il vous plaise de l'appeler, était infini, mais ses projets furent déçus dans sa jeunesse, et le trouble qui résulta de cette déception eut un effet perceptible sur tous ses actes. Il était aigri et sévère, mais on ne pouvait pas dire qu'il fût d'un mauvais naturel. Il n'était sociable qu'avec certains amis et ne l'était même avec eux qu'à de certaines heures. Il connaissait la politesse plus qu'il ne la pratiquait. Il était un mélange d'avarice et de générosité, l'avarice dominant généralement, et la générosité n'apparaissant guère que sous l'impulsion de la pitié. Ses qualités d'esprit le mettaient au-dessus de l'envie. Il ignorait tout détour et était d'une sincérité entière. Ses regards étaient perpétuellement tournés vers le pouvoir. »

Le portrait est sévère, mais, de l'aveu de tous, il est ressemblant. Il est ressemblant peut-être par cela même qu'il est incomplet, parce qu'Orrery, là du moins, ne peint que ce qu'il a vu, que le côté sombre de cette même période de la vie de Swift, dont Mrs Pilkington nous avait naguère fait aimer le côté souriant, parce qu'il peint Swift comme celui-ci se montra à lui, et nous savons par d'autres que Swift ne se mettait pas en frais d'amabilité en présence d'Orrery³. Dans cette mesure, mais non au-delà, nous souscrivons au jugement de Churton-Collins⁴, trop sommaire et trop simplement élogieux. Juste et vrai,

satire contre la cour de Rome, sur la réforme lente, imbécile et imparfaite du luthérianisme et sur le faux zèle des presbytériens (traduction française, 1753. Bibl. nationale) ».

« In the style of truth, therefore, I must still look upon the « Tale of a Tub » as no intended insult against Christianity, but as a satir against the wild errors of the Church of Rome, the slow and incomplete reformation of the Lutherian and the absurd and affected zeal of the Presbyterians ». 3 éd., 1752, p. 191.

¹ Macaulay, notes M. S. marginales dans son propre exemplaire des « Remarks ». « This seems a fair character » en face du portrait liminaire. C'est la seule remarque élogieuse.

² Lettre I.

³ Orrery avait le privilège d'irriter Swift par un mélange de flatterie et de suffisance, par une obséquieuse familiarité. L'anecdote, répétée par presque tous les biographes, de l'indignation du Doyen s'entendant appeler « My dear Swift » par Orrery en fait foi.

⁴ « What he painted was what he saw, and what he saw were those features in Swift's character which Delany and Deane Swift have piously

par exemple, nous semble ce qu'il nous dit de la dignité sacerdotale du Doyen qu'il vit mainte fois officier dans sa cathédrale. « J'ai des raisons de croire qu'il entra dans les ordres pour obéir plutôt à une secrète résolution qu'à une inclination véritable : quoi qu'il en soit, il accomplissait ses devoirs ecclésiastiques avec une grande ponctualité ». Nous pouvons l'en croire, car la force des souvenirs l'emporte, ici, chez Orrery, sur ses préventions ou sur ses prétentions philosophiques. Nous utiliserons donc avec confiance ses témoignages sur ce point. Sur d'autres encore ; sur les principaux aspects de la vie de Swift à Dublin, sur son immense popularité, après les lettres du Drapier, sur ses amitiés et ses amis, en particulier Sheridan, sur les méthodes secrètes de la charité du Doyen, et son « sérail de vieilles femmes » en un mot, sur tout ce qu'il a vu de ses yeux et quand il n'était que spectateur. Car dès qu'Orrery tient un rôle, si futile ou vague que soit ce rôle, sa vision s'altère, ses susceptibilités l'induisent en erreur ou mensonge : c'est ainsi qu'il ne peut juger sainement, puis qu'il fut lui-même parmi les flatteurs², du goût ou de l'aversion de Swift pour la flatterie. « Il avait, nous dit-il³, une âme ouverte à l'adulation et ne pouvait pas ou ne voulait pas distinguer entre la basse flatterie et l'éloge équitable ». Ce qui est démenti formellement par tous ceux qui le connurent (à l'exception de quelques-uns de ses ennemis qui le connurent beaucoup moins ou ne le virent jamais). Swift, qui estimait l'admiration tacite, congédiait brutalement les plats louangeurs⁴. Orrery s'arroge en moraliste le droit de généraliser, de juger et de conclure, en historien, celui de rétablir les faits, de trancher les questions, en imposant comme documents ses hypothèses, et sa médiocrité, ni ses partis pris, ne sauraient ici le servir. Il dédaigne de citer ses sources⁵ et reprend en son propre nom l'histoire de la vie de Swift

done their best to soften or conceal. The truth is, that the Swift of Orrery is the Swift of the voyage to the Houyhnhnms and of the Verses to the Legion Club ».

¹ Lettre VI.

² Cf. Deane Swift, *loc. cit.*

³ Remarks, p. 3.

⁴ Mrs Pilkington's *Memoirs*, cf. Delany, lettre II.

⁵ Par exemple (cf. Craik, II, p. 164) il s'approprie sans mot dire, au sujet de la composition du « Legion Club », interrompu par Swift en 1736 à la suite d'une nouvelle crise de vertiges et de surdité, la connaissance du fait que lui avait confié Deane Swift dans sa lettre du 23 mars 1750. C'est à Deane Swift qu'Orrery doit une large part de son information, et Deane Swift lui reprochera surtout de l'avoir infidèlement reproduite.

bien avant ¹ l'époque où il lui fut donné de la connaître. Ainsi esquisse-t-il ² un portrait moral, fort malveillant, de Vanessa, que certes il ne vit jamais. Ainsi nous présente-t-il Stella, qu'il ne vit pas davantage ³ et ne connut même pas indirectement, comme une dame de ses amies ; il distingue les nuances de sa voix qui, « déjà délicieuse d'elle-même, devenait plus harmonieuse encore par l'effet de ce qu'elle disait », analyse minutieusement ses moindres gestes et la décrit tout entière par une série de périodes antithétiques soigneusement graduées et balancées. Ce pastel un peu mignard ne suffit pas à son improbité. Orrery nous donne encore sur la naissance de Stella, par exemple, des détails précis qu'il paraît inventer, ⁴ et notons que ces inventions, là comme ailleurs, loin d'être de nature indifférente, obéissent à un des principes de son art, tendent par exemple à rehausser l'effet dramatique du récit : quel heurt que celui de l'orgueil immense de Swift contre l'humilité quasi servile de la naissance de Stella ; pareillement, quelle scène émouvante et romanesque (si émouvante et romanesque que Walter Scott la reproduira et l'embellira) que cette chevauchée redoutable de Swift vers Cellbridge, lorsqu'il vint jeter, sans mot dire, entre les mains de Vanessa les preuves de sa suprême indiscretion, indiscretion dont elle mourra. Rien de plus romanesque, enfin, que ce thème du mariage secret ⁵ de Swift et de Stella qu'Orrery

¹ Orrery ne rencontra Swift qu'en 1732.

² Lettre IX : « Vanessa was excessively vain. The character given of her by Cadenus is fine painting, but in general fictitious. She was fond of dress, impatient to be admired ; very romantic in her turn of mind, superior in her own opinion to all her sex », et, plus loin : « Thus perished, at Sellbridge, under all the agonies of despair, Mrs Esther Vanhomrigh, a miserable example of an ill-spent life, fantastic wit, visionary schemes and female weakness. »

³ Stella était morte en 1728.

⁴ « She was the daughter of Sir William Temple's steward ». Inexactitude ou erreur répétée par bon nombre de biographes. Si l'on en croit le correspondant du « Gentleman's Magazine », la mère d'Esther Johnson n'épousa qu'en secondes noces l'intendant de Sir Will. Temple et ne devint ainsi Mrs Mosse qu'assez longtemps après la mort de Temple (en 1699), alors que Stella (née en 1681) était déjà une femme de vingt à vingt-cinq ans. Cf. « Gentleman's Magazine », 1757, vol. XXVII, p. 487-491, article signé : C. M. I. G. N. S. T. N. S.

⁵ « ... and the concealed but undoubted wife of Dr Swift ». « I cannot tell how long she remained in England, or whether she made more journeys than one to Ireland after Sir William Temple's death, but, *if my informations are right*, she was married to Dr Swift in the year seventeen hundred and sixteen by Dr Ashe, then bishop of Clogher. »

introduit un peu subrepticement, par deux allusions rapides et vagues, comme deux simples rappels dans le corps de son récit — mariage doublement mystérieux, parce qu'il demeura inavoué et parce qu'il fut purement formel. — Quel beau sujet à commenter pour les lecteurs d'Orrery et pour les biographes à venir. Nous verrons quelle fut par la suite la force vivace de ce thème : cette question épisodique vaut qu'on la traite séparément et à loisir, car elle offre, du moins au point de vue de l'histoire de la critique swiftienne, un intérêt particulier. Contentons-nous ici de justifier Orrery d'un reproche qu'on lui fit, ou ce qui revient au même, de lui dénier un mérite que d'autres lui accordèrent à faux. Orrery n'est ici ni l'inventeur, ni la première « autorité » ; c'est à tort que Monck-Mason, et après lui, et avec plus d'humeur que lui, M. Paget ¹ lui attribuent la « paternité » de cette « histoire », et une récente découverte du Dr Elrington Ball ² nous permet d'établir, comme nous le verrons plus tard, qu'Orrery ne se fait ici que l'écho — et l'écho tardif — d'une tradition secrètement accréditée déjà du vivant de Swift et répandue autour de lui par une malveillante indiscretion ³. Notons que cette rumeur, dont on retrouve les premières traces dans cette lettre de délation déguisée, adressée par l'évêque de Meath à l'archevêque Primat Wakes ⁴, paraît émaner de cercles hostiles à Swift et qu'Orrery, en possession du secret depuis peu ⁵, sut trop habilement peut-être l'utiliser, puisqu'on se méprit sur ses intentions et que les plus fervents amis de la mémoire du Doyen, par un étrange illogisme, lui surent gré d'une pareille révélation.

C'est pourquoi nous retrouverons ce récit répété, amplifié, presque chez tous les biographes et critiques de Swift, et la manière même dont ce thème sera traité, sera souvent un indice révélateur de la méthode ou de l'esprit de l'historien. Ici, chez Orrery, elle marque bien l'esprit arrangeur et dénué de scrupules de l'auteur, à la fois inquiet et absolu. Et la partie critique des « Remarques », la plus longue et celle qui paraît avoir encore les préférences de l'auteur, fier de s'ériger en juge « des ouvrages du Docteur Swift », témoigne sensiblement des mêmes

¹ *Blackwood's Edinburgh Magazine*, May 1876.

² Cf. Rev. Bernard : *Blackwood's Edinburgh Magazine*, 1906, novembre (« Deane Swift in Dublin »).

³ On la retrouve aussi dans la lettre du *Gentleman's Magazine* de novembre 1757.

⁴ Lettre du 27 juillet 1723 retrouvée dans la bibliothèque Christ-Church, Oxford, par Dr Ball et citée par Rev. Bernard dans son article.

⁵ Sa lettre à Deane Swift du 4 décembre 1742 prouve qu'il l'ignorait encore à cette date.

caractères que la partie biographique. Orrery fait effort, se raidit, se grandit, semble vouloir rivaliser avec son sujet dans l'admiration du lecteur, et comme il avait, au début du livre, mis un portrait sur pied, il sait faire des parallèles, des rapprochements, des amplifications, dissenter sur la morale et la métaphysique, il excelle dans tous les exercices de la rhétorique la plus vaine comme dans celui d'aligner, à l'occasion, des vers agréables et frivoles. Il ajoute aux « beautés » dont il parle par l'éclat de la parole, il introduit la mesure dans l'excès, le bon goût dans l'intempérance, la symétrie impeccable dans la confusion. C'est dire par avance qu'Orrery aimerait un Swift expurgé, de bon ton, à sa propre image, qu'il s'élève contre ses vulgarités choquantes, son langage indécent, l'extravagance de ses imaginations ; il voudrait supprimer d'un trait, dans *Gulliver*, *Houyhnhnms* et *Yahoos* qui sont, outre de « froides et insipides » conceptions, d'odieux blasphèmes contre la Providence dont il se fait, lui, l'éloquent défenseur et contre la divine harmonie du corps et de l'âme qu'il a soin de restaurer. Dans son zèle d'apologiste, il devient injurieux, appelle Swift un « Yahoo » lui-même², le compare à un serpent à sonnettes dont le venin est bien plus dangereux que celui d'un serpent ordinaire³. Ce n'est point qu'il réprouve le dessin général du livre : quel joli thème allégorique, malgré les taches, et quel fécond dialogue par exemple Swift eût pu tirer de sa trop courte évocation des morts au 7^e chapitre de *Laputa*⁴. Mais Swift a tort de railler Alexandre, qui ne mourut point en ivrogne, mais fut, au contraire une âme douée des sentiments les plus nobles, de mépriser César qui fut un si grand génie, et de louer Brutus qui fut si funeste à Rome ; Caton était trop sordide et trop ennemi des arts pour être admis en si bonne compagnie, Swift, comme Fénelon, eût dû l'arrêter à la porte des Enfers⁵. Ceci nous donne la note du livre : Orrery ne voit rien en littérature au delà de l'humanisme pédant, du lieu commun et du style noble ; il déplore qu'il n'y ait point en Angleterre, comme en France, une Académie édictant des lois et régissant le goût⁶. Cependant, il loue souvent l'humour de Swift

¹ Lettre XV.

² « In painting Yahoos he becomes one himself », lettre XV, 3^e éd. 1752, page 120.

³ Lettre XVI.

⁴ Lettre XIII.

⁵ Lettre XIII. C'est en face de ce passage que Macaulay écrivit sa note marginale fameuse : « Really this book makes one ashamed of being a human being ».

⁶ Lettre VIII.

avec à propos et sur un ton très juste : « il a plus d'humour qu'Addison », nous dit-il ¹, et tandis que le talent de celui-ci est desservi par l'esprit de parti, Swift apparaît dans la polémique comme un puissant gladiateur. Il manie l'épée politique avec aisance, précision et dextérité, et tout en délectant le vulgaire et les ignorants, il sait retenir l'attention des gens instruits et des grands. Quand il est sérieux, la gravité lui sied ; quand il rit, ses lecteurs sont contraints de rire avec lui. Ce sont les écrits politiques de Swift qui sont le plus en faveur auprès d'Orrery, et ce sont ceux dont il juge le mieux. Les œuvres de pure ironie, comme le *Modest Proposal*, ne l'inspirent guère, et il les congédie d'un mot rapide ². S'il place très haut et au-dessus même de toutes les autres productions de Swift le *Conte du Tonneau* ³, c'est que sans doute il l'admire, mais c'est aussi parce qu'il « a fait grand bruit dans le monde » et que ceux qui en ont dit le plus de mal en ont reconnu la puissance. Orrery se refuse, pour lui, à y voir une attaque contre le christianisme : seul le papisme est visé et atteint. Il défend ainsi la mémoire de Swift, mais il est, jouant ce rôle, en bonne compagnie : de bons théologiens et de fins lettrés pensent comme lui. Quant à la valeur littéraire de l'œuvre, elle est consacrée déjà et depuis longtemps par l'opinion publique, et Orrery, on le devine, est heureux de s'abriter derrière elle en ayant l'air de l'étayer. Les jugements les plus autorisés de son époque dominant et inspirent les siens ; en aucun sens il ne prétendra les réformer ; aussi, à propos de *Laputa* et *Lagado* ⁴, ne va-t-il point jusqu'au bout des critiques qu'il paraît d'abord adresser à Swift : sans doute, on peut reprocher à l'auteur de *Gulliver* de n'avoir jamais eu d'inclination bien vive pour les mathématiques, cette science cependant si utile aux progrès de l'humanité, mais il a parfaitement raison de faire « des abus de cette étude, de ses raffinements vains et oiseux, nullement susceptibles d'applications mécaniques », l'objet de sa satire. L'utilité de cette science consiste à fortifier, non point à énerver, les facultés de la raison. Le savoir dégénère en une sorte de folie, lorsqu'il n'est point supérieur à ce qui en constitue l'objet. » Ainsi Orrery dissimule sous de sententieuses formules la pauvreté de sa pensée. Il ne sait que transformer en aphorismes les idées banales de son temps. Il excelle à ce jeu, du reste, de même qu'à donner à ses appréciations un ton personnel : « si l'on considère, dit-il, ses

¹ Lettre VI.

² Lettre XVI : « is written with Swift's usual peculiarity of humour ».

³ Lettre XXIII.

⁴ Lettre XII.

œuvres en prose, on se rendra compte qu'il y a dans son style une certaine maîtrise, toute faite de concision, qui n'a jamais été égalée par personne »¹. Jugements qui marquent la hauteur déjà définitivement atteinte par la renommée grandissante de Swift, en dépit des hésitations d'Orrery et de ses inconséquences, de son académisme étriqué et de son goût faussé, qui lui font blâmer hautement le Swift « atrabilaire, méchant, grossier, bizarre », c'est-à-dire l'auteur des plus âpres et des plus puissantes satires, louer le Swift disert ou humaniste, le politique, l'historien, l'économiste, voire l'érudit et le grammairien, et trouver enfin le couronnement de sa vie, comme celui de son génie dans sa longue et belle amitié avec Pope, puisqu'on ne saurait comparer cette amitié qu'à celle de Virgile et d'Horace².

DELANY

Les « Remarques » d'Orrery, si elles excitèrent, et surtout en Irlande, peu de sympathie, eurent un succès immense et immédiat³, succès mondain, puisque l'auteur était un des plus nobles lords irlandais⁴ et que la mémoire du héros gagnait chaque jour en prestige dans les cercles élégants de Dublin et de Londres, succès de scandale aussi par les apparentes révélations du livre. Le ton malveillant et hautain indigna tous ceux qui étaient restés fidèles à la mémoire du Doyen ; on cria au sacrilège, à la calomnie, et parmi les plus intimes compagnons des dernières années de Swift, un de ses reconnaissants

¹ Lettre VI, 3^e éd., 1752, p. 40.

² Lettre XXV. Il est assez étonnant qu'Orrery qui, pourtant, fut employé par Swift comme son messenger auprès de Pope, au cours des négociations si longues et si compliquées qui eurent lieu entre les deux amis, au sujet de la publication de leur correspondance, ne fasse pas allusion à cet épisode déplaisant qui refroidit à la fin l'amitié des deux écrivains, et dont il faut attribuer toute la responsabilité à la tracassière et indiscrete ambition de Pope.

³ Outre leur grand succès de librairie en Angleterre, les *Remarques* jouirent d'une belle vogue à l'étranger. Il y en eut dès 1753 une traduction française.

⁴ Il réunissait en effet les titres, respectivement déjà considérables, de deux branches de la famille des Boyle : Comte d'Orrery (Vth Earl) et baron Marston, comme son père Charles Boyle (1676-1731), l'éditeur de « Phalaris » ; il venait en outre d'hériter — en 1753, deux ans après la publication des *Remarques* — du titre d'Earl of Cork (Vth Earl), détenu jusque là par les Boyle, comtes de Burlington.

protégés, le docteur Patrick Delany¹, ex-chancelier de St-Patrick et Doyen de Down, se sentit désigné pour donner la réplique au détracteur. Il la prépara pendant trois ans, semble-t-il, car ses « *Observations* » sur les Remarques d'Orrery ne parurent qu'en 1754. On serait tenté de croire, au début, que l'éminente situation sociale en Irlande, du cinquième comte d'Orrery, ait un peu intimidé notre théologien d'humble extraction, et les circonlocutions très courtoises de sa première « lettre » sont assez désappointantes après la violente préface de l'éditeur Reeves qui dénonce et jette l'anathème, mais le ton devient plus libre et hardi dès la 2^e lettre, et Delany, depuis longtemps rompu au maniement des grands (surtout par Lord Carteret) et du reste en possession d'une solide fortune et d'une entière indépendance, montre vite qu'il sait joindre la fermeté à la courtoisie. Avec calme et méthode, il reprend une à une, pour les redresser ou les compléter, et aussi pour leur opposer parfois un absolu démenti, les affirmations d'Orrery, et son information très sûre et son jugement sain, donnent un sens et un poids aux moindres détails de son récit. Car Delany est sur son sujet d'une compétence exceptionnelle : ses « *Observations* » sont d'une extrême richesse, elles sont le plus abon-

¹ Patrick Delany, né en 1685 en Irlande. Son père, d'abord domestique, fut ensuite petit fermier. Elevé comme boursier à Trinity, il obtint ensuite une « fellowship » au dit collège, entra dans les ordres anglicans, eut des succès comme professeur et prédicateur, fut nommé, en 1727, sous le gouvernement de Lord Carteret et grâce à la protection persévérante de Swift, chancelier de la cathédrale de Christ Church à Dublin, puis prébendier de St-Patrick en 1739. Il fut quelque temps directeur d'un périodique, la « Tribune », qui ne réussit pas, et écrivit de nombreux ouvrages de théologie, dont quelques-uns d'une amusante bizarrerie, comme ses « *Reflections upon Polygamy and the encouragement given to that practice by the scriptures of the Old Testament, 1738* », qui causèrent quelque scandale, ou sa « *Revelation examined with Candour (1732, vol. II, dissert. 1 and 2)*, où il prouve qu'il est impie de boire le sang des animaux, ce dont le plaisante Swift (letter to Lord Bathurst, July 17, 1731). Enrichi d'abord par un premier mariage, il épousa en secondes noces Mrs Pendarves, dont la correspondance précieuse aussi par les renseignements qu'elle nous apporte sur Swift est remarquable par la verve et par l'esprit.

Delany était d'une riche nature et d'une grande activité d'esprit, s'attaquant à mille sujets divers et réussissant avec la même aisance et la même fantaisie dans l'éloquence, la dialectique, l'histoire ou la poésie. Sa bonne humeur et sa jovialité dont témoignent Swift et ses amis (Mrs Pilkington dans ses Mémoires) étaient précieuses à St-Patrick. Swift apprécia aussi sa simplicité de cœur que la fortune n'altéra pas, et sa large hospitalité qui devint proverbiale comme l'abondance de sa table et la qualité de ses vins.

dant recueil de documents originaux sur la vie de Swift. Mais il ne s'agit pas ici d'un simple recueil de faits et d'anecdotes à la manière de Spence : Delany sait lier toutes ces anecdotes et tous ces faits et les interpréter même en maître de la dialectique, autant lorsqu'il consent à faire des concessions que lorsque, plus souvent, il veut dégager une vérité avantageuse à son héros, par exemple, quand il nous montre Swift utilisant habilement sa propension à l'avarice au profit de sa charité¹. Son zèle l'amène parfois à prendre au sérieux et au tragique ce qui n'est chez Orrery que boutades et humour : ainsi le tance-t-il vertement d'avoir osé parler du « sérail » de Swift, d'avoir reproduit les erreurs ou mensonges de ses « monstrueux » informateurs, alors que les femmes qui habitaient au foyer du Doyen étaient des modèles de vertu et que celles qu'il visitait par charité étaient d'âge ultra-canonique et dépourvues de séductions². Les détails complémentaires ajoutés par Delany sur ce second point ne sont pas sans saveur et s'harmonisent du reste fort bien, malgré qu'il en ait, avec le tableau d'Orrery : l'une n'avait qu'un œil et l'autre n'avait point de nez, à la troisième il manquait un bras et à la quatrième un pied, d'autres avaient le polype d'Agna ou la bosse d'Esope, etc. Cependant, s'il manque quelquefois d'humour, l'honnête Delany a trop de respect pour les faits pour se laisser égarer par ses sympathies, et son tempérament positif fait contrepoids à la trop prompte ingéniosité de sa bienveillance. Par exemple il nous convainc pareillement, par les détails qu'il nous donne et par les réflexions dont il les accompagne, de la gravité sacerdotale de Swift. C'est, par contre, lorsque le commentaire s'étendra aux dépens de la narration, que la discussion ou l'argumentation abstraite tendront à se substituer ou se substitueront tout à fait aux détails concrets que notre défiance pourra être mise en éveil, que nous pourrions douter, non de la probité de Delany, mais de la qualité de son information. Ainsi, comme nous le verrons plus tard, lorsqu'il reprend, pour son propre compte, en y ajoutant des rumeurs anonymes et des réflexions morales, l'allégation

¹ Lettre I. «... He was... early sensible of his propensity to avarice, and therefore diligently laid himself out to cheat it by charity, in every way that he could devise ».

² « This paragraph (about « Swift's seraglio »), my Lord, gives me great concern, upon many accounts... My Lord, the intercourse in which my station engaged me, for many years, with the Dean ; my long intimacy with his most intimate friends... enable me to assure your Lordship and the world (as I do in the most sincere and solemn manner) that nothing ever was more false than the information you received upon this point ».

d'Orrery concernant le mariage secret. Là, son esprit critique est doublement tenu en échec, par son respect pour Orrery et par son respect pour la mémoire de Swift, dont cet argument nouveau lui apparaît comme la meilleure défense. Car les pudeurs morales du chrétien, plus encore que le zèle de l'avocat peuvent d'aventure nuire en lui aux qualités de l'historien : il fera par exemple d'assez larges concessions sur les travers de Swift, mais à condition qu'on n'attaque pas la pureté de son cœur qu'il défend avec véhémence, quitte à rejeter sur d'autres que l'auteur de *Gulliver* — sur Pope par exemple — la responsabilité du crime dénoncé¹. Ainsi Delany commettra-t-il cette petite bassesse que lui reprochera Johnson avec quelque acrimonie². Il y a chez lui, en somme, un antagonisme inconscient entre les scrupules de sa charité et son désir d'exactitude, et quand éclatent ces conflits, Delany satisfait en lui aux premières de ces exigences en expliquant et en excusant, et à la seconde en disant tout. Car cet excellent Irlandais est tourmenté du besoin de tout dire, sa spontanéité l'entraîne, bon gré mal gré, et l'empêche presque, chemin faisant, de se repentir : il ne parvient du moins à se justifier à ses propres yeux qu'en disant plus encore, en faisant suivre le récit d'une homélie et l'homélie d'un bavardage. Par nature, Delany est digne de foi, il suffit, comme le remarque Churton Collins³, de savoir l'écouter : « Sa loquacité apporte un perpétuel correctif à ses préjugés » et « un lecteur sagace ne peut guère se laisser par lui induire en erreur ». Comme les « Remarques » d'Orrery, cependant, les « Observations » de Delany ne nous apportent de documents véritables que sur la dernière période de la vie de Swift, celle de son décanat, la seule dont Delany ait été témoin ; mais ses apports sont beaucoup plus considérables que ceux d'Orrery

¹ « This also I know with the utmost certainty : that the defilement became much more conspicuous upon his return from his first long visit to Mr. Pope, and that in all the time I had the honour to be known to him, antecedent to this era, his ideas and his style throughout the whole course of his conversation were remarkably delicate and pure, beyond those of most men I was acquainted with. »

² Johnson « *Life of Swift* ». « Delany is willing to think that Swift's mind was not much tainted with this gross corruption before his long visit to Pope. He does not consider how he degrades his hero, by making him at fifty-nine the pupil of turpitude, and liable to the malignant influence of an ascendant mind. But the truth is that Gulliver had described his Yahoos before the visit and he that had formed those images had nothing filthy to learn. »

³ Churton Collins : *Jonathan Swift. A biographical and critical study*. London 1893, Chap. I.

et nous permettent de reconstituer avec bien plus de précision, tant Delany a le goût du concret, du trait piquant et de l'anecdote, l'histoire de cette période.

Sur tout ce qui précède, le Doyen de Down ne peut produire que les témoignages d'autrui. Le plus souvent ce sont les paroles de Swift lui-même qu'il cite², et nous devons en ce cas avoir confiance, puisque seule est en cause la probité de Delany. Mais il arrive aussi que ce n'est pas Swift qu'il cite, ou qu'il cite sans nommer ses auteurs. Par exemple (pour y revenir encore), lorsqu'il parle, et de manière du reste fort vague, du mariage secret, sa seule autorité ne saurait alors suffire. Car son sens critique, dès que l'on sort du cercle de son expérience immédiate, est en défaillance ; cet esprit, cependant agile, se fourvoie aisément dans le domaine de la conjecture autant que dans celui des idées abstraites et de l'art. C'est pourquoi la critique littéraire de Delany, qui occupe d'ailleurs fort peu de place dans ses « Observations », n'a pour nous d'autre intérêt que de préciser mieux encore les limites de son discernement. Delany, comme Orrery, considère les écrits de Swift sur la religion comme de très sérieux ouvrages d'apologétique et va jusqu'à s'indigner de l'interprétation qu'osa donner à la reine Anne l'archevêque Sharp au Conte du Tonneau. Car c'est le scepticisme philosophique seul que Delany dénonce ou reconnaît en Swift et nullement le scepticisme religieux. C'est de sa frivolité plutôt qu'il lui fait un grief, de sa détestable maxime de « vive la bagatelle » qui amoindrit la valeur de ses écrits comme elle fit tort à sa vie, et Delany déplore dans l'œuvre de Swift les mêmes défauts que dans son caractère : la grossièreté, dont il ne sut parfois se défendre, sa blessante ironie, son amertume, sa violence, trouvant assez belle encore en son héros la part de la vertu et des sentiments élevés. Mais lui aussi expurgerait l'œuvre largement. Il n'a point trop cependant expurgé son récit, astreint qu'il était à ne négliger aucune des accusations et à ne point dénaturer la vérité : dans le visage swiftien qu'il re-

¹ Bien qu'il soit difficile de préciser — et aucun biographe ne l'a fait — le moment d'où date l'intimité de Swift et de Delany, on peut dire que l'exquise et si fine épître en vers adressée par Swift à Delany (1718, 10 octobre) témoigne d'une amitié quelque temps négligée ou encore restreinte, mais en train de se nouer de la manière la plus franche et la plus intime.

² Par exemple lettre VII. « I have often heard him say that he took particular care to keep clear of being lodged in the same bed with the clowns he conversed with », etc. C'est surtout sur les souvenirs de jeunesse de Swift (ses années à Trinity College) que Delany nous transmet les propres paroles de Swift.

constitue il redresse et surtout complète les traits indiqués par Orrery ; il les fixe, plaisants ou non, avec une sympathique mais admirable fidélité. Tous les biographes de Swift lui en ont su gré et l'ont mis abondamment à contribution. Pour nous, non seulement, nous puiserons directement dans son livre, mais nous y chercherons encore, pour les documents apportés par d'autres, une corroboration ou un contrôle.

DEANE SWIFT

L'apparition de cette apologie de Swift en 1754 produisit un effet surprenant : sans doute le public et le cercle fidèle furent édifiés ou rassurés, mais en même temps, ce livre, qui était une riposte, provoqua lui-même une riposte dans le camp ami, tout comme s'il avait été une nouvelle attaque. Le fantasque cousin de l'auteur de *Gulliver*, Deane Swift¹, oublieux de tous ses griefs contre le grand homme dédaigneux, s'avisa d'écrire aussitôt² son « Essai sur la vie, les écrits et le caractère du D^r Jonathan Swift »³ où bruyamment, à grand éclat, il se proclamait le seul défenseur de la mémoire de Swift, universellement attaquée et dénigrée. Seul, il se dresse contre la coalition des calomnieux. C'est d'abord Orrery qui est pris à partie, au début du livre, longuement, opiniâtrement, à mots couverts, mais non équivoques ; contre lui s'insinuent, puis s'accumulent toutes les

¹ Le père de Theophilus Swift, plus excentrique encore que celui-ci, de qui nous avons parlé à propos de Mrs Pilkington. C'est ce jeune cousin que Swift présenta à Pope dans sa lettre du 28 avril 1739 : « ... I have great esteem for Mr. Deane Swift who is much the most valuable of his family ».

Deane Swift avait déjà apporté une contribution importante à l'histoire swiftienne dans sa lettre à Lord Orrery du 4 avril 1744 (et publiée par Orrery dans ses « Remarques » Lettre XI), où il dépeignait avec une fidélité tragique l'état misérable du Doyen de St-Patrick, torturé par la maladie et se renfermant dans un mutisme farouche.

² L'Essay de Deane Swift parut à Londres en 1755, mais il était écrit dès la fin de 1754 et avait paru sans doute à Dublin avant 1755, quoique cette première édition ne nous soit pas parvenue, comme le prouve la mention de l'Essay de Deane Swift dans les « *Memoirs of several Ladies* » de Tho. Armory qui sont de 1754.

³ *An Essay upon the Life, Writings and Character of D^r Jonathan Swift, interspersed with some occasional animadversions upon the Remarks of a late critical Author and upon the Observations of an anonymous writer on those Remarks.*

charges, celles d'ingratitude, de vanité, de lâcheté, d'ignorance et de mensonge ; puis brusquement, et d'une attaque plus franche, Deane Swift, à propos de l'épisode de Vanessa, abandonne Orrery et court sus à Delany, que désormais, jusqu'à la fin, il ne ménagera plus. Deane Swift semble prendre plus de plaisir encore à harceler celui qui lui paraît un déloyal défenseur et auquel il reproche — tout à fait à tort — d'hypocrites concessions, des accusations détournées, des insinuations infamantes. Deane Swift est ici aveuglé par ses passions, il abolit ou intervertit les proportions avec une inconscience absolue, s'obstine à voir des crimes dans d'infimes inexactitudes et traîne le vertueux Delany aux gémonies pour avoir, par exemple, appelé Mr. Forde, non moins ordonné et consacré que lui, « érudit laïque », « lay scholar ». Il serait fastidieux d'énumérer les griefs de Deane Swift contre le placide théologien de Christ Church et de St-Patrick, ils ne portent le plus souvent que sur des détails sans intérêt, les objections redoublées, subdivisées, multipliées, témoignent seulement de la rage chicanière un peu puérile de l'auteur. Elles eurent toutetois le mérite de susciter une véhémence et précise protestation de Delany ¹, laquelle, si elle ne tranche pas toutes les questions litigieuses, nous éclaire cependant sur la méthode d'information et sur la qualité des témoignages de chacun des antagonistes. Querelle étrange où demandeur et défendeur soutiennent la même cause. Deane Swift fait de tout ce qui touche son illustre parent sa propriété exclusive ² et traite d'imposteur quiconque autre que lui prétend à en parler. Delany répond le plus justement du monde qu'il connut Swift « cinquante fois mieux » que ce rejeton attardé de la famille ³, et l'irascible rejeton est obligé d'en convenir. Deane Swift accuse l'illégitime biographe d'erreurs et de calomnies, Delany jette à la face de l'héritier spirituel de Swift ses contradictions ⁴, ses extravagances et ses faiblesses de raisonnement. En sorte

¹ « A letter to Deane Swift, esq. on his Essay upon the life, writings and character of Dr Jonathan Swift, by the author of the « Observations on Lord Orrery's Remarks ».

² Peut-être aussi parce qu'il était possesseur du « *Fragment of Autobiography* » de Swift qu'il publia en appendice à la fin de son Essai.

³ « Sir, I knew Dr Swift fifty times better than you did ».

⁴ Parmi ces contradictions de Deane Swift relevées par Delany, une aura pour nous une importance particulière en ce qu'elle nous montre la versatilité de Deane Swift et aussi sur ce point précis l'évidente incertitude de Delany : « Comment Deane Swift, se demande Delany, peut-il parler du mariage de Swift et de Stella, après avoir déclaré que dès l'âge de vingt-et-un ans Swift

que de ce tumultueux déploiement d'éloquence vaine, de cet échange de brocards souvent grossiers ¹ se dégage pour nous plus nettement la valeur documentaire de l'apport de chacun. Ce sont surtout les déductions ou les divinations de Delany qui peuvent être douteuses, tandis que la texture même du récit de Deane Swift est un entremêlement de réalité et de bizarre fantaisie. L'auteur de l'Essai vise un but unique : la plus grande gloire de Jonathan Swift, et par Jonathan celle de la famille déjà illustre et toujours vénérable des Swift, qu'aucune calomnie ne saurait atteindre, pas même l'accusation de pauvreté ². Aussi est-ce sur la famille ³ ou sur la personne Swift que l'Essai nous apportera le plus de nouveautés ; nous aurons à tenir compte de ces apports, à les employer avec discernement. Sur les derniers moments de Swift aussi il nous laisse, en dehors de son livre, des témoignages encore en partie inédits ⁴.

L'Essai de Deane Swift a donc, en dépit de ses dangereux défauts, une utilité réelle, même au point de vue documentaire, soit qu'il affirme ou qu'il nie, ou que d'aventure il se contredise. Il offre, pour nous, un autre intérêt encore : cet esprit impétueux et brouillon qui s'attache à tous et à tout, presque toujours blessant les gens et déformant les choses, a du moins, au milieu même de ses préjugés et de ses excentricités, une indépendance de jugement et aussi, par moments, une pénétration que l'on chercherait vainement chez ses deux devanciers. S'il fait des réserves, gravement, dans un bel effort d'impartialité, sur l'attitude de Swift à l'égard du projet de mariage de Tisdall avec Stella, il emploie, pour disculper Swift dans l'épisode de Cadenus et

était fermement résolu à demeurer célibataire et présente cette résolution de Swift comme ayant été fidèlement tenue ».

C'est donc que Deane Swift se laissa fortuitement séduire, lui aussi, par le romanesque de l'histoire qu'il reproduisit en son nom personnel sans motifs sérieux et même de la manière la plus illogique. Ce qui témoigne nettement en faveur de notre hypothèse.

¹ Delany, par exemple, qui, au début de sa lettre, avait qualifié simplement Deane Swift de « a mass of fire, a little wild and sufficiently irritable », le traite vers la fin, lui et sa horde, de « emphatic fools ».

² Deane Swift ne veut pas admettre que la mère de Swift ait eu besoin de l'aide pécuniaire de son fils, puisque, prétend-il, elle fut en mesure de faire à sa mort un legs à sa fille.

³ Par exemple le portrait moral de la mère de Swift (p. 23).

⁴ Un de ces lettres de Deane Swift (à Sanderson Miller, Juil. 1741) a été publiée en 1910 par L. Dickens et M. Stanton (*An XVIIIth cent. (Corresp.)*) un autre (à Orrery, 9 Déc. 1742), bien que mentionnée par Ball et par Craik, est encore inédite.

de Vanessa, des arguments imprévus et divertissants. « Est-ce un crime d'aimer ? La voix de Dieu nous affirme le contraire. Vanessa eut tort de ne pas comprendre la nature de l'homme qui n'aime que ce qu'il n'atteint jamais ». Il défend plus encore et beaucoup mieux la conception des Yahoos ; seul il a vu la légitimité de cette satire humaine, dont s'offense Delany et qu'Orrery méprise parce qu'il n'y comprend rien ; et même poursuivant son raisonnement jusqu'à l'extrême, il démontre que non seulement cette satire est morale, mais qu'elle était absolument nécessaire, que c'est un devoir de peindre sous des couleurs repoussantes toutes les laideurs cachées.

Et s'il est vrai que ce thème est développé en un sermon débordant d'emphase, que son style est d'un goût détestable et ses comparaisons déconcertantes¹, il ne l'est pas moins que Deane Swift manifeste là un esprit original et une certaine acuité ; il est par là dans la série des premiers commentateurs et des premiers biographes de Swift, le plus critique, presque autant que le plus fantasque.

AMORY

L'excentricité de Deane Swift nous fournit une transition exceptionnelle pour passer à un autre excentrique, romancier visionnaire et Rabelais² mystique (dont l'imagination chaotique n'est point dénuée de puissance) qui ne nous apporte sur Swift qu'un témoignage extrêmement rapide et assez douteux, mais intéressant cependant par le rapport qu'il présente avec les autres témoignages et le jugement qu'il contient sur eux.

Thomas Amory, quelques années avant d'écrire ce livre étrange

¹ Il présente Swift comme le continuateur, dans les chapitres sur les Yahoos, de l'œuvre des prophètes.

² Nous ne rappelons ici le nom de Rabelais que parce que le rapprochement — devenu célèbre — a été fait par Hazlitt : « The soul of Rabelais passed into John (Thomas) Amory » (*Round Table, Essay* 18, cité par L. Stephen, *Dict. of Nat. Biogr.*). On ne saurait pousser bien loin ce parallèle, car le mélange de bizarrerie et de naïve sentimentalité qui nous paraît caractériser les écrits d'Amory n'évoque en rien l'humour mordant de Rabelais. Comme le fait observer L. Stephen, ce rapprochement n'a été suggéré sans doute à Hazlitt que par le goût d'Amory pour une amusante irréalité, pour une multiplicité vertigineuse, fantastique, d'aventures, par exemple par la facilité avec laquelle son héros, John Buncle, courtise, épouse et enterre ses sept épouses successives.

de « John Bunclé », nous prévient ¹ dans l'introduction de ses « *Memoirs of several ladies of Great Britain* » qu'il intercalera parmi les vies de ces dames illustres, un portrait de Swift, portrait d'une exactitude fidèle et fort différent des récits récents ² que de fantaisistes ou mensongers auteurs viennent de publier. Disons tout de suite qu'il ne tiendra pas sa promesse, que des six volumes annoncés deux seulement paraîtront, et que les portraits de Swift et de Mrs Grierson, promis conjointement pour la fin du second volume, y seront omis. Mais les remarques anticipées de l'introduction contiennent quelques traits d'une perspicacité frappante sur chacun de ses devanciers ³. Notons surtout que c'est Mrs Pilkington qu'il place au premier rang pour l'exactitude et la vérité d'impression, jugement qui nous fournira peut-être la meilleure garantie de la sincérité d'Amory ; « cette ingénieuse femme écrivain, dit-il, approche le plus du vrai caractère (du Doyen), dans la mesure où s'étend son récit, mais son récit est un fragment imparfait ». D'Orrery, il nous dit seulement que le livre ne contient que des critiques sur les ouvrages de Swift et moins satisfaisantes qu'on ne le souhaiterait. Il confond Delany avec lui dans ce jugement vague et dédaigneux. « Ils ne sont peintres ni l'un ni l'autre », ajoute-t-il. Quant à l'Essai de Deane Swift, la dernière publication sur ce grand sujet, Thomas Amory le définit assez pertinemment : « Son essai, dit-il, est une sorte bizarre d'histoire de la famille du doc-

¹ « In an Appendix to the second volume of this work, the reader will find an account of very extraordinary persons Deane Swift and Mrs. Constantia Grierson of Dublin ».

² Les « *Memoirs* » de Thomas Amory parurent la même année que l'*Essai* de Deane Swift, 1755.

³ « As to the Dean, we have four historys of him lately published, to wit, by Lord Orrery, the observer on Lord Orrery, Dean Swift Esq. and Mrs Pilkington ; but after all the man is not described. The ingenious female writer comes nearest to his character, so far as she relates ; but her relation is an imperfect piece. My Lord and the Remarker on his Lordship have given us mere critiques on his writings and not so satisfactory as one could wish. They are not painters. And as to Mr. Swift, the Dean's cousin, his Essay is an odd kind of history of the doctor's family and vindication of the Dean's high birth, pride and proceedings. His true character is not attempted by this writer. He says it never can be drawn up with any degree of accuracy, so exceedingly strange, various and perplexed it was, and yet the materials are to be gathered from his writings. All this I deny. I think I can draw his character, not from his writings, but from my own near observation of the man. » (*Memoirs of several Ladies of Great Britain*, London 1754, introduction, p. 17 sq. N.B.)

teur et une proclamation de la haute naissance du Doyen ». Rien dans ce livre qui puisse passer pour un portrait. Ce portrait reste à faire, proclame Amory, il le fera lui-même, non d'après les écrits de Swift, mais d'après ses réminiscences à lui, car il connut Swift personnellement et de plus près que tous les plats flatteurs qui fréquentaient au doyenné, à la seule exception de Stella. Il fut souvent le compagnon fortuit, inconnu, et par là plus familier encore, des promenades secrètes du Doyen à pied ou à cheval, autour de Dublin lui seul admis à partager, sans risquer de la compromettre, la solitude favorite du grand écrivain. Ici commence et, presque aussitôt se borne, la partie positive du témoignage d'Amory. Le ton un peu hargneux¹, et sans raison pourrait nous mettre en défiance ; impossible, d'autre part, de contrôler les dires de ce bizarre conteur, puisque nous n'avons d'autre trace ni d'autre preuve de son séjour à Dublin² que ses propres allégations.

Les historiens les plus sûrs³ cependant se prononcent volontiers en faveur de sa véracité. Son estime pour les récits de Mrs Pilkington,

¹ La mauvaise humeur d'Amory atteint quelquefois, à travers les biographes de Swift, Swift lui-même. Le farouche unitarien qu'est l'auteur de *John Buncl*e ne peut pardonner au Doyen de St-Patrick son sermon sur la Trinité qu'il reproche en termes véhéments à Orrery d'avoir « recommandé comme un chef-d'œuvre à l'attention du monde chrétien » : « Amory the observations on his writings, you will find, my good reader, a full answer to his weak and despicable sermon in defence of the Athanasian Trinity » (*loc. cit* introd., p. XXX.)

² Cf. l'article de Leslie Stephen dans le *Dictionary of national Biography* : « Though Irish by descent, Amory was not born in Ireland, but from some of his writings it may be gathered that he had lived in Dublin, where he says that he knew Swift ».

³ Leslie Stephen (*loc. cit.*) se contente de rapporter ses propos (« where he says that he knew Swift ») sans se compromettre aucunement à leur endroit; Craik (vol. II, p. 185-186) cite une partie du passage relatif à Swift et estime que si l'on ne doit pas prendre tout au pied de la lettre, on doit cependant en retenir quelque chose : « Few readers are likely to believe the whole of Amory's story : but it is not needful to do so, in order to extract some interest out of what he says. It is by gathering such stray glimpses that we are able to fill in the outlines of Swift's life during these years ». Il peut être intéressant, par contre, de rappeler que Deane Swift, fort jaloux, ainsi que son fils (comme on sait), du privilège exclusif que leur confère leur parenté, se refuse catégoriquement à admettre que cet « hérétique d'Amory » ait jamais connu Swift : « What that Socinian, the author of *John Buncl*e, says of Dr Swift, you may assure yourself is neither more nor less than a mere invention of his own. For Dr Swift never was acquainted with any person of the name

qui était très discréditée au moment où il écrivait, nous inclinerait assez à lui accorder notre confiance, puisque c'est le même Swift qu'ils auraient l'un et l'autre connu. De même paraissent assez rassurants quelques détails concernant les habitudes de Swift, son goût pour les conversations, sur la politique et les affaires du jour et sa hantise de l'Angleterre. Enfin, le seul trait moral que nous lui devons et qui est en parfaite harmonie avec les impressions de beaucoup d'autres témoins, apparaît bien comme un de ceux qui devaient le plus frapper au premier abord, qui devaient le plus surprendre ensuite et le plus flatter les gens qui, de simples indifférents, étaient promus au rang de familiers ou de compagnons : « Le Doyen était fier (proud) plus qu'aucun autre mortel que j'aie jamais vu, et changeait tout à fait quand on le connaissait »¹. On ne peut dire, certes, que ceci suffise

of Amory, neither can I recollect that I ever heard of that name, or met with it on paper until I read it in your note ». Lettre à Nichols, avril 1778 (*Lit. Illustr.*, 252, V, p. 379).

¹ Par là se termine la « déposition » d'Amory, dont la partie positive tient tout entière en une page :

« I think I can draw his character not from his writings, but from my own near observations of the man. I knew him well tho' I never was within side of his house, because I could not flatter, cringe or meanly humour the extravagances of any man. I am sure I knew him better than any of those friends he entertained twice a week at the Deanery, Stella excepted. I had him often to myself in his rides, and walks, and have studied his soul when he little thought what I was about. As I lodged for a year within a few doors of him, I knew his times of going out to a minute and generally nicked the opportunity. He was fond of company upon these occasions and glad to have any rational man to talk to ; for, whatever was the meaning of it, he never had any of his friends attending him at his exercises. One servant only, and no companion he had with him, as often as I have met him or come up with him. What gave me the easier access to him, was my being tolerably acquainted with our politics and history, and knowing many places, things, people and parties, civil and religious of his beloved England. Upon this account he was glad I joined him. We talked generally of factions and religion, states, revolutions, leaders and parties. Sometimes we had other subjects. Who I was he never knew ; nor did I seem to know he was the Dean for a long time ; not till one Sunday evening that his Verger put me into his seat at St-Patrick's prayers, without my knowing the Doctor sat there. Then I was obliged to recognize the great man and seemed in a very great surprize. This pretended ignorance of mine as to the person of the Dean had given me an opportunity of discoursing more freely with, and of receiving more information from the Doctor than otherwise I could have enjoyed. The Dean was proud beyond all other mortals that I have seen and quite another man when he was known. » (*ibid.*)

à nous faire entrevoir un Swift véritable. Et si les confidences d'Amory avaient été moins brèves, elles eussent apporté sans doute moins sur Swift que sur son interlocuteur. Quoi qu'il en soit, ses réflexions mettent curieusement en évidence, et dès le moment même où ils parurent, les insuffisances des quatre récits qui sont les premières sources de l'histoire swiftienne. Amory ne leur reproche pas seulement d'être partiels, mais aussi d'être, à des degrés divers, faussés comme par une vue trop courte de l'auteur. Il est significatif que ce dernier défaut ait été senti par un contemporain, même si celui-ci a cru par une contradiction étrange (et naturelle à cet esprit singulier) en être lui-même exempt.

HAWKESWORTH

Car ce n'est plus tout à fait un contemporain déjà — en dépit de la chronologie — que Hawkesworth, dont l'objet fut de suppléer à l'insuffisance de chacun de ces mémoires originaux, de ces quatre « synoptiques ».

John Hawkesworth prit à tâche de présenter au public dès 1755, en tête de l'édition « complète » ou la plus complète¹ qu'on eût encore des œuvres de Swift, un tableau de la vie de Swift. La « Vie » comme l'édition est une compilation. C'est Hawkesworth lui-même qui, sans vouloir tout à fait en faire l'aveu, nous en avertit au moment d'entrer en matière : aux informations, nous dit-il, que nous ont don-

¹ Le besoin d'une édition générale se faisait cruellement sentir, car l'édition Faulkner, comme le déplorait Orrery lui-même (lettre VII), restait « incohérente et chaotique ». Mais Orrery songeait surtout à une édition sélectionnée, sinon expurgée, à une édition qui eût éliminé tout ce qu'il considérait comme le « basest coin », qui nous eût laissé par conséquent une œuvre fort tronquée. Cette édition Hawkesworth, de 1755, en 12 vol. in-8° (ou 6 vol. in-4°), ne comprenait que les œuvres les plus célèbres ; il y manquait en particulier la correspondance (et le journal à Stella) qui y furent introduits plus tard avec d'autres productions de Swift, au cours des additions successives faites à cette édition par Bowyer en 1762, Deane Swift en 1765, Hawkesworth lui-même en 1766 (journal à Stella), puis Nichols en 1775. Cette édition ainsi accrue comprit 23 volumes en 1775, mais en 1755 elle était déjà la moins imparfaite, la moins incomplète, la première qui tentât de réunir les œuvres éparses publiées ou rééditées, soit à Dublin, soit à Londres, par Swift ou malgré lui, et d'éliminer les nombreuses et méprisables imitations ou parodies intercalées. Hawkesworth cependant ne respecta pas toujours scrupuleusement les textes et se permit, surtout pour le journal à Stella dont il n'aimait pas le « little language », de nombreuses modifications.

nées Mrs Pilkington et Lord Orrery, de nouveaux documents ont été ajoutés par le docteur Delany et par M. Swift. C'est en comparant et en « compilant »¹ qu'il écrira son récit. Il se hâte de satisfaire d'un mot les scrupules qui sont de rigueur chez tout critique, en faisant sur les deux premières sources des réserves, dictées déjà, semble-t-il, par une tradition et qui n'ont rien de très désobligeant², les deux autres sources le rassurent tout à fait. Comment pourrait-il en être autrement, puisque Hawkesworth ne peut établir la vérité qu'à la manière d'un juge, après l'audition des témoins ? Il est le premier en date des biographes de Swift qui, par l'effet des circonstances, soit réduit au rôle de pur historien. Il ne renoncera pas de propos délibéré à intervenir directement pour contrôler et vérifier³ et nous donnera parfois son opinion en interprétant lui-même l'œuvre, au point de vue de la vie, comme par exemple les « lettres à Stella ». Mais d'un bout à l'autre de sa biographie, Hawkesworth s'en remet en somme à ses autorités, parmi lesquelles il fait un choix varié et qu'il cite en marge avec exactitude. Sa grande vertu est de reproduire fidèlement, de répéter avec constance⁴, de grouper, composer. A chaque tournant de la vie, à chaque œuvre nouvelle importante, Hawkesworth s'arrête, moins pour reprendre haleine, ce dont il n'a nul besoin, que pour la satisfaction qu'il éprouve en guide consciencieux à nous montrer des tableaux d'ensemble, à faire ressortir des traits dominants, à dégager aussi, car il est moraliste, des idées générales sur la nature humaine⁵.

¹ From a comparison of all with each other this account is compiled.

² Several little incidents, which shewed the particularities of his conversation and domestic life, were related by Mrs Pilkington in her memoirs though these could be believed only in proportion as they verified themselves Lord Orrery's letters contained many of the principal events, intermingled with many characteristic incidents supported in general upon better authority but sometimes founded upon false information. Some of these mistakes were detected by a volume of letters signed J. R. (Delany) in which were also some new materials.

³ Par exemple Hawkesworth s'assure lui-même que, contrairement au dire d'Orrery et de Deane Swift, la mention « speciali gratia » du diplôme de bachelier de Swift n'est pas reproduite sur les registres de l'Université d'Oxford.

⁴ Il répète sans sourciller l'explication donnée par Swift lui-même et ses trois biographes de ses vertiges et de ses crises : « those fits of giddiness and deafness, which were the effects of his surfeit before he was twenty years old ». Johnson seulement, le premier, se défiera de cette puérile explication.

⁵ Par exemple p. 230, p. 30. Il serait vain ici de vouloir chaque fois faire des citations dénuées en elles-mêmes de tout intérêt.

Lorsque, malencontreusement, en collationnant et combinant ses sources, Hawkesworth se heurte à des contradictions, il s'élève vite à une philosophique impassibilité en juxtaposant les contradictoires où lui apparaît, au fond de chacune, une part de subtile vérité¹. Si pourtant il ne peut y avoir accord entre les témoignages de ses prédécesseurs, si Hawkesworth est impuissant à en tirer un sens plausible et prudent, il se borne à reproduire les termes de la question, à poser l'énigme en dégageant par avance avec un peu d'humeur sa responsabilité. Citons ici un exemple qui contient pour nous un enseignement et nous mettra en garde contre le prétendu caractère « positif »², sur ce point, des premiers témoignages : Hawkesworth résume ainsi tout ce que lui ont appris sur les relations de Swift et de Stella les trois mémoires d'Orrery, de Delany et Deane Swift³ : « Pourquoi le Doyen n'épousa pas plus tôt cette si excellente personne, pourquoi même il l'épousa, pourquoi son mariage fut si soigneusement tenu caché, et pourquoi il ne la vit jamais, affirme-t-on, qu'en présence d'un tiers, ce sont là autant de questions auxquelles nul ne peut répondre ou n'a tenté de répondre, sans absurdité, ce sont là par conséquent de vains sujets de spéculation ». Une telle déclaration, de la part d'un homme si désireux de tout concilier, de tout interpréter pour le plus grand honneur de son héros⁴, nous paraît ici importante, surtout à une époque si rapprochée de l'origine même de cette tradition qui le gêne. Là est

¹ Par exemple dans les deux récits opposés que font de l'arrivée de Swift à Dublin en 1713, Orrery et Deane Swift d'une part, et Delany de l'autre, les premiers affirmant qu'il y fut hué et le second prétendant qu'il y fut acclamé, Hawkesworth ne voit que deux aspects différents d'un même fait : « but it seems probable that these accounts, however contradictory may both be true and that Swift at this time might be the Sacheverel of Ireland followed by the mob of one faction with execrations and by the other with shouts of applause ». En réalité, il est probable que les deux accueils différents furent faits à Swift à deux époques différentes, en juin 1713, et en septembre 1714, lorsqu'il vint en Irlande d'Angleterre, après un nouveau séjour à Londres et sa retraite à Letcombe chez le Rev. John Gere.

² Craik, *Appendix*, vol. II, p. 300.

³ Hawkesworth, « *Life* », p. 46.

⁴ Cette attitude perpétuellement conciliatrice et indulgente, cette habitude de donner à tout son contrepois apparaît clairement dans ce verdict sur Swift amoureux (p. 47) : « But it is also generally allowed that in this instance as in every other, the dean's intention was *upright* though his judgment might be erroneous, and whatever censure his behaviour to Stella may draw upon him it must ensure him some praise, and secure him against some calumny ».

pour nous aujourd'hui le seul intérêt de la biographie de Hawkesworth¹ : son caractère impersonnel, en lui donnant l'illusoire apparence d'un plus grand recul dans le temps, fait ressortir les insuffisances des « Sources » dont elle est pourtant exactement contemporaine. Hawkesworth semble avoir conscience à la fois de l'imperfection des récits de ses prédécesseurs et de l'impossibilité où il est lui-même d'y remédier ; aussi répète-t-il, sans pouvoir prouver ou expliquer, mais il répète de telle manière que les erreurs et les certitudes sont mises, et souvent malgré lui, en évidence. Sans le vouloir toujours nettement, Hawkesworth, le premier biographe de Swift qui fut étranger à sa vie, nous montre comment ceux qui en furent les témoins familiers purent encore ignorer beaucoup ou se tromper.

L'introduction de Hawkesworth clôt ainsi une première période de l'histoire swiftienne : celle des sources directes, des mémoires, des réminiscences. Nous en avons volontairement exclu une catégorie particulière de témoignages que nous utiliserons précieusement et qui ne nécessiteront pas le même examen critique, parce qu'ils sont immédiats et tout mêlés à la vie : ce sont surtout les correspondances diverses des amis de Swift, avec Swift ou entre eux, ou encore les notations éparses faites autour de Swift ou de ses familiers, fixant et recueillant quelques-uns de ses gestes ou quelques-unes de ses paroles. La correspondance de Mrs Pendarves² avec sa sœur Mrs Ann Granville, par exemple, nous présentera un Swift à peu près identique à celui que nous peint quelques années plus tard Mrs Pilkington, et les anecdotes de Spence, recueil fidèle des paroles tombées de la bouche de Pope, fixent aussi pour nous, à travers Pope, divers instants de l'existence

¹ L'ouvrage de Hawkesworth a rendu d'importants services, et Monck-Mason, par exemple, qui a plus de confiance en lui qu'en tout autre, l'appelle « the cleverest of all the biographers of Swift ». Warton, dans son « *Essay on the Genius and Writings of Pope* », 1782, loue Hawkesworth de la solidité de son travail et de l'exactitude du portrait qu'il nous trace : « The character of Swift has been scrutinized in so many late writings, that it is superfluous to enter upon it especially as from many materials judiciously melted down and blended together, Dr Hawkesworth has set before the public so complete a figure of him. » Vol. II, p. 52-53.

² Mrs Pendarves qui devait plus tard, en 1743, épouser en secondes noces le théologien et biographe de Swift, Patrick Delany, fit un séjour en Irlande de septembre 1731 à avril 1733, chez une amie, Mrs Donnellan. C'est pendant la durée de ce séjour qu'elle fit à la fois la connaissance de Swift et celle de Delany ; elle parle fréquemment de l'un et de l'autre dans ses lettres à sa sœur.

familière de Swift. Nombreux sont les documents de cette sorte qui demeurent comme des fragments arrachés de la vie de Swift, toutes les lettres de ceux qui, de près ou de loin, le connurent, les témoignages de ses amis¹ et aussi les attaques de ses ennemis, depuis la correspondance de Lady Giffard², sœur du « Chevalier Temple », jusqu'aux pamphlets de Dean Smedly, mais il est clair que de pareils documents, parce qu'ils sont partie intégrante de la vie, ne doivent pas être confondus ici avec les témoignages extérieurs, postérieurs, nécessairement plus impersonnels. Car nous nous bornerons dans cette introduction à considérer la galerie successive des portraits de Swift, non les simples reflets de son regard sur d'autres visages. Or, jusqu'ici, les efforts de restitution auxquels nous avons assisté nous paraissent présenter quelques caractères communs essentiels : en premier lieu, tous ces récits, si l'on excepte celui de Hawkesworth, lequel a précisément pour objet de remédier au caractère fragmentaire des autres, sont partiels, incomplets ou inégalement sûrs, chacun de ces chroniqueurs se laisse entraîner³, sinon à dire plus qu'il ne sait, du moins à dire plus qu'il n'a vu, à suppléer par sa confiance ou sa vanité à son insuffisante information. De là vient à ces récits divers cette apparence d'hésitation et de hâte imprécise. L'auteur semble gêné par son zèle et par la trop grande familiarité où il est avec son sujet, l'important se dégage mal dans son récit des détails menus ou de peu d'intérêt, et l'anecdote est toujours au premier plan. Il y a là, semble-t-il, comme un défaut de perspective dû à une trop grande proximité. Ces premières « sources » contiennent une abondance de matériaux, mais de matériaux mélangés d'impuretés.

Comme l'a suggéré Thomas Amory, comme le sent confusément Hawkesworth, il reste à la fois à compléter et à contrôler cette information.

¹ *Lettres* de Voltaire, Abbé Desfontaines, Abbé Leblanc.

² Cf. plus loin Livre IV.

³ A l'exception peut-être de Mrs Pilkington qui, si elle enjolive ou dramatise à l'occasion, ne prétend pas étendre son savoir au delà des limites de son expérience personnelle.

2^e PÉRIODE.

REVISION ET CRITIQUE DES PREMIÈRES SOURCES.

C'est à quoi vont s'efforcer désormais historiens et critiques pendant toute la fin du xviii^e siècle¹, puis au siècle suivant, avec une ardeur constante, mais de manière diverse. Si d'une part, à mesure que grandit la renommée de Swift, tout ce qui touche à lui prend une valeur de plus en plus générale et humaine, cette popularité ne va pas sans quelque danger, car elle impose aux livres comme à l'homme un caractère d'emprunt qui les déguise. Nous verrons d'autre part si Swift n'aura pas aussi à souffrir du trop grand empressement que l'on mettra à parler de lui plus encore qu'à le lire. La vie de Swift apparaîtra si fertile en événements dramatiques qu'elle deviendra un thème littéraire presque autant qu'un sujet d'étude, et elle subira, en tant que matière, l'empreinte diverse des époques et des tempéraments, mais sa force inspiratrice déjouera les simples efforts d'imagination

¹ Cette fin du xviii^e siècle est marquée par un renouveau des études historiques et archéologiques. La « Société des antiquaires de Londres », par exemple, se réforma et, dès 1770, publie ses découvertes dans l'*Archeologia*. C'est aussi, comme on sait, l'époque de la résurrection de la Ballade et de l'Ossianisme (*Percy's « Reliques »*, 1765, *Macpherson's Ossian* 1760-1763); mais les recherches s'étendent à tous les domaines, à l'histoire du théâtre (*Dodsley's Select Collection of Plays*, 1744), de la vieille poésie (Thomas Warton : *History of English Poetry from the xiith to the close of the xvith century*, 1774, George Ellis : *Specimens of the Early English Poets*, 1790, etc.), de la poésie écossaise (J. Pinkerton : *Scottish Ballads, Poems, etc.*), de l'histoire biographique (*Biographical History of England*, de Granger, 1769 et 1775), de l'histoire scandinave Percy : *Northern Antiquities*, [étude fondée sur l'œuvre française de Mallet] 1770, etc. Les sociétés savantes vont devenir chaque jour plus nombreuses et Walter Scott donnera une vaste impulsion à ce mouvement de retour au passé, à la fois archéologique et romantique. Les recherches swiftiennes présentent aussi ce double caractère.

et suscitera un tel désir de vérité, provoquera de si ardentes et de si sérieuses recherches qu'elle contribuera au développement de la critique anglaise et des méthodes d'investigation historique.

Il est commode, croyons-nous, de distinguer dans cette seconde phase de l'histoire swiftienne plusieurs périodes se distribuant à peu près comme nous l'avions annoncé ¹, suivant un ordre chronologique ².

¹ Page 5.

² Il va sans dire que cet ordre de succession n'est pas absolument rigoureux dans tous les cas, que parfois deux périodes chevauchent, que Monck-Mason, par exemple, et Walter Scott, qui représentent deux écoles opposées, comme nous le verrons, sont exactement contemporains. Mais cette division nous paraît juste dans l'ensemble et commode.

Il conviendrait ici d'esquisser à grands traits l'historique de la critique swiftienne en France au XVIII^e siècle.

A. De son vivant, Swift, déjà fort connu et admiré sur le continent, est l'objet de plusieurs jugements intéressants. Les traductions parues à cette époque montrent quelles furent celles de ses œuvres qui plurent le plus largement. Vers 1715 (le livre ne porte ni date ni nom de ville) parut, sans doute à Amsterdam, « *L'Esprit des Whigs* », en 1721, « à Dublin », une traduction française incomplète du Conte du Tonneau intitulée : « *Les Trois Justaucorps, Conte Bleu, Tiré de l'Anglais du Reverend Mr. Jonathan Swift* » ; d'autres traductions du conte parurent, en allemand, en 1729, en français en 1732, en hollandais en 1735. Dès 1727 paraissent, à La Haye, une traduction française des « *Voyages du Capitaine Lemuel Gulliver en divers pays éloignés* », et à Paris, avec privilège du roi, la traduction, en deux éditions différentes, de l'abbé Desfontaines. Gulliver est traduit en hollandais en 1727, en allemand seulement en 1772 (mais l'imitation allemande, *Reise nach Cacklogallinien*, fut publiée à Copenhague en 1745), en norvégien en 1772, dans les autres langues, espagnol, etc., seulement au XIX^e siècle. En français parut encore en 1733 le « *Traité des Dissensions entre les Nobles et le Peuple dans les Républiques d'Athènes et de Rome* » suivi de « *l'Art de ramper en Poésie* » et « *l'Art du Mensonge politique* » (pris dans les *Miscellanea* de 1727 et attribués à « M. Swift »), publié à « Alethobathopseudopolis, chez Bold Truth, rue du Mock, vis-à-vis le Bathos à la Société ». On voit, d'après ces traductions, que ce sont les œuvres de polémique philosophique et littéraire qui intéressent le plus, en même temps que Gulliver où « les allégories plaisantes et la fiction soutenue » (Desfontaines) ajoutaient au piquant de la satire. Les imitations ou plagiat sont nombreux aussi. On trouve par exemple une reproduction presque littérale du Modest Proposal dans le *Cabinet des Fées* (vol. 58). Les jugements portés sur Swift témoignent à peu près du même goût. Les plus fameux émanent, comme on sait, de Voltaire. Voltaire, qui rencontra Swift en Angleterre et lui fut sans doute présenté par Pope chez Lord Peterborough au printemps de 1727, entre avril et juin, fut très empressé auprès de lui, lui donna des lettres d'introduction pour « Mr. de Merville et de Mr. de Maisons » (cf. lettre à Swift, 16 juin 1727) en vue du voyage à Paris que projetait alors Swift, lui demanda une préface (cf. lettre à Swift, 14 décembre 1727) pour

La période des recherches immédiates où, à défaut de souvenirs directs, la dernière génération du XVIII^e siècle attentive et appliquée retrouve encore des échos et utilise des documents de seconde main ; la pé-

son essai, écrit en anglais, « upon the civil wars of France and also upon the Epick Poetry of the European Nations from Homer down to Milton ». L'édition de l'*Essay* parue à Dublin en 1740 contient en effet une très courte notice « By J. S. — D. D. D. S. P. D. », écrite, nous informe l'éditeur, en 1728. Cette notice, très rapide et impersonnelle, présente simplement le « young French gentleman » réputé « le plus célèbre poète de ce royaume », auteur d'un poème héroïque sur Henri le Grand « et récemment emprisonné à tort dans un donjon où sa santé souffrit beaucoup » ; « son présent traité sera utile à ceux qui liront son poème ». De 1728 date une deuxième lettre de Voltaire à Swift lui annonçant un exemplaire de la *Henriade* que Lady Bolingbroke est chargée de lui remettre. Dans les lettres anglaises (cf. ed. Lanson, 1909), Voltaire mentionne Swift plusieurs fois ; dans sa 22^e lettre il remet au point la comparaison trop imprécise entre Swift et Rabelais : « Mr Swift est Rabelais dans son bon sens et vivant en bonne compagnie ; il n'a pas à la vérité la gaieté du premier, mais il a toute la finesse, la raison, le choix, le bon goût qui manque à notre curé de Meudon » (Il l'avait défini déjà presque en termes identiques dans sa lettre à Thieriot, 2 février 1727). Dans la lettre XXII, l'édition de Kehl ajoute au parallèle avec Rabelais deux alinéas relatifs au Conte du Tonneau que Voltaire appelle une « imitation du Conte des Trois Anneaux » et « encore une imitation de l'Histoire de Méro et d'Enégu, par Fontenelle ». Voltaire admira Swift toute sa vie et s'en « inspira parfois dans ses facéties » (Le pot pourri, etc.). Cf. Lanson, loc. cit. vol. II, p. 142. Sur Swift et Voltaire, cf. Ballantyne. *Voltaire's visit to England* ; Churton Collins, *Voltaire in England*, 1886.

L'abbé Desfontaines, traducteur de Gulliver, explique dans la préface de la première édition de sa traduction qu'il n'osa point communiquer à Swift (cf. lettre à Swift, 23 juin 1727) pourquoi il ne peut point traduire fidèlement l'ouvrage et quelles coupures il est contraint d'y faire par la délicatesse du goût français. Il supprime donc « des endroits faibles et même très mauvais, des allégories impénétrables, des réflexions triviales, des pensées basses, des redites ennuyeuses, des polissonneries grossières, des plaisanteries fades ; en un mot des choses qui, littéralement, en français, auraient paru indécentes, pitoyables, impertinentes, auraient révolté le bon goût qui règne en France » et qui ne diffère guère, au fond, de celui d'Orrery. Desfontaines s'attira du reste une réponse remarquable de Swift (juillet 1727) où celui-ci, en un français d'une surprenante aisance, lui retourne, un à un ses arguments et ses scrupules avec autant de sang-froid que de mordante ironie. Dans le reste de sa préface, Desfontaines, par contre, avait vanté les qualités du livre : « des choses amusantes et judicieuses, une fiction soutenue, de fines ironies, des allégories plaisantes, une morale sensée et libre et partout une critique badine et pleine de sel, en un mot, un livre tout à fait neuf et original dans son genre ». Mais ce n'était point assez pour apaiser Swift. — Ni Desfontaines, ni même Voltaire ne pouvaient pénétrer jusqu'au fond de la pensée swiftienne

riode « romantique », plus ambitieuse et plus hardie, qui dédaigne la simple érudition et qui dépasse dans son élan les résultats des investigations trop lentes, pour restituer la vie comme par une intuition

et s'attardent avec complaisance au brillant de la forme ou au piquant de l'esprit. La critique officielle, telle qu'elle se manifeste par exemple dans la « *Bibliothèque Britannique ou Histoire des Ouvrages des Sçavans de la Grande Bretagne* », La Haye, 1733-1743, présente à peu près les mêmes caractères et comporte les mêmes limites dans ses jugements. Le « compte rendu » des lettres anglaises de Voltaire dans le numéro d'octobre, novembre, décembre 1733 (vol. II, art. VI) ne fait qu'abonder dans le sens de l'auteur, et celui du 3^e volume des *Miscellanies* de Pope et Swift, 1734, janvier, février, mars, art. V, loue à nouveau la plaisanterie de Swift, qui est d'un charme singulier, mais allègue que ses ouvrages sérieux sont supérieurs encore à ses écrits badins et attestent une haute sagesse et un goût excellent. D'autres allusions éparses à travers les autres volumes de la *Bibliothèque* (vol. XI, art. V, « Polite conversation ») témoignent de tendances littéraires semblables : on regarde Swift comme un auteur d'excellente compagnie, amoureux de beau langage, plein de fines saillies et de sententieuses richesses. Le « *Journal Britannique* » par M. Maty, qui parut à La Haye et à Leyde de 1750 à 1763 — et qui continue la « Bibliothèque » — annonce et présente successivement les Remarques d'Orrery qui sont couvertes de fleurs (vol. VII, janvier 1752), l'Essai de Deane Swift, qu'on trouve plein d'un « emportement » un peu ridicule (vol. XVI, janvier, février 1755) et l'édition Hawkesworth dont il est dit grand bien (vol. XVII), mais où l'on regrette l'absence des « Lettres à Stella » et des « Mémoires de la reine Anne ». Ces critiques étrangers paraissent, dans leur bienveillance (ou dans leur obstination, comme Desfontaines), ne vouloir juger Swift que sur des souvenirs expurgés de ses œuvres.

B. Dans la période qui suivit la mort de Swift (et qu'on peut faire commencer en 1745), il semble que la critique française se détache davantage encore et de l'homme et de l'œuvre et se renferme plus étroitement dans les canons de son esthétique intransigeante. L'abbé Le Blanc, dont les « *Lettres d'un Français* » datent précisément de 1745, pousse jusqu'à l'idolâtrie le respect des règles et reproche à Shakespeare, « un des plus grands génies qui aient peut-être jamais existé », de n'avoir produit, pour s'en être écarté, « pas un seul ouvrage qui ne soit un monstre en son espèce » ; à Swift, qui n'a pas eu de règles aristotéliennes à observer, il reproche avec véhémence son manque de décence et de goût. De son « Projet pour empêcher les enfants des pauvres en Irlande d'être à charge à leurs parens », il déclare qu'il « révolte » au lieu de faire rire et que c'est « un écrit que le dégoût fait tomber des mains ». Mais il sait gré au « savant » que fut le docteur Swift « d'avoir senti le besoin d'une académie et d'avoir tenté un effort pour en créer une. L'abbé Le Blanc se rencontre ici, lui aussi, avec Orrery, mais va moins loin que lui dans la compréhension de l'humour swiftien. Car si Swift, dit-il, « peut passer pour le Rabelais d'Angleterre », il n'est encore « que son écolier ». L'humour singulier des Anglais le gêne, il ne lui paraît être qu'un comique peu naturel et affecté, ne pouvant inspirer « que quelques écrivains bizarres dans les

synthétique ; la période, enfin, des recherches modernes, d'une méthode plus avertie et mieux secourue poursuivant à la fois l'exactitude du détail et l'intégrité de l'ensemble.

lettres et quelques bouffons dans la société ». En somme, ces gens « comme l'avoue un de leurs plus judicieux critiques, le comte de Shaftesbury », ne sont encore, malgré tout leur génie, qu'à demi-sortis de la barbarie. L'autorité d'Orrery en matière swiftienne semble longtemps prévaloir en France : le *Dictionnaire de Chauffepié* (*Nouveau dictionnaire historique et critique pour servir de supplément ou de continuation au Dictionnaire historique et critique de M^r Pierre Bayle*) ne compose son article « Swift » (vol. IV, 1746) que de fragments traduits des Remarques d'Orrery mis bout à bout. Les notes explicatives du bas de la page reproduisent encore, ou commentent, des citations d'Orrery. Enfin, pour clore l'article, intervient une citation de Voltaire, le passage bien connu sur « Swift... Rabelais dans son bon sens ».

L'Encyclopédie qui n'a rien à nous offrir au mot « Swift » contient au mot « Humour » (vol. VIII, paru en 1761, p. 353) un paragraphe qui lui est à peu près tout entier consacré. « Personne n'a eu de l'humour ou de cette plaisanterie originale à un plus haut point que Swift », et l'auteur n'admire pas moins chez lui les « effets produits » par ses écrits humoristiques que le talent avec lequel ceux-ci sont composés... », des effets qu'on n'aurait jamais pu attendre des ouvrages les plus sérieux et les mieux raisonnés. C'est ainsi qu'en conseillant aux Anglais de manger avec des choux-fleurs les petits enfants des Irlandais, il fit rentrer en lui-même le gouvernement anglais, prêt à leur ôter les dernières ressources de commerce qui leur restaient ; cette brochure à pour titre « Proposition modeste pour faire fleurir le royaume d'Irlande ». Avec cet écrit (dont le titre est quelque peu défiguré) l'encyclopédiste mentionne comme exemples typiques d'humour swiftien « Le voyage de Gulliver » et la « prédiction de la mort de Partridge ». Mais il ne veut point abandonner aux seuls Anglais le don de l'humour dont il revendique pour la France une large part et même la plus belle : « Swift a tiré de très grands secours des œuvres de Rabelais et de Cyrano Bergerac... ; même en général, cette sorte de plaisanterie paraît plus propre au génie léger et folâtre du Français qu'à la tournure d'esprit sérieuse et raisonnée des Anglais ».

On peut placer encore à l'extrême fin du XVIII^e siècle l'« Histoire critique du Philosophisme anglais » de Tabaraud (qui parut en 1806) où quelques pages, sobres et mesurées et non sans pénétration, sont consacrées à l'attitude de Swift en matière religieuse. Voltaire a eu tort, dit-il, de le classer parmi les adversaires du christianisme, autant qu'il eut tort de ranger parmi eux aussi « des évêques zélés, exemplaires, attachés aux devoirs de leurs places » comme Taylor et Tillotson. Swift, observe Tabaraud, fut de même irréprochable dans l'accomplissement de ses devoirs ecclésiastiques, ainsi que nous l'affirme Orrery, et ses Pensées sur la religion font foi de sa sincérité, jusqu'au milieu du doute qu'il veut surmonter. Mais son originalité si curieuse échappe à toutes les définitions : « sa profession de foi sur les articles fondamentaux » est « un amalgame assez bizarre » ; le dogme de la divinité de Jésus-Christ » ne lui apparaît ni comme primitif, ni comme essentiel ; il proteste contre

L'ère critique du XVIII^e siècle, qui s'applique à reviser les valeurs des mémoires hâtifs, à les contrôler et à les compléter, s'ouvre par un épisode secret ¹, par une réfutation confidentielle ², consignée en marge d'un livre, émanant d'un homme qui fut aussi un contemporain, mais qui sut voir d'assez loin pour que sa vue ne fût point offusquée.

Le Rev. D^r LYON qui fut, lui aussi, un compagnon des dernières années de Swift, mais qui s'abstint d'écrire des mémoires, ne put s'abstenir lorsque parut la biographie de Hawkesworth, de la juger et d'annoter en marge, quand le récit lui semblait incomplet ou douteux. Ce laborieux archiviste ³ et sérieux compilateur qui, comme le

l'étroitesse des formules et l'altération progressive du dogme ; cependant il veut sauvegarder jalousement les rites de la religion anglicane et les trente-neuf articles ; il a une conception politique de la religion. Sur ce sujet de « la fortune » et de « l'influence de Swift en France » aux XVIII^e siècle, voir l'ouvrage récent de Sybil Goulding *Swift en France*. Paris, 1924, que nous n'avons pu lire qu'après la rédaction de la note ci-dessus. On y trouvera une étude très fouillée des principaux aspects de la question en particulier des traductions et déformations du Gulliver, de l'incompréhension du Conte du Tonneau et de l'influence d'Orrery en matière biographique et critique.

¹ A moins qu'on ne considère la courte « *Vie de Swift* » de Dilworth (W. H. Dilworth M. A. « *The Life of D^r Jonathan Swift, Dean of Saint-Patrick's, Dublin*. London, G. Wright, 1758 ; in-12°, 139 pages) comme le premier essai de synthèse biographique. Cette étude rapide, qui prétend être impersonnelle et mettre mieux en lumière le génie de Swift, maintenant que sont morts les gens qu'il attaqua, et mortes aussi les passions dont s'inspira son œuvre, est un amalgame des récits antérieurs, où les emprunts à Orrery et Delany prédominent. Le style en est clair et alerte ; les jugements littéraires avertis et compétents ; l'exposé des événements déjà méthodique. Le livre se termine par de copieuses citations de Mrs Pilkington, dont l'auteur reconnaît hautement les mérites, (« aussi remarquable pour sa vive intelligence et son imagination vraiment poétique, que célèbre par la série d'infortunes qu'elle s'attira »).

² Les notes manuscrites du D^r Lyon ne furent en effet publiées que d'une manière presque subreptice, tout à fait anonyme — et qui passa inaperçue — par Nicholls dans le dernier volume de l'édition de Hawkesworth en 1776. Johnson, qui les y lut, en ignore l'auteur. C'est Monck-Mason qui le premier fit savoir que ces notes avaient été publiées par Nicholls.

³ Monck-Mason, quand il aura entre les mains cet exemplaire de Hawkesworth, annoté par le D^r Lyon, ajoutera lui-même cette note manuscrite : « D^r Lyon was the compiler of the Novum Registrum in Christ Church, the catalogue of the college MSS and other important works, as I have read many thousand pieces of writings, I cannot be mistaken and could bear testimony of his hand writing in a court of justice ». Ce précieux exemplaire, contenant les triples annotations manuscrites du D^r Lyons, de Monck-Mason et du Rev. Mitford se trouve dans la Forster Collection au musée de South-Kensington.

remarque plus tard Monck-Mason, avait à un haut degré le sens et le respect de l'authenticité, mérite notre confiance, et les quelques détails isolés qu'il ajoute aux quatre récits « synoptiques » portent un caractère suffisant d'évidence¹. Mais c'est sur une question privilégiée — on devine qu'il s'agit encore du mariage secret — que les annotations du D^r Lyon ont une importance particulière, et les avocats de la même cause plus tard n'omettront pas de reprendre pour leur compte son argumentation². Le premier, D^r Lyon refuse de croire à cette tradition trop aisément acceptée et propagée, malgré cette invraisemblance qui inquiète pourtant Hawkesworth. Cette défiance instinctive exprimée, à une date aussi rapprochée encore de la mort de Swift, par un homme qui vécut lui aussi dans son entourage, suffirait elle-même à nous mettre en garde. Il parle de cette tradition comme d'un simple « bruit » (hearsay story) dont il s'explique l'origine et dont il sait l'inanité. Aussi la réfutation qu'il s'en fait à lui-même en la confiant aux pages qu'il lit, a-t-elle pour nous une force qui dépasse celle des arguments qu'elle invoque, des quatre témoignages indirects³, beaucoup moins négligeables pourtant que ne le prétend Sir Henry Craik, et qui procède aussi de l'accent même, du mouvement, dont sont animées les réflexions de l'annotateur sur des objets et des sentiments qui lui furent familiers. Son interprétation du testament de Stella, des lettres et de la prière de Swift a une signification actuelle qu'on ne retrouvera plus. Il manque pourtant à Lyon de connaître le journal de Holyhead⁴ qui eût corroboré son sentiment. Nous verrons quel parti on a tiré et l'on peut tirer encore de ces notes manuscrites du D^r Lyon. Elles représentent ici pour nous le premier effort critique, étranger à tout désir d'apologie ou de détraction, pour rétablir une vérité de fait.

¹ Craik utilise toutes ces additions, mais se refuse curieusement à reconnaître l'importance des notes sur le mariage secret (vol. II, *Appendix*).

² Par exemple Monck-Mason : *History of St-Patrick*, 1820, Paget (*Blackw. Edinb. Magazine*, May 1876).

³ D'un ami de Swift et de Mrs Dingley (pourquoi, comme le veut Craik, était-il peu probable que Mrs Dingley fût dans le secret ?), de Mrs Brent, la gouvernante de Swift et de sa fille Mrs Ridgway, les deux exécuteurs testamentaires de Swift.

⁴ Journal de Swift à Holyhead, écrit au moment où après son dernier voyage en Angleterre, il revenait vers l'Irlande où Stella, souffrante, l'attendait, minée par la maladie qui devait l'emporter quelques mois plus tard, janvier 1728 ; ce journal ne fut retrouvé qu'à la fin du siècle dernier par Forster (publié la première fois par Craik, 1882 ; Swift, vol. II, *appendix*).

JOHNSON.

La courte étude de Johnson sur Swift dans ses « *Vies des poètes anglais* » (1781) est, par son objet comme par sa nature, malaisée à définir. Johnson, dans un rapide préambule, s'excuse de parler lui-même de Swift, après avoir confié ce qu'il savait de lui à son ami Hawkesworth, qui mit à profit cette information, nous-dit-il, avec tant de soin et de talent ; toutefois nous pressentons que tout peut-être n'a pas été dit et fait : Johnson nous réserve encore des révélations. Bien qu'un nouveau récit de la vie de Swift soit inutile, Johnson pourtant reprend ce récit d'un bout à l'autre, parce que le cadre de son livre l'exige, et parce qu'il veut donner à chaque événement, à chaque fait, la signification qu'il lui plaît. Ses jugements sur les œuvres de Swift et ses admirations lui sont imposés, malgré qu'il en ait, par la sûreté de son goût ¹ ; mais ses rancunes, son antipathie trouveront cependant leur compte ; les exigences du critique mettront, chez Johnson, l'historien en défiance. C'est ainsi que, s'il est contraint de proclamer l'excellence du « Conte du Tonneau », malgré le dangereux exemple que donne ce livre, il insinue que, probablement, il n'est pas de Swift ² et que rien ne saurait prouver qu'il est de lui. C'est ainsi encore, qu'en admettant du talent et de l'esprit (wit) dans la « Bataille de Livres », il nous avertit que ce n'est qu'une très proche imitation d'un livre français, duquel, au reste, il cite fort mal le titre ³, et qu'en

¹ C'est à contre-cœur que Johnson reconnaît l'excellence de Swift : cf. Boswell : *Life of Johnson* (*Stand Biogr.*, p. 110), Thursday, July 28, 1763. Johnson : « Swift has a higher reputation than he deserves. His excellence is strong sense, for his humour, though very well, is not remarkably good. »

² Devant Boswell, et à plusieurs reprises, Johnson avait exprimé plus nettement encore ses doutes : « I doubt whether the Tale of the Tub be his, for he never owned it and it is much above his usual manner » (July 28, 1763. *Stand. Biogr.* 110 et encore March 24, 1775).

« He attacked Swift as he used to do upon all occasions. The Tale of Tub is so much superior to his other writings, that one can hardly believe he was the author of it, there is in it such a vigour of mind, such a swarm of thoughts, so much of nature and art, and life. » Boswell est contraint d'avouer qu'il trouve injuste et inexplicable l'animosité de Johnson contre Swift.

³ Le « *Combat des Livres* » (sans nom d'auteur) au lieu de « *Histoire poétique de la guerre nouvellement déclarée* » entre les Anciens et les Modernes, de François de Callière, Paris 1688. La forme qu'il donne au titre, Johnson l'a sans doute empruntée aux « *Reflexions upon Ancient and Modern Lear-*

outre, tout ce qui a trait à Wotton et Bentley trahit de grandes ignorances. Johnson se plaît à envelopper ses approbations de réticences, comme à expliquer les succès de son héros par des causes tout extérieures¹ ; partout, qu'il s'agisse des écrits de Swift ou de ses actes, l'interprétation domine les faits. On ne peut en vouloir au sagace docteur d'accueillir — le premier — avec un haussement d'épaules l'histoire de la fatale indigestion de pommes, mais pourquoi ne voir dans la raideur de Swift auprès des grands qu'une forme invertie de servilité, pourquoi faire supposer par une insinuation malveillante que Swift fut l'auteur de la célèbre lettre irrévérencieuse à la reine Caroline², laquelle n'est point de lui ; pourquoi, surtout, dans cet exposé si rapide faire prédominer toujours les faits mesquins et les traits déplaisants, leur accorder en les détachant des proportions qu'ils n'eurent pas ? Mais Johnson nous en donne malgré lui la raison : c'est pour que le portrait ait plus d'harmonie, qu'il soit plus ressemblant en tirant plus au noir ; il veut, pour assouvir ses rancunes³ ou satis-

ning » de Wotton, 3d ed., 1705, où l'on trouve cette phrase : « I have been assured that the Battle in St-James's Library is mutatis mutandis taken out of a French book entitled « Combat des Livres », if I misremember not ».

¹ Par exemple pour le succès de la « Conduite des Alliés », 1712 : « Cependant, quiconque parcourt froidement cet opuscule qui opéra des miracles avouera que son efficacité ne put procéder que des passions de ses lecteurs, qu'il agit par la force même des faits, sans presque aucun secours de la main qui les produisit au jour » ; cf. aussi Boswell, *Stand Biogr.* 138 : « Johnson : Sir, his conduct of the Allies is a performance of very little ability ».

² « Quand on le rendit responsable de la lettre, il montra les incorrections, fit prévaloir l'improbabilité de l'accusation, mais il ne nia jamais, il louvoie entre la couardise et la véracité et enfle sa voix pour ne rien dire ».

³ Certains, avec Thomas Sheridan, le biographe de Swift de qui il va être question, ont prétendu que Johnson ne pardonna pas à Swift de ne pas lui avoir fait octroyer en 1738, par l'Université de Dublin où Johnson croyait l'influence de Swift prépondérante, le degré de M. A. dont il avait besoin pour obtenir la direction d'une école de charité. W. Scott reproduira (p. 498-499, note) cette explication de Sheridan en y joignant celle que proposait « the late Bishop of Dromore », selon qui Johnson en aurait voulu à Swift de s'être opposé aux projets du Dr Madden tendant à faire accorder un prix à Johnson pour sa révision du poème de Madden sur la mort de l'archevêque Boulter. Mais Boulter ne mourut qu'en 1742, à une époque où Swift s'était déjà retiré du monde. W. Scott nous apprend en outre que Johnson refusa brutalement non seulement l'invitation que lui adressa Deane Swift par son fils Théophile, à venir séjourner chez lui au moment où il allait écrire sa Vie du Doyen de St-P., mais encore l'information que le cousin du grand homme lui offrait. Quelle que soit l'explication qu'elle comporte, cette aversion de Johnson pour Swift et les siens fut singulièrement tenace.

faire une antipathie naturelle, nous montrer un Swift « qui perdit sa vie dans le mécontentement, par la rage d'un orgueil blessé », un homme « que tout dégoûte et fait geindre, arrogant et méchant, qui ne parle de lui qu'avec des lamentations indignées, ou des autres qu'avec une morgue insolente quand il gai et un mépris coléreux quand il est sombre ». De sorte que Johnson, malgré sa lucidité et sa nature estimable, demeure suspect, malveillant, comme Orrery et davantage ; il paraît s'inspirer de lui, répète parfois les mêmes erreurs ¹ et éprouve un vif plaisir à contredire à l'occasion l'honnête Delany ² dont il reconnaît cependant l'excellence et qu'il cite abondamment à la fin, en paraissant adopter, avec quelque inconséquence, ses conclusions. Une fois, par contre, le discernement de Johnson réussit à élucider une question en levant une contradiction des premiers biographes pour laquelle Hawkesworth n'avait pu offrir qu'une explication timide et trop facile ³. C'est que Johnson plie vigoureusement les faits à son intelligence comme il les fait aussi servir à ses desseins ; c'est pourquoi le seul document nouveau qu'il nous apporte, ce témoignage indirect, cette parole d'un ami, ne peut être reçu qu'avec la circonspection que rendent nécessaire le jugement ou les présomptions qu'il lui inspire. Comme Orrery, comme l'évêque de Meath, à l'encontre de Delany et de Deane Swift, Johnson voyait dans le mariage secret une preuve de la bassesse de Swift ; or, « hélas ! » il se voit contraint de nous le confirmer, et de la même manière qu'Orrery, en nous répétant une confidence. Nous verrons quelle valeur peut avoir d'elle seule la parole du Dr Madden qui, malgré l'estime qu'eut pour lui le grand lexicographe, doit être rangé avec d'autres dans la catégorie des excentriques, nous verrons quelle confiance on peut avoir en définitive en une double « autorité » de cette nature. Nous ne voulons ici préablement que mettre le plus possible en lumière la valeur inégale des arguments de Johnson et le caractère capricieux de sa critique dans ce court mais important essai sur Swift. Malgré sa grande perspicacité et son esprit chagrin, Samuel Johnson, lorsqu'il s'agit de docu-

¹ Par exemple que Hesther Johnson était fille de l'intendant de Sir William Temple.

² Sur l'influence pervertissante que Delany prête, au reste assez naïvement, à Pope sur Swift, lors du dernier voyage de Swift à Londres en 1727.

³ Au sujet de deux versions différentes sur l'accueil fait à Swift à Dublin, lorsqu'il s'installa à St-Patrick : Johnson, le premier, vit qu'il devait s'agir de deux époques différentes, des deux arrivées successives de Swift à Dublin, juin 1713 et septembre 1714.

ments et d'histoire, est loin d'avoir d'excessives exigences ; témoin ces jugements sommaires que nous rapporte Boswell¹ sur les sources où il puisa lui-même, en dehors de la tradition et de ses souvenirs, à savoir sur Orrery et Delany : sans se mettre en peine de trop laborieuses enquêtes, il dégage surtout des faits intuitifs, des vérités d'impression qu'il ajuste et combine selon les règles de sa vigoureuse et arbitraire logique.

SHERIDAN

Si Johnson avait eu pour Swift une admiration sincère et libre, il se fût trouvé beaucoup moins satisfait, soit de son propre essai, soit du texte des ouvrages qu'il passe en revue avec une sereine absence de toute réserve touchant le choix, l'exactitude ou le mode de présentation, car en dépit des efforts de Hawkesworth et d'autres, il n'existait encore vers 1780 ni d'édition sûre et suffisante des œuvres de Swift, ni d'histoire de sa vie qui méritât une pleine confiance ou qui tentât de résoudre toutes les questions essentielles. Il importait, pour les textes des écrits de Swift comme pour les faits biographiques, d'ordonner, de vérifier, de faire le tri. Ce fut l'objet d'une des plus louables entreprises de Thomas Sheridan qui pourtant entreprit tant de choses dans sa vie, qui fut tour à tour et tout ensemble maître de rhétorique comme son père² et homme de théâtre comme son illustre fils³, esprit un peu agité mais plein de ressources et qui ne mérite nullement les injurieuses qualifications que lui prodigua la jalousie inexplicable

¹ Boswell, *Stand. Biogr.* 301 : « he praised Delany's Observations on Swift, said that his book and Lord Orrery's might both be true though one viewed Swift more and the other less, favourably, and that between both, we might have a complete notion of Swift ». P. 356 : « he calls Orrery and Dr Delany, writers both undoubtedly veracious ». C'est aussi, croyons-nous, par l'effet de la même indifférence nonchalante à l'égard de trop minutieuses investigations, que Johnson, à la fin de son Essai, cite longuement, en paraissant vouloir s'y méprendre, les conclusions si opposées de ton à sa propre étude, des Observations de Delany : « I have here given the character of Swift as he exhibits himself to my perception ; but now let another be heard who knew him better ».

² Son père, Dr Sheridan, le maître d'école de Cavan, l'ami des dernières années de Swift.

³ Richard Brimsley Sheridan, l'auteur de la « School for Scandal ».

de Johnson¹. Sheridan, indigné que la mémoire de Swift, de qui son père avait été aux années de vieillesse l'ami le plus constant, fut en butte chaque jour à de nouvelles calomnies et que la seule édition de ses œuvres qui se prétendit complète² fut une suite désordonnée de textes, souvent douteux encore et d'addition fortuites, un mélange dû aux mains les plus diverses, conçut le projet de publier une édition nouvelle, où les précédentes seraient comme refondues, les différents écrits étant reclassés plus logiquement et les textes revus et corrigés, et encore enrichies d'insertions nouvelles, et aussi de composer, en utilisant à la fois les travaux antérieurs et tous les souvenirs qu'il avait pu recueillir de son père, un récit nouveau de la vie de Swift qui serait à la fois le plus sûr et le plus compréhensif. Cette double œuvre fut achevée en 1784 ; elle formait un ensemble imposant et harmonieux de dix-sept volumes in-octavo, le plus considérable monument encore élevé à la mémoire de Swift et dont les contemporains de Sheridan s'accordèrent à reconnaître les mérites³. La biographie, dans la pensée de Sheridan, devait à la fois combler des lacunes et parer aux attaques nouvelles : de même que Delany et Deane Swift avaient répondu à Orrery, Sheridan, comme eux, mais mieux qu'eux⁴, avec

¹ Cf. Boswell : *Stand. Biogr.*, p. 110. : « Why, Sir, Sherry (i. e. Thomas Sheridan) is dull, naturally dull, but it must have taken him a great deal of pains to become what we now see him. Such an excess of stupidity, Sir, is not in nature ». Ailleurs, p. 385, il l'appelle « vaniteux et menteur » (a vain man and a liar). Quant à l'explication de cette violente antipathie, elle paraît se réduire à ceci : Johnson ne put jamais pardonner à Sheridan d'avoir obtenu, tout comme lui, une pension du gouvernement, cependant inférieure à la sienne : 200 livres au lieu de 300. « What ! have they given him a pension ? Then it is time for me to give up mine ». Johnson trouvait indigne qu'on pût mettre sur le même pied que lui un homme qu'il considérait, bien qu'il fût de ses amis, comme un histrion et un sot. Plus tard, Johnson eût désiré se reconcilier avec Sheridan dont il sentait qu'il avait toujours été si affectueux pour lui.

² Celle de Hawkesworth, où par exemple le *Journal à Stella* était coupé en deux tronçons : la 1^{re} lettre et les lettres 41 à 65 se trouvaient dans le X^e vol. in-8° où elles avaient été introduites par Hawkesworth lui-même en 1766, tandis que les lettres 2 à 40, publiées par Deane Swift en 1768, étaient dans le vol. XII. Sheridan les réunit (fin du vol. XIV, p. 204-404 et vol. XV tout entier), mais laissa subsister des erreurs, de numérotation et autres.

³ Nichols parlera de l'« excellent Life of the Dean » de Sheridan, « which no man was better qualified than himself to undertake » (*Literary illustrations of the XVIIIth century*, vol. V).

⁴ Il déplore que les *Observations de Delany* n'aient pas eu plus de succès, en Angleterre surtout, et que le livre de Deane Swift ait déçu tout le monde :

des arguments nouveaux, donnerait la réplique à Johnson. Aussi ne s'embarrasse-t-il pas, comme d'autres, d'inutiles déclarations d'impartialité ; il entend, pourvu du moins que chaque fait apporte ses preuves, ne pas renoncer à manifester ses sympathies. Mais en fait, il se méprendra souvent sur la valeur intrinsèque de son propre plaidoyer et des deux parts que l'on y peut distinguer : l'apport nouveau de nombreuses anecdotes, de quelques traits ou documents inédits et l'interprétation apologétique de l'ensemble des faits, de ceux qu'il apporte et de ceux qu'il répète, ce n'est pas la première qui contribue le plus à la gloire ou à la défense de son héros. Parmi les anecdotes que nous devons à Sheridan, plusieurs¹ nous montrent des aspects fâcheux de l'esprit ou du caractère de Swift. Sheridan paraît à peine y prendre garde, dans cet empressement où il est — comme beaucoup d'autres biographes — de dire tout ce qu'il croit être le seul à savoir. En revanche, son interprétation psychologique a surtout pour objet de faire prédominer fidèlement chez Swift les motifs nobles sur les mobiles égoïstes ou mesquins. Sheridan exprime tout au long du chemin ses réflexions honnêtes et pondérées et témoignant de sa bonne foi — elles témoignent souvent aussi de sa gêne, devant les aspects inconciliables de la nature de son grand homme — et alors tout comme

« as it came from a near relation of the dean's, it at first excited some expectation, which was soon succeeded by disappointment and the work consigned to oblivion ». De Hawkesworth il loue le jugement éclairé et la justesse de ton, mais il regrette que, n'ayant pas de connaissance personnelle de son sujet, il n'en ait pas mis en lumière les côtés les plus intéressants. Quant à Johnson, qui ne disposait guère d'autre information que celle qui lui offrait Hawkesworth, mais possédait ces éminentes qualités d'esprit qui le distinguent, il a failli étrangement à sa tâche en se joignant à la bande des injustes détracteurs.

¹ Par exemple, la scène où Swift, irrité contre son maître et protecteur Berkeley, qui s'était laissé circonvenir par un certain Bushe et qui avait laissé octroyer à un autre que son secrétaire le Doyenné de Derry, les traite de « couple of scoundrels », en quittant les lieux avec éclat.

Par exemple encore l'anecdote humoristique, mais grossière, sur la première entrevue de Swift et Arbuthnot.

D'autres pourtant, et les plus nombreuses, rapportent des faits à la louange de Swift : la rencontre (peu probable, cf. p. 65 n. 3) de Swift et du pauvre clergyman, père de huit enfants, sur le chemin de Dublin, ou la scène un peu larmoyante de séparation entre Swift et le père de Sheridan, quand celui-ci quitta Dublin pour s'établir à la campagne.

Walter Scott puisera largement dans les anecdotes de Sheridan. Cf. p. 87-89.

Hawkesworth, mais moins habilement peut-être, il balance des anti-thèses. Il est gêné souvent aussi à la manière de quelqu'un qui traite d'un sujet déjà lointain avec le seul secours de la tradition et de sa propre ingéniosité. Quand il manque de documents nouveaux, la nouveauté, certes, ne peut être que dans son commentaire. Or, ce luxuriant commentaire a tendance à envahir tout : le bon grain des quelques traits nouveaux comme l'abondante ivraie des répétitions, et enveloppe quelquefois, nous le verrons, d'incertitudes et même de contradictions, les révélations prétendues. Puis Sheridan a trop de tendresse pour la tradition orale, tant qu'il incline parfois à prendre pour un signe d'authenticité la force de persistance d'un récit. C'est pourquoi, en dépit des honnêtes protestations de Sheridan, l'autorité de la très digne Mrs Sican ne devra pas suffire à mettre notre esprit en repos sur la question la plus douteuse et la plus controversée qui concerne l'existence de Swift.

NICHOLS ET SES ÉMULES

L'effort de Sheridan eut en outre le mérite d'en susciter immédiatement d'autres : John Nichols, qui avait été un des collaborateurs les plus actifs et les plus ingénieux¹ à l'édition de Hawkesworth, puis un admirateur de l'édition de Sheridan, entreprit à son tour, en présence de l'enrichissement constant du trésor swiftien par la découverte de textes oubliés et de documents nouveaux, d'élaborer une édition nouvelle qui eût à la fois la claire ordonnance de celle de Sheridan et une valeur plus grande encore, accrue du prix de toutes les plus récentes acquisitions. Cette édition en 19 volumes, in-octavo, parut en 1801, fut refondue en 1804 (24 volumes in-12°), puis en 1808, nouvelle édition in-octavo. Tandis qu'il préparait, puis refondait cette édition de l'œuvre de Swift, Nichols, infatigable érudit², recueillait

¹ C'est Nichols qui eut l'idée, et entreprit en 1775, la tâche, de faire suivre d'un index, les 17 volumes des œuvres et les 6 volumes de la correspondance. Il ajouta lui-même ensuite un 24^e et un 25^e volume à l'édition de 1776 et 1778.

² Nichols mérite autant que son maître, William Bowyer, l'appellation de « dernier des imprimeurs érudits ». Sa longue vie — il mourut subitement dans sa quatre-vingtième année — fut un admirable exemple de labeur intelligent, de persévérance modeste et courageuse : loin de se laisser abattre par un incendie qui détruisit tous ses ateliers et magasins en 1808, il se remit

et classait toutes les anecdotes, tous les menus faits et tous les épisodes caractéristiques que lui léguait sur son histoire littéraire le XVIII^e siècle finissant : dans cette encyclopédie curieuse, plusieurs fois remaniée et toujours augmentée, vaste musée où subsiste encore de la vie, Swift a sa place, avec ses relations et ses amis, mais plus que sur Swift lui-même, ces « *Illustrations de l'histoire littéraire du XVIII^e siècle* » nous renseignent sur les destinées déjà révolues de sa renommée et de son œuvre¹ à travers cette fin de siècle et le début du siècle suivant. Nichols, comme bientôt après lui Monck-Mason, représentera l'érudition swiftienne la plus patiente, la plus réfléchie ; il est un de ceux dont la contribution à l'histoire de Swift comporte le plus de probité et de permanente valeur².

Les labeurs de Nichols n'étaient pas isolés, et ils purent même à l'occasion profiter de quelques résultats déjà acquis par d'autres³. On se livrait aux recherches autour de lui, partout avec zèle et parfois avec une fièvre excessive. Dans l'ardeur que les admirateurs de Swift mettent à rassembler tous les restes encore épars de son œuvre et les souvenirs flottants de son existence, ils sont exposés quelquefois à faire largesse de leur confiance à toutes les prétendues nouveautés, pourvu qu'elles paraissent combler des lacunes ou encore modifier ou contredire une tradition trop monotone déjà et dont on se lasse. Aussi, semble-t-il que cet enthousiasme critique chez quelques esprits trop absolus ou trop inquiets se soit nui à lui-même ; ainsi par exemple

à la tâche et poursuivit jusqu'au bout cette véritable encyclopédie du XVIII^e siècle littéraire, qui parut sous sa forme définitive en 1822 : « *Illustrations of the literary history of the XVIIIth century* ».

¹ En particulier sur l'histoire des éditions de Swift et sur le rôle de Deane Swift et de son fils Théophile.

² C'est Nichols pourtant, qui, dans son édition du *Tatler* (n° 188, p. 145), accrédita, même sans preuves apparentes suffisantes, l'anecdote scandaleuse du rapt tenté par Swift à Kilroot, sur la fille d'un de ses paroissiens. Il expliquait ainsi le mot prêté à Lord Wharton sur les mœurs de Swift par D^r Salter dans un article du « *Gentleman's magazine* » (1785), qui citait avec une insigne mauvaise foi des fragments de lettres de Lord Wharton à Lord Somers, qu'il inventait de toutes pièces. Nichols fut donc ici grossièrement abusé par Salter. Monck-Berkeley eut le mérite de dénoncer ce grossier stratagème et ce faux calomnieux.

³ C'est ainsi que, dans sa 3^e édition des œuvres de Swift, Nichols utilisa les matériaux découverts par le D^r Barrett et par Monck-Berkeley (plusieurs lettres et poèmes et les « *Remarques sur l'histoire de son temps* » de Burnet). C'est ainsi qu'il avait publié déjà, sans nommer l'auteur, les remarques manuscrites de Lyon.

Monck-Berkeley, pour prouver trop bien l'insuffisance d'information de ses devanciers, étend démesurément la sienne et la fonde mal. Barrett, pour redresser une erreur remontant à Swift lui-même, confronte Swift avec ce qu'il croit être un de ses écrits, mais dont l'authenticité apparaît comme la moindre de ses qualités. Confiance exagérée qui n'est que l'envers d'une excessive exigence. C'est la nouveauté qui tend à devenir un critérium d'authenticité, comme elle est déjà pour le public avide le seul gage d'intérêt. Aussi trop de chercheurs de sources s'attacheront-ils à les capter toutes : publications oubliées, correspondances privées, traditions locales, confidences écrites ou orales de tous les anciens familiers de Swift ou des amis de ceux-ci, des relations de ces amis ou de descendants de ces relations. Entre les premières de ces sources et les ramifications les plus éloignées des dernières, la distinction se fait malaisément. L'érudit devient insensiblement antiquaire, l'antiquaire anecdotiste et l'anecdotiste, pour relever lorsqu'il est besoin, le ton de ses « commérages » — car il y en aura à coup sûr — sacrifie au goût du temps en ajoutant ce qu'il faut de romanesque.

C'est ainsi que, par ce culte indiscret de la nouveauté, l'esprit de recherche, quand il manque de perspicacité, se parodie lui-même étrangement, que la méthode d'information de Monck-Berkeley, écoutant et interrogeant trop de bavards, conduit aux Swiftiana de Wilson (1804), cette compilation frivole et souvent saugrenue, et aux amplifications fantaisistes de Walter Scott. Suivons, avant d'arriver à cette dernière étape romantique, la progression de ce mouvement trop hâtif vers l'ignoré. Remarquons que le plus souvent ces recherches sont chez chacun spécialisées et dirigées par une préférence instinctive. Monck-Berkeley est attiré par l'histoire de Stella, le docteur Beddoes par les particularités physiologiques du tempérament de Swift et le docteur Barrett, le grave vice-principal de Trinity College, par ce qu'il y a d'un peu monstrueux dans une jeunesse rebelle à la discipline universitaire.

Chacun de ces problèmes, observons-le aussi, ne consiste pas seulement à leurs yeux en une difficulté d'information, mais participe d'une nature un peu mystérieuse, qui influencera leur manière comme elle a dicté leur choix. Chez Walter Scott, plus éclectique, tous les problèmes seront traités et tous les mystères assemblés.

3^e PÉRIODE

ÉLABORATION ROMANTIQUE

MONCK-BERKELEY

Dans les *Literary Reliques*¹ qu'il publia en 1789, George Monck-Berkeley² livrait d'abord au monde de l'inédit : un groupe de lettres assez disparates de personnages illustres, depuis celles de Charles II et de Jacques II jusqu'à celles de la reine de Bohême, assemblées assez bizarrement avec des fragments de la correspondance du grand Berkeley, d'Addison, de Congreve, etc. et de Swift. Ces lettres de Swift, étaient accompagnées elles-mêmes de quelques lettres de Mrs Whiteway, de la lettre à Varina (d'avr. 1696), et des lettres à W. Richardson, de 1736 à 1740. Le don était précieux, car ces pages familières éclairaient mieux certains moments de la vie de Swift. Mais Monck-Berkeley ne voulut pas borner son rôle à une simple transmission³. Dans une « Enquête sur la vie de Swift » où, au préalable, il passait rapidement en revue tous les biographes, pour les définir comme chacun le méritait, avec une affectation d'impartialité critique qui se dément elle-même à plusieurs reprises⁴, mais de manière à faire ressortir par avance l'importance

¹ *Literary Reliques containing original letters from King Charles II, King James II, the Queen of Bohemia, Swift, Berkeley, Addison, Steele, Congreve, the Duke of Ormond and Bishop Rundle to which is prefixed an Inquiry into the life of Dean Swift.* London, 1789.

² George Monck-Berkeley, petit-fils du grand Berkeley et fils du Rev. George Berkeley, prébendier de Canterbury, né en 1763, mort à trente ans, en 1793. Il s'était fait remarquer par une étonnante précocité — ses premières publications datent de ses études à Eton — et par une grande facilité dans tous les domaines littéraires. Il avait essayé à la fois la poésie, le théâtre et l'histoire.

³ Car il tenait lui-même ces lettres à l'exception de la lettre à Varina, du neveu de William Richardson, « Henry Irwine, Esq. of Dublin ».

⁴ C'est ainsi qu'il reproche à Sheridan son parti pris de perpétuelle apologie, tandis qu'il vitupère Orrery avec la dernière violence. Lui-même défend Swift sur tous les points, excepté dans l'épisode de Vanessa, où il le taxe d'imprudence coupable. Son étude est une défense.

de sa propre contribution, Monck-Berkeley s'attachait d'abord à détruire une calomnieuse légende¹, puis prétendait nous révéler l'histoire complète et véritable de Stella. De fait, il corrige une erreur indéfiniment répétée depuis Orrery² sur Hesther Johnson et apporte le premier une clarté entière et des détails essentiels sur sa naissance et sa famille, lesquels concordent tout à fait avec une allégation vague sans doute, mais trop négligée par les historiens, de Delany³. Ces renseignements précis et nouveaux, il les tient de la nièce même de Stella, Mrs Hearn, personne infiniment respectable⁴, nous assure Monck-Berkeley, et nous l'en croyons volontiers. Nous les croyons l'un et l'autre tant qu'il n'est question que de faits impersonnels, simplement enregistrés et comme étrangers à celui ou à celle qui les rapporte⁵, mais dès qu'intervient l'interprétation ou le commentaire, notre foi s'inquiète, car nous sentons ici encore, le secret désir du conteur d'entrer lui-même en scène. Ce qu'il y a de plus sûr dans l'histoire de la rencontre de Mrs Hearne avec Swift qui pâlit à sa vue⁶, c'est le sentiment de coquetterie qu'éprouvait à se souvenir de sa tante, la nièce de la trop jolie Stella. Mais Monck-Berkeley eut d'autres informateurs que Mrs Hearne. Une femme encore, une noble dame, la vénérable veuve du grand Berkeley qui, de bouche à oreille, lui chuchote le grand secret de la vie de Swift, le mariage avec Stella⁷. Nous ne reprocherons pour l'instant à Lady Berkeley que d'avoir été témoin

¹ L'histoire du rapt de Kilroot inspirée à Nichols par Salter (note I, page 771).

² Répétée par exemple très nettement par Johnson : « the daughter of Sir William Temple's steward ». Cette erreur a survécu d'ailleurs à Monck-Berkeley : « Mrs Johnson, widow of a confidential servant of Sir William » (Craik, I, p. 33). Craik, du reste, s'abstient, lorsqu'il cite en appendice les pages de Swift sur Stella (Character of Mrs Johnson), de révéler ou expliquer l'affirmation contraire de Swift : « She was born at Richmond in Surrey, in the year 1681. Her father was a younger brother of a good family in Nottinghamshire, her mother of a lower degree... » Ceci s'accorde au contraire avec la lettre de Mrs Hearne à Monck-Berkeley. Il est regrettable que Craik ait entièrement négligé ce point comme du reste l'enquête de Monck-Berkeley.

³ Delany rapporte en effet que c'est par l'entremise de Lady Giffard, sœur favorite de Temple, que Mrs Johnson, déjà veuve, fut introduite dans le ménage de son frère Sir William.

⁴ « ... and who now resides at Brighton... with her daughter, Mrs Harrison, the wife of a most respectable clergyman of that name.

⁵ Par exemple en ce qui concerne le frère et la sœur de Stella, la situation de fortune de sa mère et la sienne, le legs de 1000 livres que lui fit Sir W. Temple.

⁶ A cause, dit-elle, de sa ressemblance avec sa tante, Mrs Johnson.

⁷ Voir plus loin Livre IV.

aussi du trouble de Swift devant Mrs Hearne. Après les personnes de condition, ce sont les petits gens, voire les serviteurs que Monck-Berkeley interroge, en sachant à l'occasion les intéresser¹. De l'ancien domestique de Swift, Richard Brennan, il reçoit d'aussi vagues que bizarres confidences qu'il ne reproduit pourtant dans son livre qu'avec une précaution un peu honteuse et sous toutes réserves sur le fils prétendu de Swift et de Stella, fils à demi renié et à demi adopté, errant un peu trop à la manière d'un fantôme autour du Doyenné. Monck-Berkeley n'ose pas y croire tout à fait, mais il suggère que ce serait là une excellente explication de la nécessité urgente « pour Stella d'être proclamée la femme de Swift » et du reste aussi du caractère exceptionnel de ce génie qui ne s'accommodait pas des recettes communes pour le bonheur. A partir de ce point, Monck-Berkeley mérite tous les sarcasmes de Monck-Mason. Tout comme chez un lecteur de Mrs Radcliffe, la passion du romanesque égare en lui le sens du réel.

LE DOCTEUR BEDDOES

Une question aussi troublante que celle des amours de Swift était celle de ce mal mystérieux aussi qui paraissait s'être attaqué à son esprit autant qu'à sa chair et qui amena cette longue et silencieuse ruine de tout son être des années entières avant sa mort. Les biographes avaient proposé chacun leur explication, les plus naïfs seuls acceptant la raison donnée par Swift avec un sérieux sans doute évasif. Le docteur Thomas Beddoes² prétendit saisir le premier, par une intuition philosophique, plus que par un simple diagnostic médical, la cause vraie de cette maladie obscure. Puisque, pensait-il, les indices purement physiques sont insuffisants pour déterminer la nature de l'affection, il y faut suppléer par des inductions hardies et bien conduites³, et son essai moral et médical témoigne en effet d'une con-

¹ Monck-Mason (*History of St-Patrick*, 1820, p. 316) insinuera sarcastiquement que Richard Brennan dut se féliciter d'avoir Monck-Berkeley pour client et que son métier de débitant d'histoires lui permit de vivre de nombreuses années. Il soupçonnera même Monck-Berkeley, qu'il taxe de sottise, de s'être adressé de pareille manière à M^r Maguire, le sacristain de St-Patrick, et de lui servir une rente de 4 livres par an en récompense de ses bons offices.

² Thomas Beddoes M. D., père du poète Thomas Lowell Beddoes qui, lui, naquit en 1803, l'année même où parut l'Essai sur Swift dans le 3^e volume d'*Hygeia*.

³ « Medical calculation may perhaps supply to a considerable extent, the deficiency of positive information concerning the Dean of St. Patrick's ». (*Hygeia, or Essays Moral and Medical*, 1803, 3d vol. *Essay IX*).

ception audacieuse de la science, où l'hypothèse joue un rôle essentiel : « des talents extraordinaires impliquent une part peu commune de sensibilité ; or, les études de jeunesse de Swift n'étaient pas de nature à épuiser en lui les sources vives des sentiments, mais plutôt à les taire jaillir en flots plus abondants », et nous en inférons qu'il fut un passionné, un passionné replié souvent sur lui-même dans des lectures ardentes, ainsi que nous le montre Sheridan, et enfermé comme dans une romantique « tour d'ivoire ». Mais, insinue Beddoes, ce que nous en disent ni Sheridan ni les autres, c'est que parfois il dut sortir de lui-même. Consultons l'œuvre de Swift ; d'où peuvent venir ce goût si prononcé pour l'immondice, cette hantise des choses sexuelles, sinon conformément à la grande loi psychologique, d'excès antérieurs. Du reste, la cause puérile et absurde qu'il attribuait lui-même à sa maladie, n'était-elle pas un subterfuge un peu honteux, comme un aveu implicite ? De plus il avait ce constant besoin de présences féminines autour de lui, ce besoin même, comme le prouve à Beddoes le « petit langage » du journal à Stella, de perpétuelles émotions amoureuses qu'éprouvent tous les vieux débauchés impuissants. Telle est la formule à laquelle aboutit le médecin dans cette étude plus littéraire que médicale, qui néglige, ou à peu près, les résultats de la première autopsie et les faits strictement physiques pour y suppléer par l'interprétation psychologique, au reste pénétrante, des œuvres et de la vie. Cette conclusion est tragique, émouvante, parle à la sensibilité du lecteur, autant que par sa simplicité elle séduit l'esprit ; elle est romantique aussi, puisqu'elle nous présente Swift comme un don Juan malheureux et vieilli, abattu par la destinée dès avant ses succès et dont la passion se transforme en une jalousie méticuleuse et chagrine qui se plaît à attiser irrémédiablement la flamme en ses victimes pour se dérober ensuite et savourer le seul plaisir du dépit satisfait. Et Beddoes n'en admire que davantage en Swift cette puissance énorme de résistance à un mal si envahissant. Robustesse extraordinaire du tempérament qui est comme la contrepartie chez Swift, de l'extraordinaire ampleur du génie.

De toute manière Swift est ici un être d'exception, et l'on ne saurait lui appliquer des formes ou catégories communes de jugements.

BARRETT

C'est encore, dans une certaine mesure, un être d'exception que voit en lui le digne vice-provost de Trinity. Le Dr Barrett, natu-

rellement sollicité par cette période de la vie de Swift qui s'écoula entre les murs de son propre collège, s'efforça à éclaircir ce qui constituait à ses yeux de professeur un grave mystère : quel avait été l'état d'esprit véritable de Swift durant ses études et pouvait-on, comme on l'avait fait toujours jusque là, expliquer l'aversion profonde qu'eut toujours Swift pour Trinity College et l'Université par la seule humiliation de son demi-échec à l'examen de bachelier ès-arts ? Barrett trouvait la raison insuffisante¹ et chercha dans les archives du collège une explication plus secrète et plus effective. Il utilisa, entre autres trois sources principales d'information, le registre d'admission (*Book of admission*), le registre d'immatriculation (*Book of registry*) et surtout les cahiers de punitions ou « livres de crédence » (*Buttery books*). Barrett mit à jour quelques détails curieux : ses recherches furent malheureusement influencées par deux préoccupations trop exclusives : la première était de vouloir n'apporter que des révélations et de donner partout un démenti à la tradition, la seconde fut de vouloir prouver une affirmation contenue dans une lettre déjà ancienne de Samuel Richardson à Lady Bradshaigh (22 avril 1752). Richardson, faisant allusion aux « Remarques » d'Orrery, reprochait à l'auteur d'avoir représenté Swift à Trinity comme un élève paresseux et en retard dans ses études, et déclarait qu'il savait de la manière la plus certaine du fils d'un compagnon d'études de Swift à Dublin que Swift fit au contraire de très grands progrès à Trinity, mais qu'il était mal noté à cause de son indiscipline et qu'il en avait même été chassé pour avoir trop grossièrement ridiculisé ses maîtres dans le « Tripos » (ou revue comique en trois actes que chaque année, avec l'autorisation implicite des professeurs, composaient et jouaient les étudiants). Barrett rejette une partie de l'affirmation de Richardson, celle qui a trait à l'expulsion, et s'efforce de corroborer l'autre en montrant par les deux méthodes d'évidence externe et interne, que le « Tripos » dont il a retrouvé le texte est bien, au moins en grande partie, l'œuvre du jeune Swift. Barrett reconnaît dans ces facéties faciles et ce « doggrel » les mêmes caractères humoristiques que dans les plaisanteries anglo-latines et les calembours multi-lingues échangés plus tard entre Swift et son ami Sheridan.

¹ En réalité, les conclusions finales de Barrett ne sont pas très différentes de cette conception traditionnelle à laquelle il s'oppose, puisqu'il interprète lui-même les nombreuses punitions encourues par Swift (et postérieures à son examen, 13 février 1685-1686) comme la preuve d'un relâchement de discipline provoqué chez lui par l'humiliation.

En réalité, comme va le montrer bientôt Monck-Mason, il n'y a rien de particulièrement swiftien dans ce « latin macaronique », et il faudrait à Barrett d'autres arguments pour avoir gain de cause ; or, Barrett paraît surtout accepter comme vraie cette partie de la lettre de Richardson, parce que tout le reste en est faux et qu'il faut bien qu'en tout quelque chose soit vrai. Cette méthode est sœur de celle de Monck-Berkeley. Mais si cette tentative pour faire rentrer le Tripos dans l'œuvre de Swift est vaine, Barrett a du moins retrouvé des preuves plus sûres de l'indiscipline de Swift dans les très nombreuses punitions (surtout pour absences répétées au service religieux) inscrites sous son nom dans les livres de crédençe. Là pourtant il importe encore de distinguer entre les deux cousins Jonathan et Thomas dont le nom de famille seul et sans les prénoms paraît sur les registres, et si l'on ne peut distinguer, de distribuer équitablement en parties égales, comme le proposa Forster sans arrière-pensée humoristique, la somme des punitions entre les deux cousins. Mais Barrett ne réussit pas, sans faire violence aux faits, à montrer que ces incartades furent provoquées comme une rébellion par l'humiliation qu'éprouva Swift à son examen à la fin de sa troisième année, car il ne devait pas être réservé à Barrett (mais seulement à Forster) de découvrir le « Roll » de l'examen avec les notes honorables qu'y mérite l'élève Swift, et de trouver ainsi la solution du problème de la « speciali gratia ».

En somme, les recherches de Barrett furent en elles-mêmes utiles à l'histoire de Swift ¹ comme à l'enrichissement de ses œuvres. Seules sont vaines les déductions aventureuses qu'il en a tirées.

¹ Barrett publia en effet dans ce même « *Essay on the Earlier part of the Life of Swift* » (London, 1808) deux lettres inédites de Swift (Letter to Rev. Dr Henry Jenny, June 8, 1732, and to Rev. John Brandreth, Dean of Emly, June 30, 1732) et une série de pièces et poèmes, soit inédits, soit déjà publiés, mais en dehors des œuvres de Swift, et qu'il prétend y rattacher. Ce sont pour la plupart (si l'on excepte les vers badins échangés entre Swift et Sheridan) des pièces douteuses ou franchement apocryphes, comme le « Swan-Tripe Club » (Swan-Tripe Club in Dublin, a satire) ou « Actæon, or the Famous Speech-Maker of England », etc. Le « Swan-Tripe Club » (dont la rhétorique laborieuse — en dépit de quelques « couplets réussis » — évoque mal la manière de Swift) est une satire contre une société tenant ses assises à la taverne du Cygne à Dublin et ayant pour programme de fomenter la discorde entre les protestants et de préparer ainsi le retour du Prétendant. L'inspiration — d'un « whiggisme d'église » avéré — ne tendrait pas plus que la forme à donner couleur à l'hypothèse de Barrett, quelle que soit la date à laquelle on place la composition de cette pièce. Pour d'autres pièces, il est difficile de se pro-

LES « SWIFTIANA » DE WILSON

Autour de ces essais divers¹ qui, quels que fussent leur esprit et leur méthode, avait un fond sérieux et qui méritent de l'estime par leur sincérité et quelquefois par leurs résultats, y a-t-il place pour les « Swiftiana »² de Wilson, ce recueil d'anecdotes où il est impossible de distinguer la bonne foi du mensonge impudent et où la vraisemblance est le plus haut degré d'exactitude ? C'est pour cette dernière raison sans doute que Théophile Swift³, que nous connaissons déjà, lui accorda sa confiance et son patronage, en le proclamant⁴ le recueil le plus véridique de faits et gestes swiftiens. Anecdotes du même ordre sans doute que celles de Mrs Pilkington (dont Théophile Swift, en passant, dénonce l'imposture), sans la spontanéité vive et sans l'unité du récit. Ici aux anecdotes se mêlent de prétendus fragments en vers de Swift, des bons mots, des paroles mémorables, etc., le tout sans suite et souvent sans à propos. Il ne s'agit que de détails isolés sur lesquels s'amorcent parfois d'oiseuses discussions, comme au sujet de la description exacte du couteau de Guiscard que Swift portait à sa chaîne. L'auteur est hargneux, à la manière de Théophile Swift, et comme

noncer, et la question est de peu d'importance, étant donné l'infime valeur de ces productions.

C'est Barrett, en outre, qui découvre que Swift était « Prebendary of St-Patrick's » en même temps qu'il était titulaire des bénéfices de Laracor et Rathbeggin (cf. 3d vol. of Temple's Miscellanies, London, 1701 « said in the title to be published by Jonathan Swift A. M. Prebendary of St-Patrick's ») Cette prébende était probablement celle de Dunlavin, qu'il reçut de l'archevêque de Dublin, le 28 septembre 1700. Sa prébende de Kilroot (Diocèse de Connor) lui avait été conférée le 28 janvier 1694-1695, et sa « patent to the vicarage of Laracor and Rectory of Aghir » (Comté de Meath) le 20 février 1699-1700.

¹ Les éditions successives de Nichols inspirent des remarques, suscitent des recherches ; ainsi en 1808, dans le *Monthly Register*, paraissent plusieurs essais sur Swift et ses biographes et est publiée, comme de l'inédit, la « lettre à Varina » déjà publiée par Monck-Berkeley en 1789.

² *Swiftiana*, London 1804, in-8°. Ce Wilson, prébendier de St-Patrick et résidant au Doyenné, avait été, durant ces dernières années de la vie du Doyen, un faux ami qui s'était rendu coupable de mainte indécatesse et même d'actes de violence sur la personne de Swift.

³ Théophile Swift, fils de Deane Swift ; cf. p. 10, note 1.

⁴ Dans une lettre à l'éditeur publiée en appendice.

lui prétend être seul à bien savoir. En dépit de tout cela, on retrouve quelquefois, à travers la version du collectionneur qui les rapporte, comme la saveur populaire de légendes qui se seraient formées d'elles-mêmes tout autour de Swift ou sur son passage, durant sa vie ou immédiatement après. Ces traits privilégiés et rares se rapportent généralement aux épisodes les plus familiers, ou les plus triviaux de l'existence de Swift, nous font entrevoir un Swift dévêtu des conventions sociales même les plus élémentaires, ainsi qu'il se montrait parfois à ses inférieurs, à ses domestiques ou aux gens du peuple. L'humour des gestes prêtés à Swift leur communique quelque vraisemblance. Par là ces quelques histoires — quelques-unes seulement — paraissent appartenir à un fonds anonyme de récits et de paroles confié à la tradition, à une tradition surtout populaire et auquel la plupart des biographes, dans une mesure variable, semblent avoir puisé : Orrery déjà en avait tiré, parmi d'autres, sa brève anecdote sur Roger Coxe ; Deane Swift l'avait mainte fois utilisé et Sheridan. mais nous savons déjà que jamais on n'y eut plus recours même sous d'érudits prétextes qu'à cette période si avide de nouveautés, que fut la transition entre les deux siècles. Les Swiftiana ne représentent dans leur mélange dénué de scrupule et de goût que le degré suprême de l'information indiscrete.

WALTER SCOTT

Tous les efforts tentés depuis Sheridan, et toutes les révélations prétendues ou vraies faites par tant d'érudits parurent n'avoir eu pour objet que de rendre plus facile sa tâche à Walter Scott, dont l'éclatante gloire de poète¹ consacrait par avance les travaux historiques en rejetant dans l'ombre tous ses nombreux devanciers. « Alors vint le grand magicien du Nord, s'écrie Nichols avec un dépit assez légitime, dans ses *Illustrations littéraires*, qui d'un coup de sa baguette transforma en or le plomb accumulé par tant d'humbles

¹ C'est de 1814, en effet, la même année, que date « Waverley » qui fonda la réputation de romancier de Scott. Seuls encore à cette époque ses poèmes l'avaient rendu célèbre. Le *Lay du dernier Ménéstrel* datait de 1804, *Marmion* de 1808, la *Dame du lac* de 1809. En même temps que la *Biographie* et l'édition de Swift devaient paraître encore le « Lord des Iles » et les « Noces de Triermain ».

ouvriers. » Déjà rompu par son édition de Dryden ¹ à la besogne de biographe et de critique, Scott devait bénéficier encore du concours de tous ses admirateurs qui spontanément déposèrent entre ses mains tous les documents encore inédits que le hasard avait mis en leur possession. Car ce n'est pas Nichols seul qu'il mit, sans lui rendre un hommage suffisant, à contribution ² : le neveu du docteur John Lyons, Thomas Steele, lui livra toute la collection des manuscrits de son oncle; Théophile Swift et Mr Léonard Macnally de nombreux manuscrits; le major Tickell, descendant de l'ami de Swift à Dublin lui envoya douze lettres de Swift à Tickell auxquelles étaient adjointes deux lettres à Addison; le Révérend Berwick lui communiqua plusieurs satires nouvelles, parmi lesquelles le poème du « Legion Club » et en outre la précieuse correspondance encore ignorée de Swift avec Vanessa ³ cependant que l'ami de Scott, Mathew Weld Hartstonge ⁴ faisait, pour lui de nombreuses recherches dans les journaux et mémoires anciens et découvrait des « Tracts » nouveaux, en particulier la lettre à Walpole « sur le misérable état présent de l'Irlande ». Ainsi se rassemblaient autour des volumes de Nichols, sous l'action prestigieuse du poète d'Abbotsford ⁵ les fragments encore épars des écrits de Swift, — et en 1814, la même année que son premier et grand roman ⁶ Scott faisait paraître sa grande édition, productions jumelles d'un labeur énorme.

¹ L'édition des œuvres de Dryden en 18 vol. in-8° est de 1808.

² Nichols remarque avec une certaine anertume (*Lit. Illustr.*, vol. 5, p. 387) que Scott se contente de lui adresser de très vagues compliments en affectant d'ignorer l'orthographe de son nom (il l'appelle « Mr Nicol »), alors qu'il a utilisé toutes ses notes et qu'il a gardé la même disposition et le même nombre de volumes.

³ Cette correspondance dont Scott croyait les originaux détruits et dont il reproduisait le texte d'après une copie faite de la main même de Berwick. En réalité, ces originaux n'avaient pas été, ainsi qu'on le pensait, détruits par Bishop Berkeley, et l'on vient de les retrouver récemment (1919), ce qui a permis à M. Martin Freeman de publier en 1921 la première édition vraiment authentique et complète de cette partie capitale de la correspondance de Swift.

⁴ C'est Hartstonge qui, par exemple, dépouilla les archives de la « Society of the King's Inns » dont le père de Jonathan Swift était intendant, lesquelles contiennent un passage intéressant sur les circonstances où se trouva la mère de Swift à la mort de son mari.

⁵ Scott était installé dans son château d'Abbotsford depuis 1812.

⁶ Waverley, commencé d'ailleurs depuis 1805.

En vérité, Scott, abandonné à ses seules forces n'eût pas suffi à la tâche, puisque l'édition elle-même, en dépit de toute cette aide, quoique la plus compréhensive de toutes celles alors existantes demeure encore moins sûre à certains points de vue que celle de Nichols et que celle de Sheridan; Roscoe lui-même, dont l'édition est sujette à caution, en dénoncera avec quelque exagération, il est vrai les «erreurs, inexactitudes omissions, et interpolations»¹. Scott fit preuve d'une grande faculté d'utilisation, se laissant par ailleurs conduire par les textes et les faits plutôt qu'il ne les dominait. La Vie de Swift qui venait en tête² fut élaborée de la même manière que l'édition elle-même, elle fut du moins au point de vue documentaire et de l'aveu de Scott, une compilation. « Dans le mémoire biographique, nous dit-il, le dessein de l'éditeur a été de condenser les informations fournies par Mr Sheridan, Lord Orrery, le Dr Delany, Deane Swift, le Dr Johnson et d'autres³ — en une narration claire et compréhensive » Scott accepte toutes les sources, cite les Swiftiana sans réserves⁴ en donnant la référence précise, ce qui lui procurera l'illusion d'être un historien exact, et recueille la vérité de toutes les bouches, des plus humbles comme des plus nobles et nous transmet les confidences du vieux jardinier de Vanessa comme il nous répète celles de Monck-Berkeley, dont il

¹ Roscoe, vol. I : *Advertisement* : « In no other edition is to be found so many errors, so many glaring inaccuracies, so large a portion of little interpolations and numerous and strange omissions ».

² *Memoirs of Jonathan Swift, D. D.*, vol. I.

³ Bien que Scott répudie l'autorité de la « notorious Mrs Pilkington » pour qui il nourrit une curieuse antipathie, il l'utilise comme les autres; cf. p. 476. « An anecdote which, though told by Mrs Pilkington, is well attested », etc.

Il reconnaît ailleurs, p. 379, note, l'incontestable véracité d'une partie de ses affirmations, puisque l'une de ses anecdotes (Swift brûlant un livre de mauvais vers et faisant coller par Mrs Pilkington à la place des feuillets jetés au feu des lettres de ses amis) se trouve confirmée par les faits : on a trouvé, en effet, parmi les papiers de Dr Lyon, le livre ainsi décrit par Lætitia P. Cette aversion de Scott pour l'auteur des « Memoirs » s'expliquerait peut-être par l'ascendant que prit sur lui Théophile, fils de Deane Swift.

⁴ *Memoirs*, page 7, note, page 363, note, page 414 : « is positively averred by Wilson in the Swiftiana »; 431, note, p. 450, note. Il y a cependant une réserve p. 438 : « the same anecdote appears in an exaggerated and distorted form in the Swiftiana ». Il s'agit de l'anecdote de l'intervention des rôles entre maîtres et valets au doyenné rapportée par Théophile Swift. Mais il parle ailleurs, p. 450, note, de l'« ingenious editor of the Swiftiana » qu'il lit et cite certainement avec plaisir.

apprécie l'illustre origine et dont il adopte les méthodes. Mais c'est Théophile Swift qui est son informateur favori. C'est de lui qu'il tient presque tout l'inédit qu'il glisse dans son livre, et c'est à lui qu'il exprime à de nombreuses reprises sa gratitude, ainsi que « celle du lecteur, qui lui doit tant ». Avec une telle multiplicité de sources et de témoignages, utilisés tous avec avidité en dépit de leur discordance, nous devons nous attendre tantôt à des erreurs de faits¹ et à des confusions, tantôt à des inconséquences dans les jugements, à des interprétations aventureuses ou trop confiantes. Lorsqu'il reproche à Barrett², avec raison, d'exagérer la part qui revient à Swift dans le *Tripes*, il tombe lui-même dans la confusion tout comme Barret, au sujet de prétendues punitions du jeune Jonathàn et en aggrave singulièrement l'importance; alors qu'il reproche à Beddoes, non sans raison, de donner une explication gratuite et malveillante des relations de Swift avec les femmes, il nous fait entrevoir pourtant, tout comme lui, un Swift rongé de passions pendant ses années de collège, indomptable, « fréquentant les tavernes » en nous laissant deviner les graves conséquences de ces débordements, puis par un illogisme curieux, il accepte ingénument pour expliquer la maladie de Swift la version de l'indigestion de pommes qui avait provoqué les sarcasmes de Johnson, et affirme comme Sheridan que Swift était d'un tempérament étranger aux passions de l'amour. Ces contradictions légères ou profondes s'expliquent cependant par le dessein général du livre qui veut tout ensemble défendre la mémoire de Swift et émouvoir le lecteur, ravir ou troubler son imagination. Aussi les anecdotes seront-elles recueillies avec tendresse dans le récit qui en constituera le plus complet répertoire. Anecdote sur le geste généreux de Swift à son départ de Kilroot³ qui remonte à Sheridan

¹ En dehors des faits strictement biographiques, voici une curieuse erreur de Scott : il attribue *l'Histoire poétique de la guerre des anciens et modernes* à un mystérieux « Coutray », alors que le livre est de François de Callières et le définit « a spirited poem in twelve books », alors que le livre est en prose (et ne contient comme vers que le poème de Perrault au livre I). Il cite ailleurs, page 339, parmi les précurseurs de l'auteur de *Gulliver*, pêle-mêle avec Lucien, Rabelais, More et Bergerac, un certain « Alletz » qui n'est autre que « Allais » (Cf. Prosper Marchand, *Dict. histor.* 1758) ou Denis Vairasse d'Alais, l'auteur de *l'Histoire des Sévarambes*.

² Page 25 : « It is probable, likewise, that the *Tripes* may have been heightened by the satirical strokes of Swift though I cannot think it likely that he was the principal author of the work for which he sustained the sentence of expulsion, since, with all his grossness, it exhibits little of his humour ».

³ Swift, rencontrant par hasard dans une de ses promenades à pied autour de sa paroisse, un clergyman pauvre et âgé, père de 8 enfants, qui lui

et dont Monck-Mason démontrera la fantaisiste inanité¹, anecdotes diverses sur les facéties ou les traits d'esprit de Swift: Swift contre-faisant de sa voix la musique d'orgue de Rosingrave², histoire qui remonte à Delany que Scott oublie de citer; Swift rabrouant son éditeur Faulkner habillé en petit maître; Swift impassible devant les menaces de Bettsworth³ dont Swift est la première source, mais que Sheridan orne et complémente; Swift découvrant une rime inattendue au nom de Bettsworth⁴, conte provenant de Théophile Swift; Swift faisant assaut d'esprit avec ses domestiques⁵, diverses histoires livrées pour la plupart par le même Théophile; une anecdote de plus sur Swift et les asperges⁶ que Scott doit à son ami personnel M. Weld Hartstonge; une anecdote de plus sur les excentricités du Doyen de Saint-Patrick: Swift taquinant au point de le faire enrager un vieil Ecossais d'un patriotisme ombrageux et s'enfuyant sous ses menaces en feignant la terreur⁷, pour laquelle il n'a d'autre source que sa mémoire et bien d'autres encore. Ne sont point omis non plus les épisodes les plus curieux des intrigues auxquelles se livrent contre Swift ses ennemis: la duchesse de Somerset se jetant aux pieds de la reine, selon Sheridan, pour que l'auteur du Conte du Tonneau ne soit point fait évêque⁸. Scott ne résiste pas à l'attrait des anecdotes qui peuvent nuire à son héros: tantôt-il les discute longuement avant de les rejeter, comme celle de l'attentat de Swift contre la fille d'un fermier dans sa

fait des confidences sur sa triste situation. Swift lui emprunte aussitôt sa jument noire, court à Dublin (malgré l'énorme distance), presse l'archevêque de conférer le bénéfice de Kilroot à son confrère indigent et revient annoncer à celui-ci la bonne nouvelle. En réalité, le clergyman qui succédait à Swift n'était ni vieux ni pauvre et appartenait à une excellente famille. Une de ses arrière-petites-filles épousa Monck-Mason. Voir Livre II, S. I. Ch. II.

¹ *History of St. Patrick's Cathedral*, p. 245.

² Page 406.

³ Page 417, note. Scott ne cite pas ses sources, se contentant de présenter l'anecdote comme « well known ».

⁴ Pages 419-420.

⁵ Page 418.

⁶ Pages 436 et 438.

⁷ Page 29.

⁸ Page 359, note: « I have heard there was an old gentleman, a Scott or of Scottish extraction settled in the North of Ireland, whom he used to tease which some story of the dirt and poverty of his country, till the old man, between jest and earnest, started up with his cane uplifted, when Swift, in great seeming terror, would run away to hide himself. »

⁹ Page 169, note.

paroisse de Kilroot¹ et tantôt les accepte tout simplement, au moins en note, comme celle de la riposte cinglante faite à Swift par l'archevêque Bolton², qu'il emprunte aux *Swiftiana*. A ce recueil, il emprunte aussi un témoignage de l'antipathie profonde nourrie par la famille de Swift à son égard³ et de nombreux autres détails. Bref, tous ces traits curieux, avantageux le plus souvent, mais non toujours, à l'homme, donneront au livre une physionomie attrayante.

Rien pourtant ne le rendra aussi troublant que la façon dont l'auteur traitera un épisode favori, l'épisode le plus romanesque et le plus romantique de l'existence de Swift, celui de son mariage et de ses amours et qui mérite ici une attention particulière.

Nous y verrons triompher la méthode familière de Scott.

1^o Il rassemble, sur les points essentiels, les anecdotes diverses des divers biographes.

a) Sur le mariage secret « dans le jardin », sous le vieux chêne, il combine les témoignages d'Orrery, de Johnson, du Dr Madden, de Sheridan, de Mrs Siccan et de Monck-Berkeley (Lady Berkeley).

b) Sur la scène de Cellbridge (Swift en fureur rapportant à Vanessa sa propre lettre), il reprend les détails d'Orrery et de Sheridan.

c) Sur la scène suprême entre Swift et Stella mourante, bien qu'il nous en apporte lui-même une version nouvelle (Mrs. Whiteway cachée derrière la porte et surprenant la conversation. « It shall be owned! Too late! ») il ne peut s'empêcher, poussé par le désir de tout concilier, ainsi que par un avare amour de tout trait émouvant, de reprendre le récit de Sheridan, et de l'amalgamer avec le sien⁴.

Ici, non plus, Scott ne peut complètement écarter les détails romanesques dangereux et reproduira, malgré lui, l'insinuation mystérieuse de Monck-Berkeley sur le fils de Swift et de Stella.

2^o Scott enrichit la chronique Swiftienne de curieux apports personnels.

¹ Page 409-420.

² Page 363. Swift exprimait le désir de faire partie du conseil d'administration de la « Linen manufactory ». L'archevêque Bolton lui aurait répondu : « that he was too sharp a razor and would cut them all », à quoi Wilson ajoute ce que Scott répète : « To which the Dean made no reply ».

³ Ses proches parents, irrités de son orgueil, l'avait appelé « Top of kin », page 450.

⁴ Pour les détails de ces récits et anecdotes cf. plus loin, L, II, III et IV.

a) Au premier acte du drame du mariage secret, Scott ajoute une scène: Swift se précipitant affolé chez l'archevêque King ¹ après la cérémonie.

b) Il ajoute une scène encore à l'acte dernier; la plus éminemment romanesque de toutes: à la sortie silencieuse et obstinée de Swift devant la supplication suprême de Stella, telle que la représente Sheridan, Scott substitue ou fait succéder, avec quelque hésitation, un tableau plus touchant: Swift consent, mais Stella à son tour refuse (*Too late!; trop tard*).

c) Il ajoute un tableau ou une série de tableaux de nature idyllique, à la trop sombre histoire des amours de Swift avec Vanessa; les causeries tendres sur un vieux banc de pierre, au murmure frais d'une cascade ². Quelles sont les sources d'où il tire tant de révélations? Ses autorités « toutes éminemment respectables et dignes de foi » ressemblent fort à celles de Monck-Berkeley. L'une des nouveautés de Scott, le « *too late* » qui est un commentaire, un développement dramatique de l'insinuation de Delany ³, provient par voie orale et indirecte de Mrs Whitevay, qui la confia à Théophile Swift, de qui Scott l'apprit. Une autre, l'irruption de Swift chez l'archevêque, provient, par voie orale et deux fois indirecte de Delany qui la confia, non à son livre mais à sa femme, laquelle, après la mort, sans doute, de son mari, la transmit à un ami de la bouche de qui Scott la recueillit enfin; la dernière, les entrevues idylliques de Cellbridge, provient par voie orale et deux fois au moins indirecte, du fils du jardinier de Vanessa, de qui l'aurait recueillie l'obscur correspondant et informateur de Scott.

Nous verrons bientôt quelle critique fera Monck-Mason de cette

¹ Idem.

² Tout cela ne paraît pas lui suffire et il suggère dans les notes ce qu'il n'ose affirmer dans le texte de son récit. Ainsi, p. 257, cite-t-il la lettre d'une mystérieuse adoratrice de Swift, « Sacharissa », éprise de la « forme divine » de Swift, « *godlike form* », autant que de « l'art inimitable de ses écrits », « *inimitable writings* », lettre retrouvée, prétend Scott, parmi les papiers d'un Mr Smith sur qui il omet de nous livrer aucun détail.

³ Cf. *Observations*, p. 56: « This gave Stella inexpressible uneasiness: and I well knew a friend to whom she opened herself upon that head, declaring that the Dean's temper was so altered, and his attention to money so increased, that she could not take upon herself the care of his house and œconomy: and therefore refused to be publicly owned for his wife, as he earnestly desired she should. It was then she said *too late*; and therefore better that they should live on, as they had hitherto done.

méthode d'information, nous verrons plus tard quelle valeur objective peuvent avoir en eux-mêmes ces fragments épisodiques.

Remarquons ici seulement avec quel art apparent et quelle ingénuité historique Walter Scott adapte et harmonise ces traits épars. Ils contribuent à l'unité du livre, ils rehaussent la couleur romantique du portrait, mais ce portrait est aussi d'un vivant réalisme; et que Scott nous décrive les luttes politiques de Swift ou les années familières et tragiques de la fin de son existence, son récit alerte, son style lumineux, nous font pour la première fois apercevoir l'homme à travers les livres. Nous avons ici, non plus une compilation, comme chez ses devanciers immédiats mais une création, non plus une attaque ou un plaidoyer comme chez les chroniqueurs de la première heure mais une représentation harmonieuse et totale de la vie, qui, si elle s'attache à la faire admirer et aimer n'en exclut pas pourtant les côtés déplaisants ou les traits répréhensibles. Car si la question morale se pose encore certes pour Scott, et s'il octroie parfois son blâme à Swift pour ses haines implacables¹ ou son irascibilité excessive², alors que par ailleurs il le dispense et l'excuse³, cette préoccupation déjà chez lui s'atténue devant l'intérêt plus large de la curiosité historique de la reconstitution par l'art. La puissance imaginative du poète et du romancier est finalement du plus grand secours au biographe ou à l'érudit et le place d'emblée au-dessus de ses pairs. Actuellement encore, il n'est peut-être pas d'étude qui nous mette aussi directement et intimement en communication avec l'homme que fut Swift que cet essai de Scott. En matière de critique littéraire, l'horizon de Scott est retréci par ses prédilections pour les genres où il triompha lui-même. Il goûta surtout la poésie de Swift, c'est-à-dire la plénitude vigoureuse de ses vers ainsi que l'excellence de ses rimes: la rime qui est une paire de menottes aux poignets des poètes médiocres, mais qui, aux siens, est un «bracelet précieux»⁴, et, dans ses œuvres en prose, la vraisemblance

¹ Il lui reproche amèrement, par exemple p. 495, son «épithaphe satirique» sur Marlborough (1722), «His resentment outlived the faculties and the life of Marlborough, and attended his funeral with a satirical epitaph, which however witty, dishonoured the writer more than the hero».

² Par exemple p. 370, à propos de la violence tyrannique de Swift à l'égard de Sheridan dont il n'acceptait aucune observation quelque justifiée qu'elle fût.

³ Le mariage secret lui paraît couvrir Swift contre l'accusation de cruauté à l'égard de Stella.

⁴ Page 450.

de ses fictions. Swift a comme Defoe une manière merveilleuse de donner un air de vérité à tout ce qu'il conte, de choisir entre tous les détails ceux qui paraissent par leur simplicité et leur naturel, s'imposer le plus à l'esprit¹. C'est Gulliver qu'il goûte le plus, en prose, et la rapsodie en poésie. La marque distinctive du génie de Swift lui paraît être, avec raison, l'originalité. Il admire aussi son désintéressement d'auteur et l'aisance avec laquelle il parvient à la perfection en ce qu'il touche. Ces pages de critique sont justes de ton, sincères mais deviennent timides, se réclament de Johnson et s'étaient sur Dunlop ou Granger². Et l'on est surpris de l'entendre parler avec tant de sérénité indifférente et inattentive du Conte du Tonneau³ dont il trouve la raillerie si légère pour un si grave sujet, et dont il ne voit point la puissance; ailleurs dans sa conclusion où il rassemble et conte ses jugements, il le congédie d'un mot rapide alors qu'il discourt avec complaisance sur d'autres œuvres⁴. Et le jugement de Johnson qu'il rapporte, apparaît comme une discordance en ce chapitre. On est surpris aussi de le voir proscrire dans Gulliver le voyage chez les Houyhnhnms et les Yahoos, parce que l'esprit se refuse à croire comme à quelque chose d'absolument impossible à l'existence d'une nation de chevaux placés dans des maisons qu'ils n'ont pas pu bâtir, nourris d'une avoine qu'ils n'ont pu ni semer, ni récolter, ni conserver, possédant des vaches qu'ils leur était impossible de traire, déposant ce lait dans des jarres qu'il leur est impossible de fabriquer, bref accomplissant mille besognes relevant d'une existence rationnelle et sociale à laquelle leur structure extérieure les rend complètement inaptés⁵. Le principe de vraisemblance intervient là pour modérer l'enthousiasme de Scott et le montrer moins romancier que critique. C'est que, pour lui, le talent de l'écrivain, dans les ouvrages de fiction comme en histoire, consiste à faire à croire ce qui est à la limite du croyable. Il ne faut guère aller au-delà dans la fiction; il ne faut guère dans l'histoire demeurer en deçà.

¹ Pages 494-498.

² Pages 498, 502-595.

³ Pages 84-86.

⁴ Page 493.

⁵ Pages 338-339.

JEFFREY.

L'ouvrage de Scott; édition et « mémoire » apparaît donc comme la synthèse de tous les travaux de cette époque de l'érudition romantique » aussi son succès¹ s'explique-t-il par d'autres raisons que la célébrité déjà acquise de l'auteur: cette œuvre historique satisfaisait au goût de temps par la reconstitution vivante et hardie qu'elle apportait: l'édition fut jugée meilleure, moins encombrée de notes et de citations que celle de Dryden². Scott fut égalé même par ses ennemis aux Malone et aux Chalmers pour l'ampleur et la solidité de son savoir, tandis qu'on lui accorda sur eux une supériorité incontestée de pensée et d'art. Le témoignage de Francis Jeffrey est à cet égard significatif³. Malgré son antipathie de whig ardent pour ce panégyrique du transfuge du parti whig que fut Swift⁴, Jeffrey ne parvient à reprocher au livre de Scott qu'une indulgence excessive; c'est l'interprétation de l'auteur seule qu'il incrimine, non sa méthode. Jeffrey ne doute pas un instant de la réalité des faits allégués, il se réserve

¹ Dans le concert de louange qui accueillit l'œuvre de Scott, il convient de mentionner le ton prudent et nuancé, le sens de la mesure assez rare à cette époque, de l'article du Rev. Edward Berwick dans l'« *Edinburgh Review* » septembre 1816. L'auteur reproche entre autres choses à Scott son indulgence excessive pour Swift dans ses relations avec Vanessa, et il dénonce déjà avant Mason l'incompatibilité du récit de Sheridan touchant la mort de Stella avec la version nouvelle de Scott. De Swift lui-même, Berwick parle plus judicieusement que ses contemporains, quoiqu'il fasse de trop grandes réserves, souvent pour des raisons morales, sur la valeur de la plupart de ses œuvres.

² Cf. Francis Jeffrey : *Edinburgh Review*, 1816. Compte rendu de l'édition de Scott « Jonathan Swift » (édition Longman, Londres, 1844, 4 vol., in-8°).

³ *Ibid.*, Ed. Longman : *Contribution to Edinb. Rev.*, by Fr. Jeffrey.

Jeffrey fait pourtant une réserve sur le style de la Vie : « the Life is not everywhere extremely well written in the literary point of view but is drawn up in substance with great intelligence, liberality and good feeling », mais il accorde à Scott une vigueur de jugement et une vivacité de style à laquelle ne pouvaient prétendre ni Malone ni Chalmers.

⁴ Fr. Jeffrey, d'abord l'ami de W. Scott et son compagnon de jeunesse à la Speculative Society, s'était brouillé avec lui vers 1808 pour des raisons politiques. Jeffrey refusant, malgré les objurgations de W. Scott qui, lui, collaborait à la « Quarterly », organe tory, d'exclure de la revue d'Edimbourg, dont il était le directeur, des articles militants émanant des Whigs.

seulement d'en mettre en lumière les aspects opposés, bien plus, il ne veut prendre comme texte que l'édition ou le récit même de Scott. Comment la bassesse d'âme de Swift a-t-elle pu échapper à l'historien ? Jeffrey cite le journal à Stella, et les lettres à Vanessa dont Scott vient de doter le monde des lettres, il cite les anecdotes de Scott et leurs sources, même lorsqu'elles sont discordantes ou contradictoires¹, comme des faits historiques dont il a hâte de dégager, avec véhémence, des vérités morales. Swift ressemble à ses propres Yahoos² employant dans la lutte « à la fois son épée et sa dague empoisonnée, ses mains et ses dents et son souffle empesté » et « n'hésitant même pas à l'occasion à déverser sur ses victimes un torrent d'ordures ». Le génie de Swift³, en son époque d'universelle platitude et de médiocrité consiste en sa vigueur, en son âpre ironie, en son « inspiration démoniaque » ; il provient quelquefois de la noirceur même de son âme ; considéré à part de son génie, Swift est un homme d'une ambition forcenée, cynique, sans scrupules et sans affections, louvoyant entre deux partis en politique, jouant lâchement dans sa vie intime avec l'amour de deux femmes dont il n'aime aucune. — Tel est le parfait Iago que Swift apparaît aux yeux de Jeffrey — vision au moins aussi romantique que celle de Scott.

¹ Page 205 : « There are two editions of this dying scene, one on the authority of Mr. Sheridan, the other on that of Mr Theophilus Swift... Mr Scott is reduced to the necessity of supposing that both may be true... We shall lay both before our readers... »

² Page 210 : « Disregarding all the laws of polished hostility he uses at one and the same moment his sword and his poisoned dagger — his hands and his teeth and his envenomed breath — and does not even scruple, upon occasion, to imitate his own Yahoos, by discharging on his unhappy victims a shower of filth. »

³ Jeffrey n'aime pas plus que Scott le Conte du Tonneau, auquel il reproche de réussir trop bien à parodier l'ennuyeux pédantisme. Il trouve par contre l'Essay on Polite Conversation, « admirable dans son genre », et aime surtout Gulliver pour les mêmes qualités de « vraisemblance » que Scott. Jeffrey ne parvient pas, du reste, à nous donner une idée très nette du génie de Swift.

MONCK-MASON.

En sorte qu'autour de Scott, avant et après lui, cet effort passionné vers plus d'exactitude aboutissait à une floraison de légendes et de conceptions tantôt romanesques et tantôt outrées; la physionomie de Swift s'enrichissait des traits nouveaux de toute une génération de héros, si bien qu'elle en acquérait comme un caractère étranger, inconsistant. Aussi, parmi tous ces noms d'essayistes ou de chroniqueurs, celui de Monck-Mason se détache-t-il comme le nom du seul historien véritable.

William Monck-Mason,¹ en un chapitre de son *Histoire de la Cathédrale de Saint-Patrick* ² (1820) apporta plus de vérité que toute cette dernière série d'études excessives. Trop peu de gens lui ont rendu justice. Craik ³ qui ne lui accorde dans sa préface qu'une mention rapide, appelle ses recherches fastidieuses, leurs résultats douteux, dédaigne ses vues étroites et superficielles; il est vrai, nous le verrons que Monck-Mason est pour lui un redoutable adversaire. — Leslie

¹ William Monck-Mason (1775-1859) fut « land-waiter for exports of Ireland » (ou directeur des douanes), office qu'il tenait de son père. Il prépara un grand ouvrage historique et géographique sur l'Irlande qui devait s'appeler « *Hibernia antiqua et hodierna, being a topographical account of Ireland, and a History of all the Establishments in that kingdom, ecclesiastical, civil and monastick, drawn chiefly from sources of original record* ». Le grand ouvrage était conçu sur un plan analogue à celui de la « *Magna Britannia* » de Lyons et de la « *Caledonia* » de Chalmers. La première partie (History of St-Patrick) parut en 1819, la deuxième partie (*History of Christ Church Cathedral*) fut préparée, mais ne parut point.

En 1823, il publia son « Prospectus of a new history of the city and county of Dublin, from the earliest accounts to the present time, drawn from sources of original record; together with a review of all previous attempts at the history of that city », qui contenait surtout une critique pénétrante et mordante des pseudo-ouvrages historiques des Harris, des Warburton, des Whitelaw et des Walsh. Mais l'œuvre projetée ne fut pas exécutée, le produit de la souscription ayant été insuffisant. Mason consacra en outre son temps et ses soins à la formation de précieuses collections historiques, littéraires, archéologiques (cf. *Dict. of Nat. Biogr.*, Art. by J. T. Gilbert).

² « *The History and Antiquities of the Collegiate and Cathedral Church of St Patrick near Dublin, from its foundation in 1190 to the year 1819* » (Dublin, printed for the author, 1820).

³ *Life of Jon. Swift*, 1882-1894 (Introd. vol. I, p. XIII; vol. II, app. IV).

Stephen¹ qu'exaspère l'abondance « indigeste » des notes « monstrueuses » de l'Histoire de Saint-Patrick, reconnaît en conscience, que l'auteur « a examiné les faits avec un soin extrême » et que tous les biographes à venir « doivent respecter son autorité ». Churton Collins² loue la très grande solidité de son argumentation ; à laquelle rend un éclatant hommage aussi J. T. Gilbert dans le *Dictionary of National Biography*. Monck-Mason appartient bien, lui, à la lignée des grands érudits, des Malone et des Chalmers admirés, et son étude sur Swift fait époque dans l'histoire de la science biographique. Sa documentation épuise toutes les connaissances et toutes les ressources de son temps et il eut ce mérite exceptionnel de créer lui-même une méthode rigoureuse pour cette matière où plusieurs générations s'étaient ingéniées à introduire la plus inextricable et savante confusion ; avec une sûreté très grande d'instinct, Mason devine et dénonce les impostures ou les coupables naïvetés, il démêle les éléments embrouillés de traditions différentes, il distingue les sources multiples d'une unique légende. Sur plusieurs points, il a même pressenti l'existence ou deviné la signification de documents qu'il ne pouvait atteindre mais que ses reconstructions logiques exigeaient, et qui furent retrouvés après lui³. Il a chaque fois complètement dégagé le sens et la portée des faits alors connus, et depuis lui, même après les travaux considérables de Forster et de Dr Ball, l'histoire documentaire, sur les points essentiels, a peu progressé.

Sans négliger absolument l'anecdote⁴, Mason s'efforce de mettre en lumière, les caractères précis et fondamentaux ainsi que les faits chargés de sens ; il dégage ceux-ci dans le texte rapide de son récit,

¹ L. Stephen : « Swift », *English Men of Letters*, 1882 ; préface VI.

² *Quarterly Review*, 1882, January-April, et « Jonathan Swift », p. 6-7 : « he possesses everything which constitutes an invaluable authority. The extent, the variety, the minuteness of his researches, his patience and acuteness in sifting evidence..., his accuracy, his conscientiousness, his impartiality are above praise. »

³ Par exemple il chercha en vain le « Roll » des examens de Trinity, que retrouva Forster, et qui eût confirmé le sentiment de Mason sur l'histoire du « Tripos » lancée par Barrett ; par exemple aussi il a eu l'idée que la tradition de « mariage secret » devait être antérieure au livre d'Orrery, ce que confirme la lettre de Bishop Evans à Archbishop Wakes, découverte récemment par Dr Elrington Ball. Cf. plus loin. Livre IV.

⁴ Ainsi (dans les notes) Mason va jusqu'à répéter le fait consigné en marge par Dr Lyon dans ses notes sur son exemplaire de Hawkesworth que le nom de Swift était encore écrit sur une table de l'école de Kilkenny.

tandis qu'il relègue dans ses « notes » si abondantes, toute l'argumentation et tout l'appareil critique. Ce sont ces notes, de valeur sans doute inégale, mais presque toujours d'un grand intérêt, qui constituent la partie essentielle de son étude.

Mason s'attache avant tout à donner la réplique à Walter Scott et à toute son école, à réagir contre une fausse érudition où la compilation indiscreète semble être la seule loi. Au principe de l'accumulation, Mason substitue celui de l'examen critique : aussi commence-t-il par distinguer dans la masse des faits assemblés, l'apport de chaque biographe : tel récit est dû au seul Orrery, tel à Delany, tel autre à Deane Swift ; tel autre a une double, une triple origine, etc. Le tri ainsi fait, la valeur relative de chaque document prend une plus grande netteté : souvent, les méprises, les inventions gratuites, se détachent d'elles-mêmes. Ainsi Mason parvient-il à dresser en quelque sorte, chemin faisant, une table des erreurs et un « bill des griefs » où Sheridan et Scott ont la place d'honneur auprès d'Orrery, où le consciencieux Hawkesworth « le plus intelligent de tous les biographes de Swift » apparaît plusieurs fois, où Nichols lui-même n'est pas omis, où Johnson² et Barrett reçoivent publiquement un blâme. Mason expose les contradictions avec éclat et dédouble Sheridan comme en deux personnages également solennels qui inconsciemment se réfutent l'un l'autre. Il n'est guère qu'un livre qui laisse Mason hésitant, et le mette en méchante humeur ; ce sont les Swiftiana de Wilson — encore anonymes pour l'historien de Saint-Patrick — qui témoignent à ses yeux d'un manque odieux de conscience, par ce mélange artificieux qu'ils présentent d'insipides bouffonneries et d'inventions grossières avec une part possible ou vraisemblable de vérité.

¹ Nichols, montre Mason, à propos de la lutte que Swift eut à soutenir contre son chapitre en sa cathédrale, a confondu Théophilus Bolton, le chancelier de St-Patrick, et futur archevêque de Tuam, à qui Swift pardonna très vite, avec John Bolton, doyen de Derry, l'ancien rival. Craik (I, p. 99) fait la même confusion.

² Mason dénonce chez Johnson une confusion probable de dates, laquelle est coupable, puisqu'elle sert de fondement à une observation malveillante : Johnson insinue (*Edinb.* 1828, p. 19, vol. IV), quoique sans nommer le journal d'Addison, que les contributions de Swift à l'*Examiner* sont très inférieures aux réponses que leur fit Addison dans le *Whig-Examiner*. Or, comme l'avait déjà fait remarquer, mais d'une manière encore imprécise, Sheridan, le *Whig-Examiner* d'Addison, qui ne parut que cinq semaines, avait cessé de paraître après le 12 octobre 1711, deux mois ou presque avant que Swift commencât d'écrire dans l'*Examiner* (2 novembre 1711, n° 14).

Nous verrons, au fur et à mesure du développement de notre étude, l'utilité de ces confrontations répétées des auteurs et des faits, et la clarté qui en jaillit. Ici contentons-nous, maintenant sa méthode définie, de marquer quel progrès réalisait l'œuvre de Mason sur celle de Scott qui la suscita et sur laquelle, nous le verrons, elle réagit, — et quelle réfutation définitive elle apportait déjà des révélations récentes de Scott¹. Montrons de quelle manière Mason applique à Scott sa critique du témoignage, nous n'aurons plus tard qu'à enregistrer des résultats.

1^o Scott, se montre aussi peu exigeant que Monck-Berkeley dans le choix de ses autorités; les valets, leurs fils et leurs amis (Eglogue de Cellbridge), les « commères » (« l'amie » de Mrs. Delany), les excentriques (Théophile Swift) sont pour lui, dès qu'ils ouvrent la bouche, et même s'ils ont intérêt à l'ouvrir, intégralement dignes de foi.

2^o Encore n'est-ce point directement, mais par de nombreux intermédiaires, que ces bavardages arrivent jusqu'à lui, et sans qu'aucun lien entre les sources successives puisse être contrôlé ou même admis: nous l'avons vu, Scott recueille la parole de Delany, non de sa bouche, certes, ni de celle de sa veuve, mais de la bouche d'un (ou d'une) ami(e) de sa veuve, longtemps après la mort de la veuve et du mari; le récit du jardinier de Vanessa, ne lui parvient qu'au bout de trois étapes douteuses; et ce que Théophile lui a confié, ce ne sont pas des souvenirs, mais les souvenirs seulement de ceux dont il se souvient lui même.

3^o Scott enregistre tout, relie tout, même des contradictoires. Il ne voit pas, par exemple, que les deux versions du récit de la mort de Stella, celle de Sheridan et celle de Théophile Swift, — qu'il concilie et adopte conjointement, présentent une formelle incompatibilité. Comment croire que l'une et l'autre histoire se rapportent à deux moments différents de la maladie de Stella, — qu'il y ait eu d'abord, selon le véridique Sheridan, une scène muette où Swift, devant les supplications suprêmes de Stella, se retira, tragique, sans prononcer

¹ Monck-Mason, quoique l'adversaire déclaré de Scott, sait pourtant à l'occasion — et lorsqu'il ne s'agit plus de faits historiques — le citer avec éloge, en adoptant parfois quelques-unes de ses réflexions; par exemple (p. 270) sur la modestie réelle des ambitions de Swift. De même il loue, sur plusieurs points, le commentaire que fait Scott des lettres de Vanessa. Partout on sent chez Mason un bel effort d'impartialité.

le mot d'aveu, puis, selon le non moins véridique Théophile, une seconde scène où Swift, en présence de nouvelles supplications, aurait consenti et parlé, mais se serait heurté au « Trop tard » de Stella, — comment ces deux scènes peuvent-elles se juxtaposer l'une à l'autre, puisqu'elles prétendent chacune être une scène suprême, et n'ont de sens qu'ainsi, et que, surtout Sheridan déclare explicitement que jamais plus, après cette sombre sortie, Swift ne revit Stella? Mais Scott ne s'attarde pas à confronter et à contrôler l'une par l'autre deux versions qui lui paraissent également romantiques et qui lui deviennent également chères. De même, il n'aperçoit pas le moins du monde une objection évidente, qui se dresse spontanément contre le témoignage de Théophile: puisque l'histoire que Théophile Swift confie à Scott, lui vint de la belle-mère de son père, Deane Swift, à laquelle d'abord elle avait été confiée, comment se fait-il que Deane Swift, toujours trop heureux de s'enquérir de tout et de dire tout dans son livre, dans ses notes, dans ses lettres à Nichols, etc., qui lui déjà ne pouvait pécher que par excès et ignorait toute contrainte, ne l'ait pas sue déjà, et la sachant, ne l'ait pas racontée? Comme chez Scott s'opposent les autorités et les sources, ainsi se contredisent les faits: il est impossible que Stella aux approches de l'agonie, ait été transportée en chaise de sa maison au Doyenné, dans le décor apprêté pour elle par l'imagination des chroniqueurs, car nous savons par Swift lui-même¹, qu'elle « était mourante depuis six mois » et qu'elle n'avait pu être rattachée à la vie, « presque contre la nature des choses » que par les soins constants et minutieux de deux médecins qui ne quittaient pas son chevet. Ainsi les poétiques visions violentent-elles la réalité. — Nous n'avons donné ici qu'un exemple, représentatif, il est vrai, des contradictions relevées par Mason dans Scott; il en est beaucoup d'autres; Mason chaque fois s'étonne, confronte, dénonce et il suggère plus encore qu'il ne dit, il oriente le lecteur dans bien des directions heureuses et suscite de nouvelles réfutations ou même, dans deux cas au moins, des découvertes.² Il y a plus: ce n'est pas seulement dans le domaine strict des documents et des faits que son esprit critique, avec l'aide de sa puissante érudition, perçoit de nouvelles

¹ D'abord les réflexions « Sur la mort de Mrs. Johnson » nous apprennent que ce n'est pas au Doyenné, mais chez elle, que mourut Stella. « this day, about eight o'clock, a servant brought me a note », etc. Ensuite voir Monck-Mason, p. 303, note 2.

² Cf. p. 74, note 3 : le « Roll » de Forster et la « lettre de Bishop Evans »

et précises vérités; même par la simple interprétation¹ des textes, des œuvres et des lettres, Mason saisit des raisons profondes et de valeur permanente: le premier, semble-t-il, il a su lire les vers si honnis de « Cadenus »² et leur donner le sens seul que justifient les circonstances, toute la correspondance de Swift et tous ses vers. Parmi les écrits de Swift, ceux qu'explique le mieux Mason, et ceux qui l'intéressent le plus sont les « pamphlets irlandais », et il apporte sur l'histoire de leur composition, sur leur sens et sur leur portée une documentation considérable: il explique chacun d'eux au moyen d'une étude approfondie et personnelle de la situation économique de l'Irlande à l'époque de Swift, et par une étude critique de tous les « tracts » et traités qui s'y rapportent³, deux études, qui même après le livre de Scott,⁴ demeuraient encore neuves, surtout par leur nature compréhensive et leur méthode. De toutes parts, et du passé même de la cathédrale de Saint-Patrick et de son chapitre, Monck-Mason faisait jaillir de la clarté; la vie de Swift était replacée, hors de l'enchevêtrement des légendes, dans son cadre exact et simple. Mason a accompli une double tâche: il a dégagé des traits véritables d'une accumulation confuse de faits, et il a fait lui-même des recherches nombreuses. Les limites de son œuvre lui furent imposées, par les circonstances, d'abord,

¹ Mason juge aussi sainement des écrits galants de Swift (quoiqu'il s'exprime avec plus de fougue) que Tabaraud, presque à la même époque, (1806), juge des écrits religieux de Swift (*Philosophisme anglais* vol. II). sans parti pris et sans exagération, avec un sens lucide de l'étroite dépendance des paroles de l'auteur à l'égard de ses actes et de sa conduite dans la vie. Il semble qu'un éloignement à peu près égal dans le temps produise chez Monck-Mason et chez Tabaraud une semblable rectification des perspectives.

²
Or, to compound the business, whether
They temper books and love together,
Must never to mankind be told,
Nor shall the conscious Muse unfold.

Cf. *infra*. Livre IV.

³ Monck-Mason en particulier fut le premier à tirer parti du précieux essai d'Arthur Dobbs: « *Essay on the Trade and imports of Ireland* » (1729-1731), des « *Annales du Commerce* » de David Macpherson, 1805 (« *Annals of Commerce* »), du mémoire sur l'administration de Walpole de William Coxe, 1798, etc. La bibliographie donnée par Mason est déjà essentielle (Lecky lui-même, pour ce qui touche à Swift, y ajoute peu de chose).

⁴ Scott avait fait un choix peu judicieux et extrêmement arbitraire parmi ses sources historiques; il avait accepté presque littéralement, sans les mettre au point, les déclarations et conclusions du Whig Coxe, partisan très combatif de la politique de Walpole.

qui ne lui livrèrent pas des documents qu'il devinait et désirait, puis par une timidité ou une prévention particulière de son esprit qui se refusait à suspecter, en aucun cas, le témoignage de Swift sur lui-même. C'est ainsi qu'il accepte intégralement et à la lettre toutes les déclarations du « Fragment d'Autobiographie »¹ De même, les notes manuscrites du D^r Lyon ont, assez curieusement, comme un caractère sacré, à ses yeux et il ne songe même pas à en justifier ou en expliquer la valeur. Mais de pareilles réserves sur la critique historique de Mason ne sauraient porter atteinte à ses qualités essentielles. Au milieu même du romantisme, dont il ne garde que l'enthousiasme avec lequel il affirme ce qu'une fois il a prouvé, Mason a réalisé une méthode fort rigoureuse et volontairement impersonnelle.

* * *

PERSISTANCE DE LA CONCEPTION ROMANTIQUE.

Walter Scott fut le premier à se rendre compte de la différence de nature que présentait avec cet ouvrage si probe, sa biographie hâtive et aventureuse; il fut contraint, malgré qu'il en eût, d'apporter dans la seconde édition de sa vie de Swift (1824), quelques restrictions dont l'importance démentait le ton accommodant et détaché. Scott, gêné, accordait, avec une involontaire bonne grâce, beaucoup plus qu'il n'eût voulu et que n'eût dû permettre sa dignité d'historien: il était ébranlé jusque dans sa croyance au mariage secret, dont il avait fait le trait essentiel de son récit, et le thème dominant de ses méditations romanesques. . Son effort même pour sauver les apparences de sa cause perdue par de lointaines conclusions philosophiques, échouait². Il sentait, au fond, son imagination vaincue par la méthode.

Cette victoire eut dû être éclatante, définitive: elle passa à peu près inaperçue. Due aux recherches patientes, née de l'érudition,

¹ Sur « l'indigestion de pommes ».

² Cf. ed. 1824, vol. I, p. 234-238, notes. Après avoir cité le passage essentiel de Monck-Mason, Scott se contente d'adresser au lecteur cet appel timide et inquiet: « The reader must judge of the force of this reasoning, compared with the circumstances brought together in the text, and form the best opinion which he can upon an event which, take it either-way, is enveloped in mystery and inconsistency ».

elle ne fut connue que des chercheurs et des érudits, et resta tout à fait sans influence. Il n'y eut, pour le public, pour le monde même des lettrés, d'autre Swift que celui des grandes visions romantiques. Pendant un tiers de siècle désormais, on tentera peu d'efforts historiques nouveaux; ceux qui reviendront à Swift se contenteront pour la plupart d'adopter, chacun selon son tempérament, une tradition déjà élaborée et accréditée, et d'y ajouter seulement une interprétation personnelle, et la coloration de leurs propres sentiments. Thackeray commente Scott, le développe, fait rendre à chacune de ses assertion, tout le contenu dramatique demeuré encore en partie inexprimé; Macaulay reprend le portrait fait par Jeffrey en y ajoutant quelques touches plus sombres encore. Or, chacune des images que présenteront de Swift Macaulay et Thackeray acquerra, par sa force et sa vie, une valeur classique et universelle, deviendra partie intégrante du patrimoine littéraire du XIX^e siècle anglais¹, se perpétuera, de nos jours encore, à travers toutes les mémoires.

MACAULAY n'ajoute pas plus que Thackeray à notre connaissance de Swift; dans ses deux *Essais* sur les William Temple et sur Addison, il exprime seulement, en Whig irréconciliable, son mépris extrême et plus instinctif que raisonné pour le « renégat »² que fut Swift. Il lui dénie tout sens moral et toute dignité. Swift est l'homme qui ne « respecte ni le génie ni la vertu »³ et qui éprouva dans la trahison la plus grande de ses joies. Quand les préventions de Macaulay se heurtent à des faits, comme à celui de l'inaltérable amitié de Swift et d'Addison, le grand historien Whig, se contente d'être surpris, de trouver la chose « étrange ». « En somme, rien dans l'œuvre de Macaulay, n'a, touchant Swift, autant d'intérêt pour nous que les simples notes marginales dont il commenta son propre exemplaire des lettres d'Orrery: contribution bien légère et surtout négative, à l'histoire de Swift, mais où l'on sent plus qu'ailleurs un sens pénétrant de la réalité »⁴.

¹ Cf. par ex. Lord Stanhope « *History of England* », qui répète surtout Thackeray et Macaulay.

² « *The Life and Writings of Addison* » (*Edinb. Rev.* July 1843) « Swift to whom neither genius nor virtue was sacred. »

³ *ibid.*

⁴ Macaulay accepte même les légendes, quand elles servent son dissentiment, par exemple, il est heureux de se fonder sur l'histoire de Kilroot (Swift abusant de la fille d'un fermier) pour appeler Swift « a ribald priest ».

THACKERAY ignore Monck-Mason ; il nomme, pour le plus grand crédit de sa documentation, l'ouvrage récent du D^r Wilde, mais il tire de Scott toute la substance de son essai ; dans d'abondantes notes, des pages entières de Scott sont citées, dont le texte de la conférence au haut de la page n'est que le commentaire ou le résumé, — aux autres sources, Orrery, Delany, Mrs Pilkington, Sheridan, Thackeray ne remonte qu'à travers Scott, il n'en cite, presque toujours, que les propres citations de Scott. De Scott, il utilise précieusement les moindres apports et les plus libres imaginations, comme ¹ la peinture idyllique des rencontres de Cellbridge. De Scott il tire, par une simple interprétation, son drame horrible des doubles amours de Swift et de son double crime. Car, ce qu'apporte Thackeray, c'est l'indignation. Il juge, d'après les témoignages de Scott, et condamne, ce que Scott avait eu la faiblesse de ne point faire, « le plus indulgent et le plus généreux des hommes ² ». Thackeray vengera la justice outragée par les pires injures : Swift est un Yahoo — ce qu'Orrey, sans doute et Jeffrey avaient déjà dit, — mais il est le plus servile et féroce des Yahoos, il est l'homme qui « se cache dans un égoût pour vous guetter au passage et vous assène le coup du lâche avec un gourdin ignoble ³ », il est un « homme que l'on devrait huer ⁴ » ; une telle haine, un tel dégoût, ne pourraient à la limite se justifier que par des révélations précises ou une discussion approfondie, Thackeray n'a rien pourtant à nous apprendre, rien à prouver. Il moralise avec véhémence et quelque indécatesse sur un thème insuffisant, et ne parvient pas à se racheter par quelques réserves assez inattendues ⁵ et par l'évocation finale, qui parut saississante, mais qui demeure assez fausse d'un

¹ P. 43 (*ed. Everyman's Libr.*).

² P. 6 (*Everyman's Libr.*).

³ « If you had been his inferior in parts... he would have bullied, scorned and insulted you ; if... you had met him like a man, he would have quailed before you, and not had the pluck to reply, and gone home, and years after written a foul epigram about you, watched for you in a sewer, and come out to assail you with a coward's blow and a dirty bludgeon ».

⁴ P. 34, *ibid.* « as for the moral (of Gulliver) I think it horrible, shameful unmanly, blasphemous ; and giant and great as this Dean is, I say we should hoot him ».

⁵ Il y a parfois comme des rétractations, par exemple p. 45 : « And yet to have had so much love, he must have given some. Treasures of wit and wisdom and tenderness, too, must that man have had locked up in the caverns of his gloomy heart, and shown fitfully to one or two whom he took in there. But it was not good to visit that place ».

être formidable, — « seul et grimaçant dans les ténèbres, excepté quand luisait sur lui le sourire de Stella », d'un « immense génie » d'une « effrayante ruine » grande « comme la chute d'un empire »¹.

* * *

Bientôt commencera vers le milieu du siècle et a commencé déjà, puisque Thackeray cite « Dr Wilde », une période de recherches objectives, spécialisées, précises, qui nous conduira jusqu'aux travaux de l'époque actuelle, — mais suivons ici très rapidement le développement de cette « littérature swiftienne » qui, étrangère à toute pensée d'érudition, n'a d'autre objet que de présenter sur le thème de la vie et de l'œuvre de Swift, des réflexions originales et des aperçus nouveaux, de dégager d'une tradition historique acceptée un enseignement humain chaque fois plus complet. Cette « littérature » sera plus ou moins directement, mais presque toujours, inspirée de Scott, — que les thèses soient identiques ou opposées, qu'il s'agisse d'apologie, ou d'attaques — ou, du moins elle sera d'une inspiration analogue, C'est en France, que dès le début de la seconde moitié du XIX^e siècle semble immédiatement se poursuivre ce mouvement: Swift assez brusquement², intéresse la critique, puis les lettrés. PRÉVOST-PARADOL paraît avoir été l'initiateur, et le succès de sa courte étude³, eut d'immédiates répercussions⁴, la biographie rapide et simple de

¹ « His laugh jars on one's ear after seven score years. He was always alone, alone and gnashing in the darkness, except when Stella's sweet smile came and shone upon him. An immense genius: an awful downfall and ruin. So great a man he seems to me, that thinking of him is like thinking of an empire falling. » (p. 46, *Everyman's*).

² Depuis l'*Essai* de Quentin Craufurd, 1808, que Prévost Paradol cite comme autorité et presque comme source immédiate, il n'avait guère eu en France, comme études d'une certaine importance, que les deux articles « hostiles » et exagérément romantiques, de Philarète Chasles (*Revue Encyclopédique*, févr. 1821, et *Revue des Deux Mondes*, juil.-sept. 1834) cités par S. Goulding (op. cit. p. 166).

³ L'édition française de la thèse latine de Prévost Paradol est de 1856 « *Jonathan Swift, sa vie et ses œuvres* », Paris.

⁴ Sainte-Beuve qui déjà avait, à plusieurs reprises, mentionné Swift : dans ses *Premiers Lundis* (III, 17, 47, etc.), fit de la thèse de Paradol un bref mais élogieux « compte rendu » dans les *Nouveaux Lundis* (vol. I, 146). Il paraît par la suite citer Swift plus volontiers encore, et plus fréquemment. Dans

Reynald¹ la suivit quelques années après, et Paul de Saint-Victor bientôt, dans ses *Hommes et Dieux*², range Swift parmi les « maudits »³, et parle de lui avec plus de violence que Jeffrey, avec plus de haine que Thackeray, mais avec plus de grandiloquence que de romantisme véritable et avec une compréhension très bornée du sujet. L'*Essai* de Prévost-Paradol est infiniment plus juste de ton et mieux informé : quoique la source principale, nous avertit l'auteur, soit Scott lui-même, peut-être son intelligente modération fut-elle déterminée par la lecture d'un livre peu connu, et déjà, à cette époque, assez ancien : l'*Essai Historique sur le Dr Swift et son influence dans le gouvernement de la Grande Bretagne*. Cette étude, que Paradol cite avec un éloge particulier, n'avait été écrite, en 1808 (avant donc la « Vie » de Scott) que pour présenter la grande figure de Swift au public français et le justifier à ses yeux de toutes les odieuses accusations dont on l'avait accablé à maintes reprises en Angleterre. L'auteur, Anglais de naissance « qui fit de la France son pays d'adoption »⁴, s'attachait à rendre intelligibles chez nous les choses d'Outre-Manche, en particulier le tempérament britannique et l'humour ainsi que la conception différente de la politique. Le récit de la vie de Swift était lumineux et

le vol. X des *Nouveaux Lundis*, à propos des Hommes et Dieux de Paul de Saint-Victor, Sainte-Beuve esquisse à grands traits un portrait moral de Swift, plus complet que celui de Taine, car il ne néglige pas, à côté de l'amertume tragique de l'humour, les qualités humaines d'« agrément rassis et de sagesse », les « trésors de bon sens et d'expérience » que l'on trouve dans les lettres familières.

¹ Hermile Reynald, « *Biographie de Jonathan Swift* », Paris, Hachette, 1860.

² Paul de Saint-Victor, « *Hommes et Dieux* » (Paris, M. Lévy, 1867). Chapitre XXVIII : « Swift » :

³ « Le génie anglais n'a pas de représentant plus violent et plus répulsif que Jonathan Swift. Il incarne en lui l'orgueil effréné, le sombre égoïsme la haine acharnée, l'ironie méchante, l'humour insociable, tous les péchés capitaux de son pays. Il n'y a pas un trait sympathique dans ce sauvage misanthrope ; il grimace ou il menace par tous les côtés. On ne sait par quel bout prendre ce fouillis revêché d'ongles et d'épines. Tantôt il dégoûte, tantôt il effraye : un porc-épic roulé sur lui-même symboliserait assez bien son âpre génie », etc.

³ Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, X, p. 447 (Etude sur P. de St-Victor).

⁴ Quentin Craufurd, 1743-1819, qui se fixa à Paris à partir de 1780, auteur de nombreux essais, études et notices sur les Hindous, sur la littérature française, sur Marie-Antoinette, Mme de La Vallière, Mme de Montespan, etc.

par là, sans doute, séduisit Paradol; l'attitude à l'égard des problèmes mystérieux, était raisonnable et réservée, et Prévost-Paradol adopta cette attitude pour lui-même, tout en utilisant, sans empressement d'ailleurs et avec une indifférence un peu hautaine, les témoignages nouveaux de Scott.

TAINE, dans le quatrième volume de son Histoire de la Littérature anglaise, revenait beaucoup plus franchement au romantisme, et son éloquence paraît avoir été servie par une documentation biographique hâtive, et même strictement limitée à Scott, dont il accepte toutes les anecdotes, y compris celle de la brusque irruption de Swift chez Bishop King après le mariage secret. Dans sa hâte, Taine oublie de qui provient le récit et l'attribue équivoquement au « biographe Delany », alors qu'il ne s'agit, nous l'avons vu, que d'une confidence, rapportée par Scott, de la veuve de Delany à « une de ses amies ». Taine attribue à Swift ¹, pour en tirer aussitôt des traits caractéristiques de sa logique et de son esprit l'« Art de couler bas en poésie » (*The Art of Sinking in Poetry*) qui est à peu près exclusivement de Pope. Aussi bien, Taine se souciait-il peu d'érudition minutieuse. Encore fallait-il que, même pour un homme d'aussi grandiose stature que Swift, les « tout petits faits bien choisis; importants significatifs, amplement circonstanciés, etc... » fussent suffisamment sûrs et d'une origine incontestée. Ses citations répétées, graduées, convergeant chaque fois vers un même effet et comme disposées en batteries, parviennent surtout à dégager puissamment un aspect, un aspect des plus importants, mais toujours le même et toujours le seul, du tempérament de Swift et de son génie: le cynisme exaspéré de l'orgueil. Le tableau a trop d'unité ou plutôt, une unité trop peu complexe: dans toutes les parties de l'œuvre, dans tous les moments de la vie, Taine ne reconnaît qu'un caractère, il ne poursuit partout qu'une idée. Il reconstruit Swift selon une impression initiale, et toute la part, essen-

¹ IV, p. 41-42: « Quand il rencontre le ridicule, il ne s'amuse pas à l'effleurer, il l'étudie; il y pénètre gravement, il le possède à fond, il en sait toutes les subdivisions et toutes les preuves. Cette connaissance approfondie ne peut produire qu'une plaisanterie accablante. ...Son art de couler bas en poésie a tout l'air d'une bonne rhétorique; les principes y sont posés, les divisions justifiées, les exemples rapportés, avec une justesse et une méthode extraordinaires: c'est la parfaite raison mise au service de la déraison. »

En vérité, la manière de cet « Art of Sinking » n'a rien de la lourdeur obstinée et voulue de Swift en pareil sujet, de son insistance chargée de sens et de sous-entendus; c'est au contraire la manière artificielle et discursive, scolastique et un peu fortuite de Pope.

tielle au reste, de vérité que comporte cette reconstruction, est et demeure saisissante. Il ne faut pas chercher ailleurs le portrait ricanant et tragique du satiriste que fut Swift. Mais le Swift familier, au repos, l'humoriste simplement enjoué, le moraliste érudit et clairvoyant, l'ami sûr et affectueux tel qu'il se montre à nous dans les Lettres et dans les mémoires de quelques intimes, a été complètement omis par Taine, de qui l'on pourrait croire seulement qu'il l'ait volontairement exclu s'il faisait mention des textes essentiels où Swift nous paraît tel, ce qu'il ne fait point. Il est à remarquer que Taine contrairement à son habitude a mieux réussi à faire de Swift un portrait séparé, sans attaches avec le milieu, qu'à le replacer dans son cadre naturel. Des passions mêmes de Swift, Taine nous montre l'intensité mais non ou très peu le développement, l'origine, les liens avec les circonstances; il nous commente avec force la fureur du « Drapier » sans nous montrer rien de l'Irlande. Une réflexion pénétrante nous explique tout le jeu de la politique anglaise, mais dans l'abstrait. Et c'est seulement à la fin, en rattachant au « fond de la race » cette « profondeur de désirs » qui lui paraît caractériser Swift, que Taine satisfait à la théorie des milieux, mais en passant, et comme par artifice. L'étude est systématique, mais elle n'est objective qu'en apparence; par sa véhémence et son lyrisme, elle appartient donc bien à la période romantique de la critique swiftienne, dont elle est la production la plus éclatante.

Ce romantisme qui se perpétue jusque de nos jours¹, peut du reste s'allier à l'esprit de recherche, à des scrupules d'érudit; CHURTON

¹ Par exemple dans les pages consacrées à Swift des « *Etudes et Réflexions d'un pessimiste* », de Challemel-Lacour (Paris, Charpentier, 1901), p. 128-139. On retrouve là toute la véhémence, toute la rhétorique brillante et l'éloquence amère de la critique romantique, avec les mêmes jeux d'antithèses et les mêmes échos de légendes populaires : « Il rampe et il injurie, il lèche et il souille, il a peur et il fait peur, il a des contorsions de clown prenant des formes d'araignée et de chauve-souris pour faire rire ; et aussitôt après... il se choisit une victime, il l'insulte, il la bat, il la mord, il lui lance pêle-mêle à la tête tout ce qui est à sa portée et, semblable à certains singes, lorsque les cailloux lui manquent, il empoigne ses propres ordures et s'en fait contre l'ennemi un dernier projectile », etc. p. 129 : « Lui qui était né avec les goûts et la bravoure d'un soldat..., il fut obligé, la mort dans l'âme, de refuser une commission de capitaine de cavalerie pour prendre la soutane » ; p. 134. Mais les réflexions sur la politique et l'action dégradante qu'elle a sur les hommes sont intéressantes par leur sincérité et par leur note personnelle.

COLLINS¹, qui crut avoir trouvé de l'inédit² et qui refit, pour son propre compte, une petite découverte, ajoute peu aux connaissances positives sur l'histoire de Swift, et sa prétention de « faire enfin entendre la vérité » aboutit surtout à une sorte d'apologétique, très lyrique, elle aussi, et en partie inconséquente. C'est au point de vue moral que se place délibérément Collins et de ce point de vue qu'il veut combattre un odieux préjugé: Swift loin d'être le monstre d'hypocrisie et de cynisme que l'on s'est plu à voir en lui; (« The popular estimate of Swift » Ch. II), avait une conscience pure et un cœur admirable. Collins, plus que personne au XIX^e siècle, se pose en défenseur de Swift, annonce, dès le début, sa « réhabilitation ». L'ardeur combative de Collins a pourtant son mérite et introduit dans le récit, comme dans la critique, le mouvement et la vie, sinon l'intérêt, d'une révélation. Ce beau dessein d'apologie souffre du reste et surtout vers la fin, d'une certaine inconséquence: Collins, emporté par sa fougue, en arrive à plusieurs reprises à se contredire gravement, et à peindre sans le vouloir son héros sous des couleurs plus sombres que n'avaient fait les Jeffrey ou les Thackeray: il fait de lui un « Méphistophélès », un Titan, le symbole vivant de « toute la laideur et toute la discordance » du monde des Titans. Il répète au sujet de sa « philosophie » les épithètes de « fausse, basse, ignoble ». Il est vrai que Collins veut ménager un contraste et va poser en regard de toutes ces ignominies, les plus fortes et pures vertus. Swift est une antithèse. Lumière et ténèbres. Bassesse et héroïsme. C'est la formule dernière à laquelle aura abouti tout ce développement de la critique romantique. Collins nous présente dans ce dualisme

¹ L'étude de Collins parut sous une première forme dans deux articles de la *Quarterly Review*, janvier-avril 1882, et surtout juillet 1883 (où, avant d'entrer en matière, il porte un jugement rapide sur l'œuvre de Craik, à qui il reproche, lui aussi, sa « rhétorique », et sur celle de L. Stephen, de qui il blâme l'attitude si peu sympathique à l'égard de Swift), puis en un volume in-8°: « *Jonathan Swift, a biographical and critical study* », London, 1893.

² Il crut avoir découvert les emprunts faits par Swift dans Gulliver (part II, Brobdg., ch. I) au « *Mariner's Magazine* » de Sturmy, 1684, p. 15-16; mais déjà Knowles avait signalé le fait et cité le texte en 1868 dans « *Notes and Queries* » (4th series, I, 223).

Churton Collins fait de nombreuses et hardies suggestions, même quand les preuves à l'appui sont minces: par exemple (p. 42) en ce qui concerne la date de composition de la « Bataille des Livres » par rapport à celle du « Tale of a Tub ». Il place la Bataille après le Tale et considère les « Digressions » de celui-ci comme des épisodes en quelque sorte détachés de la Bataille des Livres.

rigoureux la clé des énigmes swiftiennes. Cette explication dramatise tout et elle réduit tout : les problèmes se résolvent en se posant. Heureusement, cette inspiration ne se manifeste à travers le livre qu'aux instants graves, elle ne reparait guère qu'à la manière d'un leitmotiv. Ailleurs, quand l'auteur n'a rien à révéler, mais que seulement il rapporte et traduit, souvent il excelle. Tout l'exposé de la vie politique de Swift à Londres est d'une clarté et d'un relief frappants. De plus, le goût naturel de Collins pour les oppositions lui fait parfois saisir les complexités véritables, et le premier il a su présenter les aspects variés de la vie de Swift : les années affairées de Londres et les loisirs rustiques de Laracor, le grave ami de Harley et l'ami facétieux de Sheridan à Quilca. C'est là le mérite le plus net de Collins ; on lui doit d'avoir apporté, par sa sincérité, une lumière assez pénétrante sur l'ensemble de l'œuvre et de la vie ainsi que sur des points de détail ¹.

Cette conception « antithétiste » du génie de Swift, qui apparaît comme le dernier stade du « romantisme Swiftien », se retrouve assez curieusement de nos jours chez d'autres que chez Collins ; il serait futile, un peu puéril, de s'attacher à la relever, dans des opuscules ou des essais sans valeur. ² La matière romanesque contenue dans la

¹ Ch. Collins a fait un exposé méthodique et utile du débat sur le mariage secret (surtout *Quart. Rev.*, 1883) ; il a le premier tiré parti du « Journal de Swift à Holyhead » que Craik avait dû reléguer dans l'appendice de sa 2^e édition (1894, vol. II) ; il a tenté le premier une très rapide histoire des sources biographiques de la vie de Swift et des études swiftiennes ; il a accordé à Sheridan une confiance excessive et, comme tant d'autres, méprise Mrs Pilkington, tout en utilisant à l'occasion ses témoignages (Prédilection de Swift pour Hudibras) ; il réagit heureusement contre l'injustice de l'opinion à l'égard de Monck-Mason et le place, malgré sa méthode qui l'irrite, au premier rang des historiens pour la sûreté, la précision, la vigueur de l'argumentation et la conscience impartiale.

² Citons cependant, par curiosité, un exemple : le « Swift » de Max Simon, Paris, 1893, in-12°, où l'antithétisme se montre sous la forme aiguë :

« Comme je viens de le dire, on ne saurait faire un pas dans la vie de l'illustre écrivain sans rencontrer une antithèse. Antithèses dans son caractère, antithèses dans les événements que lui trace une destinée fatale, antithèses partout. » Suivent « quelques exemples pris ici et là au hasard » :

« Irlandais, au moins par le lien de sa naissance, il proteste qu'il n'est pas de ce vil pays, et sa destinée le force à y vivre et à y mourir ».

« Il esquisse à l'Université la satire du Conte du Tonneau, et c'est à peine s'il peut obtenir le bonnet de docteur ».

« Aimant passionnément la liberté, il est toute sa vie attaché au parti Tory, le représentant par excellence des idées autoritaires ».

tradition swiftienne a été à plusieurs reprises dégagée, et traitée à part, comme un thème de pure fantaisie, tantôt avec une certaine verve comme dans l'étrange « *Stella et Vanessa* » de Léon de Wailly¹, tantôt, et, presque toujours avec emphase ou niaiserie². De tels écrits témoignent de la popularité du sujet, et de la force de persistance des plus oiseuses légendes. Ils montrent aussi, du moins de nos jours, l'épuisement de la critique purement impressionniste et commentatrice.

« Confident intime, ami des ministres, il obtient tout pour autrui et ne peut arriver à l'épiscopat. »

« Haïssant, comme il le dit lui-même, cet animal qu'on appelle l'homme, il meurt en fondant un hôpital de fous. », etc.

Cf. aussi le *Swift* de Sophia Shilleto Smith, Londres, 1910.

¹ Léon de Wailly, « *Stella et Vanessa* », Hachette, 1855. Ingénieux récit, aussi peu fastidieux qu'il pouvait l'être, des amours de Swift, où est préservé à peu près l'ordre naturel des faits, mais non la vérité des caractères qui sont tous plus ou moins travestis par un procédé humoristique bizarre et assez inconséquent. Une image symbolique (Swift jouant avec le feu) introduite au début puis rappelée à la fin semble vouloir donner au récit une unité, en même temps que fournir une clé à l'énigme.

² Par exemple le « *Swift. The mystery of the Life and Love* », par James Hay, qui ne renonce pas, pourtant, à toute prétention historique), Londres, 1891, ou encore un certain « *Jonathan Swift. A novel* » anonyme, Londres, 18.., et bien d'autres.

RECHERCHES OBJECTIVES ET SCIENTIFIQUE MISE AU POINT.

Aussi bien, le besoin ardent de vérité qu'avaient éprouvé autrefois les Nichols et les Mason, fut-il ressenti de nouveau; après les brillantes méditations ou les violentes diatribes romantiques du premier tiers ou de la première moitié du XIX^e siècle, l'érudition et l'esprit de recherche redevinrent en honneur et inspirèrent de nouveaux efforts sur des points précis.

Un hasard fit que ce furent les médecins qui revinrent les premiers aux recherches: en 1835, les sous-sols de la cathédrale de Saint-Patrick ayant été inondés, on commit l'acte sacrilège ¹ d'ouvrir les caveaux, de violer la tombe de Swift et de Stella, de faire subir au crâne de Swift, déjà ouvert une fois en 1745 ², un second examen phrénologique. Chaque médecin proposa une explication différente des anomalies apparentes de ce crâne; le Docteur Houston ³, mettant en évidence l'inégalité d'épaisseur surprenante des parois, et les marques profondes des artères de la dure-mère sur la voûte crânienne, conclut à une constitution anormale du cerveau, à une affection cérébrale chronique; Hamilton ⁴ remarque les mêmes « insuffisances phrénologiques; le

¹ Dr Bucknill, « *Brain* », janvier 1882 : « the vandal desecration in 1835 ».

² A la mort de Swift, le crâne fut ouvert par M. Whiteway, en présence du Dr Nichols, chirurgien en chef (surgeon general) de l'hôpital Steevens et du Dr Battan, tous deux mentionnés dans le testament de Swift. Mr. John Whiteway, le fils cadet de Mrs. Whiteway, étudiant en chirurgie du vivant de Swift, avait reçu de lui par testament la somme de 100 livres pour prendre ses grades (to qualify as a surgeon). Le crâne de Swift, nous apprend le Dr Lyon (notes MSS. de l'exemplaire d'Hawkesworth), était rempli d'eau dans le sinus (the sinus of his crane being loaded with water).

³ *Phrenological Journal*, Aug. 16, 1835.

⁴ *Ibid.* Sept. 1835 : « Although the skull, phrenologically considered, might be thought deficient, yet its capacity was very great ».

D^r Skel¹ prétend que le crâne de Swift a subi des modifications dans sa structure, et s'est affaissé pendant la seconde moitié de sa vie, mais c'est, hélas, surtout sur les portraits de Swift qu'il se fonde: L'étude la plus sérieuse et la plus approfondie fut celle du D^r W. R. Wilde, qui fut comme la mise au point de tous ces essais hâtifs et ne parut du reste que bon nombre d'années après cet incident. Dans ses « Dernières années de la vie de Swift »², WILDE, se fondant surtout sur les lettres mêmes de Swift puis sur quelques témoignages, habilement rapprochés, de ses amis et familiers (Delany, D^r Lyon, etc.) s'attache à montrer qu'il ne s'agit point de folie, comme on l'a répété, ni d'épilepsie, ni de maladie vénérienne, ni d'un mal héréditaire, mais simplement d'un désordre organique accidentel — quoique demeuré sans guérison — et parfaitement localisable. Le cerveau de Swift était absolument normal, comme fut lucide et vigoureuse sa raison, jusqu'aux derniers jours et au milieu même de la décrépitude de ses organes. Il n'y eut affection cérébrale (cerebral disease) — mais non folie — qu'à partir de 1742 à la suite vraisemblablement, d'une congestion; cette affection cérébrale ne se manifesta que sous forme d'aphasie, sans que la lucidité d'esprit cessât à certains moments de reparaitre. Quant aux autres maladies, celles que Swift éprouva pendant la plus grande partie de sa vie (surdité, vertiges, herpès, dyspepsie etc.) elles sont distinctes de cette affection cérébrale, quoiqu'elles aient pu contribuer finalement à la produire: ici, Wilde attribue à ces maladies diverses une origine accidentelle et accepte volontiers, pour l'explication de la dyspepsie de Swift, de ses vertiges, etc., la traditionnelle indigestion de pommes, mais accompagnée d'un refroidissement dans un lieu humide. Comme elles sont distinctes de l'affection cérébrale, ces maladies qui furent les assidues compagnes de Swift, sont distinctes aussi, et plus encore, de ses « excentricités » et des bizarreries de son caractère, qui n'eurent rien de morbide. En somme, Wilde, par une interprétation strictement technique de textes littéraires tente d'abolir la légende déjà séculaire de la folie latente et progressive de Swift, de sa monstruosité physiologique.

Restait à préciser la nature de ces affections multiples, ce que

¹ *London Medical Gazette*, oct. 24, 1835.

² « *The closing years of Dean Swift's Life* », Dublin, 1849. Cette étude était le développement d'un article du « *Dublin Quarterly Journal of Medical Science* », où Wilde répondait aux interrogations posées par le chirurgien Mackenzie sur les rapports possibles entre l'exophtalmie de Swift et l'état de son cerveau.

fit, beaucoup plus tard, le Dr BUCKNILL.¹ Comme Wilde, Bucknill maintient la séparation de la « maladie chronique » et de la maladie cérébrale, la seconde étant apparue brusquement vers la fin avec les caractères d'une maladie nouvelle, sous la forme d'une apoplexie localisée. Mais tandis que Wilde niait la folie, Bucknill montre au contraire que c'est bien la démence (*dementia*) qu'amena, en même temps que l'aphasie, cette subite apoplexie. Les deux lettres souvent citées de Mrs Whiteway², et de Deane Swift³ paraissent marquer nettement pour Bucknill l'apparition des premiers indices de la folie, L'eau trouvée dans le crâne à l'autopsie est aussi, à ses yeux, une preuve évidente de démence. Toutefois, malgré ce diagnostic différent, les conclusions essentielles de Bucknill sont identiques à celles de Wilde: la folie de Swift, épisode final, demeure entièrement extérieure à l'œuvre de Swift, à son caractère et son esprit, extérieure à sa vie même. Ce qui est la marque propre de Swift au contraire, partout dans ses écrits et dans ses actes, jusqu'en 1742 où sa vie est comme suspendue, c'est une extraordinaire fermeté et lucidité de pensée, c'est le plus puissant équilibre. La résistance de ce cerveau au progrès de la maladie chronique de l'organisme tout entier, devrait nous confondre; jamais raison n'eut pareille santé. Quant à cette maladie chronique, qui eut des manifestations si diverses, Bucknill sut l'identifier: c'est la « Maladie de Ménière » ou vertigo labyrinthien (*Labyrinthine Vertigo*), dont il retrouve dans Swift, à travers sa correspondance, tous les symptômes et tous les signes: vertiges et nausées, accès intermittents de surdité, perte de la mémoire, irritabilité, mélancolie, stupeur. Ce mal seul influa sur son caractère; il prépara sans doute la voie à la folie, par l'affaiblissement graduel de tout l'organisme, mais il est impossible de confondre les deux. La documentation de Bucknill, comme celle de Wilde, se réduit aux témoignages propres de Swift et de ses familiers; l'interprétation est rigoureusement soumise aux faits, ne s'en écarte pas. Bucknill, comme Wilde, élimine la folie de la vie de Swift; et réfute toute interprétation infamante de la maladie de Swift, car ce vertigo labyrinthien lui paraît suffisant

¹ « Deane Swift's Disease », by Dr Bucknill F. R. S., *Brain*, janvier 1882.

² Mrs Whiteway to the Earl of Orrery, Nov. 22, 1742, déjà publiée par Orrery dans ses « Remarques ».

³ Deane Swift to Orrery. April 4, 1744; publiée aussi dans les « Remarques » d'Orrery.

pour expliquer l'abstention de Swift à l'égard de l'amour et du mariage¹. Depuis Bucknill, la critique médicale semble se prononcer de plus en plus nettement contre l'hypothèse de la folie: le Dr Wickham Legg, du Royal College of Physicians, diagnostiquait vers la même époque le même mal de Ménière et revendique aujourd'hui la paternité de sa «découverte»²; récemment encore en Amérique, le Dr Jacobson³, prenant le contre-pied d'une théorie pathologique du génie nouvellement émise, s'est efforcé de mettre en évidence l'exceptionnelle vigueur du cerveau de Swift en donnant de sa maladie une interprétation plus simple encore que Bucknill, puisque tous les symptômes (vestiges, bourdonnements, etc.) et aussi les empreintes profondes de la boîte crânienne se réduisent pour lui aux caractères mêmes de l'artériosclérose. Ainsi Swift, jusque dans son être physique, émerge de plus en plus de la mystérieuse atmosphère où il était resté longtemps enve-
loppé.

Les recherches s'étendirent bientôt à toute la vie et à toute l'œuvre: le besoin d'une édition plus sûre et plus probe que celle de W. Scott se fit sentir à plusieurs reprises: le Révérend MITFORD⁴ réédita les œuvres en vers qu'il fit précéder d'une notice biographique, éclectique et sans prétentions, puis quelques années plus tard, ROSCOE⁵

¹ « I do not know that labyrinthine vertigo would necessarily incapacitate a man for the performance of marital duties, but it certainly might be a barrier to them more formidable than unprofessional critics are likely to suppose possible. Dr Beddoes suggested that Swift was impotent from youthful dissipation, of which there is not a tittle of evidence. May not the great and grave disease of which I have adduced such copious evidence have been the real reason why Swift did not live with the woman it is certain that he loved with the most tender and persistent devotion. » (ibid.)

² Voir le « Times Lit. Sup. », 22 nov. 1918 et la réponse de Craik dans le numéro suivant (29 nov.) où le grand biographe de Swift révèle au Dr Legg qu'au moment où il publiait son diagnostic, en 1881 et 1883 (*Academy*, vol. XIX, p. 475 et XXIV, p. 64), d'autres que lui avaient eu la même inspiration et formulé le même jugement. L'étude de Bucknill est du reste beaucoup plus fouillée que les communications assez succinctes du Dr Legg.

³ Jacobson (Arthur C. M. D.): « Literary genius and manic depressive Insanity », dans le *Scientific American Supplement*, janvier 4, 1913. Article qui répond à celui de Dr Eva Charlotte Meid, « Manifestations of Manic-Depressive Insanity in Literary Genius », dans l'*American Journal of Insanity*, 1912.

⁴ Rev. Mitford: « *The Political works of Swift*, « Aldine Poets », 1833.

⁵ « *The works of Jonathan Swift., containing interesting and valuable papers not hitherto published* », by Thomas Roscoe, Londres, 2, vol., in-8°, 1^{re} éd. 1841.

fit paraître son édition « complète » en deux volumes grand-octavo où il s'applaudissait à la fois d'ajouter de l'inédit à Scott et d'éliminer de nombreuses pages apocryphes. De fait, pour ce qui était de l'authenticité¹, Roscoe se contentait de remonter à Nichols et Sheridan qu'il suivait comme des maîtres. Sa biographie, en tête des œuvres, s'efforçait d'utiliser les résultats acquis par Monck-Mason, sans pouvoir s'éloigner tout à fait du récit de Scott; ne pouvant concilier Mason et Scott dans le domaine des faits, il leur allouait, en définitive, une part à peu près égale d'éloges.

FORSTER.

Un nom bien plus grand est celui de John Forster qui consacra toute une partie de sa vie à l'étude des problèmes swiftiens, qui amassa tout un trésor de documents, qui examina « avec la minutie d'un microscope »² tous les faits relatifs à l'existence de Swift ou à l'histoire de ses écrits, et qui ne put, hélas, achever l'œuvre qu'il avait entreprise. Des trois volumes projetés, un seul fut écrit qui ne nous conduit à travers la vie de Swift que jusqu'en 1711, qui laisse donc irrésolues les questions les plus importantes. A la mort de Forster, l'encyclopédie swiftienne qu'il laissait fut transférée à South Kensington³. Elle ne réunissait pas tout l'inédit, car bien des documents échappèrent à Forster et à d'autres qui furent les continuateurs de son œuvre, mais elle était le plus considérable recueil d'anciennes éditions et de manuscrits de la main de Swift. Ces manuscrits, dont l'un, le *Journal d'Holyhead*, avait un intérêt exceptionnel, ne sont pas toujours importants⁴ et l'on a tôt fait de les utiliser. Birkbeck Hill, Sir

¹ Ainsi Roscoe réimprime-t-il les *Miscellanies* de 1727 sans tenter aucune distinction entre les auteurs, et attribue-t-il à Swift, outre beaucoup d'écrits douteux, de nombreuses œuvres (comme le *Swan-Tripe Club* par exemple) qui ne sont sûrement pas de lui. Les notes explicatives sont aussi peu sûres que le choix des textes : on y trouve de graves erreurs, par exemple vol. I, p. 595, où l'archevêque Sancroft est représenté comme un défenseur des libertés anglicanes contre l'arbitraire de *Jacques II* (« against the encroachments of James »).

² Churton Collins (J. Swift, 1893) : « he has scrutinized with microscopic minuteness all that was known; he has thus accurately distinguished between what was fiction and what was fact ».

³ Sous le nom de « *Forster Collection* ».

⁴ Ce sont, à part le « *Journal de Swift à Holyhead* », de 1727, qui fut publié pour la première fois en juin 1882 par Ch. Collins dans le « *Gentleman's Magazine* » et reproduit dans Craik, vol. II, surtout des facéties de Swift.

Henry Craik et le Dr Elrington Ball ont maintenant tiré de la collection Forster tout le fruit qu'elle comportait. Le livre même de Forster a le mérite de résoudre définitivement quelques problèmes particuliers comme celui de la « *speciali gratia* » du diplôme conféré à Swift à Trinity College, d'établir partout (jusqu'en 1711) une démarcation très nette entre les faits positifs et les légendes ou les hypothèses, de mettre le sceau sur toutes les questions jusqu'à lui demeurées ouvertes.¹ La sûreté, dans la critique des témoignages et des faits, est extrême (quoi qu'il s'abstienne de donner les références pour ses innombrables citations). Mais, par contre, son récit est tout entravé par ces discussions et surchargé d'une érudition menue et sèche. Forster ne parvient jamais à l'homme, dans son histoire de la vie ; il ne dépasse jamais les documents, même dans des mouvements d'indignation (à propos du Tripes) ou d'enthousiasme, il ne les domine jamais ; sa vue, comme la nôtre, en est obstruée. Comme le dit Collins, il grossit tout, attache une importance énorme aux plus insignifiants ou vulgaires détails, il « fait des monstres de simples riens ». Son ouvrage n'est qu'une préparation, qu'un appareil précieux, mais d'un manie-ment malaisé.

Vers la même époque que Forster, d'autres exploraient des régions différentes de l'histoire swiftienne : PAGET² tentait une réfutation décisive, en rajeunissant les arguments de Monck-Mason, de l'histoire du mariage secret, ELWIN³ dans l'Introduction de sa belle édition de Pope mettait au jour les péripéties secrètes et complexes, pleines de révélations sur l'amitié des deux écrivains, de la publication de la

des vers badins et des calembours, les plaisanteries « anglo-latines » échangées avec Sheridan, etc. La « Suffolk collection » au British Museum avait pour nous, avant la publication actuelle de la correspondance de Swift (1910 à 1917) par Dr Elrington Ball, un bien plus grand intérêt : celui de contenir trois lettres inédites de Swift (17 avril 1710, 14 mars et 15 avril 1737). Dans la « Forster Collection », quelques-uns des documents les plus précieux sont l'exemplaire de Hawkesworth annoté de la main de Dr Lyon et celui de la première édition de Gulliver portant les annotations de Swift, retranscrites de la main de Charles Ford, puis l'agenda (account-book) de Swift, dont Dr Ball, entre autres, tirera profit.

¹ Or Forster, bien que ne discutant pas encore la question du mariage secret, déclare pourtant par anticipation (p. 140) qu'il « ne trouve aucune raison suffisante pour y croire ».

² Paget : « Swift », Blackwood's Edinburgh Magazine, May 1876.

³ Elwin (Rev. Whitwell), Pope's Works, Londres, 1871-89. Introduction, p. LXXXIII, IV, V.

correspondance de Pope et de Swift, COURTHOPE¹, dans sa vie de Pope, préfixée à cette même édition, reprenait en détail l'histoire de cette amitié, AITKEN², un peu plus tard, dans sa biographie d'Arbutnot, nous montrait, (sans rien révéler d'ailleurs), une autre amitié de Swift, de même que dans sa Vie de Steele il nous avait expliqué la naissance d'une de ses inimitiés les plus grandes.

CRAIK

Parmi les héritiers de l'érudition de Forster, tandis que Birkbeck Hill obtenait en partage la publication des lettres de Swift à Knightley Chetwode³, Sir Henry Craik⁴ fut un des privilégiés. D'abord il fut le premier à publier dans une étude biographique⁵ le Journal à Holyhead; il utilisa avec fruit les menues découvertes de Forster (par ex. pour la speciali gratia) et les documents accumulés de sa « Collection », en particulier des agendas de Swift (note-books)⁶. La documentation de Craik dépassa du reste, celle de Forster; il eut accès à des sources nouvelles, à des collections privées de manuscrits de Swift⁷ et eut à sa disposition tour à tour à peu près toutes les lettres alors encore inédites qu'a publiées maintenant le Dr Ball. Les recherches de Craik furent très complètes et précises sur tous les points; il produisit parfois, en faveur d'une thèse, des arguments

¹ Ibid vol. I.

² George A. Aitken : « *The Life of Steele* », Lond. ; « *The Life and Works of John Arbuthnot* », Oxford, 1892.

³ La correspondance de Swift avec Knightley Chetwode, squire de Woodbrook (à une petite distance de Dublin) s'étend de 1714 à 1731. La famille de Chetwode, qui gardait ces lettres avec un soin jaloux, permit pourtant à Forster d'en prendre copie, Forster n'eut pas le temps de les publier, et Birkbeck Hill publia seulement (d'après une autre copie, du reste, que celle de Forster) les lettres de Swift à Chetwode et non celles de Chetwode à Swift qui sont nécessaires à la complète intelligence des premiers, Dr Ball, le premier, a publié cette correspondance dans son intégrité. *

⁴ « *The Life of Jonathan Swift* », by Henry Craik, London ; 1st ed. 1882, 2nd ed. 1894.

⁵ Car le Journal à Holyhead avait, on l'a vu, été publié déjà dans un périodique.

⁶ De ces note-books, Craik tire des précisions, par exemple, sur la date et le nombre des lettres échangées entre Swift et Vanessa (I, p. 345), etc.

⁷ Surtout les lettres de Swift à Walls, appartenant à M. Murray, les Mss. du comte de Cork (lettres à Orrery et papiers d'Orrery), les collections de M. Locker, de Major Stopford, etc.

nouveaux¹, mais son livre n'est malgré tout pas exempt d'erreurs de détail².

Sur les points litigieux, Craik introduit quelquefois une certaine part d'arbitraire, sinon dans la présentation des faits du moins dans l'appréciation critique des autorités; ainsi rabaisse-t-il de parti pris Mrs. Dingley et méprise-t-il Mrs. Brent et Mrs. Ridgway, qui toutes trois lui opposent un démenti sur l'histoire du mariage secret, afin d'accorder toute son estime et toute sa confiance à Mrs. Whiteway et Mrs. Sican, qui sont les premières garantes de sa cause. Le récit biographique est d'ailleurs consciencieux, sûr et complet; la complexité des faits y est préservée ainsi que la rigoureuse succession chronologique, où se confondent, plus qu'ils n'alternent, l'examen des œuvres et celui des événements de la vie, ce qui parfois porte doublement préjudice à la clarté. Mais la solidité du fond, qui a provoqué souvent l'admiration³, est une ample compensation à ce qu'il y a, dans la forme, de trop égal à la fois et d'un peu malaisé; quelques-uns⁴ ont reproché

¹ Pour prouver, par exemple, en faveur de la thèse du mariage secret, que Berkeley dut être informé de ce mariage par Dr Ashe, Craik fait remarquer fort à propos que, si Berkeley n'était pas en Angleterre à l'époque alléguée, il était néanmoins en relation avec Ashe, puisqu'il était précepteur de son fils en Italie. L'argument est nouveau et, en apparence, excellent. Mais il est très faible, si on le considère du point de vue des relations réelles d'Ashe et de Berkeley: comment croire que le grave évêque de Clogher put, par lettre, commettre une si grave indiscretion et confier un secret redoutable à un jeune homme qui était son obligé, son dépendant? L'objection de Craik n'a en réalité aucune valeur contre l'argument de Mason (cf. Fraser's « *Life and Letters of George Berkeley* », December 5, 1871).

² Par exemple cette erreur (déjà relevée) à la page 99 du vol. I: Craik fait une confusion entre John Bolton — qui fut nommé Doyen du Chapitre de la cathédrale de Derry à la place de Swift qui brigua ce poste en 1699 — et Théophile Bolton qui fut chancelier de St-Patrick sous le Décanat de Swift et que Swift appelait son « bourreau » (tormentor). Cf. Monck-Mason, p. 293. On pourrait lui reprocher aussi d'avoir présenté ensemble, sans distinction de date, tous les premiers efforts poétiques de Swift, en les plaçant tous également sous l'influence d'Oxford (vol. I, p. 41), alors que l'ode à Sir W. Temple, intéressante à bien des égards, est antérieure de plus de deux ans (juin 1689) au séjour de Swift à Oxford (1692). Mais ces vétilles ne nous empêchent point de rendre hommage à la sûreté et à l'ampleur de l'érudition de Craik.

³ Bishop Bernard: *Introd. to Dr Ball's edition of Swift's Letters*: « Sir Henry Craik's admirable *Life* ».

⁴ Churton Collins (*Quart. Rev.*, July 1883). Ce reproche ne peut guère porter que sur les dernières pages.

sa « rhétorique » à ce livre dont le caractère nous paraît être une uniforme et un peu laborieuse impersonnalité. L'œuvre de Craik demeure jusqu'à ce jour le plus complet traité d'histoire swiftienne. A la même époque parurent des études plus allégées et volontairement plus personnelles, plus chargées d'appréciation. Le livre si condensé de LESLIE STEPHEN¹ utilise, comme les deux volumes de Craik, dont il est contemporain et que même il devança, les résultats des plus récentes investigations, mais sans s'attarder à l'examen des questions historiques trop épineuses. Avec une admirable pénétration et une incomparable connaissance de l'époque et du milieu, l'auteur dégage des œuvres et des faits de la vie, les significations essentielles, malgré une sévérité un peu défiante et hostile, et une préoccupation morale trop persistante. Peut-être ce livre est-il écrit avec moins d'entrain que le « *Pope* » du même auteur, mais l'on chercherait en vain dans une autre étude sur Swift des pages aussi pleines et illuminatrices que celles que Leslie Stephen consacre, par exemple, au Conte du Tonneau. Là et dans d'autres chapitres, tout comme dans son *Histoire de la Pensée Anglaise aux VIII^e siècle*, l'auteur vise d'instinct à mettre en lumière des « characteristics » ce que nul ne saurait faire avec une égale sûreté. D'autres ouvrages « d'utilisation », fondés sur Craik, peuvent être mentionnés, l'étude de Moriarty² qui prétend, un peu bruyamment, réagir contre la manie des réhabilitations et donner une interprétation originale de l'œuvre, mais dont le principal mérite réside en un clair exposé de la carrière politique de Swift, — l'étude française de Mlle Henriette Cordelet,³ limpide et sobre,

¹ Leslie Stephen : « *Swift* », *English men of Letters*, London 1882, et *Dict. of Nat. Biogr.* article « *Swift* ».

² Gerald P. Moriarty : « *Dean Swift and his Writings* », Lond., 1893, in-4°.

³ Henriette Cordelet : « *Swift* » (cahiers de la quinzaine), Paris, 1907. Mlle Cordelet accepte d'emblée les assertions de W. Scott sans les contrôler : p. 56, « *Stella répondit* qu'un mariage secret l'unissait à Swift, etc ». Ceci ne surprend plus, dès que l'on sait que les seules sources utilisées sont, avec Craik, W. Scott, Sheridan, Orrery. Lorsque parfois l'auteur veut citer ses sources, elle commet d'assez graves confusions (p. 74) : elle confond Deane Swift à la fois avec son fils Théophile, avec Delany et avec Walter Scott lui-même, et attribue à l'« *Essai* » du premier ce qui n'est dû qu'aux bavardages du second et aux relations écrites, du reste différentes, des deux derniers.

Il est regrettable, en outre, que Mlle Cordelet ait omis de mentionner l'important « *Journal d'Holyhead* », universellement connu depuis Craik.

A citer aussi l'Essai de Whibley (« *Literary Studies* », by Charles Whi-

très juste de ton, elle aussi, mais comportant quelques faiblesses de documentation.

Depuis l'apparition de l'ouvrage de Craik, l'étude documentaire de la vie de Swift a progressé encore. Les plus intéressantes recherches ont en particulier porté sur la carrière décanale de Swift à Saint-Patrick et son administration ecclésiastique, et de nouveau encore sur ses relations avec Stella¹ et Vanessa. Le Très Révérend D^r BERNARD Doyen lui-même de la cathédrale de Saint-Patrick, a tiré des « Livres du Chapitre » de précieux documents qu'il analyse et explique lui-même avec une grande clarté: il nous montre, dans un court essai,² Swift en lutte contre son chapitre puis triomphant de toutes les résistances par son esprit d'à propos et sa justice obstinée. Le D^r Bernard qui de tout temps avait eu foi dans le « mariage secret » a cru qu'une irréfutable preuve lui en était enfin fournie dans une découverte récente du D^r Ball³, le savant éditeur de la correspondance de Swift. Le document découvert dans la Bibliothèque de Christ-Church, à Oxford, est une lettre du D^r Evans, évêque de Meath, à l'archevêque de Dublin, au sujet de Swift et de la mort de Vanessa. Cette lettre datée du 27 juillet 1723 et par conséquent antérieure de trente ans au récit d'Orrery, rapporte comme un fait le mariage de Swift avec Stella: Vanessa déshérita Swift au profit de Berkeley parce que « en

bley, Macmillan, 1919) qui reproduit la « Leslie Stephen lecture » faite en 1917 à Cambridge: entretien « apologétique », ainsi que nouvelle défense de Swift contre les Macaulay et Thackeray, mais dépourvu d'emphase et plein d'une pénétrante sympathie. L'auteur définit l'humour de Swift, ainsi que semblait le faire Swift lui-même, comme la forme la plus pure de l'ironie, par opposition au « ridicule » ou franche plaisanterie de Rabelais.

¹ Cf. aussi l'article de M. Stanley Lane-Poole dans la *Fortnightly Review* (février 1910), où l'auteur, en réfutant la thèse du D^r Bernard sur le mariage de Swift avec Stella, insinue que, par contre, l'intimité de Swift avec Vanessa fut plus grande et plus coupable qu'on ne croit. Poole donne ainsi à l'expression « drinking coffee » un sens hypocrite et quelque peu « sinistre ». Il reprend les mêmes idées essentielles dans son article de janvier 1913 dans la *Quart. Review*, « Swift's correspondence », où il rend compte des 3 premiers volumes de l'édition Elrington Ball.

² *Blackwoods Edinburgh Magazine*, novembre 1906: « Dean Swift in Dublin », by Dean J. H. Bernard (maintenant évêque et Provost de Trinity.

³ Bishop Bernard fait successivement état de cette découverte dans son article ci-dessus cité de 1906 et dans sa contribution au vol. XII de l'éd. Temple Scott « The relations between Swift and Stella » (1908), mais dans l'« Introduction » qu'il écrit précisément pour le vol. I de l'éd. Ball des *Lettres* (1910), il semble avoir renoncé à cet argument et rechercher des preuves plus convaincantes dans le silence de la correspondance de Swift entre le 30 août et le 4 octobre 1716.

avril dernier, elle découvrit que le D. était marié à Mrs. Johnson (une fille naturelle de Sir W. Temple et une excellente personne) ». Nous examinerons avec plus de détails la teneur et la valeur de cette lettre; dégageons ici quelques-uns de ses caractères: elle est écrite par un ennemi de Swift, plein de rancune; elle est assez mal informée, et sur Vanessa et sur Stella; — elle ne cite aucune de ses sources; elle contient deux erreurs¹; — elle porte toutes les marques d'un indiscret et maladroit oui-dire; elle vient à point pour justifier l'hypothèse de Monck-Mason, et corroborer l'explication que nous avions suggérée nous-mêmes du récit d'Orriery, en prouvant que le bruit du mariage secret émane de cercles hostiles à Swift, date du vivant même de Swift, a pris naissance à une date fort différente de la date alléguée pour le prétendu mariage (1716) et à l'occasion d'une circonstance particulière qui est sans connexion elle-même avec la vie de Stella. En somme, la découverte de ce document inattendu nous paraît à nous aussi ² mettre fin à toute discussion de fait sur la valeur de cette légende.

D'autres contributions encore, sur des menus détails, le plus souvent, de la vie de Swift ont été apportées par des mains diverses, mais c'est surtout à l'histoire de ses œuvres que se rattachent les travaux les plus considérables de ces dernières années. Travaux d'une double nature, portant tantôt sur l'explication historique des idées ou des thèmes de Swift, sur les formes analogues antérieures ou « sources » de ces thèmes et de ces idées, tantôt simplement sur la pureté et l'authenticité des textes, comme les remarquables recherches de Sir Charles Dilke continuées par Elwin, sur la correspondance de Swift et de Pope³. Il arrive aussi que chez quelques critiques, comme le Prof. A. C. Guthkelch⁴, ces deux séries de recherches marchent

¹ Au moins deux: le nom de Vanhomrigh y est mal orthographié, le titre du Conte du Tonneau, déformé, et l'allusion aux entrevues de Berkeley et Vanessa certainement erronée (Cf. Fraser, *Berkeley*, p. 123). Par contre l'insinuation relative à Stella (« a natural daughter of Sir W. Temple ») est pour nous pleine d'intérêt (Cf. Ch. II, p. 147-155).

² Telle est aussi, ou à peu près, l'opinion de M. Stanley Lane Poole (Fortn.-Rev., février 1910).

³ Dilke commença ses recherches vers 1860 et montra, dans des communications adressées à l'Athenæum, que cette correspondance, loin d'être de provenance irlandaise, émanait de Twickenham et avait été remaniée par Pope, résultats que confirma Elwin dans son édition de Pope.

⁴ Le prof. Guthkelch, outre ses contributions à l'édition Temple Scott, pour lesquelles l'auteur lui rend hommage et ses travaux personnels d'édition

de pair et contribuent à la fois à fixer un texte et à l'éclairer. La recherche des « sources », (il s'agit surtout de celles du *Gulliver*¹, l'œuvre la plus imaginative de Swift) ; a été poursuivie plus âprement en Allemagne² qu'en Angleterre, et l'étude de Borkowski, si injuste et si jalouse, demeure comme le plus complet et le plus méticuleux réquisitoire qu'on puisse dresser contre l'originalité de Swift. L'auteur s'attache à relever tous les « plagiats » déjà dénoncés, à en exagérer démesurément la portée, et à en relever lui-même de bien plus nombreux et de bien plus graves. Souvent nous le verrons, les rapprochements sont si purement verbaux qu'ils en deviennent quelque peu puérils³, et l'étrange théorie bâtie par Borkowski sur le Voyage à Cacklogallinia, preuve flagrante de toutes les improbités de Swift, ne résiste pas longtemps à l'analyse. Mais l'érudition technique de Borkowsky, sa connaissance très précise des romans de voyages, lui a permis de mettre en lumière de nombreuses traces indéniables des lectures de Swift et permettra de dégager peut-être des traits curieux de sa méthode, de sa manière éminemment dédaigneuse et insouciant de l'utiliser les imaginations d'autrui, de les transformer ou de les abolir en ayant l'air de les reprendre, de s'en servir surtout comme de déguisements pour sa pensée. Pietro Toldo⁴, dans une étude plus rapide, a précisé encore, et avec plus de pénétration, quelques emprunts de Swift, mais en marquant judicieusement leurs limites, et en dégageant leur sens véritable. Tout récemment encore

(édition critique et comparative de la « Bataille des Livres ». Londres, 1908), etc., a, dans de nombreuses et diverses études (« Tale of a Tub », « History of Martin », *Mod. Lang. Review*, July-October 1913, the « Tale of a Tub », *Revers'd*, etc., *Library*, July 1913, etc.) précisé à la fois le texte lui-même et les relations du texte avec des textes étrangers. Guthkelch étant mort trop tôt, hélas, pour mener ses travaux à bonne fin, la substance de ses articles a été incorporée par son collaborateur Prof. Nichol Smith à l'Introduction de leur éd. du *Tale of a Tub*, Oxford 1920.

¹ Guthkelch est à peu près le seul, en effet, qui se soit préoccupé récemment des sources du Conte du Tonneau. Encore ne prétend-il faire qu'une mise au point, sans chercher à faire de nouvelles découvertes.

² Cette question des sources de *Gulliver* a successivement inspiré, dans *Anglia*, l'article de Hönncher (vol. X, 1888), plus éclectique et plus mesuré, et l'essai, beaucoup plus considérable, de Borkowski (vol. XV, 1892).

³ Cf. *infra* : La simple expression « de l'épaisseur d'un ongle » (by the breadth of a nail) suffit à Bork, pour dénoncer un vol de Swift à Rabelais, alors qu'il n'y a aucun rapport entre l'un et l'autre des passages rapprochés.

⁴ Toldo (Pietro), « Les voyages merveilleux de Cyrano de Bergerac et de Swift et leurs rapports avec l'œuvre de Rabelais ». *Revue des Etudes Rabelaisiennes*, Paris, Champion, 1907).

les travaux de deux jeunes savants américains ont jeté une lumière éclatante sur la question du voyage imaginaire et sur celle des sources de Gulliver: M. Geoffroy Atkinson dans ses deux volumes sur le voyage extraordinaire dans la littérature française¹, a étudié avec une grande précision tous les prototypes français possibles du genre auquel, par un certain côté au moins, appartient Gulliver, le roman « philosophique », et M. Eddy² a poursuivi cette étude spécialement en fonction de l'œuvre de Swift mais en étendant ses recherches à toutes les littératures à la fois avec un grand luxe d'érudition et une multiplication surprenante de rapprochements. Il ne reste plus désormais, dans cette étude des sources gullivériennes qu'à faire un choix parmi les surabondants trésors rassemblés devant nous. Pour les autres œuvres en partie imaginatives de Swift, la Bataille des Livres, le Conte du Tonneau, etc., toutes les « sources » possibles aussi, ou à très peu de chose près, ont été distinguées, classées et fixées avec une grande sûreté dans les études du Prof. Guthkelch³. Enfin une autre catégorie de sources encore, celles qui sont de nature purement biographique et tiennent à l'existence même de Swift, a été brillamment explorée par Sir Charles H. Firth⁴ qui a montré, entre autres choses, que les Yahoos avaient pour prototypes essentiels la misérable population Irlandaise au milieu de laquelle le Doyen de Saint-Patrick a vécu.

Tous les problèmes relatifs aux écrits de Swift sont devenus faciles, au moins à poser, depuis l'apparition de l'édition de TEMPLE SCOTT⁵ des œuvres en prose, laquelle, continuée par l'édition de la correspondance D^r Elrington Ball⁶, presque achevée aujourd'hui, constitue le plus grand monument swiftien du siècle. Les douze volumes de Temple Scott présentent le texte de Swift le plus sûr, amendé et épuré par des collations constantes avec les éditions les

¹ Geoffroy Atkinson Ph. D. *The extraordinary Voyage in French Literature*, part. I: Before 1700, Columbia, 1920; part II: From 1700 to 1720. Paris, 1922.

² W. A. Eddy, Ph. D. *Gulliver's Travels, A critical Study*, Princeton, 1923.

³ Cf. p. .. (note 3).

⁴ C. H. Firth. « The Political Significance of Gulliver's Travels », Lond. 1919 (*Proceedings of the British Academy*, vol. IX).

⁵ Bohn's Standard Library: *The Prose Works of Jonathan Swift*, D. D., edited by Temple Scott, 12 volumes in-8°. Lond., Bell, 1897-1911.

⁶ Ibid. « *The Correspondence of Jonathan Swift, D. D.* », edited by F. Elrington Ball. Le 1^{er} vol. parut en 1910. cinq volumes étaient parus en 1914, e 6^e parut avant la fin de la guerre.

plus anciennes ou, lorsqu'il est possible, avec les manuscrits¹. Temple Scott et ses collaborateurs² adoptent souvent cependant le texte de Nichols (*Histoire de Martin, Conte du Tonneau*, etc.) plutôt que la leçon des éditions antérieures, de Hawkesworth³ et même, de Faulkner⁴, mais dans les cas douteux, les variantes essentielles sont citées. De nombreuses notes accompagnent le texte, soit pour le justifier, soit, sur des points obscurs, pour l'éclairer ou reproduire les observations de Swift ou des premiers éditeurs. En outre, de courtes introductions critiques et bibliographiques, préfixées à chacun des textes⁵, et utilisant les résultats des derniers travaux, présentent la solution ou l'énoncé le plus clair des divers problèmes. Cependant on peut regretter que Temple Scott se refuse, sans discussion préalable (Cf. Vol. v. p. 282) à admettre les *Wagstaffe Papers* et, parmi eux le « *Character of Richard St-le Esq.* » que Dilke, Craik et d'autres considèrent comme largement authentiques, et que l'évidence interne pour la plupart d'entre eux du moins, permettra en effet de ranger dans le canon swiftien. L'édition de Temple Scott est précédée d'une rapide, mais excellente introduction biographique de W. E. Lecky où apparaît une magistrale connaissance de l'époque et de tous les événements extérieurs auxquels touche à la vie de Swift. De même et mieux encore l'édition de la correspondance de D^r ELRINGTON BALL, enrichie de nombreuses lettres inédites, éclaire par de très nombreuses notes, bien des points à demi-obscurs ou mal encore distingués de la vie de Swift. L'enrichissement est considérable et double: d'une part, le D^r Ball, donne, dans bien des cas, le texte original, retrouvé par lui en manuscrit, des lettres inexactement publiés dans les éditions antérieures, d'autre part, il livre au monde beaucoup d'absolues nouveautés qu'il

¹ Par exemple pour les 25 lettres à Stella, dont le MS a été conservé jusqu'à nos jours. Ryland, le collaborateur de T. Scott, pour ce 2^e vol., s'est référé au MS avec l'aide des notes de Forster (à la fin de sa *Vie de Swift*).

² Ravenscroft Dennis pour le *Gulliver* (vol. VIII), Frederick Ryland pour le *Journal à Stella* (vol. II).

³ Hawkesworth, très incorrect pour le *Journal à Stella*, est suivi ailleurs par T. Scott (2^e série des *Pensées sur divers sujets*: 1726, vol. 1^{er}).

⁴ Faulkner est trouvé très insuffisant, par exemple pour les *Voyages de Gulliver*, même dans ses 4^e et 5^e éditions prétendues corrigées.

⁵ Sérieuses études sur l'« authorship » des textes: c'est Temple Scott en particulier qui établit d'une façon définitive l'authenticité de l'« *Histoire des quatre dernières années du règne de la Reine Anne* » — niée fort à la légère par Macaulay — mais on eut souhaité, pour les « *Wagstaffe papers* », bannis sans jugement, une loyale discussion.

tire de sources diverses ¹ et dont quelques unes nous révèlent des traits significatifs ². Outre les lettres, le D^r Ball, publie dans ses appendices, quelques fragments encore inédits ³ d'un intérêt purement anecdotique, mais qui complètent heureusement le musée swiftien. Mais l'éditeur érudit a voulu autant expliquer qu'amasser, et pour la première fois, la correspondance de Swift est accompagnée d'un menu et précis commentaire historique, qui nous présente sous forme de notes au bas de la page, toutes les identifications possibles et tous les rapprochements utiles. Parfois, il est vrai, on souhaiterait encore dans ces énoncés fragmentaires de simples faits, une plus grande clarté ⁴. Mais l'aide fournie par ces notes est extrêmement précieuse, comme l'est aussi celle des divers appendices critiques, brefs examens de questions douteuses ou de détails négligés, où tout est mis au point avec une habile sûreté: les divers voyages de Swift, ses relations avec quelques-uns de ses correspondants, la chronologie de sa correspondance avec Vanessa, l'histoire exacte de la vie de Stella, quelques aperçus nouveaux sur Sheridan, sur Mrs. Barber, sur de nombreux amis de Swift, à toutes les périodes de sa vie, etc. A travers les beaux volumes du D^r Ball on suit avec une aisance toute nouvelle le déroulement de l'existence de Swift; c'est là aussi que cette vie apparaît dans la plus grande lumière. Il est regrettable que la troisième partie de cette magistrale édition de Swift, l'édition des œuvres en vers, de W. E. Browning ⁵, continue mal les deux premières et leur ressemble fort peu :

¹ De collections publiques et connues de MSS., celle de John Forster à South-Kensington, celle du British Museum (Sundon and Suffolk MSS), celle de Trinity College, des publications de la Commission des Manuscrits historiques; de collections privées: en particulier celle de Mr John Murray, celle du Marquis de Bath à Longleat, celle du Lieutenant More Molyneux Mc Cowen, etc.

² En particulier la curieuse lettre (Molyneux) de Swift à son cousin Thomas en 1692, écrite de Moor-Park, où apparaît tout le sérieux avec lequel il s'adonnait à la poésie, quand il écrivait l'ode à l'archevêque Sancroft; ou encore la lettre à Mrs Swanton de 1733 (Trinity Coll.), où Swift parle en directeur de conscience intraitable, etc.

³ Par exemple vol. I, app. II: « A dialogue in the Castilian Language », l'inscription latine de Swift pour le tombeau de Lord Berkeley (I, app. V), etc. Par exemple encore les extraits fréquents de ses « note-books », etc., « Swift's midnight memorandum » (V, app. VIII, etc.).

⁴ Par exemple, en ce qui concerne la catégorie d'étudiants à laquelle appartient Swift à Trinity (vol. III, lettre de Swift à Chetwode, 3^e note, p. 218).

⁵ « The Poems of Jonathan Swift », edited by William Ernst Browning, London, Bell, 1910.

celle-ci manque tout ensemble de notes, et d'appareil critique, d'introduction utile, d'ordre et de clarté. Les variantes intéressantes, comme celles des diverses éditions de Cadenus et Vanessa sont omises. Point de références chronologiques; nul effort d'identification pour les noms et les faits. Les notes paraissent le plus souvent ne s'adresser qu'à des écoliers et l'introduction est une ambitieuse et un peu élémentaire dissertation sur le génie de Swift. Il est heureux que, seule, l'œuvre poétique de Swift ait à souffrir de cette insuffisance; les proportions majestueuses de l'édition Bell n'en sont point trop altérées, pas plus que n'est compromise dans son ensemble, la solidité de ce grand monument de l'érudition swiftienne. Une publication récente, mais qui n'appartient pas à cette collection, vient de compléter encore ces formidables travaux d'édition, et plus particulièrement, l'œuvre d'Elrington Ball: le volume de M. Martin Freeman¹, qui nous offre la première édition complète, et d'après les textes originaux, de la correspondance de Swift avec Vanessa, contient un certain nombre de lettres inédites dont deux d'une réelle importance. Ce livre nous apporte, après plus d'un siècle, les certitudes impatiemment attendues (et réclamées hier encore par Ball) depuis l'édition en apparence aventureuse et pleine de mystère, mais en fait si fidèle déjà et si divinatrice, de Walter Scott. La lettre inédite de Swift comme celle de Vanessa apportent des données psychologiques nouvelles au problème troublant de leurs relations, que M. Freeman, dans son *Introduction* résoud peut-être avec trop de désinvolte indulgence, mais que l'on est désormais armé pour attaquer à nouveau. Addition importante encore à cette masse imposante de publications nouvelles qui éclairent considérablement l'histoire de Swift.

¹ *Vanessa and her correspondence with Jonathan Swift; the letters edited for the first time from the originals, with an Introduction, by A. Martin Freeman, London, 1920.*

Il y a donc, depuis Craik, de nouvelles acquisitions à utiliser, dans le domaine biographique et dans l'étude des œuvres, il y a de nouveaux traits à dégager, de nouveaux aspects à fixer. Une synthèse nouvelle est possible et, dans une certaine mesure, s'impose déjà. Dans la nouvelle édition de sa correspondance, Swift apparaît, non sans doute avec un visage nouveau, mais comme un peu plus intelligible, tour à tour plus complexe ou plus simple. Son œuvre surtout est plus aisée à replacer dans le milieu historique ou dans la série littéraire dont elle sortit. Enfin, de tous ces efforts remarquables d'exploration et de restitution devrait se dégager une méthode encore assouplie et précisée, car les grands modèles d'études que nous avons examinés successivement doivent rester féconds et inspirateurs même quand on s'écarte d'eux légèrement, et une gratitude constante, du commencement à la fin d'une nouvelle tentative, leur est due.

DEUXIÈME LIVRE

LA JEUNESSE

ET

LE CONTE DU TONNEAU

LE CONTE DU TONNEAU.

La jeunesse de Swift, est à la fois la période la plus obscure de sa vie et celle qui produisit, avant même d'être complètement épanouie, l'œuvre la plus considérable. Cette jeunesse ne nous achemine point progressivement vers des années de maturité qui marqueraient le sommet de cette existence; elle est elle-même une précoce et puissante éclosion dont nous aurons à garder ensuite le souvenir; une éminence vers laquelle nous nous retournerons, en cours de route, pour juger du regard les hauteurs qui plus loin, vont s'échelonnant. Dans cette jeunesse l'on n'aperçoit aucune imitation venue de l'extérieur, du moins aucune adoption de doctrine ni révélation imaginative; le monde, l'humanité n'apportent à Swift que leurs spectacles, et il ne tiendra que de lui-même son interprétation.

Le Conte du Tonneau qui fut écrit, en majeure partie en 1696 et 1697, selon le témoignage de Swift et les déductions les plus circonspcctes de la critique la plus récente,¹ remonte, selon les mêmes autorités ² beaucoup plus haut; il fut pensé et au moins ébauché avant que Swift fût entré dans les ordres en 1694, à l'âge à peine de 27 ans; sa conception remonte plus loin encore, peut-être aux années de collège de l'auteur ³. Il est donc au total l'œuvre, et depuis longtemps méditée déjà, d'un jeune homme de vingt-cinq à vingt-neuf ans et contemporain ainsi de son entrée dans la vie; il est le manuel qu'il s'est composé lui-même, un résumé de son expérience encore courte mais enrichie de toute celle que contiennent les livres, en même temps qu'un plan de combat, un formulaire pratique à l'usage de ceux qui ne reconnaissent non plus que l'auteur d'autre guide que leur raison.

¹ Cf. A. C. Guthkelch et D. Nichol Smith : Introduction à l'*éd. du « Tale of a Tub »* (1920, Oxford), p. XL.

² Cf. l'« Apologie » pour le Conte du Tonneau, loc. cit., p. 4.

³ Cf. plus loin, page 220, n., etc.

Le Conte est comme doublé d'un autre ouvrage, écrit à la même époque¹, et qui présente sous une forme moins aiguë, plus enveloppée d'érudite allégorie, les mêmes idées essentielles : La Bataille des Livres. Quelques pièces de vers entourent encore ces deux écrits, les précèdent, les expliquent aussi dans une certaine mesure, autant par les qualités qui leur manquent que par celles, faites surtout de force combative et de rudesse, qui percent sous le langage artificiel et les ambitieux apprêts de la forme. Tels sont les points d'affleurement de la précieuse veine de pensée Swiftienne qui s'offrent à nous sur cet espace incomplètement exploré et pour lequel nous ne saurions espérer de parvenir à une lumière totale : les lettres de Swift que nous possédons pour cette époque sont trop rares et espacées ; du moins plusieurs d'entre elles sont-elles assez riches de substance et caractéristiques pour nous être d'un grand secours.

Quant à l'enfance de Swift, elle nous frappe surtout, dans l'obscurité où elle demeure, par son isolement ; Swift ne semble pas avoir éprouvé de ces liens d'affection qui persistent toute une existence, car son Fragment autobiographique est sur ces premières années d'une sécheresse surprenante et ce qu'il en confia à Sheridan se réduit à une simple anecdote. Enfance très brève, du reste, puisqu'avant quinze ans Swift entrait à l'Université où l'attendait, au milieu d'études contraires à son génie, une solitude plus grande encore. Ses premiers pas dans la vie, et son séjour à Moor-Park le confrontent de plus en plus avec lui-même et exaltent les joies âpres de son orgueil qui vont alimenter sa pensée. Les circonstances de sa vie, plus que le « milieu » dont il s'efforce surtout de s'abstraire, expliqueraient donc le développement de son esprit ; encore n'y suffiraient-elles pas car Swift plus souvent rebelle que docile aux influences, dès sa plus tendre jeunesse, n'accepte des choses, des événements et du sort que ce qui en eux s'accorde à ses secrets et profonds instincts.

¹ Vers 1697, cf. *Guth.* et *Smith*, p. 45.

SECTION I.

LA JEUNESSE DE SWIFT. SES ETAPES.

CHAPITRE I.

LES ORIGINES. LES PREMIÈRES ANNÉES.

KILKENNY ET TRINITY COLLEGE.

Les circonstances mêmes de la naissance de Swift, qui toute sa vie irritèrent son orgueil, et, chaque fois frappèrent ses biographes, sont en effet particulières: cet homme, « anglais dans toutes ses parties », possédant « à l'excès » « toutes les qualités anglaises »¹, naquit en Irlande, fut élevé en Irlande, comme il devait, vers le milieu de sa vie, y être fixé à nouveau par sa destinée et y mourir. Mais toujours il se défendit d'être un « Hibernien » et répudia cette nation de « coquins et d'esclaves »² pour laquelle il combattit avec tant de cœur ; jusqu'à la fin il regarda sa naissance irlandaise comme un « parfait accident » et son « bannissement dans ce pays misérable » comme « le plus grand malheur de sa vie »³.

¹ Taine, vol. IV, p. 81.

² Journal à Holyhead : « land of slaves and rogues ». On retrouve ailleurs cette expression favorite de Swift, en maints passages de sa correspondance et jusque dans les livres du Chapitre de St-Patrick. Cf. Bernard, Blackw. 1906, loc. cit.).

³ Lettre à la Duchesse de Queensbury, 23 mars 1732-1733.

La Souche.

C'est du Nord de l'Angleterre, du montagneux Yorkshire que provenait sa famille, comme Swift un peu vaguement nous l'apprend lui-même dans son « Fragment autobiographique »¹. Nous savons par d'autres et par Deane Swift, (plus loquace que son cousin, quand surtout il s'agit de vanter l'éclat ou de prouver l'ancienneté du nom des Swift) que, dès la première moitié du xvi^e siècle, dans la paroisse de Rotherham, le digne Robert Swifte et Anne², son épouse possédaient « une grande richesse et vertueuse renommée ». Ils étaient « pitoyables aux pauvres » et « fidèles à leurs amis » ; ils craignaient Dieu en vérité et Dieu les combla de ses grâces. Ce vénérable couple reste lointain et comme isolé dans l'insuffisante histoire généalogique de la famille : de ce tronc septentrional se détachèrent bientôt deux branches, dont l'une, demeurant dans le Yorkshire perdit rapidement le nom de Swift, faute d'héritiers mâles, et dont l'autre — qui seule nous occupera — vint s'établir dès le xvi^e siècle dans le comté de Kent. Swift pourtant ne laissa pas tomber complètement dans l'oubli l'histoire de cette « première branche » ; de sa famille ; parmi les ascendants qu'elle lui avait fournis, il aimait à citer l'excentrique fameux qu'avait été Barnam Swifte « homme d'esprit et d'humour » surnommé Cavaliero Swift par ses contemporains. Swift gardait lui-même le souvenir de bon nombre de ses facéties,

¹ Le « Fragment » est assez succinct sur l'histoire de la famille avant le Rev. Thomas Swift, vicaire de Goodrich. Swift ne mentionne même pas le Robert Swift de « vertueuse renommée » et « grande richesse » enterré dans l'église de Rotherham (Yorkshire). Deane Swift, dans le chap. I^{er} de son « Essay », corrige quelques menues « erreurs » du Fragment et supplée à son insuffisance par d'abondants détails sur l'histoire des Swift avant le vicaire de Goodrich, destinés surtout à justifier cette illustre famille de toute « calomnieuse insinuation ». Puis dans le chap. II, Deane Swift reprend l'histoire du Rev. Thomas Swift et de son fils Jonathan, le père du Doyen de St-Patrick. Le Fragment autobiographique est, surtout au début, pour ce qui a trait aux ascendants de Swift, libellé à la manière d'un procès-verbal : de simples faits classés chronologiquement, avec une affectation d'indifférence un peu dédaigneuse, excepté en ce qui concerne le recteur de Goodrich, dans le portrait duquel transparait toute l'affectueuse admiration de son petit-fils.

² La plaque mortuaire de « Robarte Swifte Esquire » et de sa femme existe encore dans l'Eglise de Rotherham (Craik).

transmises par la tradition familiale. Or, à ce Cavaliero Swift, la fortune avait octroyé déjà un titre Irlandais et une pairie d'Irlande¹, mais, se hâte de nous rassurer son illustre neveu, l'habile plaisant qu'était Cavaliero déjoua son sort, et jamais l'Irlande ne put se vanter de l'avoir vu.

La branche détachée, qui avait quitté les vallées profondes du Yorkshire pour les plaines du Kent, parvint vite, par l'Église, après quelque temps de vie obscure, à une aisance et une renommée modestes; Thomas Swift, le fils sans doute du pieux bourgeois de Rotherham devint à Cantorbéry prédicateur de Saint-Andrews; son fils, William, qui lui succéda dans ses fonctions et fut prébendier de la cathédrale, épousa une riche et revêche héritière²; son petit-fils devait être le « vaillant vicaire » de Goodrich, le Révérend Thomas Swift, grand-père de Jonathan.

Le révérend Thomas Swift. L'âieul.

Cet homme d'un ferme bon sens³, d'un esprit simple et droit, fut transformé par les circonstances en une sorte de héros. Swift garda pour son âieul une vénération pareille à celle que l'on a pour un fondateur; il aimait à se sentir issu de lui et se le donna souvent peut-être pour modèle, un modèle d'indépendance prime-sautière et de loyalisme, de courage et d'obstination. Fils unique d'un prédicateur avisé et d'une opulente mégère, Thomas n'avait reçu d'eux qu'une éducation détestable et qu'une fortune nulle, sa mère violente et sotte l'ayant déshérité³ pour « avoir volé des pommes dans un verger » lorsqu'il était enfant. N'ayant rien, il entra comme son père et son âieul dans les ordres anglicans et obtint le bénéfice de Goodrich⁴. Par son mariage il allia la famille des Swift à celle des Dryden, sa femme, Élisabeth, étant la nièce de Sir Erasmus Dryden de Northamptonshire, grand-père du poète d'Absalon et Achitophel. L'énergique ménage qui n'avait d'autres ressources au début que le revenu du bénéfice et celui d'un maigre domaine dans le même comté, seule épave

¹ Le titre de vicomte de Carlingford.

² Miss Philpot.

³ Telle est la « tradition de la famille », rapportée par Swift lui-même (Fragment of autobiography).

⁴ Goodrich, dans le Herefordshire, à proximité de Moss.

qui fût restée de tout le patrimoine de Thomas, vit chaque année sa prospérité s'accroître par la venue d'un nouvel enfant et par l'achat de nouvelles terres, car le recteur menait de front sa double besogne de pasteur et de propriétaire rural. Il bâtit lui-même sa maison dans un style « étrange et singulier »¹, y abrita ses dix fils et quatre filles et y soutint les assauts du destin ainsi que ceux des Têtes-Rondes. Thomas était en effet resté fidèle à la cause royaliste, clamait sa fidélité dans des sermons provoquants, et faisait passer clandestinement des armes aux Cavaliers; aussi sa demeure fut-elle cinquante fois pillée par la soldatesque parlementaire, ses troupeaux de moutons confisqués, ses meubles, son pain, ses draps de lit enlevés. Les enfants du combatif vicaire ne furent sauvés de la misère que par le dévouement des voisins qui se risquèrent à leur donner à manger. Cependant Thomas restait indomptable; il se battait comme un soldat, installait des chausse-trappes dans un gué et y détruisait les trois-quarts d'un escadron ennemi, accomplissait maint exploit, dont ses nombreux descendants devaient garder fièrement la mémoire. Quand on lui avait tout pris il avait encore assez dans la doublure de son gilet pour faire un don magnifique² au parti du Roi. Rien ne pouvait l'abattre; il se redressait après chaque rafale avec une énergie décuplée et mérita ainsi dans le pays le surnom de « conjureur »³. Il fut emprisonné, puis remis en liberté vers la fin de la guerre et se remit aussitôt à restaurer sa maison, à reconstituer ses biens, mais mourut deux ans trop tôt pour assister au retour du Roi et à une complète réparation de tous les dommages qu'il avait subis. Ce vaillant aïeul personnifia aux yeux de Swift toutes les vertus de leur race; il aimait à parler de lui à ses intimes, il aimait à parler aussi de Goodrich, ce village fameux par tous les drames historiques dont il fut la scène ainsi que par ses pommes et son cidre que Swift vantait à ses amis⁴. Lors de son premier retour d'Irlande en Angleterre en 1726, Swift devait revisiter ce lieu vénéré⁵ et faire élever à la mémoire de son

¹ Swift. Autobiogr. qui s'inspire du *Mercurius Musticus or, Country's Complaint*, publié en 1685. Cf. aussi Walker's *Sufferings of the Clergy*.

² 300 pièces d'or qu'il porta à Lord Worcester après la défaite des Royalistes à Naseby (ibid.).

³ « Conjuror », ibid.

⁴ Cf. lettre à Gay, 28 mars 1728, etc.

⁵ Nous le croyons du moins pour notre part, ainsi que Dr Elrington Ball (vol. III, p. 386, note 2), et la date inscrite sur la plaque, 1726, nous paraît suffire à l'attester. Swift fit don aussi à l'église de Goodrich du calice de son grand-père.

grand-père une plaque commémorative à l'intérieur de l'église, resserrant ainsi ses liens à la fois avec son ancêtre admiré et avec l'Angleterre qu'il honnissait alors en la chérissant toujours. Et durant tout le printemps de 1726, Swift reprenant contact avec la terre natale ne devait avoir la force de résister au doux charme de la hantise et devait provoquer, par ses trop fréquents rappels de Goodrich au cours de ses conversations, les taquineries de ses amis, entre autres ce délicieux impromptu de Pope¹.

Jonathan Swift
 Had the gift
 By fatheridge, motheridge
 And by brotheridge
 To come down from Gutheridge

L'affection de Swift pour cet aïeul fut le seul lien qui le rattacha à sa famille: en cet ascendant s'unissait pour lui tout ce qui méritait l'estime, non seulement les qualités morales, le courage inlassable et le mépris des puissances temporelles, mais le loyalisme politique, la dignité ecclésiastique refusant de transiger avec le fanatisme populaire, la haine de la dissidence et tout ce « torysme d'église » avant la lettre qui constituera, pour lui, la seule doctrine invariable. Puis, ce preux Révérend eut la fortune unique, parmi ses épreuves, de passer toute son existence en Angleterre, de ne point naître ou mourir comme d'autres Swift en Irlande; aussi le Doyen de Saint-Patrick pourrait-il s'identifier à lui sans réserve, et fonder sur lui l'orgueil de sa race, cet orgueil qu'il aurait tant aimé à éprouver dans sa plénitude et qu'il souffrit de ne pouvoir justifier entièrement.

¹ Cité en entier dans W. Scott, p. 6, et incomplètement dans L. Stephen. L'impromptu finit ainsi :

But now is spoil'd clean,
 And an Irish Dean.
 In this church he has put,
 A stone of two foot;
 With a cup and a can, Sir,
 In respect to his grand sire;
 So Ireland change thy tone
 And cry: o hone, o hone,
 For England has its own.

Ces vers écrits au crayon par Pope sur un papier adressé à Mrs Howard, où Swift avait fait un croquis du monument de Goodrich, furent réécrits à la plume par le Dr Lyon qui hérita de ce papier et le classa parmi ses manuscrits.

Mais plusieurs des fils de Thomas devaient prendre le chemin d'Hibernie: Godwin l'aîné qui avait pu, malgré toutes les tribulations de son père, faire des études de droit complètes et se faire recevoir avocat à Gray's Inn, vint en Irlande chercher le succès et le trouva. L'époque était favorable, la propriété privée se trouvant, après tant d'expulsions, expropriations et restitutions, dans un état souvent inextricable où la sagacité des gens de la loi seule pouvait permettre aux prétendants eux-mêmes de se reconnaître. Godwin réussit vite assez pour mériter de taire un mariage avantageux, qui accéléra ses succès, lui valut de hautes fonctions², lesquelles lui permirent à leur tour de faire, à trois reprises, trois nouveaux mariages chaque fois plus riches et de parvenir ainsi dans un quadruple veuvage à une énorme fortune. Plusieurs frères de Godwin le suivirent en Irlande; William, Jonathan et Adam qui tous trois y vécurent et moururent obscurément, sans obscurcir la gloire de leur aîné. Jonathan, homonyme de son illustre fils doit néanmoins nous intéresser: sixième ou septième fils du Révérend Thomas, il vint en Irlande à l'âge de dix-huit ans, fit probablement du droit et gagna quelque argent à accomplir, dans l'orbite de son grand frère et sous sa protection, de menues besognes. Malgré la modicité de ses honoraires, il se maria bien vite et épousa, n'ayant rien, une jeune fille sans dot; Abigaïl Erick, qui appartenait, croyait-on, à une vieille famille du Leicestershire³. Le jeune ménage parut cependant un instant prospérer, Jonathan fut nommé bientôt intendant (Steward) de la Société des gens de loi de King's Inns et une fille leur naquit, mais avant la naissance de leur second enfant, qui devait être le plus glorieux représentant

¹ Godwin Swift épousa en premières noces une cousine de la marquise d'Ormond.

² Ce fut à la famille de sa première femme, bien qu'après la mort de celle-ci, au premier Duc d'Ormond, que Godwin dut sa nomination d'Attorney-General du Palatinat de Tipperary. Ses revenus furent, dit-on, de 3000 livres sterling par an.

³ Qui prétendait descendre, nous l'apprend Swift (ibid.), d'Eric (ou Eadric) le Forestier qui résista longtemps à Guillaume le Conquérant, puis finit par être général de ses armées. Mais les recherches les plus récentes (cf. Rev. W. J. Dimock Fletcher: « On Dean Swift's mother », *Trans. of the Leicestershire Arch. and Archæol. Society*, V. 26, et *Notes and Queries*, II, 3, et IV (XI), 264, 435); études citées par Elr. Ball, I, p. 37, note semblent montrer que sa mère fut en réalité Abigaïl Herrick, fille du boucher Thomas Herrick de Wigston Magna, dans le Leicestershire. Les traditions de la famille de Swift sur les origines illustres des Herrick sont donc peut-être un peu suspectes, mais Swift devait être très empressé à leur donner couleur et vie.

de la famille des Swift, Jonathan, fils de Thomas, mourut brusquement laissant sa veuve sans ressources, chargée même de plusieurs dettes et obligée de faire appel, pour couvrir les frais de l'inhumation de son mari, à la générosité de la corporation des avocats.

Dublin et Whitehaven.

Ainsi devait naître Swift à Dublin « par accident » et dans de douloureuses circonstances qui devaient peser sur toute sa jeunesse. Il vint au monde par une sombre journée de novembre, la dernière du mois, en l'année 1667, dans un des plus sombres quartiers de Dublin, où d'antiques et petites maisons se pressent en des ruelles étroites, des « lanes » et des impasses, autour des deux cathédrales de Christ Church et de Saint-Patrick dont l'ombre les enveloppe. Hoey's court, maintenant une impasse sordide avait cependant, au temps où Swift y naquit, assez bonne apparence et sa maison natale au n° 7, maintenant disparue, était, dit-on, une des plus grandes et des mieux bâties. La « cour » avait l'avantage d'être silencieuse; les voitures n'y passaient pas et l'on n'y abordait qu'en chaise. En somme, cette demeure, quoique modeste, n'avait rien, qui put humilier le frère du somptueux Godwin, dont la maison, sise sans doute dans l'opulente Chancery Lane, n'était pas très éloignée. La pauvre Abigail, en dépit de ses difficultés, fut cependant assez secourue pour prendre chez elle une nourrice dont la mémoire sinon le nom, devait passer à la postérité. Tous les biographes de Swift sont contraints en effet, et le seront perpétuellement, de répéter ici l'anecdote étrange contée par Swift dans son Fragment, puisqu'aucun démenti ne peut lui être opposé. Le nourrisson aux illustres destinées fut donc, ainsi que dans un conte de fées, enlevé à sa mère à l'âge d'un an pour ne lui être restitué que trois ans plus tard; la nourrice, brusquement rappelée à Whitehaven par la mort d'un parent, emporta avec elle le petit dont elle avait la charge. Et ces trois ans laissèrent à Swift un souvenir durable: toute sa vie il eut de la tendresse pour Whitehaven et ses habitants. C'est à Whitehaven aussi que le futur dignitaire de l'Église apprit, si on l'en croit, à lire la Bible. Puis Swift ne nous fournit que de lointains jalons pour le suivre à travers son enfance, sans nous livrer aucun souvenir vivant, aucune impression: à six ans il entra à l'école de Kilkenny, d'où il sortit à quatorze. La première date précise qui

apparaît dans le Fragment, est, assez curieusement, celle de l'entrée à Trinity College: serait-ce que Swift ait attaché à cet événement universitaire une importance spéciale dans sa vie? Il semble plutôt qu'il inscrive automatiquement cette date et celle de sa sortie de Trinity dans ce récit comme des documents officiels dont il décharge sa mémoire; cependant ces notations sont accompagnées d'un mouvement de sa sensibilité, d'un renouveau d'amertume tandis que rien ne commente les rares et sèches lignes où il enferme son enfance. Nous savons par la brève note écrite par Swift à la mort de sa mère¹ qu'il la vénérât, mais nous ne sentons cependant pas dans ces lignes, malgré leurs réticences et leur volontaire discrétion, une douleur profonde, et momentanément accablante; Swift y pense encore trop à lui-même et sans se dévêtir assez de son surplis anglican. La pensée de sa mère est absente de ses lettres, absente aussi, nous le devinons, de ses préoccupations habituelles; son affection pour sa mère ne peut se comparer à celle de Pope pour la sienne; le sentiment de Swift avait bien une intensité suffisante pour lui permettre de comprendre plus tard les inquiétudes ou la douleur de son ami en des circonstances semblables, mais non pour les lui faire éprouver personnellement dans son propre cas. Sa mère, sans doute², l'aimait tendrement, mais cet échange d'affection généralement si puissante à l'époque tendre de l'enfance, ne paraît pas avoir laissé de marques profondes sur sa nature, et nous sommes fondés à conclure que ces premières années furent pour Swift plus mornes, ou moins riches de joies à tout le moins, que pour les autres enfants.

¹ T. Scott, vol. XI, p. 387: *Mem.* « mercredi dernier, entre sept et huit heures du soir, 10 mai 1710, je reçus une lettre dans ma chambre, à Laracor (M. Percival et John Beaumont étant présents), provenant de Mrs Fenton, datée du 9 mai et contenant une autre missive adressée par Mrs Worrall de Leicester à Mrs Fenton, laquelle relatait que ma chère mère, Mrs Abigail Swift, était morte ce matin-là, mercredi 24 avril 1710, vers dix heures, après une longue maladie, ayant été souffrante tout l'hiver et boitant, et extrêmement mal un mois ou six semaines avant sa mort. Pour moi a maintenant disparu la barrière qui me séparait de la mort. Dieu m'accorde de vivre pour m'y préparer, aussi bien que j'ai confiance qu'elle était préparée elle-même. Si la route du Ciel est celle de la piété, de la sincérité, de la justice et de la charité, elle s'y trouve sûrement ».

² Le fragment de lettre de la mère de Swift à son neveu Deane Swift (père de notre biographe) (du 10 août 1703), qu'elle remercie « par le souvenir reconnaissant qu'elle portera toujours en son cœur » de ce qu'il a fait pour son fils, suffit à montrer chez elle un cœur aimant.

Kilkenny

Nous savons donc qu'à l'âge de six ans, vers la fin de 1672¹ la générosité un peu rude de son oncle Godwin arracha le petit Jonathan aux soins de sa mère pour l'envoyer en pension à l'école de Kilkenny. Cette école où, sans doute, le jeune Switt vécut de la « charité » de son oncle était si loin d'être comme on l'a dit une « école de charité »² (bien que dotée par la famille d'Ormond), qu'elle méritait déjà, dès ce moment, le grand renom qu'elle eut plus tard et l'appellation d'Eton Irlandais.³ C'est sur les bancs de ce collège que la plus vieille noblesse d'Irlande, les Charlmont, les Boyle, les Waterford, les Bandon, les Shannon, les Inchiquin, etc., faisait, de génération en génération, élever ses fils, et le savoir des régents, connus dans toute l'Irlande et jusqu'en Angleterre, ne contribuait pas moins que la naissance illustre des élèves, à la haute réputation de l'école. Trois élèves devaient doter l'école de Kilkenny de ses meilleurs titres de gloire : Jonathan Swift, William Congreve, de trois ans plus jeune que lui, et George Berkeley⁴ qui entrera à Kilkenny quatorze ans après que Swift l'aura quitté. C'est donc à cette école que se passa à peu près toute l'enfance de Swift, et de ces huit longues années nulle trace maintenant n'y subsiste (depuis que disparut la table où Jonathan avait gravé son nom au couteau), pas même le nom de l'écolier dans les registres du collège, puisque ceux-ci ne devaient être tenus qu'au temps de l'écolier Berkeley. Le seul document qu'il nous reste, avec le témoignage si vague du Fragment de Swift, est l'inscription latine des registres d'immatriculation de Trinity College, à Dublin : « *Educatus sub ferula Mag. Ridler* ». La célébrité du nom de Ridler, régent à Kilkenny de 1680 à 1684 rend l'identification facile. Mais là se bornent nos données, simples point de repère, sur ces huit années : elles autorisent peu

¹ Il est difficile de fixer cette date avec exactitude, puisque nous manquons sur ce point de documents.

² Henriette Cordelet : Swift, Paris 1907, p. 12 : « A six ans on le plaça dans une école de charité à Kilkenny ». Prévost-Paradol l'appelle une « petite école ».

³ Cf. Fraser (Alex. C.) : *Life and letters of George Berkeley*, Oxford, 1871.

⁴ Berkeley passa à Kilkenny quatre ans, de 1696 à 1700. Il convient de mentionner aussi parmi les gloires de Kilkenny, Farquhar qui y fut élevé quelques années avant Berkeley.

de conjectures, même si, par anticipation, on s'appuie sur ce que l'on sait de la période qui suit : trop de biographes se sont complu à dénoncer en Swift l'élève médiocre, sans précocité intellectuelle et sans ardeur. Rien ne prouve qu'il n'ait eu au contraire, dès cette obscure adolescence ce goût de la libre lecture et peut-être aussi des facéties, qu'il manifesterà à Trinity quelques années plus tard. Il serait aussi hasardeux de suggérer, comme on l'a fait encore ¹, que cet esprit d'enfant ait été fortement frappé par la beauté du cadre, la majesté antique de la ville de Saint-Canice avec ses ruines, avec ses trois Abbayes du XIII^e siècle ² et ses très vieilles églises. Le petit Swift, plus que l'ombre de ces murs vénérés, devait aimer la grande pelouse claire et baignée par la Nore tranquille qui s'étendait entre le collège et le puissant château de ses donateurs et protecteurs, les Ducs d'Ormond. Le collège, deux fois remplacé depuis par d'autres bâtisses, se trouvait alors à l'extrémité même de la pelouse, tournant le dos à la ville, lui opposant sa façade Nord à trois étages, aux gouttières et aux pignons gothiques. Devant l'école, autour de la ville, beaucoup d'espace libre, et c'est dans ces frais décors qu'il faut placer la scène de la seule anecdote ³ que Swift racontât de ces jours lointains : la galopade sur le cheval galeux et moribond qu'il venait d'acheter de ses deniers d'écolier afin d'avoir cette rare satisfaction d'orgueil d'être possesseur d'un être vivant. Cependant ni l'amour de la campagne ni le goût du pittoresque ne durent compter pour beaucoup dans la formation de Swift : peut-être fut-il plus frappé par le pittoresque moral et politique de Kilkenny : ce Kilkenny que le ruisseau de Bregen, affluent de la Nore

¹ Cf. Craik, p. 14.

² Le Préceptorat de St-Jean, l'abbaye Dominicaine et l'abbaye Franciscaine.

³ Sheridan, p. 402, cité par Craik, I, p. 14. Pour être complet, il faudrait mentionner ici encore un des très rares souvenirs d'enfance qui paraisse dans la correspondance de Swift ; le passage de la lettre à Bolingbroke et Pope (cité dans Forster, p. 27), où Swift rappelle, en attribuant un sens symbolique à ses anecdotes, une malheureuse aventure de pêche survenue « lorsqu'il était enfant » et que l'on peut situer, si l'on veut, à Kilkenny : au moment où il allait ramener à terre un poisson de grande taille, sa ligne cassa et tout fut perdu, à son amer désappointement. Cette déception devint pour Swift le symbole de toutes les déconvenues humaines, de même que celle qui accompagna la mort du cheval de Kilkenny devint celle des déboires conjugaux qui suivent les joyeux départs en ménage. Ce goût pour la pêche, Swift devait le cultiver à loisir à Laracor.

partage latitudinalement en deux camps irréconciliables : « Ville Irlandaise » et « Ville Anglaise »¹, la cité ancienne et la ville moderne, les catholiques face à face avec les anglicans et les non conformistes. Entre les deux bourgs étrangers l'un à l'autre,² chacun ayant sa municipalité distincte, les seuls rapports étaient de mutuelles provocations suivies d'inévitables plaidoiries ou même de houspillades³. Ainsi peut-être se fixa chez Swift dès son enfance cette conception d'un peuple irlandais essentiellement belliqueux, sans raison et sans but, qui, à défaut d'ennemi, se dédouble lui-même en assaillant et assailli :

And when their country lies at stake
They only fight for fighting sake⁴.

Peut-être aussi Swift, garda-t-il lui, l'obligé d'un oncle, pourtant assez libéral, mais qu'il n'aima jamais, un souvenir amer de ce premier contact avec des camarades riches pour la plupart. Mais il faut se garder ici d'être trop affirmatif. Parmi ses camarades, deux du moins étaient et demeurèrent proches de lui ; son cousin Thomas Swift⁵ d'un an son aîné, qui devait lui aussi, entrer dans les ordres anglicans et passer une vie aisée et obscure en son bénéfice de Puttenham, et William Congreve⁶, son cadet, élevé en Irlande, parce que son père y commandait alors la garnison de Youghal, et pour qui Swift devait vite éprouver et garder toujours une enthousiaste admiration. Ces deux compagnons, Swift devait les retrouver à Dublin.

¹ Irish Town and English Town.

² Jusqu'au « Municipal Reform Act » de 1894 qui fondit ensemble les deux « corporations ». Cf. Black's Guide to Ireland, p. 50.

³ La rivalité des deux bourgs est restée immortalisée dans la fable des « Deux Chats de Kilkenny » qui se battirent si bien qu'il ne resta plus d'eux que la queue, car les deux municipalités se trouvèrent souvent fort appauvries par leurs interminables procès.

⁴ Journal écrit à Holyhead en 1727.

⁵ Fils de Thomas, qui était clergyman en Angleterre.

⁶ Swift devait dire de son ami Congreve, en 1710, dans le Journal à Stella (octobre 26) : « Il est plus jeune que moi de trois ans ou plus, et j'ai vingt ans de moins que lui », car il le retrouve alors goutteux, perclus et presque aveugle.

Trinity College

C'est au mois d'avril 1682, après le deuxième trimestre de l'année scolaire,¹ que Jonathan Swift, en quittant le collège pour l'université, Kilkenny pour Dublin, passa brusquement de l'enfance à l'époque plus grave d'une jeunesse sur laquelle pesaient déjà des responsabilités. A Trinity College, en effet, où son oncle le fit entrer comme « pensioner », c'est-à-dire comme étudiant indépendant (et non comme boursier)² en même temps, et au même titre que son cousin Thomas, Swift devait prendre conscience des obligations que lui imposait la bonté un peu tracassière de ce parent. Le sentiment qui se traduit dans le Fragment autobiographique quelque quarante cinq ans plus tard est amer et profond : par le mauvais traitement de ses plus proches parents, Swift fut, nous-dit-il, si découragé et si abattu qu'il en négligea par trop ses études académiques, mais nous ne savons si cette amertume rétrospective data de l'entrée à Trinity ou s'exaspéra seulement par la suite. Les revers de fortune de Godwin qui parurent commencer vers cette époque, peuvent avoir influé sur le caractère de

¹ Les étudiants entraient volontiers à l'Université entre le 2^e et le 3^e trimestres, de façon à pouvoir gagner un an en passant immédiatement au premier examen trimestriel ; un seul examen trimestriel étant exigé pendant les deux premières années. Congreve, lui aussi, entra à Trinity College au mois d'avril (5 avril 1685). Sur Trinity College au XVIII^e siècle, cf. 1^o Stubbs (John William) D. D. : « *The history of the University of Dublin from the foundation to the end of the XVIIIth century* », 1889, in-8^o ; 2^o « *The Book of Trinity College Dublin, 1591-1891* », Belfast, 1892, où les 3 premiers chapitres (de la fondation à 1758) sont du Rev. J. M. Mahaffy.

² Ni Stubbs, ni Forster ne définissent exactement le « pensioner », et il paraît impossible de savoir en quoi consistait au juste la différence entre eux et les « Fellow commoners », qui étaient aussi des étudiants indépendants prenant rang immédiatement au-dessous des « noblemen » et dont le nom variait selon les universités (« commoners » à Oxford et « pensioners » à Cambridge). Le tableau ci-dessous, fourni par Stubbs, permet cependant de se faire une idée de leurs positions respectives dans la hiérarchie collégiale : comme le « tutor » était pécuniairement responsable de son élève, l'étudiant avait, à son entrée à l'université, à lui verser un cautionnement, dont le montant variait selon sa qualité :

« For a Nobleman £ 20.
For a Fellow Commoner £ 15.
For a Pensioner £ 8.
For a Sizar £ 3. »

celui-ci et accru la mauvaise grâce qu'il mettait à secourir son neveu. Il est certain, quoi qu'il en soit, que Swift ne lui fut jamais reconnaissant des sacrifices qu'il fit pour lui, qu'il fut plus frappé par les devoirs qui incombaient à son oncle, soutien de la vénérable race des Swift, que par ceux qui lui étaient dévolus à lui-même, — et la gratitude ne paraît pas avoir été instinctive en lui, à aucun moment de son existence. Son tempérament, qui comportait bien des générosités, excluait celle-là, du moins sous sa forme rigoureuse et quand une amitié sincère ne s'y mêlait pas spontanément pour la transformer en un plaisir du cœur. Mais les froissements d'amour-propre ont toujours été pour lui de vives et saignantes blessures, et son orgueil fut toujours vulnérable comme le plus intime des sentiments. Il ne dut jamais l'être plus qu'en ces années enfantines, et l'on devine les douloureux repliements du jeune Swift sur lui-même quand dans son effort pour s'élever aux yeux des autres et aux siens, il était, par une allusion méchante ou par une froideur voulue, privé de sa fierté comme d'un point d'appui et retombait dans un abîme sans fond d'humiliation. Jusque dans sa vieillesse, il devait conserver ces rancœurs; elles allèrent même s'exacerbant.¹ Cependant l'oncle Godwin sut au milieu de ses difficultés, assurer un rang honorable à son neveu²: non seulement Trinity College qu'il choisit pour lui était, comme l'école de Kilkenny, l'établissement désigné pour l'éducation des Irlandais de qualité, mais encore le « tutor » ou régent auquel Jonathan fut confié, Saint-George Ashe, futur Provost de Trinity, puis successivement évêque de Cloyne, de Clogher et de Derry, était un des hommes les plus remarquables de l'Université. Grand érudit et mathématicien en même temps qu'homme d'esprit, tous ses élèves l'admirèrent et l'aimèrent profondément et son nom demeure associé à quelques uns des plus grands noms de l'ère littéraire de la reine Anne: Addison, dont il

¹ Selon Théophile Swift, l'informateur de W. Scott (cf. « Life », p. 14), Swift aurait prononcé au cours d'un entretien avec l'archidiacre de Dublin le mot devenu fameux: « He (son oncle Godwin) gave me the education of a dog », à quoi l'archidiacre aurait répondu: « Well, Sir, you have not the gratitude of a dog ». L'anecdote est acceptée par bien des biographes et par Forster lui-même, qui s'abstient, assez curieusement, d'en discuter l'authenticité.

² Il faut même admettre que Godwin eut à mainte reprise le geste large: qui, en effet, sinon lui, paya le portrait de Swift (de la main d'un peintre inconnu), exécuté au temps de ses études à Trinity. Ce portrait, reproduit en frontispice dans ce volume, est remarquable par l'expression calme et hautaine du visage, la beauté du front vaste et des grands yeux foncés.

fut l'ami, Berkeley, dont il fut le protecteur, Congreve et Swift, dont il fut le directeur d'études. Pour Swift, Saint-George Ashe fut beaucoup plus encore qu'un professeur; toute sa vie, au cours de leur correspondance, au hasard de leurs rencontres joyeuses¹ ou en des circonstances particulièrement émouvantes,² il demeura son conseiller et son confident. De sorte que nous pouvons admettre que ces relations de Swift avec son tutor comportèrent dès le début un caractère amical. L'âge tendre de Swift, lors de son arrivée au collège³, devait rendre cette sympathie de son maître plus nécessaire et plus précieuse encore. Cette affection tutélaire suffit-elle à rasséréner l'inquiet et ardent adolescent? On ne peut tenter de répondre à cette délicate question qu'en s'efforçant au préalable de recréer l'atmosphère collégiale du temps, en utilisant les recherches⁴ sur l'histoire de cet établissement. Ainsi éviterons-nous peut-être de faire après tant d'autres un tableau trop sombre de ces années, ou de donner des proportions exagérées à de menus incidents scolaires. Les sept années que passa Swift à Trinity, 1682-1689, appartiennent à une époque où l'université demeurait encore fermée aux souffles extérieurs. Les mouvements de pensée qui se développaient autour d'elle, ne devaient y pénétrer qu'un peu plus tard. Déjà sans doute les problèmes philosophiques et scientifiques absorbaient l'attention des gens cultivés; Williams Molyneux, ancien élève de Trinity, faisait connaître Descartes par sa traduction et ses commentaires et fondait dès 1683, la deuxième

¹ Par exemple chez Lord Pembroke; cf. p. plus loin Livre IV.

² Cf. Livre IV. St-George Ashe fut si bien le confident de Swift, que ce fut lui, selon la légende, qui officia au mariage secret.

³ Il n'avait pas encore quinze ans, en effet. L'âge moyen d'entrée à l'université variait cependant (cf. Stubbs, loc. cit., p. 143) entre seize et dix-sept ans, bien que les élèves les plus avancés pussent être exceptionnellement admis plus tôt. Par exemple, Steele avait dix-sept ans quand il fut immatriculé à Christ-Church, mais Addison, le brillant élève de Charterhouse, fut reçu à Magdalen à moins de quatorze ans (cf. G. A. Aitken, Dict. of Nat. Biogr.) et, chose exceptionnelle, Parnell fut admis à Trinity, Dublin, à douze ans (cf. Goldsmith's Life of Parnell). Congreve entra à Trinity au même âge que Swift. Thomas Swift, le cousin de Jonathan, à quinze ans. Comme les élèves étaient astreints à subir un examen d'entrée, portant surtout sur les « classics » (latin et grec), l'âge d'admission correspond bien en somme à un degré plus ou moins grand de précocité intellectuelle. Or cet examen passait pour être plus difficile à Dublin qu'à Oxford (cf. Goldsmith, *ibid.*).

⁴ Voir, outre Stubbs et le « Book of Trinity » cités plus haut l'excellent livre, quoique plus ancien, de Fraser (Alex-Campbell): « Life and Letters of George Berkeley », Oxford, 1871.

année de « collège » de Swift, la Société philosophique de Dublin qui devait prospérer jusqu'à sa dispersion par Tyrconnel en 1688. On s'intéressait en Angleterre et plus encore peut-être dans la grande cité d'Irlande aux découvertes récentes des sciences, et à leur répercussion dans le domaine de la pensée; Newton en astronomie venait d'ouvrir d'immenses horizons et l'on confrontait ses théories avec la doctrine de Descartes. La physique, l'optique elle-même commençaient à intéresser le public. On éprouvait enfin, un demi-siècle après la mort de Bacon¹ le besoin d'expliquer l'univers par une méthode nouvelle fondée sur l'expérimentation et étrangère à tout dogme ou à toute croyance; Locke soumettait les principes de l'entendement à l'examen critique auquel Hobbes, depuis trente ans déjà, avait soumis les fondements de la société. Ce courant puissant devait fatalement forcer les portes de l'Université: quand le tutor de Swift, Saint-George Ashe, allait devenir Provost en 1692, il devait introduire dans les programmes du Collège l'essai de Locke qui allait devenir comme une bible nouvelle; après lui, le Dr Peter Browne, Provost à son tour en 1699, devait, en fidèle disciple de l'auteur désormais immortel de l'Essai, publier lui-même un Traité philosophique intitulé « *Procedure of the Understanding* »; lorsque le jeune George Berkeley allait en 1700 s'inscrire à Trinity l'atmosphère intellectuelle du collège devait être complètement changée, l'esprit moderne allait y régner en maître. Mais cette vague nouvelle de pensée, qui devait porter Berkeley si haut, déferla vainement autour des murs déjà séculaires à l'époque où Swift y étudia. Il ne fut nullement atteint. Swift et sa génération demeurèrent enfermés encore dans l'antique isolement spirituel, restèrent étrangers à cette révélation philosophique.² Aussi sa pensée

¹ Sur le retard de l'influence de Bacon en Angleterre, voir l'étude de Prof. W. R. Sorley : « Hobbes and contemporary Philosophy », dans le vol. VII de la « *Cambridge History of English Literature* », et aussi le livre toujours utile et fort peu dépassé de Charles Rémusat sur Bacon, Paris, 1858. Livre IV, chap. II et III. La Société Royale de Londres, fondée sous sa première forme (Philosophical College) dès 1645, était la réalisation du rêve baconien de la Nova Atlantis.

² Une seule réserve est à faire : Swift qui devait nourrir de fidèles sentiments d'affection pour le philosophe Berkeley, qu'il protégea et recommanda maintes fois à de grands personnages (Lord Berkeley, Lord Ormond, Lord Carteret), l'admira même comme philosophe et semble bien s'être initié à sa philosophie, ainsi que le montre W. A. Eddy dans son étude sur Gulliver (« *Gulliver's Travels* », Princeton Univ. Press, 1923, p. 101-105). Il fut frappé du moins par l'idée de relativité si finement analysée par Berkeley dans sa

prit-elle dès ces jeunes années une toute autre direction, une direction même diamétralement opposée, où il devait s'engager avec une obstination croissante. Le monde extérieur, avec ses lois physiques, son rythme et son infinitude lui resta perpétuellement clos, car il ne put

« *Theory of Vision* » (que notre notion de grandeur et de petitesse, nullement innée, est un produit de l'habitude et fonction de la puissance ou de la faiblesse de nos organes) et devait en donner une saisissante illustration dans le contraste de Lilliput et Brobdingnag. C'est de Berkeley qu'il déclare, dans le *Journal* à Stella (Letter LXIII, April 7, 1713) : (He) « is a very ingenious man and great philosopher, and I have mentioned him to all the ministers, and given them some of his writings ; and I will favour him as much as I can. This I think I am bound to do, in honour and conscience, to use all my little credit toward helping forward men of worth in the world » ; et plus tard, écrivant à Lord Carteret (sept. 3, 1724) il le présente comme « one of the first men in this kingdom for learning and virtue » ; ailleurs (lettre à Oxford, août 17, 1725), il l'appelle « a true philosopher and an excellent scholar ». Berkeley était donc à ses yeux le type du « vrai philosophe », le philosophe idéal qui comprend non seulement la grandeur de l'univers, mais la petitesse de l'homme, et que l'amour irraisonné de la logique et des abstractions ne rend point ridicule ou odieux. Cependant son pur idéalisme, où disparaît totalement le monde matériel, provoque chez Swift un sourire indulgent : « Ce pauvre philosophe Berkeley, écrit-il en 1714 à Arbuthnot (oct. 19), possède maintenant l'idée de santé, qu'il lui a été difficile de produire en lui, car il avait été auparavant saisi par une si étrange idée de fièvre qu'elle fut dure à détruire par l'introduction d'une idée contraire ». A Lord Carteret il le définit comme « le fondateur de la secte des immatérialistes, par la vertu d'un livre fort curieux sur ce sujet » (les « *Principles of Human Knowledge* » publiées en 1710), mais ce qu'il y a d'étrangeté dans ses conceptions est au regard de Swift largement compensé par ses vertus, son absolue sincérité de philosophe et son entier détachement : « He is an absolute philosopher, with regard to money, titles and power ». Aussi Swift, bien qu'inquiet pour son « romantique » ami qui renonça en 1724 à un bon Doyenné pour aller fonder aux Bermudes une université — collège de philosophes et d'ascètes — insista vivement auprès de Carteret pour que celui-ci accordât son appui à l'entreprise. Swift admirait sans doute Berkeley plus qu'il ne le goûtait vraiment, et il disait de son « *Alciphron* » (écrit au retour des Bermudes pour défendre la foi contre tous les sceptiques et déistes, donc fort dans le goût de Swift par l'inspiration générale et le but poursuivi) : « It is too speculative for me » (May 4, 1732). Swift se sent dépassé par Alciphron, comme par *Hylas et Philonöus* ou les « Principes ». Seule la Théorie de la Vision a pu, par ses plus fortes attaches avec la réalité et son attaque de la métaphysique « innéiste », toucher son intelligence et laisser quelque chose à sa mémoire. Mais c'est avec la personnalité exceptionnelle du philosophe que Swift sympathise plutôt qu'avec sa philosophie. La « spéculation » de Berkeley ne trouve grâce auprès de lui que parce qu'elle est celle d'un homme sincère et bon et surtout celle d'un ami.

le découvrir à temps; l'horizon borné des programmes universitaires contribua à lui faire chercher une issue en lui-même. Trinity College en effet était encore régi par les statuts de fondation, élaborés par Laud, qui « laissèrent leur empreinte sur les études durant plus d'un siècle »¹. Les quatre premières années, préparatoires à l'examen de Bachelier-ès-Arts, avaient un programme semblable, d'où étaient totalement exclus les mathématiques et l'Hébreu réservés aux « graduates » de cinquième et sixième années. Pendant ces quatre ans de préparation, les mêmes étudiants devaient consacrer tout leur temps d'une part à l'étude des classiques latins et grecs, sous la direction de leur tutor, d'autre part à celle de la philosophie qui occupait vraiment parmi toutes les disciplines la place d'honneur. Non seulement elle était enseignée dans des conférences obligatoires, mais les étudiants étaient tenus de prendre part presque chaque jour, de deux à quatre heures du soir, à des débats philosophiques officiels qui avaient lieu dans la grande salle du Collège. Puis, au début de chaque trimestre les étudiants des quatre premières années, réunis en une séance solennelle subissaient encore en philosophie un interrogatoire public, et enfin, pour le « final B. A. » les candidats, trois par trois, un « répondant » donnant la réplique à deux « opposants », devaient discuter trois séries de quatre questions, rituellement et en la présence des Fellows et du Proctor. Quelle était donc cette philosophie, puisque Descartes et Bacon en étaient exclus²? Elle se réduisait à peu près à la scolastique ou « logique » et aux commentaires sur Aristote. En seconde année, on expliquait l'*Organon*, en troisième la Physique, en quatrième la Métaphysique, excepté pendant le Carême où tout le monde traduisait la morale à Nicomaque. En première année, pour s'initier à l'Aristotélisme, il fallait expliquer deux fois d'un bout à l'autre l'*Isagogè* de Porphyre³. — *Introductio in Dialecticam* —

¹ Stubbs, loc. cit.

² Georges-Louis Lesage, dans ses « *Remarques sur l'Angleterre, faites par un voyageur dans les années 1710 et 1711* (Amsterdam 1715), fait observer que le goût philosophique des Anglais va de préférence aux sceptiques et aux empiristes plutôt qu'aux représentants les plus graves de la philosophie moderne, aux Descartes et aux Calvin. « Ceux qui ont quitté la vieille philosophie donnent plus dans les sentiments de Gassendi que dans ceux de Descartes dont je n'ai jamais entendu dire du bien en Angleterre ».

³ Sur l'importance de l'« *Isagoge* » de Porphyre dans l'enseignement philosophique du moyen âge, voir le passage caractéristique des statuts de la

Impossible de suivre d'une oreille distraite; chaque jour par de minutieuses interrogations le professeur se rendait compte s'il pouvait ou non continuer le cours. Aux débats, aucune fantaisie n'était permise, il fallait suivre pas à pas les voies austères de la logique; la forme « syllogistique » était rigoureusement imposée. Cette logique était pratiquée par les maîtres eux-mêmes avec le plus grand zèle, et un an avant l'entrée de Swift, le « Prévôt » Marsh, futur Primat d'Irlande avait écrit à l'usage des élèves « in usum Juventutis Academicæ Dubliniensis » ses « Institutiones Logicæ » qui furent regardées avec vénération. Or Swift avait peu d'inclination pour ce genre d'exercices qu'il trouvait artificiels et vains, et il ne cessa de les mépriser. Lorsque, quelques années plus tard, il se préparait à se faire recevoir maître-ès-arts à Oxford, il écrivait à son cousin Thomas¹: « j'ai rafraîchi mon Latin et je suis en train de revoir mon Grec, mais quant à entreprendre des cours de Philosophie, j'atteste que je me laisserai plutôt mourir dans un fossé que de m'y résoudre ». Il ne changea jamais d'opinion sur ce point et n'hésitait pas plus tard, lorsqu'il revenait sur le sujet de ses études, à confesser sa lourdeur d'esprit, son manque d'agilité en matière de dialectique; il assurait ainsi Mrs. Pilkington² au grand scandale de cette admiratrice, qu'il avait été « really dull », et il aurait déclaré au jeune Sheridan « qu'en dépit des nombreux efforts qu'il fit à son entrée au collège pour lire quelques-uns des vieux traités de logique de Smeglesius, Keckormannus, Burgersdicius³, etc., il n'avait jamais eu la patience de lire seulement trois pages d'aucun d'eux tant il était dégoûté par la stupidité de l'ouvrage. « Et, ajoute

Faculté des Arts de Paris (xiii^e siècle), cité par E. Gilson dans ses « Etudes de Philosophie médiévale » (1921), p. 56, note, et qui commence par ces mots : « Veterem logicam, videlicet librum Porphyrii », etc.

¹ Lettre du 3 mai 1692. Elr. Ball, vol. I, Supplem. Letters, p. 366. Cette lettre n'a pu être encore utilisée par les biographes de Swift.

² Mrs Pilkington, Memoirs, p. 69, vol. I, Dublin, 1748. Cité par Craik.

³ Les trois logiciens avaient été très en faveur au xvii^e siècle : « La Logique de Smiglecius, disait Rapin, est un bel ouvrage ». L'œuvre de Keckermann, qui date des premières années du siècle (*Opera omnia*, Colon. 1614) traitait à la fois de physique (*Systema Physicum*, Dantisci 1610) de métaphysique, de logique et d'éthique. En Angleterre toutefois, ces logiciens, à peu près à l'époque où Swift faisait ses études, commencèrent à être supplantés par Wallis (*Institutio Logicæ* 1687), mais à Dublin, ils durent garder leur prestige jusqu'à l'apparition des « Institutiones » de Marsh. Sur les Aristotéliens en Angleterre au xvii^e siècle cf. Hallam, *Littér. de l'Europe* vol. IV, Ch. III.

Sheridan, quand Swift fut pressé par son tutor de se mettre sérieusement à l'étude de la logique, il demanda à celui-ci, « ce qu'il pourrait bien apprendre dans tous ces livres. Son tutor lui répondit: l'art de raisonner. Swift répliqua qu'il n'en éprouvait aucun besoin, et qu'il raisonnait fort bien sans cela »¹. Malgré le discrédit que Forster² essaie de jeter sur ces lignes de Sheridan, elles paraissent refléter fort bien la vérité et n'ont contribué du reste en rien à la formation de la légende malveillante, déjà admise à l'époque où parut le livre de Sheridan, des déplorables études de Swift et de son obstination de « cancre » à ne vouloir rien apprendre. C'est Orrery en somme qui est le premier coupable, par son interprétation du « speciali gratia » inscrit, en face du nom de Swift, sur le procès-verbal de l'examen de Baccalauréat-ès-Arts: « c'est une expression, confie-t-il à son fils³, qui à l'Université implique le plus grave des blâmes. Le grade ainsi obtenu est pour ainsi dire déshonorant, et cette trace qu'il en reste dans les archives académiques de Dublin, rien ne pourra l'effacer; pas même la célébrité maintenant si bien établie, dont jouit Swift dans le monde entier ». Delany reprit la même interprétation ajoutant que Swift s'appelait lui-même volontiers un « dunce » à cette occasion. Interprétation chaque fois reprise par les biographes, Sheridan, Johnson, Hawkesworth, jusqu'à ce que Barrett tentât fort laborieusement, en se fondant sur la lettre de Richardson à Lady Bradshaigh, de déplacer le point de vue traditionnel et de faire porter le blâme, non plus sur l'insuffisance de Swift, sa lenteur d'esprit ou sa paresse, mais sur sa pétulance et son indiscipline. Barrett crut ainsi découvrir que Swift, collaborant au *Tripes*, sorte de Revue élaborée par les étudiants où les professeurs étaient caricaturés et l'enseignement tourné en ridicule, en l'année 1688, fut l'objet d'une punition grave — expulsé du collège pendant un mois, et contraint de solliciter à genoux le pardon du Doyen bafoué. Le Dr Barrett introduisit ainsi le *Tripes* dans l'œuvre de Swift, où Nichols et Scott le laissèrent subsister. Cette juvénile et abracadabrante élucubration, mêlée de latin de cuisine et de vers de mirliton, qui ne prétend à rien d'autre qu'à faire jaillir un rire bruyant par des calembours, des grivoiseries et de malicieuses allusions à des événements locaux ou des incidents de collège (et jusqu'aux découvertes

¹ Sheridan, ed. 1787: p. 4.

² Life, p. 31.

³ Remarks. Lettre 1.

de Molyneux ¹⁾ ne présente aucun intérêt comique ou satirique véritable et est même dépourvue de cette épique puérité que l'on trouve parfois dans des productions collectives d'enfants plus jeunes, de simples collégiens ²⁾. Rien là qui puisse sûrement déceler la main, même inexperte encore, de Swift; rien non plus qui puisse prouver que Swift demeure étranger à cette algarade littéraire. Nous ne partageons ni le sentiment admiratif de Barrett, ni l'indignation de Forster, pour qui cette imputation est un « outrage à la mémoire de Swift ³⁾ ». En réalité, les plaisanteries philosophico-médicales du Tripos feraient parfois penser à certains passages de Scriblerus, où l'artificialité du sujet produit la même recherche d'effet et les mêmes platitudes, encore faudrait-il, dans Scriblerus, mettre à part les passages où la verve d'Arbuthnot triomphe des obstacles de la matière et de l'inertie des abstractions. La prétendue découverte de Barrett paraît donc assez mince et une critique avertie ne retient à peu près rien du Tripos. Cependant l'effort du Vice-Provost de Trinity pour atténuer l'importance de l'échec ou demi-échec de Swift dans ses études et attirer notre attention sur les emportements de son caractère et ses indocilités n'est pas demeuré vain. D'une part, ce qu'il a entrevu, sans pouvoir le confirmer, de l'application de Swift à une partie de ses études, s'est trouvé confirmé par la découverte ultérieure de Forster. Celui-ci en effet, ayant entre les mains le « roll » ou procès-verbal de l'examen, a pu établir définitivement que les notes obtenues par Swift étaient en somme fort honorables (*Male* en philosophie, *Bene* en grec et latin, *negligenter* en « thème » ou dissertation), supérieures à celles de la plupart de ses camarades ⁴⁾, et préciser ainsi le sens dublinien de la mention « speciali gratia » ⁵⁾ qui n'entachait nullement

¹⁾ « Secondly Dr Molyneux, his rare discovery of part of the meat's sudden digestion and corruption in the mouth, thus:

R. pinguis caponis leggum unum et wingum, tosti shouldromontis et carnis bovinæ unà stizum unum vel alterum..... compressu oris fiat bolus et procul dubio inter hiatus dentium et super gingivas tum statim foetida fiat concoctio... etc., etc.

²⁾ Rien qui fasse songer par ex. à la « machine à décerveler » d'Ubu Roi ou aux autres trouvailles des jeunes auteurs de la classe de 3^e du Lycée de Rennes, dont faisait partie Alfred Jarry. Sur « l'affaire Ubu » voir la très intéressante étude d'Albert Thibaudet (Nouvelle Revue Française, juin 1922).

³⁾ p. 33

⁴⁾ dont beaucoup avaient des « pessime » et des « tacet » et fort peu seulement comptaient des « bene ».

⁵⁾ elle signifie seulement que malgré une insuffisance dans l'une des

l'honneur du nouveau bachelier. D'autre part, Barrett, dans les *Buttery Books* ou Livres de Crédence, a fait un certain nombre de trouvailles dont la valeur reste acquise: il a révélé ainsi, en effet, le nombre respectable de punitions encourues par l'un ou l'autre des deux cousins Swift (le prénom étant omis sur le cahier) et entre qui il paraîtrait équitable de les partager. Dans l'intervalle de deux seules années, du 14 novembre 1685 au 8 octobre 1687, nous trouvons le jeune « Swift » titulaire de vingt punitions, la plupart infligées pour absence aux services religieux, surtout à ceux où le port du surplis était requis. Parfois Swift aussi disparaît à la campagne sans avertir personne. Que ce Swift fût parfois Thomas au lieu d'être Jonathan est parfaitement possible, cependant ce que nous savons ultérieurement de Thomas prudent et habile, un peu jaloux, avide d'estime et de succès aisé, nous conduit à attribuer la plus large part de ces incartades au futur auteur du Conte du Tonneau, dont la véhémence et les aspirations passionnées devaient trouver si peu de satisfactions dans l'existence routinière et morne du collège, où aux trois heures quotidiennes de « chapelle » succédaient les heures de cours et les heures de débats latins, où l'on ne pouvait sortir des murs sans autorisation écrite (« ticket » ou « pass ») de son tutor, et sans que l'on pût jamais s'absenter plus de deux heures sans être mis à l'amende pour « vagabondage en ville » (town haunting), où un appel rigoureux enfin était fait tous les soirs à neuf heures dans le hall. Le concierge guettant perpétuellement à la porte en robe noire devait apparaître aux yeux de Swift comme un odieux Cerbère. Aucune salle de jeu encore, aucun terrain de sports à l'intérieur ou autour du collège; le préau pour jeu de paume (fives-court) n'y fut aménagé qu'en 1694, la cour de récréation créée sur l'emplacement de New-Square et le Parc du Collège n'apparurent que plus de trente ans après le départ de Swift. Seul le « Bowling Green » ou jeu de boules vint en 1684 égayer la captivité des compagnons de Swift qui requèrent enfin l'autorisation de l'organiser avec l'argent des « Commencement suppers », mais c'était fort peu encore, beaucoup trop peu pour tant de jeunesse et d'activité débordantes. Les joviales et rudes facéties du Tripos s'expliquent donc comme une réaction nécessaire, tout comme les « Revues » de nos grandes écoles, et l'on excuserait volontiers Swift d'y avoir pris part, même si sa renommée n'en devait point profiter,

matières, le candidat mérite néanmoins par la qualité de ses autres épreuves d'être reçu partout et de ne point être retardé ainsi dans sa scolarité.

Facilement s'expliquent aussi, même si on ne les excuse pas tout à fait, les débordements des étudiants dans les rues et tavernes de la ville, aux rares heures de sortie. Nombreuses sont les punitions infligées aux « rioters »¹, aux élèves qui se mêlaient aux bagarres publiques, qui s'enivraient dans les tavernes et fréquentaient les tripots, qui parfois attaquaient et blessaient les paisibles citoyens ou importunaient de respectables dames. Ces trop joyeux jeunes gens apparaissaient comme les survivants des tumultueuses bandes d'escoliers médiévaux ou des compagnons attardés des Buckingham et des Rochester qui avaient, aux premières années de la Restauration, empli les nuits de Londres du bruit de leurs orgies; exploits du reste qu'allaient renouveler encore les « Mohocks », à l'époque du *Spectator*. Il ne faudrait cependant pas ici exagérer, car les nuits des étudiants dubliniens étaient courtes et le Proctor veillait. Remarquons en outre que le nom de Swift n'est point parmi ceux des pires énergumènes. Si par hasard il se mêla à eux, il eut l'adresse de ne point se faire prendre par le guet. Ses délits à lui sont ou plus légers, ou moins définis, mais il fut certainement parmi les town-haunters, parmi les bruyants vagabonds. C'est que Trinity était encore une sombre demeure au temps où Swift y séjourna et tandis que sa jeunesse vigoureuse se révoltait contre l'immobilité forcée d'un emprisonnement monacal, son imagination contre un fatras pédantesque, et sa fierté contre la dépendance, seules devaient apparaître douces les heures où auprès de son maître aimé il lisait avidement historiens et poètes et celles aussi, où avec une énergie cependant plus tendue et l'âpre désir de connaître ses forces, il suivait déjà ses pensées jusqu'au bout avec une implacable logique qui n'était point celle des traités surannés.

Départ de Trinity et séjours à Leicester.

Le départ de Trinity reste obscur². Swift dans son *Fragment*, nous apprend seulement que « devant les troubles qui éclatèrent, il s'enfuit chez sa mère »; or, ces troubles s'étaient préparés dès 1687 depuis l'instant où Tyrconnel avait remplacé Clarendon comme

¹ Cf. Stubbs. p. 143.

² Ni Forster ni Craik n'essaient de donner de précisions. Seul Barrett discute la question avec soin p. 13-14.

vice-roi d'Irlande et où, avec l'aide du nouvel et fanatique Lord-lieutenant, Jacques II avait tenté de catholiciser l'Irlande de même façon que l'Angleterre se heurtant du reste à la courageuse et opiniâtre résistance de Trinity, qui s'opposa à la nomination de fellows catholiques et à l'ingérence du vice-roi dans la gestion de ses biens; mais ils n'éclatèrent en réalité que vers la fin de 1688 au moment de la fuite du Roi vers la France. C'est alors que Tyrconnel dispersa la Société philosophique de Dublin et que l'armée qu'il venait de lever parmi les fanatiques, les oisifs et les gens sans aveu commença à harceler et piller les Orangistes et les Protestants. L'Université était suspecte et on avait accusé les étudiants d'ouïr un complot contre Tyrconnel; cependant, ce ne fut qu'en février 1689, un mois à peine avant le débarquement de Jacques en Irlande que commencèrent les actes de violence: le collège fut envahi par deux compagnies d'infanterie qui fouillèrent les bâtiments et emportèrent les armes, et par des dragons qui enlevèrent les chevaux. Dès le 1^{er} mars, cinq Fellows s'enfuyaient en Angleterre, suivis quelques jours après de cinq autres, quelques uns restèrent courageusement à leur poste, mais six mois après, le 16 septembre, sans raison apparente, le collège fut transformé en garnison, puis en prison et les derniers fellows chassés. A quel moment partit Swift? Barrett estime qu'il dut avec son cousin quitter Trinity vers la fin de janvier 1689¹. Non seulement l'appréhension du danger, mais encore la mort de leur oncle Godwin, survenue vers la fin de 1688 expliquent leur départ, surtout celui de Jonathan. Car Swift, malgré qu'il en eût, perdait en lui son principal soutien. Godwin, accablé par la ruine et le chagrin, avait succombé à une douloureuse maladie mentale prenant vers la fin la forme d'une léthargie. Swift, peu tendre envers lui, devait cependant être l'obligé encore de ses fils, Deane, qui devait être le père de son futur biographe, et Willoughby l'aîné, prospère commerçant fixé au Portugal, qui ne l'abandonnèrent point. A maintes reprises, ils lui témoignèrent l'un et l'autre leur affection, et Swift était encore au collège quand il reçut de son cousin de Lisbonne² un obligeant message qui devait

¹ Car les registres du collège mentionnent l'absence de Thomas du 26 janvier 1688 au 17 août 1689, ses autres absences n'étant autres que les périodes de vacances, à Noël et en septembre, et Barrett pense que les deux cousins durent vraisemblablement partir ensemble.

² C'est Deane Swift qui rapporte cette histoire dans son *Essay*: un jour, Swift, sans un penny en poche et méditant tristement à sa fenêtre sur sa situation, vit passer dans la cour du « Quadrangle » collégial un matelot

être suivi de beaucoup d'autres. Il accepte ces générosités avec une gratitude un peu gênée. Les remerciements coûtent beaucoup à sa fierté; il les compte malgré lui comme autant d'actes pénibles accomplis qu'il ne veut point recommencer. Sa lettre à son jeune cousin Deane¹ est à cet égard caractéristique: il reconnaît une fois pour toutes sa dette de cœur envers l'aîné et charge le cadet, son correspondant, d'exprimer pour lui et mieux que lui ses sentiments à son frère. Son oncle William qu'il appelle « le meilleur » de ses oncles² lui vint aussi en aide et son oncle Adam lui témoigna du moins de l'affection, lui donna de sages conseils pour sa gouverne en amour.³ Cependant, en quittant Trinity, ce fut chez sa mère, à Leicester, qu'il se rendit. Celle-ci, qui avait à peine de quoi vivre, n'avait guère à lui offrir que son affection et la douceur de son caractère courageux et enjoué, dont son fils devait aimer quelquefois à parler⁴. Deane Swift esquisse d'elle un assez prévenant portrait: « Sa conversation était d'une extrême politesse, pleine de gaieté et d'agrément, et apparaissait telle même aux personnes les plus jeunes et les plus vives, de sorte que certains membres de notre famille qui lui rendirent visite à Leicester, il y a plus de cinquante ans, parlent d'elle aujourd'hui encore avec la plus grande affection..., elle aimait à se lever de grand matin, était tout habillée dès six heures d'une mante et d'un jupon

qui bientôt se dirigea vers lui et lui remit une somme d'argent de la part de son cousin Willoughby. Swift le remercia et voulut lui offrir quelque chose pour sa peine, mais le matelot refusa. Swift fut frappé de ce désintéressement, mais ne réitéra pas son offre, de peur de voir disparaître une partie de la précieuse somme, appréciant la merveilleuse valeur de l'argent. Forster reproduit en entier p.46 le passage de Deane Swift.

¹ du 3 juin 1694: « I had designed a letter to my cousin Willoughby and the last favour he has done me requires a great deal of acknowledgement; but the thoughts of my sending so many before, has made me believe it better to trust you with delivering my best thanks to him, and that you will endeavour to persuade him how extreme sensible of his goodness and generosity I am. »

² Lettre de Swift à son oncle William 29 nov. 1692.

³ Cf. Lettre de Swift à Miss Jane Waring, 4 mai 1700. Son oncle instruit de son flirt lui demanda de lui confier quelles étaient ses intentions à l'égard de Miss Waring.

⁴ Il conta ainsi au D^r Lyon la façon amusante dont sa mère, quand elle venait le voir à Laracor, aimait à donner à leurs rendez-vous un caractère clandestin « imposed on the credulity of the lodging keeper (Mrs. Brent) to whose house she went by pretending she had come to receive the addresses of a lover. »

qu'elle gardait toute la journée, selon la mode de ce temps-là; ses principaux passe-temps étaient les travaux d'aiguille et la lecture. Elle déclarait vers la fin de sa vie (car c'était en réalité une femme de contentement facile) qu'elle était riche et heureuse et comblée de tous les biens¹. » Mais son fils devait être déjà beaucoup moins aisé à satisfaire et l'excellente femme dut s'ingénier à lui procurer des distractions; elle l'introduisit, plutôt que dans les somptueux manoirs de la gentry environnante, à Stoughton Hall chez Sir George Beaumont, chez les Herrick de Beaumanor Park et les Heyrick de Thurmaston, dans des maisons plus modestes, comme celle des Jones où le jeune gradué de l'Université dublinienne devait avoir des succès plus faciles. Il plut même si bien à Betty Jones que sa mère s'en alarma, craignant qu'il ne laissât sitôt prendre son cœur, mais Betty, bientôt, à la première absence de Jonathan, épousa un « aubergiste de Loughborough, dont elle eut plusieurs enfants »². Il est certain, nous le verrons que Betty Jones ne fut pas la seule dont la présence divertît un instant la jeunesse oisive et avide de Swift; mais notre ignorance presque complète de ce moment d'arrêt et de détente entre deux phases essentielles de cette jeunesse autorise peu de conjectures.

¹ cité par Forster p. 54. Note.

² Lettre de Swift à Mr. Worrall. janvier 1728-9.

CHAPITRE II.

LES DEUX PREMIERS SÉJOURS CHEZ TEMPLE ET LES PREMIÈRES EXPÉRIENCES.

A. Premier séjour chez Sir William Temple.

(juin 1689—mai 1690)

Il dura au reste fort peu. Swift dut se lasser vite de cette existence un peu vide en un cercle trop étroit et trop modeste; sa mère dut éprouver quelque anxiété devant tant de jeune force inemployée et un besoin si ardent d'activité. Ses maigres ressources ne lui permettaient pas d'ailleurs de prolonger inutilement cette période d'attente pour son fils, et c'est elle sans doute qui se mit en quête pour lui d'une situation. Or, elle n'était pas sans relations: elle se trouvait apparentée à la femme même de Sir William Temple, Dorothy Osborne¹ et eut l'idée de s'adresser, pour l'avenir de son fils, à l'ancien ambassadeur et homme d'État. Celui-ci, dont le père « maître des Rôles » en Irlande avait en outre, nous informe Deane Swift, été lié avec l'oncle Godwin, accueillerait sans doute avec bonté ce jeune homme auquel un double souvenir le rattachait. Temple, qui goûtait pour la seconde fois les douceurs de la retraite après l'agitation de la politique et de la diplomatie, passait dans sa maison de Sheen, près de Richmond, des jours tranquilles à cultiver des arbres à fruits, les plus beaux d'Angleterre, disait Evelyn, ou à relire les classiques et à écrire sur les hommes et les choses d'aimables et disertes méditations. Encore trouvait-il que Sheen était trop près de Londres et que son repos

¹ C'est d'Orrery que l'on tient ce détail et il n'y a aucune raison d'en suspecter l'exactitude, car, ainsi que le remarque Forster, Orrery connaissait fort bien les descendants de Sir William.

ne serait complet qu'à une grande distance des bruits de la ville et de la cour: aussi avait-il acheté en 1686 un domaine dans le comté de Surrey, près de Farnham, à quarante milles de la capitale, au milieu de vastes landes de bruyères et d'ajoncs où il avait fait bâtir une maison et aménager des jardins, délicieuse et claire résidence surgie de la solitude sauvage et des bois embroussaillés. C'est tantôt à Moor-Park, nom qu'il avait donné à cette propriété, et tantôt à Sheen que Temple demeurait: il venait à Sheen lorsque des événements graves se préparaient ou se passaient à Londres, comme en 1688, et qu'il voulait courageusement les suivre de près, en gardant entre le fugitif et l'envahisseur une prudente et noble impartialité; il rentrait dans son enclos de province quand Londres cessait à nouveau de l'intéresser et qu'il était repris par son amour de la vie rustique. Nous ne savons au juste si ce fut à Sheen ou à Moor-Park que Swift vint se présenter à lui: le Fragment est sur ce point ambigu, il désigne d'abord Moor-Park, puis suggère quelques lignes plus loin que Swift aurait accompagné son nouveau maître au moment où celui-ci vint s'y installer, donc l'aurait joint avant son départ de Sheen. Craik suppose fort raisonnablement que Swift, entrant au service de Temple à Moor-Park, suivit d'abord son maître à Sheen où Sir William avait sans doute des affaires à régler (après la mort malheureuse de son fils ¹ à qui il avait légué Sheen) puis revint avec lui à Moor-Park. Il n'importe: nous pouvons par contre déclarer que non seulement « avant la fin de 1689 » ², mais dès le mois de juin, puisqu'il data d'alors son Ode à Sir William « written at Moor-Park in June 1689 », Swift était en fonctions auprès de l'ancien diplomate de La Haye.

Il devait rester longtemps, près de dix ans, déduction faite de la durée de ses absences, au service de l'homme d'état philosophe, et ses trois séjours à Moor-Park devaient avoir un caractère distinct. Mais ce fut le premier contact avec Temple qui devait marquer le plus profondément l'esprit ou le tempérament de Swift: un véritable apprentissage, de la vie plutôt que d'un métier, s'imposait à lui en exigeant de sa volonté et de son orgueil un effort qui devait laisser sa trace sur son caractère. Or, sur ce moment important nous manquons encore d'information, et nous devons utiliser, pour le pénétrer ou le

¹ John Temple son fils, désolé de n'être point à la hauteur de sa tâche, dans les fonctions de Secretary for war que son père lui avait fait attribuer, se jeta dans la Tamise en 1689.

² Craik, I. p. 27.

restituer, notre connaissance de ses alentours immédiats. Ce premier séjour finit en effet en mai 1690, or les premières lettres de Swift que nous possédions ne datent que de 1691, et le Fragment autobiographique, si succinct, ne distingue aucune époque et ne nous livre aucune impression. Cependant cette prise de contact avec les grands et le monde compta, nous le sentons, dans l'expérience de Swift et l'unique témoignage indirect s'y rapportant qui nous soit parvenu, la lettre de Temple à Sir Robert Southwell est riche en suggestions: Swift, à son premier départ de Moor-Park, avait révélé déjà à son maître tout un côté de son caractère et toute une évolution de sa pensée.

En entrant à Moor-Park Swift entrait à vrai dire dans la vie. Jusque-là il n'avait connu que l'existence de collège, très fermée, nous l'avons vu, de Trinity, puis il n'avait entrevu, autour de sa mère, que des gens modestes et sans personnalité marquante, qu'un milieu rural et de demi gentry, sans éclat social et sans activité intellectuelle ou politique. Ce qu'un jeune homme peut appeler le monde lui demeurerait encore inconnu. Or, Moor-Park le transportait d'emblée dans une sphère tout autre, celle de la renommée acquise et des élégances incontestées, celle sans doute de ses rêves récents. Temple¹ était alors aux yeux de tous, et aux siens, et encore à ceux de Swift un personnage de haute importance, un de ceux sur qui la nation entière, et le Parlement et la Cour, et trois souverains successifs, et toute l'Europe même à plusieurs reprises, avaient eu les yeux fixés. Il avait été l'artisan de la Triple alliance contre la France, et le négociateur admiré de la paix avec la Hollande et du mariage du Prince d'Orange avec Marie; il avait inauguré une diplomatie de loyauté et de fidélité et avait su conserver au milieu de la lutte acharnée des partis et des dynasties ainsi que de la corruption régnante, une attitude réservée et digne; nul n'avait aucune bassesse à lui reprocher² et l'Angleterre

¹ Sur Temple, voir outre les études anciennes, de Macaulay, Courtenay (*Memoirs of the Life, Works and Correspondence of Sir William Temple*. Lond. 1836,) de Luden (« Biographie ». Göttingen 1808) les deux études parues à Oxford en 1908 : Beavan, M. L. R. « Sir William Temple » (Gladstone Essay) et Lyttel E. S. « Sir William Temple » (Stanhope Essay), ainsi que le Chap. de Tilley, A. A. « The Essay and beginning of modern English prose »: Ch xvi du vol VIII de la Cambridge Literature.

² bien que Macaulay, dans son Essai sur Temple qui n'est que le compte rendu,, peu animé, de l'ouvrage de Thomas Courtenay : fasse des restrictions sans doute excessives, sur son incorruptibilité : « He was not exempt, we think, from the prevailing political immorality. His mind took the contagion, but

de la nouvelle révolution lui était en grande partie redevable de cette ère de prospérité et de paix intérieure qui commençait. Charles et Jacques avaient eu besoin de lui, Guillaume allait aussi demander ses conseils. Son refus mainte fois répété du pouvoir et sa retraite présente ajoutaient encore à son prestige. Il serait difficile de trouver à cette époque une plus haute figure morale : il était comme l'arbitre de la nation. Rien ne pouvait flatter autant l'ambition d'un jeune homme que d'approcher un tel personnage. Temple avait à ce moment soixante et un ans, mais, malgré le deuil tragique qui avait affligé sa famille, malgré la goutte aussi qui le tourmentait depuis l'âge de quarante-sept ans et le rendait parfois mélancolique, il demeurait d'un esprit vigoureux et lucide et d'une volonté si ferme qu'il refusa toujours, nous dit sa sœur Lady Giffard¹, de consulter les médecins, préférant les simples conseils de ses amis. Il était même robuste encore, si l'on en croit le récit de Muralt² qui lui rendit visite à peu près à la même époque. « Je vis M. Temple sain et gai qui, quoique goutteux et dans un âge assez avancé, me lassa à la promenade et qui, sans la pluie qui survint, m'aurait, je crois, réduit à lui demander quartier. » On peut constater que ce portrait du voyageur Muralt s'accorde parfaitement à celui de Lady Giffard, bien qu'il ne soit qu'une incomplète esquisse; Muralt est d'ailleurs trop frappé par les traits extérieurs du tableau, l'aspect de la maison, qui paraît être celle de Sheen, et non Moor-Park, « petite, commode et proprement meublée, assez éloignée de la ville pour se mettre à l'abri des visites, l'air sain, le terrain bon, la vue bornée mais belle, un petit ruisseau qui coule près de là et qui fait le seul bruit qu'on y entend. » Le « chevalier Temple »

took it ad modum recipientis, in a form so mild that an undiscerning judge might doubt whether it were indeed the same fierce pestilence that was raging all around. The malady partook of the constitutional languor of the patient. The general corruption, mitigated by his calm and inadventurous temperament, showed itself in omissions and desertions, not in positive crimes; and his inactivity, though sometimes timorous and selfish, becomes respectable when compared with the malevolent and perfidious restlessness of Shaftesbury and Sunderland». Il faut dans ce jugement intéressant, où se marquent la pénétration de Macaulay et son sens historique, faire la part pourtant de son whiggisme intransigeant.

¹ *The Life and Character of Sir William Temple, Bart. written by a particular Friend.* London, 1728. p. 21.

² Muralt (Louis Béat de) *Lettres sur les Anglais et les Français et sur les Voyages.* Zurich 1725. Cette visite à Temple eut bien avant 1694, puisque Muralt parle de « Madame Temple » qui mourut à cette date.

comme il l'appelle, le célèbre négociateur et philosophe séduit surtout Muralt par sa courtoisie de grand seigneur et par la simplicité large et de bon ton de son hospitalité. Cette lettre du voyageur suisse ne nous fournit donc guère qu'un cadre, mais exact et précieux. Quant au portrait moral que nous trace de Temple sa sœur dans un bel effort d'impartialité, il paraît, autant, du moins, que l'on peut s'en rendre compte par la lecture des lettres et des œuvres du «chevalier» et par l'étude de sa vie, d'une grande justesse: «Il respectait scrupuleusement la vérité, convaincu que quiconque l'avait une fois violée ne méritait jamais d'être cru; il était délicat sur le point d'honneur, d'une grande humanité et d'un bon naturel, prenant plaisir à rendre les autres satisfaits et heureux; ses passions étaient ardentes et vives par nature, mais tempérées par la raison et la réflexion; d'humeur gaie, mais fort inégale et sujette à de nombreux accès de spleen et de mélancolie, tombant parfois dans un grand abattement, lorsque le temps changeait brusquement ou que survenait quelque contrariété dans les affaires, souvent aussi, lorsque dans ses efforts pour servir son pays et lui faire honneur il éprouvait quelque déception ainsi que cela lui arriva, à deux ou plusieurs reprises, au moment où il allait aboutir; et l'idée seule de ce qui avait pu causer son désappointement lui était intolérable». Il y a dans ces notations un indéniable accent de vérité et Swift devait éprouver toute la mobilité de ce caractère. Mais Temple était fidèle par instants, avait le cœur chaud et n'abandonnait jamais ceux à qui il s'était une fois attaché, de même qu'il refusa d'autoriser son fils à se joindre contre la cause perdue de Jacques aux troupes du Prince d'Orange, qui était pourtant et devait rester son ami. «Il avait été un amoureux passionné, était un mari affectueux, un père tendre et indulgent, un bon maître et le meilleur ami du monde; comme il en avait conscience il ne tolérât pas, de la part de ceux qu'il aimait, le moindre soupçon ou la moindre jalousie.» Tyrannique dans ses affections, et intraitable avec les gens qui n'avaient pas la chance de lui plaire jusqu'au point «d'être gêné à leur vue et de ne pouvoir souffrir de les entendre», véhément dans ses reproches et violent dans ses disputes, capricieux dans ses sympathies et ses antipathies, il était cependant simple et affable avec les gens modestes, affectant de ne faire aucune différence «entre les Princes et les plus humbles domestiques», aimant à parler aux enfants et prenant plaisir à tout, enfin professant une saine et haute philosophie, inspirée de la sagesse antique et se résignant avec pitié à l'inévitable. C'est bien ainsi que Temple nous apparaît dans ses

Essais où se traduit son amour de toute la nature sensible, des couleurs des formes et des parfums, de la grâce et de la fertilité des jardins, des fleurs, des ruches à miel et des fruits d'Angleterre aussi bons que les meilleurs du monde, nous dit-il, ainsi que l'en ont assuré plusieurs amis du continent¹, son amour du climat anglais aussi², moins humide que celui des Pays-Bas auquel il doit ses rhumatismes, et moins brûlant que celui de France et d'Italie, plus doux et tempéré que tous, épargnant à la peau les morsures du froid et du chaud, son amour de toutes les joies des sens,³ mais modéré par la peur de la douleur⁴, dont il finit cependant par s'accommoder, comme Montaigne, quand elle est inévitable; son amour de l'activité modérée et du repos, de la tranquillité, du confort, de l'indépendance, des plaisirs de l'esprit, de l'étude aisée et de la méditation. Sa sensibilité est riche, son intelligence vaste et claire, sinon profonde, sa mémoire bien meublée, sa volonté capricieuse. A Swift de s'adapter à toutes ces humeurs changeantes, de satisfaire cet esprit ondoyant et cependant obstiné, au jeune « amanuensis » de suivre pour la comprendre, puis pour la prévoir, cette pensée déliée, cette fantaisie toujours en mouvement, excepté quand il lui plaît de s'arrêter quelque temps sur un même objet, qui n'est pas celui qu'on croit. Sur quel pied Swift sera-t-il admis auprès de cet homme célèbre, dont il est un peu le parent? Sur celui d'une subordination familiale ou celui d'une servile dépendance? Maintenant encore, il est difficile de faire une réponse nette à cette question⁵. Certes, Temple, en le présentant

¹ *Essays*. « Of Gardening ».

² *ibid.* et « Of Health and Long Life ».

³ Of Health and Long Life,

⁴ *ibid.*

⁵ Macaulay, en quelques coups de crayon rapides et assez faux, avec des exagérations d'un mauvais goût évident, nous montre Swift en fonctions chez Temple : « Un excentrique, singulier (uncouth) et déplaisant jeune Irlandais; qui venait de l'échapper belle à Dublin, remplissait auprès de Sir William l'office de secrétaire en échange du couvert et de vingt livres par an, dînait à la seconde table, écrivait de méchants vers en l'honneur de son patron faisait la cour à une très jolie jeune fille aux yeux noirs qui était au service de Lady Giffard... son ardente fierté avait été rabaisée, semblait avoir été brisée par les calamités et les humiliations. Le langage qu'il avait l'habitude de tenir à son patron, si l'on en juge par les specimens qu'il en reste, était celui d'un laquais ou plutôt celui d'un mendiant. Un mot vif ou un regard froid du maître suffisait à rendre le domestique misérable pendant des jours entiers. Mais cette servile docilité (tameless) était celle avec laquelle un

un an plus tard par écrit à Sir Robert Southwell¹ l'appela officiellement « servant » et dut souvent le traiter comme tel ; mais les égards indéniables qu'il eut pour lui par la suite et les marques exceptionnelles d'estime qu'il lui prodigua nous conduiraient à croire que dès le début, il sut faire quelquefois alterner ses froideurs hautaines avec des gestes cordiaux, rares sans doute, mais d'autant plus précieux pour l'« amanuensis » si attentif et susceptible. Quant aux témoignages de Swift sur Temple et son attitude envers lui, ils varient considérablement sans qu'aucune indication de date puisse nous éclairer sur la période des débuts et la distinguer nettement des autres. Cependant un mot de son Fragment sur l'amélioration qui suivit son premier retour à Moor-Park² nous inviterait à placer tout à l'origine, sinon les journées les plus amères, du moins les plus humbles, celles où, n'étant encore qu'un « jeune homme fruste et inexpérimenté »³ il était traité par son maître en « écolier »⁴. Car, en réalité, l'amertume déborde le premier séjour et les premières années, et devait envahir, de manière inégale et imprévue, même l'époque plus tardive où Swift possédait déjà la confiance de Sir William. En effet, comment expliquer autrement l'allusion la plus importante aux heures mornes de Moor-Park que l'on trouve dans le Journal de Stella :⁵ « Vous rappelez-vous combien je souffrais quand Sir William Temple prenait son air froid et colère durant trois ou quatre jours ? Par ma foi, j'ai repris courage depuis, mais il gâtait en lui un beau gentleman. » Peut-on supposer que Swift ne fait appel ici qu'au souvenir d'une petite fille de huit ans, qui ne devait pas comprendre encore ces tristesses et à qui on devait soigneusement les cacher ? Il est bien plus naturel de penser, croyons-nous, que Swift évoque là une époque ultérieure où Stella déjà adolescente pouvait comprendre tout et sympathiser avec lui. Il y eut de bonnes heures et des heures mornes sur toute l'étendue de ces dix ans. Swift ne put jamais oublier ni la morgue de Sir William, ni sa vertu, son intelligence et sa bonté auxquelles il sut, à mainte reprise, rendre

tigre qui a été pris, mis en cage, et qu'on affame se soumet au gardien qui lui apporte à manger. L'humble valet était au fond le plus hautain, le plus prétentieux, le plus vindicatif, le plus despotique des hommes ».

¹ Voir plus loin p. 155.

² Voir p. 160 et note 3.

³ a raw and inexperienced youth.

⁴ Journal à Stella, 3 avril 1711.

⁵ ibid. 4 avril 1711.

justice et hommage. Mais, sa première impression dut être bonne, si l'on en juge par l'Ode qu'il écrivit à l'adresse et en l'honneur de son maître dès son installation à Moor-Park, en juin 1689¹: le jeune poète exprime dans un élan spontané et en un langage artificiel, la joie d'être sorti du collège et du royaume de la Pédanterie, où gît la Science inerte en des livres sans vie, pour venir goûter auprès de l'homme qui symbolise la vertu, le vrai savoir et le génie modeste, les douceurs d'une retraite cachée, propice à la Poésie. Le vers s'es-souffle, ou se fige en des strophes rigides; la Muse de Swift parade trop devant nous à la manière d'une comédienne et n'est vêtue que d'oripeaux et de clinquant, cependant la scène sur laquelle elle évolue est reconnaissable sous ses travestissements et le souffle de Moor-Park, de ses eaux et de ses bois s'y fait encore sentir. Swift éprouve comme une délivrance; il maudit rétrospectivement les disciplines mortes où sa jeunesse fut emprisonnée et les lugubres « dons » qui furent ses geôliers. Devant lui s'ouvrent les allées claires du parc et des années neuves, qui lui semblent libres. Il a franchi avec allé-gresse cette première marche de la vie; les forces si longtemps répri-mées en lui débordent avec bonheur dans ces mètres pindariques qui sont cependant comme un prolongement encore de sa captivité, une habitude servile qui se continue en lui inconsciemment. Quant à Temple, son maître, dont il n'a pas eu le temps encore de scruter le caractère, il est simplement pour lui le héros, le type achevé de l'homme supérieur qui a tenu entre ses mains les destinées des nations et qui pouvant faire la guerre, a préféré la paix²; « autour de la tête ceinte de ces lauriers, comme une flamme légère, l'éclair se joue,

¹ *Ode to the Hon. Sir William Temple. written at Moor-Park in June 1689.* Craik, à tort croyons-nous, ne l'examine que dans le Chap. du 2^e séjour à Moor-Park. vol. I, ch. II et semble la considérer (p. 40) comme inspirée par son séjour à Oxford, qui ne se place qu'en juillet 1692.

Bien que nous sachions aujourd'hui grâce surtout à Elrington Ball, que l'Ode à Sancroft a été antidatée (mais d'un peu plus d'un an seulement et non de trois) il ne s'ensuit pas que l'Ode à Temple soit postérieure à la date qu'elle porte. L'évidence interne ici — à la différence de l'Ode à Sancroft — semble nettement tendre à confirmer cette date.

² Strophe VI :

About the head crown'd with these bays,
Like lambent fire, the light'ning plays;
Nor, its triumphal cavalcade to grace,
Makes up its solemn train with death;
It melts the sword of war, yet keeps it in the sheath.

mais il ne veut point pour orner sa cavalcade triomphale terminer sa marche solennelle par la mort : il fonde le glaive guerrier, mais le garde au fourreau ». Dans ce style détestable, que Dryden ne saura bafouer assez et auquel Swift renoncera vite, s'exprime cependant un sentiment vrai d'admiration et de révérence¹. L'étudiant frais émoulu de Trinity subit pleinement le prestige des grands hommes d'action, de ceux surtout qui ont participé au pouvoir, et il ne sait comment encenser assez ce premier Puissant avec qui il lui est donné en partage de prendre contact et de travailler. L'idée seule d'être même à un humble degré le collaborateur de Temple a dû être en effet pour lui d'une grande séduction. L'humanisme de Swift, par ailleurs, devait lui faire sentir la beauté antique d'une retraite obscure après une carrière glorieuse, d'une attitude à la Cincinnatus, mais sincère et sans rien de théâtral ; aussi aux accents de péan de la II^e strophe, voit-on succéder la note virgilienne de l'amour du repos, de la tranquillité des champs et des bois, par contraste avec le tumulte des villes, l'agitation vaine, et toutes les impostures de la politique. L'ode se change ainsi en satire, mais sans se dépouiller d'une généralité horatienne et solennelle : les serpents et les basilics de la cour et des palais ont forcé Temple « cuirassé... de vertu et de transparente innocence », à prendre ce doux chemin de l'exil. Ici, dans cette ombreuse retraite semblable au Paradis où Adam tomba, le héros du poète qui « s'efforça en vain de cultiver une cour stérile », cultivera son jardin, et c'est d'un jardin, témoin jadis de la chute de l'humanité, que surgira à nouveau, transmuée, l'humanité². Tandis que son maître est né pour poursuivre de grands desseins, lui, humble cadet presque déshérité par la nature en faveur des aînés privilégiés, n'a reçu en apanage que l'étincelle secrète de la Poésie, trop uniquement nourrie encore dans l'indolence et attisée par d'immérités éloges ; ses efforts pour s'élever jusqu'à la Philosophie ne l'ont jusqu'ici conduit qu'à écrire des vers : que son héros accepte donc ceux-ci comme un insigne mais sincère hommage de son admiration.

Nous croyons en effet que l'ode à Sir William Temple marque non seulement une étape dans la formation intellectuelle de Swift, mais qu'elle marque une étape aussi, et l'étape initiale, dans l'évolu-

¹ Shall I believe a spirit so divine

Was cast in the same mould with mine? (XI)

² Your garden's better worth your nobler pain,

Here mankind fell, and hence must rise again.

tion de ses sentiments à l'égard de son patron. Elle nous montre qu'il est venu à lui dans un élan de confiance, ouvrant sa jeunesse à tous les espoirs et croyant éprouver une légitime et durable satisfaction dans sa fierté. D'autres satisfactions sans doute lui étaient réservées, mais non avant qu'il n'eût éprouvé de nombreuses déceptions, de vives blessures pour son orgueil. Temple n'était pas du reste la seule personne avec qui il dût compter. Il y avait d'abord la maîtresse du logis, Lady Temple, Dorothy Osborne, que Swift devait se permettre bientôt d'appeler Dorinda dans ses vers. Elle avait épousé Temple, plus jeune qu'elle d'un an, dans des circonstances à la fois romanesques et dramatiques; en 1648, l'année de la mort de Charles I, cette jeune fille appartenant à une famille ardemment royaliste avait sauvé son frère, coupable d'une piquante espièglerie à l'adresse des Têtes rondes, de la prison ou de l'échafaud parlementaires, par sa présence d'esprit, son mépris du danger et sa pénétration psychologique¹: le jeune William Temple bien que fils d'un membre du Long Parlement, séduit par un courage si viril, s'était mis à l'aimer et après sept ans d'attente et de luttes contre des difficultés sans nombre et des résistances politiques et familiales, était parvenu à l'épouser, mais après seulement que la petite vérole eut défiguré ce beau visage. Cette union d'un Montague et d'une Capulet était cimentée d'une affection profonde, et Swift devait témoigner lui-même du zèle de l'épouse à soigner son mari et de son angoisse devant la maladie de celui-ci. « La douce Dorothée, paisible, sage et grande... choisie pour être la meilleure compagne de l'homme le meilleur »² fut au foyer de Temple en même temps qu'une active collaboratrice comme une source de tendresse et de sérénité. Le grand chagrin de la mort de son fils pesait cependant plus lourdement sur elle que sur les autres membres de la famille, et Swift nous dit que la tristesse « quand elle

¹ Son frère, dans une auberge de l'île de Wight, où la rencontre eut lieu entre les trois jeunes gens, avait écrit avec un diamant sur les carreaux de la fenêtre: « And Hamon was hanged on the gallows they had prepared for Mordecai », menace à l'adresse des régicides qui lui valut d'être arrêté aussitôt et de comparaître devant le gouverneur: là, Dorothée, ayant l'intuition que les Têtes-Rondes ne manqueraient point de galanterie au point de la condamner elle, prétendit aussitôt être la seule coupable et sauva ainsi son frère. Cf. Tho. P. Courtenay. *Life and works of Temple* 1836 et Tho. Seccombe Dict. of Nat. Biogr.

² Poem occasioned by Sir William Temple's Late Illness and Recovery, written in December 1693.

quittait ce visage » qui s'efforçait de paraître calme pour rassénérer les autres, ne se retirait jamais au delà de son cœur où « elle avait son palais ». Cette mère affligée avait pourtant été brillante et vive; sa belle-sœur Lady Giffard l'appelle une « femme très remarquable » et déclare qu'elle écrivait si bien « que ses lettres devraient être publiées »¹. Swift conserva pour elle une affection admiratrice et tendre et sans doute la présence de cette femme bonne et douce à Moor-Park dut-elle atténuer souvent, aux jours mauvais, l'amertume du jeune secrétaire. Celui-ci n'oubliait pas qu'elle était sa parente, qu'un lien particulier, que nulle mauvaise humeur environnante ne pouvait briser ou détendre, le rattachait à elle, dans cette maison où, quoi que l'on fît, il n'était pas un étranger. Mais le rôle trop effacé où elle se restreignait laissait la place plus large à l'autre dame de céans, à la sœur du maître, Martha Temple, Lady Giffard, qui devenue veuve très jeune s'était retirée auprès de son frère bien-aimé à qui elle allait vouer un véritable culte. Les deux portraits que peignit Lely du frère et de la sœur² dégagent de frappantes ressemblances: le même visage arrondi et la même régularité noble et accusée de traits, de grands yeux noirs assez écartés avec des paupières un peu lourdes, un nez plutôt massif, une bouche courte aux lèvres fortes; dans tout le visage une expression altière et dédaigneuse, avec quelque défiance dans le regard. Macaulay déclare au sujet de Lady Giffard que c'était « une personne de plus grande importance que la femme » même de Temple; cette formule paraît vraie surtout des dernières années; la sœur, dont l'admiration pour les talents de son frère allait croissant, gagnait aussi sur lui en ascendant ou influence. Ils lisent ensemble les livres les plus divers, et jusqu'aux traductions d'Homère d'Ogilby; ils échangent des impressions qui ne sont pas toujours très critiques, bien qu'elles prétendent à l'être; ils tirent ensemble aussi la leçon morale des événements du jour. Puis après la mort de Lady Temple, c'est Lady Giffard qui sera la maîtresse de maison, qui donnera des nouvelles de « Papa » à toute la famille, à Lady Berkeley, à Lady Portland et ses autres nièces, elle aura la haute main sur tous les serviteurs et sur Swift, lui-même, le « secrétaire » qu'elle enverra en mission où il lui plaira, même auprès du roi où, dit-elle,

¹ Elles ne l'ont été que beaucoup plus tard, par E. A. Parry, en 1888 « *Letters from Dorothy Osborne to Sir William Temple* ». Quant à la correspondance de Martha Temple, Lady Giffard, elle a été publiée en 1911, précédée d'une esquisse biographique par Miss Julia G. Longe, Londres.

² Reproduits dans le vol. de Miss Longe.

« j'imagine qu'il ne lui déplait pas d'avoir des occasions de se rendre ». Mais ici déjà nous anticipons sur les événements; nous nous reportons bien au delà du premier séjour de Swift à Moor-Park, nous nous en éloignerions davantage encore si nous voulions préciser mieux les rapports du secrétaire avec Lady Giffard. En fait, nous ne savons rien d'autre de ce premier séjour que comment il commença et comment il finit. Nous ne pouvons qu'esquisser la scène où se passèrent les événements ignorés, et crayonner les personnages qui en furent les témoins. Or, quelques autres personnages encore méritent certes d'être mentionnés: Swift, dès son entrée chez Temple, y trouva la famille Johnson dont un des membres devait tenir une grande place dans sa vie. L'histoire des Johnson est encore enveloppée d'une grande obscurité et aucune découverte nouvelle n'a pu soit corroborer, soit démentir les révélations si anciennes du correspondant du *Gentleman's Magazine*.¹ Dans cet article anonyme où se mélangent curieusement d'évi-

¹ *Gentleman's Magazine* November 1757. (vol. XXVII p. 487-491) article signé des initiales : C. M. P. G. N. S. T. N. S. — C'est une erreur évidente commise par l'auteur de cet article que de placer le départ de Stella pour l'Irlande avant la mort de Temple, puisque nous savons par Swift qu'il n'eut lieu, et à sa propre instigation, qu'en 1700 (Cf. Forster p. 126) et d'en attribuer l'initiative à Temple lui-même : « As soon as she was woman enough to be entrusted with her own conduct, she left her mother and Moor-Park, and went to Ireland, to reside, *by the order of Sir Wm, who was yet alive* ». Quant au jugement porté par l'auteur sur le caractère et l'intelligence de Mrs. Johnson : « She was a person of a surprizing genius; few women ever exceeded her in the extent of her reading; none in the charms of conversation. She had seen the world; her addresses and behaviour were truly polite; and whoever had the pleasure of conversing with her for a quarter of an hour, were convinced that she had known a more genteel walk in life than her present situation confined her to », bien qu'il dépasse singulièrement celui que se formerait le lecteur du journal à Stella en se fondant uniquement sur les rapides allusions de Swift à l'excellente femme qui lui fait de clandestines visites à Londres à l'insu de sa maîtresse Lady Giffard et lui apporte des gâteaux sucrés, des bougies et des bouteilles de parfums, — il faut reconnaître cependant que, contrairement aux conclusions trop absolues et peu justifiées du D^r Elrington Ball dans sa discussion pourtant très intéressante de ce problème (Corr. vol. IV. App. I. p. 450), il n'est nullement incompatible avec les déclarations de Swift, même celle « qu'elle était d'extraction moins élevée que son mari, et qu'elle n'avait guère à se vanter de ses origines » (*Character of Mrs. Johnson*). Les qualités d'esprit attribués à Mrs Johnson par l'auteur de l'article sont sensiblement de même ordre que celles dont Swift et ses amis faisaient crédit à sa fille. Rien là de surprenant, ni d'inconciliable d'autre part avec le libellé et l'inspiration du testament de Temple, qui devait, par respect pour les bienséances,

dentes erreurs et de frappantes précisions et qu'il est difficile de rejeter en bloc, plus encore que de l'admettre intégralement, les relations de la famille Johnson avec celle des Temple apparaissent tout autres que chez les biographes immédiats de Swift. Mrs Bridget Johnson, au lieu d'être selon Orrery et la tradition classique¹, la veuve d'un serviteur (majordome ou intendant) de Sir William, aurait été au contraire la femme d'un négociant du nom de Johnson (qui après avoir fait de mauvaises affaires dans le commerce avait gréé un sloop et navigué pendant un certain nombre d'années entre l'Angleterre et la Hollande), et ne serait entrée au service des Temple qu'après que la mort de son mari l'eût laissée sans ressources avec, disait-elle, « trois

ranger forcément Mrs. Johnson parmi ses « gens ». L'erreur de fait dont est entachée cette lettre de confidences au *Gentleman's Magazine* est même explicable, à la fois par une défaillance de mémoire de l'auteur et par la réserve dont il l'accompagne : « *She was conducted thither by Swift; but of this I am not so positive, as I am, that her mother parted with her as one who was never to see her again.* »

Tous les autres détails fournis par l'auteur sur l'existence de Mrs. Johnson après la mort de Temple, sur son séjour à Farnham chez les parents de son gendre et de son second mariage avec Mose l'intendant des Temple, attestent une information précise et personnelle, de même que ses réflexions sur l'inégalité de condition et d'éducation de Mrs. Mose et de son mari. « *It was certainly a match of policy : ... perhaps her eldest daughter's distress might make her desirous of relieving her with the spoils of the old steward; or Mose might be privy to certain secrets that she was unwilling to have divulged; and therefore she might not dare to reject his proposals, for fear of drawing his resentment upon her.* » A tout prendre, la lettre se recommande plutôt par un accent d'indiscrète vérité, et par un sentiment très personnel d'admiration à l'égard de cette « extraordinaire femme destinée à plaire à Sir Wm Temple. » L'auteur conte ensuite l'histoire de Stella et des voleurs qu'a raconté Swift dans son « *Character of Mrs. Johnson* » (Stella, tirant courageusement sur eux, en pleine nuit, montrant ainsi la bravoure qu'elle tenait de son père Sir Wm Temple) et poursuit par des considérations plus oiseuses sur la destinée de Stella et l'impossibilité pour Swift de devenir son mari effectif.

¹ Cf. Orrery. *Remarks*. Lettre II : « *Stella's real name was Johnson. She was the daughter of Sir William Temple's steward* »... et plus loin :... « *her father, who as I said before, had been a menial servant to Sir W. T.* » voir aussi Craik. vol. I. p. 32 : « *Mrs. Johnson, widow of a confidential servant of Sir Williams.* » Or, s'il en était ainsi, le nom du mari, Johnson, apparaîtrait certainement dans les lettres de la famille Temple, alors que (dans la correspondance de Lady Giffard, par ex.) où Mrs. Johnson est souvent mentionnée, il n'est jamais fait allusion à lui ou à son souvenir. Cf. Miss Longe, loc. cit. p. 179.

enfants ». Le correspondant inconnu s'accorde assez bien ici, sur la situation sociale et l'origine de Johnson, avec Swift lui-même¹, selon qui le père de Stella, loin d'être de basse et humiliante extraction, était « le fils cadet d'une bonne famille de Nottinghamshire ». Les deux témoignages réunis semblent s'opposer à l'interprétation des biographes. Des trois enfants de Mrs Johnson, Edward, le fils, Ann et Esther, les deux filles, on ne sait au juste qui fut l'aîné. Selon Forster² et Craik³ Anne était plus jeune qu'Esther ; selon notre correspondant, c'est Anne qui était l'aînée⁴ non seulement des filles, mais de la famille entière ; pour nous, nous croyons avec l'informateur du *Gentleman's Magazine*, qu'elle était l'aînée et cette question en apparence négligeable nous fournit assez étrangement ici le moyen d'établir le bon aloi de son information. Si nous nous reportons en effet au *Journal* à Stella qui parlera ultérieurement à mainte reprise du beau-frère d'Esther, Fillby, nous y trouvons, à la date du 3 octobre 1710, une mention curieuse de sa sœur Anne à une époque où sans doute celle-ci n'était pas encore mariée : « Ce matin, la sœur de Stella est venue me voir, m'apportant une lettre de sa mère qui est à Sheen, mais viendra bientôt en ville, et me rendra visite ; elle m'a donné une bouteille d'eau minérale, toute petite, en me priant de vous la faire parvenir au plus tôt, ce que je ferai ; elle m'en a promis aussi un flacon d'une quarte ; votre sœur avait bonne mine et paraît être une bonne et modeste jeune fille »⁵. Ces dernières paroles nous semblent caractéristiques et il paraît surprenant que l'on n'en ait pas encore dégagé toute la signification : Swift parle évidemment ici d'une personne qu'il a vue pour la première fois, il formule une impression, il esquisse en deux mots un de ces portraits moraux que l'on ne fait qu'au premier contact avec un être encore inconnu : « elle a l'air d'une bonne et modeste jeune fille ». Il ne lui viendrait certes, pas à l'esprit de définir ainsi à Stella sa propre sœur, s'il la connaissait déjà, si surtout, ainsi que le déclarent Forster, Craik et la tradition autorisée, il avait vécu côte à côte à Moor-Park avec les deux sœurs à la fois. Non, Anne Johnson fait ce jour là son entrée dans l'expérience de Swift : la lettre et le ton du passage le prouvent avec une égale netteté. Or, nous avons

¹ Character of Mrs. Johnson. Cf. plus haut, p. 56 (n. 2).

² p. 62. « Two daughters, Hetty and a younger sister Ann. »

³ Vol. I. p. 33 : « The elder of these two daughters was Esther Johnson.

⁴ « The eldest, a daughter, was brought up in London, and there married a Filby, a baker. »

⁵ « ...your sister looked very well and seems a good modest sort of girl ».

là la corroboration indéniable de la déposition du correspondant, en ce qui touche la sœur de Stella : cette sœur n'apparut pas à Moor-Park ou, du moins, n'y demeura jamais, pas plus que son frère Edward. Anne fut élevée loin de sa mère et loin d'Esther, à Londres, et c'est là qu'ensuite elle se maria avec Fillby. Et c'est bien ainsi qu'à l'époque du Journal à Stella, elle pouvait, en inconnue et de la part de sa mère, se présenter à Swift. Elle avait grandi hors du cercle des Temple, hors de l'atmosphère familière à Swift. Edward, le frère, fut de même « exilé » de Moor-Park. L'informateur anonyme est ici sûr de lui, les renseignements qu'il détient sont de source directe, et lorsque plus tard, sur le départ de Stella pour l'Irlande, il fait erreur, il en a conscience et nous prévient en somme, loyalement. Mais ici, sur le point important de l'éducation d'Esther, son assurance nous montre qu'il possède par devers lui les preuves de ses dires. Esther, la petite Hetty, fut seule admise au séjour de Moor-Park, seule soufferte par le Maître ; non seulement tolérée, mais considérée avec sollicitude et l'objet d'une particulière dilection : « Le troisième et dernier (de ses enfants) était sa fille Esther, qui, seule de tous ses enfants fut autorisée à résider avec elle à Moor-Park où elle fut élevée, et dans son allure comme dans ses vêtements, il y avait quelque chose de tellement supérieur à la condition et à l'état de fortune de sa mère ou de ses frère et sœur que bientôt l'on déclara dans le monde que Miss Johnson était la fille de Sir William. Mais quand bien même elle eût été habillée comme les autres enfants de sa mère, la nature l'eut distinguée d'eux suffisamment. Sa mère et son frère étaient blonds tous les deux et sa sœur, dit-on, l'était aussi. Le garçon ressemblait, rapporte-t-on, à son père, qui par conséquent dut être blond aussi, puisque son fils l'était à un degré surprenant. Et pourtant Esther, ou comme on l'appelait habituellement dans la famille, Hetty, avait les yeux et les cheveux d'un noir admirable, et le reste de ses traits offrait une telle ressemblance avec ceux de Sir Wm T..., que personne ne pouvait avoir d'hésitation sur le rapport qui l'unissait à lui. Et même, si cette ressemblance avait pu échapper aux regards, les attentions extraordinaires de Sir Wm pour elle, et le soin qu'il apportait à son éducation auraient suffi à convaincre tout esprit non prévenu que Miss Hetty Johnson était la fille de quelqu'un appartenant à une plus haute sphère qu'un faiseur de négoce avec la Hollande. Le respect que Sir Wm affectait de témoigner à l'enfant, amena sa famille à suivre son exemple ; et les familles environnantes observant la même conduite à son égard,

elle perdit totalement cette servilité qui aurait dû déteindre sur ses manières et son maintien, si elle avait été élevée dans la dépendance, et sans avoir su quelle était sa réelle condition .»¹ Ainsi, ces considérations sur l'âge relatif des deux sœurs, nous ont conduit, sous la direction de notre informateur, jusqu'au point crucial de la question: Hetty la petite et la dernière venue jouissait à Moor-Park de privilèges uniques parce qu'elle y détenait, de par la nature, d'imprescriptibles droits. Cette croyance à la naissance illégitime et aristocratique de Stella était, nous le savons, déjà courante à cette époque et bien avant la mort de Swift; Orrery y fait nettement allusion dans ses Remarques², mais nulle part elle ne s'affirme de manière aussi convaincante et ne s'accompagne d'un aussi riche ensemble de présomptions que dans cette lettre au Gentleman's Magazine. La ressemblance de Stella avec Temple a été souvent observée: on pourrait aussi découvrir un air de parenté, selon nous frappant, entre Esther Johnson et une nièce de Temple, Lady Portland, fille de John Temple, propre frère de Sir William: dans le portrait que fit d'elle Godfrey Kneller on croirait reconnaître une sœur de Stella; on retrouve les mêmes grands yeux mais un peu obliques, aux paupières lourdes, aux sourcils accusés, le même nez un peu plus renflé vers le bas, la même bouche droite et sévère. Esther ressemblait peu d'autre part, soit au Johnson blond, son père putatif, dont parle le Gentleman's Magazine, soit à sa mère courte et rondelette « plutôt grasse et forte que bien faite », mais cependant jolie avec une grande finesse de traits, un teint délicat et coloré et des yeux extrêmement brillants. Stella, plus grande que sa mère, avait cependant avec elle ce trait commun d'être, selon le mot de Swift, « a little too fat »³. Mais ce qui paraît avoir le plus frappé toutes les personnes qui l'approchaient, et Swift parmi eux, c'était cette parfaite aisance, cette grâce souveraine « plus qu'humaine » qu'elle avait « dans tous ses mouvements, toutes ses paroles, tous ses actes »⁴, et qui permit à Addison, lorsqu'il vint en Irlande, de la reconnaître entre toutes; ce trait essentiellement aristocratique, et qui paraît l'avoir

¹ Gentl. Mag. loc. cit. p. 488.

² Remarks. Lettre II: ...«however unaccountable this renunciation of marriage rites might appear to the world. it certainly arose not from any consciousness of too near a consanguinity between him and Mrs. Johnson, although the general voice of fame was willing to make them both the natural children of Sir William Temple.»

³ Character of Mrs. Johnson.

⁴ ibid.

caractérisée, Stella ne pouvait guère le devoir à un majordome ou un marchand, et il serait tout au moins curieux que parmi les enfants de Johnson, elle seule l'eût possédé, alors que sa sœur par exemple, apparaissait à Swift « une bonne et modeste fille » c'est-à-dire une personne nettement dépourvue de distinction et d'élégance. Peut-être pourrait-on remarquer au contraire que, tandis que sa sœur Anne donnait à première vue l'impression d'une santé florissante (« looked very well »), Esther fut toujours d'une constitution délicate, souvent malade avant l'âge de quinze ans, et souffrante longtemps aussi, avant de succomber à sa dernière maladie. Cette fragilité de santé la rapprocherait encore de Temple qui, à partir de quarante ans souffrit de bien des affections diverses. Enfin, pour ajouter un indice encore à toutes ces présomptions, le tempérament même de Temple et sa disposition d'esprit ne sont pas sans donner couleur à cette hypothèse : dans ses *Essais* s'exprime, nous l'avons vu, une fine sensualité, tenue sans doute en lisière par un jugement averti et par la peur de tout excès, mais assez vive pour que la sagesse qui l'enveloppe ne puisse pas nous donner le change et pour demeurer malgré tout un des traits dominants et explicatifs de son caractère. Temple éprouvait fortement le charme de la santé, chez lui-même et chez les autres, de la santé source de toutes les joies, bonheur élémentaire et premier, stimulatrice de toutes nos activités : « quoi qu'il puisse être du bonheur, dans ses rapports avec l'état de l'esprit, il est certain que les plaisirs dépendent de l'état du corps, et que, pour en jouir, il faut qu'un homme se porte bien, de même que le vase doit être intact pour que le vin s'y tienne bon ; car, s'il en est autrement, le vin a beau être délectable et généreux, il perdra sa saveur, et versez-en autant qu'il vous plaira, il aigrira et mieux vaudra s'en passer. Quiconque veut bien manger, doit avoir bon estomac ; qui veut goûter le plaisir de boire doit avoir le palais frais ; qui veut jouir pleinement de la beauté d'une femme doit être lui-même plein de vigueur »¹. Cet épicurisme de dilettante répond chez lui, on le sent, aux appétits du tempérament, appétits non point violents et déchaînés, mais comportant une mesure et impliquant un choix, cherchant à se concilier avec la tranquillité et se portant de préférence sur les objets familiers et exquis de son entourage comme sur les fruits de ses espaliers, ses pêches duvetées et ses pommes rares. Et n'est-ce point, au fond, commenter ses *Essais* que d'imaginer,

¹ *Of Health and Long Life*.... « who will enjoy a beautiful woman must be in vigour himself. »

parmi les séductions de Moor-Park pour son maître, non loin des trésors du verger, la jeunesse en effet charmante d'une femme petite et fraîche, au teint plein de santé et d'éclat (et fort différent du visage grêlé de petite vérole de l'épouse respectable) aux yeux d'une extrême vivacité, aux mouvements prestes et souples d'un être en pleine vigueur? Sans doute, de nombreuses questions indiscretes se presseraient auxquelles l'absence de tout document ou indice empêche de répondre : quand et où se seraient nouées ces relations? Auraient-elles pu se prolonger effectivement à Moor-Park? Et combien d'enfants Mrs. Bridget Johnson avait-elle en réalité lorsqu'elle y vint? Autant de problèmes insolubles auxquels il faut se résigner. Mais nous avons certainement, en suivant jusqu'à ce point avancé les révélations du « correspondant » et en les rapprochant des confidences de Swift, fait un pas de plus vers la compréhension de Stella et de sa situation si particulière à Moor-Park. Sans doute, Temple la classa dans son testament parmi les serviteurs : « Esther Johnson, servant to my sister Giffard », tandis qu'il y appelait Swift « Mr. Jonathan Swift, now dwelling with me » ; mais il était bien tenu, par égard pour sa famille, de sauvegarder les apparences, et ce qui est beaucoup plus remarquable c'est que Stella soit la seule à recevoir au lieu d'une banale somme d'argent,¹ un legs important et présentant comme un caractère nobiliaire, le revenu des terres de Morristown en Irlande ; sans doute aussi Esther Johnson était attachée au service de Lady Giffard mais une lettre, trop négligée jusqu'ici, de la toute puissante belle-sœur de Temple, à une de ses nièces² nous donne de précieuses indications sur le rôle et la place de Stella. Lady Giffard remercie sa nièce et Lady Berkeley à la fois de la pèlerine de velours et de la nouvelle servante que ces dames viennent de lui envoyer, malheureusement, la nouvelle soubrette, qui porte le nom de Lettice, s'est montrée trop exigeante et d'un amour-propre trop chatouilleux, se plaignant de dîner à l'office et d'avoir à faire elle-même son lit, ne comprenant point que l'on n'ait pas plus d'égards pour une femme (*gentlewoman*) aussi bien née et aussi bien apparentée qu'elle. Lady Giffard, ayant besoin d'une servante qui consente à balayer, et considérant que trois « *gentlewomen* » à son service constitueraient un train de maison

¹ comme les cent livres léguées à Swift et les cent livres léguées à William Dingley, « cousin » de Temple et étudiant à Oxford.

² datée, selon Miss Longe, du 30 déc. 1697. Cf. Miss Longe. loc. cit. p. 214-216.

excessif, vient de congédier l'ambitieuse Lettice. Car les deux « *gentlewomen* » qu'elle possède déjà auprès d'elle sont « sa cousine Martha Dingley » et Hetty Johnson. Stella est donc, nous le voyons déjà, en bonne compagnie, mais elle est plus encore que nous ne croyons, car la cousine Dingley ambitionne sa place, la plus honorable et la plus élevée de Moor-Park (« *Hetty's place being the height of her ambition* »). Ces deux parentes pauvres sont distinctes des gens de la maison ; elles sont dans l'intimité de la maîtresse ; elles ne font certes ni leur chambre ni leur lit, elles ont elles-mêmes des servantes. Et Hetty, dont la parenté n'est pas officiellement proclamée, a cependant le pas sur la parente reconnue. Bien plus : Hetty la favorite aura même, par ordre du maître, un précepteur : Swift est chargé de l'instruire, tout comme son prédécesseur « M. Gore »¹ donnait quelques années plus tôt des leçons à la fille même de Sir William, à la douce petite Diana qui devait mourir à l'âge de quatorze ans. Et n'est-ce pas au fond, Hetty qui a remplacé Diana dans le cœur de son père ? Il est vrai que deux petites filles, Bessy et Dorothy, les orphelines de l'infortuné John Temple, sont souvent à Moor-Park avec leur mère, la française Marie de Plessis, et apaisent le chagrin de leurs grands parents, mais leur mère ne s'entend pas toujours très bien avec Sir William et sa femme, et souvent la jeune famille de « Jack » va séjourner à Londres, dans l'Hôtel des Temple à « Pell Mell ». Esther Johnson au contraire est inséparable de Moor-Park ; elle en est l'humble hôtesse et cependant un peu le génie tutélaire. Dans le cottage qui lui est réservé, à elle et sa mère, tout au fond du parc, près de l'étang, au milieu d'un bois touffu et envahissant, laissant à peine une éclaircie devant la porte, Stella et sa mère recevaient les visites du secrétaire de Sir William ; là le jeune poète, entre deux lectures d'Horace ou deux laborieuses imitations de Pindare apprenait à écrire à la petite fille de sept ans ; il devait aussi lui conter de doctes histoires empruntées à ses auteurs anciens et parfois jouer avec elle au bord de l'étang ou la conduire à la grotte de la Mère Lud ou Ludlam (*Mother Lud's Cave*) qui se trouvait non loin de là et qui était célèbre dans les légendes du Surrey. C'est là peut-être que le jeune Swift composa ce poème descriptif cité dans le livre de Miss Longe² et recopié de la main gauche encore d'une petite fille, en lettres grosses et arrondies, en

¹ Cf. *ibid.* p. 150.

² p. 188-190. Ces vers ne se trouvent point, que nous sachions, dans les éditions de Swift.

lignes hésitantes: le poète y dépeint avec méthode et à grand renfort de souvenirs mythologiques, non parfois aussi sans une petite pointe d'humour aimable, les merveilles de la grotte qui vaut bien les sources de l'Hélicon. Que cette grotte l'inspire, mieux que Phébus le rapetasseur de vers et « la troupe banale des neuf mélodieuses »; elle a été comblée, dans ses alentours, de tous les bienfaits de Flore et de Pomone, et trois arbres en gardent l'entrée; la première chambre est vaste et haute sous sa voûte et les murs sont tapissés de mousse, puis le « toit » s'incline et s'abaisse, et au fond, s'ouvre une petite arcade étroite et basse où l'on ne peut pénétrer; la grotte dissimule ainsi, à la manière d'une chaste jeune fille, ses plus secrètes beautés; un ruisseau peu profond, qui cherche à poursuivre sa course souterraine, s'y engloutit enfin dans une fissure du roc. Cette grotte est la demeure du bonheur: fraîche est la source et la couche qu'offre le sol est celle, dure et ferme, qui convient aux gens pleins de santé, non aux malades ou aux hommes las. C'est l'entrée véritable des Champs-Élysées, et un sage demeure tout auprès, qui l'emporte sur la sybille. La grotte partage avec Moor-Park l'honneur de l'avoir; ici, la nature apparaît sous son antique vêtement, là (à Moor-Park) elle observe la mode et consulte son miroir; ici, elle est une vieille et cependant aimable dame, là, une vierge belle et non fardée. Et le poème, comme l'Ode à Sir William Temple, se termine par un hommage au philosophe qui règne sur les lieux, et célèbre aussi le triomphe accompli par l'art dans les jardins de Moor-Park. Ainsi Swift trouvait dans ce monde nouveau tous les charmes de la civilisation et de la vie de l'esprit unis à ceux de la nature; il y trouvait un homme qu'il admirait, il y trouvait aussi une âme d'enfant qui s'ouvrait à lui. Et cependant, ce premier séjour inauguré sous de si favorables auspices, se termina tôt et de manière sans doute fort pénible: nous sommes brusquement mis en présence maintenant de la déclaration sèche, et comme prétéritive de Swift, dans son Fragment autobiographique, qu'il souffrit de graves désordres dans sa santé et que « sur le conseil des médecins il retourna en Irlande à cette occasion, en l'année 1690 », et d'autre part de la lettre de Temple à Sir Robert Southwell¹, qui accompagnait le roi en Irlande en qualité de secrétaire d'état,

¹ datée du 29 mai 1690. C'est avant cette démarche de Temple que Swift, si l'on en croit sa lettre à son cousin Thomas (3 mai 1692) aurait été lui-même à la Cour briguer un poste et qu'il aurait eu, comme d'autres, à se plaindre des faveurs réservées aux « étrangers » de la suite du roi.

dans laquelle le maître de Moor-Park « offre » à celui-ci Swift comme « serviteur »¹, « au cas où il en aurait besoin d'un de même espèce que le porteur de la lettre ». Temple faisait suivre son offre d'un curriculum vitae de son protégé, ajoutait qu'il « avait du Latin et du Grec et un peu de Français », qu'il avait une bonne écriture, qu'il était très honnête et laborieux et à même de remplir tel office que son nouveau maître voudrait bien lui confier. Que s'était-il donc passé entre temps ? Swift s'éloignait spontanément de son idole de la veille, et Temple paraissait, à son départ, délivré d'une charge :... « sa famille, disait-il aussi, étant connue de moi depuis longtemps, j'ai été contraint jusqu'ici de m'occuper de lui ». Le maître se déclarait satisfait du travail et de la probité de son « domestique » ; celui-ci avait au bout d'un an découvert, et avec effroi, qu'il en était un.

B. *Premier intermède ; retour de Swift en Irlande.*

(mai 1690 — fin 1691).

La lettre de Temple à Southwell, si l'on en excepte ce mot fatidique et cruel pour Swift, et si l'on en oublie un instant l'évidente froideur, n'avait au fond rien de désobligeant, et suggérait même au Secrétaire du Lord Lieutenant un avantageux placement pour son ancien secrétaire : Temple lui demandait, soit de le garder à son service « as a gentleman to wait on you », soit de le recommander aux membres de Trinity pour l'obtention d'une « fellowship » au Collège, et sans doute était-ce là l'ambition secrète de Swift à ce moment. Mais l'université de Dublin était alors dans un état de trouble et de désorganisation, tout comme l'Irlande elle-même, partagée entre deux forces et deux rois : depuis le 16 septembre 1689 où le collège avait été envahi par les troupes de Jacques et les fellows dispersés, toute vie universitaire avait été suspendue ; les junior fellows s'étant réunis cependant entre eux le 20 novembre sous la direction du Vice-Provost avaient, malgré l'absence des seniors, procédé à la réélection de leurs « officiers » ; ils avaient aussi vraisemblablement adressé à Jacques à cette époque la courageuse Pétition non datée qui est

¹ « I venture to make you the offer of a servant, in case you may have occasion for such a one as the bearer. »

restée dans les Archives du Collège: protestation véhémement contre les spoliations dont le collège avait été illégalement l'objet, mais qui resta sans effet. Les clefs du collège restèrent du moins vers la fin de 1689, entre les mains de deux fellows « Mr. George Thewles et Mr. John Hall », qui refusèrent d'abord de les livrer au « Haut Chancelier d'Irlande », fonctionnaire Jacobite, lorsqu'il les leur demanda en avril 1690, et ne cédèrent qu'au bout de quelques jours sur les conseils du Vice-Chancelier de l'Université. Bien que l'on ne sache rien du voyage de Swift en Irlande à ce moment et que tous les biographes observent un silence complet, il est bon de se représenter aussi exactement que possible les conditions dans lesquelles le secrétaire de Temple arriva à Dublin. Son vieux collège ne pouvait lui offrir l'hospitalité et la ville elle-même devait être dans un curieux état d'effervescence ou de terreur: les armées de Guillaume débarquaient sur le sol Irlandais, tandis que l'armée de Jacques venait de se renforcer par l'arrivée des troupes de Lauzun, et la bataille décisive était imminente: elle eut lieu le 1^{er} juillet sur la Boyne et se termina par la défaite de Jacques, qui s'enfuit en France quelques jours après. Guillaume et l'Angleterre protestante reprenaient possession de l'Irlande. Les fellows de Trinity reviennent dans leur collège, d'abord Mr. Scroggs le 15 juillet, puis « immédiatement après », ¹ le D^r Browne, le futur Provost, puis Mr. Downes, Mr Reader, le Provost lui-même, et d'autres. Ils reprennent leurs logements, réduisent momentanément leurs traitements en attendant que les revenus du collège redeviennent normaux, se remettent courageusement au travail. Comme, vers la fin de 1689, Tyrconnel et Jacques avaient confié la direction de Trinity, transformé en prison à l'usage de Protestants, à un prêtre catholique D^r Moore, et que celui-ci avait introduit à la bibliothèque du collège de nombreux ouvrages catholiques, il régnait, dans cette bibliothèque la plus grande confusion; les fellows y remirent de l'ordre. Puis ils réélirent les membres du collège en novembre, nommant le D^r Browne Vice-Provost. Si Sir Robert Southwell consentit à faire une démarche en faveur de Swift, il dut vraisemblablement la faire avant ces élections collégiales, et se heurta peut-être à un refus, car les fellows, très jaloux de leurs prérogatives, ne permettaient point que le pouvoir leur imposât des candidatures ainsi qu'ils l'avaient prouvé récemment à Jacques et à son protégé catholique Doyle. Il est vrai que dans le cas de Swift, la situation eût été tout autre: .

¹ d'après le College Register, cité par Stubbs. p. 133.

la requête eût été faite par le gouvernement orangiste et protestant auquel l'université de Dublin venait de montrer son attachement et le candidat lui-même, anglican de souche et ancien élève de Trinity eût dû avoir les sympathies officielles. Mais nos conjectures sont vaines: nulle part Swift ne fit allusion à semblable démarche, et les archives universitaires ne font mention d'aucun fait qui puisse de près ou de loin, se rapporter à une candidature de Swift. Pourrait-on cependant, sans tomber dans de trop oiseuses hypothèses, interpréter la réflexion que Swift allait faire bientôt, après son séjour à Oxford, «qu'il avait reçu davantage de purs étrangers en quelques semaines que du collège de Dublin en sept ans»¹ comme aveu d'une récente déception? Cette interprétation ne nous paraît pas impossible; ce désappointement expliquerait mieux que toute autre chose, le retour relativement prompt de Swift auprès de Temple, et l'idée qu'il eut de s'adresser à Oxford. Car il ne semble pas qu'il eût encore, à cette date, malgré son affection pour elle, songé à l'Église, sinon comme à un pis-aller² et ses ambitions se limitèrent vraisemblablement à l'université. Où demeura-t-il pendant ce séjour de plus d'un an en Irlande? Ce ne fut probablement pas à Trinity, pour toutes les raisons que nous venons d'indiquer. Ce fut sans doute chez un de ses deux oncles restés en Irlande, Adam ou William, mais plutôt chez William «le meilleur de ses parents», à qui il allait s'adresser un peu plus tard pour faire venir son testimonium de Trinity, et avec qui il allait demeurer en relation³. Cet oncle était, comme ses frères, avoué (*solicitor*) et en fort bonne posture parmi les hommes de loi de sa génération: il occupa jusqu'à sa mort le poste de «filacer» à la «Cour des Plaidoyers Communs» et amassa une assez jolie fortune qui lui permit de se marier quatre fois, ou qui peut-être s'accrut, comme dans le cas de Godwin, de ses mariages succesifs. C'est donc, peut-on admettre, auprès de cet oncle affectueux et aisé que Jonathan, sans situation et désorienté, souffrant aussi de cette maladie qui se révélait en lui, passa l'année 1690-1691. Il dut profiter de ce temps de répit pour

¹ Lettre à son oncle William, 29 nov. 1692.

² car les paroles qu'il prononcera un peu plus tard, avant son départ pour Kilroot, «que n'étant plus obligé d'entrer dans l'Église pour vivre, il était résolu maintenant à partir pour l'Irlande afin d'y recevoir les ordres» semblent impliquer que jusque là sa foi hésitante l'avait écarté de l'Église, pour laquelle il éprouvait au reste une affection presque jalouse (*ode to Dr. Sancroft*, 1689).

³ bien qu'il ne nous reste qu'une lettre, celle indiquée ci-dessus, de toutes celles que l'oncle et le neveu purent échanger.

interroger l'avenir et s'examiner lui-même; à ses rêveries durent se mêler déjà d'amères réflexions. Il entrevit là, si on l'en croit¹, de puissants personnages qui s'intéressèrent à lui, qui « s'abaissèrent jusqu'à scruter son esprit » et qui parurent redouter l'inquiétude qu'ils y découvriraient. On ignore qui ils furent², on sait seulement qu'ils ne firent alors rien pour lui. Swift entrevit là que l'Irlande de son enfance et de sa première jeunesse n'avait rien à lui offrir; peut-être sentit-il la bonté, pourtant très réelle, de son oncle, se lasser ou s'inquiéter: vers le milieu de 1691³, il reprit le chemin de l'Angleterre.

Indécis, il revint sans doute d'abord chez sa mère, à Leicester. Il n'avait aucune assurance à lui apporter, aucun projet de carrière, aucun dessein précis; celle-ci, plus inquiète qu'à son retour de l'université, dut engager fortement son fils à revoir Temple, et Swift « allant plus mal »,⁴ au moral comme au physique, sujet à des abattements soudains après des moments d'exaltation, estima que Moor-Park était un bon refuge et revint s'y abriter avant que l'année ne touchât à sa fin.

C. Deuxième séjour de Swift à Moor-Park.

(Fin 1691—Mai 1694.)

Les débuts de ce second séjour qui allait avoir une importance capitale pour la formation de Swift sont pour nous très obscurs encore: Forster le fait à tort commencer dès la fin de 1690; Craik, avec raison, se fondant sur la lettre à la Société Athénienne, ne le fait commencer qu'un an plus tard; mais il néglige de parler du premier voyage à

¹ Lettre à Kendall, 11 févr. 1691-2. « And this is it which a person of great honour in Ireland (and who was pleased to stoop so low as to look into my mind) used to tell me, that my mind was like a conjured spirit, that would do mischief if I would not give it employment », phrase très souvent citée et du reste très significative.

² Craik (Vol. I. p. 26) estime qu'il s'agit de Lord Berkeley, mais Elr. Ball (I. p. 5. n.) objecte que Berkeley ne vint sans doute pas en Irlande avant 1699, date de sa nomination de « Lord Justice ».

³ On ne peut fixer que très approximativement la date de ce second départ d'Irlande, d'après la lettre de Swift à la Société Athénienne, écrite de Moor-Park, selon les déclarations de Swift lui-même six mois après son retour d'Irlande: « Being last year in Ireland from whence I returned about half a year ago », or, cette lettre est datée du 14 février 1691-2.

⁴ Fragment Autobiogr.

Oxford, qu'Elrington Ball situe avec précision ¹ en ¹⁵/₂ décembre 1691. Nous pouvons donc admettre qu'après un séjour de quelques mois chez sa mère, Swift alla à Oxford rendre visite à son cousin Thomas, puis revint s'installer à Moor-Park vers le milieu du mois de décembre, et fit enfin, en juin et juillet 1692, le séjour à Oxford qui lui confère son nouveau grade. Ceci établi, suivons Swift pas à pas dans cette nouvelle phase de sa vie. Comment s'aboucha-t-il à nouveau avec son patron, et quel fut le caractère de cette entrevue entre le fils prodigue un moment assagi et comme contrit après ses inefficaces velléités d'indépendance, et le patron conciliant, près de jouer un beau rôle et cependant content de recouvrer un précieux auxiliaire ? Swift fit d'abord, semble-t-il ², une simple visite à son ancien maître, et c'est en reprenant contact que les deux hommes conclurent tacitement comme un nouvel accord : le visiteur se réinstalla, non sans douceur, dans la paisible et noble résidence. Le Fragment nous confie ³ que ce deuxième séjour fut marqué par un accroissement rapide de la confiance du maître, qui bientôt chargea son secrétaire de missions en effet importantes : mais dans quelle mesure ce changement d'attitude chez Temple modifia-t-il la situation matérielle et sociale du jeune protégé ? On ne possède d'autres indications sur ce sujet délicat que celles contenues dans la lettre fameuse de Richardson à Lady Brads-haigh de 1752 et reproduite depuis par tous les biographes : « M. Temple (neveu de Sir William Temple) qui vient de mourir à Bath, a déclaré à un de mes amis que Sir William loua Swift, lors de sa première entrée dans le monde, au tarif de 20 livres par an, table comprise, pour lui faire la lecture et lui servir de secrétaire, ce qui constituait pour lui une fort belle situation, mais que Sir William ne lui fit jamais l'honneur de l'admettre à converser avec lui, ni ne l'autorisa à manger

¹ Vol. I, p. 9, n. en se fondant, sans doute sur la lettre à la Société Athénienne du 14 févr. 1692 : « about two months ago, passing through Oxford ». On peut de même préciser le retour de Swift à Moor-Park pour lequel Swift nous donne dans sa lettre à Kendall du 11 février 1691-2 une indication très nette : « depuis les sept semaines que je suis ici », ce qui situerait son retour chez Temple à la date du 16 ou 18 décembre 1691. La lettre à Thomas Swift, du 3 mai 1692, fait aussi allusion à ce premier voyage ou séjour : « when I was at Oxford »...

² Cf. la lettre de Swift à la Société Athénienne, 14 févr. 1692. « A while after (my visit to Oxford) I came to this place, upon a visit to (Sir William Temple) where I have been ever since ».

³ ...he soon went back to Sir William Temple, with whom growing into some confidence, he was often trusted with matters of great importance.

à sa table. » Il est naturel de faire des réserves sur la portée de ce témoignage, puisqu'il émane d'un ennemi de Swift, d'un des membres de la famille de son maître qui s'acharnèrent sur l'éditeur des Mémoires de leur illustre parent comme sur un intrus et un indiscret; il est naturel de croire que John Temple accusait à dessein ce qu'il y avait d'humiliant dans la position de Swift, naturel de croire qu'une partie de cette affirmation est fausse, puisque Swift n'eût pu, sans de longs ou fréquents entretiens avec Sir William¹, gagner assez sa confiance pour devenir l'éditeur de ses œuvres, pour mériter aussi d'accomplir des missions diplomatiques. Observons aussi qu'en spécifiant « lors de sa première entrée dans le monde »² le neveu de Sir William Temple semblait impliquer que la situation de Swift se fût modifiée ultérieurement et le « jamais » qui suit est comme une involontaire réserve, qui limite la portée de sa provocante affirmation. Swift toucha de plus près à son maître que les susceptibilités jalouses de sa sœur ou de ses neveux ne l'eussent toléré, et, comme Swift ne craindra point d'ailleurs de leur dire,³ à qui Temple eût-il pu confier ses écrits — ou ses idées — parmi les personnes de son entourage, sinon à lui? Lady Giffard, certes se dépensait fort, lisait les traditions d'Homère avec son frère et parlait belles-lettres, mais ses innombrables fautes d'orthographe et sa syntaxe inorganique dénoncent une insuffisance notoire de logique et de culture, qui ne devait pas échapper à l'expert essayiste qu'était Temple. S'il lui arrivait de désirer une appréciation utile, un jugement sain et clair, sur un écrit, fût-ce un des siens, ce devait être non à sa sœur, mais à son secrétaire qu'il s'adressait. Leurs entretiens littéraires furent fréquents, comme en témoigne mieux qu'aucun autre document, la lettre naguère inédite⁴ de Swift à son cousin Thomas: Temple ainsi que sa sœur, du reste, encourageait ses premiers pas dans le jardin des Muses, louait ses traductions en vers de Virgile qui lui donnaient tant de mal et ses odes pindariques si appliquées: il lui faisait lire aussi ses propres écrits que Swift « préférait à ceux de tout autre écrivain anglais de l'époque », que Swift aimait à la fois pour leurs brillants mérites et pour cette raison « égoïste » aussi qu'ils étaient ceux de son maître, et par là-même un peu les siens. Le jeune homme était tout ensemble touché et flatté de ce qu'il croyait être,

¹ Cf. plus loin Chap. IV.

² « at his first entrance into the world ».

³ Lettre à Lady Giffard 10 nov. 1709.

⁴ Lettre datée de Moor-Park le 3 mai 1692, publiée dans l'appendice (« Supplemental Letters ») du 1^{er} vol. d'Elrington Ball.

entre Temple et lui, une réelle « parenté d'humeur ». Bientôt aussi Swift sentit son utilité, ainsi qu'il devait le confier au bout de quelques mois à son oncle William ¹. Tout ceci ne va pas, certes, jusqu'à prouver que le secrétaire ait mangé à la table du maître, mais, s'il n'y mangeait point, il n'y avait là rien qui dût particulièrement blesser Swift, puisque des parentes même du Maître, comme Martha Dingley, étaient ordinairement exclues de cette table; peut-être même dut-il y avoir de glorieuses dérogations à cet usage sévère, si selon la tradition des Swift, selon les dires de Deane et de Théophile, lorsque le roi rendit visite au grand homme d'état, il traita le secrétaire de Moor-Park en familier, lui montra à couper les asperges à la mode hollandaise et lui offrit un brevet de capitaine de dragons. Un fait est du moins établi: celui de la mission de Swift auprès du roi en 1693, et qui suffirait à confirmer les récits de Deane Swift. Temple, peut-être un peu contre son gré et certainement contre le gré de sa sœur qui cependant suit son exemple et « envoie » elle-même Swift en ambassade ², fut amené par les événements à donner à son secrétaire, son « domestique » de naguère, un rôle, une importance et un prestige qui dépassaient infiniment sa situation et semblaient déjouer les efforts combinés des hommes et des choses contre lui.

Second séjour (suite) — Le voyage à Oxford. —

Les Odes Pindariques.

Le premier geste d'affranchissement que parut esquisser Temple à l'égard de Swift fut la démarche qu'il fit pour l'aider à obtenir à Oxford son grade de maître-ès-arts, consécration officielle et importante des études poursuivies par Swift, sous la forme surtout d'ardentes lectures depuis son examen de Trinity. Swift, en décembre 1691, presque aussitôt avant sa réinstallation à Moor-Park, alla voir à Oxford son cousin Thomas Swift, son ancien compagnon de Trinity et de Kilkenny, qui continuait ses études à Balliol College. C'est alors, conjecture Elrington Ball, que Swift dut concevoir le désir de se faire recevoir maître-ès-arts oxonien. L'université d'Oxford avait déjà à cette époque un prestige incomparable, à la fois par l'ancienneté de sa fondation, par la richesse de ses dotations, par la valeur

¹ 29 nov. 1692.

² Miss Longe, loc. cit. p. 216. Lettre de Lady Giffard à Lady Berkeley.

de ses savants et par le rang illustre d'un grand nombre de ses élèves, Oxford était en outre la cité de toutes les élégances de l'esprit, c'était elle qui fixait la mode, en poésie comme en politique et en religion, et qui représentait aux yeux des jeunes gens le canon suprême du bon goût : en outre, Oxford, qui avait été un instant comme Cambridge sous le joug du Puritanisme, s'était empressé de le secouer et de marquer son attachement au Roi et à l'Église anglicane. Si l'esprit moderne et la philosophie de Bacon, introduits sous le régime des Têtes-Rondes, y avaient conquis cependant droit de cité, les autres formes traditionnelles de pensée s'y étaient perpétuées et ravivées. Tout ce qui évoquait le Parlementarisme ou côtoyait la « dissidence » en était inexorablement banni. Aussi lorsque Locke, ami et confident de Shaftesbury, l'ambitieux et perfide Achitophel, avait voulu chercher une studieuse retraite à Christ-Church, à l'époque du complot de Rye-House, il y avait vite éveillé les soupçons des fellows loyalistes et avait dû, avant le fin de l'année 1683, s'enfuir précipitamment et quitter l'Angleterre. Cependant le royalisme d'Oxford n'allait point jusqu'au jacobitisme absolu et quand Jacques II avait tenté en 1687 d'imposer à Magdalen College la nomination d'un Président présumé papiste, et en outre, de mœurs suspectes, Anthony Farmer, il y avait eu une courageuse et unanime résistance¹. Oxford, comme les autres universités, et comme Dublin, défendait jalousement ses prérogatives contre tout empiètement. Comme elle les avait défendues contre Jacques le Papiste, elle les défendait aussi contre Guillaume le Huguenot et la protestation de l'archevêque Sancroft contre le serment de « non-résistance au Roi » avait en 1689 provoqué des sympathies ardentes. La souveraineté intangible de l'Église devenait le dogme oxonien ou du moins celui de la « coterie » la plus puissante, celle de Christ Church. En poésie, c'est l'influence de Cowley qui prédominait encore, comme elle avait prédominé déjà dans les deux universités au temps de la jeunesse de Dryden²; rien ne paraissait « si élevé, si abondant, si animé »³ que ses vers, et le loyalisme dont il avait fait preuve à l'égard de Charles ainsi que son séjour à St-John's

¹ Cf. Rev. J. R. Bloxam. *Magdalen College and James II, Oxford Hist. Society*. 1886. Jacques avait voulu de même imposer un fellow catholique Father Francis, moine bénédictin, à l'université de Cambridge, qui elle aussi avait courageusement résisté, le grand Newton étant parmi les protestataires. Cf. Brewster. *Life of Newton*. p. II. XIII.

² Cf. M. Van Doren : *The Poetry of John Dryden*, 1920.

³ Dryden's *Essay of Dramatic Poesy*, cité par Van Doren.

College contribuait encore à le rendre populaire dans cette université qui le reconnaissait pour l'un des siens. Comme Dryden l'avait pris pour un modèle, Swift allait l'imiter aussi. « Si bref que fût ce séjour à Oxford, dit Sir Henry Craik¹; il ne fut pas sans avoir sur Swift un effet permanent », et le savant biographe attribue à ce séjour, à la fois une influence sur le goût littéraire de Swift à cette époque, et une action plus permanente sur ses tendances politiques; c'est là selon lui que le Torysme d'église de Swift se dessina. Pour nous, nous ne croyons pas que cette influence ait été si décisive; ce séjour de Swift à Oxford, ainsi que le fait remarquer le Dr Elrington Ball², fut extrêmement court et ne dépassa pas quelques semaines: ce n'est que le 14 juin en effet que Swift est immatriculé à l'université comme membre de Hart Hall, et dès le 5 juillet il reçoit son diplôme de Maître-ès Arts. De plus, les tendances poétiques ou politiques que manifeste Swift à cette époque et que l'on explique par l'influence d'Oxford, apparaissent en réalité antérieurement à ce séjour: d'une part Swift n'a pas attendu jusque là, nous l'avons vu, pour composer déjà des odes pindariques, à la manière de Cowley, puisque son ode à Sir William Temple date de juin 1689, de sa première entrée à Moor-Park; d'autre part, ses sentiments à l'égard de l'Église se manifestent déjà en ce qu'ils ont d'essentiel, dans son « Ode au docteur William Sancroft » qui fut écrite aussi avant le séjour d'Oxford³. Dans cette ode, plus intéressante qu'on ne le répète, et significative au point de vue des aspirations intellectuelles de Swift, l'on trouve un mélange curieux de « conceits » métaphysiques à la manière de Cowley et de Donne et d'idées personnelles au poète qui percent, avec vigueur

¹ Vol. I. p. 39.

² Vol. I. p. 9, n.

³ Un véritable problème historique se pose à propos de cette ode : mais grâce à la lettre de Swift à son cousin Thomas (du 3 mai 1692) enfin publiée par Elrington Ball (vol. I. Supplemental Letters), nous en possédons maintenant la solution. Il était certain en effet que la date donnée par Swift et ses éditeurs pour la composition de cette ode (« written in May 1689 at the desire of the late Lord Bishop of Ely ») 'tait inacceptable, puisque la « retraite » de Sancroft à laquelle la 3^e strophe fait allusion ne commença qu'en 1690; mais l'on n'avait aucune donnée positive permettant de lever cette contradiction. Maintenant nous savons par cette précieuse lettre de Swift que l'Ode à Sancroft se trouvait, au début de mai '92 « sur le métier depuis cinq mois », c'est-à-dire, depuis décembre '91 et que l'idée première en remontait à « deux ou trois ans » auparavant, à l'époque des entretiens de Swift avec l'évêque d'Ely. L'inspiration de cette ode est donc étrangère à l'influence d'Oxford.

déjà, à travers les grâces apprêtées et laborieuses du langage. Sancroft, le défenseur et le martyr de la liberté de l'Église, symbolise la vérité éternelle, effulgence divine, et a lui-même pour symbole, tantôt l'étoile fixe qui marque, au-dessus des fluctuations du monde et de toutes nos illusions d'optique, un point immuable par lequel nous devons guider nos pas, tantôt le soleil qui brille avec plus d'éclat quand il se retire modestement dans l'azur du ciel (image de la douceur de la retraite) après avoir quitté les nuages frangés d'or dont il était entouré et qui ne sont au fond formés que de vulgaires vapeurs (image du siège archiépiscopal). Il est en outre comparé au fils de Dieu qui fut persécuté par les Juifs comme il l'est, lui, par les Anglais; il est victime des hommes d'état envieux et ennemis de la foi, tandis que le Roi, prince trop plein de douceur, « rose trop dépourvue d'épines » les laisse malheureusement agir en son nom. Ces métaphores, empruntées à de lointains ciels allégoriques s'accordent mal et se développent avec effort. Mais sous le thème artificiel apparaissent des sentiments vrais, des idées chères à Swift, qui désormais, caractériseront son œuvre. D'abord il y exprime sa tendresse pour l'Église dont on veut déchirer le « visage délectable » en voulant lui enlever ce qu'on prend à tort pour un fard, la religion anglicane agonisante que les médecins tuent, au lieu de la guérir, de leur science trop académique; il y exprime son amour de la dignité, de l'ordre et de la hiérarchie « qui existe au ciel comme elle doit exister sur la terre »; il y exprime surtout, plus encore que ses affections, toutes ses haines, qui dès cette vingt-troisième année, sont définitives, inéluctables et ne feront que s'affirmer au cours de sa vie avec plus de violence et de poids : son mépris de l'opinion, juge vil et guide néfaste, contre lequel l'honnêteté se révolte et la conscience se dresse, son mépris du fanatisme (zeal), de la bigoterie et de tous les « enthousiasmes » religieux, sa haine des « niveleurs théologiques » qui veulent tout ramener à leur degré de bassesse, sa haine des factieux, des intrigants avides de pouvoir et de richesse, son mépris aussi pour les prétentions de la science et de la philosophie, qui toutes deux ignorent leur propre ignorance et ne peuvent, au mieux, que nous donner comme le cartésianisme une image renversée de la vérité, une représentation obscure de la lumière. La satire, déjà, menace de déborder le vase exigü de l'ode; elle devient universelle, s'étend à toutes les folies : que la Muse cesse de donner des conseils à des sots, et recoure au contraire à « la colère et la haine », qu'elle flagelle tous les vices de cette Bretagne appelée « terre des anges », et devenu le « repaire des démons », « que chaque vers perce comme un poignard, ou foudroie

comme le feu du ciel : tout n'est en effet que « pollution », et que mensonge ; il ne reste plus au poète qu'à railler, dénoncer et châtier. N'avons-nous pas là, en germe, le Conte du Tonneau et Gulliver ? Or, tout cela, Swift le tire de son propre fonds, sa ferveur d'anglican lui vient de sa race et du souvenir de son grand aïeul, tout le reste est déjà le produit de l'âpreté de ses années d'enfance et de jeunesse, ainsi que des forces combattives qu'il sent frémir en lui. Tout cela Swift le contenait en lui avant qu'il ne passât à Oxford et il avait commencé déjà de l'exprimer. Il paraît donc impossible d'expliquer les premiers vers, les trois odes pindariques, de Swift par son séjour à la cité savante, puisque une d'entre elles le précède de trois ans, et que les deux autres, l'ode à Sancroft et l'ode à la société athénienne, se placent avant le second et principal voyage d'Oxford, impossible aussi de répéter, comme font presque tous les biographes après W. Scott ¹ que c'est à Oxford que Swift fit sa première tentative poétique en traduisant en vers sa 18^e ode du second livre d'Horace ². Il serait aussi difficile de déclarer que Swift dut être influencé par les idées philosophiques oxoniennes bien que, par une coïncidence assez curieuse, ce fut à peu près à l'époque de son passage à la grande université que Bentley fit, de mars à juin (ou juillet), ses conférences (Boyle Lectures) sur la philosophie de Newton et les arguments puissants qu'elle apportait contre l'athéisme. Certes, Swift fut séduit par Oxford, certes, il sentit, avec cette fraîcheur d'impression qu'ont les jeunes gens, tout ce que l'aristocratique cité avait de gloire et de prestige, il sentit sa supériorité évidente sur l'hibernienne Dublin, si isolée et lointaine, il fut reconnaissant à Oxford de sa courtoisie et de sa libéralité, il en admira peut-être la grâce et la noblesse : mais il ne pénétra pas dans la vie intellectuelle de l'université, ni n'en fut lui-même pénétré ; pas plus qu'à Dublin, il ne fut à Oxford saisi par le courant de la pensée moderne, et si les doctrines poétique et politique parurent lui agréer, c'est parce qu'il les portait déjà dans son esprit. Au reste, le souvenir qu'il garda d'Oxford fut de peu d'importance et tandis que Trinity resta — et pour cause — profondément gravé dans sa mémoire, le nom d'Oxford évoqua surtout par la suite à ses yeux, l'image

¹ Mitford (Aldine edition of Swift's Poems) vol. I, p. XIX, note 6. Craik vol. I, p. 39. Dans Forster, on trouve à la fois l'épithète d'« earliest » appliquée à la traduction d'Horace faite à Oxford, p. 60, et aux Odes de Moor-Park p. 63.

² Cette ode qui n'est ni dans l'ed. W. E. Browning, ni dans l'éd. Mitford, ni dans celle de W. Scott est citée dans les « Mémoires » de ce dernier p. 31-33.

d'une université où l'on travaillait peu, où la discipline était relâchée¹ et où même, confiait-il longtemps après à Mrs. Pilkington en une malicieuse boutade,² les premiers principes scientifiques enseignés étaient l'art de boire et celui de fumer, arts pour lesquels la fameuse université occupait le premier rang dans l'Europe entière. Swift éprouva plus de plaisir à observer en moraliste ses compagnons passagers qu'à épouser leurs idées et leurs goûts. Il fut à Oxford plus spectateur qu'acteur; il critiqua plus qu'il n'étudia. Il n'était là que pour accomplir une formalité, non pour nourrir docilement son esprit de disciplines dont il n'avait cure. Si son Cowleyisme et ses sentiments « high-church » purent là se renforcer un instant sous l'action de la mode, ils n'y naquirent nullement. Malgré Oxford, il allait se délivrer bientôt du pindarisme; sans Oxford, sa politique religieuse allait se préciser. Swift n'eut ni le loisir, ni peut-être même le désir, de s'ouvrir aux influences de cette ambiance nouvelle; il la traversa, enfermé déjà dans le monde clos de sa propre pensée, plus occupé à en confirmer les tendances profondes au contact de ce milieu nouveau, qu'à sortir de lui-même pour s'y adapter. S'il allait désormais écrire davantage, la substance essentielle de ses livres et poèmes était déjà et depuis des années formée en lui. Il ne lui restait qu'à en prendre plus nettement conscience et à l'enrichir de son expérience. Mais là encore, c'est de lui-même et non des écoles, c'est de la vie et non des livres, qu'il tirera le meilleur de sa pensée. Oxford, ni les académies, ne pouvaient laisser de trace visible dans son œuvre.

* * *

Second séjour (suite) — La vie spirituelle de Swift à Moor-Park.

Aussi, pour nous rapprocher de lui, revenons à Moor-Park et à ses journées de féconde solitude. Swift, repris par la douceur d'une existence aisée où le travail était réglé et les loisirs suffisants éprouva peut-être moins vivement le charme paisible de la vie rustique et

¹ Cf. Lettre à Knightley Chetwode, où Swift conseille à son ami d'envoyer son fils à l'université de Dublin plutôt qu'à celle d'Oxford. (oct. 1724). « The discipline in Oxford is more remiss than here... »

² Cf. *Memoirs*, 1748, vol. 7, p. 60-64. « Pray, Madam, says he, do you smoke? ». « No, indeed, Sir, says I », « Nor your Husband? » « Neither, Sir »: « It is a sign, said he, you were neither of you bred in the University of Oxford, for drinking and smoking are the first Rudiments of Learning taught there and in those two Arts no University in Europe can out-do them. »

semble avoir dirigé ses pensées dès les premiers mois sur d'autres objets que la grotte de la Mère Ludlam ou l'étang immobile où se reflétait le cottage de Stella; sa lettre à son oncle Kendall, vicaire de Thornton, écrite entre les deux voyages à Oxford ¹ nous le fait entrevoir dans un état d'active effervescence, la tête bouillonnant de pensées diverses encore peu cohérentes, mais intenses, de projets encore vagues et lointains et de desseins déjà partiellement réalisés. Cette lettre est d'une importance singulière et, rapprochée d'une autre lettre de Swift, écrite peu après à son cousin Thomas, éclaire d'un jour saisissant la psychologie de son auteur. La lettre à Kendall est comme une première épreuve déjà de la lettre à Varina de 1700, elle est un des rares écrits de Swift où il ait jamais tenté de voir clair et de s'analyser. La lettre à Thomas, est un document extrêmement précieux aussi et nous fait regretter amèrement les autres pages perdues de cette correspondance entre les deux cousins: elle nous montre un Swift résolu, confiant en lui-même et rudoyant les autres, s'affirmant, beaucoup plus que comme poète, comme un meneur d'hommes. Il s'y analyse beaucoup moins, encore qu'il saisisse sur le vif un de ses défauts communs à lui et à la plupart des mortels, sa complaisance pour ses propres œuvres. Il aspire surtout à faire, créer, agir. Les deux documents se complètent très heureusement et présentent deux faces diverses et ressemblantes d'un même caractère. Aussi faut-il les considérer concomitamment, les joindre l'un à l'autre. Dans le premier, nous voyons Swift, avant de se plonger dans l'action et encore au seuil de la vie, s'interroger et s'observer. Il lui répugne de se confier, même à un ami qu'il croit excellent, il n'aime pas à donner à sa vie intérieure un témoin, et cette pudeur intime ne fera que s'approfondir chez lui jusqu'au point de lui interdire plus tard toute confession même à lui-même; mais ici, cette contrainte n'est que partielle, elle est insuffisante à réprimer le jaillissement de ses pensées. Kendall, son parent et son aîné, pasteur de l'Église anglicane et marié, possédait toutes les qualifications morales requises pour veiller de haut sur la conduite du jeune Swift et pour lui donner des avertissements ou des conseils: dans une lettre perdue pour nous, Kendall, nous le devinons, avait sollicité, non sans quelque insistance, des confidences de son neveu sur une question très personnelle, sur les intentions qu'il nourrissait à l'égard d'une certaine jeune fille,

¹ Cette lettre est du 11 févr. 1692. Le Rev. John Kendall n'était l'oncle de Swift que par alliance, sa femme étant sœur de la mère de Swift.

dont nous ignorerons toujours le nom — avec qui Swift aurait eu, ou de trop fréquentes entrevues, ou des entretiens trop animés pour ne pas provoquer d'indiscrètes commentaires dans le voisinage. Un instant d'abord sur la défensive Swift, s'ouvrant soudain à cet oncle dont il ne veut pas suspecter l'amitié, le rassure sur son état d'âme, lui déclare qu'il est maître de son cœur et de ses destinées et qu'il entend le rester. Sans doute il sent s'agiter en lui des forces obscures et violentes, toutes les énergies encore inutilisées de sa jeunesse: déjà on l'a averti de ce danger et un personnage puissant, lors de son dernier séjour en Irlande, lui disait « que son âme était comme un esprit conjuré et qu'elle ferait des ravages s'il ne trouvait à l'employer »¹. Mais il ne se laisse point emporter par ce tourbillon; s'il paraît parfois en être le jouet, c'est qu'il le veut bien et dans la mesure seulement où il le veut; il aime certes à « déployer son activité quand il est dans le monde » et à se lancer dans des conversations étourdissantes avec les jeunes femmes; sans cesse il revient à elles, tout ce qu'il entreprend le ramène à elles, et « que ce soit là flirter ou simplement converser, peu lui importe », il cède à son impulsion parce qu'il sait où il s'arrêtera. Plus de vingt femmes déjà l'ont diverti ainsi et il ne le regrette nullement, puisqu'il fallait qu'il occupât ses loisirs ou qu'il oubliât ses affaires quand elles marchaient mal. Mais il s'est toujours comporté en homme du monde et ne s'est rendu coupable, au pis, que de « fort innocentes folies ». Cette frivolité ne le gêne guère et il aurait tôt fait de la déposer sur le parvis de l'Église le jour où il penserait sérieusement à entrer dans les ordres. Or, cette idée déjà se précise en lui. Quant à nourrir un sentiment sérieux à l'égard de la jeune fille dont lui parle Kendall, il n'y a certes jamais songé, et tout conspirerait à l'en détourner; l'expérience qu'il a acquise « par des entretiens si variés avec le beau sexe » lui permet de prétendre à quelque compétence en ce qui regarde le choix d'une femme, et « bien que le plus madré coquin puisse se faire duper par une friponne », il « y faudrait mettre plus de manières » pour le prendre, lui, que ne saurait le faire la péronnelle par laquelle on le croit menacé. Car les « langues ont mené bon train sur elle, et bien que les hommes ne soient que de vils animaux doués de la faculté de mentir, cependant la calomnie a toujours derrière elle quelque ombre de raison. Que les jeunes dadais, les béjaunes et les ignorants liseurs de livres convolent donc et se donnent au diable ou les jeunes gens trop scupuleux qui aiment mieux

¹ Cf. p. 159, n° 1.

se marier que de brûler. Pour lui, il est trop circonspect et trop averti, d'un tempérament trop modéré aussi pour faire pareille folie. Sa froideur et sa franchise impérieuse¹ lui rendent ce pas difficile à franchir : il faut d'abord qu'il pense à sa carrière, et assure sa situation, puis il verra. Mais même alors, ajoute-t-il avec une spontanéité qui le fait toucher au fond de lui-même et proférer une parole prophétique, même alors il doute fort qu'il puisse jamais prendre une aussi grave détermination, il est « si difficile à satisfaire » que, selon toute vraisemblance, il « attendra pour la prendre d'être dans l'autre monde ». Le tumulte de ses sentiments est dominé par la passion de l'observation humaine, et l'activité de sa vision est déjà telle qu'il n'aperçoit aucun refuge sûr dans le cœur des autres ; la femme est pour lui un être décevant et frivole, le monde, un monstre de fausseté et de mensonge « a lying sort of a beast ». La misanthropie diffuse qui apparaît dans ses odes pindariques, a déjà ses racines dans son expérience personnelle. Mais elle ne domine pas encore l'entrain vigoureux de sa jeunesse, dont sa lettre à Thomas montre les irrégulières mais joyeuses réactions contre les difficultés de la création littéraire, contre l'âpreté de l'effort et les inégalités des jours. Après avoir peiné pour écrire une ode, il goûte le plaisir intense de la gloire dès qu'un mot élogieux paraît à son adresse : « l'éditeur m'écrit, dit-il, qu'une autre personne, dans un livre appelé ' Histoire de la Société athénienne ' a cité mon poème d'une manière fort à mon crédit — selon l'expression du bonhomme — si bien que je fus toute la semaine en belle humeur. » Cette belle humeur, bien qu'intermittente, suffit encore à soutenir sa fierté et à la rendre plus exigeante ; elle lui dicte aussi, à l'égard de son cousin, des expressions affectueuses et rudes pour le rabrouer quand il veut prendre soin lui-même de sa carrière : « Je n'aime pas du tout te voir prendre en main ton avenir. Sur mon honneur, tu finiras dans la peau d'un mendiant... je reconnais qu'un bonheur présent n'est pas une chose à dédaigner, mais je me refuse à admettre que ton état présent soit un bonheur et j'allais t'appeler un pauvre sot ignorant et satisfait pour avoir une semblable pensée... Et je ne prendrai pas la peine de te tirer hors de l'eau simplement pour te démontrer que tu te noies. Et tout ce que je peux te dire c'est que je souhaite par la bonté de Dieu que tu soies bien pourvu, fût-ce même d'un confortable bénéfice au sein de l'Eglise. » Il domine son cousin de toute la supériorité de son génie naissant et de sa volonté déjà affermie ;

¹ « my own cold temper and unconfined humour. »

il est ambitieux pour lui comme il l'est pour soi ; il ne veut pas permettre que des obstacles, féminins et autres, le gênent dans ses visées ou gênent ses amis ; il sent son énergie et sa pensée souveraines sur lui, il entend qu'elles le deviennent sur les hommes et les choses. Les déceptions ramèneront cette pensée sur elle-même et cette énergie sera contrainte de se dévorer, comme il en a parfois déjà le pressentiment au milieu de ces élans optimistes. Surtout il éprouve déjà ses joies essentielles à critiquer, à pénétrer sans ménagement l'âme des autres. Il encourage d'un geste sceptique et détaché, le flirt de son cousin avec « the girl » dont celui-ci lui a parlé : Quel front il a de plagier Cowley pour faire sa cour ! Mais qu'importe ! le passe-temps doit être charmant, si la jeune personne a quelque esprit. Puis, il ne s'agit que d'une femme. Le meilleur usage que l'on puisse faire d'elles est de s'aiguiser l'esprit à déjouer leurs ruses. L'observation est un plaisir pur et une revanche ; elle nous découvre toujours chez les autres ce qu'ils cachent le plus. Les contacts successifs de Swift avec les hommes et les femmes vont approfondir en lui toujours la même impression, le même sillon de pensée. Ses regards ne recherchent que ce qui peut contribuer à nourrir ses réflexions, et celles-ci, nous le voyons déjà, trouvent leur meilleur aliment dans la défiance et le mépris.

* * *

Second séjour (suite). — L'expérience humaine de Swift s'élargit.

Or, son expérience des hommes et des choses allait s'élargissant rapidement. Aux étudiants et professeurs de Dublin, à la bourgeoisie ecclésiastique ou commerçante, ou la petite « gentry » provinciale de l'entourage de sa mère, aux représentants du barreau qu'il avait connus auprès de ses oncles, à toute cette classe moyenne parmi laquelle il avait surtout vécu, Swift tenait à ajouter des types extrêmes d'humanité. Les déshérités et les loqueteux, comme les puissants et les riches, sollicitaient sa curiosité. Les fréquents voyages qu'il fit depuis sa sortie de Trinity, de Dublin à Leicester, de Leicester à Sheen et à Moor-Park, de Moor-Park à Leicester, Oxford ou Dublin furent pour lui des occasions de sortir des sphères où régnaient les conventions et les contraintes mondaines pour apercevoir le long des routes ou dans les auberges de village une humanité plus fruste et plus dépouillée, qui devait laisser une trace durable dans son sou-

venir. Ainsi pouvons-nous accueillir les indiscretions d'Orrery¹ quand il décrit à son fils la façon singulière dont voyageait Swift : « Pendant que vécut sa mère, il ne manqua presque jamais de lui rendre visite une fois par an. Mais sa manière de voyager était aussi étrange que ses autres actes. Il se faisait souvent porter dans un chariot, mais plus fréquemment encore allait à pied de Holyhead à Leicester, à Londres, ou ailleurs encore. Il aimait généralement à manger avec les charretiers, les palefreniers et les gens de cette classe; et il aimait à coucher la nuit dans des maisons portant sur leur enseigne: Logements à un penny. Il se délectait en la compagnie du bas peuple. Le langage populaire non seulement constituait pour lui une source d'humour, mais, j'en suis persuadé, plaisait à sa nature ». Cette dernière notation est fort juste et s'accorde avec les déclarations des nombreux témoins de la vie de Swift, de Delany en particulier². Swift comme nombre de ses contemporains, comme ses amis Arbuthnot et Gay ou comme Defoe dans le camp adverse, sentirent profondément les qualités rudes du peuple, en goûtèrent la verve et la verte franchise et n'en détestèrent point le contact. Les servantes d'auberge, les Mollies, les Betties et les Jessies, les valets de chambre ou de charrue, les sommeliers des maisons riches et les humbles manœuvres de village, voire parfois de vrais fripons et friponnes dignes des héros du *Beggar's Opera*, amusaient ces « wits » de la grande époque et leur découvraient des aspects imprévus de la nature humaine; les roueries, les dissimulations, les vices mêmes de ces gens étaient pour eux de vivantes et curieuses réalités sur lesquelles ils aimaient à expérimenter. Swift, toute sa vie, et plus encore dans son âge mur que pendant sa jeunesse, vécut avec les domestiques, et surtout avec les siens, dans une assez étroite contiguïté, ce qu'il rachetait du reste de temps à autre par de brusques et dédaigneux éloignements et par des gestes assez brutaux: il aimait à faire sentir sa présence et sa domination à la valetaille qu'il secourait ou rabrouait avec la même aisance. Nous allons voir bientôt dans « Mrs. Harris's Petition » avec quelle pénétration il lisait dans ces esprits élémentaires et retors, nous

¹ Lettre. III.

² Delany ajoute, le plus sérieusement du monde, un correctif singulier aux déclarations d'Orrery : « Your account is, I believe, very just; and I have only to add that I have often heard him say that he took particular care to keep clear of being lodged in the same bed with the clowns he conversed with. And that he often bribed the maid with a tester, for a single bed and clean sheets. » (Observations, sur la VII^e Lettre d'Orrery.)

verrons plus tard comment il aimait dans sa Deanery de St-Patrick's à intervenir dans la vie de ses gens et même, à l'occasion, à changer de rôles avec eux, à opérer, pour un instant, une cocasse et instructive interversion des situations sociales. Dans son œuvre même, les domestiques ont une place relativement importante et les « Directions to Servants » témoignent d'une étude méthodique du sujet. Il avait aussi des coquins une connaissance, autant intuitive qu'acquise, et fort juste, qui apparaît dans ce parfait pastiche que sont les « Last Reflections of Ebenezer Elliston ». L'auteur des *Swiftiana* qui répète, presque mot pour mot, dans son introduction¹ le passage d'Orrery sur les voyages de Swift et ajoutera de nombreuses touches au portrait du sacristain de Swift à Laracor, Roger Cox, nous conte que Swift et Sheridan assistèrent un jour déguisés, Sheridan en ménétrier aveugle et Swift en son guide, à une noce de mendiants qui fut la plus joyeuse fête qu'ils virent jamais²; il nous dit aussi comment Swift, allant à pied de Londres à Chester, et rencontrant en route, près de Lichfield, un couple de villageois qui allaient non sans quelque embarras solliciter de l'Église voisine la sanction tardive de leurs amours, les fit s'arrêter sous un chêne et les maria incontinent, avec autant de feinte gravité que d'indulgente désinvolture³; tous ces traits, déjà fixés du vivant de Swift dans l'imagination populaire, attestent l'intérêt sympathique qu'il eut pour les êtres les plus anonymes, les unités obscures dont est faite la foule et auxquelles tout moraliste doit remonter pour trouver un fond de commune humanité. Or, c'est de sa jeunesse que datent cette connaissance et ce goût. A Moor-Park, Swift eut même l'occasion, contre son gré, de voisiner au début surtout de très près⁴ avec les serviteurs, et sa lutte tacite avec Lady Giffard fut pour lui l'expérience la plus directe des tristesses de leur état.

Mais ce second séjour chez Temple eut des côtés brillants: Swift y fit la connaissance de la gloire suprême, personnifiée sous les traits du Roi. Guillaume vint plusieurs fois à Moor-Park demander conseil au grand arbitre des nations et le jeune homme, arrivé deux ans plutôt fruste et inexpérimenté⁴ auprès de Temple, était admis en la présence de sa Majesté. Déjà, il avait chanté, en des vers adressés au

¹ « *Life of Dr Swift* » p. XX.

² *Swiftiana* LXXXV, p. 96-98.

³ *ibid.* vol. II, p. 1-2.

⁴ « a raw and inexperienced youth » Swift: *Autobiogr.*

Roi lui-même¹, la victoire de la Boyne qui arrachait la Bretagne à l'emprise de Rome et consacrait, mieux que l'hérédité, les droits de Guillaume à la couronne. Ces vers paraissent suggérer que Swift dès 1690, très peu de temps après la bataille, à une date où vraisemblablement, il n'était pas à Moor-Park, était déjà suffisamment connu du Roi pour se permettre cette audace de poète courtisan. Quand furent-ils présentés à lui ? nous ne le savons pas plus que nous ne pouvons dater les visites de Guillaume à Temple. Mais, si les histoires de Deane Swift sur l'offre du brevet de capitaine et l'aimable leçon de belles manières donnée à table par Guillaume au secrétaire manquent encore de confirmation, il est certain, d'autre part, que Swift, en 1693, fut chargé par son patron d'une haute mission politique auprès du roi, à propos du Bill Triennal. Bien que les nouveaux souverains Guillaume et Marie fussent populaires et que leur avènement eût rétabli la paix morale dans le royaume le Parlement avait jalousement délimité le pouvoir royal et fixé ses propres prérogatives par le *Bill of Right* de février puis par le *Bill of Rights* d'octobre 1689 ; le Parlement devait avoir le droit absolu de libre discussion, sans qu'aucune juridiction extérieure pût le limiter ; le Parlement ne devait plus en outre être suspendu pour une durée indéfinie ; la Nation avait affirmé sa volonté de choisir elle-même un roi, de lui donner son approbation, le Parlement entendait garder entre ses mains le contrôle des affaires publiques. Il voulait plus encore ; il voulait pour garder un contact plus étroit avec la nation, être renouvelé tous les trois ans. Un projet de loi déposé par les Whigs à cet effet se heurta à l'opposition du roi, qui cependant devait rechercher l'appui du parti whig pour sa politique extérieure ; Guillaume peu versé dans l'histoire anglaise, et mal conseillé par le comte de Portland et « quelques esprits faibles », estimait le bill dangereux, « croyant que Charles I^{er} avait perdu sa couronne pour avoir laissé voter un projet de loi semblable »². Le comte de Portland, inquiet, vint consulter Temple qui essaya de lui dessiller les yeux ; il n'en continua pas moins à conseiller au roi de résister. C'est à ce moment que Temple, ayant conscience du danger, défêcha Swift, en qui il venait de découvrir une connaissance remarquable de l'histoire et une logique convaincante, auprès de Guillaume, avec la mission importante et délicate de lui exposer la différence entre la situation politique au temps de

¹ *Ode to King William on his successes in Ireland.*

² Swift, *Fragment of Autobiogr.*

Charles I et la situation actuelle: si Charles avait succombé, ce n'était point pour avoir laissé passer le Bill Triennal, mais pour s'être laissé dépouiller du droit de dissolution vis-à-vis du Parlement. Swift partit donc pour Kensington, le cœur gonflé des joies jeunes de l'orgueil, sentant en lui une force nouvelle et irrésistible qui devait le porter très haut. Il avait préparé un exposé écrit de la question, fut reçu en audience par le roi, puis par le comte de Portland, et déploya toute sa science et tout son talent. Ce fut en vain: le roi s'obstina dans son opposition et usa de son veto. L'échec était pour Temple autant que pour Swift; Swift en éprouva cependant un sentiment d'amertume et s'il devait encore en plusieurs circonstances être envoyé en ambassade à la cour et sans déplaisir apparent¹, il en conçut cependant un mépris pour les grands, les hommes d'état et les cours, qui devait rester une des forces inspiratrices de sa pensée. « C'était la première fois, dit-il dans son Fragment, que Mr. Swift entraînait en rapport avec les cours, et il déclara à ses amis que c'est ce premier incident qui contribua à le guérir de la vanité. » Première déception, qui ne devait point l'empêcher de jouer plus tard avec le pouvoir ou ceux qui le détenaient, mais qui le prémunit contre les dangers d'un empressement servile et développa en lui le sens des proportions véritables entre les esprits. La déformation produite encore naguère à ses yeux par la célébrité, la noblesse ou le prestige, s'abolissait; le prisme où la jeunesse décompose en couleurs étincelantes ce qu'elle admire était brisé; Swift allait voir les hommes dans la nudité de leur nature et les dépeindre sans ornements.

* * *

Second séjour à Moor-Park (suite). — Lectures ardentes et efforts littéraires: méditation du Conte du Tonneau.

Une activité tout extérieure ne saurait lui suffire; la scène du monde, sous ses différents aspects, Oxford, la cour, et ses coulisses obscures où s'agite le peuple, ne l'absorbe pas; elle lui fournit simplement la matière dont a besoin son esprit dévorant. Dès ce second séjour à Moor-Park, il dut se mettre systématiquement à lire dans la bibliothèque de Temple, maintenant plus largement ouverte à

¹ Cf. la lettre de Lady Giffard à Lady Berkeley: déc. 1697. « I have sent him [i. e. the Secretary] (with) another compliment from Papa to the King where I fancy he is not displeased with finding occasions of going. » Miss Longe cp. cit. p. 216.

lui; nous ne sommes renseignés par lui-même sur ses lectures que l'année 1696-97, mais nous pouvons inférer de la masse considérable de livres qu'il épuisa alors que ses habitudes de lecteur avide remontent plus haut, et cette épithète cicéronienne d'« *helluo librorum* »¹, de « dévoreur de livres », qui lui fut décernée plus tard, il dut commencer à l'époque où nous sommes, de la mériter². Swift étayait son expérience de solides réflexions, fondées elles-mêmes sur une documentation vaste et sûre. Il lisait et il écrivait. Les idées abondantes qui montaient en une sorte de tumulte à son cerveau, il les fixait hâtivement, en vers ou prose sur des feuillets dont presque aucun ne nous est parvenu. Les premières odes ont été conservées par hasard et le conte du Tonneau allait rassembler en un corps puissant la plupart des fragmentaires notations philosophiques de ces années de recherches, mais beaucoup de ses écrits, de ses vers surtout furent détruits de ses propres mains. C'est la lettre à Kendall qui nous apporte sur ce point encore les plus précieuses confidences: « il y a quelque chose en moi, lui dit-il, qui demande impérieusement à être employé et qui lorsque je suis seul, par l'effet de mon inactivité, tourne en spéculations et en méditations, à tel point que depuis les sept semaines que je suis ici, j'ai écrit, brûlé ce que j'avais écrit, et réécrit encore sur tous les sujets imaginables ou presque, plus peut-être que ne le fit jamais aucun homme en Angleterre. » Sans doute, il faut faire la part, ainsi que le suggère Craik, de l'exagération naturelle aux jeunes gens quand ils jugent de leurs propres efforts avant de s'être dégagés de l'enthousiasme qui les inspira, et la lettre à Thomas, que ne connaissait pas Craik, apporte elle-même des correctifs extrêmement intéressants à ces déclarations véhémentes. Swift confie à son cousin que si son esprit est toujours en effervescence, il n'est pas toujours d'humeur à produire et qu'il connaît de longues journées de paresse méditative, où il lui est impossible même d'écrire une lettre, fût-elle remise depuis longtemps comme celle qu'il lui adresse. Quant à la poésie, qui le tourmente sans cesse, il ne peut se mettre utilement à son service que quand l'inspiration se fait sentir, c'est-à-dire deux heures à peu près chaque matin, les deux heures qui sont « la fleur de chaque jour »; il est rare qu'il écrive plus de deux strophes par semaine. Il lui est arrivé cepen-

¹ Cf. T. P. Le Fanu « *Dean Swift's Library* » et plus loin Sect. II,

² C'est du reste aussi ce que nous affirme Deane Swift (Cf. p. 52) « qu'à partir du moment où il entra chez Temple, en 1688 jusqu'à la mort de Sir William en 1699 il passait dix heures par jour en moyenne à lire avec acharnement ».

dant d'en composer deux dans une seule journée, mais il était alors tari pour une semaine entière. Puis quand tout est écrit, il corrige et change tout plus de cent fois, mais il ne se considère pas pour cela comme un écrivain laborieux et sec, « car sans une inspiration soudaine il ne peut rien ». Cette lutte contre les difficultés de la forme poétique nous montre que Swift n'avait pas trouvé encore sa vraie voie, que chez lui c'est la pensée spontanée qui importait surtout et que c'est à elle que, pour devenir lui-même, il devait tout sacrifier. Cette difficulté se fait surtout sentir pour sa traduction de Virgile en vers, qui lui pèse lourdement¹. Combien Swift diffère, sur ce point, de son cousin Dryden et de son futur ami Pope ! Et pourtant, ce qu'il écrit le ravit, il est un Cowley pour sa propre oreille et éprouve autant de joie fallacieuse à contempler son œuvre que la mère babouine à voir s'ébattre ses petits. Encore une illusion qu'il décèle en lui-même et qu'il déchirera chez les autres. Mais il est encore trop emporté, là, par la fougue de la composition et trop plein de sa complaisance d'auteur : son *Ode à la Société Athénienne*, « ébauchée en une semaine et finie deux jours après » lui a causé une satisfaction profonde et très douce, et sa reconnaissance rejaillit sur la docte Société tout entière dont Sir William et lui ont dit ensemble tout le bien possible. Cette ode², sa troisième et dernière ode pindarique, écrite deux mois plus tôt, en février, est-elle même un document biographique intéressant qui commente les deux lettres contemporaines de Swift, autant qu'il est commenté par elles. Cette imitation de l'Ode de Cowley sur l'institution de la « Royal Society » témoigne en effet d'un esprit en ébullition, en quête de thèmes et d'idées, plein de curiosités insatisfaites et de ressentiments mal définis contre des adversaires encore mal identifiés. Le jeune poète qui cherche l'inspiration pour adresser lui aussi son tribut de folie au journal de Dunton, *Le Mercure Athénien*³,

¹ « This Virgil sticks plaguily on my hands »...

² « Ode to the Athenian Society, Moor-Park, Febr. 14 1691-2. » La lettre qui l'accompagne est datée du même jour.

³ Le *Mercure Athénien* qui parut d'abord, en 1690, sous le titre de *Gazette Athénienne*, constitue en Angleterre le premier essai de journalisme « littéraire ». Tandis que jusque là les premiers périodiques, les *Intelligencer* et les *News divers*, les *Flying post* ou les *Daily Currant* ne faisaient que colporter des nouvelles politiques, Dunton, curieux aventurier, eut l'idée de piquer la curiosité du public par toutes sortes de questions relatives à la religion, l'histoire, la littérature, la philosophie, les mœurs et la vie quotidienne : ces questions, aussi diverses que fantasques étaient posées aux lecteurs par la Rédaction du journal ou « Société Athénienne » et les réponses reçues

dont la sottise véritable lui échappe encore, invoque tour à tour la Muse, les figures les plus communes de la mythologie, Echo, Protée, Neptune, ainsi que les lieux les plus sacrés, Délos et Delphis et le mont Ararat, il lance ses apostrophes et déroule ses allégories pour retomber dans l'emphase et dans l'obscurité. Ici, le sentiment personnel qui soutenait Swift dans ses deux premières odes à Temple et à Sancroft, fait complètement défaut, et le mauvais goût règne en maître absolu. Que la paix prochaine fasse sortir la Muse de sa torpeur, que celle-ci aille chercher une inspiration vaste au dehors dans les domaines de la sagesse et de la philosophie; qu'elle ne soit plus soumise à la censure étroite des critiques athées, destructeurs de tout ce qu'il y a de grand et de beau. La vraie renommée a ses fondations dans la vertu et la religion. La philosophie est maintenant entre les mains des bateleurs et des pédants; elle est travestie comme un Harlequin; qu'elle reprenne son visage véritable. Que la Muse s'assagisse aussi et qu'elle devienne plus virile sous les auspices de ces Grands Inconnus, (c'est-à-dire les membres de la Société athénienne) qui gouvernent maintenant le royaume de l'esprit; même si de nouveaux vandales (« Goths ») doivent ensuite les détrôner et plonger le monde dans l'ignorance, leur gloire anonyme survivra; ils seront, n'ayant point de nom, les plus purs héros sur les « listes sacrées de la Renommée ». Mais c'est à peine si l'on parvient à dégager de ce chaos enténébré ces quelques idées, pourtant peu complexes. Seule, la satire apparaît — et laborieusement. C'est qu'elle s'exerce ici à vide, ne portant sur aucun

étaient reproduites. Dunton prétendait ainsi faire œuvre morale et apaiser les inquiétudes des tourmentés et des timides (Cf. « *The Athenian Gazette or Casuistical Mercury* resolving all the most Nice and Curious Questions proposed by the ingenious », vol. I 1691; n° 1, mars 1690). Voici quelques exemples de questions, pris dans le 1^{er} volume : Whether there be witches? and what books have been written on the subject?... What's the reason that some men have no beards? Where was the soul of Lazarus for the four days he lay in the grave? whether it is lawful for a man to beat his wife? Whether a tender friendship between two persons of a different sex can be innocent? Whether it be convenient to entertain converse with angels or no? etc. Le sérieux et la gravité avec lesquels sont traités ces problèmes étranges sont caractéristiques de l'état d'esprit de l'époque : le public commence à prendre goût à l'ingéniosité pure, à l'exercice désintéressé de l'intelligence en même temps qu'il manifeste déjà une certaine inquiétude sentimentale. Comme le remarque Beljame (*Le public et les hommes de lettres en Angl. au XVIII^e siècle*), le *Mercure Athénien* fut, en dépit de ses bizarreries, l'ancêtre des journaux littéraires, le prototype du *Spectator*. Swift devait parcourir lui-même, mais plus rapidement, les mêmes étapes, que ce journalisme naissant.

objet précis, ne pouvant se saisir d'aucun personnage. On distingue seulement parmi ces ennemis nébuleux, les athées et les critiques, qui vont bientôt se préciser puissamment dans l'imagination de Swift. Le seul intérêt de cette pièce de vers, pour nous, est de montrer le sens des aspirations encore vagues de Swift; la poésie n'est pour lui qu'un déguisement pauvre et démodé de la satire dont celle-ci va se dépouiller, même quand elle conservera le vers, devenu dès lors nu et tranchant, pour instrument. Quelques formes de pensée cependant, quelques types d'images sont déjà à retenir pour nous dans cette ode: nous retrouverons bientôt, mais combien amplifiée et avivée, cette idée que la raison semble opprimée par des souffles vains, que la renommée n'est qu'une transfusion d'air » « et que la prétendue philosophie est un art aussi futile que celui d'embouteiller du vent ¹ », N'est-ce point là déjà l'Eolisme en germe? Les conceptions maîtresses de Swift s'élaborent là obscurément, et ces premières tentatives, même les moins heureuses, ne doivent pas être complètement négligées.

C'est même par ses défauts que cette ode allait compter. C'est elle qui, selon la double version de Johnson et de Joseph Warton ², allait attirer à celui qui se prenait pour un vrai poète et s'était plaint déjà, nous l'avons vu, d'être né sous la tyrannie des Muses, une parole cruelle, inoubliable, de la part de l'homme qu'il admirait entre tous et à qui il était fier d'être apparenté, son cousin John Dryden. Au Café de la Rose où régnait encore Dryden, bien que détrôné par Shadwell le nouveau poète-lauréat, Swift montra son ode à son glorieux aîné et celui-ci lui répondit après l'avoir lue: « Jeune homme, vous ne serez jamais poète ». Swift en fut blessé au cœur et ne devait jamais pardonner à Dryden dont il se souvint dans la Bataille des Livres et dans le Conte. Bientôt dans ses Vers à Congreve il l'appellera « Bayes » comme ses détracteurs: la figure de Dryden devait inévitablement devenir à ses yeux le symbole vivant, non de la Poésie, mais de la Critique, rassembler et condenser en elle les traits communs

¹ And then how much a nothing is mankind!
Whose reason is weighed down by popular air,
Who, by that, vainly talks of baffling death;
And hopes to lengthen life by a transfusion of breath,
Which yet whoever examines right will find
To be an art as vain as bottling up of wind!

² *Essay on the genius and writings of Pope* 1756. vol. II, p. 250, note. Warton ajoute: « And this was the cause of Swift's rooted aversion to Dryden. »

à la race exécrée. Et pourtant cette sentence sévère se justifie: l'auteur d'*Alexander's Feast* ou de *St-Cecilia's Day*, le maître du lyrisme et l'arbitre de l'harmonie ne pouvait pas ne pas sentir vivement tout ce qu'il y avait de rugueux dans les vers de Swift, de court dans son souffle et d'obscur dans sa pensée. Mais une condamnation aussi nette et sans appel était, pour un jeune homme, accablante. La peine et l'humiliation que dut éprouver Swift sur le moment même, il ne les confia ni à ses lettres, ni à ses vers; du moins, aucun témoignage direct ne nous en est parvenu.

Mais le sentiment pénétra profondément dans son cœur, s'y développa, y raviva d'autres chagrins. Cette amertume lui inspira de longues réflexions, l'amena à se sonder mieux, à distinguer les qualités vivaces de son esprit, à en mesurer les insuffisances, à discerner même, effort plus rude, les qualités des autres, à en reconnaître l'évidente supériorité. Ce travail intérieur aboutit, dans cette nature saine qu'était la sienne, à une recrudescence d'admiration pour un de ses plus chers amis d'enfance, dont le génie, peut-être toujours entrevu, lui apparaissait maintenant éclatant, dépassant infiniment le sien. L'orgueil de Swift, sous l'action d'une affection vive, se transforme ainsi un instant en une modestie sincère: phénomène assez rare chez lui, sans doute, mais non point isolé. Comme il reconnaîtra de grand cœur la supériorité de Gay dans la fantaisie joyeuse et jeune, celle d'Arbuthnot dans l'humour et la verve comique, celle de Pope dans l'harmonie des vers, il reconnaît ici¹ celle de Congreve dans le domaine qu'il a choisi; pas la moindre envie ne s'insinue dans l'éloge que Swift éprouve un plaisir très pur à accorder, et tout ce qu'il restait en son cœur de mélancolie ou de colère contre d'autres sert à lui révéler à lui-même la vraie nature de son propre talent. Ainsi le tumulte spirituel qui, dans la lettre à Kendall, était surtout une ardente effervescence, faite de défi et de cynisme, mais où se glissait une note grave très rapide, une inquiétude sombre, (quoique faisant effort pour se dissiper), qui, dans l'ode contemporaine à la Société athénienne, accusait encore son caractère d'imprécision et ses tendances diffuses, nous apparaît, près de deux ans plus tard, en novembre 1693, comme s'apaisant en partie, comme se limitant à un champ plus précis, mais comme s'avivant en revanche dans cette région réduite et privilégiée et y parvenant à une force encore inéprouvée et déjà redoutable.

¹ Epistle to Congreve: « To my dear friend Mr. Congreve, on his comedy called the Double Dealer. »

Le *Poème à l'adresse de Congreve*¹, qui a dépouillé la forme de l'ode pour gagner en naturel et en liberté, est en effet une œuvre déjà importante où se découvre sous l'aiguillon d'un sentiment personnel, le talent satirique de Swift.

Congreve, son petit compagnon de Kilkenny, puis de Trinity, de trois ans plus jeune que lui, était déjà parvenu à la gloire; il avait en effet, en cette même année, produit deux pièces dont l'une *The Old Bachelor* jouée en janvier, avait eu un succès immédiat et retentissant. (Dryden l'avait proclamée la meilleure première pièce qu'il eût encore vue et honorée de quelques retouches) — et dont l'autre, le *Double Dealer*, qui allait paraître en novembre, au moment où Swift composait ces vers, devait, en dépit de la conspiration des puritains et des prudes, remporter finalement une victoire éclatante, la reine Marie elle-même consentant à venir la voir et l'applaudir et Dryden en égalant l'auteur à l'immortel Shakespeare². W. Scott remarque avec à-propos que ce qu'il y a d'un peu « consolateur » dans le ton de Swift semble impliquer que ces vers furent écrits au moment même de l'opposition faite à la pièce, et la lettre retrouvée de Swift à son cousin Thomas³, de décembre '93, confirme en effet cette ingénieuse hypothèse. Swift prie son cousin qui se trouve alors à Londres de le renseigner au plus tôt sur le « succès brillant, médiocre ou nul de la pièce, car l'envoi de ses vers à M. Congreve est subordonné à la connaissance qu'il aura du résultat ». Ce ne fut donc au plus tôt qu'en décembre que la pièce de vers parvint à son destinataire. L'idée de la résistance faite à l'auteur comique ne fait qu'aviver chez Swift la haine des envieux, des intrigants, des critiques, ainsi que son admiration pour son glorieux ami. En un début obscur, incohérent, non dépourvu de maladresse, il met en scène sa Muse qui le gourmande de sa négligence, et lui reproche de la traiter ignominieusement puisque, oublieux des faveurs insignes qu'elle lui accorda, il veut la céder, comme une maîtresse dont on ne veut plus, à son ami. La Muse récalcitre donc d'abord, puis émue par le grand mérite de celui que le poète veut chanter, elle s'exécute, accomplit son office, puis s'échauffe plus que jamais. Ainsi le poète est servi par son sujet; en faisant usage du nom de Congreve, Swift se fait porter « comme

¹ Vers 62-63 : Heaven that but once was prodigal before,
To Shakespeare gave as much; she could not give him more.

² Edition 1814, vol. XIV, p. 36.

³ Lettre du 6 déc. 1693. Elrington Ball, vol. I. Supplemental Letters.

un roitelet triomphant sur les ailes de l'aigle.» Le génie de Congreve est rayonnant, « divine est sa force... » « jamais encore imagination de poète n'a produit une veine plus riche ou un métal plus pur. » Mais en ces deux ou trois images s'épuise le panégyrique; l'inspiration de Swift s'essouffle dès que l'éloge se prolonge, et il remarque lui-même que son poème tourne malgré lui à la satire. Tandis qu'il s'émerveille de la jeunesse de son ami, cette jeunesse lui semble s'interposer entre eux comme un « infranchissable abîme »; il se sent soudain vieilli, à moins de vingt-six ans, il sent déjà qu'« aucun pouvoir, si ce n'est celui d'un Dieu, ne pourrait franchir les limites qui séparent ton univers du mien », il supplie Congreve d'apaiser, par sa douce influence son « vieil orgueil toujours indompté », son orgueil qui « regarde avec mépris la moitié de l'humanité ». Les souffrances qu'il a éprouvées dans sa fierté ne l'ont pas abattu, mais stimulent en lui une plus profonde compréhension du mal et un légitime désir de vengeance. Par l'effet d'une confusion curieuse, due en partie peut-être à la vivacité de sa sympathie pour Congreve, les ennemis de son ami et les siens s'identifient; il les unira sous la même violence de ses coups. Le « poids de son ressentiment » portera à la fois sur ceux qui l'ont blessé lui, et sur ceux qui dénigrent Congreve en le pillant, sur ces plagiaires et ces critiques qui s'acharnent sur le brillant auteur comique, mais ne peuvent non plus obscurcir sa gloire que « des nuées de mouches s'agitant au milieu des rayons qui leur ont donné naissance, ne peuvent obscurcir la lumière du soleil ». Les critiques qui ont « envahi le parterre « comme des « Goths » et que Congreve décrira dans la dédicace de sa pièce à Montague ¹ comme une meute de mâtins rageurs et poltrons, montrant les dents mais n'osant point combattre, vont dans le poème de Swift prendre une importance disproportionnée et accaparer tous les efforts de son imagination. C'est eux qui se substitueront en fait à Congreve et deviendront le sujet réel. En revanche, ils commencent là à prendre corps: les silhouettes indécises de la dernière ode se précisent ici, se colorent et s'animent; les critiques que redoutent tant les auteurs, à la Ville, ne sont pourtant que des « campagnards », « renvoyés avant l'heure » [des bancs de l'école] « de leur grammaire et de leurs toupies, aux hostelleries de droit (inns), ces couches de fumier où les écoliers deviennent freluquets plus vite que ne pousse le plus magnifique champignon: voilà les grands seig-

¹ Dedication to the Right Honourable Charles Montague, prefixed to the Double Dealer, Lond. 1694.

neurs des écoles de poésie, ceux qui prêchent l'impudent pédantisme des règles; voilà ces puissances, les critiques, qui peuvent se vanter de l'emporter sur le Nil et son infinité grotesque de dieux; certes, il ne serait guère possible aux peuples de se prosterner devant de plus ignobles créatures, eux qui ont (pourtant) autrefois adoré des chats et offert des sacrifices aux singes »¹. Ici se dessine déjà la doctrine qu'exposeront les digressions du Conte du Tonneau, ici se marque déjà vigoureusement la haine du pédantisme et de ses règles. Swift crayonne ensuite l'un de ces petits-maitres, qui, sorti naguère de Farnham, est maintenant un arbitre du goût dans la cité des belles-lettres: « l'an dernier, un jouvenceau, fut avec quelque autre bétail, envoyé par ses parents à la ville, où il changea d'habit et suivit avec soin les méthodes le plus en vogue pour devenir libertin, puis il revint, l'été, dameret accompli, la mémoire garnie du plus récent jargon »². Un pur satirique, à la manière de Pope ou de Dryden eût poursuivi le portrait, lui eût donné un air individuel et une parfaite ressemblance, et l'eût enfin recouvert d'un pseudonyme transparent; Swift, au contraire, refuse de rendre ces sots immortels³ et l'on sent déjà que ce ne sont plus les traits individuels qui l'intéressent, que par eux, il veut atteindre à une vérité plus générale et plus permanente. Ainsi, il se détourne du

- ¹ For, could you think? the fiercest foes you dread,
And court in prologues, all are country bred;
Bred in my scene, and for the poet's sins
Adjourn'd from tops and grammar to the inns,
Those beds of dung, where schoolboys sprout up beaux
Far sooner than the nobler mushroom grows.
These are the lords of the poetic schools,
Who preach the saucy pedantry of rules.
Those powers, the critics, who may boast the odds
O'er Nile, with all its wilderness of gods;
Nor could the nations kneel to viler shapes,
Which worshipp'd cats, and sacrificed to apes.

En raison de l'extrême obscurité de pareils passages nous croyons devoir parfois ajouter quelque mot entre crochets, afin de rendre sensible l'enchaînement des idées.

- ² Last year, a lad hence by his parents sent
With other cattle to the city went,
Where having cast his coat, and well pursued
The methods most in fashion to be lewd,
Return'd a finish'd spark this summer down
Stock'd with the freshest gibberish of the town.
- ³ Whose name must not within my lines be shown,
Lest here it live, when perish'd with his own.

damoiseau de Farnham, qui l'irrite par ses airs désinvoltes et par sa familiarité cavalière à l'égard de Congreve, pour s'arrêter à définir ce jargon des faquins, ce langage qui symbolise tout un monde moral, toute une prostitution de l'esprit, et qui prend, dans l'imagination de Swift, figure humaine: « jargon formé du langage disparu, l'esprit, qui se perdit en cette Babel qu'est le parterre; conçu en des embrassements empoisonnés, chétif et dément, luxure infecte des âmes, et enfant avorté; né, entre fats et catins, de lubriques étreintes avant la pièce ou bien entre deux actes... »¹, Swift vient ici de trouver sa vraie manière, celle qui exprime et exprimera le mieux sa pensée profonde, qui transpose instantanément des idées morales en saisissantes images d'un réalisme uniquement humain. C'est le ton de ses grands écrits qu'il découvre. Il déleste son esprit des encombrants souvenirs scolaires, dépouille son vers du pindarisme et son style de la mythologie académique. Spontanément, son imagination crée une mythologie nouvelle, qui sort de la réalité et qui s'accommodera encore mieux de la libre prose que du rythme et de la rime. La forme annonce, plus directement encore que la doctrine, la proche venue du Conte, déjà présent, au moins de façon diffuse, dans l'esprit de Swift. Déjà nous en voyons poindre quelques saillies avancées: le monstre « critique » est né; déjà, chose curieuse, il présente aux yeux de Swift quelques uns de ses traits caractéristiques, il a le corps d'un âne, et ses longues oreilles percent sous la peau du lion², il est un vil bétail qui entoure la Muse et qui l'incommode de son odeur infecte³. Le critique, dans ces vers de 1696, évoque même, par delà les ânes de la Digression, les Yahoos de *Guliver*. Ces points de repère dans l'évo-

¹ A jargon form'd from the lost language, wit,
Confounded in that Babel of the pit;
Form'd by diseased conceptions, weak and wild,
Sick lust of souls, and an abortive child;
Born between whores and fops, by lewd compacts
Before the play, or else between the acts;

² Nor need the lion's skin conceal the ass
Yes, that beau's look, that vice, those critic ears,
Must needs be right, so well resembling theirs

³ She [the Muse] who on shady banks has joy'd to sleep
Near better animals, her father's sheep;
Shamed and amazed, beholds the chattering throng
To think what cattle she is got among;
But with the odious smell and sight annoy'd,
In haste she does th'offensive herd avoid.

lution imaginative de Swift, constituent des indications sûres, car c'est en un certain nombre d'images, relativement limité, qu'il traduira ses conceptions les plus puissantes. Dans l'ode précédente, nous voyions naître l'Eolisme, ici nous voyons se former un des principaux « mythes animaux » de l'œuvre de Swift. Nous voyons aussi s'affirmer avec véhémence sa vocation de flagellateur impitoyable des vices humains : Ce sot, dit-il du freluquet de Farnham, est venu « à une heure mauvaise provoquer ma haine — ma haine dont le fouet, ainsi que le ciel dans sa justice l'a depuis longtemps décrété, doit un jour faire saigner le crime et la folie ». L'expérience vient de donner à Swift une conscience plus claire de sa force et des destinées de son esprit.

* * *

Fin du second séjour: les désillusions.

C'est à ce moment, en effet, que ses souffrances se précisent et que sa solitude s'exaspère. Moor-Park était pour lui plus qu'une retraite : un observatoire et un lieu d'attente ; il espérait de ce second séjour de grandes choses, qui plusieurs fois avaient paru se produire, puis qui maintenant s'affirmaient comme irréalisables. Dès le printemps de 1692, il avait pensé aux ordres anglicans comme à un moyen d'échapper à la dépendance et de faire rapidement son chemin, il s'était ouvert de ces desseins à son oncle Kendall ; il espérait aussi que Temple l'aiderait efficacement à faire son entrée dans l'Église. L'amitié de ce puissant personnage et la protection du roi auraient abrégé pour lui le stage pénible de la « curacy », hâté sa nomination à une grasse prébende, à un poste de choix en Angleterre même. Son titre de Maître-ès-arts de l'Université d'Oxford lui permettait d'aspirer maintenant soit au canonat d'une cathédrale, soit-même au décanat ; il se préparait du reste à un rôle brillant par ses abondantes lectures, par son étude acharnée de l'histoire, par sa pratique journalière des poètes. Toute l'année 92, il attendit, d'abord avec confiance, puis au bout de quelques mois, avec une inquiétude croissante. Le roi lui avait certainement fait des promesses, puisqu'il déclare à son oncle William ¹ à la fin de novembre « qu'il ne doit pas entrer dans les ordres avant que le roi ne lui donne une prébende ». Mais déjà il lui vient un soupçon : Temple, qui lui prodigue ses bonnes grâces,

¹ Lettre du 29 nov. 1692.

met moins de zèle à s'occuper de sa carrière : il a découvert l'utilité de Swift, et ne veut point renoncer si tôt à ses services. « Sir William Temple, confie Swift encore à son oncle, bien qu'il m'ait garanti que c'est chose certaine, paraît moins empressé pourtant que je ne le souhaiterais, parce qu'il est convaincu, j'imagine, que je le quitterai, et pour plusieurs raisons considère que je lui suis à présent un peu nécessaire. » Puis l'année 93 s'ouvrit sous d'heureux auspices. Swift, nous l'avons vu, fut, dans son ambassade à Kensington, le bras droit de Temple et le conseiller du roi ; il était parvenu d'emblée à ce qui dut lui paraître le sommet des honneurs. L'humble retour à Moor-Park n'en fut que plus amer. Il reprenait sa place auprès du maître comme si rien ne s'était passé, et recommençait à attendre, dans le respect et le silence. Pendant ce temps, quelques uns de ses compagnons de collège, demeurés dans le monde, devenaient célèbres comme Congreve, d'autres s'acheminaient sans doute vers une aisance honorable et tranquille dans l'Église ou le barreau. Pour Swift, l'apprentissage de la vie paraissait au contraire se prolonger inutilement et sans issue visible. Vers la fin de 1693, rien encore ne s'offrait à lui et l'anxiété commençait à le ronger. Aussi n'avait-il plus le loisir ni la patience d'être le directeur de conscience de son cousin Thomas ni de le guider vers le choix d'une carrière. Les hésitations de celui-ci le vexent ; comment ose-t-il se plaindre de son sort alors que plusieurs situations s'ouvrent à lui et qu'il sait du moins à quoi penser, à quoi appliquer l'effort de son esprit : « Je t'affirme, lui écrit-il en décembre ¹, que je ne puis guère m'apitoyer sur ta condition présente qui te tient corps et âme en activité, car je sais, pour moi que je n'ai jamais été bien misérable tant que j'ai senti mon esprit en effervescence, j'imagine en effet que c'est le calme plat qui doit être la partie la plus accablante de notre traversée en ce monde ». A l'effervescence de naguère, en effet, à celle qui le grisait au printemps de l'année précédente, commence ou menace de succéder le « calme plat » qui l'effraie plus que tout parce qu'il le laisse en un tête-à-tête douloureux avec lui-même. Il compte déjà une à une ses désillusions, récapitule les vaines espérances du retour à Moor-Park, déjà presque toutes condamnées. La politique l'avait déçu ; la poésie n'était point un dérivatif suffisant pour son activité et le jugement de Dryden brisait d'ailleurs ses ambitions.

¹ Lettre du 6 décembre 1693. Elr. Ball, vol. I, Supplém. Lett. Thomas résidait alors chez son oncle, Charles Davenant, qui se livrait à des études d'économie politique.

C'est alors que Sir William tomba gravement malade, et que l'on eut un instant, à Moor-Park, des craintes pour sa vie. Cet événement inattendu fournit à Swift l'occasion de s'examiner à nouveau, de reviser les valeurs de son affection pour son maître, de voir jusqu'à quel point elle comptait dans sa vie. Aussi ses vers écrits « *à l'occasion de la maladie et de la guérison récentes de Sir William Temple* », en décembre 1693 ont-ils une signification personnelle importante. Swift, dans un exorde conventionnel, où la forme cependant est en progrès, les vers plus nets, le style plus dépouillé, médite d'abord sur le retour curieux des mêmes pensées, des mêmes événements et des mêmes aspects des choses après un certain intervalle. La Muse a aujourd'hui, aux yeux du poète, le même visage, le même sourire au milieu des larmes que lorsqu'elle l'inspira naguère dans ce même parc, au bord de ce même ruisseau, sur le même sujet; son maître bien aimé. Mais Swift ne s'attarde guère à la pensée du maître: pourquoi garder maintenant les traces de son affliction puisque tout danger est passé! Dorothée elle-même, la douce épouse éplorée, si aimante et si aimée, la Providence de la maison dont les larmes plongeaient toute l'« humble tribu » dans les pleurs, doit reprendre un visage joyeux. La Muse exhorte donc le poète à la joie commune, mais se heurte aussitôt à ses violents reproches. Swift ne peut plus et ne veut plus se réjouir, car son cœur est plein d'amertume. Et oubliant définitivement le sujet qu'il avait choisi, il ne nous parlera plus que de ce qui seul l'intéresse; le conflit douloureux dont son âme est troublée. Pourquoi la Muse vient-elle l'importuner? Qu'elle visite les heureux de la terre et délaisse un « homme en détresse » comme lui « abandonné par l'espoir, l'espoir, ressource dernière d'un sort mauvais », il est « voué pour la vie à un chagrin sans relâche »; le temps qui passe si rapide sur les heureux s'attarde tant sur lui qu'il le sent à peine marcher, cependant sa faux accomplit son office, comme celle du moissonneur dans un champ de blé, et il ne laissera bientôt derrière lui qu'un sol ravagé, coupé des sillons profonds de la douleur. Swift, non sans dextérité déjà, développe cette image de la « plaine désolée » qu'est son âme, où seul règne « le désespoir ». Cette déception qui le laisse si abattu, est celle de ses ambitions, mais la poésie lui est-elle plus douce que la vie? La Muse l'a trahi aussi, « déesse méchante, funeste à mon repos, cause universelle de tous mes maux »¹. Aussi se révolte-t-il contre elle: contre elle il utilise la haine qu'elle lui inspire contre d'autres;

¹ Malignant goddess! bane to my repose,
Thou universal cause of all my woes.

il l'injurie, l'appelle le « lieu commun des Sots, leur forteresse branlante, l'appel en dernier ressort de l'imbécilité »; elle lui a prêté un instant son faux éclat et l'on a pu croire un instant à son génie, mais qu'est-elle à vrai dire? Swift ici, faisant accomplir un pas de plus à sa pensée, atteint par avance une des étapes où celle-ci s'attardera dans le Conte du Tonneau. La Muse n'est « qu'une forme vaine, émanation du cerveau, répandant ses traits indécis sur la veine (sic) optique, troublant la source cristalline de la vision, projetant sur les yeux du poète, sa lueur tremblante, allumée tandis que la raison sommeille, mais s'enfuyant ainsi que les ombres fantasques des rêves, dès que s'éveillent les yeux »¹; elle n'est qu'une « vapeur mouvante » (walking vapour) comme sa sœur la Renommée. Ce passage pourrait s'intégrer dans la Digression sur la Folie: Swift édifie là un des chapitres fondamentaux de sa philosophie. Tout, dans l'univers et dans le microcosme qu'est l'esprit de l'homme, n'est qu'illusion ou duperie. La probité de Swift, sa fierté dédaigneuse des bassesses, de la flatterie, de l'intérêt et du mensonge, ne lui ont servi de rien, n'ont fait de lui qu'une victime; il est la victime aussi de la poésie, fausse consolatrice, en qui il ne croit plus: « Là se brise ton charme, et à partir de cette heure je renonce aux visions que tu évoques, et puisque tu ne tiens ton existence que de mon souffle, d'un seul coup, en pouffant de mépris je crève cette illusion². » Que Temple est maintenant loin de lui, et comme ce qui devait n'être qu'une pièce de circonstance, conventionnelle et artificiellement aimable, a craqué comme un moule fragile sous une poussée irrésistible. Swift, par les souffrances de son orgueil méditées dans la solitude, est parvenu jusqu'au tréfonds de sa nature, d'où jaillit aussitôt un flot d'implacable ironie. Le satiriste est désormais armé pour la lutte.

Ses dernières illusions sont tombées: Temple ne fera rien pour lui, que de le garder, indéfiniment peut-être, à une place qui n'est plus

¹ Ah! should I tell a secret yet unknown,
That thou ne'er hadst a being of thy own,
But a wild form dependent on the brain,
Scattering loose features o'er the optic vein;
Troubling the crystal fountain of the sight,
Which darts on poets' eyes a trembling light;
Kindled while reason sleeps, but quickly flies
Like antic shapes in dreams, from waking eyes.

² There thy enchantment broke, and from this hour
I here renounce thy visionary power;
And since thy essence on my breath depends
Thus with a puff the whole delusion ends.

la sienne, où son talent, son énergie, son savoir, sont gaspillés. Temple, enfermé dans le cercle élégant et étroit de «ses rêveries d'épicurien et d'essayiste, était incapable de s'intéresser activement à la pensée d'un autre. Un mur de plus en plus épais séparait ces deux hommes, ces deux esprits à tendances si opposées : l'un vivant à son aise dans la convention, parmi les grâces désuètes d'une antiquité de bon ton, s'accommodant de ce que la tradition a de meilleur, et les loisirs de plus précieux, l'autre, dévoré du besoin d'agir par lui-même, de comprendre tout, d'éclairer tout par sa seule raison et doué de si redoutables exigences que toute la beauté du monde ne devait pas trouver grâce devant lui ; l'un trouvant naturel de rester la maître et de ne se désister en rien, l'autre meurtri par la douceur même de ses chaînes, et avide de commander, de vitupérer, de bafouer ; l'un oubliant le présent dans les séductions du souvenir, l'autre ardemment et puissamment tendu vers l'avenir, l'action, la lutte. Puis Swift à cette époque, éprouvait déjà plus nettement les atteintes de son mal : des vertiges subits étourdisaient sa raison, et des moments de surdité le séparaient du monde, l'enfermant plus tristement dans ses pensées. Ce mal qu'il était persuadé d'avoir contracté chez son patron, en lisant dans le parc humide de Sheen, lui apparaissait surtout alors comme une menace, car il ne l'éprouvait qu'à de longs intervalles — mais combien tragique déjà : menace dans ce qu'il avait de plus précieux, dans cela seul qui paraissait lui rester, sa santé, sa lucidité d'esprit, la force et le génie de ses vingt-cinq ans. Aussi, sa mélancolie s'assombrissait vite en un pessimisme véritable, enveloppant tous les aspects de la vie. Moor-Park vers la fin de 1693 dut lui sembler étroit et ingrat comme une prison. Cette prometteuse résidence n'avait point tenu sa parole. Swift aspirait à chercher au dehors ce qu'elle lui refusait. Temple devinant peut-être les impatiences de son secrétaire, ou peut-être même pressé par lui, lui offrit un emploi en Irlande, dans l'administration des Rôles, à Dublin [dont il restait, après son père le directeur titulaire (Master)], avec un salaire de cent vingt livres par an : poste subalterne, dont la seule idée devait irriter le neveu de prospères et illustres hommes de loi comme l'oncle Godwin et l'oncle William. Swift refusa. Il ne voulait plus rien devoir à son patron ; il voulait surtout ne plus dépendre de lui. L'Église, qui avait abrité ses ancêtres, l'abriterait aussi, plus généreusement et dignement ; il se tourna vers elle, dans un élan de confiance filiale, et, exaspéré par la froideur de Temple, quitta brusquement Moor-Park au mois de mai 1694.

CHAPITRE III.

KILROOT.

(janvier 1695-mai 1696).

C'était là le dénouement d'une crise morale. La vocation ecclésiastique de Swift s'était chaque fois réveillée que ses ambitions temporelles rencontraient des obstacles, que ce qui était pour lui déjà l'« ingratitude » du monde l'amenait à chercher à nouveau l'aide de sa famille ou de ses puissances tutélaires; mais il se rendait compte aussi de ce qu'il y avait d'intéressé et de dépourvu de noblesse dans ces retours d'enfant prodigue. Sa foi religieuse était trop peu affirmée, trop imprécise, pour justifier à elle seule une orientation vers les ordres, et sa fierté, qui se révélait décidément comme sa vertu dominante, prenait ombrage de ce qu'il y avait de calcul dans ces inclinations. C'est pour l'amour d'elle, et non pour le refuge qu'elle lui offrait, qu'il eût voulu aller à l'Église. Il ne pouvait donc légitimer une pareille démarche à ses propres yeux qu'en tentant de l'accomplir sans que les circonstances l'y contraignissent. Or, puisque hors de l'Église il eût pu trouver le moyen de vivre, puisque l'emploi que lui offrait Temple dans les rôles eût suffi à ses besoins matériels, c'était donc, se persuadait-il, d'une manière tout à fait désintéressée, qu'il pourrait se faire prêtre anglican. « Là dessus, nous confie-t-il dans son Fragment, à propos de l'offre de Temple, M. Swift lui répondit que, puisqu'il avait maintenant la facilité de pouvoir se suffire sans être forcé d'entrer dans les ordres pour vivre, il était résolu à retourner en Irlande et à s'y faire ordonner. » Swift fut sincèrement dupe, au moins un instant, de son sophisme, et quand il sentait que ses yeux allaient sur ce sujet se dessiller, vite il faisait effort pour les fermer à nouveau. Cette illusion favorite, il fit de son mieux pour ne point la « crever »,

il en laissa grandir la bulle d'air, ornée encore à ses yeux de mille couleurs chatoyantes; il l'adopta, s'y adapta lui-même, lutta toujours pour la conserver intégralement au cœur de sa vie, pour enfermer même sa vie en elle, bien qu'en réalité, celle-ci en dut mainte fois faire éclater les fragiles parois. En sortant de Moor-Park, du moins, Swift crut avoir rétabli l'équilibre rompu de son esprit. Sa résolution était ferme. Il passa quelque temps encore chez sa mère, et écrivit de Leicester la lettre à son cousin Deane ¹, que nous avons mentionnée déjà. Nous en avons remarqué les remerciements sincères et embarrassés et la hâte de conquérir vite l'indépendance, car chaque fois que Swift revenait auprès de sa mère, il éprouvait ce que les liens de famille même les meilleurs ont d'assujettissant — mais cette lettre a plus encore à nous apprendre. Elle nous renseigne sur les circonstances mêmes de son départ de Moor-Park, la vive colère de Temple ², et son refus obstiné de rien faire pour Swift, elle nous confirme la volonté de Swift « d'être ordonné en septembre » et nous découvre les horizons nouveaux de son esprit. Swift est prêt à tenter les aventures et à partir comme « chapelain » auprès de ses cousins, à Lisbonne même. Son cousin Deane lui avait décrit des scènes de la vie portugaise, d'imposantes processions religieuses « pour demander la pluie ou le beau temps » et des cérémonies dignes des plus beaux jours de l'Inquisition : Swift le remercie de tous les détails qu'il lui donne, prend un vif intérêt à toutes ces choses étranges, s'étonne qu'un pays puisse à la fois manifester tant d'activité dans le commerce et être si superstitieux, et déplore qu'on ait brûlé une vieille femme, « à moins qu'elle ne fût une duègne ». Mais les cérémonies religieuses même théâtrales ne sont pas sans lui plaire car elles « contribuent à apaiser l'âme du vulgaire et inspirent une dévotion béate à la foule » ³. Plus que le pittoresque extérieur, la curiosité morale l'intéresse : il remarque aussi que les peuples si galants à l'égard des jeunes femmes sont souvent les plus cruels à l'égard des vieilles. A n'en pas douter, ce voyage au Portugal, si Swift l'avait accompli, eût surtout développé cette tendance à l'observation morale, qui pouvait se développer ailleurs aussi aisément, même dans un cadre familial. L'exotisme religieux n'eût de même, vraisemblablement, que confirmé

¹ du 3 juin 1694.

² « he was extreme angry »

³ « Not that I utterly dislike your processions for rain or fair weather, which, as trifling as they are, yet have good effects to quiet common heads, and infuse a gaping devotion among the rabble ».

les tendances essentielles de son torysme ecclésiastique naissant ; les rites sont nécessaires au peuple, ils constituent un moyen puissant d'action sur lui. Et c'est cette action morale qui déjà est pour Swift l'essentiel. Il ne traversera point les mers, n'assistera point à des mascarades bariolées ni à des autodafés, mais il découvrira autant d'étrangetés humaines dans les deux îles si connues qui se le renverront tour à tour ; il aura, sur le vieux sol irlandais ou anglais, des moyen d'action plus puissants qu'en des régions étrangères ; il aura loisir plus tard, quand il créera un monde imaginaire, de pénétrer plus profondément dans son humanité étant moins gêné par les détails extérieurs et les décors. Dès cette date, Swift est impatient de connaître et d'apprendre, mais c'est dans une direction déterminée, toujours la même, que se déploiera l'activité de son esprit. Leicester l'irrite par sa petitesse, son « aridité »¹ ; il s'y sent lui-même réduit, et les bras liés ; il a hâte d'en partir, et avant « quatre jours » s'acheminera de nouveau, cette fois pour être seul et libre, vers l'Irlande.

Partit-il sitôt qu'il l'annonça ? Nous savons seulement qu'il ne fut point ordonné en Septembre comme il l'escomptait : les choses n'allèrent point aussi vite ; il s'installa sans doute chez son oncle et, commença toutes les démarches nécessaires, mais une ordination eut lieu sans qu'il pût être admis, et au mois d'octobre il attendait encore. On lui faisait grief de son âge, de son retard, des longues années passées loin de Dublin et de Trinity. Son séjour à Moor-Park était encore un obstacle après qu'il était achevé ; il semblait que la tyrannie de Temple s'acharnât, même à distance, après lui. On voulait savoir comment il s'était conduit depuis son échappée du collège, et il fut contraint, pour satisfaire la curiosité de l'Archevêque de Dublin le D^r Narcissus Marsch de s'adresser à Temple qu'il avait quitté avec colère, de solliciter de lui, dernière humiliation, un certificat de bonne conduite. Cette lettre, dont la lecture devait réjouir plus tard Lady Giffard dans son ressentiment contre Swift et qu'elle étiqueta « lettre de repentir » (penitential letter) dut coûter fort à l'orgueil de Swift, beaucoup plus encore que tous les remerciements à l'adresse de ses proches ; elle lui coûta tant qu'il hésita pendant des semaines à l'écrire, et qu'il ne s'y résolut que sous l'empire de la nécessité, afin de ne pas manquer encore l'ordination suivante. Cependant

¹ « I have not leisure to descant farther upon your pleasing letter, nor anything to return you from so barren a scene as this, which I shall leave in four days toward my journey for Ireland. »

l'humiliation, si réelle qu'elle fût, était moins profonde que ne le supposait sans doute Lady Giffard et ne modifia point sensiblement par la suite les sentiments de Swift à l'égard de Temple : il pensa toujours à lui avec plus de mansuétude qu'à son oncle Godwin. Sans doute il adopta un ton contrit et reconnaît avoir peu mérité l'indulgence ou la faveur de Temple : « La conscience que j'ai d'être profondément déchu dans l'estime de Votre Honneur, m'a privé de l'assurance qui m'était nécessaire pour implorer cette faveur, jusqu'à ce qu'enfin il me soit devenu impossible de me dérober¹, sans doute il le prie « d'excuser dans sa bonté ses nombreuses faiblesses, ses égarements et ses négligences »², mais Lady Giffard et d'autres³ eussent pu se convaincre par une attentive lecture qu'il subsiste dans cette lettre une réelle dignité, que les confessions et les regrets s'y relèvent d'une note volontairement pompeuse et fort en harmonie avec le caractère solennel du personnage à qui ils s'adressent, que les excuses trouvent une remarquable contrepartie dans les justes appréciations que Swift porte sur lui-même et sa conduite, ainsi que dans les habiles limites qu'il impose d'avance aux sévérités ou à l'arbitraire de Temple : « Les renseignements que l'on attend sur moi doivent porter sur la conduite et l'instruction, ainsi que sur les motifs pour lesquels j'ai quitté votre Honneur et sa famille, c'est-à-dire sur la question de savoir si ce départ a été la suite de quelque mauvaise action. Je m'en remets pour eux entièrement à l'indulgence de votre Honneur, bien qu'il ne me semble pas que, en ce qui concerne le premier point, j'aie autre chose à me reprocher que des faiblesses. » Enfin, s'il supplie, c'est en vue d'un but très précis, et en raison d'une nécessité urgente : « et je supplie votre Honneur de se rendre compte que nul n'obtient ici un bénéfice, sans que l'on sache qu'il est qualifié pour le recevoir... » « l'ordination est fixée par l'archevêque pour le commencement de novembre, de sorte que si Votre Honneur ne m'accorde pas sa faveur immédiatement, je crains fort qu'elle arrive trop tard ». Tous ces cor-

¹ The sense I am in, how low I am fallen in your Honour's thoughts, has denied me assurance enough to beg this favour, till I find it impossible to avoid.

² ...wherein I shall stand in need of all your goodners to excuse my many weaknesses and follies and oversights.

³ Sir Henry Craik, par exemple, nous paraît dans son commentaire exagérer un peu le caractère humiliant de la lettre : But he must throw himself « upon his Honour's mercy » : he can scarcely ask his Honour to deign to stoop to a thought of his affairs, but his faults have been follies or infirmities etc. vol. I, p. 61.

rectifs témoignent d'un sens très vif des nuances et diminuent singulièrement aux yeux de l'auteur ce que les formules ont, à dessein, de lourde politesse et d'emphatique contrition. L'acuité de Swift a raison de l'hostilité des circonstances. Elle eut raison aussi de l'inertie de son protecteur, qui cette fois, s'exécuta avec célérité et, moins de vingt jours après, le 25 octobre 1694, Swift était ordonné diacre, trois mois après, ordonné prêtre, le 13 janvier 1694-95 par l'évêque de Kildare. Par sa fermeté continue, par sa maîtrise de lui-même, Swift venait enfin de franchir un pas important : il entrait dans une carrière où l'indépendance devenait possible, où son action promettait de s'exercer librement, où ses ambitions paraissaient encore illimitées. Il s'appartenait à lui-même.

Il reçut, grâce à des amis de sa famille le bénéfice de Kilroot, petite paroisse du Nord de l'Irlande, sise sur la côte même dans la vaste Baie de Belfast (Belfast Lough), face à face avec l'immensité brumeuse de la mer. C'était une nouvelle solitude à laquelle était voué Swift, mais où il était cette fois le maître : sa prébende qui dépendait de la Cathédrale de Connor comprenait outre la paroisse de Kilroot, dont l'église était en ruines et dont les rares maisons s'éparpillaient le long de la grève, les deux paroisses¹ voisines de Templecorran et de Ballynure, dont les églises étaient utilisables et où Swift sans doute officiait tour à tour. Il passa près de dix-huit mois sur ce rivage presque désert où parmi les peu nombreux habitants, il devait chercher encore les fidèles plus rares de l'église établie. Rien hormis des traditions et des légendes ne subsiste du séjour de Swift en ces parages : Craik rapporte que les habitants racontent encore aujourd'hui comment « l'extravagant pasteur »² essayait d'attirer à lui des ouailles en faisant des ricochets sur l'eau de la mer. Il est curieux que les Swiftiana si indiscrets n'aient rien à nous dire sur la période de Kilroot, bien que certaines rumeurs, et des plus fâcheuses, aient eu assez de persistance pour pénétrer, plus de quarante ans après la mort de leur héros, dans la littérature Swiftienne³. Mais tout concourt à nous

¹ Kilroot et Templecorran portaient officiellement le nom de « vicarages » et Ballynuri celui de « Rectory ».

L'ensemble de la prébende était d'un rapport de cent livres par an.

² the « mad parson » Craik. I. p. 66.

³ Il s'agit ici de la fameuse histoire contée par le n° 188 (févr. 1785) du Tatler et reproduite dans Scott, p. 40 : « In consequence of an attempt to ravish one of his parishioners, a farmer's daughter, Swift was carried before a magistrate of the name of Dobbs (in whose family the examinations taken

taire croire que Swift se sentit très désœuvré dans l'exercice de ses nouvelles fonctions, surtout après ses studieuses années de Moor-Park et qu'il s'ingénia de manière fort diverse à tromper ses loisirs. La tâche d'un clergyman de l'église établie ou « Église d'Irlande » (Irish Church) consistait en effet à cette époque, et surtout dans les comtés du Nord, à rassembler assez de fidèles dans sa paroisse pour y justifier sa présence et assurer la transmission régulière du bénéfice dans le sein de l'Église officielle: car, si la Révolution venait de mettre fin aux intrigues papistes du temps de Jacques II et si le catholicisme était non seulement vaincu, mais mis hors la loi, si ses adeptes étaient dépouillés de leurs biens, ses prêtres sous le coup de perpétuels châtiments et ses cérémonies interdites, les Presbytériens, nombreux dans le Nord, avaient fièrement relevé la tête et espéraient, grâce à la bienveillance de Guillaume et Marie reconquérir un à un les bénéfices restés vacants entre les mains de l'Église établie, insuffisamment pourvue de pasteurs¹. Ils avaient, en 1690, adressé une Pétition au roi à cet effet en faisant état de leur loyalisme et de la pureté protestante de leur foi. Mais l'église épiscopaliennne n'entendait pas céder un pouce de terrain: les sièges épiscopaux restés vacants depuis le règne de Jacques (qui avait attendu en vain le moment propice pour y nommer des évêques catholiques) et dont la vacance prolongée aurait pu devenir un gage entre les mains des Presbytériens, furent pourvus rapidement et les nouveaux évêques veillèrent contre le double danger qui menaçait l'Église. Des colonies entières d'Écossais venaient d'envahir le Nord de l'Irlande, qu'il importait de faire entrer par la persuasion dans le bercail épiscopalien: c'était à quoi s'était évertué entre autres l'évêque de Derry, le Dr King, qui allait devenir Archevêque de Dublin et être longtemps mêlé à la vie de Swift. Nous ne savons si Swift à ses débuts dans l'état ecclésiastique, opéra ou seulement entreprit des conversions, mais nous pouvons admettre avec plus de vraisemblance qu'il éprouva dès le premier contact avec les Presbytériens, cette

on the occasion are said to be still extant at this day); and to avoid the very serious consequences of this rash action, immediately resigned the prebend, and quitted the Kingdom. This intelligence was communicated, and vouched as a fact well known in the parish even now, by one of Swift's successors in the living, an dis rested on the authority of the present prebendary of Kilroot, February 6, 1785 ».

¹ Cf. Dr Richard Mant; Lord Bishop of Down and Connor » «: *History of the Church of Ireland from the Revolution to the Union of the Churches of England and Ireland*. London 1850. vol. II, sect. I.

aversion profonde pour la « dissidence » qui allait devenir un de ses sentiments dominants. Ces presbytériens ignorants et obstinés, Irlandais mâtinés de Scots, défiants et soupçonneux, flairant le papisme chez des clergymen aussi éloignés de Rome que l'était Swift, préférant leurs psaumes nasillards à la liturgie bienséante des offices anglicans, et leurs « meeting-houses » sordides aux claires et coquettes églises épiscopaliennes, durent inspirer dès l'abord au polémiste du Conte du Tonneau les réflexions dont il tira le caractère de Jack. Or, la paroisse de Kilroot, si l'on en croit son châtelain, Richard Dobbs ¹ ne comptait qu'un seul paroissien de l'église établie : lui-même, avec sa famille et ses serviteurs, tous les autres habitants étant des Presbytériens d'extraction écossaise. Sur les cent âmes qui la composaient, il n'y avait pas un seul Irlandais de naissance, ni un seul catholique. S'il y avait donc peu d'ouailles pour le pasteur, les conversions à faire ne manquaient pas. Rien ne peut cependant nous garantir l'activité apostolique de Swift. Il est probable que ne pouvant se plonger dans de vastes lectures, comme naguère en la riche bibliothèque de Moor. Park ², et que n'ayant que fort peu de goût pour les joutes oratoires avec les dissidents, il dut plutôt, entre deux médiations intenses ou deux pages inachevées, rechercher, hors des trois provinces de son pauvre royaume, la société de confrères encore plus pauvrement prébendés que lui, tels que Winder qu'il avait connu à Oxford ou d'anciens camarades de Trinity, comme Waring dont le père occupait dans les ordres l'importante situation d'archidiacre de Dromore ³. Quelquefois à cheval et plus souvent à pied, Swift devait à de fréquents intervalles marquant le rythme de son travail et de sa pensée,

¹ Dans sa *Brief Description of Antrim* publiée douze ans avant l'arrivée de Swift à Kilroot. Cf. Elrington Ball. Vol. I, p. 28.

² Swift s'efforça cependant de ne pas interrompre trop ses lectures. Nous savons, par sa lettre à Winder du 13 janvier 1698-9 (publiée pour la première fois par Elr. Ball.) qu'il avait apporté avec lui à Kilroot un certain nombre de livres, parmi lesquels les *Miscellanea* de Temple, un ouvrage de Stillingfleet, des classiques latins, etc. « En outre il emprunte des livres à ses voisins, par exemple à Mr. Dobbs » qui lui prêta la *Scepsis Scientifica* de Glanvil, que Swift tient en piètre estime « a fustian piece of abominable curious virtuoso stuff » Beaucoup de ces livres restèrent à Kilroot après le départ de Swift. Aussi charge-t-il Winder, deux ans après, de lui en envoyer un certain nombre et de garder les autres. Il écrivit aussi beaucoup.

³ Cf. Elrington Ball. vol. I, p. 16. Craik appelle simplement les Waring « a rich Belfast family ». Mais le Dr Ball se fondant sur l'étude du Rev. E. D. Atkinson « *An Ulster Parish* », a pu donner plus de précisions.

battre routes et sentiers en quête de distractions et de passe-temps. Il est reçu dans les maisons les plus riches ou la société la plus élégante du voisinage : chez le « vieux Mr. Dobbs » qui est le personnage le plus considérable de sa paroisse et qui lui prête des livres, chez les Davis de Carrickfergus, chez le maire de cette cité, membre du Parlement Irlandais, Clements, qui l'invita aux fêtes brillantes de sa « Mayoralty » et à la course de taureaux qui en fut le clou ¹, il est reçu aussi et paraît séjourner librement chez Lord et Lady Donegal ² en leurs somptueuses résidences de Carrickfergus et de Belfast, il est reçu jusque chez le « Deputy » d'Irlande, Lord Capel ³, ancien voisin de Temple à Sheen et jardinier passionné comme lui. Ces hautes relations décorent l'existence trop modeste du vicaire de Kilroot, elles réveillent en lui ses ambitions mal assoupies en lui permettant de jouer un rôle dans la société officielle d'Irlande. Cette période devait laisser dans sa mémoire un souvenir impérissable, puisque vers sa soixantième année, dans son Introduction à sa « Conversation Courtoise », il en parlera encore avec un orgueil de conquérant ; il pouvait alors, dira-t-il, faire un choix « parmi les premières familles de la ville » et « se limiter au nombre de cinquante », partager entre elles à son gré « cinq matinées, trois après-midi et six soirées par semaine », dînant « quatre fois » en ville et n'octroyant ses faveurs de convive recherché qu'aux gens le mieux en cour auprès du gouvernement et pourvus des plus belles fortunes. C'est avec un certain cynisme qu'il évoquera ses succès mondains et qu'il dut aussi, à l'époque, en jouir. Tout ce monde élégant n'est pour lui qu'un champ d'expérience, dont son intelligence toujours aux aguets veut tirer le plus grand profit : « à peine sorti » d'un salon, il « consignait aussitôt dans le vaste carnet qu'il portait dans sa poche » tous les mots d'esprit et toutes les stupidités mémorables qu'il avait entendus — habitude qu'il devait garder toute la vie. Lui-même parlait avec assurance, de préférence avec les femmes, se laissant complaisamment admirer. Quel parfait fat, sans son ironie qui toujours veille. Son ironie l'empêche de sombrer dans un sot Don Juanisme, en même temps qu'elle stimule chez lui la tentation. Car il éprouve à nouveau, autant que sept ans plus tôt chez sa mère

¹ Pour tous ces détails, à peine connus encore cf. la lettre de Swift à Winder citée plus haut, et Elr. Ball vol. I, p. 29 notes.

² La lettre à Varina est écrite de l'une des résidences de Lady Donegal : My Lady Donegal tells me that it is feared my Lord Deputy will not live many days, and if that be so, it is possible I may take shipping from hence .»

³ « after one visit of leave to his Excellency [shall] hasten to England »

à Leicester; la nécessité de « donner un emploi » à son ardeur dévorante, et la curiosité des contacts téminins: ce qui suffit à expliquer la tradition calomnieuse de ses intrigues galantes avec ses paroissiennes, et aussi la teneur de sa première lettre à « Varina ». Lettre vraiment étrange, d'une note unique dans la correspondance de Swift, d'une moindre portée, certes, que la future lettre de 1700, ce chef-d'œuvre de misogynie, mais plus complexe et presque plus déconcertante, tant elle est un mélange d'éléments contradictoires, de badinage et d'abandon, de grandiloquence ampoulée tout à fait sincère et de solennité ironique, de naïvetés non simulées et d'humour déjà très circonspect; lettre que Jeffreys qualifia¹ de « chiefly remarkable for its badness and stupidity » parce qu'il ne voulut la considérer qu'en elle-même — mais qui contient sous son vide apparent, des indications sur l'état d'âme de Swift que l'on aurait grand tort de négliger. La lettre à Kendall manifestait, dans le trouble des aspirations divergentes, la prédominance déjà nette de la vocation satirique; ici, il semble y avoir un recul et l'ironie semble, parfois du moins, avoir sombré sous une sentimentalité un peu niaise et des ambitions un peu vulgaires; mais si la jeunesse « virginale »² de Swift — sorte d'adolescence retardée — a dans cette lettre comme une dernière effervescence, elle ne suffit pas pourtant à étouffer l'incoercible indépendance de la pensée, et porte sur elle-même un jugement d'une clairvoyance déjà décisive. La jeune fille à qui elle s'adresse, « Varina » était la sœur de son camarade Waring. Swift dut la voir souvent et librement au cours de l'hiver 95-96, et comme elle avait une faible santé qui l'empêchait probablement de sortir, il dut charmer ses loisirs forcés de toute la verve et tout le brillant de sa parole; puis le ton de leurs conversations s'était attendri et le mot d'amour avait été mainte fois prononcé. Swift, inoccupé et toujours ardent, avait songé dans sa pétulance à un prompt mariage, à un bonheur immédiat, sans s'arrêter à l'idée d'un obstacle possible; si Varina était riche et lui sans fortune, il ferait du moins son chemin très vite et pourrait ainsi offrir à sa femme une situation digne d'elle. Mais la jeune fille temporisait, bien que protestant de la solidité de son affection. Or, Swift dénué par nature de longanimité, se lassa dès le printemps 96, de ces atermoiements; il voulut en avoir le cœur net et écrivit à Varina cette sorte de sommation: si elle s'obstinait à ajourner encore sa décision, il quitterait l'Irlande aussitôt et l'ou-

¹ *Edinburg. Review* (loc. cit.) cité par Elr. Ball I, p. 20

² l'expression est de Swift. Cf. p. 200.

blierait, elle, pour toujours. Mais cette sommation, au lieu d'être brève, est enveloppée de rhétorique et de préciosité: « L'impatience, commence-t-elle, est la qualité la plus intrinsèque d'un amant, et de toute personne poursuivant un dessein dont elle est persuadée que dépendent sa félicité ou son malheur » et le lieu commun s'amplifie en une longue période, puis se nuance de réflexions diverses, d'allusions au malaise dont souffre Varina et où ses jours se consomment, inutiles, au lieu de se passer dans la plénitude de la joie et les pures jouissances de l'amour. Ce début tour à tour pompeux et badin, ce préambule qui le fait dissenter « une demi-heure avant d'avoir rien dit » lui permet d'insinuer sous forme de sermons ou de turlupinades quelques vérités de circonstance dont sa Dulcinée fera son profit: hier, en ville, un poète et un mendiant se sont battus, fait surprenant pour deux corporations si fraternelles, où l'on est dans l'une et l'autre également vagabond et gueux; et Swift se serait réjoui de l'issue de la bataille et de l'expulsion du mendiant dans la rue par le poète, s'il n'avait appris que celui-ci, au lieu d'être un glorieux génie digne de mourir de faim n'était qu'un misérable rimeur, méritant de posséder les cinq cents livres de revenus que sa stupidité réclame à bon droit, et qui lui ouvriraient tous les cœurs féminins. « Car je le soutiens, il n'est pas d'homme qui ne préfère avoir pour rival un ange pauvre, plutôt que le diable lui-même s'il est riche ». C'est après un tel exorde que Swift croyant avoir préparé le terrain, attaque impétueusement la place forte en clamant bruyamment sa passion: de nouveau on le rappelle auprès des grandeurs qu'il a connues, en lui donnant cette fois les plus encourageantes assurances; d'elle dépendra qu'il accepte ou non ces propositions si avantageuses, qu'elle parle enfin, car il est temps; il lui offre de renoncer pour elle à tout cela, si elle l'exige, mais si elle refuse d'être à lui avant son départ, il jure qu'il ne reviendra jamais plus en Irlande, y fût-il renvoyé comme Lord Deputy. « Je voudrais au nom du Ciel, que vous comprissiez dans quelles pensées me plonge mon présent égarement; elles me poussent dans mille directions différentes et je n'ai pas la force de les contenir toutes. Oui, par le Ciel, il en est ainsi: l'amour de Varina a des conséquences plus tragiques que sa cruauté. Plût à Dieu que vous m'eussiez traité avec mépris dès le commencement. C'est votre pitié qui a ouvert la voie à mon malheur et maintenant votre amour achève ma ruine. » Ces exclamations sont sans précédents et resteront sans échos dans toute l'étendue de l'œuvre ou de la vie de Swift; elles représentent un moment unique, constituent un épisode sans pareil. Mais faut-il prendre

au sérieux ce jeune premier tragique qui s'offre brusquement à nous sous les traits de Swift? Certes, il semble parler de l'amour avec ferveur: « Pour sûr, Varina, vous n'avez qu'une pauvre conception des joies qui accompagnent un amour véritable, honorable, sans bornes; cependant si la nature ou nos ancêtres ne nous ont pas grossièrement abusés, toutes les autres choses sublunaires ne sont qu'ivraie en comparaison. Est-il possible que vous soyez encore insensible à la perspective de ravissements et de délices si innocents et si sublimes? Croyez m'en, Varina, le Ciel ne nous a rien donné d'autre qui vaille la peine d'y penser... La seule félicité qui soit donnée à la vie humaine, nous l'étouffons sous d'intolérables complications et des formalités barbares. » Cette élévation sur l'amour et ses ineffables délices n'est pas insincère; Swift ici ne folâtre plus et pourtant ces paroles qui voudraient être ardentes ne sont que solennelles comme un plaidoyer ou un sermon. Swift exalte la passion, mais en elle-même et presque indépendamment de la jeune fille à qui il s'adresse. C'est ici son cerveau — un peu fumeux — qui parle, plus que son cœur, et sa pensée, de son propre mouvement se généralise: Rien d'autre, dit-il, ne vaut la peine qu'on y pense. Et il poursuit aussitôt: « L'ambition, un grand train, des amis, de la fortune, tout cela est insipide et sans attrait auprès (de l'amour), et pourtant, nous perdons sans cesse des millions de minutes si merveilleuses, nous les perdons pour toujours, nous les perdons irréparablement, à seule fin de satisfaire de vains fantômes et de trompeuses imaginations, des froideurs affectées et une humeur acariâtre. Voilà tous les déplorables encombrements que nous, qui nous distinguons du vulgaire, nous créons sottement pour notre tourment. » L'amoureux a cédé la parole au moraliste, au satiriste, qui part en guerre contre toutes les sottises humaines et en oublie une fois de plus, comme au début de la lettre, sa bien aimée. Mais l'aime-t-il seulement? Pas assez à coup sûr pour ne voir en elle que vertu et beauté, pour l'idéaliser par la passion, pour renoncer en sa faveur, au plaisir d'observer, d'analyser avec une impitoyable acuité: « Par le ciel, Varina, vous avez plus d'expérience et moins d'innocence virginale que moi. » Il a vu le défaut essentiel de cette nature féminine, le dénonce avec insistance et l'explique avec une froideur méthodique qui n'est plus d'un dameret: « Est-ce que votre conduite ne ferait pas croire que vous êtes formidablement habile à tous ces jeux politiques de l'intrigue? L'amour, s'il s'y joint le fiel d'une discrétion excessive, est pire mille fois que sans discrétion du tout. C'est un élément particulier de la nature que l'art

peut souiller mais non point embellir. Nous en avons tous la semence implantée en nous, et elle n'a nul besoin pour croître et prospérer des cours et de la fortune. Résister au début à la violence de nos inclinations, est un effort de renoncement qui peut avoir quelques prétentions à passer pour une vertu ; mais quand ces inclinations sont fondées sur la raison, quand elles ont jeté de profondes racines et se sont élevées à une réelle hauteur, c'est une folie — folie aussi bien qu'injustice, de résister à leurs injonctions ; car cette passion a cette propriété spéciale d'être le plus digne de confiance quand elle atteint à ses extrémités, et il est aussi facile d'être induit en erreur par les excès de la piété que par ceux de l'amour. » L'homme et la femme plus encore, sont trompés par leur défiance, abusés par leur fausse sagesse. Les prudes sont des sots s'ils sont sincères ; une vertu excessive n'est pas qu'une duperie, elle devient une sorte de vice. Encore une écaille qui doit tomber de nos yeux, comme de ceux de Varina la coquette. Si Swift, dans cette nouvelle chasse aux erreurs et aux préjugés, s'arrête avant la fin de sa course et respecte une illusion : l'amour, s'il laisse ainsi, cette fois, subsister de la noblesse dans la nature humaine, s'il s'incline — geste rare et devant à peine être renouvelé — devant l'idée d'une générosité native, inhérente à notre espèce, il constate déjà du moins qu'il ne la trouve pas dans la personne chez qui il la cherche. L'amour idéal se dérobe devant lui comme une abstraction, quand il veut le trouver personnifié en un être individuel et vivant. Il aperçoit déjà que toute chair a sa faiblesse. Faiblesse même qu'elle aime, comme Varina aime son indolence et ses malaises, par dessus tout et particulièrement, par dessus celui qu'elle prétend aimer, et dont l'amour la guérirait. « Il est vrai que vous connaissez la maladie depuis plus longtemps que vous ne me connaissez, moi, et c'est pourquoi sans doute, il vous est plus pénible de vous séparer d'elle, comme d'une plus ancienne connaissance. » Non, Swift n'aime pas Varina. Et il n'est peut-être pas superflu, avant de quitter des yeux cette lettre, de remarquer que pas une fois Swift ne le lui dit : il garde au milieu de ses protestations et de ses reproches, assez d'inconsciente sagacité (la chose ici paraît possible) pour laisser à celle qu'il apostrophe la responsabilité de leur aventure. Le satiriste en Swift, déjà à cette époque si puissamment développé, a pris, sans le vouloir tout à fait, mais très réellement, sa revanche sur l'amoureux et s'est joué de lui.

Cette lettre si instructive sur l'état d'âme de Swift, nous apprend aussi, nous l'avons vu, qu'il songe déjà à quitter Kilroot où il ne se

trouve guère depuis plus d'un an, et qu'il est repris par son rêve d'ambition de Moor-Park pourtant si douloureusement rompu, il y a deux ans à peine. S'il ne peut supporter les temporisations, cependant bien peu prolongées encore de Varina, il ne supporte pas davantage la solitude de l'Ulster; les mois lui paraissent des siècles. Puis, à distance, Moor Park se réhabilite à ses yeux et s'idéalise à nouveau; là, du moins, son esprit trouvait abondante pâture et n'en était pas réduit à de frivoles expériences, à une futile recherche de diversions. Être un simple visiteur dans les plus nobles maisons ne lui suffit pas; il lui faut un point d'attache et des possibilités sérieuses de travail. Swift, selon ses propres termes ¹, « se lassa » bientôt de cette existence trop vide: Temple lui faisant de nouvelles avances, il demanda à son évêque « l'autorisation d'absence » et, sans abandonner encore sa prébende de Kilroot, qu'il fit provisoirement confier à son ami Winder, recteur de Carnmoney, il partit une troisième fois pour Moor Park. Son départ de Kilroot fut diversement commenté, en raison surtout de ses relations avec Varina, et servit par la suite de thème à deux légendes contradictoires, déjà examinées en leur lieu ²: celle de sa fuite honteuse devant des poursuites judiciaires provoquées par sa tentative de rapt, et celle de son départ généreux, motivé par le seul désir de céder à un contraire âgé et accablé de charges un bénéfice plus avantageux. La vérité ici encore est entre les deux extrêmes: Swift, s'il ne fut pas un ravisseur, voulut du moins s'arracher par de vives distractions au tumulte sentimental qu'il nous a révélé plus haut, et s'il ne partit pas au galop pour l'archevêché de Dublin ³ sur la jument noire de Winder, afin de demander le transfert immédiat de son bénéfice entre les mains de celui-ci, s'il n'y eut en réalité, ni décision subite, ni jument noire, ni confrère pauvre et âgé, il est bien vrai que Swift fut heureux, avant de quitter Kilroot, de contribuer à faire améliorer la situation de son ami Winder. Il nous le confie, de manière trop peu circonstanciée, dans son Fragment ⁴; il y fait allusion, simplement et amicalement, dans une lettre qu'il écrivit

¹ *Fragment autobiogr.* «...of which growing weary in a few months, (légère exagération) he returned to England.»

² Cf. Livre I, p. 65-67 et Livre II, p. 192.

³ Le bénéfice de Swift dépendait du reste de l'évêque de Down et Connor et non de l'archevêque de Dublin.

⁴ « resigned his living in favour of a friend who was reckoned a man of sense and piety, and was besides encumbered with a large family »

à Winder deux ans plus tard¹. Le Rev. John Winder ne devint en effet titulaire de la prébende de Kilroot qu'en mars 1698, mais il ne s'y installa même pas alors, le presbytère de Swift étant trop petit pour contenir toute sa famille, qui continua à habiter Carnmoney. Swift devait échanger quelques lettres avec son successeur et garda de lui un souvenir empreint d'une bonté un peu protectrice. Il eut cependant aussi besoin de lui, car Winder demeurait à Kilroot le dépositaire de tout ce qu'il y laissait : des livres, des papiers, des souvenirs, une réputation. Parmi les livres, il devait lui être facile, de Moor-Park ; de faire un choix et de se faire envoyer ceux-là seuls auxquels il tenait² ; mais pour les papiers il était obligé déjà de s'en remettre à la discrétion et à la fidélité de son ami qu'il priait de brûler des liasses de lettres écrites « dans sa jeunesse » et fort gênantes pour lui³ ; pour les souvenirs enfin qu'il laissait autour de sa première paroisse, il fallait bien qu'il se résignât à les laisser effacer par le temps, bien que non sans quelque regret et sans prier Winder de l'informer des progrès de ses rivaux. A distance, Kilroot allait lui paraître parfois moins lugubre ; avec l'aide, songeait-il, et le voisinage d'un bon ami comme Winder, il eût pu, au fond, s'en accommoder mieux⁴. Mais l'absence effacera ces derniers regrets, et la dernière lettre à Varina nous montrera bientôt tout le chemin parcouru loin d'elle. Kilroot fut à tous les titres un poste de début et Swift progressait à pas de géant. Les expériences faites là ne pouvaient plus être recommencées, ni même continuées ; le génie de Swift, plus encore que le cours de sa vie, le condamnait déjà à procéder par brisures successives et irrémédiables.

¹ Lettre écrite de Moor-Park, 4 avril 1698. Publiée, comme la suivante, du 13 janvier 98-9 pour la première fois par Elr. Ball, bien qu'en partie citée déjà dans Forster.

² Cf. Lettre du 13 janvier 1699.

³ « I remenber those letters to Eliza » (probablement, pense Elr. Ball, la Betty Jones de son premier flirt à Leicester). They were writ in my youth. You might have sealed them up, and nobody of my friends would have opened them. Pray burn them.

⁴ Lettre à Winder 13 janv. '99 : « And believe, had I been assured of your neighbourhood, I should not have been so unsatisfied with the region I was planted in. »

CHAPITRE IV

TROISIÈME SÉJOUR A MOOR-PARK.

(mai 1696-été 1699).

Aussi, ce troisième et dernier séjour chez Temple n'allait-il pas être qu'un simple recommencement. L'humble subalterne, le « serviteur » de la première période, le secrétaire tour à tour estimé et négligé de la seconde, revenait cette fois comme un invité, comme un ami, dont la collaboration, appréciée déjà et regrettée, devenait presque indispensable, comme un homme, aussi, qui se trouvait à l'extérieur nanti d'une indépendance réelle à laquelle il pourrait recourir à la première alarme. Ce changement dans la situation de Swift est fort bien défini par Craik ¹, et peut-être même un peu trop accusé. Car le document, sur lequel il se fonde, ainsi que les autres biographes, la lettre à destinataire inconnue que l'on possède depuis Deane Swift, est un peu moins probant qu'il n'a pu le paraître. Cette lettre, traditionnellement datée de 1696 ², n'a pu être écrite, ainsi que le montre Elrington Ball qu'en 1698, puisque le voyage du Czar à Londres à laquelle il est fait allusion comme à un événement présent, n'a eu lieu que cette année-là. Si donc cette lettre presque certainement adressée à Stella ³ indiquait

¹ vol. I, ch. III.

² encore chez Forster et chez Craik.

³ Elrington Ball remarque avec ingéniosité et raison, que l'évidence interne conduit à croire que la destinataire est, non la sœur de Swift, mais « Stella ou sa mère ». Il nous semble que l'on peut éliminer encore la mère de Stella à qui s'appliquerait assez mal le passage : Robert says the Czar is here, and is fallen in love with you and desires to carry you to Muscovy. Cette taquinerie ne peut guère s'adresser qu'à Stella qui a maintenant quinze ans et dont la beauté s'épanouit chaque jour. L'amitié un peu protectrice de son précepteur autorise fort bien ce badinage qui serait au contraire quelque peu déplacé à l'adresse de Mrs. Johnson.

quelque changement important et récent, ce changement ne serait survenu que vers le milieu et même plutôt vers la fin de ce troisième séjour, et non au début; il n'en faudrait donc point faire état au commencement de ce chapitre. En fait, cette lettre amusante et pleine d'une aimable fantaisie n'a pas au point de vue qui nous occupe une très grande valeur documentaire: Swift se trouve seul à Moor-Park, en l'absence des maîtres, Sir William et Lady Giffard, qui ont rejoint Londres comme il leur arrive de le faire assez fréquemment lorsqu'un événement de quelque intérêt les y attire, ainsi que de Stella et de sa mère Mrs. Bridget Johnson qui forment la suite inséparable de Lady Giffard; nous ne savons si Mrs. Dingley, dont il n'est pas fait mention, fait partie de l'élégante troupe citadine, du groupe de « la cour » ou bien est demeurée au manoir où, dans tous les cas, Swift est la seule personne de quelque importance qui s'y trouve actuellement. Aussi vit-il en « grande pompe » et le traite-t-on comme un seigneur: la cuisinière vient prendre ses ordres pour le dîner, et il ne se fait point faute de choisir, dans le garde-manger, la volière ou le colombier, ce qu'il y a de meilleur au logis, s'accommodant fort bien par exemple d'une « paire de pigeons ». Il plaisante agréablement sa correspondante et ses compagnons sur les grandeurs et le faste de l'existence qu'ils doivent mener; ils reviendront à Moor-Park tout enorgueillis de ce qu'ils auront vu et n'auront plus sur les lèvres en présence de leurs rustiques amis que ces mots: « Nous gens de la Cour ». N'importe, il leur donnera cependant des nouvelles de la province, de la maison et de ses plus intimes habitants, de Loory, l'oiseau de paradis de Lady Giffard qui ne profère plus qu'une seule note et fort mélancolique, de Dick « le culbuteur » qui, dans la chambre désertée de la maîtresse, règne en souverain et pirouette à plaisir; dans les nids de freux du toit « Eole a opéré toute une révolution », mais il n'insistera pas sur ce sujet, puisque « il est dangereux de se mêler des choses qui sont au-dessus de nous ». Aiguisés d'un trait d'esprit, ces détails familiers n'en seront que plus attachants. Pour lui, poursuit-il, il se réjouit de leur absence à tous qui fait de lui un grand personnage. Cependant il conseille à sa correspondante de ne pas se laisser enlever par le Czar qui, dit-on est amoureux d'elle, ou du moins, si elle part pour la Moscovie, de se munir de manchons et d'écharpes de Zibeline. Ceci est, avant la lettre, un vrai fragment de « Journal à Stella », Swift y manifeste dans une piquante simplicité ses qualités d'imagination et de cœur les plus charmantes. Il nous y découvre aussi un Moor-Park moins connu, celui qui apparaît

surtout en l'absence des maîtres. Mais que nous révèlent au fond ces lignes, en ce qui concerne le « new footing »¹ de Swift dans la maison? Sans doute le « domestique » le traite avec des égards et il compose son propre menu, mais il paraît être encore bien en contact avec le majordome ou intendant « Mr. Mose » — le futur second époux de la mère de Stella — et l'associe à lui bien étroitement dans un commun message: « Mr. Mose et moi, exprimons le désir que vous présentiez nos affections au Roi, et que vous nous fassiez savoir s'il a bonne mine ». Swift et Mose, et Robert le messenger qui apporte la nouvelle de la grande passion du Czar pour Stella, plaisantent donc ensemble, échan- gent ensemble des impressions sur les absents, et il n'est pas assuré qu'ils ne partagent pas ensemble encore — les pigeons du maître. Il n'est point manifeste, d'après cette petite lettre, que Swift ait au château de Temple une situation bien supérieure à celle de Stella qui, elle aussi, a la faculté de donner des ordres, à cette Molly par exemple, qui refuse de faire suivre son courrier. Cependant, il émane de ces quelques lignes une incontestable impression d'aisance et de contentement; Swift se sent chez lui dans ce manoir comme l'on devine que Stella doit être chez elle. L'un et l'autre y ont leur place déterminée, mais y vivent dans une atmosphère de sympathie. Les années de vie commune, interrompues pour Stella et sa mère, scindées par les départs mais rétablies par les fidèles retours, pour Swift, ont par la force des choses tissé des liens de plus en plus palpables entre les maîtres et leur entourage; c'est durant le troisième séjour que les parties de cartes avec Sir William — et sans doute sa sœur aussi — dont Swift se souvient avec un discret attendrissement dans le Journal à Stella² durent se faire le plus fréquentes. On recompose aisément ainsi le quatuor familial des longues soirées d'hiver, le secrétaire et la jeune fille chacun face à face avec l'un des « patrons », tandis que Mrs. Bridget, à une distance plus respectueuse sans doute, se reléguait du moins le plus souvent dans l'orbite des « Mr. Mose ». Il faudrait faire place aussi à Martha Dingley, la cousine, mais qui n'eut jamais le pas sur Hetty) et dont le rôle se confondait avec celui des familiers³. L'intimité de Moor-Park, cependant, même à cette époque privilégiée, ne fut pas d'une sérénité constante, et il paraît impossible, ainsi que nous l'avons insinué plus haut, de

¹ Craik, T. III, p. 74.

² Journal à Stella, 9 oct. 1712.

³ Sur la situation de Martha Dingley et Hetty Johnson, les deux « gentlewomen » de la suite de Lady Giffard, se reporter à la lettre citée plus haut p. 154.

ne pas rapporter à ces trois années où Stella, grandissante et d'une maturité d'esprit déjà remarquable arrivait à comprendre Swift et à deviner toutes ses inquiétudes (que jusqu'alors elle était trop petite pour partager), les allusions douloureuses du « Journal », les angoisses rétrospectives à l'évocation des colères muettes et obstinées de Sir William Temple. Brusques orages qui passaient, mais sans pouvoir l'assombrir tout à fait maintenant, sur le ciel généralement clair et doux du grand parc où vivaient ensemble ce jeune homme de trente ans et cette enfant de quinze.

Car ce fut vraiment là, dans la nouvelle proportion de leurs âges, que résida pour Swift le changement essentiel apporté par son deuxième retour. C'est là qu'est la source profonde de l'attachement qu'il témoigna toujours par la suite à Moor-Park, en dépit des sautes d'humeur de Temple, de la malveillance de Lady Giffard et de toutes les expériences pénibles qui lui furent infligées. Forster ¹, protestant contre le tableau outré et injuste que trace Macaulay des souffrances et des humiliations de Swift dans la maison de Temple, cite une phrase extraite d'une lettre écrite dix ans plus tard par Swift au neveu de son maître John Temple qui l'avait invité à revisiter le manoir de Farnham: « Je vous suis extrêmement obligé de votre aimable invitation à me rendre à Moor-Park, que le temps ne pourra jamais me faire oublier ni aimer moins. » Cette phrase si brève pourrait sembler n'être qu'une formule de politesse et de remerciement, mais, en fait, elle est beaucoup plus: la sobriété de Swift équivaut ici à des effusions — qu'il ne se permet jamais. Le mot aimer (love) a toujours dans sa bouche un sens plein, avec lequel il ne joue pas; ceux de souvenir et d'oubli, sont aussi des mots qu'il respecte et emploie avec parcimonie. On trouverait difficilement des témoignages plus explicites, puisqu'ils sont contraires à la nature de l'homme, mais dans le Journal à Stella, dans les pages « Sur la mort de Mrs. Johnson » on devine à travers les réticences le prix des souvenirs les plus anciens, qui tous relient Swift au cadre de Moor-Park, à ses grands ormes, à sa pièce d'eau, mais plus encore au décor indescriptible et presque immatériel, à l'atmosphère d'affection inexprimée et de jeunesse silencieuse qui jamais ne s'efface de son esprit. Dès son retour en 1696, Swift trouva comme une présence de plus: la frêle enfant qu'il conduisait pour jouer à la grotte de la mère Ludlam, pour qui il écrivait déjà

¹ Forster, p. 89. La lettre à John Temple, est écrite de Dublin le 15 juin 1706.

des vers mythologiques qu'elle recopiait de sa main inexperte et appliquée, était métamorphosée maintenant en une belle et forte jeune fille, plus grande que sa mère et paraissant plus que son âge. Car l'adolescence avait apporté chez *Hetty* un brusque afflux de santé et comme une transformation de tout son être: Swift en fut si profondément surpris qu'il conserva jusqu'à la fin l'image de *Stella* à sa quinzième année et sut la fixer simplement mais avec une vivante netteté, dans les lignes qu'il écrivit à la mort de cette compagne si fidèle: « Elle avait été malade depuis son enfance jusqu'à l'âge de quinze ans; mais acquit alors une santé parfaite et passa pour une des jeunes femmes les plus belles, les plus gracieuses et les plus agréables de Londres, excepté qu'elle était un peu trop forte¹. Les cheveux étaient plus noirs qu'un corbeau, et tous les traits de son visage étaient d'une absolue perfection ». Son intelligence s'était autant épanouie que sa beauté et la petite écolière d'autrefois allait pouvoir suivre la pensée, formidablement développée elle-même, de son précepteur. Même quand Sir William se déroberait, Swift ne resterait plus sans société intellectuelle, il n'aurait qu'à se retourner vers sa grande élève, dont le désir d'apprendre était soutenu par une attention déjà puissante. « Jamais être de son sexe, nous dit-il aussi, ne naquit avec de plus grands dons d'intelligence ou ne les développa davantage par la lecture et la conversation. » Sa mémoire, seule, n'était pas remarquable et devait plus tard s'affaiblir encore, mais son jugement était très sûr. Dès cette extrême jeunesse elle se faisait admirer par un mélange heureux de spontanéité primesautière, et de gravité réfléchie. Déjà elle manifestait ces qualités aristocratiques de tact naturel et d'assurance sans raideur qui la faisaient croire « d'un rang bien supérieur au sien » et auxquelles Swift devait être éminemment sensible. Plus tard ces mérites développés devaient être distingués et vantés par les inimes du Doyenné de St-Patrick et par des visiteurs de marque, de fins connaisseurs comme Addison, mais ils ornèrent l'esprit de *Stella* dès cette quinzième année prestigieuse qui la combla soudain de toutes les grâces. L'allusion de Swift, dans la phrase que nous venons de citer à l'instant, aux succès d'*Hesther* dans la société de Londres semble éclairer à trente ans de distance la lettre de 1698, et donner un curieux à-propos aux légères et aimables pointes dont le jeune reclus momentané et seigneur par interim de Moor-Park taquinait sa correspondante: comme il sentait à travers l'absence le pouvoir

¹ ...« only a little too fat. »

de séduction de son élève et jalousait Londres et le Czar de la lui enlever un instant! Sentiment surtout fraternel, du reste, protecteur, et délicat, mais qui s'approfondit chaque jour et ignore encore ses exigences. Pour Stella, on devine encore plus aisément ce que devait être Swift à cette époque, car ses sentiments devaient avoir l'idéale simplicité du premier éveil du cœur, dans une confiance entière et une admiration encore sans réserves: il était le savant ami, disparu depuis deux ans, et revenu toujours aussi jeune et toujours aussi bon pour elle. Elle le sentit sans doute plus proche d'elle aussitôt, devina qu'elle l'intéressait davantage et dut s'efforcer de se hausser tous les jours un peu plus vers lui; la docile écolière comprenait plus vite le langage du maître, comprenait parfois avant qu'il eût fini de parler, et témoignait par un regard qu'elle le suivait; parfois d'un mot judicieux, elle complétait ou nuancait une explication ou un commentaire, dégageait une conclusion avec tant d'à-propos et d'imprévu, que le précepteur en était surpris. Celui-ci devait veiller sur sa propre logique et tenir sa mémoire en garde. Il fallait cette fois que le professeur comptât avec l'élève et poursuivît ses propres progrès en dirigeant les siens. Leçons aussi qui devaient tourner, non moins profitablement, en entretiens de camarades, en dialogues assez socratiques sur les plus grands thèmes et les plus instructives frivolités. Pour Hetty, après les deux années paisibles, mais peut-être un peu vides, qu'elle venait de passer entre sa mère et Lady Giffard¹, l'une affectueuse et vive, mais peut-être distraite dans ses pensées et diverse dans ses affections, l'autre intelligente et cultivée, mais trop absorbée par l'unique pensée de son frère auguste, le retour de Swift signifiait la brusque irruption, dans le calme de Moor-Park, de la vie extérieure et de la pensée active. Celui qui empêchait son esprit de somnoler était revenu, celui dont elle allait éprouver de plus en plus la force persuasive et l'influence stimulatrice. Aux simples bavardages féminins, comme aux trop réticentes paroles mêlées de conseils et de commandements, allaient se substituer des entretiens vivants et nourris, où la plaisanterie elle-même était sans futilité, où le savoir et l'esprit, la profondeur et la simplicité s'alliaient de la manière la plus exquise et la moins apprêtée.

¹ Il est difficile de dire avec précision quand arriva Martha Dingley, mais comme elle demeura pendant quelque temps jalouse de la situation privilégiée d'Esther, son arrivée ne dut pas être pour celle-ci, un événement très joyeux.

On peut dire d'autre part que la présence de Stella eut pour Swift les plus heureux effets. Ses récentes expériences avec les femmes ou les jeunes filles trop avisées ou d'insuffisance intellectuelle trop évidente l'avaient excellemment préparé à sentir la fraîcheur et la pureté d'une amitié comme celle d'Esther Johnson à sentir aussi ce qu'il y avait de supérieur et de rare dans cet esprit d'enfant. Mais la distance d'âge qui les séparait alors suffisait à maintenir cette amitié dans des bornes étroites, à l'empêcher de dégénérer en coquetterie ou de s'approfondir en un sentiment passionné. La seconde lettre à Winder, écrite vers l'extrême fin de ce dernier séjour à Moor-Park, nous montre de la manière la plus convaincante qu'il y avait chez Swift une franche démarcation entre les rêveries sentimentales ou galantes, dont le faisceau de fils ténus s'accrochait encore, avant de se rompre tout à fait, au souvenir de la coquette indécise de Donaghcloney, — et d'autre part, son affection précise et paisible pour cette demi-orpheline et sœur cadette qu'il avait pour ainsi dire adoptée et qui remplaçait avec avantage la sœur aînée si absente de sa vie. « Vous me parlez, dit-il à Winder, d'un rival dangereux pour un amoureux absent ; mais il faut bien que j'accepte mon sort. Si l'on en jase encore, je vous prie de m'en informer, et quand vous en aurez le loisir et que vous serez d'humeur à le faire, accordez-moi le plaisir d'avoir une lettre de vous ». Ainsi, quelques jours seulement¹ avant la mort de Temple et la fin de cette période la plus exquise et la plus parfaite de vie commune avec Stella, Swift pensait encore à Varina avec quelque trouble du cœur ou des sens ou, plus vraisemblablement, avec une légère souffrance d'amour-propre. C'est assez pour que nous sentions toute la pure simplicité de l'autre sentiment de Swift, celui qui va nous intéresser désormais beaucoup plus, et que nous fassions définitivement justice de toutes les insinuations de même ordre que celles de Macaulay². Mais d'autre part, on ne peut guère ne pas être frappé par le ton quelque peu désinvolte de cette allusion : la résignation semble facile (« il faut que j'accepte mon sort ») et le cœur du véhément amoureux d'il y a deux ans, guérit avec rapidité. Bientôt il n'y paraîtra plus. Ces dernières paroles sur Varina sont comme l'oraison funèbre d'une amour déjà ensevelie : c'est plutôt, devine-t-on, pour être conséquent avec lui-même que Swift permet ou presque provoque, ce dernier

¹ La lettre est en effet du 13 janvier et Temple mourut le 27, 1699. ('98 ancien style).

² ...« and made love to a pretty dark-eyed young girl who waited on Lady Giffard. »

réflexe sentimental, mais ses pensées véritables sont ailleurs. La tendre amitié qui vient de naître auprès de lui et qui l'enveloppe doucement achève d'assainir son imagination, de restaurer l'équilibre un instant à demi rompu, entre son sentiment du réel et sa puissance d'idéalisation. De celle-ci, qui s'était abusée, celui-là va triompher désormais, il la dominera au point de se l'assimiler, de l'absorber intégralement. Dans cette atmosphère rassérénée et comme nouvelle de Moor-Park où l'affection d'Hetty écartera comme un charme les heures mauvaises de découragement ou de colère qui avaient attristé les deux premiers séjours, où d'autre part, tout est encore trop tempéré, pour qu'il y ait place pour des inquiétudes et des scrupules, Swift trouvera à la fois un stimulant et une protection pour sa pensée; il y travaillera dans des conditions exceptionnellement favorables de recueillement et de liberté d'esprit. Sans qu'il pût en effet confier à Esther ses plus originales pensées, qui l'eussent effrayée, sans qu'il pût lui confier les feuillets qu'il emplissait ou corrigeait avec une ardeur concentrée, Swift dut souvent ponctuer d'une remarque ou d'un simple mot à l'adresse de son élève le développement de sa doctrine secrète. Pendant qu'il faisait à toutes les hypocrisies une guerre sans merci, Esther qui symbolisait à ses yeux la sincérité et la grâce sans artifice, rachetant à elle seule toute une humanité tarée, devait sentir quelquefois avec étonnement, le mordant de ses sarcasmes et la profondeur étrange de ses réflexions. On imagine qu'elle répondait alors par des silences, encourageant de la seule manière qui fût propice, cette pensée exigeante qui ne supportait pas qu'on essayât de la dévier.

Ces trois années nouvelles furent, en effet, d'une intense activité. Les deux premières surtout. Swift se remit à lire avec un acharnement qu'il n'avait peut-être pas connu encore et qu'il ne pourra pas soutenir au même degré par la suite; c'est alors, que selon son cousin et biographe Deane Swift, il lit dix heures par jour et la minute qu'il nous a laissée lui-même de ses lectures ¹ pour une seule année, du 7 janvier 1697 au 7 janvier 1698 suffirait à nous convaincre de sa voracité. Encore cette liste comme le font remarquer les Professeurs Guthkelch et Nichol Smith ² ne contient-elle pas tous les livres cités ou utilisés dans le

¹ qui ne nous est parvenue que dans la copie qu'en fit le Dr Lyon, en tête de son exemplaire de Hawkesworth. Elle est donnée intégralement dans Craik, I. p. 72 et dans l'introd. de Guthkelch-Nichol Smith, p. LIII-LIV.

² *Introduction to the edition of the Tale of a Tub*, by A.C. Guthkelch and D. Nichol-Smith, Oxford, 1920, p. LV.

Conte du Tonneau. Le Conte du Tonneau lui-même ne fait d'emprunts directs qu'à une partie des ouvrages alors lus par Swift, de sorte que l'on parviendrait à un total énorme de lectures qui tendrait à épuiser la bibliothèque de Temple et par certains côtés même la déborderait. Mais tous les livres devaient avoir un sort bien différent entre les mains de Swift, les uns dévorés avec passion et tout d'une traite, d'autres repris maintes fois et savourés à loisir, d'autres enfin, et sans doute les plus nombreux, rejetés avec mépris après quelques coups de sonde comme un intolérable fatras ou comme « d'abominables et prétentieuses charlataneries »¹. Mais même ces derniers n'étaient pas sans action sur Swift et souvent lui inspirèrent d'ingénieux pastiches ou de mordantes critiques; ils contribuèrent parfois plus que les autres à l'édification de son système négatif. Au reste, ces réactions hostiles provoquées par les plus indigestes in-folios ou quelquefois par des livres fort sensés et d'une originalité remarquable, constituaient elles-mêmes un effort cérébral aussi considérable que des heures d'application soutenue. Aussi, au cours de ces longues séances passées à prendre des notes, esquisser des réfutations, ou apostropher les auteurs dans des gribouillages marginaux², Swift éprouvait-il le besoin de se détendre violemment, et « toutes les deux heures », sortant de la bibliothèque précipitamment, traversait le parc à une vive allure et gravissait au pas de course la colline qui, hors de la propriété, dominait le manoir. Swift conserva toute sa vie le goût des exercices violents, — à Dublin, il sortira fréquemment à cheval, et, à l'intérieur même du Doyenné, gambardera dans son jardin ou bondira dans son escalier. Le témoignage de Mrs. Pilkington confirme aussi celui de Deane Swift à qui son cousin dut mainte fois conter ses souvenirs de Moor-Park. C'est donc dans une sorte d'allégresse physique que Swift s'adonnait au travail, — dans un état de saine ardeur où l'on retrouvait bien la fièvre d'action et l'effervescence de la lettre à Kendall et de l'Ode à la Société Athénienne, mais réglées et disciplinées, à la manière d'une force sauvage qu'on aurait enfin domptée sans la diminuer ni la dénaturer. L'intelligence et le tempérament de Swift réalisèrent à cette époque idéale, si l'on peut s'exprimer ainsi, leur maximum de rendement, en s'ajustant l'un à l'autre et,

¹ Cf. Lettre à Winder 13 janv. '99. à propos de « *Scepsis Scientifica* », a fustian piece of abominable curious virtuoso stuff ».

² semblables, peut-on admettre, à ses annotations marginales de *l'Histoire de son Temps* de Burnet ou de *l'Histoire de la Rébellion* de Clarendon, qui consistent surtout en virulentes interjections.

se complétant, sans discordance et sans heurt, l'inhibition de la volonté et la claire ordonnance de la logique n'amortissant pas l'élan de la passion ni n'appauvrissant la luxuriante efflorescence des images. C'est pourquoi il mena de pair le double travail de la lecture et de la création, et l'on ne saurait ici distinguer l'une de l'autre, chronologiquement, ces deux occupations intimement combinées. Une intelligence idéale pourrait, en parcourant le Conte du Tonneau, retrouver pour chaque chapitre, chaque paragraphe même les lectures dont Swift tira, selon son procédé original de transposition, l'utile ou illusoire substance, et Guthkelch et Nichol Smith ont presque réalisé ce surprenant tour de force. Ils ont, par le précieux jalonnement dont ils ponctuent le texte, rendu possible déjà, dans une large mesure, l'étude continue et comme simultanée de la croissance de l'œuvre. Celle-ci semble ainsi se développer autour d'un ou de deux noyaux centraux, attirant à eux dans un ordre variable et quelque peu capricieux des éléments disparates qu'ils s'incorporent aussitôt. L'originalité de Swift se nourrit de plagiats. Swift en effet, comme le montrent ces deux critiques, tout en ralliant¹ chez les auteurs la manie du « *commonplace book* » qui leur tient lieu de mémoire et de génie, avait puissamment recours lui-même à cet adjuvant de la composition et gonflait ses cahiers de notes d'extraits abondants; à l'époque qui nous occupe, il transcrivit, nous l'apprennent Deane Swift et le Dr Lyon, des passages entiers de St-Cyprien et St-Irénée, des commentaires de Sleidan et de l'Histoire du Concile de Trente de Sarpi, de Tertullien et de St-Épiphane, de Diodore de Sicile et de Thucydide. Combien d'autres encore dont on ne trouva pas de traces dans ses papiers, ces liasses bien ficelées auxquelles il tenait tant (plus qu'à ses livres et surtout qu'à ses sermons) et qu'il recommandait aux

¹ En particulier dans sa Digression à la louange des Digressions. Or, Swift prendra plus tard le soin de nous exposer lui-même sa méthode de travail, dont nous voyons les résultats dans le Conte du Tonneau plus encore qu'ailleurs : « *I always kept a large table-book in my pocket* » ; nous dit-il dans son Introduction to Polite Conversation de 1738 en parlant de son année de Kilroot et Dublin, « *and as soon as I left the company, I immediately entered the choicest expressions that passed during the visit; which, returning home I transcribed in a fair hand, but somewhat enlarged, and had made the greatest part of my collection in twelve years, but not digested into any method...* » Ce qu'il faisait pour les conversations du monde, il le faisait aussi pour ses lectures solitaires; il préparait fort méthodiquement ainsi la venue de l'inspiration.

soins de son ami Winder. Il faudrait y ajouter toute la liste des lectures de l'année 1697-98, mentionnée plus haut, celle, seulement amorcée, des lectures de l'année 98-99, et toutes celles des années dont il négligea de dresser le bilan. Tâche impossible, et qui serait même un peu vaine, car le résultat risquerait de mettre sur le même plan des ouvrages qui comptèrent de façon bien inégale dans la formation de Swift. Contentons-nous de distinguer très grossièrement les principaux groupes d'auteurs ou catégories d'ouvrages qui paraissent l'avoir le plus intéressé : A côté de deux Pères de l'Église, St. Cyprien et St. Irénée (dont il fit, nous venons de le dire de copieuses transcriptions), à côté des Essais Moraux de Jeremy Collier et du poème religieux de Sir John Davies : « Noscete ipsum ou l'Immortalité de l'âme », nous ne trouvons que des ouvrages d'histoire et de poésie, qui continuent à le passionner comme au temps de Trinity College, et, plus encore, des récits de voyage, des romans d'aventures et des œuvres de pure fantaisie parmi lesquelles se gliseront jusqu'à des livres de magie. La poésie antique est représentée par Homère, dont il semble avoir relu toute l'Iliade et l'Odyssée, par Virgile qu'il « relut », par Horace en 9 volumes, par Lucrèce, qu'il lut pour la troisième fois ; l'histoire de l'antiquité est représentée par Florus et Diodore de Sicile, la prose grecque et latine par Elien, par Cicéron et Pétrone ; l'histoire moderne, qui occupe toujours chez Swift une place d'honneur, par les *Mémoires des Princes d'Orange* de Maurier, par l'*Histoire de la Réforme* de Burnet, sa future « tête de turc » par l'*Histoire d'Henry VIII* de Lord Herbert de Cherbury par les *Commentaires sur la Réforme* de Sleidan, les *Annales du Règne d'Elizabeth* de Camden et les *Mémoires* de son maître Temple ; la poésie par le Prince Arthur de Blackmore, prochaine victime de son ironie ; tout le reste consiste uniquement en récits de voyages, comme le « *Voyage de Siam* des Pères jésuites »¹ l'*Histoire de Chypre*, le « *Voyage de Maroc* » et l'*Histoire d'Ethiopie*², l'*Histoire du royaume du Grand Mogol* de Bernier, et en ouvrages de pure fantaisie comme l'*Histoire de M. Constance* du Père d'Orléans, ou les *Dialogues des morts* de Fontenelle³ ou encore des livres de magie

¹ Ce livre, sur lequel Craik ni Guthkelch-Smith ne peuvent donner d'éc précisions, est en réalité l'œuvre de l'Abbé Tachard, publié à Paris en 1686. Cf. G. Atkinson « *The Extraordinary Voyage in French Literature from 1700 to 1720* » Paris, Champion, 1922 ; *Bibliographie* p. 145.

² qu'il nous a été impossible d'identifier.

³ Ce sont certainement ceux de Fontenelle (1689) puisque ceux de Fénelon n'étaient encore écrits : les quatre premiers parurent en 1700.

d'alchimie et de philosophie rosicrucienne comme le *Comte de Gabalis* de l'abbé de Montfaucon de Villars. Cette liste, et celle qu'il commença pour l'année 1697-98 ¹ ne nous donnent qu'une faible idée de tout ce qu'il avait lu récemment et dont on retrouve des réminiscences dans le « Conte » ou la « Bataille ». MM. Guthkelch et Nichol Smith ajoutent à ce dénombrement la *Cosmographie* d'Heylyn, la *Samartiae Descriptio* de Guagninus et le *Mundus Alter et idem* de Joseph Hall; nous y ajouterions nous-même l'*Histoire des Sevarambes* de Denys Vairasse dont certains passages du Conte tendent à prouver qu'il l'avait lue, la Lettre de Batavie de Fontenelle ainsi que beaucoup d'autres écrits, philosophiques et d'autres voyages imaginaires qu'il utilisera plus tard pour son Gulliver. Il avait sans doute lu aussi dès cette époque les « *Aventures de Jacques Sadeur* » de Foigny ² la *Gerania* de Joshua Barnes ³ et les œuvres de Cyrano de Bergerac, sans parler de l'*Utopia* de More, de la *Civitas Solis* de Campanella, du *Voyage dans la Lune* de Godwin, de la *Nouvelle Atlantide* de Bacon, de l'*Histoire vraie* de Lucien et de tous les ouvrages de fiction et philosophie devenus depuis longtemps classiques; cette littérature imaginative où la fantaisie et la satire se combinent agréablement le passionna toujours et il devait se jeter avidement sur toutes les nouveautés qui paraissaient dans ce genre; c'est ainsi qu'il devait acheter en 1711 ⁴ « chez Bateman » trois petits volumes de Lucien en français — traduction suivie d'une imitation non dénuée de mérite, œuvres géminées du célèbre Perrot d'Ablancourt ⁵. Swift dut faire d'autres acquisi-

¹ qui ne contient l'indication que de trois ouvrages: la traduction de Thucydide de Hobbes, le « De Sibyllinis » de Vossius, et les Caractères de Théophraste.

² qui parurent en 1676 sous le titre de « *La Terre Australe Connue* » et en 1692 sous leur second titre. Borkowski (Cf. Livre I, p. 100 et 101) note dans Gulliver les réminiscences vraisemblables de *Jacques Sadeur* et des *Sevarambes*; or ces livres, « polymorphes », mais publiés surtout à Paris et aux Pays-Bas, devaient être parmi ceux que Temple, curieux et libéral, accueillait le plus volontiers à Moor-Park.

³ Lond, 1678.

⁴ Cf. Journal à Stella Janv. 4 1711.

⁵ Cette identification très intéressante, a été faite récemment par M.W.A. Eddy, *Modern Language Notes*, nov. 1921. La traduction de Lucien est suivie d'une troisième et d'une quatrième partie qui sont du cru de Perrot, et où apparaissent des Pygmées, et Géants et des animaux pleins de sagesse gouvernant des hommes sauvages et dégénérés. La découverte de M. Eddy est fort précieuse pour l'étude des sources de Gulliver. Voir son livre, maintenant paru: *Gulliver's Travels. A Critical Study*, Princeton Univ. Press 1923

tions de même ordre et c'est de France alors, directement ou par la Hollande que provenaient ces sortes de livres. On pourrait multiplier ici les conjectures et ajouter aux lectures de Swift de nombreux ouvrages similaires¹; mais la prudence s'impose en l'absence de toute indication précise dans les lettres, ou de toute réminiscence nette dans les œuvres de notre auteur. Cependant nous pouvons regarder comme certain, malgré son complet silence sur ce point, que Swift lut en français, dans la traduction vite fameuse de Galland² les Mille et une Nuits qui devaient laisser d'évidentes traces dans Gulliver et qui certainement l'enchantèrent. Dans le Discourse on the Mechanical operation of the Spirit, publié en même temps que le Conte du Tonneau, les réflexions sur l'âne de Mahomet feraient croire que Swift venait de se plonger tout récemment dans la littérature orientale et qu'il s'était jeté, dès leur parution, sur les premiers volumes de Galland. Dans tous les cas, comme il nous le confiera, plus tard³, il se tient avec empressement « au courant » des publications anglaises et françaises. Car il lit le français avec une facilité remarquable et pourra l'écrire à l'occasion non seulement avec une correction surprenante mais avec verve et mordant⁴. Cette relative maîtrise de notre

¹ des ouvrages comme l'*Histoire de Calejava* de Claude Gilbert, qui parut en français en 1700, les *Aventures de Jacques Massé* de Tyssot de Patot 1710, ou le *Voyage de François Leguat* de Misson qui fut traduit en anglais, dès 1708. Voir l'excellente étude d'Atkinson : *The Extraordinary Voyage in French Literature* I, before 1700. (New-York 1920) II, from 1700 to 1720, Paris 1922.

² qui parut de 1704 à 1708.

³ Cf. Introduction to *Polite Conversation* ed. T. Scott, p. 221 : « But as to my own language, I shall not readily yield to many persons : I have read most of the plays, and all the miscellany poems that have been published for twenty years past. I have read Mr. Thomas Brown's [« Tom Brown », l'auteur des « Amusements, Serious and Comical » qui mourut en 1704] works entire and had the honour to be his intimate friend, who was universally allowed to be the greatest genius of his age. »

⁴ voir par ex. sa lettre à l'abbé Desfontaines son traducteur (juillet 1727) où Swift dans notre langue manie fort bien l'ironie et retourne adroitement contre le critique français toutes les réflexions désobligeantes sur ce que celui-ci avait jugé d'intraduisible dans Gulliver. La connaissance du français que Swift manifeste là ne saurait certes être définie par l'expression trop modeste qu'il emploie lui-même (en 1737 dans son *Introd. to Polite Conversation*) : « some smattering in the French. » Il est vrai que cette lettre de 1727 est très supérieure à sa lettre française à Vanessa de mai 1719, (May 12) celle-ci contenant de notoires incorrections et un ou deux passages à peine intelligibles pour un Français. Mais sans doute Swift n'a-t-il pas écrit avec autant d'application cette lettre à sa jeune élève que celle qu'il adressait à un étranger « distingué » dont il importait en outre de piquer les susceptibilités.

langue montre qu'il dut l'apprendre tôt et que durant ces années de Moor-Park qui furent ses meilleures années d'études il s'y appliqua avec autant de plaisir que de zèle. Le français a été pour lui comme une seconde langue et mieux encore : comme un moyen d'initiation à une plus grande liberté de pensée, comme un guide dans le royaume de la « vraie » philosophie ; de la seule que put reconnaître Swift après avoir rompu avec toutes les doctrines rigides et toutes les règles traditionnelles ; de la philosophie du doute systématique et de la revision universelle des valeurs. Aussi Montaigne, on peut l'affirmer sans crainte, fut-il dès lors un de ses favoris, qu'il l'ait lu dans la traduction de Cotton¹ ou (plus vraisemblablement), dans le texte ; Montaigne lui plut par sa courageuse et désinvolte sincérité ; ses pensées essentielles et ses expressions même se gravèrent dans sa mémoire, et lui reviendront fréquemment à l'esprit, dans ses lettres² et sans doute aussi dans ses écrits les plus secrets, Montaigne entra dès cette époque dans ses confidences et devint, au su de tous, un de ses plus constants familiers : « votre vieux bavard d'ami Montaigne », devait lui dire encore Bolingbroke trente ans plus tard³. Nous ne voulons point dire par là qu'il ait adopté le « système » de Montaigne, — Swift n'adopta aucune doctrine, et il devait au reste pousser le doute bien au-delà des limites prudentes ou habiles de l'essayiste périgourdin, mais il sentit en Montaigne une nature congéniale, le fréquenta assidûment, le cultiva, se nourrit de lui plus peut-être que d'aucun autre écrivain, si ce n'est de l'auteur d'*Hudibras*, dont le nom n'est point sur ses listes, mais dont le souvenir est partout présent dans son œuvre. La Rochefoucauld, qu'il fera étudier à son élève Esther Vanhomrigh et citera dans son poème sur sa propre mort, que ses amis Pope, Bolingbroke et jusqu'à Mrs. Whiteway lui citeront à seule fin de lui plaire⁴, devait être déjà aussi un de ses livres de chevet. Et parmi les écrivains anglais, c'est encore un des plus apparentés à Montaigne, ou un des plus influencés par lui, à côté de Butler, Sir Thomas Browne, qui dut recevoir dans la bibliothèque de Sir William les plus fréquentes visites de Swift, car ses « *Vulgar Errors* », comme on l'a justement remarqué⁵, ont laissé leurs traces

¹ qui parut en 1685. Cf. Elrington Ball, I, p. 41, n. 1.

² Cf. Lettre de Swift à Tisdall 3 févr. 1703, 4.

³ Lettre du 5 oct. 1729.

⁴ Cf. par ex. la lettre de Pope à Swift 1 déc. 1731, celle de Bolingbroke, 6 juillet 1734, celle de Mrs. Whiteway du 15 nov. 1735.

⁵ Cf. Guthkelch et N. Smith *op. cit.* p. LXI.

dans le Conte du Tonneau. Enfin, il ne faudrait point oublier, sous prétexte qu'ils ne figurent pas à ce dénombrement, des auteurs spécifiquement anglais comme Harrington, l'auteur d'*Oceana*, dont les théories politiques l'influenceront un instant; comme John Selden dont il goûtait le solide et large bon sens, ennemi de tout fanatisme; comme Hobbes, à qui il décoche quelques traits dans la Bataille et dans le Conte, dont il désavouera sans cesse la politique absolutiste mais dont la farouche indépendance et la haine de l'intrigue et de la populace satisfaisaient ses tendances les plus profondes¹; comme Andrew Marvell aussi à qui il rend hommage dans son *Apologie*² comme à un génie vivace et dont il pratiqua avec application, en dépit de l'ardeur puritaine de ce livre, la *Rehearsal Transposed*. Dans Hobbes, il aime l'impitoyable analyste de la nature humaine, dans Marvell l'ennemi des pédants, des dévots indiscrets, de tous les bateleurs et tous les fâcheux du royaume de l'esprit. Il ne faudrait pas oublier non plus, certes, les grands maîtres de l'hum-

¹ Swift cite Hobbes maintes fois; dans la Préface du Conte du Tonneau, il associe le *Leviathan* au thème même de son livre; dans les *Sentiments of a Church of England man*, il le cite à plusieurs reprises pour le réfuter, ainsi que dans d'autres écrits sur des sujets religieux ou politiques, mais l'on sent chaque fois qu'il le tient néanmoins pour un esprit éminent, et qu'il s'est nourri de ses pensées et de ses sentences « if reason will be against a man, a man will be against reason ». Cf. *A Letter to a young clergyman*. Ed. T. Scott, p. 216.

² Cf. *Apology*, p. 10: There is indeed an Exception, when any Great Genius thinks it worth his while to expose a foolish Piece; so we still read Marvel's Answer to Parker with pleasure, tho' the book it answers be sunk long ago;... On retrouve dans le Conte du Tonneau plusieurs images ou thèmes apparentés de fort près à ceux de Marvell; tous fort bien soulignés dans Guthk. et Smith par ex.: le thème même de la baleine que l'on leurre avec un tonneau (voir plus loin Ch. IV), l'idée ironique que la conscience n'est qu'un épouvantail à l'usage des enfants, la notion mathématique qu'une droite prolongée assez loin devient une circonférence (un « cercle ») ainsi qu'un certain nombre d'expressions. Mais M. Pierre Legouis a montré récemment (*Revue Anglo-Américaine* févr. 1924) que la phrase « it is all Pork with a little variety of sauce » (Conte du Tonneau p. 50) pouvait provenir plutôt de Plutarque et de Tite-Live que de la *Rehearsal transposed* p. 491-92. Il y a du reste dans Marvell une note « swiftienne » qui apparaît surtout dans l'invective, dans l'utilisation symbolique d'images fort réalistes comme par exemple dans ce passage (ed. Grosart, p. 453-54): « But why do I reproach you with these things which I am persuaded, nay, certain, that you take for an honour? I oblige you by the very repetition, and you clap and crow at the wit and malice of your expressions. So, some men find a second entertainment in the savoryness of their own belches », et dans maint autre.

nisme moderne, tels que Rabelais Cervantès et Shakespeare lui-même, dont les réminiscences abondent dans le Tale¹, (ni tous les « dark authors » ou cabalistes et rosicrucien depuis Paracelse jusqu'à John Heydon qui le nourrissent d'allusions². L'influences des anonymes se trouve être, en l'occurrence, plus grande que celle des auteurs nommés. Les lectures de Swift englobent déjà l'univers littéraire de son temps.

¹ Don Quichotte est évoqué plusieurs fois, tantôt en tant que livre (Bookseller to the Reader), tantôt par des reminiscences d'incidents particuliers (le nez du géant Laurcalco ; les conseillers se mettant à braire pour retrouver leur âne.) Pour Rabelais, dont l'influence sur le Conte est plus grande voir plus loin, Ch. IV et V. Quant à Shakespeare, dont on a répété trop longtemps à tort que Swift l'ignorait, voir plus loin, Ch. IV, p. ...

² Voir dans Guthkelch, et Smith l'excellent et riche appendice « Notes on Dark Authors ».

SECTION II.

LE CONTE DU TONNEAU

CHAPITRE I.

QUAND FUT ¹ ÉCRIT LE CONTE?

Voilà donc quels livres dévorait Swift dans la maison de son maître et compagnon d'études, tout près de sa fervente élève, dans une atmosphère éminemment féconde. Mais son esprit ne se contente plus d'assimiler la pensée des autres, même avec une rapidité prodigieuse

¹ Les deux principales études sur cette importante question sont ; 1° celle de Guthkelch et Smith, dans leur Introduction, p. XL-XLV, dont nous adoptons, sauf sur un point ou deux, (Cf. p. 220, n. 3) les conclusions essentielles ; 2° l'étude plus ancienne de H. Hofmann (Leipzig, Inaug. Diss. 1911) intéressante à plusieurs égards, malgré quelques exagérations et une méprise assez grave vers la fin, qui compromet l'argumentation de l'ensemble. Hofmann veut démontrer que le Conte du Tonneau se compose de deux parties fort différentes et sans lien chronologique entre elles : a) les trois premières sections de l'allégorie II, IV, VI, qui remontent aux années de collège de Swift 1687-88 et qui ont, tout comme le sermon de Sharp qui les inspira, un caractère tout anti-catholique et anti-jacobite ; b) le reste du conte, c'est-à-dire, les deux dernières sections de l'allégorie, VIII, XI et les Digressions, écrit beaucoup plus tard, seulement après 1699, et même dans l'ensemble, après 1701, et dont l'inspiration, toute pessimiste, contraste avec celle de la première partie. Entre ces deux périodes de composition, Hofmann se refuse à rien admettre, il dénie à Moor-Park la moindre influence sur le Conte ou la moindre participation à sa rédaction. Le commencement du Conte, c'est Dublin et la lutte contre le péril papiste, la fin, c'est Londres et ses expériences politiques, c'est l'antipathie secrète et dissimulée du whig Swift pour les Presbytériens et leur agitation en faveur de l'Occasional Conformity qu'ils veulent sauvegarder contre la Politique qui la menace. Sur ce dernier point, Hofmann (que paraissent ignorer Guthkelch et Smith) met en lumière toute

il sent sa puissance grandir en lui, pénétrer tout ce qu'il touche et déborder le cadre de son expérience. Swift a trente ans : il est parvenu depuis plusieurs années déjà à une maturité d'intelligence dont le monde va être surpris et conserve encore l'élan, la fougue, les exigences impertinentes de la jeunesse, et ce dernier trait, plus particulièrement dans sa nature, s'accusera encore en lui avec l'âge ; ses souffrances d'amour-propre, les plus grandes qu'il ait eues, ont modelé sa sensibilité de telle façon qu'il perçoit avec une acuité unique toutes les formes d'hostilité ouverte ou latente, mépris, indifférence, sottise inerte ; ainsi, tous les vices et toutes les stupidités lui apparaissent déjà comme des menaces dirigées contre lui, contre son indépendance ou sa dignité ; il les prévient, les devine à travers les distances et les obstacles, et fonce sur eux avant que les autres yeux humains ne les aient encore découverts. Sur son enfance il a senti, peut-être avec excès, peser la lourde apathie d'un oncle ; entre l'Église et lui il a entrevu des ennemis déguisés en protecteurs qui retardaient son entrée dans les ordres ; Moor-Park lui-même n'a pas été sans embûches, ni son amitié pour son maître sans déceptions ; autour de ses vers, il a vu rôder l'envieuse critique comme rôdent les freluquets jaloux autour de Congreve, et dans son premier élan vers la femme il n'a trouvé que la frivolité. Tous ses contacts avec le monde ont abouti à des conclusions négatives, bien qu'il sente cependant

une série importante de rapports entre le texte du conte et les circonstances historiques de 1702-1704. Mais il a tort, selon nous, de faire table rase des années de Kilroot et de Moor-Park qui ont beaucoup apporté au Conte : non seulement le froissement du premier contact avec les Presbytériens, et les désillusions du premier contact avec le monde, les femmes et les grands mais encore l'atmosphère toute vivante et palpitante de la bataille des livres, toute la richesse intellectuelle lentement acquise en de ferventes lectures dont on retrouve partout dans le Conte le souvenir, toute la pensée longuement mûrie dans la solitude, que l'activité plus fiévreuse des années 1702-1704 n'expliquerait pas. Hofmann a tort aussi de négliger les premières œuvres et les premières lettres de Swift où apparaissent si bien déjà son amour de la satire et sa conception ironique et amère du monde. Enfin, l'auteur, dans son désir d'esquisser entre 1701 et 1702-04 une évolution morale de Swift allant de l'insouciance railleuse au pessimisme, a le tort beaucoup plus grave encore de faire état de l'*History of Martin* qui est certainement apocryphe et contraire en tout aux caractères de l'inspiration swiftienne. Tout l'effort d'Hofmann pour en faire, en 1700, l'expression du septicisme détaché de Swift est donc vain. Une partie importante de sa thèse est ainsi compromise. Mais cette étude demeure utile par les précisions qu'elle apporte sur la période 1702-1704.

encore, en son for intérieur, que des réserves s'imposent et qu'au moins une expérience privilégiée, qui n'en est qu'à son début, contient des promesses plus réconfortantes. Mais cette précieuse et modeste certitude que Swift se refuse encore à s'avouer n'est pour lui qu'un point plus stable d'où il observe plus sincèrement, en face, le domaine immense de l'humaine sottise. Sans doute est-ce à cette pensée secrète que Swift doit de ne point atteindre, à l'époque du Conte du Tonneau à l'infini désespoir qu'il atteindra dans *Gulliver*, sans doute lui doit-il dans ce premier et formidable combat philosophique, d'avoir réservé la part du cœur et mené la lutte avec son seul cerveau. La joie intime du troisième séjour à Moor-Park ne lui fit point alléger les coups portés déjà précédemment, dans les fragments déjà écrits du Conte, mais l'amena sans doute à préciser et isoler mieux les adversaires, pourtant déjà innombrables, contre lesquels il les portait. Durant ce troisième séjour, Swift complète, et met au point l'architecture essentielle du Conte (qu'il parachèvera plus tard encore), mais quelques unes des parties les plus redoutables de cette forteresse ou des armes les plus meurtrières qu'elle contient étaient construites ou forgées déjà. Swift sut conserver et utiliser précieusement la force destructrice de la haine à une époque de douce accalmie, et mettre à profit l'apaisement momentané de son esprit pour fixer mieux les traits jaillis naguère de son imagination en révolte.

D'ailleurs le Conte déborde la durée de ce troisième séjour à Moor-Park, non seulement par ses deux Dédicaces fort importantes et inséparables par la pensée du reste de l'ouvrage ¹ mais aussi, croyons-nous, par quelques unes de ses parties vitales : par la majeure partie de la Préface et de l'Introduction ² si riche d'idées ; par son admirable Section IX aussi, la Digression sur la Folie qui a été au moins remaniée et amplifiée entre 1700 et 1702 ³, c'est-à-dire deux ou trois ans après

¹ La Dédicace à Lord Sommers, écrite vers 1702-1704 et la Dédicace au Prince Postérité qui ne peut pas être antérieure à 1699 et contient des additions plus tardives encore. Voici plus loin, p. 242-244.

² Cf. Hofmann, *Op. cit.* p. 35-38 : l'allusion à la « longue paix » place la préface après 1697 et peu avant 1701 (si même elle n'a pas un sens rétrospectif) et l'allusion à l'ordre du Chardon (*Thistles*) ne peut guère être antérieure à 1703, date à laquelle Anne restaura cet ordre désuet.

³ Nous nous fondons ici sur les deux allusions à des faits contemporains examinées par Guthkelch et Smith dans leur Introduction, mais en nous écartant, sur le second point, de l'interprétation de ces deux auteurs. Les deux passages sont les suivants :

¹⁰ A la page 175 du Conte (ed. Guthk. et Smith) Swift fait une claire

la mort de Temple, à une époque où Swift, redevenu seul, était de nouveau aux prises avec les difficultés de la vie, où l'ambition renaissait plus forte en son cœur, tandis que de nouvelles déceptions ajoutaient encore à ses vieilles amertumes. Le Conte naît donc et s'achève dans une atmosphère à peu près identique, après avoir traversé, comme une sorte d'oasis, une période plus sereine.

allusion à des cas récents et célèbres de troubles cérébraux survenus dans le monde politique et dans les rangs de l'Opposition. Quatre membres influents du party Tory sont nettement désignés par les première et dernières lettres de leurs noms et prénoms : Sir Edward Seymour, Sir Christopher Musgraves, Sir John Bowls, John How Esq. Or, l'on peut, grâce à Narcissus Luttrell (*Diary* IV) et à Burnet (*History of My own Time* II) assigner des dates aux accès les plus fameux du troisième personnage Sir John Bolls : 1699, selon le journal de Luttrell (Aug. 5. 1699) et 1701, selon Burnet. Il est vrai que, d'après ce dernier, Bolls aurait, peu après, tout à fait perdu l'esprit, ce qui fait présumer que la crise de 1701 venait après beaucoup d'autres. Mais c'est aussi une raison pour que sa réputation d'insanité fût mieux établie, et que Swift pût alors plus sûrement y faire allusion.

2° A la page 176 Swift propose d'envoyer tous les jeunes énergumènes à la guerre « en Flandre, avec les autres » (in Flanders among the Rest). MM. Guthkelch et Smith, ébranlés par ce dernier trait, font machine arrière et croient devoir reporter le passage à une date antérieure à la conclusion de la Paix de Ryswick (sept. 1697). Mais, nous semble-t-il, (et c'est aussi, découvrons-nous après coup, l'opinion d'Hofmann, *op. cit.* p. 35-36), ce passage peut tout aussi bien faire allusion à la nouvelle guerre en Flandre (ou plus proprement : aux Pays-Bas), celle que dirige Marlborough, et qui vient de commencer en mai 1702. Il s'agit en effet de la première phase de la Guerre de la Succession d'Espagne, dont les opérations ont pour but la prise (de la part des Français) ou la défense (de la part des Hollandais et des Anglais) des villes de la Barrière. Marlborough, dès 1702, force Boufflers à reculer devant lui, et pénètre jusqu'à Liège au mois d'octobre. Cf. Leslie Stephen « Marlborough » in *Dict. Nat. Biog.* d'après Coxe). Bien que Swift ne considère point à cette date Marlborough comme un ennemi, le peu d'enthousiasme qu'il éprouva toujours pour les gens de guerre rend assez naturelle ici l'expression « among the Rest ». — Ce passage s'appliquerait moins bien aux opérations de la guerre précédente (Guerre de la Ligue d'Augsbourg (1689-1697), car depuis la bataille de Nerwinden, en 1693, et la perte de Namur par Villeroi en 1695, aucun événement important ne s'était produit. Et le mot de « Flanders » est employé ici dans un sens assez élastique, qui ne conviendrait rigoureusement aux opérations ni de l'une ni de l'autre guerre. (La dernière bataille, avant Ryswick, étant celle d'Ath, en Hainaut).

a) *Les circonstances et l'état d'esprit.*

La mort de Sir William parut surprendre tous les hôtes de Moor-Park, bien que la maladie du maître durât plus de six mois¹; Swift qui tenait depuis le début un « Journal d'Estat de Mr. Temple » y consigna en quelques paroles brèves et émues cet événement final : « Il est mort à une heure ce matin, 27 janvier 1699-98, et avec lui tout ce qu'il y avait de bon et d'aimable parmi les hommes. » Il n'y a certes, ainsi que le remarque Craik, aucune insincérité dans ce témoignage; nous avons vu que les sentiments de Swift, à l'égard de son maître avaient oscillé toujours entre une affection presque filiale et une impatience irritée qui pourrait encore être celle d'un fils envers un père trop sévère ou trop négligent. Mais aux moments les plus graves, et en celui-ci, c'est l'affection qui domine. La lettre adressée quelques mois après cette mort par la sœur de Swift à leur cousin Deane² corrobore cette interprétation : « Mon pauvre frère vient de perdre son meilleur ami Sir William Temple qui l'aimait tant. » Cette mort dut donc atterrir tout le manoir, dont elle provoquait la dispersion : Stella à qui Temple laissait le revenu des terres de Morristown en Islande, devait éventuellement envisager avec Martha Dingley un départ pour cette île pauvre où elles vivraient meilleur marché, tandis que sa mère Mrs. Bridget Johnson demeurait au service de la nouvelle maîtresse de Moor-Park, Lady Giffard, et n'allait pas tarder à épouser Mr. Mose; mais Swift allait être lui-même le premier à partir. Car s'il n'était pas oublié sur le testament de Temple, qui lui laissait, avec une somme de cent livres, le « soin la charge et l'avantage de publier ses œuvres posthumes »³, il se trouvait de nouveau sans situation, ayant trop légèrement résigné son bénéfice de Kilroot avant que les promesses de son maître n'eussent pu être

¹ d'après les notes manuscrites de D^r Lyon dans son exemplaire de Hawkesworth.

² Lettre du 26 mai 1699.

³ C'est l'expression même de Swift dans le Fragment, (care, trust and advantage). En effet si l'on accepte les calculs de Forster (p. 103) la publication des œuvres de Temple aurait rapporté à Swift environ 200 livres, plus que ne devaient lui rapporter toutes ses œuvres à lui (Craik). Swift publia successivement : deux vol. de lettres de Temple en 1700 chez Tonson, 1 vol. de Miscellanea (3^e partie) en 1701 chez Tooke et un 3^e vol. de lettres en 1703 chez Goodwin.

encore réalisées. Il dut faire à ce sujet de mélancoliques confidences à sa sœur, qui les répète à Deane¹. Le fragment autobiographique est ensuite, sur cette période, notre meilleure source d'information : Swift alla aussitôt à Londres, adressa au Roi une pétition où il rappelait à sa Majesté les promesses qu'elle avait faites à Temple en faveur de son secrétaire, (Guillaume avait promis pour lui une prébende de Canterbury ou de Westminster). Pour que sa pétition pût mieux aboutir, il sollicita l'appui d'un personnage bien en cour, qui à Moor-Park avait paru s'intéresser à lui, le Colonel Sidney, comte de Romney. Celui-ci promit d'agir et ne fit rien. Swift ne devait pas oublier cette première trahison des grands, et il flétrit plus tard Romney, comme « un paresseux, ivrogne et ignorant fripon, dénué d'intelligence, de sincérité et d'honneur »². Lassé d'attendre, Swift se rendit à une invitation de Lord Berkeley³, qui venait d'être nommé un des trois Lords Justices d'Irlande et partit avec lui (vers le milieu de l'été 1699) pour ce royaume où toujours le sort le ramenait en qualité de secrétaire privé et de chapelain. Mais à peine avait-il débarqué à Waterford avec son nouveau maître et pris possession de ses fonctions qu'un intrus s'insinua entre le Juge et son secrétaire et fit écarter Swift, qui demeura sans place fixe et dut accepter, comme chapelain provisoire, l'hospitalité qu'on continuait, à lui accorder. La destinée s'acharnait sur lui : il se trouva précisément alors que le Doyenné de Derry, dont le comte de Berkeley était le collateur fut proclamé vacant ; Swift posa sa candidature, et au moment où il crut être nommé, un comparse survint, Bolton⁴, qui lui fut préféré ; on lui donna comme consolation la paroisse d'Agher et le bénéfice de Laracor

¹ ibid : « ... Sir William Temple, who was so fond of him cohilot he lived that he mape him give up his living in this country, to stay with him at Moor-Rark and promised to get him one in England. But death came in between and has left him improvided both of friend and living. »

² *Remarks ou Burnet's History of His own Time*. T ; Scott, X, 358.

³ Ce lord Berkeley (Charles, second Earl of B.) descendait du grand chasseur, contemporain et sujet indocile d'Elizabeth. Lord Henry, Baron Berkeley. Le titre de 'Earl' ne pénétra dans la famille qu'avec le père de notre Lord Justice. — Cf. Rev. Will Hunt dans *Dict. of Nat. Biog.* « Family of Berkeley ». Notons que le philosophe Berkeley, vaguement apparenté aux Lords Berkeleys of Stratton, ne l'était nullement au patron de Swift. Celui-ci devait mourir en 1710,

⁴ Non le Bolton (Théophile) qui devait être le « tormentor » de Swift au Chapitre de St-Patrick, — mais un autre personnage, John Bolton, Cf. 75, note 1.

et Rathbeggan dans le comté de Meath, d'un revenu global d'environ 200 livres, double de celui de Kilroot. De sorte qu'après ces humiliations répétées, Swift retrouvait l'indépendance, comme à Kilroot. Cependant, il ne parut point pressé de s'installer dans son vicarage et s'attarda plus d'un an au Château de Dublin auprès du « Comte » et de sa famille. Son nouveau presbytère qu'il savait en ruines l'attirait peu¹, non plus que la désolante solitude d'un pauvre village, et le contact des grands, malgré toutes les contraintes qu'il comportait, lui paraissait encore préférable. C'est à Lord Berkeley qu'il dut la joie de retourner (avec lui) à Londres (son patron étant rappelé après le triomphe des Tories) — d'avril à septembre 1701 — d'y jouer par son discours sur les Luttes et Dissensions d'Athènes et de Rome un rôle d'une importance inattendue et qui grisa à nouveau son orgueil² : il revit le Roi, le renseigna et le rassura sur l'état politique de l'Irlande³. Aussi, quand il s'installa enfin dans son bénéfice de Laracor, au mois de septembre de la même année, ce fut avec des ambitions renouvées, une foi en lui-même restaurée et de plus en plus frémissante, un élan plus ardent à la fois et plus inquiet vers l'avenir. A Laracor une phase nouvelle de sa vie allait s'ouvrir dont nous parlerons plus loin. Laracor et Londres, c'est-à-dire l'humilité d'une existence dédaignée et, d'autre part, les grandeurs troublantes et mal assurées de l'arène politique, allaient se partager son temps et son cœur. Nous ne retiendrons ici de cette période que la dernière note d'ardeur combative, d'incessante et âpre activité qu'elle ajoutera *in extremis* au Conte du Tonneau.

¹ Ce lamentable état de son « vicarage » devait s'accuser encore et lui fournir en 1714 (lettre à Bolingbroke, 14 septembre), le thème d'une saisissante description : le mur de sa chambre s'est écroulé ; il a besoin de torchis et de paille pour boucher les trous des parois et du toit.

² Sans date, mais écrits sans doute à cette époque. Il est difficile de dire, par contre, avec Roscoe (loc. cit., vol. I, p. 606) que cette pièce fut, pour Berkeley, l'occasion « de se débarrasser d'un subordonné aussi difficile à vivre, en lui faisant octroyer un bénéfice », car Swift ne partit pas aussitôt après l'obtention de son bénéfice et parut même, au bout de quelque temps, être en meilleurs termes avec son patron.

³ Il rappellera plus tard, en 1708, dans sa « Lettre sur le sacramental Test », le mot qui mérite de rester historique, prononcé par lui au cours de sa conversation avec le roi : « When I was last in England, I told the king that the highest tories we had with us in Ireland would make tolerable Whigs in England » ; édition T. Sco t, p. 15, cité par Craik.

Mais, avant Laracor, le séjour au Château de Dublin enrichit encore son expérience. Il lui fait, en premier lieu, savourer à nouveau, la franche amertume de la haine. Son nouveau maître allait froisser son amour propre autant que l'avait fait Temple sans avoir aux yeux de Swift le même prestige moral et les mêmes droits à son affection; on peut même croire qu'il bénéficia de toutes les rancunes amassées contre Temple mais refoulées par un cœur presque filial. Et ses maladresses blessantes à l'égard de son chapelain s'étaient répétées à de trop brefs intervalles, pour ne pas provoquer chez Swift, la seconde fois un véritable accès de rage: « Le Diable vous emporte tous deux, couple de gredins » dit-il — au moins sous cape — à Berkeley après l'affaire du Doyenné de Derry, unissant le patron et son protégé Bolton dans le même geste de mépris. Le récit de Sheridan nous rapporte là, sinon un fait historique, la véhémence expression rétrospective d'un sentiment très personnel de Swift, le même qui apparaît aussi dans la pièce de vers appelée « Découverte » (*The Discovery*) où nous est présenté, en de mordants octosyllabes, l'accouplement ridicule du maître avec son chapelain-valet Bush. Cette petite pièce est un Conte du Tonneau en miniature; elle « découvre » sous les airs majestueux qu'aimait à se donner Berkeley, une révoltante nullité et sous la pompeuse obséquiosité de Bush « son premier ministre » la bassesse impertinente d'un laquais. Devant la cour d'Irlande assemblée, Lord Berkeley fait son entrée, gonflé d'orgueil et suivi de son inséparable chapelain « indispensable comme un clystère »; tous deux défient l'impatience du public en se retirant mystérieusement dans un coin et se chuchotant des secrets d'état; bientôt, exaspéré, un indiscret s'approche et saisit quelques paroles de cet entretien mémorable: il s'agit — grande découverte — d'avoine et de foin¹. Mais

¹ « A la fin un élégant, point certes trop poli, le visage effronté et l'oreille fine, s'avança sur la pointe des pieds, pencha la tête pour saisir quelques mots du débat solennel; pour apprendre les desseins secrets des rois du Nord ou les dernières nouvelles de Whitehall, le désarmement des papistes ou la baisse de la monnaie, car il ne peut, croit-il, s'agir pour sûr de rien de moins. Monseigneur, dit Bush, un ami et moi sommes en tapinois sortis de grand matin pour épier l'allure du marché en matière d'avoine et de foin. Là-dessus il tire de sa poche deux poignées, l'une de foin, l'autre d'avoine, met à son Excellence celle-là sous le groin, en le priant de daigner peser l'autre. Monseigneur paraît ravi, mais néanmoins ordonne que l'on fasse baisser les prix. Puis, avec une révérence circonflexe, Bush, souriant à la ronde, se retire. Notre écouteur, d'abord abasourdi, reprenant ses esprits, s'enfuit à toutes jambes, fort sagement, furieux de voir moqué le monde par ces deux chuchoteurs rois de

c'est dans le secret de sa chambre et de son cœur que Swift se venge sur son maître des déconvenues de son existence; il semble qu'il ait élu Berkeley comme le bouc émissaire de l'humanité, comme la victime expiatoire que réclame son génie satirique. Dans une autre pièce de vers, beaucoup plus grossière et plus violente, le « Problème »¹, il fait de lui à nos yeux un véritable Yahoo, frivole, lubrique et « puant », incarne en lui ce mythe animal qui hante sa pensée. Certes, Berkeley n'avait pas tant de noirceur et Swift ne lui marquait point, dans leurs relations journalières, une exécration aussi farouche. Car il sut se rendre aimable et indispensable au Château, sut s'y acquérir pour la vie les sympathies des deux hôtes, Lady Berkeley et sa fille Lady Betty, plus tard Lady Betty Germain qui devait rester une de ses plus cordiales amies, une de ses plus enjouées correspondantes. Swift sut, dans la situation assez délicate qui lui était faite s'imposer au respect et à l'affection de presque tous et conquérir, au salon des maîtres, le droit à l'humour. Il était dit très justement Craik, le satiriste patenté de la société, « il assourdit la compagnie, nous dit-il lui-même dans une de ses Ballades² de ses calembours et de ses rimes » ; nul ne doit se formaliser de ses boutades et il osera bientôt, à Londres, en 1704, quand il revisitera ses amis, dresser ses malicieuses embûches contre la naïve piété de Lady Berkeley elle-même³. Au Château

Brentford. » (Ces rois de Brentford. Phyz et Ush qui s'entendent si bien sont deux personnages de la « Rehearsal » de Buckingham).

¹ The Problem « That my lord Berkeley stinks when he is in love ».

² Cf. « A Ballad on the game of traffic, written at the castle of Dublin, 1699 ».

³ Par sa « Méditation sur un Manche à balai » (A meditation upon a Broom-stick, according to the style and mannes of the honourable Robert Boyle's Meditations) qu'il fit passer pour du Boyle authentique. C'est Sheridan qui nous a laissé le récit circonstancié et fort amusant de cette mystification littéraire (Cf. T. Scott, I, p. 332, où le récit est reproduit intégralement). Cette fantaisie, où d'aucuns ont voulu voir une imitation (combien lointaine) d'un passage en prose de Butler qui est aussi une parodie de Boyle : « An occasional Reflection on Dr Charlton's feeling a Dog's pulse at Gresham College. By R. B. (Robert Boyle) Esq. », mais dont le sujet est absolument différent (il s'agit d'un chien et non d'un arbre à l'envers ; aucune idée de symétrie morale), est en réalité une des inventions les plus originales et sans doute les plus fortuites de Swift. La supposition de Thyer, l'éditeur des « *Genuine Remains*, 1759 », nous paraît tout à fait gratuite ; comment croire que Swift ait pu — et avant 1704 — lire le manuscrit de Butler chez Atterbury à qui le possesseur, W. Longueville, l'aurait communiqué ? Voir le livre à paraître de M. René Lamar sur Samuel Butler. Cette méditation est tout à

de Dublin, comme à Moor-Parck, les parties de cartes sont le divertissement favori ; Lord Berkeley y apporte un peu de sa solennité officielle, sa noble et silencieuse épouse, sa discrétion somnolente et sa tabatière favorite, Biddy Floyd, la demoiselle de compagnie, sa parcimonie timorée et la peur des risques du jeu. Lady Betty s'intéresse plus aux bons mots de Swift et à ses œillades ironiques qu'à la partie engagée ; elle s'insinuera quelquefois dans sa chambre, en son absence, pour y commenter d'une verve espiègle des vers inachevés¹. L'atmosphère est donc cordiale et Swift s'y complaît. Et pourtant, il éprouve le besoin impérieux de s'en abstraire au moins un moment chaque jour et de s'enfermer à l'intérieur de son imagination où règne une haine inquiète et avide, où le besoin satirique revêt comme une forme philosophique. Ce dédoublement de son être lui est devenu en quelque

fait dans la note du « Tale of a Tub » (la note cependant la plus légère et la moins appuyée) et serait bien à sa place au milieu d'une des « Digressions ». Par sa trame serrée, son degré de cohésion et le déroulement sans heurt de ses deux séries parallèles d'images, elle réalise la plus classique perfection en même temps qu'elle représente un des plus purs jaillissements de l'humour de Swift : « Mais un manche à balai, direz-vous peut-être, est l'image d'un arbre dressé sur sa tête ; et qu'est donc l'homme, je vous prie, si non une créature mise à l'envers, ses propensions animales chevauchant perpétuellement ses facultés rationnelles sa tête, à la place où devraient être ses pieds, rampant à terre ! Et pourtant, en dépit de tous ces défauts, il s'érige en réformateur universel, prétend corriger les abus, abolir les injustices, fouille tous les recoins immondes de la nature en ramenant à la clarté du jour toutes les pourritures ensevelies, et soulève des nuages de poussière là où il y en avait pas un atome ; ce faisant, il s'imprègne profondément des immondices qu'il prétend faire disparaître ; ses derniers jours se passent à être l'esclave des femmes et généralement des moins dignes, jusqu'à ce que, usé jusqu'au moignon comme son frère le balai, il soit ou mis à la porte à coups de pieds, ou jeté au feu pour réchauffer les autres ».

¹ Cf. « A Ballad, to the tune of the Cutpurse. Written in August 1702 :

Even so master Doctor had puzzled his brains
 In making a ballad, but was at a stand ;
 He had mix'd little wit with a great deal of pains,
 When he found a new help from invisible hand.
 Then good Doctor Swift
 Pay thanks for the gift,
 For you freely must own you were at a dead lift ;
 And, though some malicious young spirit did do't,
 You may know by the hand it had no cloven foot ».

Swift était déjà « Docteur » ; en effet, ce grade lui fut conféré par l'Université de Dublin en février 1701.

sorte habituel, comme à Moor-Park, il faut que la solitude de l'esprit constitue une éclatante et impitoyable revanche sur les douceurs trop ouatées de l'existence. Douceurs nécessaires à Swift, à ses exigences déjà tyranniques, — mais insuffisantes et comme provocantes. Les plaisirs de la réalité familière, au moment où il les goûte et les épuise, se convertissent, par une inévitable transmutation, en réflexions caustiques ou amères, en un aliment de choix pour sa nature sarcastique. Ainsi s'expliquent la « Découverte » et le « Problème » ; ces produits atrabilières d'un esprit par ailleurs plutôt satisfait.

Ainsi s'explique aussi l'exquise pièce ironique, à la fois de ton plus léger et de substance plus riche, qui s'appelle la « Pétition de Mrs. Francis Harris » ¹. Là, nous passons du salon à l'office, des maîtres

¹ Mrs Frances Harris's Petition 1700. Mrs Harris, femme de chambre de Lady Berkeley, présente une pétition en règle « à leurs Excellences les Lords Justices d'Irlande » ; si cette pétition est repoussée, « il faudra qu'elle sèche et meure fille ». Elle y expose que, comme elle allait se chauffer dans la chambre de Lady Betty, « parce qu'elle avait froid », elle eut l'idée de compter son argent, les sept livres quatre shillings et six pence, pour ne rien dire des farthings, qu'elle possède en monnaie et en or, toute sa fortune, car servitude n'est pas héritage par le temps qui court. Cet argent, elle a l'habitude de le garder sur elle, car sa malle a une mauvaise serrure. Elle le tient dans une bourse qu'elle attache « près de son mitan » sur sa chemise ; où pourrait-il mieux être ? Mais au moment où elle allait le remettre en place, la cloche sonna, et elle sortit en hâte pour aller coucher sa maîtresse. Dans sa précipitation, elle ne se rendit pas compte que sa chemise était sans ouverture, et son argent tomba. Quand elle s'aperçut de son malheur, elle se jeta dans les bras de son amie Mary qui s'apitoya, la mit au lit, la borda, et lui vola ses jarretières en partant. Dans son sommeil, Mrs Harris rêve qu'on trouve son argent dans la malle de Mrs. Dukes, femme du valet de chambre de Lord Berkeley. Le lendemain elle fait des confidences à l'office et à la cuisine, mais on ne l'entend pas, car on est tout en émoi à l'annonce de la venue de Lord Dromadaire (Lord Drogheda). Elle aborde ensuite la suspecte Mrs. Dukes, à qui ses insinuations inspirent de tels hurlements indignés, que Harris s'en va désespérée. On lui conseille d'aller consulter un sorcier. Non, dit-elle, le chapelain fera le même office. Mais celui-ci, Swift en personne, la reçoit mal, furieux de s'entendre appeler « Parson », nom qu'il hait comme le diable, et lui explique qu'elle n'est point un *texte* de son goût puis, pivotant sur ses talons, la menace de sa ceinture d'un geste symbolique et la laisse désempée. My Lord, pour la consoler, lui promet une compensation, et my Lady aussi. Mais l'argent ne saurait plus lui suffire. Que va-t-il advenir d'elle, si le chapelain « ne revient pas » ? Aussi supplie-t-elle leurs Excellences de lui accorder leur protection, le droit de prélever sa part sur les quêtes du dimanche et de lui délivrer un « ordre de réquisition » sur le chapelain ou, à défaut

aux serviteurs, de l'humanité ou supérieure ou hideuse à l'humanité médiocre et, partant, simplement risible quand prédominent ses défauts. Swift, à qui la supériorité de son esprit conférait des privilèges et que les maîtres admettaient souvent comme familier, n'en était pas moins, en sa qualité de chapelain privé, en voisinage immédiat avec la domesticité et les femmes de chambre pouvaient hausser leurs ambitions les plus légitimes jusqu'à lui. Au château plus qu'à Moor-Park, qu'au Moor-Park surtout du dernier séjour, sa situation comportait quelque chose d'ambigu, ce dont son esprit d'observation fit son profit, autant que son orgueil s'y aiguisa. Ce nouvel et dernier contact avec la valetaille retrempe aussi son sens humoristique, son sens du pittoresque humain. Aussi la « Pétition » est-elle le plus parfait échantillon d'un genre littéraire qui deviendra particulièrement swiftien et où s'unissent, rivés ensemble par la rime plate et entraînés par le même rythme boîillant, la pointe de l'épigramme, la verve de la comédie et la malice du fabliau. Ce piquant intermède entre des œuvres plus graves nous fait songer à maint passage de Chaucer et surtout au Prologue de la Femme de Bath, par l'aisance étonnante avec laquelle l'auteur entre dans l'esprit de ces gens et femmes du peuple, s'en assimile le langage, nous en révèle les roueries ainsi que les calculs secrets dont sont tissées leurs vertus, — il se distingue cependant d'un conte de Canterbury par une moindre exubérance et une notation plus sèche, plus incisive des motifs et des arrière-pensées, par une insistance plus grande sur ce qui n'est que mesquin et paraît d'abord dépourvu de ressort comique, par une préoccupation plus constante d'analyste et de satirique.

Cette période de maturation définitive qui commence à la mort de Temple, cette période où Swift dans une nouvelle prise de contact avec le monde et ses réalités décevantes, met au point tout ce qui s'était élaboré en lui, précise sa doctrine et ses méthodes d'ironiste, renforce son emprise sur l'univers moral et sur les esprits qui l'entourent, est aussi pour lui une période de réflexion sur soi-même, d'examen, sinon de conscience, du moins de tout le contenu de sa mémoire et et des principales tendances de sa volonté. Car l'examen de con-

de celui-là, sur un meilleur, et alors, l'impétrante, jour et nuit, priera pour leurs Excellences, ou plutôt, ce sera le chapelain, car c'est son métier à lui :

And over and above, that I may have your excellencies' letter
With order for the chaplain aforesaid, or, instead of him, a better :
And then your poor petitioner, both night and day,
Or the chaplain (for 'tis his trade) as in duty bound, shall ever pray.

science, au sens religieux de cette expression, ne paraît pas avoir été pratiqué avec goût par Swift, ni sans contraintes et sans limitations. Les « Pensées sur la Religion » qu'il écrira plus tard, seront dans leur sincérité, le clair et logique inventaire de toutes ses idées philosophiques et politiques; les sentiments ne seront pas admis à s'y manifester. Le sens puritain du péché en est complètement absent aussi. Tout ce qui est sensibilité: amour, désir, repentir, apitoiement en est banni. La vie intérieure, au sens où nous l'entendons depuis le romantisme n'existe pas plus pour Swift que pour ses contemporains; elle ne serait à ses yeux, si elle pouvait être quelque chose, qu'une impudique indiscretion de l'esprit à l'égard de lui-même. La tendresse est une sorte de lubricité et toute complaisance de l'âme dans les autres ou en soi, est coupable et hideuse comme une marque de sottise. L'esprit doit vivre dans la clarté, rechercher seules les idées distinctes. Il n'en est pas pour cela moins actif, ni moins utile à la conduite de la vie. Swift ne néglige pas cette conduite, mais la conçoit de façon telle que tout ce qui est influences étrangères ou instincts obscurs, tout ce qui surtout ressemble même de loin à un attendrissement, est inexorablement exclu de son attention. Et quand il s'interroge, l'année de la mort de son protecteur, en 1699, sur les principes qu'il devra suivre pour être maître de son âme et de ses destinées « quand il sera vieux »¹ et que les pièges se dresseront plus nombreux autour de lui, il se fait des réponses assez curieuses où se combinent, avec un reste de naïveté juvénile, des réflexions assez vives sur la vieillesse² — bien que sans profondeur particulière — et une défiance, plus intéressante, à l'égard de ses propres résolutions: « ne point prétendre observer toutes ces règles de peur que je n'en observe aucune. » Ce qu'il faut y noter surtout, ce sont ces mots effacés sur les enfants « ne les laisser à peu près jamais m'approcher »³, qui trahissent sa sympathie croissante pour celle qui est encore une enfant, mais

¹ When I come to be old, 1699.

² Not to be peevish or morose, or suspicious. Not to scorn present ways, or wits or fashions or men, or war, etc. — Not to tell the same story over to the same people. Not to be covetous. Not to neglect decency or cleanliness, for fear of falling into nastiness. Not to be over severe with young people, but give allowance for their youthful follies and weaknesses. Not to be influenced by, or give ear to, knavish tattling servants, or others, etc., etc.

³ Not to be fond of children or let them come near me hardly; les derniers mots étant effacés et couverts d'arabesques de la main de Swift. Voir le facsimile que donne Forster, p. 104.

qui le regarde déjà avec des yeux de femme, d'une femme qui sera peut-être trop « jeune » quand il sera vieux lui-même¹. Les autres préceptes ne s'inspirent guère que d'un solide bon sens, n'ont trait qu'à la vie ordinaire et nous livrent peu sur l'être profond de Swift.

Mais nous avons sur cette même époque un document beaucoup plus significatif, unique même en sa nature qui nous montre d'une manière saisissante l'état où se trouvait le cœur de Swift au moment où son cerveau mûrissait la philosophie du Conte du Tonneau. C'est la « seconde » (la seconde du moins que nous possédions²), et dernière (dernière à coup sûr) — lettre à Varina. Nous avons vu combien la précédente était étrange³, par son mélange de sérieux et de badin, d'ingénuité pompeuse et d'ironie, tour à tour inconsciente ou voulue, de véhémence trouble et de satirique clairvoyance. Swift s'y dépouillait de l'amoureux passionné, incertain et ridicule, comme d'une chrysalide déjà désuète, mais qui cependant le retenait encore par quelques liens obscurs. Dans cette lettre-ci⁴, Swift, totalement affranchi, rejette avec mépris cette entrave du passé. La première lettre, plus complexe et plus indécise, nous montrait sur le vif une crise de croissance; la seconde, plus nette et plus une, nous montre, dans une lumière dure et crue, l'évolution accomplie. Mais cette nouvelle étape, pour être plus franche, n'en est pas pour nous moins intéressante. Intéressante, parce qu'elle représente dans le domaine sentimental ce qu'est dans le domaine des idées le Tale of a Tub. Comme dans le Conte il dépouille l'humanité, il dépouille là sa propre imagination, des oripeaux de la sensiblerie et du mensonge complaisant. Jusque-là, il s'était accommodé, vis-à-vis de Varina, d'une situation équivoque qui laissait subsister de faux espoirs, une apparence de confiance et des chaînes encombrantes bien que relâchées: la jeune fille qui avait d'abord temporisé, prenant prétexte de sa mauvaise santé, semblait maintenant plus désireuse d'aboutir au mariage — peut-être, suggère Craik, parce qu'elle voyait s'ouvrir de manière plus prometteuse la carrière de Swift, et elle venait d'écrire au chapelain de Lord

¹ Not to marry a young woman.

² Car elle nous apprend elle-même qu'elle vient après une longue série d'épîtres adressées à la même personne, les unes écrites d'Angleterre et les autres d'un « style déjà différent » écrites depuis l'arrivée de Swift à Dublin. Mais nous pouvons être sûrs qu'elle fut la dernière, car elle n'admet pas de réplique.

³ Cf. p. 196.

⁴ Swift to Miss Jane Waring, Dublin, May 4, 1700 (Elr. Ball. XII).

Berkeley au début du printemps de l'année 1700 une lettre pressante, le sommant d'expliquer et d'excuser sa conduite et de lui donner des précisions sur ses émoluments et revenus. Ce qu'il y avait de vexatoire maladresse dans cette lettre arrivait à propos pour libérer Swift de ses derniers scrupules, et ce qu'elle contenait de calcul féminin pour déclencher en lui une vigoureuse réaction de satiriste. Le cœur restant inerte et hostile, l'esprit allait pouvoir se donner carrière. Il fait de sa lettre une si stricte réponse, fonde si bien ses paroles sur celles de sa correspondante, que tout ce qu'il dit prend une apparence irréfutable: c'est Varina elle-même qui semble s'infliger tous ces démentis. Il affecte d'abord de s'attrister des mauvaises nouvelles qu'elle lui donne de sa santé: nouvelles d'autant plus alarmantes que son oncle à lui — son oncle Adam — venait de le rassurer tout à fait. Où donc est la vérité et que doit-il croire? Il ne veut du moins pas ajouter aux ennuis de Varina et il sera aussi discret qu'il le pourra. Elle trouve inexplicable son changement de ton et d'attitude, mais comment ne se l'expliquerait-elle pas, puisqu'elle refuse obstinément de tenir compte de ses conseils répétés? Il a voulu l'arracher à son nouveau milieu¹, véritable « évier » (sink) aussi funeste pour son esprit et son humeur que pour sa santé et elle a négligé toutes ses paroles; n'est-il pas naturel qu'il en soit irrité? Puis, pourquoi prendre dans ses lettres ce ton âpre et ergoteur qui ne laisse aucune place à l'affection et à la sincérité? Elle l'accuse de songer à une autre « maîtresse » et cette insinuation est aussi perfide que sans fondement. Jamais il n'a songé à épouser aucune autre femme, mais voici qu'elle le contraint d'éprouver d'autres sentiments envers elle: « J'avais toujours eu l'impression que vous aviez une grande douceur de nature et d'humeur, et tout ce qui me paraissait y contredire, je le regardais comme un artifice auquel vous croyiez nécessaire de recourir devant votre amant: mais j'ai observé depuis, dans nombre de vos lettres, de si graves marques d'indifférence que je me suis pris à me demander s'il était possible pour quelqu'un doué d'aussi peu de qualités que moi de vous plaire. Je n'ai jamais connu personne qui se laissât aussi difficilement toucher, même en des matières qui n'intéressent et concernent essentiellement que vous, et si tout ceci pouvait s'admettre aisément quand nous en étions au stade des formalités et des cérémonies, il n'y a maintenant aucun autre moyen d'expliquer cette conduite intraitable, que de l'imputer à une absence totale même de simple estime et d'amitié pour moi ». Il serait difficile de mieux envelopper d'apparentes expressions de sympathie un compli-

ment ironique et une mordante impertinence. Puis, abordant la question d'argent, il laisse de plus en plus tomber le masque et adopte sans gêne visible la manière cynique: « Quand j'ai demandé à être renseigné sur votre fortune, ce n'était point avec les intentions que vous me prêtez. Je vous ai dit cent fois qu'en Angleterre, n'importe quel jeune homme non totalement dépourvu d'esprit pouvait aisément emporter une bien plus grosse fortune que celle à laquelle vous avez jamais pu prétendre ». Il n'a posé cette question que pour voir si les revenus de Varina joints aux siens lui permettraient d'offrir à sa femme tout ce qu'elle serait d'humeur à exiger. Quant à ses revenus à lui, ils sont bien tels qu'il les a définis, et puisqu'elle trouve ce bilan « lugubre », c'est elle même qui dégage de leur situation commune la conclusion qui s'impose. Il n'a point de demeure convenable dans son bénéfice: il lui faudrait soit louer une maison à Trim, soit en bâtir une à Laracor, deux choses également impossibles pour lui, autant que d'aller se fixer près d'elle à Belfast. Donc, puisque ni sa situation à lui, ni la santé de Varina, ne leur permettent d'envisager une fin prochaine à leur attente indéfinie, il préfère ne pas être un obstacle » pour elle au cas où des offres plus avantageuses lui seraient faites. Swift eût pu terminer là sa lettre, qui fût restée ainsi sans grande originalité, malgré son ton caustique et son implacable insolence. Mais c'est le dernier paragraphe qui contient tout le venin de la morsure, qui transforme pour nous cette défense personnelle en une sorte d'universelle satire contre les femmes et l'amour. Cependant, dit-il, ayant l'air de déplorer cette décision fatale où l'acculent les faits, s'il arrivait que la santé de Varina s'améliorât et que, leur situation financière restant la même, les goûts et les exigences de Miss Waring se modifiassent, rien pourrait n'être rompu: « Je désire en conséquence que vous me fassiez savoir si votre santé est maintenant autre qu'elle n'était quand vous m'avez dit que les médecins vous déconseillaient le mariage comme un danger pour votre vie. Ont-ils, ou avez-vous vous-même, changé d'avis à cet égard? Etes-vous en mesure de conduire un ménage avec un revenu de moins peut-être de trois cents livres par an? Avez-vous assez d'inclination pour ma personne et mon caractère pour vous plier à mes désirs et à mes façons de vivre, et vous efforcer de nous rendre aussi heureux tous deux qu'il est en votre pouvoir? Etes-vous disposée à suivre toutes les méthodes que je vous indiquerai pour favoriser le développement de votre intelligence, de manière à ce que chacun de nous soit pour l'autre une agréable compagnie, et que l'absence de visites à faire ou à rece-

voir ne nous plonge point dans le désespoir ? Pourrez-vous ployer et fléchir vos sentiments d'affection, d'estime et d'indifférence à l'égard des autres de la même manière que moi ? Aurai-je assez de pouvoir sur votre cœur, ou vous, assez d'empire sur vos passions, pour que vous redeveniez soudain de bonne humeur à mon approche, eussiez-vous été mise hors de vous-même par un ? Avez-vous assez de bon naturel pour vous efforcer d'apaiser par de douces paroles tout mouvement d'humeur causé par les ennuis de l'existence ? Est-ce que l'endroit, où se trouvera jeté par la vie votre mari, vous sera plus cher que les cours et les cités sans lui ? Voilà, d'un mot, quelques-uns des moyens nécessaires pour plaire aux hommes qui, comme moi, ont une connaissance profonde du monde ; et si je trouvais une personne qui réunît toutes ces qualités, je serais fier de lui donner en retour tout ce qui pourrait assurer son bonheur. Telles sont les questions que j'ai toujours résolu de poser à celle avec qui je me proposerais de passer ma vie, et si vous pouvez en toute sincérité y répondre affirmativement, je serais heureux de vous serrer dans mes bras, sans me préoccuper de savoir si vous êtes belle ou votre fortune considérable. La propreté, en ce qui concerne la première question, et une modeste aisance en ce qui concerne la seconde, sont tout ce à quoi j'aspire. Non point certes que je sois indifférent à de beaux revenus, mais je préférerais qu'ils fussent à moi, bien que pourtant je supportasse de la part de ma femme qu'elle pût me reprocher de m'en avoir apporté de magnifiques ». Ainsi se termine — avant une formule finale savamment ambiguë — cette extraordinaire lettre dont les misogynes de tous temps ont fait ou pourront faire leurs délices. Il est certains critiques cependant qui voient dans ces paroles une galanterie chevaleresque¹. C'est sans doute qu'ils refusent de pénétrer au delà de leur sens littéral, mais même celui-ci leur donnerait en maint passage un éclatant démenti. Les qualifications injurieuses décernées à l'entourage de Varina² y suffiraient. Mais ce qui est pour nous caractéristique et précieux, c'est cet habile tissu d'insinuations

¹ Churton Collins (*op. cit.*, p. 37) conclut que Swift a agi « in every way honourably and straightforwardly » et que, dans cette lettre « he expresses himself in terms of chivalrous devotion » (cité par Elr. Ball, I, p. 35).

² « And I think at the same time that no young woman in the world of the same income would dwindle away her health and life in such a sink, and among such family conversation ». Et plus loin : « If you like such company and conduct, much good do you with them ! My education has been otherwise ».

et de déductions dont il enveloppe, ainsi que d'un filet cette coquette aux abois; il la prend à son propre piège, celui de ses prudences et de ses ruses, de ses lâchetés et de ses ambitions; il la pique et la point en ses endroits sensibles, dans son amour-propre de jeune fille du monde (tombée dans un milieu dont il dénonce la vulgarité), dans son amour-propre d'amante, qui veut prétendre à une passion profonde et désintéressée, mais dont l'esprit est plein d'intrigue et de calcul, dans son amour-propre de femme, enfin, dont il annonce déjà le déclin physique et excuse sardoniquement le manque de beauté. La voilà privée de ses plus beaux atours, et de ses plus vivaces illusions, voilà son miroir flatteur brisé en informes et dangereux éclats; Varina peut, à la lumière de cette lettre, connaître toute son affligeante médiocrité. Comme la femme de la Digression sur la Folie, sa contemporaine, Varina est là dépouillée de sa peau « et l'on ne saurait croire combien sa personne y perd ». Swift a expérimenté ainsi dans le domaine de sa vie privée, dans la région de son souvenir, la méthode qu'il va proposer bientôt à l'universalité des esprits¹.

¹ Cette lettre à Varina serait elle-même éclairée par une autre lettre de Swift sur un sujet sentimental, écrite quatre ans plus tard (donc à la limite extrême de la période que nous étudions) à son ami William Tisdall. Les sentiments, en effet, qui se font jour dans cette dernière lettre existent déjà dans le cœur de Swift au moment où il se libère de Varina et l'aident à se libérer. Stella, qui était venue en 1701, sur les conseils de Swift, vivre en Irlande avec son amie Martha Dingley, s'était d'abord installée dans « une chambre » à William Street, Dublin, (tout en usant librement de l'appartement de Swift en son absence) puis à Laracor, dans un petit cottage (un rez-de-chaussée de deux pièces, surmonté d'un toit de chaume) que l'on peut voir aujourd'hui encore tout au bord de la route, à un mille environ du presbytère de Swift. Là, les relations quotidiennes entre Swift et ses amies avaient pu reprendre, ainsi que la douce intimité de Moor-Park. Mais durant les longues absences de Swift, durant ses séjours répétés à Londres, sa place auprès des deux solitaires était prise par son confrère Tisdall, qui apprécia vite les qualités d'esprit et le charme de Stella. Dans les lettres que les deux clergymen échangent au cours de ces années 1703-1704, il est souvent (comme on va le voir page 239) question de politique, Tisdall devenant de plus en plus High-Church et Tory; mais il est question aussi des deux jeunes filles dont les rires, les boutades et les calembours enchantent Tisdall et rendent Swift, par effet contraire, légèrement mélancolique au sein même de la vie de Londres et de ses séductions. Puis, dans une lettre que nous n'avons pas, Tisdall confia à Swift sa ferme intention d'épouser Stella et le chargea de demander pour lui la main de la jeune fille à sa mère, Mrs Mose. C'est à cet aveu et cette prière, enveloppés du reste de réticences embarrassées par scrupule à l'égard de son ami, que répond la lettre de Swift du 20 avril 1704, lettre qui nous fait pénétrer assez

Nous arrêterons à peu près là, avant d'aborder l'étude de la substance même du Conte, l'examen des faits principaux de la vie de Swift ¹

avant dans le cœur de son auteur. Il est lui-même dans une visible embarras l'idée de mariage lui étant intolérable, quand il s'agit de lui ou de gens qui le touchent de trop près ; il ne dissimule pas sa mauvaise humeur, mais, en l'enveloppant d'une sorte de dignité froissée, en tire, à l'adresse de Tisdall, tout ce qu'elle peut comporter de désagréable. Par là, cette lettre sert de pendant à la lettre à Varina ; elle dépoétise méthodiquement le mariage en y démasquant des préoccupations fort pratiques, le désir prédominant du confort et une forme à la fois canonique et bourgeoise de l'égoïsme. Il ne peut attaquer son rival de front, car sa position est très forte ; Tisdall a pour lui toutes les apparences de la franchise et de la loyauté ; il a non seulement prévenu Swift, mais il lui demande son aide. Swift a trop de respect pour lui-même pour la lui refuser, et il a accompli loyalement toutes les démarches demandées. Mais il attaque Tisdall de biais ; il critique et raille le ton de sa lettre, lui reproche ses circonlocutions et ses insinuations, sa fausse subtilité et l'air qu'elle se donne de faire des découvertes sur ses sentiments à lui. En réponse à tout cela, il pourrait « parler avec hauteur » et ignorer tout ce à quoi Tisdall fait allusion. Mais il méprise ces procédés oratoires et dit « la vérité toute nue ». Non, il n'a nullement comme Tisdall l'intention d'épouser Mrs Johnson ; ni sa situation présente, ni son avenir, ni son humeur ne le lui permettent, bien que, s'il devait songer au mariage, il « ferait certainement, entre toutes les femmes sur terre, le même choix que lui », car il n'a « jamais rencontré personne au monde qu'elle dont il aimât sans réserve la conversation » (voilà le plus complet aveu qu'il fera jamais). Mais ses sentiments ne sont nullement pour lui un obstacle aux projets de bonheur de Tisdall ; puisque le seul obstacle qu'il avait prévu, celui d'une insuffisance de fortune, est maintenant levé, tout est pour le mieux, et il donne son assentiment, « si c'est une chose absolument nécessaire pour les femmes que de se marier » ; pour lui, pourtant, « le temps est incapable de diminuer en quoi que ce soit à ses yeux la vraie beauté des vierges ». Donc, s'il le faut et si Tisdall « reprend son projet », il fera de son mieux pour le renseigner et le servir. Quant à lui-même, déçu récemment par la politique et un ministère « qui tombe en ruines », il se « retire dans l'étude et la spéculation pour y trouver une issue en attendant que changent la scène ou son humeur ». — Lettre qui voudrait décourager le rival, qui escompte par avance une abdication et qui trahit une souffrance, tout en voulant garder un calme olympien. Tisdall représente et représentera de plus en plus à ses yeux l'honnête, irréprochable et odieuse médiocrité humaine, la vertu sans esprit qui exige son dû, le pharisaïsme qui s'ignore. Et cette dernière lettre donne rétrospectivement un sens aigu à une phrase d'une lettre antérieure (3 février 1703-4) : « Preach, preach, preach, preach, preach, preach, that is certainly your talent ». Tisdall a trop de vertu pour ne pas devoir la communiquer à l'univers entier.

¹ Swift s'installe à Laracor, nous l'avons dit, en septembre 1701, au retour de son voyage à Londres (celui durant lequel il publia son discours sur les Dissensions et eut un entretien politique avec le roi). Il plante dans le jar-

qui se déroulent simultanément avec le Conte et qui l'expliquent ou du moins l'éclairent. Car ceux de ces faits qui ont la plus grande valeur

din du « vicarage » ses saules légendaires et cultive en outre, auprès de son clerc Roger, son goût pour les plus amusantes facéties. C'est à l'époque même de son installation qu'il faut placer l'anecdote rapportée par Orrery (Swift, officiant en son église déserte, en la présence du seul Roger, commence gravement le service religieux par ces mots : *Dearly belo, ved Roger, the Scripture moveth you and me in sundry places*). Quant aux anecdotes de Scott (Swift terrorisant son vicaire et sa famille à son arrivée par ses airs de croque-mitaine), elles appartiennent nettement à la légende. C'est en 1701 aussi qu'il est reçu Docteur de l'Université de Dublin. En 1702, il repart pour Londres d'où il revient en octobre ; l'année suivante, en 1703, il reprend le chemin de Londres au mois de novembre en passant par Leicester et séjourne dans la capitale jusqu'en mai 1704. Ce dernier voyage est étiqueté dans ses note-books comme le dixième entre l'Irlande et l'Angleterre (cf. Forster, p. 131). Il débarque à nouveau sur la côte irlandaise le 1^{er} juin et demeure en Irlande, partageant son temps entre Laracor, auprès de Stella et Martha Dingley, et Dublin, où les Ormond semblent l'avoir accueilli avec plus de bienveillance encore que les Berkeley ne l'avaient fait. Mais nous ignorons quelles furent au juste les relations de Swift avec le nouveau lord-lieutenant et sa famille durant ces deux premières années du « gouvernement » du Duc d'Ormond ; Forster déclare qu'il fut leur chapelain et « quelque chose de plus », comme il avait été le chapelain de Lord Berkeley et devait être encore celui de Lord Pembroke, de 1706 à 1708. Mais Elr. Ball (I, p. 50 n.) répugne à y croire, considérant que Swift, d'abord, passa fort peu de temps en Irlande au cours de cette période et que, de plus, une allusion pleine de défiance froideur, sinon d'hostilité, à Lord Ormond dans la lettre de Swift à Archbishop King (31 décembre 1704) semble prouver qu'il n'était nullement un de ses familiers à cette époque. C'est l'intimité ultérieure de Swift avec la famille d'Ormond, et en particulier avec Lady Mary, qui semble avoir conduit plusieurs biographes à cette conclusion. Le seul fait biographique important dans cette période de la vie de Swift est constitué par la lettre à Tisdall du 20 avril 1704. Voir p. 235, note 1. Il est bon de rappeler aussi qu'il est de nouveau tourmenté par le mal dont il avait subi les premières atteintes lors de son premier séjour chez Temple (voir p. 23) : « I have been so long and so frequently pursued, dit-il à Tisdall en février 1703-4, with a little paltry ailment of a noise in my ears that I could never get humour and time to answer your letter ». Enfin, l'on doit faire mention du mariage de sa sœur Jane (décembre 1699) avec un simple artisan de Dublin, John Fenton (il était exactement corroyeur « currier »). Ce mariage déplut vivement à Swift, qui s'y opposa de toutes ses forces, non seulement, comme le disent Orrery et Deane Swift, par amour-propre blessé, mais encore parce qu'il n'avait aucune estime pour ce Fenton, dont la conduite ultérieure justifia largement la défiance de Swift, il fit banqueroute et Swift vint au secours de sa sœur, tombée dans un complet dénûment, en lui servant une rente jusqu'à la fin de ses jours. Deane Swift exagère encore et se trompe en prétendant

explicative sont les plus intérieurs. Il est curieux en effet d'observer qu'à cette époque la joie et la fierté qu'éprouve Swift à entrer dans l'arène politique, à y faire d'emblée, brillante figure comme polémiste, n'ont au fond qu'une médiocre influence sur le cours de sa pensée : son *Discours sur les Luites et Dissensions à Athènes et à Rome*¹ de 1701 ne nous livre que fort peu de ses sentiments profonds ou de ses idées fondamentales. Ce pamphlet appliqué et érudit, cette dissertation logique et claire sur l'équilibre des trois pouvoirs (l'inspirée d'Harrington) et la nature vraie de la tyrannie², ce plaidoyer consciencieux en faveur des hommes d'état Whigs et particulièrement de Somers mis en accusation par la Chambre des Communes où dominaient les Tories surtout depuis les élections récentes³, montre surtout le peu d'intérêt réel qu'attache Swift aux principes et programmes politiques. Nous y reviendrons pour l'étude de l'évolution politique de Swift, de son passage inéluctable du whiggisme d'état au torysme d'église ; dégageons ici simplement de cet écrit la note personnelle qu'il contient. Point d'humour ni de sarcasme, la verve proprement swiftienne paraît à peine ; Swift a pris le sujet de trop haut, et le traite en juriste et en philosophe ; l'abstraction et l'humanisme le maintiennent dans les bornes de la bienséance élégante et discrète ; c'est à peine s'il touche terre, car le parallélisme entre les faits historiques et les faits actuels n'est pas très étroit et la réalité vivante le fuit. Oxford est tantôt Miltiade et tantôt Thémistocle ; Halifax tantôt Périclès et tantôt Alcibiade. Si Aristide représente toujours Somers, il y a quelque exagération à vouloir identifier les deux personnages. Le lecteur, du moins aujourd'hui, sent cette gêne de l'auteur. L'auteur lui-même la traduit par ce qu'il y a de neutre dans son langage ; le ton ne s'anime, l'épithète ne devient virulente que lorsque Swift

que Swift ne revit jamais plus sa sœur après son mariage. Le Journal à Stella prouve au contraire (9 septembre 1711 et 10 mai 1712) qu'il la revit maintes fois. Craik (vol. I, p. 105) a tenté de relever la situation sociale de Fenton en déclarant qu'il avait été étudiant à Trinity College mais Elrington Ball (vol. I, p. 31, note) n'a pu trouver trace de son passage dans les livres du collège.

¹ *A discourse of the Contests and Dissensions between the Nobles and the Commons in Athens and Rome, with the Consequences they had upon both those States.* London, printed for John Nutt, 1701.

² Ces trois pouvoirs sont le roi, la noblesse et le peuple ; quand l'un quelconque de ces trois pouvoirs prédomine indûment sur les deux autres, il y a « tyrannie ».

³ Celles de février 1701.

parle de la seule tyrannie qu'il hâisse vraiment, celle de la plèbe, de la foule ignorante et grossière, du peuple jaloux et avide avec lequel il identifie, pour les besoins de la cause, la Chambre des Communes. En même temps que le gouvernement de la « tourbe », quelques phrases stigmatisent l'esprit de parti : « Parce que Clodius et Curion semblent être du même avis que moi sur un certain nombre de points, dois-je pour cela les suivre aveuglément en tout ?... N'est-il pas possible qu'en certaines circonstances Clodius soit arrogant et insolent, emporté par la colère, méchant et vindicatif ? que Curion soit corrompu et qu'il vende sa langue et sa plume ? Je considère qu'il est infiniment au-dessous de la nature et de la raison humaine de s'engager dans un parti, quel qu'il soit, à de si serviles conditions¹. Parfois encore Swift s'élève à des considérations qui dépassent sa matière, et ramène vertus et vices à un relativisme qui les neutralise et leur enlève toute signification : « Mais nul, à la vue d'un vol de vautours tournoyant au-dessus de deux armées prêtes à se battre, n'a le droit de les rendre responsables du sang versé, bien que les cadavres leur échoient². » Nous apercevons là un rapide et léger affleurement de ce thème mythique si souvent observé ailleurs. Mais de pareilles notes sont rares dans ce pamphlet politique : la préoccupation de combattre pour une cause déterminée, là, comme dans la Bataille des Livres et davantage, paralyse l'imagination de Swift. Le Conte seul l'affranchira. — Ces hésitations de Swift en présence des problèmes de la vie pratique apparaissent fort nettement à cette époque dans sa correspondance intime. C'est ainsi que deux de ses lettres à Tisdall commentent avec à propos son discours sur les Dissensions. Le Bill contre l'Occasional Conformity, lui écrit-il le 16 décembre 1703, partage à la fois l'Église, le Parlement, et les Salons « et pour moi, je suis très embarrassé, bien que je sois vivement sollicité, et par de grands personnages, d'exprimer mon opinion. Je ne puis que croire que, si l'on s'en rapporte du moins aux plus hauts témoignages, il y a bien des gens opposés au Bill qui sont dévoués à l'Église et détestent ou méprisent le Presbytérianisme. Je m'en suis ouvert à my Lord Peterborough au moment même où le Bill arrivait en discussion et il m'assura de la manière la plus solennelle que s'il avait le moindre soupçon que le rejet du Bill fût du tort à l'Église, ou du bien aux Dissidents, il se ferait couper la main droite plutôt que d'ouvrir la bouche pour le

¹ Ch. V.

² Ch. III.

combattre. La même déclaration m'a été faite par l'évêque de Salisbury, par my Lord Somers et quelques autres; de sorte que je ne sais ce qu'en penser, et me refuse par conséquent à y penser davantage, et vous ne m'en voudrez pas de parler tant encore d'un sujet dont on nous a à ce point rebattu les oreilles que, tant qu'il est resté sur le tapis, il n'y avait pas d'autre conversation possible. » Swift en est excédé et il envoie au diable tous les Dissidents et Indépendants: « autant prendre la peine d'écrire contre un pou ou une puce ¹! » Déjà, dans cette première lettre politique à laquelle il prend part, il s'élève comme en présence des Anciens et des Modernes au-dessus de la mêlée et, de ces hauteurs, hommes et bêtes lui paraissent confondus. « (L'effervescence) était si universelle que j'ai remarqué que dans les rues les chiens étaient beaucoup plus outrageux et hargneux que de coutume; et la nuit même qui précéda le jour de la discussion, un comité de chats whigs et tories tint un débat fort bruyant et animé sur le toit de notre maison. Mais comment nous en étonnerions-nous, alors que les dames elles-mêmes se divisent en Haute et Basse Église et que leur zèle pour la religion leur laisse à peine le temps de dire leurs prières? » Le sourire de l'humoriste triomphe; la note légère que seule nous percevons ici dans cette lettre à un familier s'accompagnera ailleurs de résonances plus profondes. Mais elle atteste à la fois l'allégresse juvénile avec laquelle Swift se mêle à la lutte et jouit de l'action, et le détachement avec lequel il sait, dans la mêlée même, se retirer à part soi et juger en toute indépendance. — Les années de sa vie qui encadrent le Conte en reflètent aussi, à leurs divers moments, les divers et principaux aspects.

b) Coup d'œil d'ensemble sur le problème de la date ou des dates de composition.

Montrons maintenant comment se situent dans ce cadre, d'année en année, si nous le pouvons, les différentes parties du Conte du Tonneau. Nous avons dit plus haut déjà ² quels chapitres ou éléments de chapitre portaient des traces évidentes des années « post-Moor-Par-

¹ « Pox on the Dissenters and Independents! I would as soon trouble my head to write against a louse or a flea », Feb. 3. 1703.

² Page 220.

kiennes » de 1700 à 1702 et 1703. Il y a d'autres parties qui sont certainement antérieures, n'en déplaise à Hofmann, et qui se révèlent comme contemporaines de la Bataille des Livres, par exemple la Dédicace au Prince postérité qui contient une allusion (fraîche et vivante, ainsi qu'à un événement récent) à la deuxième dissertation de Bentley¹, ainsi que les sections III, V et VII, les Digressions sur les critiques, — à la manière des Modernes, — et à l'éloge des Digressions qui tirent de l'actualité leur violence, et manqueraient totalement d'à-propos si on les plaçait après l'année 1699. Il faut tenir compte aussi du grand nombre d'allusions à des événements de l'année 1697² et qui seraient

¹ Cf. Guthkelch et Smith, *op. cit.*, p. XLII. L'allusion est la suivante : « There is a person styld D^r B—tl—y who has written near a thousand pages of immense Erudition, giving a full and true Account of a certain Squabble of wonderful importance between himself and a Bookseller ». Il ne peut s'agir ici, font observer les éditeurs ci-dessus, de la 1^{re} dissertation de Bentley, parue en 1697, qui porte essentiellement sur les Épîtres de Phalaris et où il n'est qu'à peine question, vers la fin, des démêlés de l'auteur « avec un certain libraire », mais seulement de la 2^e dissertation, beaucoup plus volumineuse, qui date de 1699, où les moindres points de la discussion sont longuement et minutieusement exposés.

² Parmi ces allusions, on pourrait sans doute considérer celle de la Préface (this present month of August 1697) comme une simple feinte. Cependant, en la rapprochant des deux allusions de même ordre que l'on trouve, l'une dans la première phrase de cette même préface qui est l'annonce d'une « longue période de paix » (voir plus haut, p. 222, n. 3), l'autre dans la section IX (p. 176, éd. Guth. et S.) qui témoigne que la guerre de succession d'Espagne vient de commencer et que nous sommes, par conséquent, aux mois d'été de 1702, nous nous rendons compte que la déclaration de Swift, « ce présent mois d'août 1697 », ne peut pas être très mensongère. En effet, il faudrait, pour qu'elle le fût, que Swift, en ne la faisant qu'après coup et qu'après le commencement de la nouvelle guerre, lui donnât un sens ironique et que « long intervalle de paix » signifîât paix ridiculement courte. Or, ni rien dans le contexte ne justifierait cette interprétation, ni même ne peut-on l'envisager sans ôter tout sens possible à la phrase, à l'insinuation, à la préface tout entière. Car il faut bien que Swift ait l'air de prendre au sérieux ses écrivains de Grub-Street et le danger qu'ils font courir à l'Etat et à la religion, pour que son allégorie porte. Si donc les hostilités avaient repris déjà au moment où il écrit ces mots, il pourrait redouter l'influence de Grub Street sur la conduite de la guerre, sur les événements diplomatiques, etc., mais non point son action contre les pacifiques institutions nationales. En outre, Swift n'eût vraisemblablement pas écrit ces mots non plus trop peu de temps avant la guerre nouvelle ; il ne les eût écrits ni en 1700 où la mort de Charles II, roi d'Espagne, rendait la guerre imminente, ni même en 1699 où la mort du prince électoral troublait déjà considérablement la situation politique internationale, déjà, menaçante depuis 1698 (incompatibilité entre le traité de La Haye d'une part

difficiles à expliquer si elles étaient faites après coup, l'hypothèse d'Hofmann (que Swift chercha par prudence à vieillir son ouvrage, pour en rajeunir et innocenter l'auteur) n'y suffisant pas. Comment admettre, surtout que des souvenirs extrêmement précis de ses lectures de 1697 se glissent aussi spontanément sous sa plume après plusieurs années que fait ce passage de l'Histoire de M. Constance¹, surgissant si naturellement au début de la « Conclusion » ? Il faudrait supposer pour cela que le Conte du Tonneau ait été composé « à coups de fiches » et à la manière d'un pur centon : mais par quoi expliquer alors cette impressionnante unité de chaque chapitre, cette cohésion puissante, ce mouvement ininterrompu, plein de poids à la fois et d'aisance ? Les additions furent multiples, répétées, mais elles ne survinrent

conclu entre la France et la Hollande, et d'autre part le premier testament de Charles). Swift qui, à cette époque, demeurait encore auprès de Temple, était certainement informé des événements politiques les plus saillants ; Il devait très bien savoir qu'en dépit de l'opposition tory si violente à cette époque (1698) et en dépit aussi des deux « Partition Treaties », ces accords si instables conclus entre Guillaume III et Louis XIV, le roi ne songeait qu'à son armée et s'efforçait de se préparer à la guerre. Cette phrase de la Préface du Conte ne peut donc pas avoir été écrite avant 1697, et nous sommes contraints en dernière analyse à accepter purement et simplement sur ce point les déclarations de Swift. Si donc, nous nous sommes trouvé en accord avec Hofmann pour la date du passage plus haut cité de la section IX, nous nous écartons résolument de ses conclusions en ce qui touche la Préface : laquelle nous permet même d'établir que la majeure partie du Conte fut bien écrite à Moor-Park (contrairement à la thèse du critique allemand) et que les allusions à des événements ultérieurs constituent surtout des additions. Parmi celles-ci, il est assez difficile, par exemple, de suspecter celle de la page 69 de l'Introduction (« The Hind and the Panther. This is the master-piece of a famous writer now living », et, en note marginale : Viz in the year 1697, dans les trois premières éditions, 1698 dans les autres), car Dryden mourut en 1700, et l'allusion perdrait de son à-propos ou prendrait un tout autre sens peu justifiable après sa mort ; il faut remarquer d'ailleurs qu'une autre allusion à Dryden de cette même introduction, p. 72, se date d'elle-même non seulement avant 1700, mais vraisemblablement en l'année 1697 (ou peu après), puisque c'est en 1697 que parut le Virgile du grand traducteur. D'autres allusions ne peuvent donner lieu à aucune discussion ; celle, par exemple, à la parution de la deuxième édition des Réflexions de Wotton (« the Wise of Men of Goatham, cum Appendice », p. 69) qui furent publiées en juin 1697 et dont l'auteur du Conte parle comme d'un livre récent qu'il présente en quelque sorte lui-même au public.

¹ « Well fare the heart of that Noble Jesuit (en marge : Père d'Orléans) who first adventur'd to confess in Print, that Books must be suited to their several seasons, like Dress and Dyett and Diversions » (page 206).

que comme un surcroît de force, suggérées pour ainsi dire par tout ce qui précédait. Et l'on ne peut imaginer que Swift ait procédé, pour chaque section, à la confection d'une mosaïque : ce serait se refuser à voir la spontanéité caractéristique de l'inspiration Swiftienne. Les additions sont même des marques de cette spontanéité, car elles sont faites de mémoire, toutes les fois que Swift, imprégné d'idées nouvelles, revient sur son ouvrage. C'est Moor-Park qui a fourni au Conte le plus de souvenirs et de substance ; les années qui suivirent effectuèrent surtout une mise au point et un enrichissement. Aussi croyons-nous avec Guthkelch et Smith qu'il ne faut pas voir un simple mensonge diplomatique dans cette déclaration de l'Apologie que : « La majeure partie de ce livre était achevée, il y a plus de treize ans, en 1696, c'est à-dire huit ans avant d'être publiée ». Sans doute Swift exprime le désir que la jeunesse de l'auteur fasse excuser certaines hardiesses de pensée ¹, mais il l'exprime de façon si subtile et détournée qu'il s'agit surtout d'une feinte, car s'il avait eu de véritables inquiétudes, il aurait introduit dans l'ouvrage, avant de le publier, des corrections et des atténuations, ce qu'il s'est bien gardé de faire. Il aurait pu aussi, observe Guthkelch, déplacer bien davantage la date, faire remonter la composition du Conte aux années antérieures à son ordination, ce qui l'eût plus efficacement mis à l'abri. Il n'en a rien fait non plus, parce qu'il ne prévoyait pas le mal que lui ferait le livre. Il n'y a donc pas de raison pour suspecter outre mesure les dates qu'il nous donne lui-même ; seule, sa coquetterie d'auteur a pu l'influencer légèrement là comme elle l'a fait ailleurs ², mais d'autres déclarations de l'Apologie apparaissent comme dénuées de tout artifice : « Ce discours, nous dit-il, est le produit de l'étude, de l'observation et de l'invention de plusieurs années » et encore : l'auteur était alors jeune, son invention à son zénith et ses lectures toutes fraîches dans sa tête ». Nous sentons ces aveux sincères et les faits concourent d'ailleurs à les étayer. L'évidence interne suffit ici à restaurer notre confiance. Swift nous apprend encore qu'à plusieurs reprises, il « s'efforça d'insérer une ou deux remarques » sur Wotton et sur d'autres, c'est-à-dire de greffer après coup sur le livre

¹ « Therefore... he gave a liberty to his pen, which might not suit with naturer years of graver characters and which he could have easily corrected with a very few Bloth, had he been Master of his papers for a year or two before their publication ». *Apology*, p. 4, éd. Guthk.

² Pour l'Ode à Sancroft. Voir plus haut, p. 165, n. 3.

ainsi que des rameaux épineux, des remarques personnelles et des allusions précises. Ces allusions et ces remarques ne donnent donc que la date des revisions successives, conclut Guthkelch, et non celle de la composition. Swift fit encore des additions à son manuscrit l'année même où il le publia ou peu de temps avant. La Dédicace à Lord Sommers et l'avertissement de l'Éditeur au Lecteur, par les précisions chronologiques qu'ils contiennent¹ se situent entre les années 1702 et 1704. La Préface, l'Introduction et les Digressions (Sect. III, V, VII, IX) où Swift enferme sa philosophie de l'humanité et ses conceptions sur la littérature et les sciences furent écrites vers 1697, ou un peu après, et revues, complétées, renforcées de nouveaux arguments ou de réflexions nouvelles de 1701 à 1704; il en est de même vraisemblablement de la Section X, qui, en dépit de son titre (« A Tale of a Tub ») n'est en réalité qu'une digression sur les artifices des éditeurs et des auteurs, et de la Section XI qui, bien que s'ouvrant et se terminant aussi à la manière d'une digression (sur les deux façons de voyager et sur le rôle spirituel des oreilles) justifie dans sa majeure partie son titre de « Conte du Tonneau » par le portrait en pied de Jack et quelques indications rapides sur les aventures finales des trois frères. Dans ce dernier chapitre, les lardons dont Jack est criblé sont pour la plupart de simples échos des événements politiques de 1702-1703, de l'agitation des partis au sujet de l'occasional Conformity, tandis que les réflexions générales rappellent les lectures de Moor-Park, tout comme la Section X se rapproche par le thème et les idées de la Bataille des Livres. Par contre, les Sections IV, VI et VIII qui contiennent le développement de l'allégorie et d'importantes parties philosophiques — comme les pages sur l'Éolisme (Sect. VIII) ne portent aucune indication de date. C'est de ces derniers chapitres que l'on est fondé à croire, avec Guthkelch et Smith², qu'ils étaient achevés en 1696 — ou du moins fixés en leurs traits essentiels — et qu'ils avaient été depuis longtemps élaborés dans l'esprit de Swift. Nous avons remarqué nous-mêmes une ressemblance curieuse entre la dissertation du Conte sur l'Éolisme et le passage de la strophe VII de l'Ode à la Société Athénienne où la gloire humaine apparaissait

¹ Allusion au changement de règne. Or, Guillaume III mourut en mars 1702 (Dédicace à Sommers), et, dans l'avertissement de l'éditeur au lecteur, la déclaration, dont on doit tenir compte dans une large mesure, il est écrit « sept ans » après la composition de l'ouvrage.

² Op. cit. p. XLIV.

comme un souffle vain, la renommée comme une « transfusion d'air » et la philosophie des pédants comme un art aussi futile que celui « d'embouteiller le vent »¹; nous avons relevé encore une analogie non moins frappante² entre le mythe « animal » du critique, développé dans la Section III du Conte et les vers adressés à Congreve où déjà ce monstre apparaît avec le corps d'un âne, ses longues oreilles perçant sous la peau du Lion son aspect hideux et son odeur infecte. Il ne peut s'agir là de coïncidences fortuites: ces images, sous leur forme première, ont déjà tous leurs traits essentiels et toute leur physionomie swiftienne; elles comportent déjà tout leur symbolisme moral, toute leur force explicative; elles ne feront ensuite que se buriner plus profondément dans l'imagination de Swift et accroître leur valeur emblématique, mais dès cette époque de pleine jeunesse 1692-1693 s'affirment déjà comme idées directrices et « images-mères ». Nous allons voir bientôt quelle importance elles conserveront dans le Conte: elles en constituent une partie intégrante et vitale. Il faudrait donc en conclure que le Conte (considéré non en tant que stricte allégorie, mais en tant qu'œuvre philosophique) remonte, sinon en son dessin général, du moins en quelques-unes de ses pensées fondamentales, bien au delà du séjour à Kilroot, ce séjour durant lequel, de l'aveu de tous les critiques et biographes, dut se préciser dans le cœur du jeune clergyman le mépris ou la haine de la dissidence. Sa haine de la foule, du vulgaire et des sots, sa vision animale de l'humanité remontent plus haut. Elles sont contemporaines de ses premiers efforts de « poète » c'est-à-dire de satiriste et de penseur. Elles sont ce qu'il y a de plus profond, de plus « premier » en lui. Par elles le Conte du Tonneau plonge ses racines jusqu'aux années de première jeunesse ou même d'adolescence.

Par un autre côté encore, plus saisissable et plus formel, le Conte paraît presque avec certitude, remonter aux jours de Trinity: par l'allégorie elle-même, par le schème du livre, par l'histoire des trois frères et du Testament. Ici, se pose un problème chronologique plus précis. On ne peut tenter de le résoudre que par une interprétation franche et hardie de témoignages ou entachés d'erreur ou insuffisants. Deane Swift se trompe en voulant trop nous dire; le Dr Lyon, bien que nettement affirmatif, est trop peu loquace. Selon l'incohérent cousin de l'auteur du Conte, informé en l'occurrence par une de ses

¹ Cf. plus haut, p. 179.

² Cf. plus haut, p. 184.

jolies cousines, le manuscrit du *Tale of a Tub* aurait été vu à Trinity même par un camarade de Swift. Mais ce camarade qu'il nomme Warren, et qui ne peut être que le Waring que nous connaissons, ne pouvait être par contre et malgré qu'il en eût, le « camarade de chambre » de Swift, puisqu'il n'entra à Trinity que trois ans après que Swift en fut sorti. De plus, Deane Swift fait erreur sur la date de publication du Conte sans que cette erreur puisse, au reste, infirmer son témoignage. Quant à celui du Dr Lyon, inscrit, comme toujours, en marge de son exemplaire de Hawkesworth¹, il est évidemment fort sommaire et le commentateur s'abstient trop prudemment de désigner ses sources. « D'autres personnes », nous dit-il², aperçurent également le Conte entre les mains de Swift alors qu'il était encore à l'Université. Malgré ce qu'il a de vague, ce double témoignage marginal de Lyon appuie les déclarations de Deane Swift, et constitue avec elles une première documentation en faveur de la thèse d'une « early composition » du Conte. Or, ces présomptions ont été fortement corroborées par un certain nombre de rapprochements ultérieurs : celui surtout que fit le *Protestant Advocate* en 1814³ et le *Gentleman's Magazine* de la même année, puis que reprit en l'amplifiant, Churton Collins en 1893. Selon ces derniers critiques, il y a un rapport frappant entre le thème allégorique du Conte du Tonneau et le sujet développé par le Rev. John Sharp, Recteur de « St Gilles des Champs » à Londres, dans le sermon qu'il fit le 9 mai 1686 en l'église de sa paroisse. Bien que Swift fût à ce moment à Trinity, donc fort loin de Londres, le rapprochement n'est pas impossible, car le sermon eut un tel succès de scandale qu'il fut immédiatement célèbre dans le royaume entier ; Jacques II, offensé par la véhémence anti-catholique du ton, demanda à l'évêque de Londres Henry Compton d'interdire l'accès de la chaire à Sharp, ce à quoi Compton se refusa, à la grande joie de la population londonienne et à la déconfiture du roi. La nation tout entière prit part avec ardeur au débat et Dublin ne fut point en dehors de la zone d'effervescence. Il était donc tout naturel que les étudiants de Trinity, et les plus âgés d'entre eux surtout, se passionnassent pour ou contre Sharp, mais surtout pour, et que le jeune Swift, frappé de l'ingéniosité du thème, se fût mis aussitôt à l'amplifier, à l'orner de vivantes et originales variations. Comme il allait bientôt s'enthou-

¹ Voir Liv. I, p. 44.

² « So did other persons ».

³ May 1814 et *Gentleman's Magazine*, July 1814.

siasmer pour la cause de Sancroft, il dut s'enflammer pour celle de Sharp. Or, la date même de cet événement coïncide à merveille avec celle que nous donne Deane Swift pour la composition du Conte ou du moins pour l'indiscrétion, permise ou non, de Waring : « alors que Swift avait dix-neuf ans ». Cette périphrase, plus sincère qu'un simple millésime dans la bouche du père de Théophile, nous frappe par son à-propos : en 1686, Swift achevait ses dix-neuf ans : qui n'étaient pas révolus encore au moment où le sermon fut prononcé, mais qui l'étaient vraisemblablement, lorsque quelques mois plus tard, Swift eut composé la première esquisse de son œuvre. L'imprécision négligente de Deane Swift semble ainsi contrebalancée par une véracité sans recherche et d'assez bon aloi. Ce qui l'a le plus frappé dans cette histoire venue à lui par Waring et son amoureuse, c'est la précocité de son illustre cousin, c'est la mention de ses dix-neuf ans déjà fertiles. Aussi ne devons nous point trop tenir rigueur ici à Deane de ses inexactitudes, mais accepter plutôt avec confiance cet indice assez sûr, si du moins la ressemblance que présentent le Conte et le Sermon nous paraît suffisante. Or, l'analogie est réelle en effet : moins précise sans doute que ne le proclame Churton Collins, ou que certains ne le souhaiteraient, mais réelle, et suffisante, et plus naturelle ainsi que s'il y avait une correspondance trop exacte entre les détails. Sans doute, il s'agit, d'un domaine et non d'un habit dans le sermon de Sharp ; sans doute les frères en discorde, au lieu d'être comme dans le Conte, les fils de l'auteur du Testament, n'en sont que les descendants à un degré indéterminé ; sans doute encore le nombre de ces frères est indéterminé dans le Sermon, alors qu'il est fixé à trois dans le Conte de Swift, — mais ces dissemblances légères qui sauvegardent l'originalité de Swift, montrent sa supériorité dans le traitement dramatique du thème. Il transforme en comédie vivante ce qui n'était guère encore qu'une figure oratoire. Figure heureuse cependant, et à laquelle Sharp avait su donner un embryon fort suggestif de développement, au lieu de se contenter comme Dryden¹ et d'autres, d'une simple

¹ Dryden. *Religio Laïci*. l. 388 sq. (cité par Guthkelch et Smith). Le thème (assimilation de la Bible à un testament dissimulé aux héritiers par un imposteur) est là réduit à sa plus rudimentaire expression :

At last a knowing age began to inquire
If they (the priests) the Book or that did them inspire
And making narrower search they found, though late
That what they thought the priest's was their estate,
Taught by the will produced the written word,

reproduction de ce lieu commun théologique: en quelques traits sommaires¹, il avait ébauché une intrigue et campé quelques person-

How long they had been cheated on record
Then every man who saw the title fair,
Claimed a child's part and put in for a share (388-395).

¹ En bien (déclare Sharp, vers la fin de son sermon), le cas est à peu près celui-ci :

Un père lègue en mourant un vaste domaine à ses enfants et aux enfants de ceux-ci, après eux. Pendant quelques générations, ils jouissent en paix et tranquillité de leurs parts respectives, sans qu'aucun trouble surgisse entre eux. Mais à la fin, une branche de cette famille (et nullement la plus ancienne) se dresse au-dessus des autres et, comme elle est devenue plus puissante et qu'elle a su rallier à sa cause d'autres membres de la famille, élève impudemment des prétentions à l'héritage tout entier, pour elle et ses partisans, et voudrait déposséder tous les autres descendants, les tenant pour rien de mieux que des bâtards... Sur ce, ceux-ci revendiquent contre lui (l'imposteur) la part qui leur revient, alléguant la volonté et le testament de leur père... Mais ce gentleman, qui prend des airs de grand seigneur vis-à-vis de ses frères, fonde ses prétentions sur cet irréfutable argument : Si vous me déniez, dit-il, la propriété exclusive du domaine, vous êtes tenus de montrer que toujours et sans cesse, depuis la mort de notre commun ancêtre et donateur, il y a eu dans la famille opposition à mes revendications. Mais cela, je vous défie bien de le prouver ; en conséquence j'ai un titre indiscutable à la possession intégrale du domaine : je suis propriétaire de tout l'héritage... Eh bien, que diront les co-héritiers ? Ne lui diront-ils pas : « Sir, vos prétentions ne sauraient remonter jusqu'à la mort de notre aïeul, de celui qui nous a laissé cet héritage commun, vos pères et les nôtres ont vécu longtemps en paix sans que cette possession donnât lieu à aucun désaccord, et il nous a été permis depuis des siècles de jouir de nos droits sans être molestés, ni par vous, ni par ceux dont vous descendez, et ainsi il n'était nullement besoin de nous opposer à vos revendications, puisque vous n'en formuliez aucune. Mais, par contre (c'est le second point), dès que vous avez émis ces prétentions, en lui ôtant plusieurs membres de notre famille et en en contraignant d'autres par la violence de se joindre à vous, vous savez bien que vous vous êtes heurté aussitôt à la résistance d'un grand nombre d'entre nous, résolus à ne pas se laisser déposséder de leurs droits. Vous savez bien qu'aussitôt vos exigences formulées, il y en a eu parmi nous qui se sont vaillamment dressés contre elles, bien qu'ils n'eussent ni assez de pouvoir, ni de force, ni même assez d'intérêts en jeu pour arrêter le torrent de votre ambition. Et ne dites pas non plus (en troisième lieu) que, jusque là, personne ne s'était opposé à vos prétentions ; en supposant que notre famille ne se fut pas doutée tout de suite de tous les malheurs qui la menaçaient du fait de vos usurpations, qu'elle pût ne pas faire une opposition immédiate, s'ensuit-il que vos prétentions, parce qu'elles n'auraient pas rencontré de résistance, seraient justifiables ? Non, nous pouvons prouver qu'elles ne le sont pas : car il est clair

nages doués d'un air de réalité; nous apercevons là, sans grand effort, des types authentiques de ruraux anglais, fermiers ou squires jaloux de leurs biens, fiers de leur lignage et plaideurs passionnés. Il y a dans cette esquisse comme le germe du John Bull d'Arbuthnot, et le jeune Swift dut être frappé par tout ce qui y était contenu de virtuelles richesses. A force sans doute de méditations sur ce thème, il le modifia ou le précisa avec bonheur: rapprocha les héritiers du testateur en faisant d'eux ses fils, les groupa plus vigoureusement et les individualisa mieux en les réduisant à trois, et, en substituant l'idée de costumes à celle de domaine, introduisit à la fois un élément comique important, et surtout toute une philosophie nouvelle dont il faisait l'expression la plus complète de sa pensée. Mais la concordance à la fois extérieure et intime entre la page de Sharp et l'ouvrage de Swift reste étroite et convaincante. Swift aima la simplicité logique de l'allégorie, son allure familière sa loyauté anglicane. De toutes les sources alléguées, c'est celle-là qui paraît le plus conforme aux aspirations de Swift en matière de politique religieuse ainsi qu'à ses goûts littéraires; ce qui n'est au fond pas très surprenant puisqu'elle est de toutes la plus spécifiquement anglaise. Il convient donc de l'admettre en première ligne, tant en raison des indices psychologiques que des probabilités historiques. La persécution royale désigne Sharp à l'attention de Swift, tandis que l'originalité presque profane du thème le séduit dans ce sermon. Pendant des semaines et des mois, ce jeune esprit irrité contre l'appareil scolastique du papisme, qu'il a retrouvé beaucoup trop encore dans la doctrine scolaire de l'Église officielle d'Irlande, va livrer à ses méditations satiriques tout ce qui, dans les dogmes et les rites lui paraît intolérable et ridicule. Il fixera ainsi les premiers linéaments du Conte, sauf à les abandonner ensuite pour un temps. Mais ce symbole est trop riche et s'adapte trop bien à son esprit pour qu'il soit longtemps délaissé, il se représentera par intermittence selon les milieux que traversera Swift, et au gré de son humeur, à Kilroot et à Moor-Park. Mais l'impulsion initiale date très vraisemblablement de l'époque de l'« affaire » Sharp. L'effort de restitution le plus prudent et le plus précis conduit à accepter assez fidèlement les témoignages de Deane Swift et de Lyon.

d'après le testament, par les stipulations de notre père commun, que nous avons autant de droits à nos parts que vous ou vos ancêtres... etc. ». Cf. Guthk. et Smith, pp. XXIX-XXXI.

MM. Guthkelch et Nichol Smith inclinent à le croire¹ : le premier germe du Conte remonte presque certainement aux jours de Trinity.

Et ainsi le Conte s'étend sur toute la jeunesse de Swift de ses dix-neuf à ses trente-sept ans. Il en est le plus pur et le plus complet produit. Sa croissance d'abord précoce, puis tôt ralentie, sans jamais être absolument interrompue, reprenant enfin avec plus de vigueur vers la trentaine, qu'elle étreint plus étroitement et qu'elle dépasse, est le plus continu et le plus harmonieux jaillissement de force de cette vie pourtant si féconde. Le Conte englobe et explique ainsi les autres œuvres de jeunesse, ces *Juvenilia*, où perce toujours, même sous la plus vaine frondaison et la luxuriance la plus embroussaillée, la ligne ferme d'un tronc nouveau et puissant. Sous l'action de cette poussée, Swift s'est dépouillé de l'encombrant Pindarisme ou sa pensée étouffait ; il fait l'apprentissage de la saine et directe prose ; il conquiert son mode personnel d'expression.

¹ *Op. cit.*, introd., p. XLIV : « Yet the allegory, which there is every reason for considering the original part of the book, may long have been in his mind before it was given its final form. And it is not impossible that the first rough sketch of it was made while he was still an undergraduate at Trinity College, Dublin. »

CHAPITRE II.

LA BATAILLE DES LIVRES.

Il le conquiert par un double effort simultané, par la production parallèle de deux ouvrages apparentés, mais dont l'un traduit plus librement ses plus chères fantaisies, tandis que l'autre lui est à demi imposé par les circonstances : par le Conte du Tonneau et par la Bataille des Livres. Le Conte et la Bataille sont deux phases de la même lutte, combattent essentiellement les mêmes ennemis et furent écrits dans le même temps. Ils sont reliés l'un à l'autre par de nombreux traits communs, thèmes, traits satiriques, réflexions. La Section III du Conte (Digression sur les Critiques) est aussi une attaque contre Wotton et Bentley, ainsi que la Section V (Digression à la manière des Modernes) ; l'Introduction du Conte prend à partie le moderne Dryden. Certains¹ critiques prétendent même que les Digressions du *Tale of a Tub* sont sorties de la Bataille même, qu'elles n'ont été écrites qu'après la Bataille, n'ont été inspirées que par elle. Rien ne prouve que la bataille précède chronologiquement les Digressions : la première partie de celle-là ne peut avoir été écrite, ou du moins achevée qu'après avril 1697², la seconde qu'en 1698, tandis que la majeure partie des Digressions semble avoir été composée dès 1697. Ces deux séries d'écrits seraient donc à peu près contemporaines, sans qu'il soit possible d'assigner à l'une avec certitude la priorité sur l'autre ; Swift dut même faire aux deux en même temps des corrections ou additions alternées³. Les deux matières différaient assez pour que le passage

¹ Par exemple Churton Collins, p. 41 et 42 : *Out of the Battle of the Books grew the Dissertations in the Tale of a Tub, and out of those dissertations grew the great Scriblerus Satire of the Fourth book of the Dunciad.*

² Cf. Guthkelch. *Battle of the Books*, p. XXXIX.

³ Guthkelch pense que Swift aurait ajouté après coup les passages qui concernent plus particulièrement Bentley, Wotton et Boyle, tandis que le reste aurait été écrit antérieurement et aurait fait partie intégrante du plan primitif du Conte. *Ibid.*, p. XLI.

de l'une à l'autre apparût comme une diversion, elles présentaient assez d'analogie pour que la mise en œuvre de l'une fût utile à l'élaboration de l'autre. Mais c'est la Bataille des Livres qui servait surtout de champ d'expériences et c'est le Conte qui bénéficiait de l'épreuve et s'enrichissait des résultats nouveaux. La querelle littéraire était comme une lutte à champ plus réduit où le combattant pouvait périodiquement et comme chaque jour, en abandonnant un instant un terrain plus vaste et un ennemi plus universel, faire l'essai d'armes nouvelles et s'étudier mieux lui-même. Elle constitua pour lui une sorte d'apprentissage prolongé, et qu'il voulut poursuivre jusqu'au bout.

a) *La Querelle avant Swift.*

Cette querelle des anciens et des modernes¹ qui éclata soudain avec violence dans l'entourage de Swift, constituant entre les deux phases de la querelle française, un intermède anglais fort curieux, était en réalité allumée depuis plusieurs années déjà et le brandon était tombé des mains de Temple lui-même. C'est Temple, plus que son ami Saint-Evremond, qui fut en effet l'introducteur véritable de la savante discorde en terre anglaise, et nous ne pouvons accepter qu'avec de grandes réserves aujourd'hui la brillante et artificielle restitution historique où Hippolyte Rigault, abandonnant soudain sa saine méthode critique, évoque à la manière de Thackeray le cercle docte et disert des habitués de Will's; là, auprès du vénérable fauteuil où Dryden trônait « en habit marron et perruque bouclée », Saint-Evremond avidement questionné à la fois par Temple et Wotton, par Bentley et Swift, parlait avec la sage modération d'un arbitre, de la querelle de France et des avantages réciproques des modernes et des anciens; autour de lui s'agitaient et s'épiaient les deux camps

¹ Sur la querelle des anciens et modernes, voir surtout le livre encore excellent de Rigault : *Histoire de la Querelle des Anciens et des Modernes*, Paris 1856, l'étude plus récente de H. Gillot sur la *Querelle en France*, Paris, 1914, la *Vie de Bentley* de Monk, 2^e édition, 1833, l'étude de Jebb sur *Bentley* (English Men of Letters, 1882), l'édition W. Wagner de la Dissertation de Bentley (Bohn's Classical Library, 1883), l'édition Guthkelch de la Bataille des Livres (King's classics), 1908.

adverses, se réconciliant cependant à la fin dans des applaudissements unanimes à l'adresse de l'impartial philosophe. Nous ne savons si jamais soirée put réunir à la fois, chez Will¹ ou ailleurs, les quatre protagonistes de la lutte, mais il est peu vraisemblable qu'un entretien aussi courtois eût pu se dérouler entre eux, car les sentiments de Temple, par exemple, à l'égard de son contradicteur Wotton ne comportèrent jamais tant d'aménité, pas plus que ceux de Swift, au reste, ou ceux de leurs adversaires communs. Le développement de la querelle s'accomplit plus lentement, et de manière autrement acerbe.

Swift avait à peine achevé son premier séjour à Moor-Park quand parut à Londres en 1690 la deuxième partie des *Miscellanea* de son maître, qui comprenait quatre Essais² dont le premier portait le titre suggestif : Essai sur le savoir des Anciens et des Modernes. Temple posait là la question brûlante de la valeur relative des Modernes par rapport aux Anciens et prétendait en donner une solution. Mais la solution était aussi peu satisfaisante que le problème était mal posé. La théorie de Temple, dit Leslie Stephen³, autant qu'on peut l'appeler théorie consistait surtout dans cette assertion que les modernes tirent tout leur savoir des livres et que ces emprunts perpétuels anémient leur invention et les condamnent à une éternelle pauvreté. Temple en effet, accrochant la discussion à ce qui lui paraît être les deux points essentiels du plaidoyer des modernes⁴ (que la nature étant constante en ses effets doit produire d'aussi beaux arbres et d'aussi beaux génies aujourd'hui qu'hier et demain qu'aujourd'hui, et que d'autre part les modernes bénéficiant d'une accumulation plus grande

¹ La fantaisie de Rigault, inspirée par un passage de Macaulay (*State of England in 1685* : « There was a faction for Perrault and the moderns, a faction for Boileau and the ancients ») n'est pas très vraisemblable : Swift, qui fait souvent allusion à Will's dans ses écrits les plus divers, affecte d'en parler (dès la Bataille et le Conte) avec hostilité et mépris. Dans une de ses Notes au bas des pages de la 5^e édition du Conte, 1770 (éd. Guthkelch, p. 64), tout comme, assez curieusement, dans un passage de l'Essay ou the Fates of Clergymen, écrit beaucoup plus tard (éd. T. Scott, p. 298), il affecte également de considérer l'époque glorieuse de Will's comme passée depuis longtemps et n'a que dédain pour ceux qui y fréquentent.

² Les trois autres étaient les essais : sur les jardins d'Epicure, sur la vertu héroïque, sur la poésie.

³ « Swift », p. 33.

⁴ Ce sont à la fois les conclusions de Perrault (*Parallèles des Anciens et des Modernes*, 1688) et celles de Fontenelle (*Digression sur les Anciens et sur les Modernes*, 1688).

de richesses intellectuelles, doivent nécessairement l'emporter sur les anciens), s'efforce à réfuter ces arguments par un raisonnement analogue et par la force de la pure logique. Mais l'effet est plutôt inattendu : « Pourquoi ne conclurons-nous pas au contraire que les anciens ont tiré des avantages au moins égaux de ceux qui étaient plus anciens qu'eux »¹ et Sir William échafaude toute une philosophie de l'histoire qui ressemble à la doctrine théologique de la chute. « En face de la théorie du progrès, il pose celle de la décadence². » Et il fait ainsi remonter à des époques de plus en plus anciennes toutes les vertus de l'antiquité, aux Indiens, les lois de Lycurgue, les préceptes d'Épicure et les principes de Pythagore, à la Chine, l'origine des connaissances humaines. Mais les insuffisances de son savoir historique le trahissent autant que celles de son sens critique et il sera facile à Macaulay de railler ses erreurs autant que ses superstitions ; Temple prend à la lettre les mythes et légendes, disserte sérieusement sur la musique d'Orphée et celle d'Arion qu'il oppose à la musique moderne, place l'aventure d'Orphée après la fondation des jeux olympiques, croit que les Grecs prédisaient les éclipses et que les brahmanes vivaient deux siècles. Nous ne faisons en tout que décliner et même dans les sciences expérimentales où nous croyons l'emporter, que sommes-nous auprès des anciens ? « Est-ce que Harvey a dépassé Hippocrate ou Wilkins Archimède ? L'incompréhension totale de Temple en ce qui concerne les découvertes scientifiques de son temps est caractéristique et nous aide à mieux comprendre l'indifférence de Swift. Son admiration pour les lettres anciennes obstrue son horizon. Elle l'empêche non seulement de comprendre son temps à lui, mais de distinguer ce qu'il y a de vraiment admirable dans l'antiquité, car cette admiration est toute conventionnelle et mêlée de superstitions. C'est ainsi qu'il commit cette fâcheuse bévue qui allait lui valoir tant de railleries : de trouver dans les lettres de Phalaris le symbole de toutes les grâces antiques : « on peut enfin faire cette déclaration en faveur des anciens, que les plus vieux livres que nous possédons sont encore aujourd'hui les meilleurs de leur espèce. Les deux plus anciens que je sache, en prose, du moins parmi ceux que nous appelons les auteurs profanes, sont les Fables d'Esopé et les Épitres de Phalaris, ces deux auteurs vivant à peu près à la même époque, qui était celle de Cyrus et de Pythagoras. Et de même que le premier a été regardé

¹ Cf. *Temple's Essay*, éd. Guthkelch, p. 52.

² Rigault, *op. cit.*, p. 296.

de tous temps comme un maître inimitable, de même je considère qu'il y a dans les *Épîtres* de Phalaris plus de saveur et d'énergie, plus de vigueur de pensée et de génie qu'en aucunes autres *épîtres*, soit anciennes, soit modernes »¹. Par cette déclaration péremptoire, Temple provoquait ses adversaires et prenait si définitivement position dans la lutte qu'il lui était désormais impossible de reculer ou se rétracter. Seul, un autre que lui, en parlant à sa place et tentant une diversion, pourrait le secourir, mais non point le couvrir entièrement. Temple allait être pour les modernes une cible facile; aucun prestige ne pouvait cette fois le protéger. Les «*pédants* » qu'il attaquait, de manière assez illogique, dans leur connaissance même de cette antiquité qu'il prônait, allaient lui prouver en effet qu'ils la connaissaient mieux que lui.

Plusieurs années se passèrent néanmoins avant que ce manifeste de Temple (qui proclamait en finissant que seuls les vieux livres étaient bons, comme le vin vieux et les vieux amis) ne suscitât une réplique: quatre années durant lesquelles Swift séjourna presque constamment auprès de son maître (de la fin de 1691 à mai 1694). Mais à cette querelle naissante dont le feu, après ce premier jaillissement d'étincelles, couvait sous la cendre, Swift ne semble pas alors avoir été associé directement, bien qu'il travaillât déjà², en vue d'une troisième édition prochaine, à la revision des *Miscellanea* de Sir William. Si à cette époque où ses relations avec son maître étaient encore indéterminées et changeantes, il reçut de temps à autre les confidences littéraires du *Champion des Anciens*, c'est un autre collaborateur que Swift que le hasard et la renommée allaient donner momentanément (l'on pourrait dire: infliger) à Temple. L'Essai sur le *Savoir des Anciens* et des *Modernes* venait de mettre Phalaris en vogue et le Doyen de Christ Church, à Oxford, Dr Aldrich, qui avait coutume de confier à ses meilleurs élèves des travaux d'érudition, demanda au jeune Charles Boyle, petit neveu du savant chimiste et physicien Robert Boyle (et futur père de notre biographe, l'auteur des *Remarques*), de préparer une édition des *Lettres* de Phalaris. Le jeune Boyle, qui n'avait encore que dix-sept ans, se mit à la préparer de son mieux, sous la direction de ses maîtres, durant les années 1693 et 1694. Il avait naturellement besoin de collationner le texte avec les manuscrits; deux de ces manuscrits se trouvaient à sa disposition à la Bibliothèque

¹ *Essay upon ancient and modern learning*, ed. Guthkelch, p. 71.

² Cf. Lettre de Swift à son cousin William, 29 novembre 1692.

Bodleyenne à Oxford, mais un troisième manuscrit important était à la Bibliothèque Royale de St-James à Londres. Boyle chargea son libraire londonien, dès l'été de 1693, de le demander pour lui au bibliothécaire et de le lui envoyer aussitôt. Mais il se trouva que la Bibliothèque de St-James allait précisément changer de bibliothécaire, et le nouveau fonctionnaire, le grand érudit Richard Bentley, ne prit officiellement possession de sa charge qu'au mois d'avril de l'année suivante, 1694. Ce fut pourtant à Bentley que le libraire s'adressa: Bentley promit de prêter le manuscrit, mais il ne put ou ne voulut tenir sa promesse avant d'être réellement investi de ses fonctions, malgré les instances réitérées du libraire pressé par son client. Puis quelques jours après l'avoir enfin prêté, vers le milieu de mai, Bentley, contraint de partir en voyage avant la fin du mois et tenant, avant son départ, à laisser sa Bibliothèque en bon ordre, réclama d'urgence le manuscrit: on le supplia d'accorder quelques jours de délai; il refusa, et le manuscrit revint avant que la collation, confiée du reste par Boyle à un manœuvre, ne fût finie. Aussi, quand parut l'édition des Lettres de Phalaris à Oxford, en janvier 1695, l'auteur se plaignit dans sa préface du manque de courtoisie du bibliothécaire de St-James, qui devenait ainsi responsable des imperfections de l'œuvre. Cette préface, qui contenait donc un blâme à l'adresse de Bentley, jetait aussi le nom de Temple dans la mêlée: l'auteur invoquait l'autorité de celui qui était « l'ornement du siècle et de la nation » et adoptait ses vues, sinon sur l'authenticité des Épîtres, du moins sur leur haute valeur littéraire. Un admirateur inattendu de Temple surgissait donc qui lançait sur lui l'ennemi le plus redoutable qu'il pouvait avoir, l'implacable dialecticien Richard Bentley ¹, alors encore dans toute la vigueur de ses trente-cinq ans et déjà le premier Helléniste du royaume.

Un autre adversaire déjà s'était avancé: quelques mois plus tôt, en 1694, paraissaient les Réflexions sur le Savoir des Anciens et des Modernes d'un jeune humaniste qui avait stupéfait Cambridge de sa précocité, qui avait à six ans su le latin, le grec et l'hébreu, mérité à dix d'être reçu à l'université, conquis à treize son grade de bachelier ès-arts: William Wotton. Depuis quatre ans, depuis qu'avait paru

¹ On trouve un récit complet de cet épisode dans le Bentley de Prof. Jebb. Ch. IV, et encore dans l'introduction de Guthkelch (*Bat. of Books*). Nous nous attachons ici à en donner un résumé aussi clair que possible.

l'Essai de Temple, il avait entrepris d'explorer tous les domaines du savoir, depuis la poésie et l'éloquence, jusqu'à l'architecture, les mathématiques et la chimie, afin de comparer en chacun d'eux anciens et modernes et de décider par lui-même à qui revenait la palme. Ses « Réflexions » exposaient le résultat de cet examen. Cette œuvre ambitieuse est loin d'être dépourvue d'intérêt et la critique ne lui a pas toujours rendu justice. Elle est non seulement « lisible »¹, mais d'une lecture attrayante, d'un style alerte voire mordant et témoigne d'un sens critique fort remarquable pour l'époque. Wotton flaire avec sagacité l'imposture au fond des légendes ou des traditions les mieux accréditées; il a un sentiment avisé du réel que l'éloignement des époques n'affaiblit pas et une conception déjà moderne de la science et de la méthode. Ses réflexions sur Pythagores et les mystères dont ses disciples ont entouré sa doctrine, sont pénétrantes et feraient parfois songer à l'Essai sur les Mœurs, si l'auteur n'était plus préoccupé de dégager des vérités que d'aiguiser des pointes. Mais Sir William Temple, quoiqu'il parle de lui sans doute sans irrévérence manifeste, est par lui fort malmené, ses puérilités sont dénoncées sans ambages et sa théorie admirative s'écroule irrévocablement sur ses branlantes fondations. Le livre de Wotton emporte la conviction, et nous souscrivons pleinement au jugement de Rigault : Wotton a le grand mérite de distinguer le premier et de manière définitive les sciences expérimentales et spéculatives, d'une part, où les modernes sont nécessairement supérieurs aux anciens par le seul progrès du temps, et d'autre part les arts et les lettres qui peuvent parvenir d'emblée à leur perfection et où les anciens peuvent exceller; il a le premier posé la question sous son vrai jour, dégagé le premier la philosophie de la querelle : « Wotton, en remettant la question dans la bonne voie, lui a fait faire un pas si grand, que tous ses contemporains resteront en arrière dans le voisinage de Fontenelle et de Perrault »².

Mais Temple n'avait ni assez d'esprit philosophique ni d'impartialité pour se rendre à l'évidence et s'avouer battu. Il fut, nous l'apprendra Swift dans son « Apologie » de 1710, extrêmement mortifié d'être pris à partie par un si jeune homme. Tant d'arrogance le confondit. Et ses amis partagèrent son indignation; ce fut parmi eux, nous dit Swift, parmi tous les honnêtes gens une levée de boucliers contre l'impertinent. On s'unit contre lui comme les Romains s'étaient unis

¹ Cf. Guthkelch, *ibid.*, p. XVII.

² *Loc. cit.*, p. 306.

contre Porsenna: « idem trecenti juravimus ». Faut-il en conclure que Swift conçut dès lors le projet de la « Bataille »¹? Mais le rapprochement des dates semble nous le défendre, car c'est à ce moment même que Swift, aigri contre son maître le quitte pour deux ans et Kilroot et Varina devaient l'empêcher de s'attendrir sur les déboires littéraires de Sir William. Plus tard seulement sa mémoire resserra la trame des ans et parut associer des événements fort distincts. Mais après son retour à Moor-Park, il devait voir se rallumer la guerre et y être plus personnellement mêlé.

Une humiliation plus grave encore attendait Temple. La réfutation de Wotton en effet, dépassait son époque et la plupart des lecteurs n'en pouvaient mesurer la force; on pouvait n'y voir qu'une argumentation plus habile, peut-être, mais conduite en une langue moins élégante, et comme le ton restait correct sinon courtois, la réputation de Temple pouvait encore aux yeux de bien des gens, sembler indemne. Mais l'œuvre, destructrice qu'un seul antagoniste n'avait pu que commencer, la coalition des deux adversaires allait l'achever bientôt. Il se trouva que Bentley, attaqué par l'admirateur de Temple, était l'ami personnel de son premier contradicteur. Il était inévitable qu'ils se concertassent, que l'éminent philologue apportât au jeune philosophe de l'histoire l'appoint de sa science si solide. Déjà Bentley avait déclaré à Wotton, au moment où celui-ci écrivait ses *Réflexions* que les *Épîtres* de Phalaris étaient apocryphes; il lui avait promis d'en faire la démonstration; il la fit en effet quand Wotton prépara en 1697 une deuxième édition de son ouvrage, et dans le même volume parurent cette fois les *Réflexions* et la « Dissertation » de Bentley sur les *Épîtres* de Phalaris², à la réfutation de la

¹ Cf. *An apology for the...*, etc., éd. Guthkelch du *Tale of a Tub*, p. 10: All the men of wit and politeness were *immediately* up in arms through indignation, which prevailed over their contempt, by the consequences they apprehended from such an example, and it grew to be Porsenna's case: Idem trecenti juravimus. In short, *things were ripe* for a general insurrection... Le reste de la phrase par son allusion immédiate à l'épisode Boyle-Bentley semble lier ensemble les deux moments qui sont pourtant séparés par un intervalle de quatre ans.

² Le titre complet était « A Dissertation upon the Epistles of Phalaris, Themistocles, Euripides and others; and the Fables of Æsop »; car Bentley montrait de même l'inauthenticité et la médiocrité de toutes ces prétendues lettres ainsi que du texte des fables dites d'Esope. Les hellénistes de Christ Church essayèrent de défendre Esope en publiant une nouvelle édition des fables en 1698.

doctrine de Temple s'adjoignait la preuve tangible de ses ignorances. Car Bentley, avec une précision admirable, non seulement démontait pièce à pièce la théorie traditionnelle de l'authenticité, mais montrait de manière éclatante la médiocrité de la contrefaçon: le maladroit auteur aurait dû écrire en dorien et il parle attique, mais un attique qui est postérieur d'au moins un siècle à la mort de Phalaris; il confond l'ode avec l'élégie, le talent attique et le talent sicilien, prend l'île d'Astypalée pour une ville de Crète, connaît bien mal la vie de Stésichore et prête à Phalaris des actes impossibles, démentis par les témoignages des historiens et des poètes. L'auteur n'est qu'un sophiste qui brode de fallacieuses variations sur un mensonger thème d'école; il nourrit sa rhétorique de plagiats nombreux et discordants; il se contredit lui-même mainte fois, d'une épître à l'autre, car sa mémoire est aussi courte que son style est mauvais. La grammaire et l'histoire le confondent; ses écrits ne sont qu'«une fiction épistolaire, une élucubration de rhéteur, une spéculation de scribe affamé»¹.

Argumentation sans réplique: le «bélîer de l'érudition»² défonçait du même coup de tête la gloire du pseudo-Phalaris et la réputation d'humaniste de Temple. On ne peut aujourd'hui, à la lecture de la Dissertation de Bentley, ne pas sentir la force irrésistible de cette pensée si personnelle et si neuve sous le poids de laquelle craquent les préjugés et s'effondrent les traditions, entretenus depuis des siècles par l'inertie d'une érudition trop respectueuse et trop timorée. La science moderne saura le reconnaître, le proclamer hautement³. Mais quelle fut l'impression produite sur les contemporains? Elle fut, nous dit Jebb⁴, beaucoup moins profonde et moins nette qu'elle ne devait l'être un siècle plus tard. Les arguments de fait, les preuves, les révélations précises ne pouvaient toucher ni la masse du public cultivé⁵ ni même les cercles plus étroits de lettrés, dont la mode litté-

¹ Cité, traduit, par Rigault, p. 323.

² C'est ainsi qu'appelèrent Bentley les étudiants et fellows de Christ Church (cité par Rigault, p. 324).

³ Cf. Jebb, loc. cit. p. 67 etc. et Hallam: *Introduction to the Literature of Europe*, vol. IV, ch. I^{er}.

⁴ Ibid., p. 76-78.

⁵ Ce public cultivé ne représentait pas encore à l'époque une fraction importante de la nation: la gentry campagnarde était encore fort ignorante (cf. Macaulay, *State of England in 1685*, et Beljame: *Le public et les hommes de lettres en Angleterre au XVIII^e siècle*). Cependant il prenait une extension rapide dans les grandes villes, à Londres surtout, avec le développement de la presse, la multiplication des cafés et l'apparition des sociétés savantes

raire ou le prestige social guidaient encore en tout le jugement; seuls quelques grands érudits, à Cambridge et même à Oxford, comme Whately de Magdalen College, prirent ouvertement parti pour Bentley, et le défendirent même de leur plume. Quelques étudiants très indépendants purent aussi les suivre. Mais ces convertis ne furent que l'exception. La coterie de Christ-Church sut si bien organiser la résistance que le bibliothécaire de St-James fut comme isolé et cerné. C'est alors en effet que se produisit la véritable « levée des boucliers » contre lui : Atterbury, le futur évêque de Rochester et futur ami de Swift, Smalridge, Alsop, Freind, s'unirent dans une commune contre-attaque et écrivirent aussitôt une réfutation en règle de la « Dissertation » qui parut l'année suivante 1698 sous le nom du seul Charles Boyle. Et c'est à ce moment aussi que Swift, à Moor-Park, prend part à la lutte en composant sa Bataille des Livres. L'instant est le même, les circonstances identiques, le point de départ semblable : aussi, avant de revenir définitivement à Swift, devons-nous dégager les traits essentiels de l'« Examen » de Boyle et marquer sommairement les dernières étapes de la lutte.

Cet Examen¹ qui émane d'une pluralité d'auteurs et comporte en conséquence un certain manque d'unité dans le ton comme dans la conception, est cependant d'une lecture aisée, qui explique le succès qu'il remporta. Son principal attrait consiste en une veine satirique abondante, dont le mérite revient certainement à un collaborateur déterminé, mais pour nous inconnu, tant elle paraît individuelle et spontanée. Que pouvait donc répondre à Bentley la coalition de Christ-Church ? Elle essaya sans doute de réfuter ses arguments, de prendre son érudition en défaut : l'idée de la déification d'un poète semble le surprendre, ignore-t-il donc qu'Homère avait son temple à Smyrne et d'autres encore ailleurs ? il se scandalise que Phalaris ait pu confondre μέλος et ἔλεγχος, mais un tyran est-il un grammairien, un pédagogue ? de plus, Aristophane, qui pourtant devait se connaître en vers, emploie dans un passage les deux mots indistinctement. Mais la tâche est difficile et les « dons » de Christ Church s'essoufflent vite à la poursuivre ;

(Royal Society, fondée depuis 1660, Société philosophique de Dublin, fondée en 1683, etc.). Mais ce sont encore les universités, Oxford, Cambridge, Dublin, qui demeurent les capitales du savoir et qui, seules, peuvent le faire parvenir au fond des bourgades campagnardes par le canal des clergymen les plus lettrés, ceux qui étaient à la fois leurs élèves d'élite et leurs messagers.

¹ « Dr Bentley's Dissertations on the Epistles of Phalaris and the Fables of Æsop, examined by the Honourable Charles Boyle Esq. » (1698).

ils épiloguent sur les thèmes les plus généraux, le prestige et les pouvoirs d'un tyran, l'importance relative d'Agrigente, essaient de relever des contradictions dans les assertions de Bentley, mais sans convaincre. Cependant l'historien de Bentley lui-même, Sir Richard Jebb nous révèle qu'il y avait à la cuirasse de son héros plusieurs défauts, qu'il a fait une fausse identification géographique, qu'il s'est trompé sur la quantité d'un mot, sur la chronologie attique, sur le sens même d'un passage des Lettres. Plus d'une douzaine de vétilles que le grand Collège d'Oxford eût pu dénoncer à la réprobation nationale ! Mais il s'en garda bien, doutant plus de sa propre science que de celle de son ennemi. Bien plus, les auteurs affectent de dédaigner de semblables critiques, mesquines et déshonorantes, et préfèrent en laisser le monopole à ce roi des Pédants. Le Pédant, voilà ce qu'ils s'acharnent à montrer en Bentley, et cet aspect nouveau de l'attaque suffit à lui communiquer un réel intérêt. L'auteur le plus inspiré de la petite bande courroucée s'arroge ce thème comme son domaine et y déploie quelque talent : comment le lourd érudit peut-il dévoiler le pédantisme chez les autres, chez l'auteur des *Épîtres*, alors que tout le pédantisme s'est réfugié en lui, le pédantisme de la pensée et le pédantisme du mot, celui de l'accent, de la quantité, de l'orthographe et des signes les plus vains, celui qui fuit l'expression propre anglaise pour s'abriter derrière un mot latin, qui ignore la langue des gens du monde et ne parle que celle des scolâtres. De quel front veut-il apprendre à Sir William Temple ce qu'est le style d'un homme d'action et non celui d'un sophiste, lui qui ne sait rien du monde ? Ainsi la question se déplace et la controverse littéraire devient une querelle de personnes : l'élégante coterie oxonienne ne peut cacher son mépris pour un homme qui fut élevé à Cambridge¹, qui professe des opinions Whig, qui ne peut tirer aucune gloire de ses ancêtres, qui possède un savoir anormal, excessif, donc pédantesque.

Cette réponse eut un retentissement considérable ; le pamphlet eut raison de la Dissertation savante ; la question du style passa avant celle de la documentation et Boyle, aux yeux de presque tous, parut avoir vaincu Bentley. On applaudit à l'exploit d'un jeune « gentleman » dont le seul génie aristocratique avait suffi à bafouer

¹ Et qui avait eu, outre l'impertinence d'être appelé à faire la première conférence de la Fondation Boyle (Boyle Lecture) à Oxford, en 1692, celle de confondre un fellow de Wadham, Hody, en 1691, dans une controverse fameuse sur Malelas.

la morgue érudite et plébéienne d'un « gardien de bibliothèque »¹. Les gens sans opinion, la foule des médiocres se joignirent à la bande de Christ-Church, crièrent haro sur le critique ; un dessinateur de Cambridge le représenta rôti dans le taureau d'airain de Phalaris ; les brocards et les quolibets s'abattirent sur lui². Cependant Bentley avait conscience de sa supériorité et conservait pour lui les plus puissants ou les meilleurs des esprits de son temps : Newton, Locke, le mathématicien Christophe Wren, et John Evelyn, qui bien que fervent Tory était de ses fidèles amis. Sûr d'avoir vaincu, il voulut, pour les générations à venir, parachever encore sa victoire et publia au commencement de l'année 1699 sa seconde Dissertation, désignée communément sous le nom de « Bentley contre Boyle »³. « Ce livre, dit Rigault, est le chef-d'œuvre de la controverse littéraire au XVII^e siècle. » Il manifeste en effet, mais plus amplement développées, toutes les qualités contenues dans la première Dissertation ; il en élargit le cadre, reprend le récit de ses démêlés avec Bennet, le libraire de Boyle, et prouve avec pièces à l'appui, et par une argumentation aussi lumineuse que pleine d'ironie, sa parfaite bonne foi, puis, il reprend une à une toutes les accusations portées contre lui, d'incivilité, d'outrecuidance, de pédantisme, et d'erreur et les retourne contre son adversaire avec un à-propos quelquefois inégal⁴, mais souvent frappant, et toujours avec une abondance d'érudition, une exactitude scientifique et une vigueur de riposte surprenantes. Boyle lui a reproché d'ignorer qu'Homère avait un temple à Smyrne : ignorance grave en effet, puisqu'elle a empêché Bentley de comprendre que les Himériens, à l'instar des gens de Smyrne, voulaient élever un temple à Stésichore après sa mort ; ingénieuse et profonde remarque du critique qui bouleverse toute la chronologie, puisque ce temple de Smyrne ne fut bâti que cinq ou six siècles après la mort d'Homère et deux ou trois après celles de Stésichore et de Phalaris ! De quel côté se trouve donc l'igno-

¹ « Library-keeper » expression qui revient mainte fois au cours de l'examen.

² C'est ainsi que le dessin de Cambridge porte en légende ce jeu de mots : I had rather be roasted than Boyled.

³ *Bentley against Boyle*. En réalité le titre est le suivant : *A Dissertation upon the Epistles of Phalaris, with an Answer to the objections of the Honourable Charles Boyle, Esquire. By Richard Bentley D. D.*

⁴ *Loc. cit.* p. 329.

⁵ La réfutation de l'argument de Boyle touchant les démarches faites par Athènes pour honorer Euripide, par exemple, n'est pas nette. Et l'on pourrait citer quelques exemples de même nature.

rance ? Boyle lui a reproché encore d'avoir indûment blâmé chez l'auteur la confusion de μέλος et de ἐλεγεῖον, et cite à l'appui un passage d'Aristophane qui les confond : voilà, dit Bentley, une botte admirable, et comment ne toucherait-elle pas ? C'est raisonner avec la logique d'un rossignol, et pourquoi Boyle a-t-il arrêté là son succès ! Il eût pu un peu plus loin identifier encore ces deux mesures avec une troisième, l'anapeste, et les confondre toutes trois avec le rythme des cigales et celui des grenouilles, tant il n'est que de savoir ne point comprendre pour mélanger tout. Ces parades et ripostes se multiplient, les coups se suivent sans interruption, car nous n'avons pas là un vain étalage de connaissances ; l'érudition est acérée de vives pointes et égayée d'humour. Certains traits comiques comme le « Mumpsimus » obstiné du vieux prêtre papiste¹, sont savoureux sinon originaux, et ajoutent à la déconfiture de l'adversaire. La conviction grandit dans l'esprit du lecteur à chaque nouvelle attaque et lorsqu'à la fin l'on n'a plus de doutes sur le fond du débat, l'on se demande même si les Pédants véritables ne sont pas dans l'autre camp, dans celui du jeune présomptueux et de ses maîtres jaloux qui ont osé, avec un si léger bagage, provoquer un Goliath si bien armé.

« Cette fois, dit Rigault après Monck², la victoire de Bentley fut complète ; il resta maître du champ de bataille. Ses adversaires promirent toujours de lui répondre et ne tinrent pas leur promesse. L'opinion se retourna du côté de Bentley avec autant de force qu'elle s'était prononcée contre lui... » Mais Jebb a montré qu'il n'en fut rien, que le clan de Christ-Church répondit encore par un venimeux « Bref exposé de l'Humanité et de la Justice du Dr Bentley »³ et que la guerre continua. Swift faisait circuler sous le manteau le manuscrit de sa « Bataille » et le fait même qu'il ne la publia qu'en 1704, cinq ans après la mort de son protecteur, prouve bien, remarque Jebb, que les partisans de Temple, de Phalaris et des Anciens étaient encore à cette époque, dans le public cultivé, l'élément dominant. Mais il montre aussi que Temple répugnait à intervenir ouvertement dans la lutte, même par la plume de son secrétaire, ainsi qu'il apparaît avec vraisemblance dans une lettre de lui publiée à la suite du « Bref

¹ « Mumpsimus » au lieu de « Sumpsimus », qui est une coquille de son bréviaire. Cette anecdote, que Bentley répète après d'autres apparaît aussi chez Buckingham. Cf. plus loin p. 302.

² Ibid., p. 331.

³ *A short account of Dr Bentley's Humanity and Justice*, 19 mars 1699.

Exposé¹, et ses propres « Pensées »² sur la querelle ne devaient être publiées, par Swift, qu'après sa mort. En 1701 paraissait encore un violent pamphlet d'Atterbury³ contre Bentley, et la publication de l'ouvrage de Swift devait provoquer la riposte de Wotton⁴, de 1705, où la Bataille des Livres était dénoncée comme un plagiat, et le Conte, attribué du reste au « frère » de Swift, vilipendé pour son immoralité. Longtemps après encore⁵ on perçoit des échos de la Querelle, dont l'issue resta douteuse et qui demeure en effet une lutte confuse : « Si l'on excepte le livre de Wotton, conclut justement Rigault⁶, l'histoire de la querelle des Anciens et des Modernes en Angleterre n'est qu'une digression, c'est une mêlée hors du champ de bataille, à travers une poussière si épaisse, que les témoins du combat se trompent sur le drapeau des combattants. On y prend les anciens pour les modernes et les modernes pour les anciens ; c'est une confusion générale et Swift aura le droit de se railler de tout le monde. »

b) La satire littéraire entre les mains de Swift.

Cet exposé de la querelle était nécessaire : nous nous sommes attaché à en faire saillir les incidents essentiels et les personnages principaux, que nous devons connaître en eux-mêmes avant de les suivre sous les déformations que leur impose Swift. Il est essentiel aussi de marquer le moment où Swift prend part à la lutte et la manière

¹ Et reproduite dans Guthkelch et Smith : *Tale of a Tub*, p. XLV, XLVI. Le passage essentiel est le suivant : « You needed no excuse for anything in your former letter, nor Mr — for giving you the occasion for it, What he saw, was written to a friend who had undertaken — without my knowledge : Which I afterwards diverted, having no mind to enter the list, with such a mean, dull, unmannerly Pedant ».

² *Thoughts upon reviewing the Essay of Ancient and Modern learning.*

³ *A short review of the controversy between Mr. Boyle and Dr Bentley*, ce qui n'empêcha pas par la suite, nous dit Jebb page 85, Atterbury et Bentley de devenir d'excellents amis.

⁴ Sa « Defence » qui apparaissait en appendice à une 3^e édition de ses *Réflexions* : « *A defense of the reflexions upon Ancient and Modern learning in answer to the objections of Sir W. Temple, and others, with observations upon the Tale of a Tub* ».

⁵ Par exemple en 1721 où le journal « *The Spy* » attaqua à nouveau Bentley sur Phalaris, ce qui provoqua une nouvelle réponse en sa faveur : cf. Jebb, page 85.

⁶ Loc. cit., p. 332.

dont il intervient. Il s'est désintéressé de la première phase, il était absent lors du premier combat; il n'entre que tardivement en lice. Or, c'est le premier combat qui mit à mal les Anciens, les humilia sous la supériorité scientifique des Modernes et Swift parut n'en avoir cure. La question de principe, vitale pour les champions de France, importante pour Wotton et semble-t-il aussi, pour Temple, laissa Swift indifférent. Sera-t-elle réintégrée dans son livre? Y paraîtra-t-elle seulement, et sous quelle forme?

Swift se met à l'œuvre au moment où son maître est le plus malmené, où la masse d'armes de Bentley vient se joindre aux flèches de Wotton; il accourt donc à son secours. Il accourt à son secours aussi à un moment de grande sincérité, d'affection renouvelée et renforcée, soutenue par tout ce qu'il trouve alors de joie pénétrante et douce dans l'air de Moor-Park. Il intervient avec une sorte de fougue; il met toute sa bouillante jeunesse au service de son maître, toute la richesse de sa mémoire et la vigueur de son cerveau. Cette lutte dans laquelle il se jette avec allégresse possédera pour lui à la fois le charme de l'étude et celui d'une activité presque physique. Que les érudits de Christ-Church sauvent Phalaris s'ils peuvent et s'efforcent de répondre savamment aux objections précises de Bentley, pour lui, il se chargera de répondre à l'insolence par une pertinente ironie; il abandonne aux autres l'ergoteur pour se charger de l'homme; il esquivera la controverse pour rechercher le corps-à-corps. Ce livre qu'il écrira sera un combat plus qu'un livre, il sera tout mêlé d'action. Mais en même temps, il se pliera docilement à l'influence du maître, il s'inspirera de sa pensée. Swift est nourri des Essais de Temple, de ses *Miscellanea* qu'il avait emportés à Kilroot et prêtés au vieux Mr. Dobbs comme un « bon livre, méritant d'être lu » et même médité. Les idées essentielles de Temple sur les Anciens et les Modernes, et sur d'autres sujets encore, passent dans l'esprit de Swift, s'y installent. Elles ne lui suffiront pas et, bien moins encore, n'étoufferont son originalité, mais elles lui fournissent un credo littéraire commode, un canon du bon goût par où il reconnaîtra et écartera aisément toute conception vulgaire, populaire, malséante. Même dans le Conte du Tonneau, la pensée de Temple sera parfois reconnaissable, par exemple dans les idées de Swift sur l'enthousiasme. Car dans cette révolte quasi-universelle de Swift, il y a avant tout la haine de ce qui est socialement bas, à la fois de humble et de prétentieux, donc de faux, d'opposé à ce noble parangon d'orgueil parfait, d'orgueil impeccable et impassible qu'avait à ses meilleures heures symbolisé

Temple à ses yeux. Tout pédantisme est entaché de vilainie, tout « enthousiasme » de dégradante hypocrisie. Mais l'homme bien né sait garder une noble mesure et observer à l'égard de toutes choses un détachement élevé. Et les idées de Temple sur la poésie, les arts, les sciences sont exemptes de toute bassesse professionnelle. Elles sont pleines d'élégance et dépourvues d'affectation; elles décèlent un gentleman accompli. Aussi Swift les adopte-t-il avec empressement, elles le dispenseront d'en chercher d'autres pour ce qui ne l'intéresse qu'à demi, elles lui fourniront ailleurs un tremplin sûr d'où s'élancera son mépris à la poursuite des sots.

Donc, comme Temple, Swift prendra parti pour les Anciens. Il n'en coûtera rien à ses inclinations personnelles, car il a toujours eu un amour très vif pour les poètes et les historiens de la Grèce et de Rome. Comme Temple, il sera contre les modernes, et il aura ainsi le plaisir de dire son fait à son cousin Dryden, qu'il n'a point oublié, à Bentley qu'il déteste déjà pour mainte raison, et à cent autres; il aura l'occasion aussi de gloser sur les pesants philosophes, scolastiques et autres, de siècles encore proches; comme Temple, il se refusera à reconnaître une prééminence quelconque à la science de son temps, une supériorité quelconque à Harvey sur Galien ou Hippocrate, à Newton ou Hooker (qu'il ne nomme même pas et remplace par Wilkins), sur Archimède, à Copernic, Kepler ou Galilée sur Ptolémée; comme Temple, il restera fermé à la philosophie de son temps, indifférent aux progrès de la science. En cela, il n'aura même pas à subir l'influence de Temple, il s'affirmera seulement tel qu'il est, tel qu'il a été façonné par ses années de Trinity, par son long repliement intérieur. Mais l'on saisira ailleurs des rapports plus tangibles entre le livre de Swift, et la personnalité de son maître: selon Guthkelch¹ tout l'apologue de l'araignée et de l'abeille ne serait que le développement d'un des arguments de l'essai de Temple: que les modernes tirent toute la substance de leurs livres, des livres qu'ils lisent à l'université, lesquels ne sont qu'une dépouille morte et inerte des Anciens. Le combat singulier entre Paracelse et Galien ne serait de même que le commentaire dramatique d'un passage des « Pensées » de Temple où la méthode de Paracelse en médecine est opposée aux méthodes galiéniques. La manière indécise dont Swift traite Harvey, dont il reconnaît que les armes sont redoutables, paraît inspirée par la

¹ Battle of the Books, notes, p. 259, etc.

gêne même avec laquelle Temple mentionne son nom à deux reprises ¹. Si Bacon dans la *Bataille des Livres* sort indemne du combat, c'est sans doute parce que Temple l'avait cité dans son *Essai* comme un des trois plus glorieux modernes de l'Angleterre ². De même Blackmore se montre invulnérable à Lucain parce qu'un « dieu », (c'est-à-dire Temple lui-même) le protège. Et seuls paraissent dans l'ouvrage de Swift, les Anciens cités dans l'*Essai* de Temple alors que les grands poètes tragiques et comiques, Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Plaute et Térence ainsi que les grands orateurs. Démosthène et Cicéron, sont omis par Swift, parce qu'ils le furent par Sir William ³. Ainsi la *Bataille* s'adapte à l'*Essai* jusque dans les détails afin de le défendre mieux. Esope et Phalaris, les deux victimes des Modernes dans la lutte réelle, sont représentés dans l'allégorie swiftienne comme deux héros endormis dépouillés de leur armure pendant leur sommeil par le poltron Bentley : Boyle les reconquerra en transperçant de la même flèche Bentley et Wotton. Tel sera le thème central de cette épopée grandiose où Temple aussi apparaît en personne et joue un rôle important. Ce thème est donc tiré de la réalité ; il a une signification historique qui n'échappera à aucun lecteur.

Mais la *Bataille* est liée plus intimement encore à Temple, non pas seulement à cet épisode récent de sa vie, mais à la forme même de sa pensée : si l'apologue de l'abeille et de l'araignée est une invention de Swift, l'idée de l'abeille, butineuse exquise autant que modeste, qui avoue sans honte ce qu'elle doit à toutes les fleurs est empruntée certainement ⁴ à un passage de l'*Essai* sur la Poésie de Temple où l'auteur compare à l'insecte ivre de liberté le génie même de la poésie : « La vérité, dit-il, est qu'il y a dans le génie de la Poésie un trop grand amour de la liberté pour qu'on puisse l'enfermer dans l'observation de tant de règles, et que quiconque veut le soumettre à de pareilles contraintes lui enlève à la fois son ardeur et sa grâce, qui naissent naturellement et que l'enseignement des meilleurs maîtres est impuissant à former. C'est comme si, pour obtenir d'excellent miel, vous coupiez leurs ailes à vos abeilles, les enfermiez dans leurs ruches en plaçant devant elles les fleurs les plus belles et les plus parfumées :

¹ D'une part Temple reconnaît qu'il y a quelque chose de nouveau (p. 58) dans sa théorie de la circulation, d'autre part (p. 69) il le défie de surpasser Hippocrate : Has Harvey outdone Hippocrates ?

² Avec Sir Philip Sidney et Selden ! Shakespeare est oublié.

³ Cf. Guthkelch, p. XLIII.

⁴ Ainsi que l'observe finement Guthkelch, p. 260.

autant leur enlever leurs aiguillons et les transformer en vils bourdons. Il faut qu'elles volent à travers champs, aussi bien qu'à travers les jardins, qu'elles choisissent les fleurs qui leur plaisent et cela par des propriétés et des parfums qu'elles seules connaissent et distinguent.. »¹. Ce joli passage où Temple révèle à la fois sa science d'apiculteur — celle de toutes peut-être qu'il possédait le mieux — et les grâces naturelles de son esprit, se fixa dans la mémoire de Swift² et suggéra aussitôt par contraste à son imagination, selon les lois profondes de celles-ci, l'image opposée de l'araignée ignoble, le ventre gonflé d'un nombre infini de cadavres de mouches, distilleuse d'un infect venin³. Et nous touchons là du doigt la limite que l'imagination de Swift opposera malgré tout et en toutes circonstances à toutes les influences aimables ou exquises, à celle même de Temple au moment où Swift veut s'ouvrir à lui. — La deuxième partie de la Bataille des Livres, l'épisode de Bentley et Wotton (parcourant la nuit le champ de bataille à la recherche d'ennemis isolés et sans défense), se rattache plus étroitement encore à la réalité historique et se grefferait, non plus sur l'Essai de Temple, mais sur l'Examen de Boyle. Boyle (ou plutôt un de ses maîtres, moins timorés⁴ que lui) en peignant sous les traits de Bentley le modèle accompli du Pédant, en faisant le dénombrement de ses impudences et de ses larcins, stimulait l'émulation de Swift, faisait indirectement appel à une des veines les plus intarissables de son invention satirique, qui s'était révélée déjà dans l'Ode à Congreve.

¹ Temple: *Essay of Poetry* (p. 165, éd. Blackie des *Essays*).

² On en retrouve une réminiscence assez nette dans la réponse de l'abeille à l'araignée (B. of B., éd. Guthkelch, p. 17): « je ne dois qu'au ciel seul la légèreté de ma course et l'harmonie de ma musique, et la Providence ne m'eût pas accordé ces deux dons sans les destiner à un noble usage. Je visite, il est vrai, toutes les fleurs des champs et des jardins, mais tout ce que j'y cueille m'enrichit sans enlever rien à leur beauté, leur parfum ou leur saveur ». Mais Swift, comme l'abeille, ne considère dans la fleur qu'est l'idée de Temple que ce qu'elle comporte d'utilité pour l'action de son récit.

³ L'idée de la toile d'araignée sur laquelle a lieu le combat inégal de l'araignée et de l'abeille, a pu aussi, croyons-nous, être suggérée à Swift par un passage de Lucien, dont l'histoire vraie devait lui être familière déjà à cette époque: c'est sur une gigantesque toile d'araignée, en effet, que Lunaires et Solaires se rencontrent.

⁴ Car le jeune Boyle, effrayé du tour que prenaient les événements, avait écrit d'Irlande à ses maîtres, au moment où ceux-ci préparaient « sa » riposte, qu'il espérait du moins que « cela ne lui ferait aucun mal ». Cf. Jebb, p. 84. Il méritait donc fort mal le surnom d'Achille que lui donna Swift dans la Bataille.

Le pamphlétaire de l'Examen fournit à Swift par son analyse, les éléments et les traits que celui-ci transposera assez fidèlement en notations concrètes: l'armure de Bentley est faite de pièces disparates, sa démarche est lente et lourde comme celle d'un éléphant, et son bras frappe si fort qu'il est plus redoutable pour ses amis que pour ses ennemis; il a la cupidité du maraudeur, la voracité du chacal, se glisse après le combat auprès des blessés et des morts pour s'orner de leurs dépouilles; la rage et la bile l'étouffent; c'est un chien poltron et hargneux dont le besoin de mordre n'est compensé que par la peur des coups. Swift qui n'emprunte à Temple que ce qu'il est forcé d'accepter de lui pour les besoins de la cause, saisit avec empressement ce qui s'offre à lui dans l'Examen. C'est cette arme qu'on lui tend qui deviendra la sienne; ses mains déjà la reconnaissent en la prenant.

Wotton, dans sa Défense de 1705, allait reprocher à la Bataille des Livres de Swift de n'être qu'un plagiat: « L'on m'assure, dit-il que la Bataille de la Bibliothèque de St-James est prise, mutatis mutandis, dans un livre français qui s'appelle, s'il me souvient bien, Combat des Livres. » Cette accusation, à laquelle Swift opposa un formel et véhément démenti dans son Apologie de 1710¹, fut reprise par Johnson et d'autres, ainsi que par W. Scott qui déclare sans ambages que « l'idée est prise dans le livre de Coutray Histoire Poétique de la Guerre nouvellement déclarée entre les Anciens et les Modernes, *poème* plein de vie, divisé en onze livres, inférieur à l'ouvrage de Swift pour ce qui est de la satire et de la verve humoristique, mais ressemblant fortement à la Bataille des Livres pour le plan et la manière dont est conduite la guerre littéraire »². Assertion aussi curieuse par l'assurance du ton que par les preuves manifestes de la mauvaise foi de l'auteur; Scott définit avec précision un livre qu'il n'a point lu ni vu, et qui a le tort d'être autre qu'il le voit³. La critique moderne est sur cette question du « plagiat » de Swift, fort divisée. Les uns avec Guthkelch, ne relevant qu'une ou deux analogies de détails, déclarent que les ressemblances entre les deux livres sont extrême-

¹ Ed. Guthkelch, p. 13 et 14. Swift défie son détracteur de prouver ses dires par des citations précises et fait porter sur la Bataille, aussi bien que sur le Zonte cette déclaration que « through the whole Book he has not borrowed one single hint from any writer in the world ».

² W. Scott *Memoirs*, éd. 1814, p. 45-46.

³ Ce livre n'est pas de « Coutrai » et il n'est nullement un « poème ». W. Scott a dû utiliser là une information de seconde main, et partant, aux trois quarts erronée. Seul le titre est cité correctement.

ment légères et « peuvent parfaitement être accidentelles »¹; les autres avec Craik, sont beaucoup plus frappés par ces ressemblances, mais justifient cependant les violentes dénégations de Swift par cette explication ingénieuse que Swift, après avoir lu le livre de Callières parmi cent autres, en aurait ensuite sincèrement oublié l'identité. La rapide, mais fine analyse de Craik, met fort bien en valeur, plus que les emprunts directs de Swift, les côtés de son livre par où l'influence de l'ouvrage français se serait exercée sur lui. Comme analogies de faits et d'idées, Craik note: la conception géographique identique du Parnasse (avec ses deux sommets opposés), le dénombrement, semblable des deux armées en présence, l'intervention à peu près semblable de la Renommée, le même thème de la fontaine d'Hippocrène où s'abreuvent hommes ou coursiers, le même emploi de l'expression « forces auxiliaires » pour le groupe des modernes partisans des anciens, la même idée de dissensions intestines au sein de l'armée des Modernes. C'est tout, conclut Craik, et il n'y a plus ensuite, entre les deux thèmes, que divergences. On pourrait cependant ajouter encore cette coïncidence curieuse que cite Guthkelch (sans y attacher d'importance) entre deux images rigoureusement les mêmes en leur fond: « l'esprit, dit Swift n'est sans le savoir qu'une sorte de crème qui monte à la surface dans l'espace d'une nuit et qui fouettée par une main habile, se transforme en écume » tandis que Callières avait dit déjà²: « tous les discours de cet auteur ressemblaient à de la crème fouettée, qui a beaucoup d'apparence et peu de substance »³. On pourrait ajouter aussi une certaine ressemblance entre le monstre volant de l'Arioste, l'hippogriffe du génie épique dans Callières et dans Swift, le monstre de la Critique, armé de griffes et parcourant les airs dans un char volant (bien que, nous allons le voir, Swift enrichisse considérablement cette image de traits humoristiques et satiriques); on pourrait noter de même une certaine similitude entre les deux représentations de Lucaïn qui chez Swift comme chez Callières, sympathise particulièrement avec les Modernes: dans Callières il essaie même, mais en vain de se faire reconnaître général des Modernes; dans Swift, il se montre fort magnanime à l'égard de son adversaire Blackmore et lui adresse même une apostrophe élogieuse commençant par ces

¹ Loc. cit. introd. p. XLV.

² « Wit without knowledge, being a sort of cream which gathers in a night to the top, and by a skilful hand, may be soon whipped into froth ».

³ Cf. Guthkelch, *ibid.*, p. XLV.

mots : « Brave Moderne » avant d'échanger amicalement des présents avec lui. Enfin Swift doit vraisemblablement à Callières l'idée des combats individuels (substitués aux mêlées indistinctes, aux batailles rangées) des duels entre adversaires de génie semblable, entre rivaux de gloire : Virgile et Dryden, Aristote et Bacon, Paracelse et Galien, etc., de même que Callières opposait Le Tasse à Virgile, Balzac à Démosthène, Corneille et Sophocle, etc. Tous ces indices, groupés ensemble, deviennent assez probants et il nous paraît impossible d'admettre que Swift n'ait pas eu au moins une fois entre les mains le livre de Callières ; il a pu, comme le suggère Craik, le parcourir rapidement et l'oublier ensuite, mais l'idée fondamentale de l'allégorie ne peut provenir que de ce livre. Il y a plus : Swift, Craik le montrent ingénieusement, est influencé par le livre français jusque dans la netteté avec laquelle il conduit l'action ; la lucidité qui va devenir une de ses qualités dominantes (avec l'« intensité » ou vigueur) est selon Craik due dans une large mesure à l'action qu'eurent sur lui à cette époque, les modèles français qu'il eut devant les yeux, non seulement le livre de Callières, mais aussi peut-être l'« Histoire des Derniers Troubles arrivés au Royaume d'Éloquence¹ » de Furetière et d'autres ouvrages semblables. Nous avons noté déjà l'importance des lectures françaises de Swift et nous pouvons souscrire au jugement de Craik ; nous pouvons reconnaître tout au moins que ces lectures aidèrent Swift à dégager quelques-unes de ses tendances essentielles, bien que jusque là mal connues encore de lui. Elles contribuèrent à lui révéler les propres lois de son esprit. Mais il dut sentir en même temps, et non moins nettement, l'inefficacité d'un grand nombre de ces ouvrages, de celui de Callières en particulier, et ceci expliquerait pourquoi il put l'oublier si vite : il dut sentir ce que le souci exclusif d'une claire ordonnance et

¹ Le titre complet est « Histoire allégorique ou Histoire des nouveaux Troubles », etc. L'analogie entre cet ouvrage de Furetière et celui de Swift a été alléguée pour la première fois par Abel Boyer dans ses « Memoirs of Sir William Temple ». Cf. Guthkelch et Smith : *Tale of a Tub*, p. XLVII. La lutte décrite met aux prises de pures abstractions (étrangères à la querelle des anciens et des modernes : cet écrit de Furetière fut publié d'ailleurs en 1658) la Reine Rhétorique provoquée par le prince Galimatias. Rhétorique compte parmi ses troupes les Drames, les Epopées, les Histoires, les Romans et les Discours ; Galimatias a pour lui — assez illogiquement — non des genres littéraires, mais des figures de rhétorique : les Hyperboles, les Antithèses, les Allusions, les Allégories et les Jeux de mots. La ressemblance avec la Bataille de Swift est extrêmement vague : elle ne peut consister que dans le thème d'une guerre littéraire et allégorique.

d'une harmonieuse mais rigide composition entraîne de modération fâcheuse dans la pensée, et crée d'entraves à l'invention. Le livre de Callières aboutit à un sage éclectisme, à une répartition équitable et raisonnable des louanges entre les deux camps¹ qui ne répondaient point, pour Swift, aux besoins de la cause, pas plus qu'ils ne satisfaisaient ses secrètes exigences. Le cadre allégorique était trop régulier, comportait trop de symétrie; Swift le brisa sur plusieurs points, le distendit sur d'autres, y introduisit de force des éléments étrangers qui en constituent précisément la partie la meilleure.

Cette allégorie chez Callières était au reste cohérente, et sérieuse: il s'agit d'une authentique bataille mythologique, contée en XII livres et conforme (ou à très peu près) aux règles des trois unités. Car si l'histoire commence par la lecture du poème de Perrault à l'Académie, l'action se déplace aussitôt (dès le 1^{er} livre) et reste localisée jusqu'à la fin autour du Parnasse; cette action est d'une grande unité puisqu'elle consiste en tout et pour tout dans le combat entre les deux armées et dans le jugement rendu par l'arbitre Apollon. Les personnages sont des êtres réels, des hommes (les grands écrivains des deux camps) ou des créations allégoriques de fort bon aloi, consacrées par la plus orthodoxe tradition, telles que la Renommée aux cent bouches qui sert d'agent de liaison entre l'Académie et le Parnasse, entre la terre et les cieux, telles aussi que les Muses et les dieux (c'est Clio qui donne lecture à la fin des quarante ordonnances d'Apollon). Tout se passe dans la plus digne solennité, les combats successifs sont conduits ainsi que des danses par un invisible coryphée. Mais sur ce théâtre tout classique ce sont les paroles qui prédominent; tout n'est que discussion dialoguée. Les actes et les gestes sont schématiques et brefs, n'interviennent guère que pour rendre les abstractions visibles.

Sur cette sorte de scène académique où, après une lutte courtoise, règnent la règle et le bon goût, Swift va jeter un beau désordre. Les personnages seront des choses, des livres reliés en veau, des volumes poudreux sous les formats les plus variés: quel

¹ Les traits les plus satiriques portent sur Lulli, qui est un homme cupide et prostitue son art, sur les « Allemands et autres Nations du Nord » qui parlent une langue dure et qui sont hors des « Nations polies », Callières accorde la supériorité aux Modernes dans les inventions: leurs principaux titres de gloire sont la découverte de la circulation du sang, celles des télescopes et microscopes, de la boussole, de l'artillerie, etc. En littérature, Molière, Corneille et Racine sont égalés à leurs précurseurs anciens.

défi à la vraisemblance. Plus de solennité possible, même de solennité héroï-comique; nous tombons d'emblée dans un théâtre de marionnettes — et de marionnettes fort surprenantes, qui évoqueraient ces images-réclames de nos jours, où des objets matériels prennent une allure humaine: des boîtes surmontées d'une tête et hissées sur une agile paire de jambes. Mais Swift ne poussera pas aussi loin la transposition, son génie s'en accommoderait mal. Les livres seront donc des livres tout en étant aussi des hommes, et nous serons en pleine confusion. Nous y serons d'autant plus qu'à ces livres-hommes seront mêlés d'autres personnages qui ne seront parfois que des hommes, comme ces Anciens et ces Modernes du début de l'ouvrage qui se sont disputé le sommet du Parnasse et dont les âmes sont enfermées dans les livres, dans ces mêmes livres qui vont les singer, se battre comme eux et pour ainsi dire s'identifier à eux, — des personnages doubles aussi comme Bentley qui apparaît d'abord sous les traits du Bibliothécaire de St-James, déplaçant arbitrairement les volumes sur les rayons, puis qui ne sera ensuite qu'un volume lui-même mais doué d'une belle vitalité. Par cette hardie transposition Swift va introduire, semble-t-il, un irréductible élément de gaieté: N'est-ce pas une idée divertissante en effet que d'animer de mouvements humains de vieux tomes vermoulus? Swift a voulu au moins une fois s'y essayer la main et mettre son talent à l'épreuve: c'est dans le passage ¹ où la déesse-monstre Critique, afin de stimuler mieux le courage de son fils chéri Wotton, se dépouille pour se glisser près de lui de son aspect terrifiant et revêt celui d'un livre semblable à lui. « Elle résolut d'aller le réconforter. Mais d'abord, selon la bonne vieille coutume des divinités, elle se mit en devoir de changer de forme, de peur que l'éclat divin de son visage n'éblouît ses yeux de simple mortel et n'offusquât le reste de ses sens. Elle ramassa donc son corps, le réduisit au format d'un in-octavo puis celui-ci blanchit et se flétrit, se fendit de sécheresse en mille morceaux, toutes ses parties charnues se changeant en carton et ses parties les plus minces en papier; sur quoi son père et sa mère ainsi que ses enfants répandirent un suc noirâtre, décoction de fiel et de suie, sous forme de lettres; sa tête, sa voix et sa rate gardèrent leur forme primitive, et ce qui était auparavant son enveloppe de peau le resta, c'est dans cet accoutrement qu'elle se dirigea vers les Modernes, identique par sa forme et ses

¹ Ed. Guthkelch, p. 29.

vêtements au divin Bentley lui-même, l'ami le plus cher de Wotton ¹. » C'est tenir loyalement la gageure, et le résultat n'est pas méprisable. A condition que l'on ne pousse pas trop loin le souci de la cohérence — que l'on ne se demande pas par exemple, quelle forme précise peuvent bien garder la tête et la rate au sein de cette métamorphose — on peut être satisfait par l'ensemble de cette transformation. Mais Swift en sentit la difficulté et ne fit pas de nouvelles tentatives : à peine si de loin en loin il rappelle d'un mot, ou d'une touche rapide cette image fondamentale : pour symboliser la cruauté de Bentley à l'égard d'Esopé, il dira bien que le Régent « déchira la page du titre, mutila lamentablement la moitié des feuillets et l'enchaîna solidement sur un rayon de Modernes »², mais il arrête là le développement du « simile » et passe aussitôt, comme malgré lui, à une image différente qui l'attire parce qu'il la sent plus féconde. Swift est victime de sa propre fantaisie ; en s'écartant du thème central de Callières, en prenant cette traverse bizarre et burlesque, il s'est trouvé bien vite dans une impasse. Après un ou deux passages amusants, il ne trouve plus rien à dire. Il changera donc de direction, fera appel à d'autres thèmes, à d'autres méthodes. — D'abord il reviendra plus prudemment, pour un temps, à la manière de Callières en oubliant ses livres-hommes pour ne voir que des hommes, et il nous dépeindra non sans vie et sans fougue, des individus et des groupes. Dans cette conception plus simple du sujet, son humour coulera déjà plus librement. C'est ainsi que sa description de l'armée des Modernes est plus alerte et plus égayée que celle de Callières : « La cavalerie légère était commandée par Cowley and Despréaux ³. Puis venaient les archers sous la conduite de leurs vaillants capitaines, Descartes, Gassendi et Hobbes, dont la force était telle qu'ils pouvaient lancer leurs flèches au delà de l'atmosphère, si loin qu'elles ne retombaient plus, mais qu'elles se changeaient, comme celle d'Évandré ⁴, en météores, ou comme le boulet de canon, en étoiles. Paracelse amena

¹ Guthkelch, *ibid.*, p. 29.

² *Ibid.*, p. 19.

³ La présence de Boileau dans le camp des Modernes paraît surprenante : on a cru souvent à un lapsus (Despréaux au lieu de Desportes). Mais il paraît plus naturel de croire, ainsi que le suggère Guthkelch (p. 261), que Swift a bien voulu désigner Boileau, voyant en lui l'Horace des Modernes.

⁴ Il s'agit d'ici, comme le montre Gutkelch, d'une légère défaillance de mémoire de l'auteur : c'est la flèche du roi Aceste et non celle d'Évandré, qui s'enflamme dans les airs et disparaît en une traînée lumineuse (*Enéide*, livre V, 525-528).

un escadron de lanceurs-de-pots-puants des montagnes neigeuses de la Rhétie. Puis venait un nombreux corps de dragons, appartenant à différentes nations et sous le commandement de Harvey, leur grand Aga, armés les uns de faux, engins de la mort, les autres de lances et de longs couteaux empoisonnés; d'autres lançaient des balles de nature maligne et faisaient usage de poudre blanche qui tuait infailliblement sans faire de bruit. Puis venaient plusieurs corps d'infanterie lourde, composés tous de mercenaires, sous les enseignes de Guicciardini, Davila, Polydore Virgile, Buchanan, Mariana, Camden et autres. Le génie était commandé par Régiomontanus¹ et Wilkins. Le reste était une confuse multitude sous les ordres de Scot², d'Aquin³ et de Bellarmin; ils étaient d'une énorme taille et d'une puissante stature, mais à la fois sans armes, sans courage et sans discipline. Au dernier rang venaient enfin d'interminables troupeaux de *calones*, bandes désordonnées de trainards menés par l'Estrange, coquins et garnements qui rôdent autour des camps, attirés par le seul désir de pillage, et sans habits pour se couvrir⁴. » La description de la bataille même, ou plutôt de cette série de combats particuliers dont elle se compose inspire Swift assez médiocrement, ou du moins de manière très inégale, et les nombreux blancs laissés à dessein dans le manuscrit, bien que dissimulés sous des étiquettes humoristiques: *Hic pauca desunt, Desunt nonnulla Ingens hiatus hic in MS.* en témoignent suffisamment. Les duels Paracelse-Galien, Aristote-Bacon et Aristote-Descartes sont décrits fort sommairement car Swift ne s'y intéresse guère; il ne s'anime qu'en parlant des poètes, en nous contant les exploits d'Homère contre Gondibert⁵ puis contre Denham qu'il transperce de sa lance, de Wesley qu'il fait assommer par son cheval d'un coup de sabot, contre Perrault qu'il désarçonne puis dont il se sert comme une massue pour « décerveler » Fontenelle; — en nous contant aussi la rencontre burlesque de Dryden avec Virgile, celle de Cowley avec Pindare. L'actualité alimente là l'humour

¹ Nom latin de l'astronome Johann Müller, de Königsberg.

² Duns Scot.

³ St-Thomas d'Aquin.

⁴ Loc. cit., p. 23.

⁵ Ce Gondibert, qui a intrigué jusqu'ici les commentateurs, est tiré de l'Essai de Temple: « If all this must be allowed, I will then yield Gondibert to have excelled Homer as is pretended »; éd. Blackie, p. 237 et désigne assez gauchement le poème épique de Davenant. Poème et non poète. Swift ou bien répète l'erreur de Temple, ou bien transforme en complète méprise ce qui n'était chez celui-ci qu'imprécision ou gaucherie d'expression.

du satiriste et le récit se complique, s'amplifie, s'agrément de traits piquants. L'ancienne admiration de Swift pour Cowley maintenant fort mitigée, mêlée même d'un dédain railleur, s'exprime sous une forme allégorique ingénieuse: Cowley est fendu en deux par son puissant adversaire, une moitié de son corps est ignoblement foulée aux pieds des chevaux tandis que l'autre, lavée sept fois par Vénus¹ dans l'ambroisie, se métamorphose en une colombe que la déesse attelle à son char. Le portrait de Dryden est peint avec une malicieuse ironie que savoure l'auteur; le poète moderne porte une armure beaucoup trop grande pour lui et qui le fait apparaître comme un minuscule animal emprisonné dans une cage de fer: «le casque était neuf fois trop large pour la tête, qui apparaissait à une grande distance tout au fond, comme la dame dans un homard, ou comme une souris sous un dais solennel, ou comme un freluquet ratatiné au fond de cet auvent que l'on appelle une perruque moderne, et la voix était proportionnée à ce visage, d'un son faible et lointain.» Swift prend là sa revanche sur son grand cousin dédaigneux: il en fait une risible marionnette, perdue au fond de sa cuirasse rouillée et incapable de monter le puissant coursier de Virgile.

C'est donc la réalité, c'est donc l'intervention d'un sentiment personnel qui vient vivifier l'allégorie. Même dans la première partie de la Bataille, ces notations réalistes ont de l'importance, donnent de l'à-propos, de la pointe à la satire. Mais dans la seconde partie, sous l'influence, nous l'avons dit, de l'Examen de Boyle, les éléments contemporains, l'actualité, deviennent le tout de la satire, y réduisent l'allégorie à un simple cadre. L'outrecuidance de Bentley, si bien mise en évidence par Boyle, va devenir le thème essentiel; une concentration de l'effort de Swift s'opère et toute cette dernière partie se réduit à un seul épisode. Le portrait extérieur que brosse Swift, tout comme le drame burlesque qu'il édifie pour nous montrer l'âme du personnage, utilisent méthodiquement, nous l'avons dit aussi, les résultats de l'analyse plus abstraite de Boyle. De la satire idéologique et érudite, Swift passe avec bonheur à la satire personnelle, qui lui permet de pénétrer plus avant dans sa matière. Bentley nous est présenté sous les traits d'un capitaine d'infanterie lourde «au physique le plus difforme de tous les Modernes, grand, mais sans ligne et sans élégance, de forte stature mais sans vigueur et disproportionné. Son armure était un ramassis de mille pièces disparates, et le bruit qu'elle faisait

¹ Qui lui est reconnaissante d'avoir écrit sa «Mistress».

quand il marchait était à la fois assourdissant et sec comme celui que fait une plaque de plomb arrachée soudain par un vent étésien au toit d'un clocher. » Il est armé d'un fléau qu'il brandit d'une main tandis que de l'autre il tient un seau à ordure. Sa démarche est claudicante, car il a une jambe torse et une épaule bossue, ce qui fait de lui un objet de dérision pour les Modernes eux-mêmes. Les généraux utilisent son talent de railleur, bien que sa lourde ironie se retourne souvent, et sans raison, à la manière d'un éléphant blessé, contre ceux qui le conduisent. Swift a trouvé un adversaire digne de lui, et il sait, la formule de son caractère étant initialement posée, le faire agir, parler et penser avec une logique rigoureuse. La présomption, la suffisance de Bentley éclatent dans les paroles qu'il adresse « humblement », la bataille une fois compromise, aux généraux des Modernes : « Il donna humblement à comprendre aux généraux des Modernes qu'il était d'avis, en toute modestie, qu'ils n'étaient tous qu'une bande de coquins et de sots et de fils de catins, et de damnés poltrons, et de fieffés lourdauds, et d'ignorants rustauds, et de gredins imbéciles ; que s'il avait été, lui nommé général, il y aurait beau temps que ces chiens présomptueux, les Anciens, eussent été battus à plate couture »¹. Comme il est arrogant et avide de pouvoirs et d'honneurs, il est avide d'argent et de biens, il est rapace et profiteur. « Vous, dit-il, vous restez là sans bouger, mais lorsque moi ou quelque autre vaillant Moderne tuons un ennemi, vous ne manquez pas de vous emparer de ses dépouilles. Mais je ne ferai plus un pas dans la direction de l'ennemi si vous ne me jurez tous que, quel que soit celui que je prenne ou tue, ses armes m'appartiendront en toute sécurité. » Et c'est précisément à la recherche des dépouilles et du butin que dès que la nuit enveloppe le champ de bataille, il part avec son fidèle ami Wotton, parodiant ainsi ignominieusement le glorieux épisode virgilien de Nisus et Euryale. Ils vont tous deux, cherchant à dépouiller les cadavres et les blessés, car leur lâcheté est égale à leur arrogance. Ils rencontrent d'abord deux armures vides suspendues aux branches d'un chêne, tandis que les guerriers qui les portaient sont plongés dans un profond sommeil. Ces deux guerriers sont Esope et Phalaris ; Bentley s'empare de leurs armures puis s'éloigne. Quand il parvient à la fontaine de l'Hélicon dont les eaux limpides tentent sa soif, il s'efforce d'y puiser de l'eau dans le creux de sa main. Mais en vain ; l'eau s'enfuit de ses doigts, n'y laissant qu'une boue amère. C'est

¹ Cf. Guthkelch, p. 39.

que la présence invisible d'Apollon empêche cet impur de boire à la source cristalline. Wotton qui s'était un instant séparé de son ami pour le laisser piller les dormeurs plus à son aise, arrive à son tour à la fontaine et y aperçoit deux héros brillants et redoutables : Temple et Boyle. Wotton se jette rageusement sur Temple, mais son javelot manque le but ; Boyle alors, vaillant comme un lion, poursuit l'agresseur, et va l'atteindre quand reparaît Bentley chargé de son butin. Boyle reconnaissant dans l'une des ces dépouilles celle de son cher Phalaris, se précipite sur l'intrus, qui fuit d'abord, puis préfère rejoindre son ami Wotton pour étayer sur lui son courage vacillant ; Boyle profite alors du moment où ils sont l'un derrière l'autre pour les transpercer tous deux à la fois de sa lance, « comme un cuisinier embroche ensemble une paire de faisans ». Ainsi parviendront-ils liés l'un à l'autre chez Charon, inséparables dans la mort comme dans la vie. Et le livre se termine¹. — On le voit, tous ces incidents finaux dictés par l'affabulation même, sont de nature héroï-comique et la vigueur de la satire en est par là diminuée. L'humour apporte avec lui sa drôlerie apaisante et son allègement. De sorte qu'à ce point de vue, l'impression n'est pas très nette : la satire par endroits virulente prend ailleurs une allure de farce et de parodie. C'est que Swift a été paralysé par l'allégorie, même si son imagination a pu un instant s'y divertir. Il ne donne toute sa mesure, ne déploie toute sa force que lorsqu'il en est momentanément affranchi. Dans le portrait d'abord, qui lui permet de concentrer ses regards sur un point fixe, sur une matière indéfiniment pénétrable : là déjà il sait sa puissance et porte quelques-uns de ses coups les plus redoutables, en mélangeant le moral au physique, l'âme au corps, en les transperçant et meurtrissant l'un dans l'autre, en les montrant ravagés par la même corruption : « Son casque était d'un vieux fer rouillé, mais la visière était de cuivre et attaquée par son souffle, s'était changée en un vil vert-de-gris, et elle ne manquait pas non plus d'être pourvue de fiel par la même source, de sorte que toutes les fois que la colère ou l'effort l'excitaient, on voyait dégoutter de ses lèvres une humeur noirâtre empoisonnée². » La satire dépasse là la portée d'une simple querelle littéraire ; Swift blessé dans la personne de son maître Temple, blesse l'agresseur à son tour. Il le blesse

¹ Bien qu'affectant d'être interrompu et incomplet, il parvient là à sa fin naturelle, à sa conclusion logique. Et Swift n'eut nullement l'intention de le continuer.

² Ed. Guthkelch, p. 38.

non seulement par riposte et par vengeance, mais pour des raisons autres encore. Il le frapperait encore s'il n'était pas le partisan des Modernes et l'ennemi des Anciens; il le frapperait pour être simplement un pédant, un homme gonflé d'orgueil mais de bas instincts, un représentant caractéristique de la plus vile fraction d'humanité, de cette tourbe tarée, et toujours grandissante, qui menace à ses yeux de submerger l'humanité tout entière.

Humanité tarée semblable aux plus méprisables espèces animales (et qui pourra même plus tard descendre au-dessous d'elles). Mais dès maintenant cette comparaison d'homme à animal s'impose à l'imagination de Swift. Le lien de l'un à l'autre est formé indissolublement en son esprit. Il était apparu déjà dans les Vers à Congreve où les critiques hargneux étaient identifiés successivement à des chiens rageurs et lâches et à des ânes puants. Ce double symbole reparait à mainte reprise dans la Bataille, s'amplifiera dans le Conte, restera un élément constant dans l'œuvre swiftienne. Les parties les plus mordantes de la Bataille des livres sont précisément celles où l'une ou l'autre de ces images prédominent ou simplement interviennent. Le portrait de Bentley est tout empreint de cette conception « thériomorphique »; l'idée du souffle empoisonné et de l'humeur maligne qui sortent de sa bouche s'y rattache étroitement. La laideur de la chair traduit la bassesse de l'esprit. Quand Bentley commence avec Wotton sa ronde sinistre sur le champ de bataille, tous deux évoquent aux yeux de Swift des chiens ignobles errant parmi les décombres: « lorsque deux mâtins, vils bâtards contraints par leur voracité native et la misère de leurs maîtres à s'associer pour s'introduire nuitamment, malgré leur peur, dans le bercail de quelque riche fermier, ils vont, queue basse et langue pendante, s'insinuant à pas feutrés et lents, tandis que la lune vigilante à son zénith, darde ses rayons verticaux sur leurs têtes coupables; ils n'osent pas aboyer bien qu'exaspérés par son visage étincelant, qu'ils l'aperçoivent reflétée dans une mare ou directement en son orbe, mais l'un parcourt du regard les alentours, tandis que l'autre scrute la plaine, essayant d'y découvrir, à distance du troupeau, quelque charogne à demi dévorée, abandonnée par les loups repus ou les corbeaux sinistres¹. » Le ton de parodie épique s'harmonise parfaitement avec la matière et le passage est d'un effet vigoureux autant qu'il est d'une belle venue: Swift trouve si bien là sa manière que la qualité de sa prose s'en ressent; chacun de ces

¹ Ibid., p. 41.

mots imagés et véhéments est exactement à sa place et la vision est si nette qu'elle se grave indélébilement dans la mémoire. Chaque phase essentielle du récit est marquée par une vision semblable : Boyle poursuivant Wotton est comme un lion des plaines de Libye ou du Désert arabe qui cherchant une proie digne de lui est détourné de son chemin par les braiements d'un âne qui exaspèrent ses oreilles et l'incitent à châtier l'insolent¹. L'âne personnifie inlassablement tous les critiques, tous les pédants, tous les modernes : quand Esope veut échapper à la surveillance de Bentley pour rejoindre le camp des Anciens, il revêt, après mille formes diverses, celle d'un âne et Bentley, le prenant alors pour un Moderne, le laisse passer². Mais d'autres animaux apparaissent encore dans ce jardin zoologique étrange qu'est la Bataille des Livres. Il y a des monstres mythologiques de lignée littéraire fort ancienne, comme le monstre de la Critique, tapi en sa tanière entre Ignorance son père et sa mère Orgueil ; bien que la pure allégorie réussisse assez mal à Swift, il trouve moyen là de lui infuser de la vie en lui donnant des attributs et un visage de sa propre création : « La déesse elle-même avait des griffes comme un chat : sa tête, ses oreilles et sa voix ressemblaient à celles d'un âne ; ses dents par devant étaient tombées, ses yeux tournés en dedans comme si elle ne se regardait qu'elle-même ; sa nourriture consistait dans les coulées de son propre fiel ; sa rate était si grande qu'elle faisait saillie comme une mamelle de la plus forte taille, et portait même des excroissances en forme de tétins, auxquels toute une bande de monstres repoussants s'accrochaient en tétant ; chose surprenante, la rate augmentait de volume à mesure qu'on la tétait davantage »³. Ce monstre tient encore de l'âne et il présente déjà sous la forme la plus hideuse les attributs de la maternité, les signes visibles de la perpétuité de l'espèce. Cette image est malgré son origine abstraite une des conceptions swiftiennes les plus vivaces. Déjà elle occupe dans l'ensemble du livre une place centrale, alors que les autres n'avaient guère qu'un caractère épisodique : la Critique est en effet la mère de toute la race des Pédants et des Modernes, et son rôle se justifierait au milieu de la plus stricte et de la plus cohérente allégorie. — Mais elle ne suffit pas encore à Swift et le mythe animal débordera le cadre allégorique. Un passage de l'Essai de Temple, nous l'avons vu, avait suggéré à l'auteur de la Bataille le symbole antithétique de l'abeille

¹ Ibid., p. 45.

² Ibid., p. 19.

³ Ed. Guthkelch, p. 26.

et de l'araignée: Swift établit aussi ce symbole au centre du récit, de sorte que l'histoire ressemble à un corps à deux têtes, à une cellule à deux noyaux. Cette gémination nuit par définition même à l'unité de l'action, mais non point à son intérêt. Et cet important épisode, ce thème subsidiaire, n'a pas seulement l'avantage de nous ramener à la réalité et à la Bibliothèque de St-James que le Parnasse nous avait fait perdre de vue, il a aussi par lui-même un attrait pittoresque et une vertu dramatique. Si l'abeille et ses discours (excepté le dernier) conservent un peu trop de la joliesse et de l'élégance du style de Temple, l'araignée, bien que personnifiant le camp hostile des Modernes, a une plébéienne rudesse, dans son langage comme dans son aspect, qui retient fort agréablement l'attention. Elle habite « au coin supérieur d'une grande fenêtre », elle est « gonflée jusqu'à la première grandeur » de la destruction d'un nombre infini de mouches, dont les dépouilles sont éparpillées devant les portes de son palais, comme des os humains devant la caverne de quelque géant. » La description méticuleuse de son château, tout entouré de fortifications, de « palissades et de chevaux de frises » est fort divertissante et l'humeur de Swift s'y rassérène. Les paroles outrageuses de l'araignée à l'abeille qui a commis des dégâts dans sa demeure, sont en partie intraduisibles et en partie fort raisonnables (« tu n'es qu'une vagabonde sans feu ni lieu, sans biens et sans patrimoine, qui n'hérites rien d'autre qu'une paire d'ailes et une cornemuse. Ton travail n'est dans la nature qu'un universel pillage, tu es le maraudeur des champs et des jardins »...) et cet apologue ne constituerait en somme qu'une amusante comédie si les dernières phrases de l'abeille n'en dégageaient le sens en termes plus vigoureux et plus âpres: l'araignée et les modernes ne sont que des êtres qui « par une paresseuse contemplation sur un espace de quatre pouces carrés, par un orgueil outrecuidant, en se nourrissant d'eux-mêmes et en engendrant sur eux-mêmes, convertissent tout en excréments et en venin, ne produisant que poison à mouches et toiles d'araignées »¹. La satire là reprend ses droits et par une soudaine généralisation enveloppe dans le mythe animal toute la race des hommes. Cette généralisation apparaît ailleurs encore, dans l'assimilation de l'encre à écrire à un poison « fait de fiel et de couperose »² et des livres de polémique aux cimetières où flotte encore autour des tombes fraîches cet esprit que les philosophes appellent *brutum hominis* avant que le corps se résolve en pourriture

¹ Ibid., p. 18.

² Ibid., p. 6.

et soit la proie des vers¹. Mais nulle part elle ne s'affirme mieux, et d'une manière plus saisissante qu'à la première page, dans cette entrée en matière qui contient toute la philosophie du livre, confondant curieusement et cyniquement les deux clans hostiles, les modernes et les anciens de la querelle du jour; en même temps que les ergoteurs de toutes les controverses passées et à venir. C'est une erreur, dit-il, de croire que la cause des guerres soit l'orgueil né de la richesse; l'orgueil, d'abord, naît tout aussi bien de la mendicité et de l'indigence, et celles-ci sont toujours une source de guerres, ainsi que le montrent l'histoire humaine et l'exemple des bêtes. « Car, pour employer l'expression de ceux qui écrivent sur la politique, nous pouvons remarquer au sujet de la république des chiens (le sens primitif de ce mot étant : institution commune à un grand nombre) que l'état tout entier est toujours plongé dans une paix profonde après un bon repas, et que les discordes intestines ne s'élèvent que lorsqu'un bel os devient soudain la proie d'un des chiens dominants; il peut alors advenir que celui-ci le partage avec quelques autres — et nous avons une oligarchie, ou qu'il le garde tout entier pour lui — ce qui donne naissance à une tyrannie. Le même raisonnement s'applique aussi à ces dissensions que nous voyons éclater parmi eux lorsqu'une de leurs femelles est en turgescence; car le droit de possession étant commun à tous (et il serait impossible d'établir un principe de propriété en aussi délicate matière), les jalousies et les soupçons surgissent avec une telle profusion que toute la république de la rue passe aussitôt à un manifeste état de guerre, chaque citoyen en combattant un autre, jusqu'à ce que l'un d'entre eux, ayant plus de courage, d'habileté et de chance que les autres, s'empare du butin et s'en octroie la jouissance, ce qui provoque naturellement abondance de rancœurs et d'envie et de grognements contre le chien fortuné. » Temple et Boyle ne pourraient-ils point protester contre cette assimilation inattendue ? L'esprit de leur défenseur ne se retourne-t-il pas contre eux ? Mais Swift déjà, avant d'entrer en scène, les a oubliés; son imagination l'a élevé si haut au-dessus de la querelle qu'il n'aperçoit plus, ou ne veut plus apercevoir, les deux armées en présence; il ne voit que la multitude désordonnée et hurlante, avide et rageuse, qui englobe toutes les espèces — et les confond. Ni la fidèle amitié, ni l'application littéraire, ni les règles de l'allégorie n'ont pu totalement enchaîner sa pensée, qui est parvenue, par ce mythisme, à sa forme essentielle.

¹ Ibid., p. 7.

CHAPITRE III.

DE LA BATAILLE AU CONTE.

LES « DIGRESSIONS » LITTÉRAIRES DU CONTE DU TONNEAU.

Swift cependant, malgré sa partielle libération, n'a pu dans la Bataille des Livres, donner toute sa mesure. Le joug que lui ont imposé ses sympathies pour Temple et les circonstances de la lutte a pesé assez lourdement sur lui. Si, en étant le partisan forcé des Anciens, il a eu la satisfaction intime d'attaquer dans les Modernes des contemporains, des vivants, des hommes de sang et de chair, s'il a eu encore le plaisir (déjà plus émoussé) de décocher quelques traits en passant à ses anciennes ennemies la Scolastique et la Philosophie dans les personnes de Duns Scot et Thomas d'Aquin, de Paracelse et Descartes, l'attitude qu'il était tenu d'observer le Paralysait. Il n'eût dû être ni ancien ni moderne, n'être qu'arbitre et non point combattant et sa satire eût ainsi atteint à une vigueur égale à celle qu'il déploie dans le Conte ou certaines parties de Gulliver. Nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer l'oiseux regret que Swift n'ait pas, en présence de ce vain débat sur la supériorité relative des âges, repris pour son propre compte cette pensée exprimée tout à tour par Giordano Bruno, Bacon, Descartes, Pascal, Perrault, Fontenelle, Malebranche et d'autres et qui semble être de tous les temps, puisqu'on la trouve déjà dans l'ancien Testament ¹, que ce sont les anciens qui représentent l'enfance de l'humanité, tandis que les Modernes en sont la vieillesse. Quelle occasion merveilleuse il eût eue d'étendre son mépris aux deux époques, aux deux aspects de l'humanité, aux enfants

¹ Cf. Charles de Rémusat. « *Bacon, sa vie, son temps, sa philosophie* », Paris, 1858, p. 184, et Rigault, loc. cit., passim.

débiles et aux vieillards décrépits, à ces derniers surtout, ces Struldbrugs avant la lettre, accablés par le poids des ans et des folies accumulées. Mais Swift avait un trop sincère amour des poètes anciens pour que l'idée sacrilège de ridiculiser l'antiquité pût alors lui venir à l'esprit et peut-être celle de la vieillesse des modernes fut-elle écartée par lui parce qu'exprimée déjà par ses adversaires Fontenelle et par Perrault. Et nous ne retrouverons une partie de ce qu'il eût pu nous dire là que dans la Digression sur la Folie et dans le voyage à Luggnagg.

La forme « littéraire » de la passion, la haine du pédantisme comportait cependant pour l'esprit de Swift une force considérable qui ne s'est, dans la Bataille des Livres, et pour les raisons que nous venons d'indiquer, qu'incomplètement développée. Elle ne s'est adéquatement manifestée ça et là, nous l'avons vu, que dans des passages qui relèvent du portrait ou dans d'autres où une pensée mythique introduit une suffisante généralisation. Mais ces passages inspirés sont brefs, les traits personnels ou l'élément d'idéalisation étant dominés ou restreints par la préoccupation allégorique. Cette haine littéraire chez Swift est plus vivace et plus profonde : elle absorbe à cette époque en lui un grand nombre d'autres sentiments, ou du moins elle les canalise, leur donne un sens, de la cohésion, une direction à peu près unique. Aussi la « Bataille » ne suffit-elle point à tarir cette veine abondante et en quelque sorte encore privilégiée ; tout le trop plein cherchera à se frayer une nouvelle issue ailleurs. Le Conte du Tonneau proprement dit l'utilisera, se l'incorporera, en tirera un surcroît de vigueur ; en même temps, il lui donnera une plus grande liberté de jaillissement, en élargira et multipliera le flot. La satire littéraire dans le Conte, en sortant davantage de ses bornes étroites et en attaquant tout le pédantisme, perdra elle-même son caractère pédantesque.

Le lien corporel entre le Conte et la Bataille apparaît d'abord dans le cadre, dans les titres de trois des Digressions — sur les Critiques, à la manière des Modernes et à la louange des Digressions — et dans l'appareil de Notes, simple ou double selon les éditions ¹ dont le pourvut Swift. Parmi ces notes, celles qui sont marginales et parurent dans les trois premières éditions ont pour objet soit de donner des références ou des explications pour les citations savantes contenues dans le texte, soit d'excuser complaisamment ² les prétendues

¹ Simple dans les trois éditions de 1704 et dans la 4^e de 1705.

² Par exemple p. 71 : « The title page in the original was so torn, that it was not possible to recover several titles which the author speaks of ».

insuffisances ou les volontaires lacunes du texte; les autres, celles qui parurent pour la première fois dans la cinquième édition, de 1710, se divisent en deux groupes: les premières signées « Wotton » sont bien les notes du champion des Modernes, contenues dans ses observations sur le Conte du Tonneau de 1705 et reproduites telles quelles par Swift, fort astucieusement, toutes les fois qu'elles ont un réel intérêt explicatif; les secondes, qui sont anonymes et portent laborieusement un faux air étranger, s'efforçant souvent de critiquer l'auteur et de le prendre en faute ¹, sont très certainement de Swift lui-même. Ces trois séries de notes se donnant comme l'œuvre de Wotton et de ses émules concourent à réhausser l'allure de pédantisme que le Livre affecte humoristiquement et le rattachent plus étroitement par là à la burlesque querelle. Dans l'Apologie de 1750 enfin, qui est surtout une réponse aux observations de Wotton, Swift soude l'un à l'autre le Conte et la Bataille, de même que les « Observations » attaquaient les deux livres à la fois, tous deux vengeurs de l'honneur littéraire de Temple. Dans le Conte, nous dit-il, il a dénoncé tout ensemble les abus commis en Religion et les abus commis dans le domaine du Savoir ²: ces derniers, il les a étudiés dans les Digressions qui forment la contre-partie du Conte proprement dit, qui établissent ainsi dans le corps de l'ouvrage une harmonieuse et piquante symétrie, un double système de points de vue propice au rayonnement de l'ironie. — La dédicace à Lord Sommers (écrite après 1702) est à la fois un adroit et humoristique hommage au protecteur Whig de Swift — lui que désigneraient comme second en mérite après eux-mêmes tous les poètes, auteurs et beaux-esprits du royaume et qui réunirait ainsi le plus de suffrages désintéressés — et une satire littéraire — moins indignée, mais plus mordante que celles de Pope, ³ contre la bassesse des dédicaces à la mode. La Dedicace au Prince Postérité qui élargit considé-

¹ Par exemple p. 42, à propos de l'énumération des « Ecoles » de la grande Académie qui va naître, l'annotateur reproche à l'auteur de faire un pléonasme en citant l'Ecole de Poésie après l'Ecole des Dadas, comme si les deux pouvaient ne pas se confondre et ne faire qu'un. Ce reproche est accompagné d'insinuations fort plaisantes: « This I think the author should have omitted, it being the very same nature with the School of Hobby-Horses, if one may venture to censure one who is so severe a Censurer of others, perhaps with too little distinction ».

² « Thus prepared, he thought the numerous and gross corruptions in religion and learning might furnish matter for a Satyr, that would be useful and diverting ».

³ Cf. Pope: Essay on Criticism.

ablement la satire et qui est toute chargée de philosophie, a aussi un côté littéraire, par ses allusions longuement élaborées et développées aux poètes lauréats et aux pédants les plus immortels, parmi lesquels les Modernes de la querelle tiennent la place d'honneur. La Préface, qui explique le titre du Conte, expose ainsi à la manière d'un chapitre de Gulliver, le projet d'une idéale Académie des Beaux-Esprits où voisineraient toutes les sottises et tous les vices du royaume : les petits-maîtres y sont déshabillés et fouaillés comme dans le Poème à Congreve, mais avec une plus impitoyable et plus insistante minutie : avec eux sont identifiés encore les Modernes, qui excellent dans le panégyrique — d'eux-mêmes et des leurs et qui exècrent l'âpre et saine vérité de la satire. L'Introduction dénonce tout le grotesque des trois formes d'éloquence les plus courantes dans le royaume, et jette à pleines mains le ridicule sur les beaux-esprits de Will's et sur les scientifiques pédants de la Gresham Society : tous les illuminés de la religion et des lettres y sont confondus et lacérés ensemble. Donc, tous ces chapitres préliminaires, savamment étagés les uns au-dessus des autres, sont encore comme autant de combats littéraires issus de la même Bataille de Livres initiale : tous attaquent le même clan — Gresham, Will's, les Modernes, à la tête de qui demeurent Wotton et Bentley. Sans doute, d'autres éléments interviennent, se développant de plus en plus largement et tendant à se substituer aux thèmes anciens trop grêles et trop insuffisants, mais nominalement, les adversaires resteront les mêmes. Seulement, ce ne sera plus la faiblesse de leurs arguments que Swift tentera de dénoncer — il éprouvait à ce jeu trop de gêne et trop peu de réelle satisfaction — il s'en prendra à leurs personnes même, à leur chair et à leurs âmes, à l'orgueil épanoui de leur sottise, à l'irréductible imbécillité humaine dont ils sont les vivants emblèmes.

Les trois Digressions strictement littéraires se suivent dans l'ordre ci-après : 1) la Digression sur les critiques (Section III) ; 2) la Digression à la manière des Modernes (Section V) ; 3) la Digression à la louange des Digressions (Section VII). Pourquoi Swift a adopté cet ordre, ne nous apparaît pas clairement : peut-être a-t-il préféré frapper d'abord un coup vigoureux dans la Section III, mais il eût pu aussi bien réserver l'effort décisif pour la fin, — et il y a entre les sections V et VII de légers chevauchements. En réalité, cet ordre paraît plutôt fortuit, irréfléchi. Pour nous, nous préférons examiner ces trois essais dans ce qui nous semble être leur ordre logique : les Sections V et VII étant encore toutes proches de la Bataille des Livres par leur matière

et leur manière, nous les placerons en tête en n'abordant qu'ensuite la Digression sur les critiques où se ramasse vigoureusement toute la philosophie de cette discorde livresque. — *La Digression à la Manière des Modernes* qui se donne au début comme un pastiche est plus exactement une analyse ironique de la méthode des modernes, la méthode des emprunts, du vol sans vergogne, du pillage organisé, du mélange informe aussi et sans goût de tous ces éléments hétéroclites. Tel est le thème que veut traiter Swift, mais l'on sent bien vite que la transposition humoristique en est malaisée, artificielle; Swift, gêné, s'évertue de son mieux, il veut s'inspirer un instant de Rabelais et de sa Reine Quintessence, mais il s'essouffle vite et après avoir décrit en une demi-page appliquée et laborieuse son Elixir de Livres, son comprimé de feuillets et de volumes dont l'absorption pourvoit aussitôt le cerveau du lecteur de notions aussi encyclopédiques que commodées, il passe à un autre sujet : celui des crimes dont les Modernes accablent Homère, de toutes les erreurs et omissions que le poète a commises. Ce nouveau thème présentait un avantage : celui de rappeler quelques sottises notoires des Modernes au cours du débat, ou du moins de déformer comiquement certaines des « Réflexions » de Wotton sur la « grossière ignorance », des anciens sur leur puérilité en matière de sciences et de philosophie expérimentale, sur les innombrables erreurs de faits dont fourmillent leurs écrits. Là, Swift reprenait contact avec la réalité, avec un des côtés « actuels » de la controverse. Il lui eût fallu cependant pour exploiter ce thème habilement, un sens judicieux de la vérité scientifique qui lui eût permis de souligner avec prudence et sagacité ce qu'il y avait de déraisonnable et de légèrement ridicule derrière les exagérations ou l'excessive véhémence de Wotton : il eût pu ainsi toucher son adversaire, l'atteindre au vif un certain nombre de fois. Mais Swift dédaigne là toute mesure et transforme la parodie en charge : il reproche à Homère d'ignorer le chandelier économique, les lois anglaises et la doctrine de l'Église anglicane, « ainsi que l'a si justement signalé l'admirable livre de Mr. Wotton » ; il lui fait un grief aussi, à la suite de M. Wotton, de n'être pas parfaitement au courant des derniers progrès de la science et, bien qu'il soit « l'inventeur de la Boussole, de la Poudre à Canon et de la Circulation du sang » d'ignorer les dernières découvertes sur le fonctionnement de la rate. Dans les feintes concessions aux Anciens, comme dans les attaques simulées, Swift va d'emblée aux dernières limites de l'absurde, ce qui réduit notablement la portée de la satire. Et la Digression se termine par l'offre au lecteur des nombreux et divers

ouvrages qu'il a écrits pour combler les lacunes d'Homère et des anciens, son « Nouveau Guide des Amateurs » son « Art de savoir beaucoup en lisant peu », sa « Curieuse invention sur les Souricières » etc. L'auteur insiste, à la manière des modernes, sur ses propres mérites, de peur qu'ils ne passent inaperçus et préfère placer les passages alléchants des Préfaces et des Introductions dans le corps même du livre, afin qu'on soit plus tenté de le lire, au lieu de s'arrêter à tout l'appareil préliminaire — épîtres, avertissements, prolégomènes, etc. — ainsi qu'on a coutume de faire pour tant d'ouvrages modernes, notamment ceux de l'immortel Dryden. Ces plaisanteries terminales, par ce qu'elles ont de volontairement quintessencié et laborieux, constituent un certain progrès sur les pages qui précèdent, en tant qu'elles traduisent plus adéquatement le vide absolu des paroles vaines.

La Section VII ou *Digression à la louange des Digressions* est déjà d'une trame plus serrée parce que le sujet comporte plus d'unité, bien que sa nature semble être la dispersion même et la difficulté paradoxale de la matière acceptée par Swift comme une amusante gageure, lui réussit. Dans l'essai précédent Swift effleurait trop rapidement et superficiellement trop d'aspects différents de la « manière des Modernes » ; ici, il concentre son effort sur un seul aspect, sur un seul genre, du reste caractéristique : la Digression, ou art de parler de tout à propos de rien et d'esquiver, en ayant l'air de les traiter, tous les sujets à la fois. Swift débute par une sorte de « concetto » : on parle souvent « d'Iliade en une coquille de noix » mais n'a-t-on pas mieux aujourd'hui dans ces « coquilles de noix en des Iliades » que nous offrent les Modernes, eux qui ont inventé aussi, pour l'amélioration du goût public, toutes sortes de « soupes » littéraires, d'« ollos podridos, de fricassées et de ragoûts » ? Certains de nos contemporains se rebellent contre ces innovations, les qualifiant de corruption et de dégénérescence du goût, ignorées des anciens. Mais comment ne voient-ils pas que la science des anciens n'en était encore qu'au berceau, tandis qu'elle est aujourd'hui dans toute la gloire de sa force adulte ? Aussi a-t-elle créé de nouvelles méthodes de s'instruire et de produire : les Titres et les Index qui contiennent toute la substance d'un livre et dispensent de lire le reste. La tête et la queue d'un animal n'en sont-elles pas les parties essentielles ? Et quel avantage de pouvoir parcourir un ouvrage dans les deux sens, de la queue à la tête aussi bien que de la tête à la queue, de pouvoir atteindre la science par le postérieur, tout comme les enfants attrapent les moineaux en leur mettant un grain de sel sur la queue ? De plus, les Modernes

ont mis à notre disposition tout un précieux outillage de Résumés, Exposés, Tableaux, Systèmes, qui nous permettent d'apprendre toutes les sciences en un clin d'œil; le labeur acharné des auteurs favorise ainsi noblement la paresse du public, conformément à cette loi universelle que « le travail est la semence de l'oisiveté ». Un autre avantage de cette méthode est qu'elle favorise l'accroissement du nombre des auteurs, car ils peuvent parler de tout sans rien savoir à fond. Sans les précieuses Digressions, au contraire, les auteurs seraient obligés de traiter le sujet et leur veine s'y épuiserait. Les Digressions permettent en outre aux écrivains de tirer, par voie de comparaisons, d'allusions, de rapprochements et d'insinuations, un parti merveilleux des « pudenda » des deux sexes, ces « pudenda » qui occupent si justement une place énorme dans les écrits des Modernes, tout comme dans l'anatomie des Pygmées indiens, car ceux-ci étaient de petite taille et ne dépassaient guère deux pieds de haut, ils avaient des *aïdola* qui traînaient jusqu'à leurs talons. C'est une veine précieuse qui nourrit la littérature des Modernes, mais elle est en voie d'épuisement, et il faut se rejeter sur les Index, Citations, Lexiques, etc. Ici la pensée de Swift dévie, il revient au thème déjà traité au commencement du chapitre, et de la Section V (manie de la transcription et du pillage) et s'enlise dans des répétitions sans intérêt. Seule l'image du lourd volume moderne inutile et immaculé, enchaîné au pupitre sans avoir jamais été lu, est heureuse et jolie, rappelant quelques-uns des bons passages de la Bataille. Mais, comme dans la Bataille, c'est ici l'affleurement de la vraie veine swiftienne, l'apparition — bien que rapide — du mythe animal, qui constitue le plus bel ornement, et qui contient les plus riches apports. Cette seconde « Digression » marque donc déjà une nouvelle étape vers l'affranchissement, dans le domaine de la controverse littéraire, de la plus pure pensée swiftienne.

Mais l'affranchissement est beaucoup plus complet dans la section III, antérieure « typographiquement » à ces deux dernières; la *Digression sur les Critiques*. Plus longue à elle seule que les deux « précédentes » (ou suivantes) réunies, cette Digression manifeste dès le début le plaisir que prend l'auteur à l'écrire. Il s'installe là face à face avec des ennemis dont la haine lui est chère, il éprouve de la joie à les mesurer du regard, à sentir en main ses armes en méprisant les leurs. Son attaque est lente, méthodique, attentive, parce qu'elle est sûre du succès et qu'elle ne veut même pas le hâter trop. Swift ne veut pas abattre d'un coup ses adversaires, mais les enfermer

dans une impasse et les réduire progressivement à merci. — Affectant d'adopter une méthode purement objective et didactique, il commence, à la manière aristotélicienne, par la recherche d'une définition convenable; il distingue ainsi successivement les principaux sens du mot « Critique » au sens littéral et étymologique désigne d'abord celui qui « discerne », c'est-à-dire qui discerne le beau du laid dans toutes les productions de l'art; le mot a désigné aussi ceux qui sauvent les livres et les manuscrits de la poussière et des vers; mais il y a beau temps que ces deux catégories de « critiques » ont disparu et que le mot a perdu ces deux significations. Reste le troisième sens du mot, le sens actuel moderne, et de beaucoup le plus noble et le plus beau: celui de « Vrai critique », de Héros né, de descendant « d'une race divine par Momus et Hybris, qui engendrèrent Zoïle, qui engendra Tigellius, qui engendra Etcætera l'aîné, qui engendra Bentley et Rymer, et Wotton, et Perrault et Dennis qui engendrèrent Etcætera le jeune ». Voilà les critiques à qui l'Humanité doit tant qu'elle a fait à juste titre remonter leur origine jusqu'au ciel, tout comme celle d'Hercule, de Thésée, de Persée et d'autres de ses grands bienfaiteurs. Sans doute, des esprits malveillants ont voulu voir dans cette assimilation un blâme plus qu'un éloge: Ces critiques, insinuent-ils, sont de la race des héros en tant qu'ils font comme eux plus de mal que de bien; aussi rendraient-ils service à l'humanité si après avoir détruit les autres, ils se détruisaient eux-mêmes, en « ayant recours au chanvre ou à la Mort-aux-Rats » afin qu'après avoir rempli une si belle destinée, ils n'incitent personne à les imiter. Mais, quoi qu'en puissent dire les mauvaises langues, cette définition est fort juste, car on en peut déduire les principales attributions du vrai critique: son rôle consiste à parcourir le monde, comme Hercule, à la recherche de tous les monstres et de toutes les immondices qui infestent ou souillent le vaste pays des lettres, à arracher tous les Cacus de leurs tanières et nettoyer toutes les écuries d'Augias, à chasser aussi ces oiseaux dangereux — semblables à ceux de Stymphale — qui ont l'impertinence de « piller les meilleures branches de l'arbre de Science » et de manger les meilleurs fruits. Les critiques ne sont friands que de fautes et d'erreurs, de taches, de bavures, de bévues, d'omissions, et quel que soit le sujet dont traite un livre, leur imagination ne s'emplit que de ce qu'il contient de mauvais, de sorte que toute leur personne ne devient-elle même qu'une Quintessence de choses immondes. Mais, dira-t-on, la critique ainsi comprise est essentiellement moderne; c'est elle qui est à la mode de nos jours; comment dès lors pourrait-elle prétendre

à des origines si anciennes et si illustres ? Swift a longtemps partagé lui-même l'erreur de ceux qui font cette objection, mais grâce aux lumières des Modernes, il a pu en revenir : sans doute un abîme sépare les géniaux Modernes des Anciens ignares et grossiers, cependant le type du vrai critique n'était pas sans avoir dans l'antiquité une existence réelle, quoiqu'enveloppée de mystère, et les Anciens, sans le connaître d'une connaissance claire et distincte, en éprouvaient la présence et tout ensemble le redoutaient et l'adoraient. Ils l'entouraient d'une vénération mystique, ne parlaient de lui que par « hiéroglyphes », ainsi que la science moderne vient de l'établir. Les Anciens disaient par exemple des vrais critiques : « que c'était une race d'hommes qui se délectaient à ronger toutes les excroissances et superfluités des livres, ce que voyant à la longue, les Savants, mettant cet exemple à profit en vinrent à émonder leurs écrits de toutes les branches mortes, pourries ou sèches ainsi que de toutes les tubérosités ou pousses superflues ». A cette citation de Pausanias, Swift artificieusement va en accoler une autre dont il tirera un parti précieux : cet art d'émonder, nous apprend l'historien grec, les Naupliens d'Argos l'apprirent ainsi : « en observant que lorsqu'un ANE avait brouté les sarments d'un pied de vigne, ce cep n'en prospérait que mieux et n'en portait que de plus beaux fruits. » Le raccord, préparé de longue main, est enfin opéré : les critiques et les ânes ont fait leur jonction¹. A Swift d'en mélanger bien les deux troupeaux pour les fondre en un seul. A cette fin, déroulant ce même raisonnement ex-absurdo, il va mul-

¹ L'idée d'assimiler les critiques à des ânes, qui est personnelle ici à Swift et dont il tire un parti original, peut et doit certes se rencontrer ailleurs, puisque l'âne de tout temps a symbolisé l'ignorance et la sottise ; cependant nous n'avons pu découvrir hors de Swift qu'assez peu de traces de ce mythe élémentaire. Dans l'abondante littérature polémique de l'époque élisabéthaine, avec laquelle le *Tale of a Tub* n'est pas sans présenter quelque parenté, tant dans l'inspiration que dans la forme, nous n'avons pu relever qu'un ou deux passages où apparaisse, même de manière fort rapide, indirecte ou fragmentaire, cette conception : Le premier est la phrase suivante de l'« Anatomie of Absurditie » de Nashe, 1589 : « It faeth nowe a daies with unlearned idiots as it doth with she-asses, who bring forth all their life long : even so these brainless bussards are every quarter bigge with one pamphlet or other ». La seconde allusion, plus vague encore, à l'âne, ou plutôt à Midas dont les oreilles ne sont même pas mentionnées (mais bien présentes cependant à l'esprit de l'auteur), se trouve dans le « Proem » du *Gull's Horn Booke* de Dekker : « that all... take you to be heirs apparent to rich Midasse » (voir page 317, note 3).

tiplier les citations, faire appel à d'autres textes anciens, en détacher toutes les phrases typiques où figure le mot âne, comme si ce mot nouveau contenait par substitution, toute l'idée jusque là suivie, du parfait critique, et juxtaposer tous ces lambeaux et toutes ces bribes dans un pêle-mêle insidieux : « Mais, continue Swift, Hérodote, employant le même Hiéroglyphe, parle beaucoup plus clairement et presque « in terminis ». Il a eu le front de taxer les Vrais Critiques d'Ignorance et de Méchanceté, nous disant ouvertement, car je crois que rien ne saurait être plus clair, que dans la partie occidentale de la Lybie il y avait des ANES portant des CORNES : sur quoi Ctésias raffine encore, lorsqu'il fait mention du même animal à propos de l'Inde et qu'il ajoute : « que tandis que tous les autres ANES étaient dépourvus de fiel, ces ânes à cornes en possédaient au contraire une telle abondance que leur chair, en raison de son extrême amertume, n'était pas mangeable. » Le langage figuré de ces anciens auteurs quand ils parlent des critiques, n'est qu'une attestation de l'extrême frayeur qu'ils en avaient et de leur désir de ne point se compromettre. Aussi Hérodote emploie-t-il les mêmes symboles : il nous dit ainsi que leur voix était si terrifiante que des multitudes entières d'auteurs tremblaient à l'entendre et en laissaient tomber leur plume, et il nous raconte ailleurs comment une puissante armée de Scythes fut mise en fuite par le braiement d'un âne — d'après quoi certains profonds Philologues ont conjecturé que la grande crainte et la grande vénération éprouvées à l'égard du Vrai Critique par les écrivains de Bretagne ont été transmises jusqu'à nous par ces grands Ancêtres Scythes. »

Il semblerait que Swift ait atteint là son « climax » et que sa diatribe dût maintenant finir ou se contenter d'une sobre péroration n'exécutant plus que quelques variations rapides sur ce thème essentiel. Mais Swift n'est pas orateur ; il méprise et fuit l'éloquence ; sa manière consiste en une constante maîtrise de lui-même, en un perpétuel réfrènement de son verbe par la massive pensée qui le façonne et qui l'emplit. Aussi devons-nous nous défendre d'une déception lorsque Swift, après ces phrases en apparence conclusives, introduit d'abord des réticences et des réserves : Cette peur des vrais critiques, poursuit-il, était si universelle et si vive que l'on a dû bientôt abandonner ce « hiéroglyphe » trop compromettant pour recourir à un nouvel emblème ; aussi Diodore de Sicile nous parle-t-il, lui, d'une « certaine plante, croissant dans les montagnes de l'Hélicon, qui porte une fleur d'une odeur si exécrable qu'elle empoisonne ceux qui la prennent pour la sentir » et Lucrèce nous offre dans son poème philosophique le

même témoignage. Ctésias, plus hardi encore, décrit le vrai critique sous la forme d'un répugnant animal de l'Inde : « Il y a entre autres, dit-il, un serpent dépourvu de dents et par suite dans l'impossibilité de mordre, mais dont le vomissement — fréquent chez lui — a la propriété de causer là où il tombe pourriture et corruption : on trouve généralement ces serpents dans les montagnes où poussent ¹ les pierres précieuses et ils émettent un liquide empoisonné qui a pour effet, de faire sortir la cervelle par le nez à qui en boit. » Donc Swift, après cet apparent détour ou temps d'arrêt, nous ramène dans le même mythisme animal, bien que sous un autre symbole ; symboles et mythes se suivent méthodiquement et posément, chacun d'eux complétant le précédent et éclairant par avance celui qui suit ; la satire se meut ainsi, par la voie métaphorique, à travers l'universel. Nous oublions Wotton et Bentley et tous les autres, bien que chacun ait fourni quelques gouttes de son sang et quelques traits de sa sottise à cette changeante et mouvante conception. D'eux tous, il reste vrai « que le vrai critique a ceci de commun avec une Fille ou un Alderman, qu'il ne peut changer de titre ni de nature ; qu'un critique devenu gris a certainement été un critique « vert », en son temps, les éminentes qualités et le profond savoir de sa vieillesse n'étant que le perfectionnement de ses talents de jeunesse, de même que le chanvre, nous l'apprennent les Naturalistes, est une cause fréquente d'étouffement, même pris à l'état de graine. » Cette macabre boutade, dissimulée en une didactique et grave période, produit son effet à point nommé et complète à propos le portrait du Junior Critick, aussi malfaisant que ses ancêtres ou ses aînés. Nous voilà renseignés sur le fond de leur nature à tous, mais Swift a encore à nous instruire sur leur rôle social, qui est de la plus haute importance : la vraie Critique offre en effet un emploi à des gens qui hors d'elle ne seraient propres à rien. C'est pour cela sans doute que les détracteurs des vrais critiques les comparent à des Tailleurs : leurs outils se ressemblent comme est analogue leur ouvrage ². Mais la différence entre eux, répond Swift, est que le

¹ « Where Jewels grow ».

² Pour tous deux « Wit and learning (is) held forth by the Goose », jeu de mots intraduisible en français. Ces plaisanteries sur les tailleurs déjà classiques en Angleterre à l'époque de Swift, rappellent, autant que les boutades de Falstaff cités fort à propos par Guthkelch et Smith (Henry IV, Part. II. A. III, Sc. 2, 16359), le Gull's Horn Book de Dekker dont nous citons plus loin quelques passages essentiels. Voir pages 317-318.

Les réminiscences shakespeariennes sont nombreuses dans le Conte, comme les citations de Shakespeare abondent dans la correspondance de

métier de critique exige une mise de fonds plus considérable car si l'on veut se faire recevoir compagnon dans cette noble corporation, il faut d'abord faire le sacrifice de toutes les qualités que l'on possède, de même que pour avoir droit au titre de mendiant, il faut préalablement renoncer à tous ses biens. Puis Swift, après un commentaire quelque peu laborieux ¹ d'un mot de Bentley sur la critique « miroir du savoir » termine sa Digression par l'énoncé de trois principes universels ² dont les deux derniers raniment notre attention : « Les vrais critiques se reconnaissent à leur façon favorite de s'attrouper autour des plus nobles écrivains : ce à quoi ils sont portés par le seul effet de l'instinct, comme les Rats se portent sur le meilleur fromage et les guêpes sur les plus beaux fruits. De même, quand le roi est à cheval, il est bien assuré d'être la personne la plus crottée de la compagnie car ceux qui font le mieux leur cour sont ceux qui l'éclaboussent le plus »

Swift, Elr. Ball les a fort bien mises en évidence dans son édition, et il a publié en outre un document à peine connu encore (publié seulement par la Historical MSS. Commission), qui établit que Swift avait prêté à Lord Oxford son « édition in-folio de Shakespeare ». Cf. Ball, vol. III, p. 451. Tout ceci détruit irréfutablement la légende si souvent répétée jusqu'ici que Swift ignorait profondément le grand poète. Cette légende semble s'être fondée sur ce passage de la lettre de Swift à Gay (20 nov. 1729) : « I have heard of the Wife of Bath; I think in Shakespeare », où Elwin (ed. of Pope, VII, 167 cité par Ball), et d'autres, ont vu une méprise grossière et où il ne faut voir qu'une boutade, continuée encore par la phrase qui suit : « If you wrote one it is out of my head ». Pour sentir combien Shakespeare était familier à Swift à l'époque où il écrivait le Conte du Tonneau, il suffit de lire la lettre à Tisdall (20 avril 1704) où Swift cite, sans nommer l'auteur et sans crier garde, comme si le passage était universellement connu, ce mot de Fluellen dans Henry V : « save the phrase is a little variations ». Ce « Captain Fluellen », comme toujours l'appelle Swift, est du reste un de ses héros shakespeareiens favoris. Près de quinze ans plus tard, il l'évoque et le cite encore dans une de ses lettres à Lord Harley (17 mai 1718) : « ... and as Captain Fluellen told Harry the Fifth, I am not ashamed of her (i. e. Lady Harley) since she is an honest woman ». Ce sont les pièces historiques, les « Henries », les « Richards », qu'il cite le plus fréquemment, mais beaucoup d'autres pièces encore, Jules César, le Winter's Tale, King Lear, sans compter celles dont ses citations écrites ne nous sont point parvenues, étaient présentes à sa mémoire.

¹ Swift joue assez lourdement sur les mots de « surface », de « reflet » et sur celui de « Mercure », synonyme, à son époque, de légèreté d'esprit. (Les miroirs des anciens étant en bronze se contentaient de refléter les choses par la vertu de leur propre surface et sans recourir même à l'aide du mercure. Cf. Guthkelch et Smith, p. 43.

² Le premier principe est qu'un critique n'ayant besoin d'avoir rien appris sa première œuvre est certainement sa meilleure.

— pour finir: « Un vrai critique pendant qu'il lit un livre, est comme un chien à un festin, dont les pensées et l'appétit sont tout entiers fixés sur ce que les convives jettent sous la table et qui par conséquent risque fort de grogner le plus lorsqu'il y a le moins d'os à ronger. » Ainsi, au moment où cette dissertation littéraire qu'est la Digression sur les critiques, semble se mouler le plus exactement sur des modèles récents (ici même sur l'Examen de Boyle¹) et que son intérêt pour nous semble languir, survient fort heureusement un des thèmes les plus instinctifs à Swift et le mythe animal rachète les excès voulus, mais cependant tolérés parfois avec une complaisance à demi-passive, du pédantisme dogmatique. Swift s'est si vivement intéressé à cette querelle qu'il méprise et a si bien joué ce rôle pour lequel il ne se sentait pas fait qu'il est sur le point parfois de se laisser prendre à cette conspiration des circonstances, des préjugés de ses amis et de sa trop bonne volonté. Le joug qui pesait sur lui dans la Bataille des Livres se fait sentir encore dans les « Digressions », mais de manière déjà plus intermittente et plus légère, car il n'est plus renforcé par les entraves de l'allégorie: Swift y attaque plus librement tous les pédants à la fois, sans respecter aussi étroitement les frontières des deux pays ennemis. La première Digression surtout généralise le problème avec un bonheur particulier et transforme en une force réelle ce qui avait été principalement une contrainte: la haine du pédantisme, ainsi libérée prend place au cœur du Conte auprès des autres haines inspiratrices et salutaires, se fond avec elles en une exécution unique de toute insincérité théâtrale, en même temps qu'elle recouvre un mode d'expression proprement swiftien.

¹ Dans l'énumération même des qualités du critique (cf. Guthkelch et Smith, p. 103) et aussi dans la liste que dresse Boyle des caractéristiques du pédant.

CHAPITRE IV

L'ALLÉGORIE. — SES CARACTÈRES GÉNÉRAUX.

Ainsi Swift incorporait un épisode récent de sa vie — celui d'un combat chevaleresque aux côtés de son maître menacé — à une trame déjà pré-existante de pensées et d'actions. Il reliait ce geste affranchisseur à d'autres gestes d'indépendance déjà anciens, ce nouveau développement mythique à une vieille élaboration allégorique qu'il n'avait point abandonnée. Nous avons vu que c'est à son séjour à Trinity qu'il faut en effet faire remonter le schème primitif de l'histoire de Peter, Martin et Jack, Swift le conçut comme une protestation contre l'intransigeance papiste de Jacques II et en faveur du courageux Sharp. Selon Hofmann, les trois premières sections du Conte proprement dit (II, IV, VI) reproduiraient ce schème primitif dont elles ont conservé toute l'ardeur anti-jacobite, tandis que les deux dernières sections (VIII et XI) dirigées surtout contre les Dissidents n'auraient été écrites que beaucoup plus tard, entre 1702 et 1704. Ces conclusions ainsi que nous l'avons rapidement annoncé déjà¹ nous paraissent, plausibles sur certains points et contestables sur d'autres: s'il semble sagace en effet de faire remonter l'origine (et le commencement de la rédaction) du Conte aux années de Trinity, et de tenir compte de l'atmosphère historique de 1702-1703 pour la complète explication de la fin, la division établie par Hofmann paraît peu judicieuse en ce qui concerne la Section VI où Jack tient beaucoup plus de place que Peter déjà oublié, et qui doit être rangée non dans le premier, mais dans le second groupe. En outre, il serait injuste de méconnaître l'influence du séjour à Kilroot de 1695-96 sur le développement du personnage de Jack, influence décisive qui

¹ P. 220-224.

lui permit de prendre corps; dangereux aussi de nier le lien très visible des deux groupes à la fois avec les années de Moor-Park qui ont également nourri ces deux séries de chapitres de souvenirs de lectures précis et de réflexions humanistes, qui ont distribué même plus également entre ces deux groupes les dissertations savantes et philosophiques: l'Éolisme et l'« auriculisme » dans le second, la « philosophie »¹ des habits, très certainement ajoutée, ou du moins développée après coup, dans le premier. Cette œuvre d'« équilibrage » des deux parties semble s'être poursuivie, et sous une autre forme encore, au cours des années de Dublin-Laracor et Londres: Swift paraît alors s'être appliqué à répandre plus également l'humour entre les deux portraits de Peter et de Jack, d'abord en lardant plus copieusement le personnage de Jack, peut-être aussi en égayant de quelques plaisanteries nouvelles² les scènes où paraît Peter, de façon à atténuer un peu ce que la satire sous sa première forme aurait pu avoir de suspect, à son regard nouveau, de « low-churchism ».

Avant de considérer l'allégorie proprement dite (l'histoire des trois frères), il est bon d'accorder un instant au titre lui-même: *A Tale of a Tub*. Ce titre contient en lui une allégorie — en raccourci distincte de l'allégorie principale et susceptible d'une application plus large, recouvrant mieux que celle-ci tout l'ensemble du livre, englobant le récit à la fois et les Digressions, toute l'histoire humoristique et toute la philosophie. Cette expression n'a pas été inventée par Swift, puisqu'elle sert de titre déjà à une pièce de Ben Jonson — sans rapport aucun de thème avec l'ouvrage qui nous intéresse — puisque, hors de l'œuvre de Jonson et avant elle, elle était déjà d'un usage courant. Guthkelch et Smith nous rappellent que Cotgrave l'emploie dans son Dictionnaire avec le sens de sornette, conte à dormir debout, « flim-flam, idle discourse », que c'est dans ce même sens qu'on la trouve employé chez Thomas More, et comme titre encore, dans deux écrits du xvii^e siècle³ ainsi que dans la pièce de Ben Jonson. Swift emploie cette expression dans un sens un peu autre, ou plutôt, dans la Préface, il lui donne la valeur d'un symbole: tout comme les marins, aperce-

¹ La « philosophie », mais non le « thème » des habits. Voir plus loin, page 310 sq.

² Par exemple de celle du « Broomstick » vers la fin de la section II. Voir plus loin, page 331 et note 1.

³ « *A Tale of a Tub or a Gallamaufrey of Merriment* », et « *A Tale of the Tubbs or Romes Master Peice Defeated* ». G. et S., p. XXVI.

vant une baleine, lui jettent un tonneau vide pour la divertir et l'éloigner d'eux, lui, pour divertir la pensée avide et dangereuse des Wits d'aujourd'hui et mettre à l'abri de leurs attaques la religion et l'état, leur jette en pâture cette histoire abracadabrante en attendant que soit construite cette importante Académie où ils trouveront tous un digne emploi à leur débordante activité, où ils pourront à loisir se livrer à leurs études favorites, à la salivation, à la pédérastie, à l'art de lancer des jurons, de faire tourner des toupies et de chevaucher leurs dadas. En rappelant cette coutume ou cette croyance des marins, Swift n'innove pas encore et ne fait que se conformer à une tradition littéraire déjà séculaire¹, mais il fait une application originale de ce symbole, lui donne à la fois une valeur morale et un sens ironique et enclôt ainsi tout l'ouvrage dans un mythe animal qui porte bien le signe de son esprit. Ce titre contient en outre comme une gageure : il fait le simulacre d'avertir les puissances morales du danger auquel les exposent les libre-penseurs et les sceptiques et dissimule sous un geste protecteur une botte traîtresse et un coup meurtrier. Il s'adapte fort bien en conséquence à l'esprit du Conte, qui se condense en lui. Il est plus significatif et plus plein de promesses que le titre simplement descriptif de la « Bataille » des Livres ; il éclaire le lecteur avisé et mystifie le lecteur naïf sur le sens profond de l'allégorie du livre.

A) *Nature de l'allégorie. — Le Problème des Sources.*

Cette allégorie elle-même est bien supérieure à celle de la Bataille. D'abord, sans doute, parce que Swift l'a librement choisie. Puis et surtout, parce qu'elle comporte assez de vraisemblance humaine pour se transformer sans heurt en comédie, pour que l'humoriste qu'était Swift, pût s'y installer et s'y mouvoir à l'aise, y glisser toute la substance vivante de son observation. Cette histoire de Peter, Martin et Jack a tellement plu à Swift qu'il a su la faire sienne ; le frêle thème emprunté à d'autres est devenu entre ses mains une originale et luxuriante création, son invention propre. Et les cinq chapitres où se déroule le récit font au milieu de l'ouvrage un tracé lumineux, coloré, en

¹ Qui apparaît par exemple dans la cosmographie de Sebastien Minster, 1544. *L'Historia de Gentibus Septentrionalibus* d'Olaus Magnus, 1555, etc. G. et S. p. XXVII.

face des masses sombres des Digressions; le style de Swift y déploie des qualités tout autres, s'y montre alerte, voire parfois rapide et léger, toujours du moins plein de mouvement, de variété, chargé d'images, concret comme une succession de gestes, égayé de mille drôleries. Nous sentons dans ces pages la jeunesse de Swift, nous les devinons voisines encore des bouffonneries échevelées et impudentes du Tripos¹; elles s'éclairent mieux si l'on songe aux injures et aux horions dont les étudiants de Trinity, ainsi qu'une meute bien en voix et fort allante, poursuivaient le soir les groupes papistes à travers la ville, ou bien aux quolibets et aux lardons qu'ils faisaient pleuvoir sans charité sur les épaules roturières des presbytériens. Sans doute, le portrait de Jack fut élaboré plus tard, et Swift ne connut guère le personnage avec quelque intimité qu'après Kilroot, mais l'atmosphère batailleuse et juvénile de Trinity n'a jamais complètement cessé de flotter aux alentours du Conte. C'est pourquoi l'originalité de l'histoire des trois frères souffre assez peu de l'étude des « sources ». Plus on confronte au contraire l'œuvre de Swift avec les fragments auxquels on veut l'apparenter (fragments quelquefois réduits à de pauvres paragraphes ou à de simples phrases) plus cette originalité se manifeste. Examinons brièvement, mais sous tous ses aspects essentiels, chacune de ces sources alléguées, dont Guthkelch et Smith font un dénombrement qui passe pour complet (bien qu'il soit indéfiniment extensible) et dont ils déterminent avec un soin scrupuleux les rapports thématiques avec le Conte. Avant de revenir au sermon de Sharp, prenons une à une les autres accusations de plagiat portées contre Swift. Et d'abord celles de Wotton², les plus anciennes. Vers le fin de ses Observations, Wotton ajoute à tous ses griefs cette dénonciation: « Avant d'abandonner cet auteur, qui qu'il soit, je dois faire observer que ses traits d'esprit, en maint endroit, ne sont pas de lui. Les personnages de sa farce, Peter, Martin et Jack sont empruntés avec leurs noms à une lettre écrite par le défunt et spirituel Duc de Buckingham concernant la « Raison Humaine » de Mart. Clifford, et les bouffonneries de Peter sur la Transsubstantiation sont prises dans la 'Conférence avec un Prêtre Irlandais' du même Duc de Buckingham, seulement ici le pain est changé en mouton et en vin, afin de corser la plaisanterie, tandis que dans la 'conférence' l'on a un bouchon

¹ Même si Swift n'y collabora nullement. Cf. p. 129.

² Wotton's Observations. Ed. Guthkelch et Smith du Tale of a Tub, page 323.

changé en cheval. Mais les mouvements de surprise d'un côté et les solennelles protestations de l'autre, sont par ailleurs exactement les mêmes. » L'accusation n'est pas sans une apparence de fondement : le passage visé de la lettre de Buckingham à Clifford contient bien une évocation rapide des trois personnages du Conte, mais si rapide qu'ils n'ont le temps de proférer un mot ni d'ébaucher un geste ¹. D'autre part le dialogue entre « sa Grâce George, Duc de Buckingham et le Père Fitzgerald, prêtre irlandais » ² contient bien aussi le passage auquel Wotton fait allusion : Buckingham qui ne parvient qu'à passer pour un fou aux yeux du prêtre catholique en voulant lui faire croire que le bouchon de la bouteille est un cheval rappelle à son interlocuteur un moment plus tard, quand celui-ci veut lui expliquer la Transsubstantiation, qu'il ne raisonne pas autrement. Il y a bien une analogie générale de conception entre ce passage et la section IV du Conte du Tonneau. Et cependant Swift dans son Apologie oppose un démenti formel à Wotton, et les faits historiques semblent donner raison à Swift puisque ces deux écrits de Buckingham (mort deouis 1687) ne furent publiés qu'en 1705, un an après la publication du *Tale of a Tub*. Il est vrai que cette publication avait été préparée, nous dit la Préface « by the late ingenious Mr. Tho. Brown » ³, et que ce Mr. Brown, qui venait de mourir en 1704, n'était autre que le célèbre « Tom Brown », l'auteur des « Amusements serious et comical » dont Swift nous apprend lui-même ⁴ qu'il avait été « l'ami intime ». Il eût donc pu, entre les mains du vieil humoriste, voir le manuscrit de Buckingham, mais alors les noms auraient été par lui adoptés tardivement, comme après-coup, postérieurement à son expérience de Dublin et celle de Kilroot, au moment où il avait doué déjà les personnages de leurs traits caractéristiques. Et en ce cas pourquoi ses si vives

¹ « For when the first heat once was over, and considering men began to reflect that the reformation offer'd nothing but Words, that it gave no entire freedom to consciences and enquiries, they saw no satisfactory motiv of quitting their old Mumpsimus for a new Sumpsimus and cou'd find no real advantage in withdrawing from father Peter to father Martin and father John, since tho' these disclaim'd the infallibility the other usurpt, yet they still, without that Guard, demanded our belief of their doctrines, tho' not less absurd and ridiculous. » (cité par G. et S., p. XXXIX).

² « An account of a conference between his grace George, late Duke of Buckingham, and father Fitzgerald an Irish Priest », publ. in *Buckinghams' Miscellaneous Works*, 1705 (cf. *ibid.*).

³ Cf. Guth. et S., p. XXXIX.

⁴ Cf. *Introd. to Polite convers.*, p. 221 (éd. T. Scott).

dénégations ? Le nom seul aurait-il donc tant d'importance à ses yeux ? Mais ces noms, il pouvait les trouver ailleurs, dans la réalité, l'« actualité » aussi bien que Buckingham lui-même. Cette triple coïncidence, au premier abord si surprenante, se résoud vite, à l'examen, en une seule. Ces noms employés pour désigner les trois églises rivales, il faut remarquer d'abord qu'ils étaient depuis longtemps dans le domaine public et (du moins deux d'entre eux) familiers aux polémistes¹ pour qui ils avaient une valeur symbolique fort commode : dès l'époque d'Élisabeth la fameuse « Épître aux terribles prêtres » de Martin Marprelate² associe déjà en les opposant violemment l'un à l'autre les noms de Peter (et même « Sir Peter » « Sir » n'étant qu'une déformation comique de « Saint ») et de Martin ; le premier désigne génériquement tous les papes, successeurs de St-Pierre, le second simple pseudonyme, couvre de son voile les deux champions du puritanisme radical Udall et Penry) qui se réclament du grand Martin Luther. Quant au nom de Jack, dont la nouveauté parut surprendre à la fois le camp de Wotton et Swift lui-même, il paraît suffisamment indiqué en tant que prénom à la fois de trois grands chefs extrémistes, Calvin, d'abord « Jack the Bald », puis le grand champion et fondateur du presbytérianisme écossais, Knox le batailleur « Knocking Jack of the North » et enfin le chef des anabaptistes, le héros de Munster, Jean Leyde, « Dutch Jack ». Ces trois appellations imagées que Swift emploie vers la fin de sa section VI pour mieux définir Jack, prouvent qu'il pensa à la fois aux trois héros du « bas » protestantisme, mais dans sa conception primitive du Conte, il est probable que ce fut l'idée du Jack écossais qui prédomina, ce Jack immortel dont maint petit presbytérien devait porter le nom à Kilroot et dans les environs. Il semble donc assez naturel que ce nom, aussi suggestif que suggéré par les circonstances, et comportant déjà une nuance de ridicule³ se soit pré-

¹ Swift, dans son Apologie (p. 13), n'est surpris, à propos de la lettre de Buckingham et des noms de ses personnages, que de l'identité du nom de Jack dans les deux écrits, ce nom lui paraissant moins dicté par les circonstances, moins « obvious » que les deux autres.

² Cf. l'éd. Edw. Arber : *Martin Marprelate, The Epistle* (« The English Scholar's Library », 1880, n° XI) et l'« *Introductory Sketch to the Martin Marprelate Controversy* » du même auteur, n° 8 de la même série. Voir aussi l'étude de G. Bonnard : « *La Controverse de Martin Marprelate, 1588-1590* » Lausanne, 1916.

³ Il y déjà le sens de *sot*, *niais* dans Martin Marprelate où il désigne entre autres Dr John Bridges, Dean of Salisbury, le champion de la hiérarchie épiscopaliennne. Cf. Bonnard, loc. cit., p. 30 et M. M., éd. Arber, p. 20.

senté non seulement à l'esprit de Swift, mais aussi à la pensée de Buckingham, sans qu'il faille recourir pour expliquer la coïncidence à une entente préalable ou à un phénomène de transmission. Pour ce qui est de la seconde coïncidence — l'analogie des variations comiques sur le thème de la transsubstantiation — il faut remarquer d'abord qu'il n'y a que parallélisme et non ressemblance étroite, entre les deux motifs: au lieu du grossier « gab » du Père Fitzgerald (que le bouchon est un cheval), Swift nous offre, de la part de Peter, des impostures déjà mieux adaptées à la crédulité des timides et empreintes d'une astuce plus savoureuse. Pour ce qui subsiste encore de ressemblance entre les deux récits, il semble bien que la nature du sujet suffise à l'expliquer, car l'idée seule de transmutation évoque irrésistiblement des idées de prestidigitation et de tours de passe-passe. Wotton eût pu, avec autant de vraisemblance, accuser Swift de plagier des bateleurs forains ou des esprits forts de village, se livrant après boire à d'irrévérencieux propos sur de trop canoniques questions.

Après Wotton, ce fut Voltaire qui refit pour son propre compte la découverte des Sources du *Tale of a Tub*, et il se trouve que ces sources, non moins évidentes et non moins uniques que les premières, sont cependant toutes différentes. Dans sa vingt-deuxième « Lettre anglaise ¹ », Voltaire, vif admirateur pourtant de l'œuvre de Swift, déclare que: « ce fameux Conte du Tonneau est une imitation de l'ancien conte des Trois Anneaux indiscernables qu'un père légua à ses trois enfants. Ces trois Anneaux étaient la Religion Juive, la Chrétienne et la Mahométane. C'est encore une imitation de l'Histoire de Méro et d'Enégu, par Fontenelle. Méro était l'anagramme de Rome et Enégu celle de Genève. Ce sont deux sœurs qui prétendent à la succession du Royaume de leur père. Méro règne la première. Fontenelle la représente comme une sorcière qui escamotait le pain et qui faisait des conjurations avec des cadavres. C'est là précisément le Milord Pierre de Swift qui présente un morceau de pain à ses deux frères et qui leur dit: Voilà d'excellent vin de Bourgogne, mes amis; voilà des perdrix d'un fumet admirable. Le même Milord Pierre dans Swift joue en tout le rôle que Méro joue dans Fontenelle. Ainsi

¹ Le passage n'apparaît que dans l'édition de 1756 (première collection des œuvres complètes, publiée à Genève) et dans l'édition de Kehl, 1784 et 1785-89. Cf. Lanson, édit. crit. des « Lettres philosophiques », Paris, 1909, vol. II, p. 136.

presque tout est imitation. L'idée des Lettres Persanes est prise dans celle de l'Espion Turc. Le Boiardo a imité le Pulci, l'Arioste a imité le Boiardo. Les esprits les plus originaux empruntent les uns des autres». Voltaire, en donnant à sa remarque une portée générale en amoindrit l'effet : tout en littérature est commun à tous, aucune idée n'est à personne, Swift n'est ni plus coupable ni moins original que mille autres imitateurs. Cependant le mot d'« imitation » répété deux fois ici à bon escient mérite un commentaire. Si Voltaire s' imagine que Swift, brusquement illuminé au cours d'une lecture par les deux passages par lui mentionnés, prit aussitôt la résolution, en homme de lettres avisé, de mettre à profit la suggestion et d'exécuter un nouvel ouvrage sur ce thème fécond, il se trompe certainement, car nous savons déjà que la genèse swiftienne du Conte fut autre ; il faudrait du reste, en ce cas, que l'analogie de conception pût se vérifier à la fois dans les détails et dans l'ensemble, que la correspondance fût suffisamment profonde et complète, ce qu'elle n'est point. La ressemblance avec l'apologie de Boccace reste lointaine, puisque les trois religions sont différentes, puisque le litige porte, non sur la validité du Testament et l'usage qu'il faut en faire, mais sur la valeur relative des trois anneaux dont chacun s' imagine (et dont l'un cependant demeure) supérieur aux deux autres¹ ; c'est Lessing, et non pas Swift qui sera l'héritier véritable de Boccace, c'est lui qui, dans son Nathan le Sage, adoptera directement la fable symbolique des Trois Anneaux. La ressemblance avec l'histoire de Méro et d'Enégu de Fontenelle² est certes plus précise, puisque Fontenelle comme Swift nous conte la

¹ Dans Boccace (*Décameron-Giornata prima, Novella Terza*), il s'agit de trois anneaux légués par un père qui aime également ses trois fils et qui tient expressément, avant de mourir, à ce qu'aucune différence ne puisse jamais être discernée entre les anneaux. Ceux-ci ne sont pourtant pas identiques, puisque l'un d'eux est antérieur aux deux autres et d'origine différente ; mais le père a lui-même trompé ses fils en leur répétant à chacun, dans des circonstances différentes (un seul d'entre eux seulement étant le possesseur de l'anneau véritable, gage de l'héritage total), des paroles absolument identiques. Le ressort psychologique de l'action est donc tout autre : il réside dans les actes abolis d'un personnage disparu : l'apologue de Boccace est inadaptable à la comédie.

² Swift a pu connaître le Conte de Fontenelle, ainsi que le font observer Guthkelch et Smith, au moment où il élaborait le plan de son conte à lui, car l'Histoire de Méro et d'Enégu fut publiée en janvier 1686 dans les « *Nouvelles de la République des lettres* » de Bayle (art. X, p. 88-92) et peu après en volume. Swift put fort bien le voir sur les rayons de la bibliothèque de Temple, qui aimait et recevait les nouveautés françaises.

rivalité de Rome et de l'église réformée, que l'un et l'autre décrivent à plaisir les corruptions papistes et emploient pour figurer la transsubstantiation¹ des procédés analogues, mais il n'y a dans Fontenelle que deux personnages au lieu de trois et les épisodes de la lutte sont fort différents². Rien enfin dans cette seconde « source », pas plus que dans la première qui annonce la si heureuse invention des habits d'où dérivent toute la vie dramatique et tout le charme du Conte, Swift a pu lire l'histoire de Fontenelle et l'Apologue du Décaméron a pu lui parvenir par des voies diverses, mais il n'y a de traces positives dans le Conte du Tonneau ni de l'un ni de l'autre de ces deux écrits ; les allégations de Voltaire ne sont guère plus convaincantes

¹ Le récit de Fontenelle demeure assez abstrait et pauvre en détails : « Mréo avait retranché la moitié de ce que donnaient les autres reines (les jours de festin), bien plus, le pain était sous son règne d'un prix excessif dans toute l'Isle, et l'on ne savait ce qu'il était devenu, si ce n'est qu'on accusait de certains magiciens qu'elle avait à ses gages de le faire périr avec des paroles ». C'est là tout ce qu'il contient sur la transsubstantiation ; rien qui puisse suggérer ou faire prévoir la scène animée et la mimique expressive de la section IV du Conte.

² Les épisodes de la lutte, dans Fontenelle, sont à peine esquissés et ne ressemblent en rien du reste aux démêlés de Peter avec ses frères (moins encore aux relations tour à tour touchantes ou piquantes entre Martin et Jack après leur rupture avec l'ainé, dont la lettre de Batavia ne peut offrir la contre-partie). Le seul de ces épisodes qui reçoive un rudiment d'exposition est le suivant : « on voit pourtant que Mréo l'emportera. Il n'y a pas longtemps qu'elle a surpris dans des endroits fort difficiles une partie de l'armée d'Eenégü et en a exigé le serment de fidélité ». Allusion évidente à la révocation de l'Edit de Nantes qui avait eu lieu l'année précédente, 1685. Le reste du récit de Fontenelle ne consiste que dans l'exposé des rumeurs adverses qui courent sur le compte des rivales : si Eenégü ressemble davantage à Mliséo (Solime : Jérusalem), la reine défunte, elle ne peut réussir par contre à faire croire à sa naissance légitime. « (Eenégü) contait aussi une histoire de sa naissance par laquelle elle se trouvait fille légitime de Mliséo, mais c'était une histoire presque incroyable et pareille à peu près à celle du Conte de S. Geran dont on a tant parlé dans notre Europe ». Cette histoire de Bernard de la Guiche, comte de Saint-Géran et de la Palice, qui avait dû soutenir un long procès, terminé en sa faveur en 1666, pour prouver sa naissance, avait en effet défrayé beaucoup de conversations, et le rapprochement fait ici par Fontenelle doit marquer sans doute un certain scepticisme. Il ne veut point paraître trop fervent pour la cause des réformés et préfère adopter une attitude philosophique et détachée. Aussi ne termine-t-il point son histoire et promet-il simplement aux lecteurs des « Nouvelles » de leur « apprendre l'année prochaine le succès de cette guerre, puisqu'ils aiment assez l'histoire pour ne pas négliger celle de ces Païs barbares dont les mœurs et les coutumes sont si étranges ».

que celles de Wotton, quoique historiquement déjà plus plausibles; mais elles soulignent surtout ce qu'il y a d'universel dans la matière même du Conte, elles en dégagent ce qui appartient à la littérature, non seulement de l'Europe et de l'époque de la Réforme, mais du Moyen-Age et de tout le monde méditerranéen, puisque les Contes de Boccace opèrent déjà la fusion de traditions littéraires extrêmement diverses et où l'Orient tient une large place¹. Aussi n'est-il pas surprenant que la critique moderne² ait tenté d'ajouter à la liste des sources du Tale of a Tub un traité de théologie du IV^e siècle, le *De Schismate Donastitorum* de Saint Optat, évêque de Milève en Numidie, où en effet, dans une comparaison en manière de parabole, le Père de l'Église d'Orient, montre la nécessité où était le Christ de laisser, comme un père à ses fils avant de mourir, un exposé écrit de ses volontés: «il transfère ainsi sa volonté de son cœur agonisant à des tables durables. Et si quelque contestation surgit ensuite entre les frères, ceux-ci doivent, non point se rendre sur la tombe de leur père, mais quérir le testament; et celui qui repose dans sa tombe parle silencieusement du fond des tables... » Voilà bien, complète et nette, l'idée du Testament, et il n'est pas du tout impossible que Swift, au cours de ses mille lectures, ait jeté les yeux sur ce passage. Plutôt à Moor-Park du reste qu'à Trinity, car c'est à Moor-Park qu'il semble avoir lu méthodiquement les Pères grecs et latins. Mais même s'il devait à Saint Optat l'idée du Testament, il ne lui devrait qu'une part infime du sujet du Conte, car ce qui importe ce sont les querelles des frères, et non la loi commune écrite dans les tables.

En réalité, ni Saint Optat, ni Boccace, ni Fontenelle, ni Buckingham n'ont eu le privilège exclusif de la découverte du « thème »; on ne trouve chez eux tous, sous des formes diverses, que l'idée commune d'un conflit entre des doctrines différentes issues d'une origine unique. Et cet élément commun est au fond extrêmement ténu; il paraît tenir à la nature même du sujet. Comment parler de dissensions religieuses au sein d'une même foi sans songer inévitablement à une discorde fraternelle en l'absence du père? L'image du partage d'un patrimoine dut particulièrement être courante dans les sermons et dans

¹ Sur les sources de Boccace, voir A. C. Lee: «The Decameron, its sources and analogues», Marcus Landau: «Die Quellen des Dekameron», cités par Guthkelch et Smith ainsi que Gaston Paris (Poésie du moyen âge) et l'édition J. G. Robertson du Nathan der Weise, de Lessing.

² Ce rapprochement fut fait dans les «Notes and Queries», July 4, 1863, cité par Guthkelch et Smith, p. XXXVII.

la littérature pamphlétaire à l'époque qui suivit la Réforme, à une époque où la question qui se posait sans cesse devant les esprits en présence de tant de religions rivales, anciennes et nouvelles, était une question de priorité, de plus ou moins grande légitimité, de descendance plus ou moins directe du Christianisme primitif. Sharp ne fut pas sans doute le premier à employer ce symbole, mais il eut le mérite d'élaborer déjà la parabole, de lui donner une couleur anglaise, à la fois familière et vive; il en fit en raccourci une pièce rustique, un drame terrien et le sermon tout entier eut le rare privilège de causer la persécution du prédicateur, rendant ainsi immédiatement célèbre cette image emblématique et lumineuse. C'est sous cette forme, si actuelle, si vivante, d'emblème des souffrances anglicanes qu'elle parvint d'abord à Swift et qu'elle le frappa de manière décisive; point n'est besoin de chercher ailleurs, dans des recoins littéraires obscurs, ou dans des coïncidences peu vraisemblables, l'origine véritable d'un livre qui fut d'abord une œuvre instinctive, une action.

b) L'originalité de l'allégorie: l'esthétomorphisme.

Lorsqu'après s'être attardé sur ces « sources » on aborde le récit de Swift, on est frappé par son naturel, son abondance alerte et aisée, par son attrait humoristique. Impression peut-être trop « unilatérale », dépendant peut-être du point de départ autant que du point d'arrivée, susceptible d'égarer un peu notre jugement ou de nous conduire à des exagérations — et demandant comme correctif et contrepoids une impression inverse, en prenant par exemple avant d'arriver au Conte du Tonneau, un point de départ aussi lumineux et gai que le John Bull d'Arbuthnot — impression réelle cependant et qui doit contenir une part inéliminable de vérité. Le Conte du Tonneau se lit avidement, tient notre esprit en haleine, nous fait franchir aisément dans le corps du récit ces sortes de « sous-digressions » telles que le passage sur le culte du Dieu-Tailleur ou la dissertation sur l'Éolisme qui ont pour objet de relier les épisodes à la philosophie de l'ensemble, de relier le récit aux « Digressions » proprement dites. Swift fait ainsi alterner, d'étape en étape, les heures de marche rapide et joyeuse avec les haltes graves aux sombres tournants de la route ou au bord de brusques abîmes. Mais la cadence de la marche est entraînante

et il est difficile de lui résister. Le récit se déroule sur un rythme humoristique, qui apparaît non seulement aux transitions, aux changements de scènes et de tableaux, mais partout, dans tout portrait ou description, dans la texture de chaque phrase. L'humour est la grande nouveauté apportée par Swift à cette littérature symbolique, car la raillerie de Fontenelle avait encore quelque chose de trop abstrait, de trop guindé aussi, par l'attitude de juge et de philosophe ostensiblement adoptée par l'auteur. Fontenelle a l'«esprit» du polémiste et non l'humour du conteur; c'est l'idée, l'argument, la pointe qui l'intéresse, non le fait matériel, rugueux et rude, cachant sous une enveloppe grossière et nue une riche substance. Ses «magiciens... font périr (le pain) avec des paroles», sa Reine Méro fait «arranger en grande cérémonie» ses «cadavres» dans la «salle»: images élémentaires et ternes, évocations pauvres, qui ne valent et se justifient que par l'idée critique qu'elles abritent. Qu'il y a loin d'elles aux gestes si variés et si humains, à la mimique tour à tour risible et inquiétante, aux paroles chargées de secrets mobiles et d'intentions dissimulées que nous voyons ou entendons à la table de Peter et de ses frères, à la Section IV du Conte. Swift le premier est tout à fait à l'aise dans la transposition, qui demeure sans effort d'un bout à l'autre du récit. A quoi tiennent cette aisance, ce naturel, si sensibles dès la première page?

C'est du thème des habits que provient son originalité. Esquisse d'une histoire antéswiftienne de ce thème.

Si Swift avait opté pour le Symbole des trois anneaux, il se fût condamné à moraliser, à observer du commencement à la fin un ton sérieux, une attitude édifiante — redoutable piège, mais dans lequel son instinct d'humoriste et de railleur ne pouvait le laisser choir; — s'il avait, à la manière de Sharp, gardé la fiction d'un partage de terres, il eût inévitablement glissé vers la comédie bourgeoise (à la manière de «John Bull») à laquelle son génie de satiriste, épris de contrastes accusés, de heurts, d'exagérations, de déformations caricaturales, se serait assez mal adapté, car il lui manquait pour cela la légèreté de main d'Arbuthnot, son indulgente moquerie, ainsi que son sens des détails intimes de la vie, — mais il a trouvé une source de comique bien plus en harmonie avec sa nature, pour lui plus abondante et d'une utilisation plus facile, dans la fiction des habits. Invention

géniale, qui est son bien propre. Les habits sont par nature des objets comiques, même quand ils ne sont ni ridicules défroques, ni travestissements d'Arlequins; ils sont toujours, même quand ils ont le plus de grâce seyante, un déguisement; ils sont comme une seconde peau qui dissimule la première. — Quand Swift aperçut-il tout le riche contenu de cette image? Fut-ce dès les jours de Trinity, en méditant sur la parabole de Sharp et la transformant aussitôt dans le sens d'une fantaisie juvénile, ou plus tard seulement, à Moor-Park peut-être, à la lecture de quelque plaisant livre, plein de burlesques conceptions? Nous ne le saurons sans doute jamais, et il est regrettable que Waring ou les informateurs de D^r Lyon, lorsqu'ils jetèrent un regard indiscret sur le manuscrit, à Trinity, n'aient pu se rendre compte de la physionomie du livre ou ne s'en soient plus assez souvenu lorsqu'ils firent leur confidence. Mais le Conte, sous la forme où nous le possédons, s'est si bien, et dès le commencement, incorporé cette fiction, qu'il n'existerait plus sans elle. Elle en est à la fois le squelette et l'organe le plus vital, elle diffuse dans toutes ses parties le mouvement, et comme le sang, de la pensée. Toutes les idées essentielles, de frivolités humaines de vanités, d'illusions se combinent à elle, ne font qu'un avec elle, et c'est elle aussi qui contient tous les ressorts de l'action, l'impudence de Peter et l'humilité rageuse et grotesque de Jack. Double concept, à la fois image et idée, aussi philosophique que pittoresque, aussi pleine de drôleries que riche en matière morale. Motif privilégié, qui n'est pas un produit isolé de l'imagination de Swift, mais qui s'amalgame à toute sa pensée, qui la résume et la condense en lui. Nous verrons comme il se transmue, aux instants graves, en mythe animal, renouvelant ainsi sa force et la décuplant. Il exprime le meilleur de l'esprit de Swift, parce qu'il lui appartient en propre, qu'il est né de lui.

Ce n'est pas cependant qu'il faille renoncer à s'en expliquer l'origine: l'invention de Swift a consisté surtout à mettre ce thème à sa place, à la place la plus centrale, à tirer de lui toute les ressources qu'il contenait; mais il serait téméraire, certes, d'affirmer que cette idée fondamentale sortit tout armée de son cerveau, vierge de toute influence, étrangère à tout souvenir de lecture. S'il est difficile d'apporter des précisions sur la genèse swiftienne de cette idée¹, il est possible du moins d'en rechercher les germes épars dans l'atmos-

¹ Question que néglige entièrement la savante introduction de Guthkelch et de Smith.

phère intellectuelle de Swift, celle surtout que lui composèrent ses livres favoris. Dans cette conception, dans cet « esthétomorphisme » il faut distinguer plusieurs éléments. Il y faut voir, d'une part, une simple tendance métaphorique (et poétique) du langage, dont l'effet est de considérer des qualités abstraites et surtout les sentiments humains comme un « vêtement » de l'âme; tendance très ancienne, vieille sans doute comme le monde, et particulièrement orientale et biblique: « Je vêtirai de honte ses ennemis »... « j'habillerai aussi ses prêtres de salut »... ¹, le « Seigneur est vêtu de majesté »... ², ...« et il s'habilla de malédiction » ³... etc. Le style de l'ancien Testament, familier à Swift, n'est pas sans avoir laissé son empreinte sur son imagination. Il y a d'autre part et surtout dans la philosophie des habits de Swift une conception satirique, un adamisme ironique auquel il s'est plaisamment converti. Là encore il innove, sans être le premier. Les facéties et quolibets sur les habits et faiseurs d'habits remontent eux aussi, vraisemblablement, à une vénérable antiquité et il y aurait sur ce point de curieuses recherches à faire. La littérature épigrammatique grecque et latine en fournirait sans doute nombre d'exemples, ainsi que les malicieuses « énigmes » du Moyen-âge ⁴, mais c'est surtout à l'époque de la Renaissance, prototype de ce thème, que ce goût paraît avoir particulièrement fleuri. Nous rappelions naguère, à propos de la Digression sur les Critiques, les plaisanteries de Falstaff sur les tailleurs; il y a d'autres passages encore dans Shakespeare qui contiennent des réflexions piquantes ou profondes sur ce sujet, par exemple le mot de Lafeu sur ce hâbleur et grotesque fat qu'est Parolles: « L'âme de cet homme, ce sont ses habits » ⁵. L'importance attachée alors par les grands seigneurs ou leurs émules, en Angleterre comme en France et ailleurs, au luxe des vêtements et de la parure, explique la réaction des moralistes et la multiplicité des allusions satiriques chez les auteurs du temps. — Cette aversion pour les élégances vestimentaires a peut-être aussi une autre origine ⁶ toute religieuse

¹ Psaumes 132, 18 et 16.

² Psaumes 93, 1.

³ Psaumes 109, 18.

⁴ Par exemple l'Enigme 62 du « Codex Exoniensis »: la « Chemise » (où c'est surtout le côté licencieux et grivois de la question qui apparaît), etc.

⁵ All's well that ends well II, v. 49, cité par Guthkelch et Smith, p. 79, note.

⁶ Nous sommes redevables de cette importante suggestion à M. Emile Legoules que nous remercions vivement.

et puritaine, puisque le non-conformisme naquit en substance¹ de la haine des surplis et des bonnets carrés dont les « Avertissements » de l'Archevêque Parker, en 1566, avaient, sur les instances de la Reine, rendu le port obligatoire dans les cérémonies de l'Église anglicane. La première résistance des Puritains avait ainsi eu pour cause les « pèlerines de linon », les « larges manches » flottantes et les « capuchons de taffetas »² qui leur apparaissaient comme autant de superstitions vivantes : « idolatrous gear »³. Ce sentiment demeura profond chez les Dissidents, mais dans la première œuvre vraiment littéraire que fit surgir la controverse religieuse, l'Épître aux Terribles Prêtres de Martin Marprelate, n'apparaît guère que sous la forme d'une seule anecdote narquoise (celle du bonnet carré de l'évêque emporté comme un fromage par le chien de son hôte). Marvell, le caustique défenseur du Puritanisme, crayonne dans son « Mr. Minauteur ou le Théologien à la mode »⁴ une silhouette symbolique fort divertissante où les vêtements sacerdotaux du clergé anglican représentent avec leurs plis, leur tuyautage et leurs battements d'ailes toute la frivole et profane superfluité du dogme et des rites officiels : « il se mit à l'œuvre, sans oublier de se renforcer d'abord de tout ce que lui offre la garde-robe de son ministère, tant parce que, tout son esprit se réduisant à ses habits il tenait à les avoir tous sur lui, que dans l'espoir de paraître plus formidable une fois attifé de tous ses falbalas ecclésiastiques »⁵...

¹ Voir par exemple l'étude autorisée de W. B. Selbie : « Non conformity, its origin and progress », chap. I et II et le livre de G. Bonnard : *La controverse de Martin Marprelate* (Lausanne, 1916), introd. p. 4.

² Ce sont les expressions mêmes des « Constitutions and Canons Ecclesiastical » du Synode de 1603, art. LXXIV : *Decency of apparel enjoined to ministers : All Deans..., Archdeacons... Batchelors in Divinity shall usually wear Gowns with standing collars, and sleeves strait at the hands or wide Sleeves as is used in the Universities, with Hoods or Tippetts of Silk or Sarcenet and square Caps.*

³ Expression employée par les Puritains londoniens de Plumbers Hall au cours de leur défense devant l'archevêque Grindal. Cf. Selbie, loc. cit., page 34.

⁴ *Mr. Smirke or the Divine in Mode* ; ed. Grosart, p. 12.

⁵ *Ibid.* : *Yet to work he fell, not omitting first to sum himself up in the whole wardrobe of his function ; as well because his wit consisting wholly in dresse, he would (and 'twas his concernment to) have it all about him : as to the end that being huff'd up in all his ecclesiastical fluster, he might appear more formidable, and in the pride of his heart and habit out, boniface an humble Moderator. So that there was more to do in equipping of Mr. Smirke then there is about Doriman, and the Divine in Mode might have vyed with*

Idée déjà plus intéressante, car ce que nous recherchons ici, ce ne sont pas de simples traits réprobateurs, il faut encore qu'il s'y mêle une interprétation philosophique ou ironique de ces gestes humains. Montaigne qui revient sur ce propos en plusieurs de ses Essais¹ ne fait guère que montrer l'artificialité du vêtement qui ne devrait varier que selon le climat, l'absurdité de la mode qui vise beaucoup plus à frapper les yeux par des « attirails bigarrés » qu'à protéger notre corps contre les intempéries ; il cherche néanmoins à expliquer chez l'homme le sot amour des ornements, contre lequel les lois somptuaires sont impuissantes, par le désir d'imiter les grands et par un engouement irraisonné pour la nouveauté et le changement. Et il a ce mot, suggestif pour ramener l'homme à l'humilité : « il le fault mettre en chemise »². Mais Rabelais, dans un seul des chapitres de son Pantagruel³, et bien qu'abordant le sujet par un biais très particulier, approche beaucoup plus déjà d'un esthétomorphisme universel, fécond par son humour même. En Angleterre encore, un peu plus tard, aux plus beaux jours du Puritanisme, Butler montrera dans son Hudi-

Sir Fopling Flutter. The vestry and the tiring-roome were both exhausted, and 'tis hard to say whether there were more attendants toward the composing of himself, or of his pamphlet.

¹ Livre I, ch. XXII. De la coustume..., I, ch. XXXV. De l'usage de se vêtir, I, ch. XLIII. Des lois somptuaires.

² Apol. de Raymond de Sebonde.

³ Livre III, chap. VIII : Comment la braguette est première pièce de harnois entre gens de guerre. ...« Voyez comment nature, voulant les plantes, arbres, arbrisseaulx, herbes et zoophytes une fois par elle créés, perpetuer et durer en toute succession de temps, sans jamais de perir les especes, encores que les individus périssent, curieusement arma leurs germes et semences, esquelles consiste icelle perpetuité ; et les a munis et couvers par admirable industrie des gousses, vagires, festz, noyautx, calicules, coques, espiz, pappes, escorcés, echines poignans, qui leur sont comme belles et fortes braguettes naturelles. L'exemple y est manifeste en pois, felbves, faseolz, noix, alberges, cotton, colocyathes, bleds, pavots, citrons, chas-taignes, toutes plantes generalement, esquelles voyons apertement le germe et la semence plus estre couverte, munie et armée qu'autre partie d'icelles. — Ainsi ne pouvent nature à la perpetuité de l'humain genre. Ains créa l'homme nud, tendre, fragile, sans armes ne offensives ne defensives, en estat d'innocente et premier aage d'or : comme animant, non plante ; comme animant, dis-je, né à paix non à guerre ; animant né à jouissance mirifique et tous fruitz et plantes vegetables ; animant né à domination pacifique sur toutes bestes ».

bras¹ le symbolisme burlesque du vêtement et l'hypocrisie révélatrice de la mise et des détails de la toilette. Mais nul peut-être n'esquissa aussi complètement avant Swift une philosophie des habits que Dekker dans son *Abécédaire des Dupes*²; avec une verve et une fantaisie rabelaisiennes en même temps qu'avec une vigueur satirique qui fait déjà par instants songer à Swift, l'auteur dramatique devenu essayiste raille chez ses contemporains, les beaux damerets Élisabéthains, la recherche éhontée d'une élégance féminine et la manie des fanfreluches étrangères: « Les beaux habits sont les harnais richement brodés de l'orgueil, et la bonne chère la racine d'éryngé de la gloutonnerie, de sorte que les flancs somptueux et les ventres débordants sont les chevaux de carrosse de deux des sept péchés capitaux, et sur le coffre de ce carrosse sont assises ainsi que des chambrières la Luxure et la Paresse. Les tailleurs et les cuisiniers, par le fait seul de leur état, mettent donc leur âme en fâcheuse posture, car leurs deux métiers sont les supports de ce couple de péchés. L'un invente des modes plus excentriques que toutes celles qui sont portées en France depuis qu'on posa la première pierre de ce pays, l'autre des plats plus voluptueux et épicuriens qu'on n'en servit jamais à la table de Gallonius. Est-ce que l'homme (croyez-vous), n'a été jeté dans les tourments de ce monde pour rien d'autre que d'employer sa vie à la recherche de pourpoints à baleines dans Burchin lane ou de pâtés de langues de rossignol dans la cuisine d'Héliogabale? Non, non, le premier costume que porta homme mortel

¹ La barbe de Hudibras suit les fluctuations politiques de son temps, tour à tour taillée élégamment en pointe, à la mode des cavaliers, s'étalant en ample broussaille comme celle d'un cordelier, ou s'offrant en sacrifice à la cause des Têtes rondes. Son pourpoint et son haut de chausses sont l'un en buffle indéchirable et l'autre en drap grossier d'une antiquité vénérable: ces deux vêtements lui servent de garde-manger, sont bourrés de boudin et de fromage que grignotent les souris. Butler satirise aussi de manière fort piquante la gent elle-même des Tailleurs, en faisant de Ralph, l'écuyer fidèle de Hudibras un ancien « chevalier aux jambes croisées » (cross-legged knight) qui s'était distingué autrefois dans l'échoppe sartoriale par une lutte héroïque contre le « cannibale sanguinaire » et par sa connaissance familière de l'« enfer » (l'« œil » des tailleurs où ils enferment les rognures de draps et restes de coupons) (Hud. I, 1, 470-80).

² *The Gull's Horn Booke*, publ. en 1609. Cf. Ed. Grosart, 1881. (Non dramatic works of Dekker). Rien ne prouve, bien entendu, que Swift ait lu cet ouvrage: jamais il ne mentionne Dekker, ni dans ses écrits, ni dans ses lettres. Mais nous savons aussi que ce silence ne prouverait pas davantage que Swift l'ait ignoré. Notre rapprochement n'a d'autre raison d'être, ici, que l'analogie curieuse des thèmes.

ne venait ni de la boutique d'un mercier ni des entrepôts des marchands: un billet d'Adam à cette époque eût reçu meilleur accueil que de nos jours la signature d'un chevalier, et cependant il n'occupait grand place sur aucun livre de comptes pour le satin ou les velours; les vers à soie avaient autre chose à faire en ce temps là, que de monter des métiers et d'entrer dans la corporation des tisserands; ses braies valaient moins encore que celles du roi Etienne qui ne coûtaient qu'un pauvre noble, car le haut-de-chausses et le pourpoint que portait Adam les dimanches n'étaient faits d'autre étoffe que de feuilles de figuiers, et la meilleure robe d'Ève était du même drap, et ils n'avaient entre eux qu'une seule paire de cisailles. Un antiquaire de notre ville peut encore montrer une pincée de poudre provenant de ces feuilles desséchées ¹... » Puis après ces bouffonnes calembredaines, Dekker s'en prend aux Tailleurs, à leur opulente et impitoyable corporation, et leur décoche quelques flèches parmi d'hilarantes boutades, et de joyeux calembours ²; toutes les pièces les plus hétéroclites du costume de l'époque, les larges braies ou « guarguesques », les vastes « manches danoises pendant ainsi que des besaces de Gallois », les culottes italiennes collantes, les cols rigides à la française, les « fraises dédaléennes triples ou quadruples » et les « rabats qui comptent autant d'arches pour laisser le passage aux galères de l'orgueil que cinq ponts de Londres à la fois », sont décrites ou énumérées dans un pêle-mêle bigarré, jetées devant nous en une irrésistible bousculade. Dekker sait aussi élargir le débat, universaliser le problème et édifier une amusante et fort suggestive doctrine adamite: « Cette leçon une fois apprise, dit-il au Beau, au Petit-Maître qu'il catéchise, tourne la page et (à moins que ce chien hargneux de Gèle-Terre, le froid hiver ne tente de te mordre) promène-toi un instant de long en large dans ta chambre, soit seulement vêtu de ta chemise, soit (il est plus convenable à la fois et plus délectable de lâcher le mot) complètement déshabillé

¹ *Gull's Horn Booke*. Chap. I: « The old world and the new weighed together: the tailors of those times and these compared, the apparell, and dyet of our first fathers ».

² « Tailors then were none of the twelve companies: their hall, that now is larger then some dorpes among the Netherlands, was then no bigger then a Dutch butchers shop: they durst not strike downe their customers, with large *billes*: Adam cared not an apple-paring for all their lousy hems », et plus loin, jouant sur les deux sens du mot « Fashion » (1^o mode, 2^o farcin, maladie du cheval): « *Fashions* then was accounted a disease and horses dyed of it: But now (thankes to folly) it is held the onely rare phisike and the purest golden Asses live upon it ».

et absolument nu. Ne sommes-nous pas nés ainsi ? et faut-il que des mœurs imbéciles nous fassent enfreindre les lois de la création ? Nos premiers parents, tant qu'ils allèrent tout nus, purent demeurer au Paradis, mais dès qu'ils se mirent des habits sur le dos, furent jetés à la porte. Ne porte donc aucuns vêtements, ou porte les avec négligence, car considère qu'autant la liberté a plus d'agréable aisance que l'esclavage, autant une manière désinvolté de porter nos atours est préférable à l'emprisonnement impeccable en eux par les mains d'un Tailleur. Etre parfaitement ajusté dans ses habits, c'est n'être ajusté pour rien d'autre. Un homme a l'air d'être couvert de chaînes, ou ressemble à un épouvantail... La Vérité (parce que son crâne-chauve de père le Temps n'a pas de cheveux pour couvrir son front) va (quand elle va le mieux) toute nue ; mais le Mensonge a toujours un manteau pour la pluie. De même, vous voyez que le Lion, roi des animaux, le cheval, la plus vigoureuse des créatures, la Licorne dont la corne vaut la moitié d'une ville, n'ont aucun d'eux plus d'habits sur le dos que ne leur en donna la Nature), mais vos babouins et vos singes (écume et canaille de tout le peuple des rôdeurs des haies) portent, eux des pourpoints et des mantilles¹... » Et cette exhortation héroï-comique au retour à la nudité primitive se termine par une évocation qui est l'envers bouffon de l'image swiftienne de la femme écorchée², mais tandis que Dekker s'en tient à un effet un peu facile et vulgaire de contraste comique et de surprise, Swift poursuivant âprement son œuvre de dévêtement méthodique, d'impitoyable mise à nu, ne respecte même plus l'aspect naturel de décence dont la création a elle-même habillé les hommes et les choses. Là, comme dans l'attaque du pédantisme³, Swift qui par moments ressemble aux Elisabéthains

¹ Ibid., ch. I.

² « For when the same is arising out of his bed, does not the element seeme more glorious then (being only in gray) then at noone, when hees in all his bravery ? it were madnesse to deny it. What man would not gladly see a beautiful woman naked, or at least with nothing but a lawne, or some loose thing over her, and even highly lift her up for being so ? Shall we then abhorre that in ourselves which we admire and hold to be so excellent in others ? Absit. »

³ Dekker, dans le « Proëm » de son *Gull's Horn Booke*, apostrophe et défie la horde vile des critiques avec autant de mépris que le fait Swift dans sa « Digression » ou dans le Poème à Congreve. Mais il y a dans Dekker plus d'empportement et moins de maîtrise de soi, plus d'ornements allégoriques, de préciosité, de « flourish » de toute sorte ; c'est par l'éclat du style

par la verueur et la véhémence de son langage ainsi que par le caractère mythique de ses conceptions, se sépare de ceux-ci et les dépasse par son implacable logique, par l'impassibilité paradoxale d'une violence maîtresse d'elle-même. Tout rapprochement, même en apparence approprié, avec ceux-ci, n'aboutit qu'à faire éclater mieux son originalité, tout effort pour l'apparenter à d'autres qu'à mettre mieux en lumière son isolement. Par sa fiction et sa philosophie des habits, comme par la manière dont il traite les autres éléments du récit, Swift conquiert, dans la lignée des satiristes et des conteurs une place tout à fait distincte, avancée, extrême.

et non par l'ironique et froide logique que Dekker cherche à frapper l'esprit du lecteur : « A fig therefore for the new found College of Criticks. You Courtiers, that do nothing but sing the gamuth-are of complemental courtesie and at the rustically behaviour of our Country Muse, will screw forth worse faces then those wich God and the painter has bestowed upon you, I defie your perfum'd scorne ; and vow to poyson your Muske cats, if their civet excrement doe but once play with my nose. You ordinary Gullies, that through a poor and silly ambition to be thought you inherit the revenues of extraordinary wit, will spend your shallow censure upon the most elaborate poeme so lavishly, that all the painted tablemen about you, take you to be heires apparent to rich Midasse, that had more skill in alchimy then Kelly with the Philosophers stone (for all that he could lay his fingers on, turned into beaten gold) ; dry tobacco with my leaves (you good dry brained polipragmonists) till your pipe-offices smoake with your pittifully stinking girds shot out against me. I conjure you ... when at a new play you take up the twelve-penny roome next the stage (because the Lords and you may seeme to be haile fellow wel-met), there draw forth this booke, read alowd, lanch alowd, and play the Antickes that all the garlike mouthd stinkards may cry out. Away with the fool. As for thee Zoilus, goe hang thyself : and for thee Momus, chew nothing but hemlock, and spit nothing but the sirup of Aloes upon my papers, till thy very rotten lungs come forth for anger... ».

CHAPITRE V.

ÉTUDE ANALYTIQUE DU CONTE : LES THÈMES ET LA PHILOSOPHIE

A. Les données initiales : Le Testament et la Doctrine esthétomorphique.

Le Testament. — Ce thème fondamental fait son entrée dans le Conte dès l'ouverture, puisqu'il fournit la matière même du Testament. « Il était une fois un homme qui possédait trois fils nés de la même épouse, et tous trois à la fois, sans que la sage-femme pût dire avec certitude lequel d'entre eux était l'aîné. Leur père mourut alors qu'ils étaient jeunes encore et, les mandant à son lit de mort, leur avait parlé ainsi : Mes fils, n'ayant fait l'acquisition d'aucun domaine et n'en ayant hérité aucun, j'ai longtemps considéré en mon esprit quels bons et utiles legs je pourrais vous laisser, et j'ai pu enfin, à force de sollicitude et de dépenses, me procurer pour chacun de vous un habit neuf : les voici. Or, il faut que vous sachiez que ces habits possèdent deux vertus : l'une consiste en ceci que, si vous les portez avec soin ils vous dureront, en frais et bon état, toute votre vie ; l'autre est de grandir dans les mêmes proportions que votre corps, s'allongeant et s'élargissant d'eux-mêmes, de façon à vous aller toujours parfaitement. Allons, que je le voie sur vous avant de mourir. Fort bien ; donc je vous en prie, mes enfants, tenez-les propres et brossez-les souvent. Vous trouverez dans mon Testament que voici, des instructions complètes et où tous les détails sont prévus, sur la façon de porter et d'entretenir vos habits ; et vous devez en cela prendre bien garde de ne pas encourir les peines que j'ai édictées pour toute transgression ou négligence de mes volontés, car de votre conduite à cet égard dépendra entièrement votre avenir. J'ai également stipulé dans mon testament que vous viviez ensemble sous le même toit en frères et amis, car ainsi, et seulement ainsi, vous aurez

la certitude de réussir. » Ce début du récit est d'une habileté consommée, en même temps que d'une perfection littéraire qui fait songer aux contes de Voltaire ¹. La première phrase est celle d'un vrai conte, d'un conte de fées, et les paroles du mourant, introduites aussitôt, exposent avec une insurpassable sobriété, toutes les données dramatiques du problème. Cette histoire, qui semble s'adresser à des enfants s'ouvre sous les auspices de la pure logique, s'énonce avec la prudence et la netteté d'une doctrine philosophique où, dès le commencement, les objections principales sont prévues et reçoivent déjà comme un principe implicite de réfutation. Ce Conte se présente à nous comme une pièce racinienne où les duels de passions et les luttes symétriques se devinent dès les premières confidences du protagoniste ou dès l'épigraphe et la préface: « *Invitus invitam* »... Et il se déroulera en effet dans une impeccable ordonnance, en dépit des arrêts simulés, des interruptions, des digressions; tous les prétendus obstacles auront leur utilité, mais le fil des événements ne sera de leur fait ni distendu, ni rompu. Ces événements seront groupés, ramassés en tableaux successifs, mais en tableaux (si l'on peut le dire encore aujourd'hui) intensément « vivants »; Swift, pour les alléger, les rendre plus mobiles, écarte d'eux tout l'appareil idéologique indispensable et encombrant qu'il masse ailleurs, ou dépose à un tournant convenable de la route, de sorte que nous assistons tour à tour à des représentations dramatiques et à des conférences de philosophie, mais les premières sont purgées de tout élément pédantesque, les secondes confinées à plaisir dans la plus lourde et savante atmosphère. Le passage de la salle de spectacle à la salle de cours ménagera de fréquents et piquants contrastes, nous permettra, à chaque expérience nouvelle, de franchir un degré nouveau de la Surprise salutaire, de telle manière que nous nous trouverons à la fin au niveau moral requis pour recevoir l'enseignement décisif de la Digression sur la Folie et des réflexions dernières.

Une fois le testament entendu et le Père mort, les trois fils partent

¹ Craik (vol. I, p. 140) nous paraît être d'une injuste sévérité pour l'allégorie en tant qu'œuvre littéraire; il ne veut en reconnaître ni les mérites de style, ni les qualités dramatiques indéniables et que toute comparaison avec les « Sources » ou analogues fait nettement ressortir. Sans doute, ainsi que nous nous attachons à le montrer, la satire n'y atteint pas la profondeur des digressions philosophiques de la préface et de l'introduction, mais Swift manifeste des qualités d'écrivain autres, dignes en elles-mêmes d'admiration et que d'éminents critiques comme Leslie Stephen placent très haut (cf. « Swift », p. 40-43).

ensemble pour busquer fortune ; ils observent d'abord scrupuleusement les volontés paternelles, prennent grand soin de leurs habits, parcourent des pays inconnus et tuent nombre de géants et de dragons, à la manière de pieux et vaillants paladins. Mais bientôt ils parviennent à l'âge où l'on paraît dans le monde, ils vont à la Ville et s'éprennent des belles Dames, mais surtout de trois d'entre elles qui sont en grande renommée : la « Duchesse d'Argent », « Madame de Grands Titres » et la « Comtesse d'Orgueil » — noms qui rappellent assez joliment les personnages du *Pilgrim's Progress*. Les trois jeunes gens sont d'abord fort mal accueillis et dès qu'ils croient deviner pourquoi, réforment incontinent leurs manières en essayant d'acquérir celles de la Ville : ils « se mirent à écrire, à railler, à rimer, ils chantèrent, parlèrent et ne parlèrent point ; ils burent, se battirent en duel, coururent les filles, dormirent, jurèrent et prisèrent : ils allèrent à la comédie les soirs de premières, fréquentèrent les cafés, rossèrent le guet, couchèrent au seuil des échoppes, et attrapèrent mainte pisse-chaulde ; ils flouèrent des cochers de fiacre, empruntèrent de l'argent à des boutiquiers et couchèrent avec leurs femmes ; ils tuèrent des recors, chassèrent de chez eux à coups de pieds des ménétriers, mangèrent chez Locket, paressèrent chez Will ; ils parlèrent de salons, sans jamais être entrés dans aucun, dinèrent avec des Lords qu'ils ne virent jamais ; chuchotèrent de duchesses sans oser dire un mot tout haut ; exhibèrent les griffonnages de leurs blanchisseuses en les faisant passer pour les Billets doux de femmes de qualité, ils arrivaient toujours de la Cour et jamais n'y mirent les pieds ; ils assistaient au Grand lever « sous la voûte du ciel », apprenaient par cœur chez ceux-ci une liste de Pairs qu'ils récitaient chez ceux-là d'un air familier »... Les trois frères deviennent ainsi d'accomplis petits-mâtres, cependant les portes élégantes leur demeurent fermées, pour une raison qu'eux-mêmes et le lecteur devinent aisément : à cause de la simplicité trop fruste de leur costume.

L'Exposé de la doctrine esthétomorphique. — Ici, Swift eût fort bien pu continuer cette description animée ou passer sans temps d'arrêt aux prochains incidents ; nous étions suffisamment préparés par la lecture encore toute récente du testament à l'intelligence de ce qui va suivre. Le testament gêne les trois fils ; ils vont entrer en conflit avec lui ; nous sommes impatients d'assister à une nouvelle scène qui paraît devoir comporter un vif intérêt. Mais Swift va frustrer notre attente, nous imposer un assez long entr'acte. Il interpose ici,

au milieu de la section II, tout un chapitre de considérations philosophiques, l'exposé complet d'une doctrine cohérente, (d'une « esthétolatrie » ou d'un « esthétomorphisme »)¹ mûrement et longuement élaborée; cet exposé, pour utile qu'il soit, n'était nullement indispensable à la marche du récit; il constitue nettement un hors-d'œuvre. Aussi sommes-nous convaincu, comme nous l'avons dit déjà², qu'il a été ajouté après-coup, à Moor-Park, au Château de Dublin ou peut-être plus tard encore, ou mieux, qu'il n'a cessé de grossir et de se développer au fur et à mesure que s'étendaient les lectures de Swift, que s'accumulaient ses réflexions sur un sujet favori, depuis longtemps adopté, et toujours caressé avec sollicitude. Car il y a lieu de distinguer ici, pour éclairer mieux l'évolution du Conte, d'une part le « thème » des habits proprement dit, thème fondamental, d'où découle toute l'originalité du Conte, toute la verve et toute l'animation du récit et qui a dû prendre corps en l'imagination de Swift dès la première période, vraiment créatrice, d'« incubation », et d'autre part, l'amplification philosophique du thème qui ne se produisit que plus tard, alors que les incidents essentiels du scénario étaient déjà arrêtés dans l'esprit de l'auteur. Sur le rameau vigoureux et comme gonflé d'un excès de sève, de ce thème, se forma un jour cette excroissance où se condense tant d'« humeur » swiftienne. Ce qui nous conduit à ces conclusions, c'est d'abord la masse considérable de savoir, de réminiscences de toute sorte, que Swift enserme en cette longue parenthèse: souvenirs des auteurs classiques, depuis Lucrèce jusqu'à Juvénal et Pline l'Ancien, de l'ancien et du nouveau testament, de Rabelais, de Sir Thomas Browne, de Shakespeare aussi et de nombreux autres ouvrages, difficiles à identifier, mais parmi lesquels les récits de voyages semblent tenir une place importante³, ainsi que les auteurs contemporains. La scolastique et la philosophie aristotélicienne sont largement mises à contribution aussi et fournissent même l'armature logique

¹ Nous forçons ce mot indispensable en adoptant *εσθής* comme le terme le plus général pour désigner le vêtement.

² La fin de l'exposé « doctrinal » (p. 80-81) montre bien que Swift, en s'excusant de l'avoir fait, a bien cherché à « gratifier la curiosité du lecteur » par cette digression.

³ Les notes de Guthkelch et Smith sont fort précieuses sur ce point. Mais peut-être pourrait-on pousser l'investigation plus loin encore pour ce qui est des philosophes et des récits de voyages: voir par exemple si dans la mention du cercopithèque égyptien, il n'y a pas une réminiscence du « Voyage d'Ethiopie » cité par Swift dans sa liste de lectures pour l'hiver, 1696-97.

de cette rationnelle et absurde construction. Toute cette richesse n'a pu être amoncelée que lentement et c'est aux longues journées de Moor-Park que Swift en doit l'acquisition; tel souvenir de Lucrèce relatif à la philosophie d'Anaxagore¹, (que tout existe mêlé, mais invisible, à tout) du Lucrèce qui est précisément mentionné sur les listes de lectures de l'hiver 1696-97, n'est-il pas un lien presque irrécusable avec l'époque des douces études auprès de Stella? Il serait vain sans doute de rechercher de trop tangibles preuves, mais ces simples présomptions sont au fond plus précieuses pour nous dans ce qu'elles ont de très immatériel, parce qu'elles respectent mieux la liberté souveraine de la fantaisie de Swift. Les souvenirs s'agrègent entre-eux selon leur caprice et quand il leur plaît et ne permettent pas au biographe de leur assigner un ordre chronologique trop rigoureux. Mais nous sentons si nous ne pouvons la prouver, la présence de Moor-Park derrière ces méditations; nous la sentons encore dans les réminiscences rabelaisiennes, dans l'expression répétée de « microcosme »², dans la rapide édification de ce système métaphysique à la Panurge, où les rapports d'être à être et de monde à monde sont établis avec une prestesse impressionnante par de syllogistiques boutades: chez Panurge les astres sont liés entre eux par les dettes³, chez les philosophes de Swift, ils le sont par une obligation morale aussi, d'habillé à habilleur. « Les adorateurs de cette divinité avaient aussi erigé leur croyance en un système qui paraissait reposer sur les fondements suivants: ils tenaient l'univers pour un vaste « habillement »⁴ revêtant toutes choses, la Terre étant revêtue par l'air, l'air revêtu par les étoiles, et les étoiles revêtues par le Primum mobile. Considérez ce Globe

¹ Cf. p. 80: « As likewise by philosophy, because they are all in all, and All in every Part », Guthkelch et Smith reproduisent ici en note le commentaire de Craik (dans ses « Selections from Swift », p. 387) qui voit dans cette phrase (et avec raison) une réminiscence du passage du 1^{er} livre du « De Natura Rerum » où Lucrèce définit la philosophie d'Anaxagore:

Linquitur hic quædam latitandi copia tenuis,
id quod Anaxagoras sibi sumit, ut omnibus omnes
res putet inmixtas rebus latitare. 875-877.

c'est-à-dire (traduction A. Ernout, 1920): « Reste ici la maigre ressource d'une échappatoire; c'est ce qu'adopte Anaxagore en imaginant que tout existe mélangé et dissimulé dans tout ».

² « Microcosme » n'est certes pas une invention de Rabelais, c'est une expression néo-platonicienne qu'on retrouve à travers tout le moyen âge, mais il semble bien qu'elle soit plus directement ici suggérée par Pantagruel.

³ Pantagruel, livre III, ch. III.

⁴ « Suit of cloaths ».

sublunaire et vous verrez qu'il n'est rien d'autre qu'un complet et élégant costume. Qu'est donc ce que certains appellent terre sinon un beau Pourpoint aux parements verts ?¹ ou la Mer sinon un gilet de moire ? Poursuivez : prenez un à un les divers ouvrages de la Création, vous verrez quelle curieuse ouvrière s'est montrée la Nature quand elle équipa ces Petits-maîtres que sont les végétaux ; remarquez quelle élégante perruque orne la tête du Hêtre et quel magnifique surtout de soie blanche porte le Bouleau. Pour finir, qu'est l'homme lui-même sinon un micro-costume² ou plutôt un habit complet avec toutes ses garnitures ? » N'y a-t-il pas un air curieux de parenté entre cette évocation et celle que fait Panurge d'un univers absurde où les dettes n'existeraient point : « Entre les élémens ne sera symbolisation, alternation, ou transmutation aucune. Car l'une ne se reputera obligé à l'autre : il ne luy avoit rien presté. De terre ne sera faite eau ; l'eau en air ne sera transmuée ; de l'air ne sera fait feu ; le feu n'échauffera la terre. La terre rien ne produira... il n'y pluyra pluye, n'y luira lumière, n'y ventera vent, ni sera esté ni automne..... Un monde sans dettes ! là entre les astres ne sera cours régulier quiconque. Tous seront en désarroy. Jupiter, ne s'estimant débiteur à Saturne, le déposera de sa sphère..... Saturne se ralliera avec Mars et mettront tout ce monde en perturbation... La lune restera sanglante et ténébreuse ; à quel propos lui départiroit le Soleil sa lumière?... » Mais tandis que la copieuse science et l'intarissable verve de Rabelais l'entraînent dans un vaste et brillant développement humoristique, Swift se sentant beaucoup moins sûr de lui dans le domaine astronomique, réfrène prudemment son élan et affecte d'adhérer pesamment à la doctrine aristotélicienne. Aussi revient-il vite à l'univers moral, à l'homme. Là encore Rabelais l'emporte sur lui en abondance, en relief, en éclat, soit qu'il décrive allégoriquement la débâcle des vertus³,

¹ « Un bel habit aux parements verts », trad. L. Cazamian dans « Carlyle » (Paris, 1913), p. 98, à laquelle nous nous permettons d'emprunter cette expression.

² Nous traduisons ainsi le « micro-coat » du texte pour ne pas nous éloigner trop de la forme « microcosme » sur laquelle Swift élabore cet « à peu près ».

³ De cestuy monde rien ne prestant, ne sera qu'une chiennerie, qu'une brigue plus anormale que celle du recteur de Paris... Bref, de cestuy monde seront bannies Foi, Espérance, Charité : car les hommes sont nés pour l'aide et le secours des hommes. En lieu d'elles succéderont Defiance, Mespris, Rancune, avec la cohorte de tous maulx, toutes maledictions et toutes miseres

soit qu'il dépeigne en médecin l'alanguissement progressif du corps où les organes se sont par égoïsme mis en grève¹. Mais Swift trouve sa voie dans une région mitoyenne où le langage technique et l'allégorie morale se prêtent un loyal secours l'un à l'autre sans tenter de se supplanter mutuellement, et il parvient ainsi, sur un terrain qu'il féconde lui-même, à faire sourdre de réelles et neuves vérités : « Pour ce qui est de son corps, poursuit-il, la question ne se pose même pas ; mais considérez les qualités de son âme, et vous découvrirez qu'elles contribuent toutes dans un ordre déterminé, à la composition d'un véritable costume ; pour ne pas aller plus loin, est-ce que la Religion n'est pas un manteau, l'honnêteté une paire de souliers, que l'on traîne dans la boue, l'amour-propre un Surtout, la vanité une chemise et la Pudeur une paire de Braies que, bien qu'elle serve à couvrir notre lubricité et notre nature ordurière, l'on peut aisément laisser glisser pour le service de l'une et de l'autre ? » Le moraliste et surtout le satiriste, prennent là leur revanche ; Swift flagelle avec efficacité ; d'un geste, il dépouille l'homme des oripeaux qui composent sa respectabilité ; il montre en lui la bête, le Yahoo.

Ce passage, admirablement gradué, et très substantiel, trahit déjà chez l'auteur autant d'expérience que de lectures ; il se termine sur une note qui n'est plus d'une simple impudence juvénile, mais où l'on perçoit déjà de plus graves et de plus mûres inflexions. Il semble bien que Swift consigne là le résultat de méditations déjà répétées ; les derniers

Vous penserez proprement que là eust Pandora versé sa bouteille. Les hommes seront loups es hommes, loups guaroux et lutins, comme furent Lycaon, Bellerophon, Nabugotdonosor : brigans, assassineurs, empoisonneurs, mal-faisans, malpensans, malveillans, haine portans un chacun contre tous, comme Ismaël, comme Metabus, comme Timon Athenien, qui pour ceste cause fut surnommé Misanthropos. Si que chose plus facile en nature seroit nourrir en l'air les poissons, paistre les cerfs au fond de l'Océan, que supporter ceste truandaille de monde, qui rien ne preste.»

¹ « Et si au patron de ce fascheux et chagrin monde rien ne prestant vous figurez l'autre petit monde qui est l'homme, vous y trouverez un terrible tintamarre. La teste ne voudra prester la vue de ses yeulx pour guider les pieds et les mains. Les pieds ne la daigneront porter ; les mains cesseront travailler pour elle. Le cœur se fâchera de tant se mouvoir pour les poulx des membres et ne leur prestera plus. Le poumon ne luy fera prest de ses souffletz. Le foye ne luy envoyra sang pour son entretien. La vessie ne voudra estre debitrice aux roignons, l'urine sera supprimée. Le cerveau, considérant ce train desnaturé, se mettra en resverie, et ne baillera sentement es nerfz, ne mouvement es muscles. »

déboires du château de Dublin, les derniers contacts avec Londres, ses salons politiques, ses cafés littéraires et ses rues complices de tant de vices ont vraisemblablement laissé quelques traces ici. Nous croirions volontiers que cette phrase est parmi celles qui ont été ajoutées peu de temps avant la publication, et le paragraphe qui suit semble nous fournir des indices de même sens. Considérons-le avec attention. « Ces Postulats étant admis, continue-t-il, il s'ensuivra en bonne logique que ces Etres improprement appelés par les hommes *habillements* sont en réalité l'espèce animale la plus raffinée, ou pour franchir encore un degré, qu'ils sont des Créatures douées de Raison, en d'autres termes, des Hommes. Car n'est-il pas manifeste qu'ils vivent, et se meuvent, et parlent et accomplissent tous les autres offices de la Vie Humaine ? Est-ce que la Beauté, et l'Esprit et le Bel Air et les Manières du Monde ne sont pas leurs inséparables Attributs ? Bref, nous ne voyons qu'eux, n'entendons qu'eux. N'est-ce pas eux qui vont et viennent dans les rues, qui remplissent le Parlement, les Cafés, les Théâtres, les Mauvais Lieux ? Il est vrai sans doute que ces animaux que l'on appelle vulgairement Habillements ou vêtements reçoivent diverses appellations selon leur mode de composition. Ainsi, celui qui porte comme garnitures une Chaîne d'or, et une Robe rouge et une verge blanche et un grand cheval s'appelle un Lord-Mayor ; si certaines hermines ou fourrures sont placées d'une certaine façon, nous les désignons du nom de Juge, et, de même, à certaine combinaison appropriée de linon et de satin noir nous donnons le titre d'Évêque. » Le procédé de mystification est simple, autant qu'habile, Swift, en pince-sans-rire, feint de voir le monde à l'envers, d'inverser innocemment les proportions et l'ordre normal des choses ; l'humour ici conduit la pensée et égaie indéniablement la satire. Le visage tout à l'heure crispé du lecteur retrouve un franc sourire. Or, nous trouvons ailleurs semblable procédé : n'est-ce pas celui de la « Méditation sur un Manche à balai » écrite à l'usage de Lady Berkeley en 1704 ? « Mais un manche à balai, direz-vous peut-être, est l'image d'un arbre dressé sur sa tête, et qu'est donc l'homme je vous prie, sinon une créature mise à l'envers, ses propensions animales chevauchant perpétuellement sur ses facultés rationnelles, sa tête, à la place où devraient être ses pieds, rampant à terre... » Ici, la tête à la place des pieds, là, le bonnet ou le panache à la place de la tête. L'inspiration est, dans les deux visions, voisine. Autre indice encore de l'apparement des deux passages : la présence du « bouleau » ou du hêtre et de sa « perruque » dans l'un et l'autre,

presque sous la même présentation¹. Swift a fort bien pu revenir aux « vêtements » après avoir composé son « Manche à balai » et ajouter une ou deux touches au tableau : elles en rehaussent la couleur et l'enrichissent. Elles font plus encore : elles réintègrent une fois de plus à sa place le mythe animal, (si joliment épanoui dans la « Méditation ») ; elles « animalisent » en effet les habits et font, du même coup, apparaître à nouveau la bête dans l'homme. L'âme est détrônée, identifiée au corps qu'elle méprise, chassée même de cette citadelle grossière dont elle devient un accessoire extérieur, car elle n'est plus comme lui, qu'un simple vêtement, un oripeau qui enveloppe cet autre oripeau : « D'autres de ces adeptes, bien qu'acceptant le système dans ses grandes lignes, raffinaient encore sur un certain nombre de points et considéraient que l'homme était un animal composé de deux habits, le costume *naturel* et le costume *céleste*, à savoir le corps et l'âme : que l'âme était l'habillement extérieur, et le corps l'habillement intérieur ; que celui-ci était *ex traduce* et celle-là l'objet quotidien d'une création et circonfusion renouvelées. Ils prouvaient ce dernier point par l'Écriture, car il est dit : *En eux nous vivons, et nous mouvons et avons notre être même*, et pareillement aussi par la philosophie, car ils sont *Tout en tout en chaque partie du tout*. D'ailleurs, disaient-ils, séparez les deux et vous vous apercevrez que le corps n'est qu'une insensible et insipide charogne. » Voilà, du même coup, le traducianisme mis à l'envers comme un balai, l'âme expulsée et retournée comme une peau et le corps, le moins malmené des trois, abandonné prestement à sa pourriture. Et la négation totale prêtée à ces burlesques idéologies, plane pour longtemps encore au-dessus de cet étrange carnage. Cette philosophie des habits, avant de se résorber dans le mythe (d'où elle sort) dégage, avec un bref et sinistre éclat, ses conclusions. Au lieu de s'enfler démesurément comme chez Carlyle, au point

¹ Dans la « Méditation » : « Surely man is a broomstick ! Nature sent him into the world strong and lusty in a thriving condition, wearing his own hair on his head... until the axe of intemperance has lopped off his green boughs, and left him a withered trunk : he then flies to art, and *puts on a periwig*, valuing himself upon an unnatural bundle of hairs, that never grew on his head ; but now, should this our broomstick pretend to enter the scene, proud of those *birchen* spoils it never bore... we should be apt to ridicule and despise its vanity ».

Et dans la section II du Conte : « Observe how sparkish a *Periwig* adorns the head of a Beech, and what a fine doublet of white satin is worn by the *Birch*. »

d'absorber en elle de vastes conceptions métaphysiques¹ en prenant pour centre le problème religieux du Bien et du Mal, — elle fuit au contraire, les préoccupations éthiques et nie la métaphysique en s'écartant d'elle; elle se concentre comme un rets serré autour de l'homme, indifférente à tout ce qui n'est pas lui et ne voulant voir de lui que ce que, dans l'orgueil insensé de son esprit, il cache le plus: son animalité souveraine.

B. Exploits et caractère de Peter: Sections II et IV.

Puis le récit reprend. Les trois frères fort perplexes, partagés entre le désir de respecter le testament de leur père, et celui de suivre la mode, s'interrogent et délibèrent. Or, bientôt la ville s'engoua des nœuds d'épaules: « ce ne furent partout que nœuds d'épaules, impossible d'aborder les ruelles sans nœuds d'épaules: voilà un drôle, s'écriait-on, qui n'a point d'âme: où est son nœud d'épaule? » Les trois frères, dépourvus de cet indispensable ornement, n'éprouvent partout que mortifications: « s'ils allaient au spectacle, le portier leur indiquait du doigt la galerie à douze pence; s'ils hélaient une barque, un « batelier seul » leur répondait: Je vous suffirai bien²; s'ils entraient à la Rose pour prendre une bouteille, le cellerier s'écriait: Nous n'avons, brave homme, pas de bière à vendre. S'ils rendaient visite à une Dame, un valet les arrêtait à la porte et leur disait: on portera votre message. » En présence de tant de difficultés ils se reportent au Testament et l'examinent avec attention: Ce nœud d'épaule, certes, n'y est nullement mentionné. Mais l'un des trois, plus grand

¹ Inexistantes sans doute du temps de Swift; pourtant, si celui-ci avait eu des goûts métaphysiques, il aurait trouvé dans l'atmosphère de son époque de quoi les satisfaire ou les stimuler: voir p. 125.

² Nous traduisons ainsi le difficile passage: « If they called a boat, says a water-man, I am first sculler ». Les bateaux de louage à Londres se distinguaient à cette époque en bateaux à deux rameurs (« oars ») et en bateaux à un seul rameur (« scullers »), ces derniers allant naturellement moins vite et coûtant moitié moins cher, ce que nous apprend Misson (Henri Misson de Valbourg) dans ses « Mémoires et observations faites par un voyageur en Angleterre ». Ce passage de Misson est cité, dans la traduction, par Guthkelch et Smith, p. 82. Sur les deux personnages du nom de Misson (François Maximilien Misson, auteur des « Aventures de François Leguat », et du « Nouveau Voyage d'Italie », et Henri Misson de Valbourg, voir Atkinson (Geoffroy): *The extraordinary voyage in French literature from 1700 to 1720* (Paris, 1922), p. 144.

clerc que les autres, fait observer que si la chose ne s'y trouve pas explicitement « totidem verbis », elle peut s'y trouver implicitement ou « inclusivement », « totidem syllabis », et les trois frères, d'épier dans le texte les trois syllabes requises, lesquelles, au reste, dans leurs détresse ils ne trouvent point; mais l'érudit ergoteur ne se tient pas pour battu: il est, dit-il, une troisième façon de rechercher le mot, non plus sous la forme de syllabes, mais sous la forme de lettres « totidem litteris ». Ses frères l'approuvent une fois de plus, admirant son ingéniosité, et distinguent bientôt les lettres S, H, O, U, L, D, E, R, mais ensuite surgit un autre obstacle, car le Testament ne contenait pas de K. Cependant l'exégète avait trop bien commencé pour s'arrêter devant si peu: la lettre: K, dit-il, est une intruse et une tard-venue; elle est remplacée dans les bons et vieux textes par un C. Ils trouvèrent un C; les deux mots étaient complets et le problème résolu. Ils eurent tous trois leurs nœuds d'épaules « aussi larges et aussi provoquants que les plus beaux » et purent se pavaner à leur aise. « Mais comme toute félicité humaine est de brève durée, passagère aussi était, en ce temps là, la Mode dont la félicité dépend. » Les nœuds d'épaule furent détrônés un beau matin par les galons d'or, tout frais arrivés de Paris, et « en deux jours le Monde fut couvert de barres d'or et quiconque osait mettre le nez dehors sans son obligeant complément de galons d'or paraissait aussi scabreux qu'un... et était aussi mal reçu parmi les femmes. » Que pouvaient faire nos « chevaliers » en une aussi angoissante conjoncture? Ils avaient déjà fait violence une fois au texte; allaient-ils récidiver? Ce serait aggraver singulièrement leur cas, car cette fois il s'agissait non seulement de torturer la lettre, mais d'infliger un démenti à l'esprit du texte. Il était bien évident en effet que leur père avait avant tout voulu leur interdire tout luxe vain, tout étalage indécent de chamarrures parmi lesquelles les galons d'or étaient visées au premier chef. Mais le frère à l'esprit subtil était désormais de force à déjouer pareille difficulté: il venait de lire le *De Interpretatione*¹ d'Aristote et y avait appris l'art de trouver en toute chose n'importe quelle signification. Mes frères, leur dit-il, vous savez que les testaments sont de deux sortes: les testaments écrits et les testaments « nuncupatifs » ou faits de vive voix; le testament écrit de notre père ne fait aucune mention de galons

¹ Le Περὶ Ἑρμηνείας.

d'or, je vous l'accorde, mais, je nie qu'on puisse en affirmer autant du testament nuncupatif, car, mes frères, si vous vous souvenez, nous avons ouï dire à une personne quand nous étions petits, qu'elle avait entendu dire au domestique de notre Père, qu'il avait entendu dire à mon Père qu'il conseillerait à ses fils de mettre des galons d'or à leurs habits aussitôt qu'ils auraient de l'argent pour en acheter.— Par Dieu, voilà qui est vrai, s'écria le second; — Je m'en souviens parfaitement, dit le troisième. Et ainsi, sans plus d'ambages, ils se procurèrent les plus larges galons d'or de la paroisse, et paradèrent comme des Lords. — Déjà dans ce second tableau, qui marque un progrès mathématique sur le premier, de même que le troisième le dépassera, — la gradation étant très exacte et continue, Swift vient d'introduire l'imposture, l'hypocrisie doublée de mensonge, en même temps qu'il rend les deux frères timorés complices de leur frère sans honte. L'insinuation est pleine d'à propos et le trait porte à coup sûr : chaque lecteur se rémémore le rôle joué par la « tradition » romaine dans l'interprétation des écritures et dans la constitution du dogme et de la liturgie. Mais le coloris de la peinture est si vif, et il y a dans les silhouettes un tour de main si preste et si comique, qu'avant de passer à la réprobation nous gardons encore un sourire amusé. La manière de Swift trahit encore le thème satirique, le déforme en le voulant traduire trop bien. La drôlerie inéluctable du geste schématisé l'emporte encore. Mais dans les trois tableaux suivants, le satire regagne du terrain, tout le terrain perdu par la représentation concrète; l'imposture se compliquant, le cas de conscience s'aggravant, la part d'exposition et de discussion dans le récit va s'élargissant, le langage devient nécessairement plus abstrait, et Swift, de librettiste ou de chroniqueur, tend à devenir juriste ou moraliste. Mais jamais il ne deviendra prédicateur, jamais même l'artiste ne s'effacera en lui; le récit reste alerte jusqu'au bout de la Section, il se charge seulement, à mesure qu'il se déroule, à la manière d'une rivière corrodant ses rives, de plus riches et plus lourdes alluvions satiriques.— Après les galons d'or, vinrent les satins flamboyants, et nos trois frères, renommés déjà par leur élégance, reçoivent à domicile les offres d'un mercier pour le nouvel article; le Testament, non seulement demeurerait muet comme la fois précédente, mais contenait même un avertissement menaçant en ce qui concerne les dangers du Feu. Cependant le frère savant trouve une nouvelle issue : j'ai appris, dit-il, que les testaments doivent avoir un codicile pour être complets, or le nôtre n'en a point et il nous incombe d'en ajouter un. Ce qu'il fit aussitôt, affixant au document

un nouveau morceau de parchemin, et le Satin fut acheté et porté. Puis ce fut le tour des Franges d'Argent, et là, la mode se heurtait au texte du même Testament, qui avait prévu, et formellement interdit, à renforts de peines, le port des dites franges du dit métal. Mais le casuiste est maintenant à la hauteur de sa tâche : il explique à ses frères que le même mot qui signifie frange, veut dire aussi selon certains livres fort savants, manche à balai¹, et a sans doute ce dernier sens dans le Testament. Cette fois, c'en est trop et l'un des frères proteste : comment l'épithète « d'argent » s'appliquerait-elle à un manche à balai, et que viennent faire manches et balais en cette affaire ? Le casuiste, à ces mots, se redresse comme outragé et demande à son frère de quel droit il ose railler des mystères vénérables, qu'il faut accepter tels quels, sans chercher à les approfondir. Tartufe apparaît ici, dans ce revirement et ce coup de théâtre. L'imposture a atteint son point le plus aigu : l'ergoteur, l'hypocrite, terrorise ses auditeurs et domine leurs consciences. Il est le maître de la maison.

Là se trouve bien en effet le sommet de la gradation. Mais Swift n'aime guère nous l'avons vu déjà — finir une attaque par une pointe trop vive ou terminer des considérations par ce qui pourrait sembler une péroraison oratoire ; une fois parvenu au point culminant, il redescend volontiers un peu pour faire de nouveau, mais en sens inverse, le tour du pic vertigineux et nous abandonner brusquement, un peu plus bas, devant un nouvel aspect, moins saisissant, mais aussi inévitable, du même abîme. Il lui répugne de finir par un éclat, il préfère le silence discret des départs sans possible retour. Ici, il n'oublie pas et ne nous permet pas d'oublier qu'il conte une histoire et que dans une histoire, comme dans la vie, la répétition monotone et un peu désordonnée des événements et des gestes doit l'emporter sur la pure logique ou sur l'art absolu. Et dans cette histoire si bien conduite, il va rompre ici un instant, la ligne trop impeccable d'un développement harmonieux. La mode introduit ensuite des Figures Indiennes d'hommes, de femmes et d'enfants ; les trois frères jugent inutile de recourir au Testament, car ils se souviennent tous d'avoir entendu exprimer à leur père son horreur de ces représentations sacrilèges ; ils se contentent, en en faisant aussitôt orner leurs habits, de dire que les figures qu'ils portaient n'étaient pas les mêmes que celles qu'abomi-

¹ Autre indice encore tendant à faire croire à des retouches tardives dans cette section II.

nait leur père et qu'ils les portaient dans un autre sens, car enfin il fallait savoir comprendre le Testament cum grano salis. Le grain de sel a sa saveur, mais les autres détails manquent de nouveauté, puisque déjà nous avons eu l'antipathie du père et l'interdiction absolue. Le mode de désobéissance est moins piquant que dans le cas précédent, sans être cependant moins naturel. La gradation fléchit, mais l'air de réalité reste le même. — Enfin, la mode changeant perpétuellement, les trois frères ayant à accomplir aussi dans leur mise de perpétuels changements, décident, pour ne plus avoir de cas de conscience à poser, de mettre tout bonnement le Testament sous clef. Et quand il faut agrémenter son-haut-de-chausses d'aiguilletes à pointes d'argent, le juriste déclare simplement ex cathedra que les aiguilletes sont « jure paterno ». Et ce frère savant acquiert si grand renom qu'un certain Lord l'emploie à faire l'éducation de ses enfants. A la mort de ce Lord, le précepteur fabrique un Acte de transmission, par quoi il s'octroie la possession du manoir, s'y installe, en chasse les fils du maître et accueille ses propres frères à leur place.

Ainsi finit la Section II, de manière encore tout « anonyme » puis qu'aucun frère n'est nommé. Nous ne savons nullement si l'initiateur est l'aîné; les trois frères sont égaux en toutes choses sauf en fourbe ie. Ils représentent par leur unanimité l'union de l'église chrétienne avant l'établissement de l'Église Romaine sous Constantin, et l'étonnement momentané de l'un des trois frères devant l'interprétation du mot « frange » au sens de « manche à balai » les vellétés rares et timides d'affranchissement, selon l'auteur, qui se manifestèrent dès les premiers siècles au sein de l'église primitive. Or, Swift n'a garde ici de s'aventurer dans de trop grandes précisions historiques; il s'en écarte même craintivement en adhérant à un schème aussi vague que possible. Car, si l'on voulait serrer de près l'analogie, on s'apercevrait que ces vellétés rares et timides seraient en fait de véritables et obstinées hérésies, soit le monarchianisme de la fin du second siècle, soit l'arianisme du commencement du IV^e siècle. Mais Swift, pour des raisons aussi d'efficacité dramatique, préfère opposer l'une à l'autre des périodes à caractères simplifiés: obéissance passive et accord avant le changement de fortune de Peter, résistance progressive et séparation finale, après. D'ailleurs, il anticipe plutôt sur les événements historiques, car sa pensée est fixée par avance sur l'époque de la Réforme, de la consommation de la rupture. Mais le vague où il se cantonne le préserve du véritable anachronisme et dans l'ensemble, à une ou deux

exceptions près ¹, les incidents allégués par cette Section II paraissent, sous l'identification combinée des notes de Wotton et de celles de Swift, historiquement assez plausibles: les transgressions successives des trois frères figurent surtout les libertés prises par Rome avec les textes sacrés, le rôle prédominant attribué à la tradition orale, l'usage de vêtements sacerdotaux somptueux et l'aspect théâtral donné aux cérémonies religieuses, le culte de la Vierge et des Saints, l'emploi des Statues et des images, l'interdiction faite aux laïques de lire eux-mêmes les Écritures et la substitution de l'autorité de l'Église à celle de la Bible. — Rien dans toutes ces critiques et ces dénonciations qui constitue une attaque contre la foi protestante, contre la religion épurée. La véracité du Nouveau Testament n'est nullement suspectée, les fondements du Christianisme nullement atteints. Au contraire, cette Section II s'inspire tout entière de ce principe essentiel de la Réforme que la Bible seule est souveraine et qu'elle suffit au Salut du chrétien, principe incorporé aux Trente-Neuf Articles par la Convocation de 1562 ². L'auteur a donc, par son imagination et sa verve satirique, servi ingénieusement et loyalement la cause de l'Église Nationale et Swift tout ensemble « wit » et théologien aurait mérité naguère le Doyenné de Derry et mériterait bientôt son évêché.

Cependant, il est un passage qui pourrait inquiéter des consciences anglicanes: celui où le mot « mystère » est à peu près synonyme d'imposture. S'agit-il uniquement de mystères papistes? Mais aucun détail de la scène ne permet de le spécifier: le trait vise bien tous les mystères

¹ Swift fait quelque peu violence à l'ordre chronologique des faits, par exemple en faisant dater d'avant le IV^e siècle le culte de la Vierge, qui ne fut fixé qu'au V^e (Concile d'Ephèse, 431), et surtout la coutume de vénérer les images qui ne se généralisa guère avant le VIII^e siècle. Sur l'histoire des rites de l'Eglise chrétienne, voir Lichtenberger: *Encyclopédie des sciences religieuses*, Paris, 1881; Thomassin: *Ancienne et nouvelle discipline de l'Eglise*, Bar-le-Duc, 1865; Harnack, *Lehrbuch der Dogmengeschichte*, 4^e éd., 1909; Duchêne: *Histoire ancienne de l'Eglise*, tomes I et II, 1906-07, tome III, 1910; Battifol, *Etudes d'histoire et de théologie positive*, Paris, 1920, etc.

² Ce principe fait l'objet de l'article VI: « Of the sufficiency of the holy scriptures for Salvation»: Holy Scripture containeth all things necessary to salvation: so that whatsoever is not read therein, nor may be proved thereby, is not to be required of any men, that it should be believed as an article of Faith, or be thought requisite or necessary to salvation. In the name of Holy Scripture we do understand those Canonical Books of the old and new Testament, of whose authority was never any doubt in the Church. » (« The Thirty Nine Articles and the Constitutions and Canons, of the Church of England », London, Baskett, 1724).

à la fois, et de quelque nature qu'ils soient. Or, si les Trente-Neuf Articles ont éliminé le « mystère » de l'eucharistie — (la « transsubstantiation ») dont il va être question dans la Section suivante, ils ont conservé avec soin le « mystère » de la Trinité¹, auquel les fidèles sont tenus de croire, le mystère de l'Incarnation², le mystère de la Rédemption³ et ont adopté une sorte de mystère nouveau, qui n'était pas un article de foi dans la doctrine romaine, celui de la Prédestination.⁴ Aucun de ces points du dogme anglican n'est à l'abri d'une assimilation avec le mystère du frère ergoteur, car tous exigent le même abandon de la raison à la foi aveugle. Et Swift ne pouvait à part soi faire aucune réserve en faveur d'aucun d'eux, car il pensait déjà profondément en écrivant cette page ce qu'il devait penser et écrire plus tard : « Je ne puis en toutes choses que croire ce qui est en accord avec ma propre et impartiale raison... » et aussi : « L'on peut forcer les hommes, par intérêt ou par crainte d'un châtement, à jurer qu'ils croient et à agir comme s'ils croyaient, mais l'on ne peut rien de plus sur eux⁵. » Il était déjà, dans le Conte et à tous les instants du conte le champion de la Raison « impartiale » et irréductible. Et ce qu'il écrira plus tard aussi au sujet de la divinité du Christ⁶

¹ Article I : Of Faith in the Holy Trinity. There is but one living and true God... And in unity of this Godhead there be three persons of one substance, power and eternity ; the Father, the Son and the Holy Ghost.

² Article II : Of the Word or Son of God, which was made very man. The son, which is the Word of the Father, begotten from everlasting of the Father, the very and eternal God, of one substance with the Father, took mans nature in the womb of the Blessed Virgin, of her substance : so that two whole and perfect natures, that is to say, the Godhead and manhood, were joyned together in one Person, never to be divided, whereof is one Christ, very God and very man.

³ (Ibid.) ...very God and very man, who truly suffered, was crucified, dead and buried, to reconcile his father to us, and to be a sacrifice, not only for original guilt, but also for actual sins of men.

⁴ Art. XVII : Of Predestination and Election. Predestination to life, is the everlasting purpose of God, whereby (before the foundations of the world were laid) he had constantly decreed by his counsel, secret to us, to deliver from curse and damnation, those whom he hath chosen in Christ out of mankind, and to bring them by Christ to everlasting salvation, as vessels made to honour.

⁵ « Thoughts on Religion » (T. Scott, vol. III, p. 307).

⁶ « The Christian religion, in the most early times, was proposed to the Jews and heathens without the article of Christ's divinity ; which, I remember, Erasmus accounts for, by its being too strong a meat for babes. Perhaps if it were now softened by the Chinese missionaries, the conversion of those

dont il serait plus diplomatique, pour la conversion des païens, de faire abstraction) commente rétrospectivement le passage ci-dessus sur les mystères. Dès la Section II nous sentons que la pensée profonde et intime de Swift n'est pas littéralement traduite par les détails de l'allégorie, et que, tantôt la liberté du ton, et tantôt les réticences, sont plus révélatrices que l'apparente limpidité du langage. C'est le style même, non les mots, qui porte la signification essentielle; c'est l'attitude du conteur, c'est l'expression dissimulée, mais cependant visible de son visage qui nous disent ce que ses paroles matérielles semblent avoir pour mission de nous cacher. A ceux qui font fi du mérite littéraire de ces « Sections » narratives, cette attitude, cette expression, ne doivent pas apparaître clairement, mais pourquoi déclarer dès lors que cette partie du Conte est « non seulement la plus faible, mais la plus répulsive » ? ¹ La répulsion n'est-elle pas une force au même titre que l'attraction et n'y a-t-il pas dans cette double accusation une contradiction dans les termes ? Que la satire « s'égare » là « dans le détail » au lieu de porter, comme ailleurs sur des problèmes universels, n'est pas nécessairement une cause d'échec, pas plus que le détail, indispensable à toute représentation concrète, n'est lui-même une cause d'« égarement ». Et le contraste, nous l'avons dit, entre des considérations générales et des scènes de nature « vulgaire » où fleurit le particulier ne contribue nullement à un amoindrissement de l'art. Il reste vrai sans doute que pour des gens de notre époque, il est plus malaisé de s'intéresser à ces scènes qui ont perdu leur piquante actualité et que l'historien seul, en recréant autour d'elles l'atmosphère de ces années lointaines, peut en goûter vraiment l'étrange âcreté. Mais l'indifférence à l'art si efficace de cette repré-

infidels would be less difficult : And we find by the Alcoran, it is the great stumbling-block of the Mahometans. But in a country already Christian, to bring so fundamental a point of faith into debate, can have no consequences that are not pernicious to morals and public peace ». Cette dernière considération, politique et pratique, est caractéristique chez Swift ; il observait le même principe dans sa vie privée : « I am not answerable to God for the doubts that arise in my own breast, since they are the consequence of that reason which he hath planted in me ; if I take care to conceal those doubts from others, if I use my best endeavours to subdue them, and if they have no influence on the conduct of my life » (ibid.).

¹ Craik, vol. I, p. 140 : « The account of Martin, Jack and Peter... is the poorest piece in the whole. The metaphors are often strained : their proportion is irregular ; the satire has lost its wide human interest and has dwindled into detail ».

sensation (car les détails les plus vulgaires s'en accrochent irrévocablement à notre souvenir) ne peut qu'être, en son fond, identique à celle qu'éprouvait Orrery — et qu'éprouvèrent beaucoup d'autres après lui — à l'endroit des Yahoos. Le mesquin, le trivial, l'insignifiant même, tout ce qui est en apparence le plus réfractaire à une transmutation d'ordre esthétique, a trouvé dans la main de Swift, un instrument exceptionnel d'« idéalisation ». Seul l'artificiel, nous l'avons vu, le dessert et le trahit, mais nous reviendrons sur cette question, à propos de passages plus proprement « répulsifs » ; marquons seulement ici l'entrain et la réalité de ces scènes « ordinaires », « communes », dépourvues de données dramatiques ou comiques selon les canons les plus admis mais qui sont cependant pour nous, comme elles furent pour les contemporains de Swift, et comme pour Samuel Johnson, qui en admirait tant la vivacité et l'éclat¹, des scènes frappantes, inoubliables.

Section IV. — Aussi bien, est-ce plutôt sur la Section IV où nous allons entrer, et les suivantes, que sur la section précédente, que porteraient ces critiques². Swift, qui nous a fait jusqu'ici assister au travestissement progressif des trois frères, au bariolage de plus en plus accusé de leurs costumes, symbole de la corruption croissante de leur foi et gage de leur succès grandissant dans le monde, va abandonner brusquement ce thème des habits qui l'a, d'un bout à l'autre de la Section II si bien servi. Il l'abandonne évidemment parce que les modifications du sujet l'y contraignent, et en en retenant le seul

¹ Car Johnson semble avoir été plus frappé encore par la vivacité du style et l'abondance rapide des images que par la profondeur de la pensée et ces qualités de forme, dont il était bon juge, lui paraissent là si exceptionnelles qu'il met le Conte tout à fait à part dans l'œuvre de Swift et, pour un peu, en refuserait à celui-ci la paternité. Or, ces passages écrits d'une manière particulièrement alerte ne peuvent être que les sections narratives, si distinctes des autres par leur allure générale. C'est donc sûrement à elles qu'il pense lorsqu'il écrit : « His Tale of a Tub has little resemblance to his other pieces. It exhibits a vehemence and rapidity of mind, a copiousness of images and vivacity of diction, such as he afterwards never possessed, or never exerted. It is of a mode so distinct and peculiar, that it must be considered by itself ; what is true of that, is not true of anything else which he has written ».

² Ibid. : « We are glad to get rid of Jack's aversion to bag pipes, of his indignation at sign-posts, of his prejudice against grace before meat, we are wearied with Peter's Roaring Bull, his pardons sold to Rogues, his Raree shows, and his all-comprehending bread.

élément (le chapeau à trois étages de Peter) qui soit susceptible de s'adapter aux données nouvelles du récit. Il n'en est pas moins vrai que ce changement d'orientation dans la conception imaginative du livre va avoir d'importantes répercussions sur la portée même de la pensée.

Voici donc le Frère Tartufe installé dans le château seigneurial : jetant tout à fait le masque, il révèle maintenant à ses frères qu'il est leur aîné, donc le seul héritier de leur Père, qu'il entend désormais être appelé non plus simplement « Frère » mais Mr. Peter, ou mieux encore Father Peter et quelquefois même My Lord Peter. Pour s'assurer des revenus dignes de sa situation nouvelle, il se fait inventeur et c'est toute la série de ses inventions, découvertes, intrigues et machinations que la Section IV va nous exposer. Swift va être obligé lui-même de mettre à contribution toutes les ressources inventives de son esprit afin de trouver pour chacun de ces faits historiques nouveaux un mode convenable de transposition. Devant ce nouvel effort, il se recueille un instant pour embrasser le sujet dans son ensemble, comme il fit déjà dans la Préface avant d'énumérer les remarquables travaux de la Grande Académie, comme il fera dans *Gulliver*, avant de dénombrer les découvertes des savants de Lagado ; dans les trois cas l'attitude de Swift est identique, il se compose un visage grave pour annoncer à l'humanité qu'il va lui révéler de merveilleuses inventions dont elle pourra bénéficier ; dans les trois cas il s'évertue à jouer avec solennité le rôle d'un pédant convaincu ; dans les trois cas, il échoue à dissimuler complètement sa gêne et l'incertitude de son imagination. Celle-ci, dépossédée d'un de ses fiefs favoris, va s'aventurer ici, comme dans les deux autres cas, en des domaines étrangers qu'elle redoute un peu et que rarement elle consentira à explorer jusqu'au fond. — La première entreprise de Peter fut l'achat d'un « vaste continent » découvert depuis peu dans la *Terra Australis incognita*¹. qu'il obtint pour l'énorme somme de quelques deniers de ceux-là mêmes qui l'avaient découvert, et dont il assigna des régions déterminées à certains marchands qui, y conduisirent des colonies, mais firent naufrage dans le voyage — allusion transparente au Purgatoire. Le second projet qu'il réalisa fut la fabrication d'un remède souverain contre les vers, particulière-

¹ Titre approximatif de plusieurs ouvrages que Swift avait lus déjà et dont il devait tirer parti plus tard dans son *Gulliver* : J. Hall : *Mundus alter et idem sive terra Australis aut hac semper incognita* (1605), et G. Foigny : *La Terre Australe connue* (Jacques Sadeur), 1675, etc.

ment destiné aux hypocondriaques. Le malade devait, trois nuits durant, ne rien manger après souper, et, une fois couché, se tenir sur le même côté jusqu'à qu'il se sentît assez las pour se tourner sur l'autre; il devait aussi tenir les yeux fixés sur le même objet, et, en aucun cas, ne faire de vent par les deux issues à la fois sans raison manifeste. Cette prescription une fois exécutée à la lettre, les vers seraient insensiblement évacués par transpiration, en traversant le cerveau. Swift, sa note en fait foi, pense ici au jeûne et aux diverses pénitences imposées par l'Église Romaine, mais on ne voit pas très nettement à quoi correspondent les détails du traitement décrit, et les *Vers* paraissent être, plutôt que les scrupules de conscience que veut y voir la note de l'édition de 1720, les péchés eux-mêmes. Mais le trait n'est ni direct ni acéré, il manque un peu d'à-propos et plus encore de pointe; Swift, assez dépourvu, raccroche en passant le thème de l'Éolisme, mais pour n'en tirer qu'une grossièreté isolée et inefficace. Le thème important de l'éolisme, en effet, exige de vastes déploiements et un déroulement continu. Sous cette forme fragmentaire et accidentelle, il demeure sans force comme sans poids. Cependant Swift va y recourir encore pour la troisième entreprise de Peter: le *Whispering office* où l'on reconnaît immédiatement, sous ce rudimentaire camouflage, le confessionnal. « Une troisième invention fut la construction d'une *Cabine à chuchoter*, en vue du bien public et du soulagement de tous ceux qui sont hypocondriaques ou affligés de coliques, ainsi que des écouteurs aux portes, des médecins, des sages-femmes, des politiciens de villages, des amis en état de brouille, des poètes-déclamateurs, des amants heureux ou désespérés, des entremetteurs, des Conseillers privés, des pages, des parasites et des bouffons, bref de tous ceux qui sont menacés du danger d'éclater par un excès de vent ». Le dénombrement n'est pas sans quelque ampleur et cet épitomé d'humanité roulée pêle-mêle dans le mépris est une des bonnes conceptions swiftiennes; malheureusement l'image est trop tôt arrêtée, et Swift dérive ici encore vers un éolisme de secours: « Une tête d'Ane était disposée de manière si commode que le patient pouvait aisément de sa bouche atteindre l'une ou l'autre des oreilles de l'animal, y appliquer exactement ses lèvres pendant un certain laps de temps au bout duquel, par une vertu subtile des oreilles de cet animal, il éprouvait un soulagement immédiat, sous forme d'éruption, d'expiration ou d'expectoration. » Le mythe animal apparaît, et sous une forme particulièrement swiftienne, mais il est aussi morcelé que le thème éolien, et l'adaptation des deux

thèmes est trop rapidement opérée pour être pleinement réussie. A peine est-elle amorcée que nous passons à une autre idée, à un autre motif: l'Office d'Assurance contre l'Incendie qui symbolise l'institution des Indulgences. Or, cette nouvelle idée, ce nouveau motif, mériteraient, d'un point de vue anti-papiste, qu'on s'y arrêtât longuement; une imagination plus « comique » que celle de Swift eût pu en tirer avantageusement parti; Arbuthnot en eût vraisemblablement fait une scène de procédure et de chicane comparable à celles qui se jouent autour de l'héritage convoité de John Bull. Mais Swift passe avec une hâte décevante, et ayant expédié en trois mots cette affaire si importante, en consacre deux à une affaire nouvelle, celle du théâtre de marionnettes (processions, spectacles théâtraux, etc.). Puis vient l'« Universal Pickle » assez jolie trouvaille pour « eau bénite »: « Ayant remarqué que le Pickle ordinaire dont se servent les ménagères ne peut prétendre qu'à conserver la chair morte et certains espèces de légumes, Peter, à grands frais d'argent et d'ingéniosité, avait inventé un Pickle convenant aux Maisons, aux Jardins, aux villes, aux hommes, aux femmes, aux enfants et au bétail, par quoi il était en mesure de les conserver en aussi parfait état que des insectes dans de l'ambre. » Or, ce Pickle ne différerait de celui que l'on emploie dans les ménages que par la poudre de perlimpinpin¹ dont Peter la saupoudrait et qui le rendait infaillible contre... « les araignées, les rats, les fouines, la gale, la rage, les poux », etc. Après ces facéties qui relèvent de la pure farce et par lesquelles Swift se dédommage de ce qu'il y a de trop aride dans sa matière, nous passons à un développement allégorique dont on a beaucoup médité: le passage fameux sur les Bulles pontificales, les Bulles qui, par l'effet d'un calembour inévitable, se voient transformées en Taureaux farouches et mugissants, mais magiquement apaisés à la vue d'une pièce d'or. On voit l'effort de l'auteur pour vivifier cette abracadabrante abstraction, et la plupart des traits qu'il prête à ces fabuleux animaux, héritiers des taureaux de Colchide sont burlesques sans être bouffons: « Peter employait ces Taureaux à divers usages; quelquefois il les faisait mugir pour effrayer les méchants enfants et les faire se tenir tranquilles; quelquefois il les envoyait faire des commissions de grande importance... (et comme) ils avaient hérité

¹ « Pimperlim pimp », déformation de notre expression française qui figure dans le dictionnaire français de Richelet (1679), cité par Guthkelch et Smith.

de leurs nobles ancêtres les Gardiens de la Toison d'or un *appetitus sensibilis*, ils se montraient encore si friands d'or que, même envoyés quelque part... pour une simple visite de compliment, ils se mettaient à mugir, cracher, éructer, pisser, faire des vents, jeter du feu par les naseaux, et faire un affreux vacarme jusqu'à ce qu'on eût jeté un petit morceau d'or, mais aussitôt *Pulveris exigui jactu* ils devenaient tranquilles et doux comme des agneaux. Bref, qu'ils fussent secrètement de connivence avec leur maître, ou encouragés par lui, ou qu'ils fussent poussés par leur libidineux amour de l'or, ou les deux à la fois, il est certain qu'ils n'étaient qu'une bande de gueux, brutaux et fantarons et que s'ils ne parvenaient pas à obtenir une aumône, ils faisaient avorter les femmes et donnaient des convulsions aux enfants, lesquels aujourd'hui encore appellent généralement les esprits et lutins du nom de Bull-Beggars. Ils se rendirent enfin si insupportables au voisinage qu'un certain nombre de gentlemen du Nord-Ouest rassemblèrent une meute de véritable Bull-Dogs anglais qui les mirent si bien à mal qu'ils s'en sont toujours ressenti depuis. » Cette couleur anglaise assez inattendue dans le tableau, et cependant légitime, l'égaie sans doute, mais jette une certaine confusion, car cet humour léger va à l'encontre des dessins satiriques de l'auteur. Swift ne parvient pas, du reste à sortir ici de l'allégorie, car les données demeurent trop invraisemblables et disparates et le souci de la précision aboutit à des calembredaines : les Bulls ont si bien dégénéré depuis leurs ancêtres aux pieds d'airain, que leurs pieds ne sont plus qu'en vulgaire plomb (comme le cachet pontifical), etc. Inutile d'insister sur ces puérités un peu laborieuses, qui montrent à la fois l'application de Swift et son impuissance à faire œuvre vivante avec ces lambeaux livresques ; sa fantaisie est finalement vaincue par la nature artificielle du sujet et la vigueur satirique de l'essai en est d'autant amoindrie.

Il en sera de même encore au milieu et vers la fin de la section, quand il nous décrira méticuleusement les accès de folie de Peter : d'une part le procédé de transposition est trop rudimentaire, et de l'autre, l'idée de folie est contraire elle aussi à l'intention satirique et jette, à nouveau, le trouble : « Bref, tant par l'effet de son orgueil et de ses ambitions que par celui de sa coquinerie, le pauvre Peter en vint à perdre l'esprit (was grown distracted) et conçut les plus étranges projets du monde. Au plus fort de ses accès (comme il est assez habituel à ceux qui ont la folie des grandeurs) ¹,

¹ Exactement : those who run mad out of Pride.

il s'intitulait *Dieu Tout-Puissant* et quelquefois *Roi de l'Univers*. Je l'ai vu (raconte mon auteur), prendre trois vieux chapeaux hauts de forme et se les enfoncer tous trois sur la tête, superposés en trois étages, portant à sa ceinture un énorme trousseau de clefs et tenant une canne à pêche à la main. En cet accoutrement, Peter, avec beaucoup de grâce et à la manière d'un épagneul bien dressé, présentait à ceux qui venaient lui prendre la main en guise de salutation, son pied, et si on lui refusait cette politesse, le levait jusqu'à la hauteur de leur gueule¹ et vous leur donnait un coup à leur décrocher les mandibules, que l'on a toujours depuis appelé *salut*. Si quelqu'un passait devant lui, sans lui faire sa révérence, il avait le souffle si puissant qu'il envoyait leurs chapeaux voler dans la poussière². » De même nature que ces gestes clownesques, sont, vers la fin de la Section, les énormes et insipides sornettes que Peter débite sur sa *Vache à lait* prodigieuse, son *poteau* transformable en seize navires de guerre (mérites universels de la Croix), ses *Chariots Chinois* voguant sur les montagnes et ses maisons roulantes. Pauvres et sèches énumérations, concepts avortés, images vides que seule pourrait rendre viables l'intarissable verve de Rabelais et dont Swift sentira lui-même l'inanité; il se lasse vers la fin de cet effort infécond et quand il veut nous narrer la dernière folie de Peter expulsant ses deux frères *manu militari*, il passe sous silence nous dit-il, maint détail « peu important à relater ici³ ». Dans cette expédition tentée hors de ses bases naturelles, son imagination s'est fourvoyée. Swift le sait et l'avoue.

Il y a cependant dans cette Section IV au moins un passage qui échappe à cette déroute littéraire, un passage auquel Swift apporte plus qu'un effort d'ingéniosité, parce qu'il s'y intéresse véritablement, — non, certes, du point de vue spirituel auquel il ne se place jamais et qui lui est étranger, mais du point de vue, qui lui est propre, de l'interprétation exclusivement « littérale » des gestes humains, de la transposition de ces gestes, même les plus sacrés, en purs réflexes animaux. Il nous y dénonce en effet ce qui est pour lui

¹ « Chops ».

² La fixation du cérémonial pontifical remonte surtout, en effet, au IV^e siècle, à l'époque qui suivit l'établissement de l'Eglise.

³ « ...after several Millions of Scurrilities and Curses, not very important here to repeat ». L'expulsion des frères de Peter par les *Dragons* fait allusion autant qu'aux violences de la contre-réforme, aux dragonnades de Louis XIV, sans que cette apparence d'anachronisme gêne Swift le moins du monde.

la plus grosse mystification de Peter¹, celle qui constitue à ses yeux la plus complète duperie dont jamais les crédules aient été victimes; aussi n'apporte-t-il dans sa dénonciation aucun ménagement, ce que ses ennemis ne se feront point faute de lui reprocher avec véhémence. Peter, après avoir chassé les épouses de ses frères et invité ceux-ci à accueillir à leur place les premières drôlesses venues, après avoir condamné et cloué la porte de la cave en refusant à ses frères tout breuvage à leurs repas, va se surpasser encore: « Dînant un jour chez un échevin de la Cité, Peter fut frappé de l'entendre pérorer à la manière de ses frères sur les vertus de sa surlonge de bœuf: Le bœuf, disait le vénérable magistrat, est la reine des viandes; le bœuf possède incluse en lui la quintessence de la perdrix et de la caille et de la venaison et du faisan, et du plum-pudding et de la crème aux œufs. Quand Pierre rentra chez lui, il n'eut de cesse qu'il n'eût accommodé cette doctrine à son propre usage et, appliquant le principe, à défaut d'aloyau, à son pain bis: Le pain, dit-il, mes chers frères est le soutien de la vie, en lui est contenu *inclusivement* la quintessence du bœuf, du mouton, du veau, de la venaison, de la perdrix, du plum-pudding et de la crème aux œufs; et pour rendre tout plus complet, on y a incorporé la quantité voulue d'eau, dont la crudité est en outre corrigée par le levain ou ferment, par l'effet duquel cette eau devient une saine liqueur fermentée, diffusée à travers toute la *Masse* du Pain. » L'invention de Peter ne consiste qu'à répéter ici, en leur donnant un sens exagérément étendu et par suite abusif, les paroles du vénérable *alderman* qui dans l'orientalisme naturel de leur style imagé restaient acceptables; l'invention de Swift ne consiste ici, dans les deux parties de la phrase,

¹ Swift, en faisant de cette scène du repas chez Peter la « cause principale de la rupture » (p. 119), semble d'une part donner à cette question de la transsubstantiation une importance historique trop grande (relativement par exemple à celle des indulgences), et de l'autre viser uniquement la conception eucharistique du Concile de Trente, imposée à la fin de la querelle à toute l'Eglise Romaine, bien que le dogme ainsi fixé ne fût que celui qui était adopté déjà implicitement et qui avait été formulé depuis longtemps dans ses traits essentiels par St-Thomas. Mais c'est la transsubstantiation, plus que la présence réelle (puisque l'on peut historiquement et théologiquement distinguer l'une de l'autre et que la croyance à la seconde, semble attestée déjà au second siècle par un texte de St. Justin. Cf. Battifol, *L'eucharistie, la présence réelle et la transsubstantiation*, 6^e éd., Paris, 1913, p. 500) que Swift a en vue dans tout ce passage. C'est plus encore l'attitude intransigeante et le langage menaçant du Concile qui termine l'énoncé de chacun de ses articles par un anathème.

qu'à utiliser, ainsi que le remarqua Warton¹, un passage fameux de Rabelais. Mais tandis que Panurge décrit la circulation du chyle à travers le corps avec une abondance verbale étourdissante et un flot inépuisable d'images², Swift s'arrête court après une sèche formule. Panurge faisait du pain et du vin « la matière et métal convenable pour être en sang transmué » et « baillée par nature » car « en ces deux sont comprises toutes espèces des aliments » ; Panurge ennoblit ainsi, en dépit de la veine amusante, ces deux aliments pour lesquels il professe un culte sincère et sans qu'aucune idée théologique intervienne ; Peter au contraire articule en pédant une formule apprise dont il savoure l'étrangeté et dont il veut imposer aux autres la bizarrerie, pour le plaisir seul de la leur imposer, pour celui de faire sournoisement violence à leur raison. Aussi Swift abandonne-t-il vite le thème physiologique et comme cosmique de la diffusion à travers l'infinie diversité des organes, des tissus et des humeurs de l'aliment universel et unique, pour s'attacher seulement à suivre, sur l'emploi de cette formule ésotérique, le développement du caractère de son héros. Et bien l'en prend, car son talent convient mieux à cette étude. « En conformité de ces conclusions, il fit servir le lendemain le pain bis à dîner avec toute la solennité qui convient à un ban-

¹ Vol. II de l'édition de Nichols, p. 281, cité par Guthkelch et Smith, qui regrettent (p. 16, n. 3) que Warton ne donne pas de référence au passage de Rabelais. Ce passage est très évidemment celui dont nous citons une phrase et qui se trouve vers le milieu du ch. IV du livre III, *Continuation du discours de Panurge à la louange des presteurs et debtors*. Voir plus haut, p. 314, où nous citons à propos de l'esthétomorphisme un autre extrait de ce même chapitre.

² « La vie consiste en sang. Sang est le siège de l'âme ; pourtant un seul labeur peine ce monde, c'est forger sang continuellement. En ceste forge sont tous membres en office propre : et est leur hiérarchie telle que sans cesse l'un de l'autre emprunte, l'un à l'autre preste, l'un à l'autre est débiteur. La matière et métal convenable pour estre en sang transmué est baillée par nature : pain et vin. En ces deux sont comprises toutes espèces des alimens. Et de ce est dict le companage, en langue goth. Pour icelles trouver, preparer et cuire, travaillent les mains, cheminent les pieds et portent toute ceste machine, les yeulx tout conduisent. L'appetit, en l'orifice de l'estomac, moyennant un peu de melancholie aigretté, que luy est transmis de la ratelle, admoneste d'enfourner viande. La langue en fay l'essay, les dents la maschent, l'estomac la reçoit, digere et chylyfie. Les veines mesaraïques en sugcent ce qui est bon et idoine, delaisent les excremens... puis la portent au foye ; il la transmue derechef et en fait sang. Lorsquelle joye pensez-vous estre entre ces officiers, quand ils ont veu ce ruisseau d'or, qui est leur seul restaurant ?..., etc. » jusqu'à la fin du chapitre.

quet offert à la cité. Venez, mes frères, dit Peter, attaquez, et sans ménagement; voici d'excellent mouton, ou plutôt attendez, je viens d'y mettre la main et je vais vous servir. A ces mots, fort solennellement, avec la fourchette et le couteau, il coupe deux bonnes tranches d'un pain et les présente chacune sur une assiette à ses deux frères. L'ainé de ceux-ci, ne pouvant entrer d'emblée dans la pensée de Lord Peter, ne put s'empêcher de faire dans un langage fort civil, une observation sur ce mystère. My Lord, dit-il, il me semble en toute modestie qu'il doit y avoir quelque erreur. Eh quoi, réplique Pierre, ceci est fort plaisant, lâchez donc ce bon mot dont votre tête est grosse. Rien de pareil my Lord, mais, à moins que je ne m'abuse, il a plu à votre Lordship, il y a un instant de parler je crois de Mouton, et je me réjouirai d'en voir de tout mon cœur.— Comment, dit Peter, paraissant tout surpris, je n'entends rien à tout ceci, — sur quoi le plus jeune s'interposant, afin d'arranger les choses: My Lord, dit-il, mon frère a, j'imagine, grand faim et grand hâte de voir paraître le mouton que votre Lordship nous a promis à dîner. De grâce, dit Peter, que me baillez-vous là, ou vous êtes tous deux fous à lier, ou vous inclinez plus à badiner que je ne saurais permettre. Si vous, là, n'aimez pas votre tranche, je vous en taillerai une autre quoi qu'il me semble bien que c'est le meilleur morceau de l'épaule. — Mais alors, my Lord, répartit le premier, il faut donc que depuis tout à l'heure ceci soit de l'épaule de mouton. De grâce, dit Peter, mangez vos victuailles et cessez vos impertinences, s'il vous plaît, car je ne suis guère disposé à les goûter en ce moment. Mais l'autre ne pouvait s'abstenir de parler, étant excédé par l'affectation de gravité peinte sur le visage de Peter. Par Dieu, my Lord, dit-il, je ne puis que répéter que pour mes yeux et mes doigts et mes dents et mon nez tout ceci ne semble être qu'une croûte de pain. Là-dessus le second glissa son mot: Je n'ai jamais vu morceau de mouton de ma vie qui ressemblât d'aussi près à une tranche d'un pain de douze pence. — Or ça, messieurs, s'écrie Peter dans un éclat de rage, puisqu'il faut vous convaincre que vous n'êtes que deux chiens aveugles, arrogants, ignorants et entêtés, j'emploierai ce seul et simple argument: Mort D..., ceci est le plus véritable, le meilleur et le plus incontestable mouton que vous puissiez trouver sur tout le marché de Leaden-Hall, et le D... vous arde tous deux à tout jamais, si vous vous avisez d'en juger autrement. » Le texte anglais est plus énergique encore ¹ par le sens blas-

¹ By G... it is true, good, natural mutton as any in Leaden Hall market; and G... confound you both eternally if you offer to believe otherwise. On

phématoire du mot « God » ainsi répété à coups furieux ; la fin de ce passage est certainement saisissante et de force à faire frémir les consciences anglicanes les plus émancipées. Cet épisode, après avoir traîné un peu en longueur, se termine par une explosion ; Swift excelle à amener, après une préparation ironique prolongée, un final éclat de haine, brisant soudain toutes les conventions cauteleuses et projetant avec violence au dehors le fond longtemps enveloppé d'une âme. Tout dans la Section nous a préparé « négativement » à recevoir ce choc et nous le recevons « de plein fouet ».

Ce qu'il y a de dramatique dans la satire, de tragique dans la comédie, qui nous était apparu déjà dans la Section II, lors de la première volte-face de Peter devant les questions de ses frères, reparaît ici avec plus d'insistance, en se déployant plus largement ; là, le Tartufe Swiftien s'emparait par un geste soudain de la conscience de ses frères et de leur volonté, ici, il martèle brutalement leurs âmes avec une joie féroce qu'il ne dissimule plus. Le casuiste se double d'un « bully », apoplectique, frappant du poing, dont la nuque est gonflée d'un sang surabondant de gentleman-farmer ou de prélat sportif et qui parle ou profère le langage anglo-saxon le plus authentique. Sous l'à-propos d'une allusion historique assez précise (aux « anathèmes » répétés des canons du Concile de Trente) la couleur anglaise reparaît en effet, inévitablement, en vertu de la vivacité même de la scène ; la réalité fait invinciblement irruption au milieu de ces abstractions ou fictions accumulées. Swift égale là une fois de plus la satire à la comédie de caractère et rejoint celle-ci dans sa région la plus limitrophe du drame. Car c'est un trait de caractère qui jaillit ici, un trait de caractère si profond qu'il est même en désharmonie avec certains autres traits déjà marqués par l'auteur, mais comme par mégarde, et avec certaines données du récit. Pourquoi en effet, demanderait-on si l'on voulait ergoter, pourquoi Peter qui maintenant est riche et qui n'a jamais été, que l'on sache, de tempérament ascétique, s'avise-t-il d'adopter un aussi extraordinaire et décevant régime ? Par ce que, pourrait-on répondre, les circonstances historiques le comportent, — ce qui sans doute est vrai, — parce qu'aussi, Peter a besoin ici de duper ses frères, ce qui n'est pas moins incontestable. Mais en dupant ses frères, va-t-il se duper lui-même et trahir sa propre faim ? Toutes ces questions et toutes ces réponses seraient aussi puériles : Swift n'a cure de ces légers illogismes, de ces discordances

nous excusera de traduire le second « God » par *Diable* qui nous paraît être ici le seul équivalent véritable.

de surface; il oublie en partie les données initiales de sa matière en approfondissant ici ce point qui le passionne. Ce qui l'intéresse, presque uniquement, c'est ce caractère d'imposteur qu'il s'est assigné, au départ, comme sujet favori; c'est la révélation de cette imposture qui absorbe ici son effort. Il a habilement gradué son effet, en écartant de son chemin ce qui pourrait l'entraver dans cette analyse: qu Panruge poursuive à loisir son délectable discours sur la «*circonfluxion*» du sang dans le corps, Peter n'a point le temps de s'attarder à de si jolies bagatelles, il faut qu'il ajuste fermement son masque pour que Swift puisse mieux, et d'un seul coup, le lui ôter.

Il y a beau temps, du reste, que celui-ci s'entraîne à accomplir ce geste hardi et exhilarant, il s'est «*fait la main*» à la fois dans ses écrits et dans la réalité quotidienne de son existence. Il a démasqué déjà de faux amis, de fausses admiratrices et de faux protecteurs; il continue en en démasquer d'autres au moment même où il écrit le Conte du Tonneau, il étend autour de lui la zone d'action de la satire, et intègre dans son livre les plus précieux résultats de son expérience. Il a confondu Varina en lui dévoilant sans ménagement ses propres calculs, il a cloué au pilori de ses vers le futile et présomptueux Lord Berkeley côte à côte avec son servile Bush, il a dans la Bataille des Livres montré l'imposture des pédants depuis Bentley jusqu'à Wotton, et il s'emploie, avant de mettre le point final au Conte¹, à déjouer les desseins de son ami Tisdall qui menacent chez lui des sentiments encore inavoués mais déjà vivaces. Et toute sa vie, il poursuivra ce double combat, retrouvant souvent d'ailleurs dans les deux domaines les mêmes ennemis, lacérant Burnet dans les écrits qu'il publie comme dans les remarques silencieuses qu'il confie à la marge d'un de ses livres, dénonçant son faux zèle et ses craintes intéressées. Sur ces premiers amis politiques, sur Somers à qui il dédie le Conte, il portera des jugements implacables, mettant au jour leurs dessous les plus cachés². Toujours il s'efforcera de pénétrer sous les visages, d'arracher aux hommes solennels leurs plus vils secrets.

Draw them so that we may trace
All the soul in every face³.

¹ Lettre à Tisdall du 20 avril 1704.

² The Legion Club, 1736.

³ «*I allow him to have possessed all excellent qualifications, except virtue*», et, un peu plus haut: «*his father was a noted rogue*» (Notes on Macky's Remarks, T. Scott, vol. X, p. 275).

Aussi Peter devient-il ici un être de chair et de sang, il se dégage à nouveau, comme dans la Section II, de l'abstraction allégorique où il s'est quelque temps confondu et décomposé, mais son hypocrisie le ressuscite. Comme le *Stroukaràs* des *Sevarambes*¹ qui est peut-être un de ses ancêtres, il est le type du tyran-imposteur qui fonde son pouvoir temporel sur l'exploitation de la crédulité populaire; chez ces deux êtres à double face, l'effronterie est le beau côté et le revers, la cruauté et la violence. La carrière de l'un et de l'autre comporte une série graduée d'intrigues, et d'impudences qui sont les illustrations des dogmes et des rites chrétiens, à peine démarqués; seulement, tandis que Vairasse développe avec surabondance ce côté allusif de son récit, multipliant les épisodes, de façon à embrasser la presque totalité des croyances et des pratiques de l'église romaine, (naissance divine du fondateur de la religion, ses relations constantes avec le Soleil-Dieu, sa mort mystérieuse, son ascension au ciel, son retour parmi les hommes quand ses prêtres le désirent, miracles, célibat des prêtres, etc.). Swift resserre le récit autour du personnage, en réduisant et simplifiant les épisodes; surtout il a soin de laisser dans l'ombre ce qui serait susceptible d'être interprété comme trop évidemment sacrilège, afin d'avoir ses coudées plus franches et de réduire plus aisément à néant un ennemi mieux circonscrit. Toute la satire anti-papiste du Conte aboutit ainsi à cette scène où le masque de l'imposteur est arraché.

Portée de la satire antipapiste.

Cette scène ne se termine du reste pas où nous venons de l'arrêter: Swift a cru ici devoir être complet et attaquer la transsubstantiation sous les deux espèces. Peter après avoir fait passer son pain pour du mouton, le fait passer ensuite pour du vin et invite ses frères à se désaltérer parce qu'il n'est à leurs yeux qu'une croûte sèche. La scène précédente est répétée et sans aucun gain dramatique; au contraire, l'explosion de colère de Peter ne pouvant sans inconvénient recommencer aussitôt et rien d'intéressant ne la remplaçant, nous sentons soudain l'intérêt défaillir et Swift qui en a conscience semble s'excuser de sa longueur

¹ Denys Vairasse d'Alais: *Histoire des Sevarambes*, Paris, 1677. Cette 1^{re} éd. française avait été précédée d'une édition en anglais parue à Londres en 1675. Cf. Atkinson *op. cit.* p. 87-139 et Lachèvre, *Les successeurs de Cyrano de Bergerac*, Paris, 1922, p. 167-209.

par les nécessités historiques du récit ¹. C'est qu'ici sa méthode habituelle, souvent si puissante, qui consiste à ne pas terminer sur un *climax*, mais à continuer l'accumulation des arguments et des images jusqu'à ce que le lecteur soit excédé, confondu et convaincu, est visiblement inopérante: on ne démasque vraiment les gens qu'une fois. Mais Swift tiraillé entre la comédie et l'allégorie, se laisse ressaisir par cette dernière et sacrifie à ses exigences. Un à un, il reprend les principes papistes fondamentaux, pour les transposer dans un ordre laborieux de succession. Il éprouve une gêne évidente, une sorte de contrainte. Pourquoi? Si le Conte, comme nous avons toujours paru le croire et le croyons encore, remonte en son thème fondamental aux jours de Trinity Collège, ne devrions-nous pas trouver dans cette attaque contre le papisme, dans ce pamphlet jailli des circonstances, un à propos frappant et une verve juvénile, ne devrions-nous pas sentir, cet accent particulier de vie, qui caractérise la discussion des questions « actuelles », et que l'on sent si bien dans l'Épître de Martin Marprelate aux Terribles Prêtres ou dans notre Satyre Ménippée?

Cet à-propos, cette verve, cet accent de vie, nous les rencontrons quelquefois aussi dans ces deux Sections anti-jacobites; nous les avons rencontrés, non seulement dans la scène ci-dessus du « démasquement », mais un peu plus haut dans certains passages marqués de couleur anglaise, tel que celui où les *Bulls* pontificaux sont mis aux abois par la meute des bull-dogs britanniques, comme les groupes isolés de Jacobites pouvaient être cernés et houspillés dans quelque obscure impasse de Dublin par les bouillants étudiants de Trinity; nous les trouvons encore presque d'un bout à l'autre de la Section II, dans la manière preste et l'humour alerte dont sont présentés, comme pour un auditoire de soir de Tripes, les premières impudences, analogues à celles d'un « Don », de l'érudit, ergoteur et pédantesque Peter. Ces traces très nettes suffisent à justifier, sinon à prouver, l'hypothèse de l'origine « universitaire » du Conte du Tonneau. Elles suffisent à évoquer une atmosphère de jeunesse studieuse et frondeuse, où, politique, religion, histoire, droit, philosophie sont mêlés en un insoucieux potpourri dont la gaieté irrévérencieuse est le meilleur condiment. Cet élément existe; il serait téméraire et peu critique de le nier.— Mais il serait plus difficile encore de ne pas aper-

¹ « I have chosen to relate this worthy matter in all its circumstances, because it gave a principal occasion to that great and famous *Rupture*, which happened about the same time among these Brethern, and was never afterwards made up »; p. 119.

cevoir le caractère opposé: celui d'application laborieuse et de lutte contre l'ennui d'une matière ingrate, que nous avons plusieurs fois signalé et qui ressort des aveux mêmes de Swift. L'inspiration qui a porté Swift allègrement durant toute une partie du trajet allégorique l'a ensuite assez lourdement laissé choir et l'œuvre commencée dans la prison souvent joyeuse du « quadrangle collégial », a été continuée et achevée aux heures généralement plus mornes des années de liberté et d'action. Puis surtout, les conceptions politiques et l'horizon moral de Swift avaient complètement changé. Non seulement le péril jacobiste était conjuré, mais les véritables ennemis de l'Église nationale, établie et respectable, de l'église dont Swift s'était fait le dévoué serviteur surtout par piété filiale et sentiment de caste, apparaissaient à ses yeux beaucoup plus dans les rangs des calvinistes, des puritains, des protestants intransigeants et égalitaires, que dans ceux des papistes vaincus et, en Irlande surtout, misérables. Dès les années 1700-1702 et peut-être avant, Swift pensait déjà ce qu'il devait écrire moins d'une décade après, dans sa *Lettre sur le Sacramental Test* de 1708: « ils sont aussi négligeables que les femmes et les enfants. Leurs terres leur ont presque entièrement été enlevées, et ils sont dans l'incapacité d'en acheter; pour le peu qu'il leur reste, le dernier Acte contre le Papisme pourvoit à ce qu'il achève de s'émietter et de leur échapper et c'est pour éviter cela que quelques uns des plus considérables d'entre eux se sont déjà faits Protestants et seront probablement suivis de beaucoup d'autres »¹. Quant aux prêtres papistes, ils ne peuvent plus avoir de successeurs et disparaîtront prochainement par voie d'extinction, que pourront devenir alors leurs ouailles, étant donné que ces gens ne sont plus guère que des « fendeurs de bois » et des « porteurs d'eau »². Dans cette plèbe loque-

¹ T. Scott, vol. IV, p. 17.

² « Then, the Popish priests are all registered, and without permission (which I hope will not be granted) they can have no successors; so that the Protestant clergy will find it perhaps no difficult matter to bring great numbers over to the Church; and in the meantime, the common people without leaders, without discipline, or natural courage, being little better than « hewers of wood, and drawers of water », are out of all capacity of doing any mischief, if they were ever so well inclined »; *ibid.*, p. 17.

Dans le « Proposal for preventing the further growth of popery » qui parut dans le *Tatler* en 1710 et qui peut être de Swift, ainsi que le croit Temple Scott (vol. IV, p. 248), les mêmes idées à peu près sont exprimées, mais sous forme humoristique: il suffira, pour mettre fin au papisme en Irlande, de lui concéder tous les privilèges de l'Église établie, c'est-à-dire de donner

teuse, d'où sortiront plus tard les Yahoos grimaçants, Swift englobe déjà à la fois la masse des fidèles et le clergé, celui-ci étant presque aussi besogneux que sa clientèle, (du moins au degré le plus bas de la hiérarchie, le haut clergé papiste d'autre part le préoccupant fort peu.) Pourquoi donc s'acharnerait-il sur cette tourbe infime condamnée d'ores et déjà à une rapide extermination ? Dès Moor-Park et Kilroot elle cesse de l'intéresser et au moment où il fixe la contexture même du *Tale of a Tub*, où il en remplit le dessin et en enrichit la substance, le papisme a cessé pour lui d'être un thème vivant. De là ces interruptions du récit, ces gestes répétés de lassitude. Aussi ne citera-t-il point, à la manière d'un Marprelate, les prélats concupiscent à comparaître sous leur nom et sous leur vrai visage à la barre de l'opinion¹, ni ne fera-t-il, comme les auteurs de la *Ménippée*, se confesser dans une Harangue ingénue et cynique des chefs de bande sans conscience. L'« actualité » de la satire ne suffira plus — durant la deuxième période — à la rendre personnelle (comme elle l'avait été en maint endroit dans la *Bataille des Livres*), et elle ne pourra même pas lui fournir, sous sa forme généralisée que préfère encore Swift, une proportion suffisante de traits individuels indispensables et de détails concrets. A ce deuxième stade de son développement, la satire papiste a donc tendance à verser dans un « formalisme » un peu vain : tandis que le « catholicon » du charlatan espagnol conserve, malgré la transparence de l'allégorie, un attrait réel qui lui vient de l'effervescence même d'où l'idée en naquit, d'une atmosphère de troubles civils et d'agitation guerrière, et comme de l'air de la place publique, — le *mouton*, le *pickle* et les *bulls* de Peter n'ont plus qu'un lien relâché avec la réalité historique, avec le moment, avec les circonstances, ils deviennent des thèmes littéraires et ne peuvent être viables que si l'auteur leur apporte du dehors ou du dedans quelque élément

au clergé catholique le droit de percevoir la dîme et aux prélats catholiques de prélever toutes sortes de taxes sur le bas clergé, ce qui engendrera tant de querelles et sera l'occasion de tant de procès que l'Eglise romaine y sombrera. On pourra suivre le déclin du papisme au moyen de « Church-thermometers » qu'on pourra installer dans chaque église. Cet article du *Tatler* est assez superficiel, et si c'est Swift qui l'a écrit, il s'est mis pour la circonstance au niveau de son public, en renonçant à ses plus belles qualités d'implacable logique humoristique (car cet essai est plein d'inconséquences).

¹ Comme Martin provoque par exemple Bridges, doyen de Salisbury, lui reprochant ouvertement ses vols et ses détournements, ou l'évêque de Londres, Aylmer, qu'il accuse publiquement d'avoir « filouté » deux de ses fournisseurs.

essentiel qui ne leur est pas propre. Du dehors d'abord, en déplaçant l'intérêt, soit vers le personnage principal, comme dans la scène du *mouton*, soit en introduisant une note locale (ou un souvenir) comme dans le passage sur les *bulls*. Et alors, la satire dérivée par un thème étranger, atteint moins pleinement son but : le papisme en est d'autant moins directement, moins mortellement frappé.

Ensuite, du dedans ; l'auteur peut suppléer à l'insuffisance des allusions et des traits d'« actualité » par des idées ou des sentiments personnels, par des emprunts faits à sa propre conscience. C'est ce qu'il a fait déjà dans le passage de la Section II relatif aux mystères, où sa pensée, mue par un impérieux besoin d'intégralité, l'avait entraîné bien au delà des positions anglicanes. Le bond qu'elle a accompli en cet endroit précis ne pourra même guère être dépassé (quelle religion peut bien subsister sans au moins un mystère ?), mais il pourra être égalé sur d'autres points, en une même ligne avancée. A condition toutefois que Swift prenne part corps et âme au débat au lieu d'y assister avec un simple dilettantisme désabusé. Or, le plus grand nombre de ces illustrations allégoriques des pratiques papistes demeurent à l'état embryonnaire, témoignant ainsi d'un désintéressement relatif de Swift à leur égard : les indulgences l'ennuient et n'obtiennent qu'un rapide mot dédaigneux, le purgatoire reste extrêmement vague en sa *Terre Australe inconnue*, l'eau bénite l'amuse davantage, mais ne conduit qu'à des plaisanteries de collégien, le jeûne et l'abstinence sont prestement expédiés en dix petites lignes et une boutade ordurière ; les bulles, quoique symbolisant assez bien la cupidité de Peter, sont des figurations trop futiles pour susciter la haine ou d'autres sentiments amers, et la confession qui eût pu être d'un redoutable rendement entre les mains de Swift si elle eût été traitée en tant qu'imposture, en tant qu'expression privilégiée du tempérament surnois et trouble de Peter, n'a été, nous l'avons vu, qu'un thème assez gauchement traité, dont la valeur satirique demeure peu considérable. Reste une seule représentation symbolique à laquelle Swift a vraiment voulu donner un sens plein, ironique et négateur ; celle du dogme de la transsubstantiation. Pour se couvrir contre des attaques anglicanes possibles, il a eu soin de marquer, au départ, une distinction entre l'idée historique de la cène (le dîner chez le vénérable alderman au langage métaphorique) et la conception papiste de la communion : le dîner de Peter et la présentation du pain comme viande authentique ou vin de Bordeaux. D'un point de vue purement formale, cette distinction peut paraître

suffisante; ne ressemble-t-elle pas à celle qu'établit le XXVIII^e Article de la Convocation de 1562: «La transsubstantiation (ou le changement de substance du pain et du vin) dans la cène du Seigneur, ne peut être prouvée par la sainte écriture; mais elle semble en désaccord (it is repugnant to) avec la lettre du texte sacré, car elle détruit la nature du sacrement et a donné naissance à mainte superstition. Le corps du Christ n'est donné, reçu et mangé à la cène que d'une manière céleste et spirituelle. Et le moyen par lequel le corps du Christ est reçu et mangé à la Cène est la Foi.» Swift n'interprète-t-il pas supérieurement ce point du dogme: comment marquer avec plus d'éclat la différence entre ce qui est vénérable et ce qui ne l'est pas? Il a appelé «sage» l'alderman qui représente le Divin Maître lui-même et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes anglicans. Mais comment se fait-il alors que l'archevêque Sharp, et la Reine Anne, et cent autres, aient vu dans ce passage un blasphème; faut-il imputer leur scandale à leur seule pudibonderie? Un lecteur de notre temps peut-il et doit-il y voir autre chose? L'article XXVIII dont nous venons de citer deux phrases, débute par un paragraphe que nous devons, pour plus d'exactitude, citer en anglais: «The Supper of the Lord is not only a sign of the Love that Christians ought to have among themselves one to another: but rather it is a Sacrament of our Redemption by Christ's Death: insomuch that to such as rightly, worthily, and with faith receive the same, the Bread which we break is a partaking of the body of Christ: and likewise the Cup of Blessing, is a partaking of the Blood of Christ.» Tout le sens de ce passage subtil est contenu dans les «mots a partaking of» qui ont fait couler des flots d'encre, et dont l'interprétation sûre n'appartient pas aux profanes; cependant, il n'est pas douteux d'un point de vue critique et historique, que les rédacteurs de l'article n'ont pas voulu se contenter d'une signification purement métaphorique, et qu'ils ont retenu ici, comme dans l'article XXV sur les Sacrements¹, et dans les articles sur la Trinité, l'Incarnation et la Rédemption, l'idée fondamentale et ultime d'un concept non réductible aux canons ordinaires de la pensée: d'un mystère. Et ils insistent avec plus d'évidence encore sur la nécessité de révéler cette institution sacrée, en accor-

¹ «Sacraments ordained of Christ, be not only badges or token of Christian Mens Profession: but rather they be certain sure witnesses, and effectual signs of Grace, and Gods good will towards us, by the which he doth work invisibly in us, and doth not only quicken, but also strengthen and confirm our faith in him.»

dant au sentiment de révérence le pouvoir d'opérer dans l'âme du fidèle l'identification entre les espèces et le corps du Christ, pouvoir dans lequel réside tout le mystère et qu'ils ont dénié à la Transsubstantiation. Et s'il serait possible d'ergoter encore sur le sens de cette *identification*, il ne le serait plus de refuser de voir dans le dogme anglican l'expressien d'une croyance religieuse, extra-humaine. Le parallèle avec l'apologue de Swift ne peut donc être poursuivi plus loin : d'une part, le langage qu'il prête au « sage alderman » est à tout le moins suspect de futilité, et surtout, la présentation tout entière de la scène est aux oreilles d'un croyant, même anglican, effroyablement irrévérencieuse. Comment oser parler de bœuf, d'aloïau et de mouton à propos du Lord's Supper ? Swift profane d'un pied pesant l'enceinte du temple, avec une inconscience impressionnante, indifférent et sourd à la terreur des fidèles autour de lui¹, et maniant comme un instrument précis la langue sacrilège. Son blasphème cesse presque d'en être un, en raison de l'ignorance où il le tient ; il refuse de reconnaître les dogmes et les rites comme il méconnaîtrait des vases sacrés ; il proscriit toute ingérence humaine dans les choses divines et veut ainsi faire honte aux hommes de leur arrogance. De quel droit, semble-t-il dire, aspirent-ils à ce qui les dépasse, à ce qui leur est étranger ? Les rites et les dogmes sont une écharpe présomptueuse que l'humanité veut jeter par de là le monde visible, pour se relier à ce qu'elle ne voit pas, et Swift déchire cet oripeau avec une morne joie. — C'est pourquoi il s'acharne surtout dans cette attaque contre le papisme, contre les dogmes et rites qui ne lui sont pas absolument propres, mais qui sont à la base de toute croyance chrétienne et même de toute religion. Dans le Tale of a Tub comme dans le « Day of Judgment » Swift ramène, d'un geste irrité, toutes les conceptions religieuses, effrayées ou consolantes, à l'intérieur du crâne humain, et les y fait rentrer avec violence comme un bétail égaré. L'humanité ne mérite même pas d'être damnée². Swift in-

¹ Cette impression d'effroi produite sur ses contemporains apparaît dans les paroles de Smalridge, citées par Johnson : « Ni toutes les richesses que vous et moi possédons, répondait-il à Sacheverell qui semblait lui imputer la paternité du Conte, ni toutes celles que nous pourrions un jour posséder, ne pourraient me corrompre au point de me faire écrire le Tale of a Tub » (bribe me to write the Tale of a Tub).

² The Day of Judgment :

With a whirl of thought oppress'd
I sunk from reverie to rest.

accessible à toute émotion religieuse, dénué à un degré suprême du sens du mystère, ne voulant voir, pour les mépriser mieux, que le côté humain de l'univers et que l'aspect grégaire de l'âme humaine, réduit par une série implacable de simplifications, toute la diversité des manifestations spirituelles à une série d'actes matériels et de symboles vides, où se glissent même, à la place du surnaturel absent, le charlatanisme et l'imposture. Tout appareil religieux n'est qu'une carapace rugueuse et grossière abritant un néant, et l'effort de Swift dans ces Sections II et IV ne tend qu'à briser cette enveloppe, sous la forme la plus complexe et la plus ornée, pour en montrer la vacuité. Il veut rendre manifeste cette inanité qui s'impose à lui avec une force souveraine et contre laquelle il ne se révolte pas.

D. Caractère et gestes de Jack.

Swift, dans la Section IV était sorti de la comédie; la Section VI l'y ramène. Le récit, se dégageant à nouveau des entraves les plus étroites de l'allégorie et s'écartant un instant des voies de la diatribe, va retrouver son aisance naturelle du début et s'épanouir même en

A horrid vision seized my head,
 I saw the graves give up their dead !
 Jove, arm'd with terrors, bursts the skies
 And thunder roars and lightning flies !
 Amazed, confused, its fate unknown,
 The world stands trembling at his throne !
 While each pale sinner hung his head,
 Jove, nodding, shook the heavens, and said,
 « Offending race of human kind,
 By nature, reason, learning, blind ;
 You who through frailty stepp'd aside,
 And you who never fell from pride ;
 You who in different sects were sham'd
 And come to see each other damn'd
 (So some folk told you, but they knew
 No more of Jove's designs than you) ;
 — The world's mad business now is o'er,
 And I resent these pranks no more.
 — I to such blockheads set my wit !
 I damn such fools ! Go, go, you're bit.

une gaieté légère qu'il n'a pas encore connue.— Les deux frères de Peter, après leur rupture avec l'aîné qui les a chassés, se retrouvent seuls au monde et désespérés; mais la précieuse copie, *Copia vera*, du Testament de leur père, dont ils ont pu s'emparer, va leur être d'un puissant réconfort. Ils mesurent avec effroi l'écart qui sur chaque point sépare la lettre et l'esprit du document de l'interprétation abusive de Peter et considèrent leurs habits avec stupéfaction: il ne leur reste plus qu'à les dépouiller au plus vite de tous leurs ornements défendus. Avec cette œuvre d'épuration va commencer une phase importante et nouvelle de leur vie; les deux cadets jusqu'ici négligés, vont passer au premier plan. Aussi reçoivent-ils des noms: l'un se fait appeler Martin et l'autre Jack. Jusqu'ici, ils avaient vécu sous la tyrannie de leur frère, en parfait accord, mais la liberté dont ils jouissent maintenant va leur fournir l'occasion de développer et d'affirmer leurs goûts personnels. Swift est conduit à les doter chacun d'un caractère défini.

Ils se mettent donc tous deux à la besogne et ont fort à faire, car sous l'ancien régime somptuaire (une défaillance de mémoire de l'auteur lui ayant fait omettre cet important détail) les trois frères avaient sacrifié à chaque mode nouvelle sans renier les modes précédentes et avaient ajouté toujours de nouvelles passementeries et garnitures sans en ôter aucune, de sorte que les trois pourpoints, surchargés et bigarrés, ressemblaient à trois vêtements d'Arlequin. Pour procéder avec plus de sûreté, Martin et Jack gardent le document devant eux, et leurs regards se portent alternativement sur le texte et sur leurs habits. C'est Martin qui attaque et qui, d'un premier effort, emporte toute une poignée d'aiguillettes; en tirant une seconde fois, il emporte dix douzaines de yards de frange. Mais quand il en est arrivé là, il s'arrête un instant, bien qu'il sache qu'il n'est pas au bout de son entreprise; déjà, il a failli d'un geste trop brusque, faire une large déchirure et veut agir désormais avec plus de prudence. Aussi, pour les galons d'or et les figures indiennes, procède-t-il point par point en enlevant patiemment ensuite chaque bout de fil qui reste. Quand les broderies sont fixées à même l'étoffe, il préfère les laisser, car il se range à ce principe qu'il ne faut en aucun cas endommager le vêtement, et que c'est là la meilleure façon de respecter les volontés de son père. Mais son frère Jack en juge tout autrement: le souvenir tout cuisant des brutalités de Peter le met dans une rage telle que ce sentiment prédomine sur son désir de se conformer aux prescriptions paternelles. De ces deux sentiments réunis, l'un primant l'autre,

il se fait un état d'âme nouveau qu'il appelle fort congrument *Zèle*, « le mot le plus plein de sens, peut-être qui ait jamais existé en aucune langue et sur lequel (l'auteur) a écrit trois énormes in-folio qu'il espère publier bientôt par voie de souscription, ainsi qu'il sied à un Moderne ». Jack, donc, tout plein « de ce miraculeux composé », s'exhorte lui-même par ce préambule : « Eh quoi, dit-il, un gredin qui a mis son vin sous clef, expulsé nos femmes, volé nos biens, fait passer ses maudites croûtes pour du mouton, et nous a chassés enfin comme des gueux, et nous n'aurions point vergogne d'être habillés comme lui, — lui, un vaurien que tout le monde conspue dans la rue ! » Ayant ainsi allumé son ardeur, et se trouvant en conséquence, dans ce délicat état d'esprit qui convient à l'instaurateur d'une Réforme, il se met au travail et vous abat en trois minutes plus d'ouvrage que Martin n'en avait fait dans le même nombre d'heures. Car le lecteur doit savoir que le zèle n'est jamais aussi satisfait que lorsqu'on l'emploie à déchirer et Jack qui raffolait lui-même de cette occupation lui abandonna librement les rênes à cette occasion. Il arriva par suite qu'en voulant arracher un amas de galons d'or un peu trop vite, il fendit du haut en bas le corps même de son habit et « comme il n'avait pour le raccommodage qu'un médiocre talent, il ne trouva rien de mieux à faire que de le repriser avec une brochette et du fil d'emballage. » Puis tout allant de mal en pis, tant par le fait de sa maladresse que par celui de son impatience et de son irascibilité, Jack tiraillant toujours plus fort et s'échauffant davantage, finit, quand il en vint aux broderies par arracher le morceau, l'étoffe et le reste, et jeta le tout aux ordures. Sans s'arrêter le moins du monde alors dans son élan furieux, il essaya d'entraîner son frère : « Ah, mon bon frère Martin, dit-il, fais comme moi, pour l'amour de Dieu ; fends, déchire, tire, arrache, écorche tout, pour que nous paraissions aussi différents de ce Coquin de Peter qu'il est possible : je ne voudrais pour cent livres porter sur moi la moindre marque qui pût faire soupçonner aux voisins que je suis le moins du monde apparenté à un pareil gredin. — Mais Martin qui se trouvait précisément être en cet instant d'humeur extrêmement flegmatique et rassise, supplia son frère instamment de se garder par tous les moyens d'abîmer son habit, car il n'en pourrait jamais avoir un pareil et le requit de considérer que leur affaire n'était point d'établir leur ligne de conduite en allant à l'encontre de celle de Peter, mais en se conformant aux règles contenues dans le Testament de leur père, qu'il voulût bien se rappeler que Peter demeurerait malgré tout leur frère, quels qu'eussent été ses fautes et ses torts, et qu'ils

devaient par conséquent s'abstenir l'un et l'autre de prendre pour mesurer le Bien et le Mal, le seul principe d'être en constante opposition avec lui. Que sans doute le Testament de leur excellent père était très catégorique en ce qui concernait le port de leurs habits, mais qu'il ne l'était pas moins dans les pénalités et prescriptions relatives au bon accord, à l'amitié et à l'affection qui devaient régner entre eux. Et par conséquent, que s'il était absolument indispensable de forcer l'interprétation d'un point, ce devait être plutôt dans le sens d'un progrès de leur union que dans celui d'une aggravation de leur désaccord ». Martin, nous dit l'auteur, eût sans doute continué cette grave et si morale harangue si la pétulance de Jack l'eût permis, mais celui-ci était déjà « à une portée de flèche hors des limites de sa patience » et le poids des arguments de son frère n'avait pour effet que « de faire bondir plus haut sa légèreté, « ainsi que sur le plateau opposé d'une balance; plus Martin était modéré dans ses discours et plus Jack était emporté dans ses actes, et rien n'irritait Jack autant que de voir l'habit de Martin « si bien réduit à l'état d'innocence alors que le sien était ou bien déchiré à fond jusqu'à sa chemise, ou bien, là où il avait résisté à ses terribles griffes, encore de la livrée de Peter. » De telle sorte que Jack « avait l'air d'un petit-maître ivre à moitié dévalisé par des bravaches, ou d'un nouveau locataire de Newgate, qui aurait refusé de payer son *garni*¹, ou d'un voleur aux étalages laissé à la merci des vendeuses des halles², ou d'une fille en son vieux cotillon de velours abandonné aux mains séculaires du *mobile vulgus*³. Comme n'importe lequel de ces personnages ou comme tous à la fois, l'infortuné Jack n'apparaissait qu'un assortiment de haillons et de dentelles, de lambeaux et de franges: il eût été extrêmement heureux de voir son habit dans le même état que celui de Martin, mais infiniment plus heureux encore de voir celui de Martin dans le même état que le sien ».

Ce portrait prestement crayonné, ce récit d'une vive allure sont comme des taches lumineuses dans le Conte; cette Section VI est la plus alerte et une des plus harmonieuses de toutes; Swift, repris un instant par le pur esprit comique, semble s'interdire

¹ C'est-à-dire sa « tournée » amicale aux « anciens » de la prison.

² Exactement des *Exchange women* ou femmes dont les boutiques entouraient le *Royal Exchange*.

³ Dans le texte: *mobile*, forme complète de *mob* que Swift répudiait comme un néologisme. Cf. sa lettre au Tatler, n° 230 et l'*introd. to Polite Conversation*. T. Scott, p. 217.

d'approfondir la satire, et même les traits dont l'interprétation littéraire devait comporter une réelle gravité (Jack déchirant son habit du haut en bas) demeurent légers par ce qu'ils ont de plaisant. C'est la rapidité du débit ici, et le mouvement pourrait-on dire « cinématographique » de la scène qui écarte toute pensée amère; et la fin, bien qu'introduisant déjà le mot d'Éolisme, reste encore dans la même note: Jack après l'inutile déploiement de tous ses arguments « vulpins » pour ramener, selon son expression Martin à la raison, ou selon ses intentions véritables, pour le réduire au même état loquuteur et déchi-queté que lui, se rendant compte qu'il parlait en vain, exaspéré, poussé à bout, se brouilla mortellement avec son frère et s'installa aussitôt dans un nouveau logis où l'on apprit au bout de quelques jours qu'il avait perdu la raison. Aussi tomba-t-il dans les plus étranges manies... et les gamins des rues l'affublèrent de divers noms l'appellant quelquefois Jack le Chauve et quelquefois Jack-à-la lanterne, quelquefois Jack le Hollandais et quelquefois Hugues de France, parfois Thomas le Gueux et parfois le grand Knocker¹ du Nord. Et c'est sous l'une ou l'autre de ces appellations, ou sous toutes à la fois qu'il fonda la très illustre et épidémique Secte des Eolistes » dont l'auteur se propose de nous parler plus loin longuement. L'auteur a raison en effet d'arrêter là son chapitre qui demeure d'une grande unité de matière et de ton. Cet « acte » se détache de la pièce avant le dénouement auquel il se raccorde d'une manière assez inattendue et a sa physionomie sentimentale à lui. Swift y demeure simplement humoriste, en en bannissant toute philosophie trop substantielle. Il s'y délecte de l'art de conter et de peindre et tente de leurrer le lecteur par le charme du provisoire et du passager. Jack n'est avant de devenir autre chose qu'un personnage de farce ou de comédie, une marionnette attachante dont les folies en saccades sont pleines de saveur. Il y a de la jeunesse ici encore autour de ces gestes, de ces provocations et de ces ripostes et peut-être que les années de Trinity s'y prolongent encore à travers celles de Kilroot. Ce Jack swiftien, au premier stade de sa folie, est très proche cousin de celui d'Arbuthnot et Swift, on peut le répéter avec Johnson, affirme là sa maîtrise d'un, style qu'il n'a employé que rarement, mais où il triomphe quand il le veut. C'est là qu'apparaît sa faculté de « grouper les traits, de larder, et de frapper juste »² qu'il se reconnaîtra à lui-même avec justesse

¹ Knocking Jack of the North, du nom de John Knox.

² « I could put together, and lard, and strike out well enough, but... to talk of Martin in any hands but yours is a folly ». Lettre de Swift à Ar-

et modestie, et si le père de John Bull et de Peggy a beaucoup plus d'abondance et de gaieté, s'il a su mettre dans les mille et un tours de Timothy Trim plus de drôlerie que n'en comportait l'imagination entière de Swift, Swift ici l'emporte cependant par un relief psychologique plus net, par un dessin plus incisif. Son don verbal aussi s'affirme avec souveraineté jusque dans les très simples mais inoubliables surnoms de Jack, dont la signification est aussi générale que la précision en est irréductible : ils évoquent toute la diversité historique de Jack, mais ne peuvent évoquer que lui seul. Et ses brefs discours à Martin sont des condensés surprenants de faits et d'idées ; ils réalisent la perfection de la formule sans cesser d'être vivants et d'amuser. Mais Swift ne réussit si pleinement que parce que la satire, même réfrénée, est là suffisante pour insuffler la vie dans ce personnage ; l'autre personnage, en effet, le prudent et modéré Martin sur qui la satire n'a point de prise, puisqu'il symbolise les aimables vertus de l'Église nationale, ne parvient pas à prendre figure réelle devant nous, et Swift avoue une fois de plus son impuissance (impuissance qui n'est qu'à demi involontaire) en abandonnant Martin à l'oubli après sa « digne et moralisatrice » harangue qui l'a si peu intéressé. Il serait téméraire de voir là une tiédeur de ses sentiments anglicans (Swift en a fait d'ores et déjà complètement abstraction et les a éliminés du plan de sa pensée) ; il n'y faut voir qu'une des limites de son imagination créatrice à laquelle l'aiguillon satirique ne peut manquer. Si ailleurs, comme nous l'avons vu déjà, Martin peut être atteint par l'inspiration du Conte, ce n'est pas en tant qu'individu, mais en tant que partie intégrante d'une même catégorie humaine condamnée en bloc. Swift qui possède dans une mesure déterminée le génie comique et en deça de certaines bornes relativement aisées à fixer, ne le possède pas au point de se contenter, en n'importe quelles circonstances, de traits purement individuels et particuliers et de composer à l'aide d'eux seuls un caractère viable semblable par exemple à l'exquis personnage de la « vieille Mrs. Bull » qu'Arbuthnot a tiré de la mesure même, de l'équilibre entre deux positions extrêmes, du compromis et de la circon-

buthnot. 3 juillet 1714, au sujet de Martin Scriblerus. Ce projet littéraire qui avait été élaboré à Londres par le « Scriblerus Club » tout entier à la suggestion de Pope, Swift reconnaît que c'est le talent d'Arbuthnot qui s'y adaptera le mieux : « You every day give better hints than all of us together could do in a twelvemonth ; and to say the truth, Pope who first thought of the hint has no genius at all to it, in my mind. Gay is too young, Parnell has some ideas of it, but is idle ».

spection, de tout ce qu'il y a en en apparence de moins caractéristique et de moins pittoresque, de moins distinct et de moins piquant et où il a introduit cependant tout un monde de nuances délectables, de malices précises et fines ayant autant d'à-propos que de saveur¹. C'est dans la confrontation de ces deux créations littéraires apparentées, mais dont l'une vit et dont l'autre est mort-née, que l'on saisit le mieux la différence entre deux tempéraments d'humoristes amis qui ne peuvent coïncider que par moments et dans des régions limitées. Arbuthnot est doué proprement du génie comique et ne peut asservir celui-ci à la satire que par une sorte de contrainte²; Swift ne possède le premier que comme un substitut ou comme un adjuvant de la puissance satirique. Et ce qui le prouve encore, c'est que tous ses personnages, après avoir pris un instant leurs ébats devant nous, sont tous irrésistiblement éconduits vers un terme fatal, Jack après Peter, et précipités vers la folie, comme vers la seule issue possible d'une vie bien remplie.

Section XI. — Dénouement qui lui paraît si bien définitif qu'il a grand'peine ensuite à lui arracher l'existence de son héros pour nous en exposer encore un dernier épisode; deux sections, en effet, après la Section VI que nous venons de parcourir, ne portent le titre de « Tale of a Tub » que mensongèrement, car il n'y est pas question de Jack: la Section VIII traitant à propos de lui, de l'Éolisme qui le dépasse, et la Section X revenant aux discussions sur les livres et les auteurs; quant à la Section XI qui ne peut éluder son programme, elle ne se résoud à revenir au récit qu'après une profession de foi littéraire fort édifiante et des brocards plutôt malsonnants à l'adresse

¹ *John Bull*. Part II, ch. I : « The character of John Bull's mother ». Voici, par exemple, une phrase caractéristique de ce si joli chapitre : « Though she wore no flaunting laced ruffles, she would not keep herself in a constant sweat with greasy flannel ; though her hair was not stuck with jewels, she was not ashamed of a diamond-cross ; she was not, like some ladies, hung about, with toys and trinkets, tweezer-cases, pocket-glasses and essence-bottles ; she used only a gold watch and an almanac, to mark the hours and the holy-days ».

² Ceci apparaît par exemple dans les *Notes and Memorandums of the Six-Days preceding the Death of a Late Right Reverend*, écrits quelques jours seulement après la mort de Bishop Burnet, où Arbuthnot fait assez tragiquement railler le père par son fils, sans que cependant, ce qu'il y a de cruel dans cette donnée, arrive à attrister véritablement la scène, laquelle reste au fond frivole et « farcical ».

du lecteur qui manifesterait quelque impatience. Le voyageur pressé qui s'attache à suivre la route la plus directe arrive toujours fort crotté, et celui qui, plus intelligent, s'attarde en mille détours agréables aura toujours la ressource de parcourir à fond de train les derniers villages, d'y bousculer la foule des badauds et d'y fracasser la gueule aux chiens hargneux. Ce mouvement d'humeur, qui contraste presque avec le ton de la Section VI et qui diffère assez des autres bons tours joués au lecteur trop impatient, peut marquer le dernier retour de l'auteur (chez Temple ou plus tard), au thème allégorique, après le lent ajustement des Digressions; il marque dans tous les cas, par quelques traits importants, une certaine modification dans la conception de Jack dont la physionomie s'assombrit à mesure que s'élargit son symbolisme et l'allusion au Lord Mayor presbytérien, Sir Humphrey Edwin¹, prouve que ce chapitre ne fut écrit ou remanié qu'après 1697, c'est-à-dire vers la fin du séjour à Moor-Park ou aux années de Dublin et de Londres.

La folie de Jack n'entraînerait pas nécessairement cet assombrissement du tableau si ce motif nouveau était traité par un autre que Swift: n'est-ce pas en effet une folie authentique que le suicide par persuasion du Jack de John Bull? Et cependant la scène demeure d'un pénétrant comique et contient des formules dignes d'Aristophane, telles que le « Ne puis-je pas ouater ma corde? »² prononcé devant la potence. Mais la folie Swiftienne, nous allons le voir, a un autre sens. De même, la multiplicité des allusions historiques, des illustrations allégoriques n'est en elle-même en rien l'antinomie du rire et Arbuthnot nous le démontre encore surabondamment dans une suite de chapitres³ où tous les événements de la politique intérieure récente et des vicissitudes que connut le *Bill against occasional conformity* sont représentés avec autant de clarté que d'à propos scénique et d'imprévu⁴. Cette qualité scénique prédominante maintient doublement la gaieté du récit: en éliminant aussi ou réfrénant l'abstraction et son cortège de réflexions satiriques ou de pensées amères. Chez Swift l'allusion tend au contraire à s'enfler, à acquérir en relief

¹ Cf. Guthkelch et Smith, p. 205 et XLIII.

² John Bull, Part II, ch. XIII: *Jack*. Mayn't I quilt my rope? It galls my neck strangely: besides, I don't like this running knot, it holds too tight; I may be stifled all of a sudden.

³ Ch. XI, XII et XIII sur l'emprisonnement et l'exécution de Jack.

⁴ La conformité occasionnelle devient la « fausse clef » de l'astucieuse Peggy pour pénétrer dans la cave de son frère et boire son vin.

démessuré aux dépens du concret trop mince qui l'enveloppe. Cependant la manière descriptive et vive que nous avons distinguée naguère ne va pas disparaître aussitôt : Swift s'applique même à ne pas l'abandonner, à en tirer un effet cohérent et suivi, en dépit de cette force nouvelle par laquelle il se sent saisi et finira par être emporté. Il lutte un instant contre ce nouvel envahissement, contre ce retour offensif de l'allégorie et pour ne pas avoir l'air d'un vaincu (bien qu'il se résigne d'avance à la défaite) il adopte le parti de railler et d'attribuer aux autres cette tendance maîtresse de son propre esprit : il nous rapportera fidèlement, dit-il, tous les mystérieux faits et gestes de Jack « qu'il a pu recueillir soit par la voie d'une sûre tradition, soit par celle d'infatigables lectures »... et il ne « doute pas qu'ils ne fournissent abondante matière à ceux que leur imagination transpositrice incline à tout convertir en *Types*, qui peuvent créer des *Ombres* sans l'aide du Soleil, et les modeler ensuite en substances sans l'aide de la Philosophie, qui ont un talent particulier pour l'interprétation *littérale* des Tropes et des allégories et la transformation subtile de la lettre en figures et mystères. »¹ Le voilà désormais couvert, et autorisé à développer plus librement un thème ancien dont son imagination jadis, à un âge plus tendre, s'était plus docilement accommodée. La folie de Jack va d'abord continuer ses étranges fantaisies de jeune écervelé : au parchemin qui contient la copie du Testament de son père et dont il ne se sépare jamais, « il avait une façon à lui de donner la forme qu'il lui plaisait, de sorte qu'il lui servait de bonnet de nuit quand il allait se coucher, et de parapluie lorsqu'il pleuvait. Il en appliquait un morceau sur son orteil, si son pied lui faisait mal, et quand il avait un de ses accès, il en brûlait la largeur de deux pouces sous son nez ; ou s'il avait quelque chose de lourd sur l'estomac, il en râclait ce qu'il fallait de poudre pour couvrir un penny d'argent, et tous ces remèdes étaient infail-libles. »² L'élément allégorique est ici peu encombrant, rien ne se prête mieux que ces « Superstitions des Dissidents »³ à ces simples quolibets. D'autres traits sont précis encore et divertissants, comme l'aversion de Jack pour la musique et pour la peinture : « Il était affligé d'une maladie qui était exactement l'opposé de celle que l'on appelle piquêre

¹ P. 190, éd. Guthkelch et Smith.

² Ibid., p. 190-191.

³ Note de l'éd. de 1720. Guth. et S., p. 190, n° 1 : « This is a just banter on the superstitious veneration for the Bible, that most Dissenters show on all occasions (1720) ».

de tarentule et était pris d'une rage canine au son de la musique, surtout à celui d'une paire de cornemuses. Mais il se remettait en allant faire un tour à Westminsterhall, ou à Billingsgate, ou dans un pensionnat d'écoliers, ou sur la Place de la Bourse ou dans un grand Café. Il était fait de telle façon qu'il ne redoutait aucune couleur, mais les haïssait toutes mortellement, et professait pour cette raison une aversion invétérée pour les peintres, au point qu'à ses heures de crises, lorsqu'il traversait la rue, il remplissait ses poches de pierres pour en lapider les enseignes ». Mais les notes vraiment heureuses, ici, sont rares; Swift, au lieu de brosser un tableau continu, procède par touches disjointes, répétées et un peu disparates, revient, à des intervalles variables, sur des idées analogues, de sorte que l'on piétine souvent sur place au lieu d'avancer; on revient après maints détours aux remèdes, recettes et emplâtres, puis aux gestes orduriers, aux réflexes inconsidérés¹, Jack est tantôt un charlatan forain et tantôt un simple échappé de Bedlam tapi dans une gouttière et éclaboussant les passants de jets ignobles. L'impression n'est pas très une, et le portrait souffre à nouveau ici, comme dans le cas de Peter, de la multiplicité des trop brèves allusions, des faits simplement indiqués sans qu'ils aient le temps de parvenir au minimum de développement qu'exige la vie. Swift ici encore s'en rendra compte, il avouera sa lassitude et son désir d'en finir². Comme, au contraire, dans cette même partie de leur tâche, Arbuthnot excelle à transposer d'un doigt léger et sûr, à préciser la ressemblance et à dissimuler derrière le masque vivant qu'il a su composer, l'indispensable support allégorique, l'ossature solide et invisible³. Il est le maître du concret

¹ Par exemple après les remèdes mentionnés plus haut (ibid., p. 190-191) surviennent, p. 196, 197, la médecine soporifique, l'emplâtre caustique « à faire geindre », etc.

² Cf. p. 204 (ibid.): « I can only assure thee, courteous reader, for both our comforts, that my concern is altogether equal to thine, for my unhappiness in losing or mislaying among my Papers the remaining part of these Memoirs, which consisted of Accidents, Turns and Adventures, both new, agreeable and surprizing; and therefore calculated in all due Points to the delicate taste of this our noble Age ».

³ Voici le passage central du portrait de Jack dans Arbuthnot; on verra comme les allusions y sont transposées en traits rapides et vifs: « I told you Peg was whimsical, and loved anything that was particular; in that way, Jack was her man, for he neither thought, spoke, dressed, not acted like other mortals: he was for your bold strokes, he railed at fops, though he was himself the most affected in the world; instead of the common fashion, he would visit his mistress in a mourning cloak, band, short cuffs, and a peaked beard.

et ses descriptions sont tissées de trouvailles: « Jack était un prodigieux rouleur-d'yeux, il vous roulait le dehors de son œil en dedans et le blanc tout en haut »¹. Son Jack à lui est si plein de pittoresque qu'il conserve sous ses ruses et ses roueries et même sous ses cruautés², l'innocence même d'un lutin, d'un Ariel ou d'un Puck, ou tout au moins d'un Till Eulenspiegel qui serait en outre victime de plus fieffés coquins que lui et d'une destinée inexorable. Le Jack de Swift a des facéties moins plaisantes, ne peut concevoir un bon tour sans y mêler quelque fange et prétend fonder son goût pour l'ordure sur des textes sacrés³. Ses gestes sont comme une déformation vicieuse et une mimique obscène de ceux de son descendant arbuthtnotien; il ne roule pas les yeux, il les ferme, afin de tomber mieux dans ses égoûts favoris d'où il apostrophe tout ensemble les gens et les asperge d'une manière qui rappelle à peine celle de la jument de Gargantua, bien qu'elle lui soit identique⁴; il s'agenouille dans les immondices

He invented a way of coming into a room backwards, which, he said, shewed more humility and less affectation; where other people stood, he sat; where they sat, he stood; when he went to court, he used to kick away the state and sit down by his prince cheek by jole: « confound these states », says she, « they are a modern invention »: when he spoke to his prince, he always, turned his back upon him; if he was advised to fast for his health, he would eat roastbeef; if he was allowed a more plentiful diet, then he would be sure that day to live upon watergruel; he would cry at a wedding laugh and make jests at a funeral » (part II ch. III).

¹ « Jack was a prodigious ogler; he would ogle you the outside of his eye inward, and the white upward » (ibid.).

² « All government » says he « is founded upon the right distribution of punishments; decent executions keep the world in awe; for that reason the majority of mankind ought to be hanged every year ». C'est par ces paroles de Jack qu'Arbuthtnot veut figurer les doctrines calvinistes de prédestination et de réprobation absolues, mais la charge est si évidente que le trait satirique en perd sa pointe. Il en est de même de la phrase suivante, où Jack admet que l'on condamne dès leur naissance toute une catégorie d'enfants, par exemple ceux qui ont les yeux bleus, et que, pour justifier cette sentence, on les élève de telle sorte qu'ils deviennent tous des bandits dignes de l'échafaud.

³ P. 19: « Neither was it possible.. to prevail with him to make himself clean again. Because having consulted the Will upon this Emergency, he met with a passage near the Bottom ... which seemed to forbid it ». Le passage allégué est le chap. XV de St-Mathieu, versets 17-20... « to eat with unwashen hands defileth not a man ».

⁴ Tale of a Tub, ed. G. et S., p. 195: « And whenever Curiosity attracted Strangers to Laugh or to Listen, he would of a sudden, with one hand out with his Gear and piss full in their Eyes and with the other all to bespatter them with Mud.

pour y prier ; ses contorsions et ses grimaces n'ont plus rien qui amuse, car elles ont trop de sens et un but trop évident : « Il avait une langue si musculeuse et si subtile qu'il pouvait la faire remonter dans son nez et proférer de là une étrange espèce de langage. Il fut aussi le premier en ces Royaumes à mettre au point l'art espagnol du braiement, et ayant de larges oreilles perpétuellement en vue et dressées, il porta cet art à une telle perfection que c'était un problème fort difficile de distinguer soit à la vue soit au son, l'original de l'imitation ». Swift retombe une fois de plus dans cette image privilégiée, dans ce mythe fondamental ; la tête d'âne apparaît là comme elle était apparue à propos des critiques et à propos de Peter ; l'homme, à partir d'un certain degré de virulence de la satire, se mue irrémédiablement en bête. Mais le mythe ne s'épanouit pas, il reste enveloppé et insuffisant. Les passages les plus vigoureux de la Section sont ailleurs, là où Swift se contente d'analyser un caractère efficacement haï, caractère qui est encore, au fond, celui d'un imposteur, mais d'un imposteur plus bas et rampant qu'il n'a d'arrogance, d'un imposteur de l'humilité, s'abreuvant d'injures, d'affronts, de coups et de crachats à la fois par goût et par bravade, par une perversion étrange et repoussante de l'orgueil : « Il se campait au tournant d'une rue et, appelant ceux qui passaient, criait à l'un d'eux : Digne Seigneur, faites-moi l'honneur de me donner un bon horion dans les mandibules, à un autre : Honorable ami, de grâce, accordez-moi la faveur d'un beau coup de pied sur le croupion ; Madame, puis-je implorer une petite tape sur l'oreille des belles mains de votre Ladyship. Allons noble Capitaine, une solide bâtonnade pour l'amour de Dieu, avec cette canne que vous avez là, sur ces pauvres épaules. Et quand il avait réussi, par de si ardentes sollicitations à faire tomber sur lui une grêle de coups suffisante pour lui faire enfler les côtes et la fantaisie, il rentrait chez lui extrêmement réconforté avec tout un bagage d'histoires terribles à conter sur ce qu'il venait d'endurer pour le bien de la communauté. Regardez ce coup, disait-il montrant ses épaules nues, un maudit Janissaire me l'a donné ce matin à sept heures au moment où, à grand ahan, je repoussais le Grand Turc. Mes chers voisins, cette tête mal en point mérite bien un emplâtre ; si le pauvre Jack avait épargné sa caboche, vous auriez vu le Pape et le Roi de France bien avant la fin du jour lutinant vos femmes et pillant vos boutiques ». Tartufe ici n'a plus rien de tragique, il est déchu et répugnant. Jack pourtant par ces impostures d'un autre ordre, va rejoindre dans la Satire son frère Peter. Et Swift, conduit à ce résultat à la fois

par sa matière¹ et par sa méthode, termine cet épisode, non sans une satisfaction intime, en contant mélangées l'une à l'autre, les phases finales de ces deux existences, dont il a épuisé consciencieusement et laborieusement, à ce dernier stade, les ressources dramatiques et pittoresques².

Non sans avoir nourri de ce récit toutes les fécondes digressions, toutes les méditations ingénieuses qu'il a greffées chemin faisant. Ce récit, ce thème allégorique jouent en effet un rôle primordial qu'il ne faut jamais perdre de vue et que bien des critiques, avec Sir Henry Craik sont loin d'apprécier à sa juste valeur. Toute la philosophie des habits, capitale, dans le Conte, n'existe, nous l'avons vu, qu'en fonction du récit, jaillit tout entière de lui autant qu'elle en constitue l'épisode fondamental. L'Éolisme, qui est l'autre aspect essentiel de cette philosophie swiftienne, s'y rattache, nous allons le voir, de la même manière, s'y insère aussi intimement, en en tirant lui aussi ses éléments vitaux. Il en est de même encore des autres points ou des autres aspects de la doctrine de Swift; tout ce qui compte dans sa pensée a pris naissance le long de ce thème, et y plonge ses racines. Cette Section XI que nous venons de suivre dans ses grandes lignes contient plus encore que nous n'avons dit, et il y a deux paragraphes qui méritent d'en être étudiés à part, maintenant que nous pouvons voir comment ils s'intègrent dans l'ensemble. Le second, qui contient à lui seul une philosophie mythique l'« auriculisme », sera examiné un peu plus loin; le premier, qui expose le principe le plus intéressant, pour l'auteur, de la doctrine de Jack nous servira de transition natu-

¹ Le rapprochement de Jack et de Peter a en effet un fondement historique, les Presbytériens écossais, sous Jacques II, s'étant unis aux Papistes pour demander l'abrogation des lois pénales et du Test qui les atteignaient également (note anonyme (*)) de Swift).

² L'auteur prend congé de ses personnages avec un soupir de soulagement et les abandonne avec insouciance à leurs destinées ultérieures : « Parmi (ces papiers égarés) il y avait un récit complet de la façon dont Peter obtint un privilège du King's Bench, et dont Jack et lui se réconcilièrent dans le complot qu'ils ourdirent de concert par une nuit pluvieuse, lequel tendait à faire enfermer leur frère Martin dans une prison pour dettes et là, à le dépouiller jusqu'à la peau. Il y était dit comment Martin, non sans peine, leur montra les talons. Comment il arriva contre Peter un nouveau mandat, sur quoi cette fois Jack l'abandonna, lui vola son privilège et en fit usage lui-même. Comment les haillons de Jack devinrent à la mode à la Cour comme à la ville, comment il monta sur un grand cheval et mangea de la crème aux œufs. Mais les détails de tous ces incidents, ainsi que de plusieurs autres, sont maintenant sortis de ma mémoire et perdus sans espoir de retour » ; p. 204-205.

relle entre l'histoire de ce personnage et l'exposé de l'Éolisme. — De toutes les manies de Jack, celle peut-être qui lui tient le plus au cœur et qui caractérise le mieux son état d'âme, c'est celle de fermer les yeux en marchant et de se laisser conduire par son nez « et s'il lui arrivait de cogner de la tête contre un poteau ou de tomber dans le ruisseau, il répondait aux moqueries des apprentis qui le regardaient qu'il se soumettait avec une entière résignation à ce mauvais tour ou ce coup du Destin avec qui il savait par une longue expérience combien il était vain d'essayer de lutter ou de se battre, et quiconque osait tenter l'un ou l'autre était sûr de s'en tirer avec une chute retentissante ou un nez sanguinolent. Il a été décrété, disait-il, quelques jours avant la Création que mon nez et ce poteau auraient une rencontre, et, en conséquence la Providence ¹ a jugé bon de nous envoyer tous deux au monde à la même époque et de faire de nous des compatriotes et des concitoyens. Or, si mes yeux avaient été ouverts, il est très probable que les choses eussent bien plus mal tourné, car combien ne voit-on pas de faux-pas commis chaque jour par l'Homme quoiqu'il jouisse librement de la vue ? En outre, les yeux de l'Entendement ne voient jamais si bien que lorsqu'ils sont débarrassés de ceux des sens et c'est pourquoi l'on voit les aveugles guider leurs pas avec plus de prudence, de sûreté et de jugement que ceux qui se fient trop à la vertu de leur nerf optique, cet organe qui est à la merci du plus léger accident et qu'une goutte sereine ou une taie peuvent mettre hors d'usage, semblable par ailleurs à une lanterne au milieu d'une bande vociférante de bravaches, ne réussissant qu'à exposer celui qui la porte et à s'exposer elle-même aux coups et horions extérieurs auxquels tous deux eussent échappé si la vanité de se montrer ne les eût empêchés de cheminer dans l'ombre. Mais, il y a plus : si nous examinons de près la *sûreté* de ces lumières tant vantées, nous nous apercevrons qu'elle est encore très inférieure à leur vertu providentielle ², car il est bien vrai que si je me suis cassé le nez contre ce poteau, c'est parce que la Providence a ou bien oublié, ou bien volontairement négligé de me tirer par le coude pour m'avertir de l'éviter. Mais que ce ne soit pas là une raison pour que l'époque présente ou la postérité confient à leurs yeux la garde de leur nez, ce qui pourrait bien être la meilleure façon de les perdre irrémédiable-

¹ Les quatre premières éditions (1704 et 1705) contiennent le mot *Providence* ; les éditions ultérieures (1710 et suivantes) ont la correction *Nature*. Cf. Guthkelch et Smith, p. 193, n° 2.

² Les éditions 1710 et suivantes corrigent : « *Providence* » en « *Fortune* ».

ment. Car, ô vous, yeux, vous, guides aveugles quels misérables gardiens vous êtes de nos fragiles nez; vous, dis-je, qui vous fixez sur le premier précipice en vue et qui traînez ensuite derrière vous nos pauvres corps consentants jusqu'au bord même de l'abîme destructeur, et, hélas, ce bord est pourri, nos pieds glissent et nous tombons la tête en avant dans un gouffre sans qu'il se trouve un seul arbuste hospitalier pour arrêter notre chute à laquelle aucun nez de mortel ne résiste, excepté celui du géant Laurcalco¹ qui était seigneur du Pont d'Argent. Fort congrûment, en conséquence, ô yeux, et en toute justice, peut-on vous comparer à ces folles Lumières qui conduisent les hommes à travers l'ordure et les ténèbres jusqu'à ce qu'ils sombrent dans un puits profond ou dans un marais infect. » Voilà une page d'une belle venue où l'ironique et ample déroulement des périodes est le signe visible de l'aise où se complait la pensée. Swift a enfin trouvé dans ce chapitre un tournant heureux, une idée propice et saisit l'occasion avec joie de reparaitre un peu dans le récit, même si son intervention redonne intempestivement à Jack une apparence de cohérence et de logique peu compatible avec sa démente. Sa folie, là, redevient savoureuse et l'humour de Swift s'y aplanit et s'y étale. C'est là que Swift reprend contact avec le cœur du sujet, le fond même de la religion de Jack. Ce principe, c'est celui de l'illumination intérieure, comme celui de la religion de Peter était la tyrannie et la violence faite aux âmes. Dans la papisme, Swift voyait le seul matérialisme religieux, le seul charlatanisme des pratiques et des rites, dans le calvinisme, il voit le seul illuminisme, la comédie que se joue l'âme, la duperie dont elle s'abuse en dupant les autres. Tels sont les deux aspects de la satire religieuse dans le Conte; elle s'attaque à la fois à la surface enveloppante et au mécanisme interne; elle mène la lutte dans deux directions opposées pour la faire converger sur le nœud essentiel de la résistance et sur le point qui lui semble vital.

E. Portée de la satire religieuse. — Le mythe éoliste.

Jack, après la perte de sa raison, fonde la doctrine de l'Éolisme où sa folie trouve sa plus belle expression; cette doctrine est si séduisante qu'elle se répand comme une épidémie et la Secte des Éolistes est maintenant des plus prospères. Leur principe fondamental est que

¹ Cf. Don Quichotte, I, 18 (cité par Guthkelch et Smith).

« la cause première de toutes choses est le vent, que l'Univers tout entier tire du vent son origine et se résoudra en vent, et que le même souffle qui a allumé et attisé la Flamme de la Nature, doit l'éteindre un jour... Voilà ce qu'entendent les *Adeptes* par leur *Anima mundi*... car, que l'on appelle à volonté la *Forma informans* de l'homme du nom de *Spiritus*, *Animus*, *Afflatus* ou *Anima*, ne s'agit-il pas, sous toutes ces appellations du même *Vent*, qui est l'élément primordial de tout composé et celui en lequel ils se résolvent par l'effet de la corruption? En outre, qu'est la vie elle-même sinon, comme elle est communément appelée, le *Souffle* de nos Narines ¹? D'où la légitime remarque faite par les Naturalistes, que le vent poursuit son action prédominante dans certains Mystères que l'on ne peut nommer, justifiant ces épithètes de *Turgidus* et d'*Inflatus*, appliquées soit aux organes émetteurs, soit aux organes récepteurs ».

Telle est la conception nouvelle introduite par Swift au commencement de la Section VIII et dont il va faire l'explication centrale de tous les phénomènes religieux, à propos de Jack et de ses disciples, et de tous les phénomènes humains aussi, à propos des philosophes, des savants, des politiques, de tous les grands hommes et des fous. Cet Éolisme a l'apparence d'un système métaphysique et comporte un revêtement d'images, tout comme la philosophie des habits, il est susceptible des mêmes applications et a un but identique, il appartient comme cet esthétomorphisme qu'il complète, à la nature du mythe. Mythe « animal » lui aussi ou humain, puisqu'il fait de l'homme un automate, soumis à des forces élémentaires et malignes, l'assimile aux créatures les plus basses et les plus malfaisantes et le dépouille de ce qu'il croit être son identité. L'esthétomorphisme faisait de lui une vaine enveloppe, l'éolisme, en gonflant cette enveloppe de vents en fait apparaître mieux le grotesque orgueil et l'inepte vacuité.

Mais ce second mythe apparaît, dès le premier abord, comme beaucoup moins original; Swift en a pu prendre l'idée à cent auteurs différents. Les lointains philosophes de l'École d'Ionie, Anaximène et Anaximandre sont en réalité les pères de ce « pneumatisme » universel puisqu'ils expliquaient tout par les transformations de l'air, substance unique; puis les commentateurs scolastiques d'Aristote par leurs traductions d'*anima vegetativa*, *anima sensitiva*, *anima rationalis* soulignaient ce qu'il y avait dans la doctrine du Maître (laquelle admettait du reste l'air comme un des quatre éléments) de réductible à une pareille con-

¹ Expression biblique : Cf. Genèse II 7 et VII 22, Isaï II 22 (cité par Guthkelch et Smith).

ception, et c'est chez eux que Swift a puisé le plus grand nombre de ses exemples ou de ses formules; ensuite les poètes de l'antiquité, Lucrèce et Virgile surtout¹, abondaient en images, comparaisons et explications de cette nature; enfin si l'on observe que dans la Digression sur la Folie et les Discours sur l'Opération mécanique de l'esprit, Swift reprend sous une forme peu différente la Théorie essentielle de l'éolisme (substituant simplement à l'*air* les *vapeurs*), on est conduit à penser que cette conception qui nous paraît si étrange aujourd'hui ne l'était pas autant il y a deux siècles, même après la grande découverte de Harvey et qu'elle était adoptée encore, du moins dans ses grandes lignes dans les traités médicaux du temps. L'anatomie de la Mélancolie de Burton, à laquelle Swift a fait des emprunts certains accordait une grande place aux vapeurs et à leurs mouvements ascensionnels et Shaftesbury, le philosophe éclairé, expliquait dans sa *Lettre* fameuse à Somers, écrite trois ans après la publication du Conte, la naissance de l'*Enthousiasme* dans le cerveau à peu près de la même manière². Swift a donc trouvé dans les idées prédominantes de son époque le schéma même de « son système » et il lui était aisé d'y adapter les notions métaphysiques qu'il glanait chez les philosophes et théosophes, par exemple dans l'*Anthroposophia Theomagica* de Thomas Vaughan, (1650) dont Guthkelch et Smith citent, en confrontation avec le début de la Section cité plus haut, un passage qui présente en effet une réelle analogie.

Mais l'éolisme swiftien ne devient ce qu'il est que par une simplification stylisée qui l'éloigne de la philosophie sérieuse; son développement obéit à une loi interne qui est du ressort de l'image, tandis que les idées dont il s'alimente lui viennent plutôt de l'extérieur et conservent à dessein l'air gauche qu'ont les étrangers et les parents pauvres, figurants utiles par leurs ridicules mêmes. C'est l'image qui a la prééminence, et cette image est ancienne déjà dans l'esprit de Swift; elle est, comme deux ou trois autres représentations mythiques déjà étudiées chez lui, créatrice de pensée et féconde en transformations typiques; elle est une des images-mères que nous avons rencontrées dans les poésies de jeunesse. Dans l'Ode si confuse à la Société Athénienne, elle apparaissait comme un des rares traits intelligibles; l'auteur y apostro-

¹ Voir par exemple les deux passages de Virgile sur la sibylle inspirée que cite Shaftesbury dans sa lettre sur l'Enthousiasme (Enéide VI, 47-51, 77-80) et d'autres encore, ainsi que maint passage de Lucrèce, livre III, 260-285; 430-435, etc.

² Cf. *Characteristics*, ed. Robertson, 1900. vol. I, p. 12.

phait les pédants qui espèrent s'éterniser dans la Renommée par une sorte de « transfusion d'air » aussi vaine que le serait « l'art d'embouteiller le vent ». Ce sont les embouteilleurs de vent qu'il va nous montrer maintenant, en nous décrivant sans ménagements les détails de l'opération qu'il leur attribue et les effets produits par elle dans leurs organes et leur cerveau. Ici Swift s'écartera de ses modèles, il ne prendra à ses « sources » que ce qui convient à son objet : les auteurs latins, la Bible, le Cinquième Livre de Rabelais, Paracelse et Panciroli, seront mis a contribution pêle-mêle avec la même affectation de gravité. L'antiquité fournira (outre la précieuse expression sacrée d'*eructatio*) ses oracles et ses Sibylles, avec lesquels les conventicules et les prédicateurs « du Nord » auront un vif intérêt à être comparés, ceux-là éclairant ceux-ci. Tous les lieux et tous les temps apportant leur élément, le système sera complet, le cycle métaphysique sera clos, comprenant l'homme, la nature et Dieu — sans oublier le Diable lui-même. Le « principe » de ces Eolistes « était en effet que l'homme apporte au monde avec lui une part qui lui est propre, ou un grain de vent, que l'on peut appeler *Quinta Essentia*, extrait des quatre autres (« animae »). Cette Quintessence est d'un usage universel, convient en toutes circonstances, est transformable en toutes sciences et tous arts et peut être merveilleusement raffinée et développée par certaines méthodes éducatives. Une fois « soufflée » jusqu'à l'état de perfection, il ne faut pas l'enfermer jalousement, l'étouffer ou la cacher sous un boisseau, mais la répandre largement parmi les hommes. Pour ces raisons, et pour d'autres d'autant de poids, les sages éolistes affirment que le Don d'*Eructation* constitue le plus noble apanage d'une créature douée de Raison. Pour la culture de cet Art et pour la diffusion de ses bienfaits au sein de l'humanité, ils faisaient usage de diverses méthodes. En certaines saisons de l'année on pourrait voir leurs prêtres accourir en foules compactes, *la bouche grande ouverte pour humer* la tempête. Parfois aussi on les voyait par centaines accrochés les uns aux autres en cercles fermés, chacun d'eux tenant à la main un soufflet appliqué à la braie de son voisin et se gonflant ainsi les uns les autres jusqu'à ce qu'ils atteignissent la taille et la forme d'un *tonneau*, et pour cette raison, avec une grande propriété de terme, ils avaient coutume d'appeler leur corps leur vase ou *vaisseau*. » Puis, une fois remplis ainsi d'inspiration, ils se répandent par le monde « dégorgeant généreusement leur acquisition dans le nez de leurs disciples », ce qui communique aussitôt à ceux-ci le don de la plus intarissable éloquence, en vertu de ce principe que *les mots ne sont*

que vent. C'est par érucation en effet que les professeurs exposent leur doctrine à leurs disciples, et cet acte est accompagné de mouvements caractéristiques du visage: « car après avoir causé une espèce de tranchées, le vent et les vapeurs émises, produisaient par leur tumulte et leur tourbillonnement à l'intérieur, une sorte de tremblement de terre dans le petit univers humain, tordaient la bouche, gonflaient les joues et donnaient aux yeux un terrible *relief*. En cet instant, tous les *rots* étaient reçus comme sacrés, d'autant plus vénérés qu'ils étaient plus surs, et avalés avec un soulagement infini par leurs dévots affamés. » Jack et ses disciples peuvent être satisfaits, Peter n'a jamais reçu plus d'honneurs. La grossièreté véhémement s'incorpore au mythe et il est impossible de l'en disjoindre. L'image répugnante est nécessaire au développement de l'idée. Jusqu'ici, du moins, Swift n'attaque guère la doctrine que dans la personne de ceux qui la répandent; ce sont les prédicants qu'il fixe au pilori, sans atteindre encore à la substance de leurs sermons. Il les désigne ouvertement, par contre, nomme leur pays: Σκοτία, la *Terre des Ténèbres*, des vents froids et de Borée. Mais le mythe n'est pas au bout de son développement, et va parvenir à un nouveau stade. Après les inspirés, l'inspiration. « C'est de cette Région... que les Eolistes les plus raffinés tiraient leur origine, et de là que de tout temps, les plus zélés de leurs prêtres ont rapporté leur plus délicate *Inspiration*, allant la chercher de leurs propres mains à la source même, en de certaines *vessies* et les déchargeant parmi leurs sectaires de toutes les nations qui, alors, comme aujourd'hui, et comme toujours l'attendent béants et pantelants. » Ce n'est pourtant pas à l'inspiration même que Swift passe aussitôt, mais, à nouveau et avec quelque maladresse, au procédé par lequel on l'amène à se manifester: derechef nous avons la description d'un mécanisme de captation de vent, fort analogue au précédent, à la différence près d'une grossièreté nouvelle¹, et la description aussi des contorsions et des grimaces de l'inspiré. Cette répétition qui rompt un peu le mouvement continu de la pensée la ramène sur elle-même pour qu'elle s'apesantisse sur un point privilégié. L'éolisme comporte par nature cet aspect coprologique; il ne serait ni complet ni logiquement satisfaisant sans lui. Cette obscénité sereine se développe encore un instant dans le paragraphe sur les sibylles que nous reverrons.

¹ « Into this Barrel, upon solemn Days, the Priest enters; where, having before duly prepared himself by the methods already described, a secret funnel is also convey'd from his Posteriors to the Bottom of the Barrel, which admits new Supplies of Inspiration from a Northern Chink or Crany » (p. 156).

Puis Swift aborde le contenu de l'Inspiration, et semblant oublier un moment les Eolistes, passe au crible la substance même de la pensée humaine, non seulement de la pensée chrétienne ou religieuse, mais de la pensée de toutes les Écoles et de tous les âges: « Et tandis que l'esprit de l'homme, lorsqu'en piquant des deux il lâche les rênes à ses pensées, ne s'arrête jamais mais parvient par un mouvement naturel jusqu'aux extrêmes du Haut et du Bas, du Bien et du Mal, la première envolée de sa Fantaisie le transporte généralement jusqu'à l'Idée même de ce qu'il y a de plus parfait, de plus fini et de plus élevé, jusqu'à ce que, dépassant sa portée et les limites de ses sens, ne se rendant plus compte que les frontières du Ciel sont souvent contiguës à celles de l'abîme, le voilà qui, dans le même essor et du même coup d'aile, tombe tout droit jusqu'au fond dernier des choses, comme quelqu'un qui marcherait de l'Est à l'Ouest ou comme une ligne droite s'allongeant jusqu'à former un cercle; soit qu'une certaine perversité naturelle nous incite à opposer irrésistiblement à toute notion d'un objet brillant la notion contraire, soit que la Raison, se réfléchissant sur la totalité des choses, ne puisse, comme le Soleil, illuminer qu'une moitié du globe laissant inévitablement l'autre moitié dans l'ombre et les ténèbres, soit encore que l'Imagination, volant d'emblée à la conception de ce qu'il y a de plus haut et de meilleur, s'époumonne et s'essouffle et s'épuise et s'abatte soudain sur le sol comme un oiseau de Paradis sans vie. Ou enfin, si toutes ces conjectures métaphysiques ne m'ont pas fait manquer la raison véritable, la proposition ci-après, qui m'a été d'un grand secours en toute circonstance apparaîtra profondément vraie: Que, de même que les fractions les moins civilisées de l'humanité se sont élevées tant bien que mal à la notion d'un *Dieu* ou Puissance Suprême, de même elles ont rarement oublié de pourvoir leurs craintes d'images effrayantes qui leur ont, à défaut de mieux, tenu lieu assez convenablement de *Diable*. Et cette manière de procéder paraît assez naturelle, car il en est des hommes dont l'imagination s'est élevée si haut exactement comme de ceux qui se sont élevés dans les airs corporellement: de même que la faculté de pouvoir contempler de plus près les hauteurs célestes les enchante, de même ils sont terrifiés par la vue sinistre du précipice qui se creuse au-dessous d'eux ».

Ici encore nous atteignons à un sommet, ou à une profondeur « maxima » de la pensée de Swift, dont cette image nous fournit à la fois le symbole et la mesure: nulle part peut-être il ne donne

à ses méditations une forme aussi « techniquement » philosophique que dans ce passage. L'humour ici ne déforme rien, il ne fait que souligner le contraste dont l'auteur nous explique, comme en son nom et pour son propre compte, la genèse toute humaine, toute « subjective » comme on eût dit un siècle plus tard. Si la Digression sur la Folie nous offre elle aussi une généralisation caractéristique de la pensée de Swift, ici cette pensée porte sur un problème plus proprement *métaphysique*. En niant la métaphysique, en la bafouant, Swift parvient, une fois du moins, à en faire; il ramène en deça des bornes de l'esprit humain toutes les créations les plus « lointaines » de cet esprit, il y fait rentrer, avec une apparence de discrétion qui n'en rend la conclusion que plus impressionnante et une affectation irrévérencieuse d'impartialité, Dieu et le Diable à la fois. Shaftesbury, dans sa Lettre sur l'Enthousiasme, remontera lui aussi de l'idée de « zèle » et de manie religieuse à l'idée même de Dieu dont il dépouillera singulièrement le contenu¹, mais Swift ici le dépasse infiniment par l'effet même de l'ironie froide et mesurée dont ces déductions s'enveloppent. Il établit d'une part entre lui-même et le lecteur qui le suit, et, de l'autre, Dieu et son antithèse, une distance que rien ne peut combler puisqu'elle est celle qui sépare le réel de l'imaginé. Quand Swift plus tard fondra sur les déistes et les free-thinkers, les attaquant sur les faibles flancs-gardes de leur incompétence et de leur sottise, il s'en prendra en réalité à des ennemis moins dangereux de la croyance qu'il ne l'est ici lui-même. Dans sa polémique d'apologiste, Swift combattra sur le terrain de la méthode, de la documentation extérieure, ou de la « critique psychologique » comme l'on dirait de nos jours; il s'abstiendra d'aborder la question de fond, par l'effet d'une double prudence, à la fois par défiance pour la philosophie et par défiance à l'égard de lui-même et de la position véritable qui serait la sienne. Ici, il est amené par un développement naturel de ses réflexions ironiques, enfermées et emportées dans le véhicule

¹ « Now if there be really something previous to revelation, some antecedent demonstration of reason, to assure us that God is, and withal that he is so good as not to deceive us; the same reason, if we will trust to it, will demonstrate to us that God is so good as to exceed the very best of us in goodness. And after this manner we can have no dread or suspicion to render us uneasy; for it is malice only, and not goodness, which can make us afraid... For nobody trembles to think there should be no God; but rather that there should be one. This however would be otherwise, if Deity were thought as kindly of as Humanity... » (Sect. V, ed. Robertson, p. 28-29).

indétournable du mythe, à envisager le problème essentiel, parce qu'il se dresse sur sa route. La réponse qui lui échappe est incluse dans l'ironie même et ne nécessite aucun commentaire. C'est pourquoi il paraîtra s'en détourner assez vite pour revenir aux Éolistes oubliés. Mais trop tard; il a laissé tomber ce qui est pour lui le mot de l'énigme. Et quand il nous dira, pour achever, que les Éolistes, conformément au principe de la recherche de l'antithèse naturelle, ont intrônisé comme puissances des ténèbres le Caméléon et le Moulin-à-Vent, tous deux ennemis de l'*air* et de l'*inspiration*, il ne fera qu'ajouter une turlupinade à la satire, en oubliant d'ailleurs que le Dieu qu'il nous a décrit n'a plus rien de commun avec ce pneumatisme burlesque, en oubliant, ou semblant oublier, que, laissant de côté Presbytériens, Baptistes, Quakers et tous les Enthousiastes, il s'en est pris au fondement de toute religion, à l'idée même de Dieu. Aussi ne dépassera-t-il pas, et pour cause, ce stade; dans la Digression sur la Folie et le Discours sur l'opération mécanique de l'Esprit, il ne pourra, ou bien que généraliser ces réflexions sur la pensée humaine, ou bien montrer en la folie religieuse la plus typique et la plus dangereuse des folies. Mais nous n'avancerons pas davantage vers l'inconnu, nous rétrograderons même à l'intérieur de l'enceinte dont Swift a clos le monde.

L'« enthousiasme » honni par les gens éclairés de l'époque, combattu par Shaftesbury comme une maladie du cerveau et un bouleversement de tout l'organisme, dénoncé peut-être encore à Swift par son maître Temple¹, considéré par tous comme un égarement, a conduit Swift bien au delà de son étude et de sa condamnation: le récit des prouesses de Jack l'a conduit plus loin encore que celui des gestes de Peter. Des railleries sur les rites et les mystères, il est allé, sinon jusqu'à révoquer en doute l'existence de Dieu, du moins à suspecter l'exactitude, et même la vérité, de l'idée que nous avons de lui. Avec la même indifférence et la même impassibilité il a parlé des liens religieux et du contenu de l'idée religieuse, laissant déchoir

¹ Un passage de l'essai « Of Poetry » que l'on n'a pas encore rapproché, que nous sachions, du Conte du Tonneau, semble contenir à peu près le programme des sections VIII et XI du Conte, ainsi que du Discours sur l'Opération mécanique de l'Esprit: « I think a clear account of enthusiasm and fascination from their natural causes would very much deserve from mankind in general, as well as from the commonwealth of learning: might perhaps prevent so many public disorders, and save the lives of many innocent, deluded or deluding people, who suffer so frequently upon witches and wizards » (Temple's Works, ed. 1775, p. 397).

le christianisme du rang qu'il avait encore dans l'opinion de ses contemporains et rejoindre toutes les superstitions désuètes. La notion même d'inspiration ou de communications directe avec Dieu lui apparaît vide et avilissante. Ce qui caractérise le Conte du Tonneau, plus qu'aucun livre au monde peut-être, c'est la totale et saisissante absence du divin; pas plus que l'auteur de *Peter* n'eût pu comprendre les *Elévations sur les Mystères*, pas davantage le peintre de Jack n'eût pu sentir ce qu'il y a de force spirituelle dans le *Serious Call* de William Law ou surtout dans son ardent *Way to Divine Knowledge* plein de cet intuitionnisme à la Jacob Boehme qui est répudié d'ores et déjà par le Conte ¹. Ni les manifestations religieuses tangibles, ni les effusions personnelles et secrètes n'ont de sens pour lui; l'homme est arrogant et dément non seulement lorsqu'il prétend toucher Dieu, mais encore lorsqu'il ose penser à lui. Les *Thoughts on Religion* où l'on croirait que Swift a voulu contredire, ou du moins fortement atténuer, les conclusions du Conte, sont caractéristiques à cet égard: Dieu n'est pour lui qu'une entité dont il a de son plein gré accepté l'autorité dans sa vie séculière, douée d'un sens national et social plus encore que moral et dont il n'a jamais senti à aucun degré la présence troublante. Le puissant éveil religieux que sera le méthodisme aurait été pour lui incompréhensible et dangereux, il l'eût, selon toute vraisemblance, combattu avec acharnement. Swift appartient à sa génération, froide et raisonneuse plus que rationaliste, car elle se défie de la science et de toute philosophie qui n'est pas la sienne, mais il dépasse sa génération dans ce caractère même et exalte ses qualités négatives jusqu'au niveau de la puissance; sa haine de l'enthousiasme engendre chez lui une inexorable véhémence, mais mise au service des forces de résistance et d'immobilité. La religion est une organisation morale et nationale et l'Église, admise et conçue sous les seules espèces de l'Église Anglicane, le plus vénérable des

¹ Boehme est mentionné dans la section V avec les théosophes: « he (Homer) seems to have read but very superficially, either *Sendivogius*, *Behmen* or *Anthroposophia Theomagica*. » Quant à l'intuitionnisme lui-même, sous la forme surtout que lui donne Law (« All true knowledge, either of God or Nature, must be born in you. You cannot possibly know anything of God but so far as God is manifested in you; so far as his Light and Holy Spirit is born in you, as it is born in him and liveth and worketh in you as it liveth and worketh in him ». *Way to divine knowledge*, ed. 1752, p. 121), Il se trouve visé par avance dans l'éolisme, la digression sur la folie et le discours sur l'opér. méc. de l'esprit. Nous remercions ici M. Koszul qui a aimablement appelé notre attention sur le « *Way to divine knowledge* » de Law.

corps constitués. Il servira sous les couleurs de Dieu comme sous celles d'un chef à qui l'on a librement juré fidélité, mais Dieu est inséparable de l'Église, de son Église à lui, vicaire de Laracor et futur Doyen de Saint-Patrik. Et s'il avait jamais entrepris de se définir Dieu, Swift se serait répondu dès l'époque du Conte du Tonneau : Dieu est le soutien de l'Église, le défenseur des Trente-Neuf articles l'irréconciliable adversaire de la Conformité occasionnelle, ainsi que des Presbytériens, Baptistes et Papistes, des déistes et des libres-penseurs. Dieu sera l'ennemi de Bishop Burnet comme celui de Tindal, de Toland et de Collins; il est une force destructive salutaire dont la nation ne pourra jamais se passer. Swift ne permet pas à Dieu de prendre une forme sensible, peut-être parce que son intelligence (intelligence au fond comparable, bien qu'opposée, à celle de Pascal) se hâte de venir au secours de sa sensibilité rebelle; il conçoit peut-être, au fond, que cette immensité pourrait envahir l'esprit de l'homme, et il se hâte de fermer son âme à l'effroi et ses oreilles au « silence éternel des espaces infinis ». Il borne volontairement sa vision par l'horizon le plus temporel, et s'y enferme avec obstination, conservant à part soi cette consolation suprême et morne d'enserrer toute l'humanité, qu'il méprise déjà, dans ce cercle de fer.

CHAPITRE VI.

VUE D'ENSEMBLE ET CONCLUSION

DIGRESSION SUR LA FOLIE.

Le développement du thème allégorique nous a amenés de deux côtés différents, à une même impasse: à la double folie des trompeurs et des illuminés. La satire religieuse qui est l'objet essentiel du Conte nous conduit à constater, au bout de ce sondage spirituel, l'inéluctable fond d'inanité auquel se heurte la pensée dans son plus prétentieux effort. Mais cette folie que l'on sent plus aiguë là qu'ailleurs n'est pas le privilège exclusif de la spéculation religieuse, elle s'étend à tous les domaines de la pensée et de l'activité humaine. Cette conclusion dernière n'était peut-être pas dans le plan primitif du Conte, elle a dû être étrangère aux premières méditations de Trinity ou même de Kilroot; elle n'a dû se formuler dans l'esprit de Swift que plus tard, à Moor-Park surtout où elle s'est renforcée de l'appoint d'expériences amères et nourrie de souvenirs humanistes. Car les lectures de Swift comptent pour une large part dans cette généralisation dernière de sa pensée, sa connaissance de l'humanité consistant à cette époque au moins autant dans la connaissance des livres que dans celle des gens. Trinity College était un monde plus qu'à demi-livresque et Sir William Temple l'humaniste vivait encore au milieu des belles lettres: l'épisode de la Bataille des Livres le prouve bien. Cette atmosphère féconde en fables et en concepts, en productions littéraires de toute sorte était donc une riche mine pour la curiosité insatiable de Swift; curiosité déjà foncièrement critique qui lui permettait aussi de juger de haut la plupart de ces livres dont beaucoup, pour le plus grand avantage du Conte, ne consistaient qu'en un savant fatras. L'habitude de dominer ses « auteurs » dut se développer rapidement chez le secrétaire de Sir William et s'étendre même à de nombreux ouvrages pour lesquels elle était quelque peu injustifiée. Dans les poètes et historiens anciens eux-mêmes qu'il révérait, il fut conduit à rechercher les faits et idées absurdes qui y étaient soit dénoncés, soit implicitement condamnés. Sa quête ardente de liseur fut donc,

avant tout, celle d'un critique ou plus exactement d'un « moraliste ». Et toutes les nouvelles découvertes faites ainsi, tout le vaste butin accumulé, passaient dans l'œuvre en formation dont non seulement les proportions s'amplifièrent, mais dont l'objet se modifia; la querelle des anciens et des modernes y introduisit, plutôt que des préoccupations littéraires, des réflexions générales, mais nombreuses et nourries, sur les auteurs, et la lecture de Bacon, de Montaigne, de Burton et d'Erasmus une philosophie « surérogatoire » de la folie qui est comme le couronnement de l'édifice.

Mais cette philosophie mûrie à loisir au cours de tant d'années déborde le cadre des « Sections » narratives ou digressives et complète l'architecture de l'ensemble sous forme de contreforts et d'arcs-boutants dans les deux *Dédicaces*, l'*Avertissement de l'éditeur au lecteur*, la *Préface*, l'*Introduction*, l'*Apologie* de 1710 et les deux séries de *Notes* en marge ou au pied des pages. Craik a fort bien montré quelle gradation puissante forment les quatre premiers de ces hors-d'œuvre apparents, si bien reliés au livre même et faisant partie de lui. La Dédicace à « Lord Somers » semble n'être qu'un manifeste littéraire, condamnant (comme devait le faire bientôt Pope aussi, à plusieurs reprises) la vile coutume de la flagornerie à l'égard des puissants Mécènes de la part des auteurs miséreux et rampants, et employant un subterfuge habile pour louer cependant son protecteur à lui (que chaque esprit de mérite désignerait *après soi-même* aux suffrages des autres et qui recueillerait ainsi le plus de voix); — mais il y a déjà une note par laquelle ces quelques pages s'élèvent au-dessus de la mode littéraire ou du lieu commun: un jugement définitif sur les Dédicaces qui ont pour objet de tromper l'historien futur et de présenter à la Postérité une galerie mensongère de « caractères » et portraits. Puis dans la *Dédicace au Prince Postérité* (en réalité antérieure d'un an ou deux à la précédente)¹ Swift adopte nettement la manière ironique pour achever de tourner les Dédicaces en ridicule, mais surtout pour confondre toute la littérature du temps dans un même et absolu mépris: que le Prince ne se laisse pas abuser par son inflexible et cruel précepteur le Temps qui fauchera sans pitié tous les livres de l'époque présente, les vouant tous à une mort certaine», tuant les nouveaux-nés avec barbarie, avant qu'ils aient appris encore assez de mots de leur langue maternelle pour demander

¹ La dédicace à Somers (voir plus haut, ch. I) date de 1702 au plus tôt et la dédicace au prince Postérité vraisemblablement de 1699-1700.

miséricorde, en étouffant d'autres dans leur berceau, d'autres, les plongeant de terreur dans des convulsions mortelles, d'autres, les écorchant de la tête aux pieds, offrant des multitudes entières à Moloch et laissant le reste, flétri par son souffle, mourir de langueur et de consommation. Ce passage allégorique, assez heureux, aboutit déjà a un trait digne des meilleures pages du Conte : ces œuvres se succédant avec tant de rapidité ressemblent aux formes multiples et diverses dessinées sur le ciel par les nuages mouvants : ours, ânes, dragons et s'évanouissant aussitôt qu'elles sont apparues, et le papier dont sont faits ces livres sert à des usages sans nombre dans les maisons des quartiers infâmes et jusqu'au fond des égoûts de Londres : s'ils n'ont, comme les hommes, qu'une façon de naître, ils en ont mille pour mourir. Par là, la seconde Dédicace, plus largement que la première étend, au-dessus des allusions personnelles, la portée de la satire : toute la littérature actuelle n'est qu'un vain étalage, parce qu'elle n'est que littérature. Les sciences et la philosophie ne sont pas plus épargnées dans la *Préface*, où, sous la figure de la Grande Académie en voie d'organisation (laquelle détournera dans de savantes études telles que l'Art de la salivation, celui de chevaucher les dadas, la culture de l'Hypocondrie et la Pédérastie, les forces dangereuses pour l'état et la religion des *Wits* contemporains que le Conte du Tonneau va s'efforcer, en attendant, de divertir un instant) est certainement visée la Royal Society¹ mentionnée ailleurs sous le nom de Gresham

¹ Nous le croyons du moins, bien que cette identification ne soit pas courante (et que Guthkelch et Smith s'abstiennent eux-mêmes de la faire). Il ne peut s'agir là, en effet, du projet d'une Académie des Belles-Lettres conçue sur le modèle de l'Académie française que Swift défendra plus tard fort sérieusement (*Proposal for correcting, improving and ascertaining the English Tongue*) dans une lettre à son ami Oxford, alors High Treasurer (1712), car l'ironie de Swift paraîtrait tout à fait déplacée, et rien ne peut d'ailleurs nous induire à croire qu'il eût conçu déjà ce projet au moment où il écrivait la *Préface*. Au contraire, les attaques contre la Société Royale sont chez lui toutes naturelles, puisque son adversaire Bentley en est membre depuis 1692, et du reste, on l'a vu, très fréquentes ; de plus, ces reproches singuliers (engouement pour l'étranger et ses mœurs corrompues « a Pederastick School with French and Italian masters ») sont tout à fait de l'ordre de ceux que les adversaires de la *Society* lui adressaient depuis longtemps. Voir par exemple le curieux pamphlet de Stubbe (Dr Henry) « Physician at Warwick ». *Campanella revived or an Enquiry into the History of the Royal Society, whether the virtuosi there do not pursue the Projects of Campanella for the reducing England into Popery* ; Lond., 1670, où l'auteur, avec acharnement, faisait un grief aux membres de la société de pactiser avec les étran-

Collège, — puis cette Préface se félicite de présenter un livre d'où, nous dit-elle, toute intention satirique est soigneusement exclue, la satire étant complètement inutile et n'ayant aucune prise sur le cœur des hommes, toujours portés par leur nature à croire dirigés contre d'autres les coups qu'on leur destine. Les pédants qui se vantent de fustiger l'humanité se méprennent sur le succès de leur méthode « car il n'y a dans la Nature entière de partie aussi calleuse et insensible que le postérieur humain, que l'on y applique les verges ou le bout de son pied ». Aussi l'auteur a-t-il de préférence préparé un Panégyrique Universel, — il est vrai qu'une mésaventure domestique l'a par hasard empêché de l'écrire.

L'armature morale « extérieure » du Conte se développe ainsi selon un plan décousu en apparence et cependant rigoureux : l'inutilité de la satire, quelles solides assises pour cette vaste édification satirique, destinée à montrer la vanité de tout ! Quant à l'*Introduction*, elle continue d'exploiter cette féconde veine attaquée par la Préface : à quoi se ramènent les ambitions des hommes et que valent-elles ? L'idéal humain semble être de se faire entendre des autres hommes, de son vivant, d'abord, puis, même, ô illusion, après sa mort. « Quiconque a l'ambition de se faire entendre au milieu d'une foule doit presser, pousser, bousculer et grimper infatigablement jusqu'à ce qu'il se soit élevé à une certaine hauteur au-dessus d'elle », c'est pourquoi les philosophes de tous les temps ont érigé dans les airs des constructions diverses dont la plus curieuse fut sans doute le panier suspendu dans les nuées d'où Socrate contempla le monde¹, mais dont celles qui paraissent le mieux adaptées au climat rude de nos régions du Nord et donner depuis longtemps aussi les meilleurs résultats au point de vue acoustique et théâtral sont les trois Machines oratoires suivantes : la Chaise, l'Échelle et la Scène ambu-

gers et les papistes, espagnols, italiens et français et de chercher à saper en Angleterre le protestantisme et les bonnes mœurs. Il est donc tout naturel de penser que Swift recueille là des bruits encore accrédités à son époque et n'hésite pas à en tirer parti. Quant à ses idées sur les sciences et à sa totale incompréhension de l'importance et de la grandeur des découvertes de son siècle, auxquelles Arbuthnot sait rendre hommage dans son « *Essay on the Usefulness of Mathematical Learning* », 1701, elles ne sont pas plus surprenantes que celles de beaucoup de ses contemporains, de South par exemple ou de King, l'archevêque de Swift (voir les deux « Dialogues » de celui-ci, publiés en 1700, sous le titre de « *The Transactioneer* », où il s'efforce, très gauchement d'ailleurs, de réduire la science de l'« Honorable Royal Society » à un ridicule verbalisme).

¹ Aristophane. Nuées 218 sq. (cité par Guthk. et S.).

lante, pour ne rien dire du barreau placé trop bas et trop troublé par les « interruptions collatérales » ni du siège où les juges passent le temps à somnoler, ces deux dernières étant du reste exclues par la vertu magique du nombre Trois. Ces trois machines fondamentales répondent en effet à une nécessité naturelle et présentent une signification symbolique : la Chaire, dont l'espèce la plus remarquable est l'espèce calédonienne parce que le bois dont elle est faite à la propriété précieuse de devenir lumineux en pourrissant, figure les écrits, autant que les paroles, de tous les saints modernes ; l'Échelle, dont la variété anglaise est seule véritablement éloquente, les condamnés à mort des autres nations n'ayant pas la charité de faire bénéficier leurs frères du fruit de leur humilité, représente non seulement tous les discours des passés et futurs Ebenezer Elliston, mais encore toutes les œuvres des Factieux et des Poètes, assimilés les uns et les autres à des pendus, les premiers pour des raisons que nous ignorons encore¹, les seconds parce qu'ils sont exécutés par le sort avant d'avoir atteint au sommet de leur inspiration et qu'ils sont engagés dans leur carrière par une identique contusion du Mien et du Tien ; la scène ambulante enfin symbolise toutes les innombrables et délectables productions de Grub-Street, préférables encore aujourd'hui à celles des deux coteries rivales, injustement dédaigneuses de leurs aînées, les Sociétés de Gresham et de Will's. Ainsi les trois Machines oratoires sont-elles le symbole de toute l'activité intellectuelle de la nation ; Swift affecte de ne point distinguer la pensée de l'expression, les idées des mots ; toutes les spéculations humaines se réduisent à ces trois variétés de la même faconde, de la même intempérance verbale qui doit, coûte que coûte, trouver une issue et s'épancher dans ces réceptacles que sont les oreilles des hommes. Le seul secret de l'éloquence, c'est celui d'une position convenable dans l'espace par rapport aux auditeurs, et la force de la pesanteur fera le reste. Par là l'Introduction annonce (ou rappelle²) à la fois l'Éolisme de la Section VIII et l'Auriculisme de la Section XI ; tout ce qui vient de l'homme et va à l'homme n'est que vent, et il n'est, pour réussir dans le monde comme dans la République des lettres, que de savoir diriger cette trombe sonore avec adresse dans l'ouverture unique qui conduit au cœur et à l'esprit. Le seul moyen d'exercer une in-

¹ Car une note marginale déplore là une lacune (« Hiatus ») dans le manuscrit.

² L'introduction date en effet, selon toute vraisemblance, de la période de Moor-Park, 1697-98, tout comme les « méditations » philosophiques.

fluence réelle sur les humains, de les tenir en son pouvoir, c'est pour eux comme pour les Anes, de s'emparer de leurs oreilles, ainsi que nous l'apprend un proverbe esclavon. C'est pourquoi les grands événements de l'histoire ont toujours été précédés d'un pressant appel aux Pavillons, quoique l'époque présente ait laissé tomber un peu cette coutume en désuétude et ce noble organe s'atrophier. Mais sous le glorieux règne de la *Grâce*, la nation avait donné un grand éclat à ce culte auriculaire, et triomphants s'étaient les sacrés appendices de chaque côté des Têtes rondes, fiers non seulement du rôle primordial qui leur était assigné dans le vie publique, mais encore de toutes les promesses secrètes qu'ils contenaient pour quiconque savait, en en appréciant leur vigueur, apprécier celle aussi des organes frères et cachés qui servent à la propagation de l'espèce, les premiers n'étant que l'emblème et la mesure des seconds. C'est ce qui explique l'insigne faveur que rencontraient auprès des femmes, les prédicateurs aux têtes largement pourvues, mortels privilégiés marqués par le destin pour une double fécondité. (La note « érotique », assez rare dans le Conte, apparaît là comme elle apparaît un instant dans l'Éolisme et la Digression sur la Folie, avec ce caractère déjà d'être plus repoussante que libertine).— L'auriculisme inséré dans la trame même du Conte est donc rappelé ou évoqué d'avance par un motif similaire dans l'Introduction. On pourrait dire aussi que cette Introduction prélude de façon semblable aux variations sur la Folie de la Section IX. L'auteur en effet semblant redouter que pour quelque lecteur incrédule, les Trois Machines oratoires n'épuisent pas la totalité des manifestations de l'esprit, opère un mouvement tournant et porte l'attaque contre la Raison elle-même, cette Raison outrecuidante qui dédaigne la surface des choses et vise à pénétrer jusqu'aux profondeurs cachées : car « la Sagesse est un Renard qui après que vous l'avez longtemps poursuivi vous donnera la peine de le faire sortir de son terrier ; c'est un Fromage qui est d'autant plus gras qu'il a une croûte plus épaisse, plus rugueuse et plus grossière et qui n'en contiendra, pour un palais délicat, que les « Maggots »¹ plus délicieux ; c'est un Posset au vin de Xérès dont la saveur la plus exquise se trouve au fond ; la Sagesse est une Poule dont le Caquet a d'autant plus droit à notre estime qu'il annonce un œuf, et enfin c'est une Noix qu'il importe de choisir avec discernement si l'on ne veut y laisser une dent et n'y trouver

¹ « Maggots » est ici intraduisible, parce qu'il fait jeu de mots : vers du fromage et « lubies » de l'imagination.

rien d'autre pour sa peine qu'un ver. » Et c'est sous les auspices de cette pénétrante Raison que sont présentés au monde les nobles ouvrages sortis de l'illustre Grub Street, foyer de l'intelligence humaine.

Entre ce foyer de l'intelligence humaine et le quartier général de l'universelle Folie, la distance ne sera pas grande. Swift qui nous a conduits à la démente de Peter et de Jack vient de nous préparer ailleurs, par étapes savamment graduées, à l'assimilation finale de toute pensée à la folie. Et la liaison entre ces méditations préliminaires et la « Digression on Madness » est assurée par le *Fragment sur l'opération mécanique de l'Esprit* qui « double » l'Éolisme en ce sens qu'il n'attaque encore que l'enthousiasme « religieux », mais qui renforce la Digression en ce qu'il étudie comme elle le mécanisme du bouleversement spirituel. Le « Fragment », qui n'atteint pas à la fermeté et à la plénitude des meilleurs passages du Conte est cependant encore une pièce utile de cet arsenal contre le fanatisme; l'opération mécanique qu'il décrit est de même ordre que l'opération éolienne, mais il s'agit de vapeurs au lieu de vents et les gestes et attitudes des « saints » sont dépeints de manière moins allégorique, plus reconnaissable. De même que Mahomet a été transporté au Ciel par son âme, de même l'âme peut être transportée jusqu'aux plus hautes régions par des procédés fort humbles dont le plus ordinaire et le plus efficace est le lancement de l'âme par action mécanique: l'oblitération des sens étant le point de départ de la vie de l'esprit, les saints modernes ont fort justement adopté une méthode propre à créer d'abord l'hébètement: par des oscillations pendulaires du corps, par des roulements d'yeux et par des marmottements continuels et confus (auxquels les Saints Irlandais ajoutent encore l'action de la fumée de tabac), ils favorisent en eux l'ascension des vapeurs jusqu'au crâne d'où ils les empêchent de s'échapper au moyen de bonnets ouatés très étanches, imperméables à la sueur. Puis la voix agit aussi, par toutes les modulations du « cant » dont le nasillement est l'expression suprême et la plus efficace. Ainsi l'esprit sort de la chair même, comme l'annoncent les chimistes qui extraient les plus forts spiritueux des cadavres humains. Il y a une communication constante entre le haut et le bas du corps, et l'aiguillon de la chair sert de stimulant à l'esprit; c'est pourquoi les quakers au moment où sévissait l'inspiration ne pouvaient guère se passer pour mener à bien leur expérience de quelque sujet convenable du sexe féminin, toute contrariété en cette matière pouvant conduire aussitôt à la folie. Et le Fragment s'achève dans la

description complaisante de cet orgasme ou de ce prurit, où se confondent, en un érotisme final, toutes les activités du corps et de l'âme.

Ces conclusions sont celles aussi de la « Digression », qui s'ouvre par des considérations générales sur les affinités de la folie et du génie : pourquoi serait-on surpris que ces grands inspirés que sont les Éolistes soient atteints de frénésie puisqu'il est patent que tous les grands événements de l'histoire ont eu pour instigateurs des hommes à l'esprit troublé ou du moins arraché par un violent déséquilibre à sa quiétude normale ? Car il en est du cerveau humain comme du ciel : il ne produit de pluies fécondes qu'après s'être obscurci et brouillé, qu'après avoir été envahi et emplí de toutes les vapeurs montées des régions les plus basses. Le résultat produit ne varie que selon la nature du sol sur lequel retombe la précieuse humeur ; si dans la sphère des actions humaines, elle émane d'un être puissant, elle pourra par exemple produire des guerres et changer la face du monde, comme faillit faire certaine fantaisie d'un « Grand Prince qui avait levé une puissante armée, rempli ses coffres de trésors infinis, équipé une flotte invincible, tout cela, sans confier la moindre parcelle de ses desseins à aucun de ses plus grands ministres ou de ses plus proches favoris, aussitôt le monde entier en avait été alarmé et les couronnes voisines tremblaient dans l'attente de la tempête menaçante..... lorsque sur ces entrefaites un certain chirurgien d'État, devinant à ces symptômes la nature de la maladie, accomplit d'un seul geste l'opération, creva le sac d'où la vapeur s'échappa d'un jet, et rien n'eût manqué pour que le remède réalisât la perfection si le Prince n'eût, eu l'infortune de mourir au cours de cette manipulation. » Or, l'on trouva ensuite que tous les mouvements déclanchés en cette merveilleuse machine, avaient eu pour cause première « une Femelle absente dont les yeux avaient provoqué la formation d'une protubérance, puis qui avait été éloignée en pays ennemi avant que l'affection produite pût parvenir au stade de l'émission. » Nous voici transportés d'emblée au cœur même du sujet : la Folie est définie dans sa nature, dans sa cause et dans ses effets ; sa signification symbolique est posée comme une loi de l'histoire et comme un principe de morale. Swift semble à la fois se ranger à la théorie Hobbésienne de la folie, qui n'est qu'une passion plus forte et plus véhémence ¹ et adopter cette conception fantaisiste

¹ « ...and to have stronger and more vehement passions for anything, than is ordinarily seen in others, is that which men call MADNESS » (Leviathan, part I of Man., p. 62 de l'éd. Molesworth, vol. III).

chère aux humanistes de la Renaissance que la folie est le don le plus répandu parmi les mortels et qu'elle préside à leurs destinées.

Car, bien que le rapprochement n'ait pas été fait, il est indéniable que le souvenir d'Erasme et de l'*Eloge de la Folie* flotte autour de la Digression, s'il n'est pas fixé dans le texte même. Swift avait certainement lu ce livre qui était, d'autre part, trop caractéristique pour être oublié, pour ne pas laisser sa marque sur un esprit avide de paradoxes savoureux et de vérités dissimulées. Aussi trouvons-nous dans la Section IX les mêmes aspects essentiels du thème que dans l'Éloge: la folie est non seulement universelle, mais indispensable au bonheur¹; sa forme la plus aiguë est celle de l'amour dont la tyrannie s'étend aux dieux et aux philosophes², les hommes éprouvent le besoin d'être flattés et dupés³, nul et pas même l'auteur d'un livre sur cette exigeante déité, ne peut échapper à l'emprise de la Folie⁴. Ce dernier rapprochement est même tellement curieux que l'on a quelque peine à ne pas voir dans cet artifice littéraire de Swift (qui n'est nullement, comme d'aucuns l'ont cru, une vision prophétique des sombres dernières années de sa vie) le souvenir d'un aveu qui dut à la fois le surprendre et l'enchanter de la part d'un auteur. Enfin l'on pourrait encore distinguer une influence d'Erasme dans la part plus grande accordée, en ces rêveries sur la folie à l'amour et aux thèmes érotiques partout, ailleurs si rares chez Swift. Nous les avons rencontrés déjà dans l'Introduction et dans le Fragment à propos du même sujet; c'est en effet le sujet, la matière, qui semble les comporter comme un accessoire naturel, à l'instigation d'Erasme et sous son inspiration. Il est surprenant aussi qu'ils songent l'un et l'autre à Lucrèce et presque au même moment⁵; les deux dissertations sur la folie sont placées l'une et l'autre, bien que dans une mesure différente, sous l'invocation

¹ *Stultitiae Laus*, Caput I, XXXIX, etc., et Conte du Tonneau, p. 171, etc.

² *Stult. Laus.*, Caput. XI et Conte du Tonneau, p. 164.

³ *Stult. Laus*, Caput. XLIV et Conte, p. 172.

⁴ Caput. XI: In summa, me, me, inquam, sapiens ille accersat oportet, si modo pater esse velit. Et Conte du Tonneau, p. 180: « That even I myself, the Author of these momentous Truths, am a Person, whose imaginations are hard-mouthed, and exceedingly disposed to run away with his Reason... »

⁵ Caput. XI: Neque verso id Venus ipsa, vel reclamante Lucretio, unquam inficias iverit, sine nostri numinis accessione suam vim mancā atque irritam esse. Et Conte, p. 164:

Idque petit corpus, mens unde est saucia amore;
Unde feritur, eo tendit, gestitque, coire. Lucr.

du grand chantre de l'amour : l'amour, s'écrie Erasme, voilà la source sacrée d'où tous les êtres tirent plus véritablement leur vie que Pythagore ne peut la faire dériver de son *quaternium*¹ et Swift ramène tout, par le même geste ironique, aux mouvements tourbillonnants du « *Semen* enflammé, qui converti en bile, fait volte-face vers le conduit spinal et monte jusqu'au cerveau² ». Et, par un semblable retour de pensée, dans un mouvement dialectique analogue, il méprisera les systèmes des philosophes qui prétendent remonter jusqu'à la vérité intrinsèque des choses alors qu'ils ne sont eux-mêmes que les produits de ces vapeurs érotiques. Mais là doit s'arrêter ce parallèle qui ne porte en réalité que sur une communauté de thèmes. Si l'érotisme apparaît là dans Swift avec une fréquence inusitée, il présente cependant un caractère nettement différent de celui qu'il revêt chez Erasme. Tandis que l'auteur de l'Éloge se complaît à ces réflexions libertines et leur donne un tour piquant, tandis que, même dans les passages satiriques sur les moines et les prélats, la note licencieuse chez lui ne disparaîtra pas complètement, tandis qu'il prend plaisir à magnifier la puissance vénérienne, ainsi que fait son contemporain Rabelais, à évoquer même parfois une sorte de Pan-Érotisme spirituel et physique, Swift au contraire transforme ces motifs dès qu'il y touche. Le sourire libertin lui est inconnu, sinon comme objet de sarcasme chez les autres. Toute pensée « érotique » prend aussitôt chez lui une forme simplement coprologique, qu'il rend à dessin répugnante, mais qui est totalement dénuée d'aiguillon, foncièrement chaste et saine comme un engrais généreux. Ceci n'est nulle part plus manifeste que dans la dernière page du « Fragment sur l'opération mécanique » où les minauderies, comme les troubles de l'amour sont décrits avec un réalisme et une sérénité dans l'indécence que seuls peuvent expliquer l'indifférence et le mépris. De même, les passages « licencieux » de la Digression ne sont que des passages d'un réalisme immodéré, où le trait a l'avantage par contre de ne rien perdre de sa vigueur satirique, car il renforce la vitupération de toute la violence du dégoût. Si, même pour Erasme, Eros est vainqueur des philosophes et de la philosophie, Swift l'emporte encore sur le dieu triomphant, car tout se résoud chez lui en l'ordure ultime et première, qui constitue comme la monade de son Univers.

¹ Ibid., caput. XI : Is est sacer ille fons, unde vitam hauriunt omnia verius quam ille Pythagoricus quaternio.

² p. 164-165.

Aussi, pendant qu'Erasme en pur humaniste, en disciple des moralistes anciens, traite son sujet comme un thème d'école (malgré tout ce qu'il y apporte de lui-même) pendant qu'il fait des avantages de la folie un lieu commun privilégié se prêtant à des développements variés et harmonieux, à la fois soutenus et limités par le cadre des « états » ou professions et affectant souvent la forme de « caractères » à la manière de Théophraste, Swift, répudiant tout modèle littéraire et n'ayant rien si à cœur que de briser toutes les effigies anciennes, ne distingue ni les conditions ni les sectes, mêle toutes les catégories sociales dans la même confusion humaine pour parvenir mieux et plus vite à l'animalité essentielle qu'il s'attache à découvrir. Donnant un nouvel exemple de la folie royale (qu'il emprunte encore à l'histoire de la même nation), il aboutit non seulement cette fois à un prurit initial, mais à une fistule anale: le futur Lewis Baboon de *John Bull*, le monarque gonflé d'orgueil et le Bourbon gonflé de vices n'a mis toute l'Europe à mal que parce qu'il avait le cerveau troublé par des vapeurs qui se condensèrent ensuite en une tumeur mieux placée et qui délivra le monde. Puis il s'en prend aux philosophes de tous les temps, jetant pêle-mêle dans la même phrase les noms d'Épicure, Diogène, Apollonius (de Tyane) Lucrèce, Paracelse, Descartes » et d'autres, dénonçant dans tous leurs systèmes le même tourbillonnement morbide de vapeurs trop raffinées et trop éloignées de la vulgaire Raison; tous ces génies ressemblent de très près à leurs illustres successeurs et descendants de l'Académie de Bedlam qu'il va nous décrire ensuite pour nous montrer en eux la plus fine quintessence d'humanité. Ici, il ne suit plus Erasme, même quand il y a quelque parallélisme dans le développement ou quelque analogie dans les exemples, car il revient à son procédé mythique habituel; dans ce dernier¹ épisode de sa lutte contre la Sottise universelle, Swift opère une concentration nouvelle de ses forces et fait converger sur le même point ses deux thèmes fondamentaux: l'éolisme, et l'esthétomorphisme — ce dernier du moins réapparaissant sous une forme très générale. Pour dépouiller l'humanité de ses dernières illusions, Swift va d'une part crever des tumeurs, poches d'eau, vessies et ampoules, faisant jaillir partout liquides et vents, d'autre part déshabiller, mettre à nu, décortiquer et écorcher, sans nous faire grâce du moindre repli anatomique, sans laisser le moindre retranche-

¹ Il n'est le dernier, sans doute, que dans notre analyse, bien que l'on puisse considérer que, par l'Auriculisme (sect. XI) et le Fragment, il se déve-loppe, même dans le cadre « typographique » du livre, surtout à la fin.

ment à la pudeur. Son humour qui a su prendre, nous l'avons vu, des formes si variées, depuis l'alerte moquerie de Mrs. Francis Harris's. Pétition et la parodie de la gravité sententieuse des Méditations sur un Manche à balai, jusqu'à la futilité ordurière des gestes de Jack et l'arrogance révoltante de Peter, cet humour qui est inséparable chez lui, plus que chez tout autre encore, de la pensée et de la qualité esthétique du thème, qui est la mesure toujours exacte et variable du degré de complicité auquel Swift admet son lecteur dans les confidences qu'il veut bien lui adresser, prend ici une de ses formes extrêmes précisément parce que Swift semble resserrer autour de lui-même ce cercle de complicité et restreindre sa confiance en la raison des autres. Qu'importe si ce qu'il pense doit déplaire, il ne l'en dit pas moins, ni avec moins de joie intérieure. Si les « happy few » sont plus rares encore, ils n'en vaudront que mieux et s'ils se réduisent à un seul, l'auteur en sera encore satisfait, même s'il ne parle que pour lui-même. Il ne va donc pas, pour de si mesquines raisons, et pour complaire à un public hypothétique dont il fait toujours abstraction, compromettre le succès véritable de l'œuvre salutaire qu'il a entreprise, succès dont il est le seul juge parce qu'il ne peut émaner que de lui seul. Aussi son humour, sous sa forme la plus caractéristique, va-t-il couler librement, sans reconnaître d'obstacles et sans s'imposer de réticences, ignorant les ménagements et les scrupules.

Il promène d'abord devant nos yeux comme un miroir fidèle, le spectacle de Bedlam. Cette remarquable Académie renferme entre ses murs, tant parmi les « étudiants » que parmi les « Professeurs », de grands talents inemployés dont l'État devrait tirer parti : « Voyez-vous cet étudiant qui met sa paille en miettes, *qui sacre et blasphème, qui mord sa grille*, la bouche écumante et qui vide son pot de chambre à la face des spectateurs ? Que les Très Honorables Commissaires Inspecteurs lui donnent un Régiment de Dragons et l'envoient en Flandre avec les autres. Voyez-vous cet autre perpétuellement marmottant, crachotant, bâillant et brailant en sons informes et inarticulés ? Quels merveilleux talents sont là immobilisés ! Qu'on le pourvoie immédiatement d'un portefeuille en maroquin vert plein de papiers et de trois pence dans sa poche et qu'on vous l'envoie sur l'heure à Westminster-Hall. Vous en trouverez là un troisième qui prend gravement les dimensions de son chenil, homme plein de pénétration et de divination, bien qu'on l'ait tenu dans le noir : eh quoi, ne peut-on dire de lui comme de Moïse : *Ecce cornuta erat ejus facies*. Il marche d'un pas égal et soutenu, vous demande un penny d'un air solennel et cérémonieux,

parle avec abondance de la dureté des temps, des impôts et de la Prostituée de Babylone, barre constamment à huit heures la fenêtre de bois de sa cellule, rêve d'incendies, de pillleurs de boutiques, de clients de la Cour et de lieux privilégiés. Songez quel éclat prendraient toutes ces qualités si l'on envoyait leur Possesseur à la Cité parmi ses frères ! Regardez ce quatrième, en conversation intense et profonde avec lui-même et se mordant le pouce à chaque importante transition, le visage tout diapré des marques de la réflexion et de l'activité, marchant quelquefois très vite, le regard rivé à un papier qu'il tient dans sa main, grand économiseur de temps, un peu dur d'oreille, ayant la vue très courte et la mémoire plus courte encore. Homme toujours pressé, grand pondeur et producteur d'affaires, éminent dans l'art fameux de chuchoter des riens, fervent adorateur des monosyllabes et de la temporisation ; si empressé à donner sa parole à tous qu'il ne la tient jamais..... Abordez le guichet de cet autre gîte, en ayant soin d'abord de vous boucher le nez, vous apercevrez un grincheux, sombre, nauséabond et malpropre mortel, qui râtele son propre fumier et barbote dans son urine. Le meilleur de son menu, c'est la réversion de sa propre ordure, qui s'échappant en vapeurs, tourbillonne perpétuellement en un même cycle, puis à la fin se réinfuse. Son teint à travers sa barbe rare est d'un jaune sale en exacte harmonie avec la couleur de sa nourriture à sa première descente, il est semblable en cela à d'autres animalcules qui naissant des excréments et s'y développant, leur empruntent leur couleur et leur odeur. L'étudiant de cette chambre est très avare de paroles, mais d'une libéralité quelque peu excessive pour ce qui est de son haleine ; il tend la main pour recevoir votre penny, et retourne dès qu'il l'a à ses occupations. Eh bien, n'est-il pas stupéfiant que la Société de Warwick Lane¹ soit si indifférente à la récupération d'un membre si utile qui deviendrait, si l'on en juge par ces apparences, le plus grand ornement de ce corps illustre ? » Le cadre littéraire des « états » n'a pas entravé là la pensée de Swift qui laisse Erasme bien loin de lui, et de nous, car il nous a fait brûler toutes les étapes entre l'humanité et le monde des Yahoos. La vision mythique s'est renforcée là de tout un réalisme extrêmement précis, car Swift, qui manifestera plus tard et à diverses reprises sa sollicitude pour les fous, était déjà à l'époque du Conte du Tonneau un visiteur assidu de l'Hospice de Bedlam. Cette humanité à la fois réduite et amplifiée, accusant dans sa détresse

¹ Le « Royal College of Physicians », Guth. et S., p. 178.

quelques caractères qui lui paraissent essentiels, satisfait en lui des besoins profonds de l'esprit. Plus tard, il ajoutera à cette abjection humaine la férocité, la méchanceté venimeuse et la trahison, car son pessimisme se sera assombri. Là, il consigne les résultats d'une expérience surtout intellectuelle, ses blessures d'amour-propre, ses souffrances d'homme ayant suffi simplement jusqu'ici à stimuler les forces incisives de son intelligence, à rendre aiguë sa vision; elles n'ont engendré encore aucune forme de désespoir. C'est pourquoi le Conte demeure dans un plan élevé d'impassibilité; la satire n'y provoque pas la révolte, elle ne conduit qu'à une constatation sans caractère affectif. On ne peut y considérer son humour comme un lyrisme inversé qu'à condition de dépouiller ce lyrisme de tout élément passionnel. Swift, en niant l'enthousiasme, ne veut pas être un enthousiaste à rebours. Toute passion et surtout la « passion dominante » (leading passion) que glorifiera son époque et que prônera Pope lui-même serait une duperie, et il s'en défie comme du mal suprême. S'il reste pourtant une véhémence indéniable dans cette œuvre étrange, cette véhémence s'emploie à se combattre et à se réfréner; c'est de là que vient le trouble de cette sérénité et l'attrait redoutable de cet humour. La complexité de la pensée de Swift est faite d'une paradoxale apparence de simplicité. C'est pourquoi tant de ses critiques sont tombés, en parlant de lui, dans l'antithétisme, dans l'établissement de contrastes continuels. Cependant, dans le Conte, l'intelligence et la volonté s'affirment nettement comme maîtresses de l'imagination; elles l'utilisent pleinement sans se laisser abuser par elle, lui permettant seulement de leur prêter ses somptueux contrastes de lumière et d'ombre où le lecteur de nos jours et sans doute de jours ultérieurs trouve et trouvera encore un riche aliment de pensée. L'« émotion » reste strictement intellectuelle, ne touche ni le cœur ni les sens, et cependant est bien réellement émouvante par toutes les résonances qu'elle éveille.

Peut-être pourrions-nous mieux saisir la raison secrète de ce caractère subtil dans ce qui constitue à nos yeux la « fin »¹ de la Digression et du Conte, le point culminant de toute l'œuvre. Swift, dans sa poursuite des illusions, s'est un instant placé sous la conduite de Bacon, qui, après Montaigne, mais plus systématiquement que lui², démasqua les Idoles. L'imagination, nous dit-il, abuse perpétuellement

¹ Bien que le passage intervienne antérieurement, dans le texte, à la description de Bedlam, que nous avons citée plus haut.

² Sur ce point, voir P. Villey, *Montaigne et François Bacon*, Paris, 1913.

la Raison, car « dans sa position normale » le cerveau laisse son possesseur » indifférent à l'admiration de ses semblables; l'homme en l'état d'équilibre où l'a placé la nature se songe qu'à passer sa vie tranquillement sans se soucier de personne « et plus il façonne son entendement sur le modèle du savoir humain, moins il est enclin à créer des factions autour de lui au sujet de ses idées personnelles, car ce savoir l'instruit de ses propres faiblesses autant que de l'entêtement et de l'ignorance du peuple. » Quelle déclaration surprenante de la part de Swift et que voilà une note nouvelle! Nulle ironie possible dans ces paroles et un ton inusité de gravité convaincue. Voilà donc Swift, contempteur habituel de toute science, fût-elle expérimentale ou dogmatique, qui admire avec componction la discipline morale de l'étude et proclame, à la manière de Descartes, dont il vient de se moquer, le principe d'une raison universelle, d'un « entendement » (*understanding*) le même chez tous apparemment et susceptible d'être fortifié par les saines méthodes du « *Savoir Humain* », celles qui furent inaugurées et exposées dans le *Novum Organum* et qui ont été appliquées avec tant d'éclat par des membres aussi illustres de la Société Royale que Hooke et Newton. Sans doute nous trahissons la pensée de Swift en en exagérant la portée; cependant toutes ces conclusions sont logiquement contenues dans les prémisses qu'il pose, en passant et sans y prendre assez garde. Il a suivi Bacon dans son analyse des erreurs humaines et s'est laissé entraîner, dans un mouvement d'admiration qu'il se refuse à traduire, mais qui dut être réel, quelques pas trop loin. Il est là la victime un instant de la Raison qu'il bafoue, mais il va prendre tout à l'heure sa revanche. Il est encore avec Bacon dans ses réflexions sur les perturbations produites dans l'esprit par cette « Fantaisie » qui avait été appelée déjà à cette époque (et par un « égaré » cartésien) la « Folle du logis » : « Mais quand la Fantaisie d'un homme chevauche sa Raison, quand l'Imagination se brouille avec les sens, et que l'Entendement autant que le sens commun sont jetés à la porte, le premier prosélyte que fait l'homme, c'est lui-même, et une fois ceci accompli, il n'est pas difficile de convertir les autres »... Swift, là, se retrouve sur un terrain sûr, dans son domaine propre, et il ajoute aux observations morales pénétrantes de Bacon des images ramassées et caractéristiques qui leur fournissent à la fois un corps et une âme symbolique : « L'humanité n'est pas tellement à blâmer dans le choix qu'elle fait (en préférant la fiction à la réalité) si l'on considère que la question... se ramène à ceci, de savoir si les choses situées dans l'Imagination ne peuvent

pas être regardées comme *existant* aussi bien que celles qui ont leur siège dans la Mémoire, à quoi on peut répondre par l'affirmative et tout à fait à l'avantage de la première (de ces facultés), puisque l'une est reconnue comme étant la *Matrice* des choses et l'autre, comme n'étant rien de plus que la *Tombe*. » Puis, poursuivant son examen des illusions et de leurs causes, Swift va comprendre parmi elles les prétentions et les procédés de la science moderne, dont nous eussions cru, il y a un instant, qu'ils seraient glorieusement mis à part alors qu'ils vont être les moins épargnés : « Autant que la crédulité est un état d'esprit plus paisible que la curiosité, autant est préférable la Sagesse qui fait de son domaine la surface des choses à cette prétendue Philosophie qui entre dans la profondeur des choses et revient gravement vous apporter cette révélation qu'à l'intérieur elles ne contiennent rien qui vaille. Les deux sens auxquels font d'abord appel tous les objets sont la vue et le toucher dont l'examen se borne à la couleur, la forme, les dimensions et autres qualités par nature afférentes à l'extérieur des corps ou artificiellement suscitées à leur surface; mais voici qu'ensuite la Raison fait son entrée officielle, munie d'outils pour couper, ouvrir, déchirer, perforer, se faisant forte de démontrer qu'ils n'ont pas la même contexture dans toute leur épaisseur. Or, je considère que c'est là la façon la plus outrée de faire violence à la Nature pour qui c'est une de ses lois immuables que de porter toujours bien en évidence ce qu'elle a de plus beau. C'est pourquoi je crois bon, afin d'épargner à l'avenir les frais de semblables autopsies, de prévenir le lecteur que dans des conclusions du genre de celles qu'elle vient de formuler plus haut ¹, la Raison est certainement dans le vrai, et que dans la plupart des êtres corporels qui sont tombés sous ma connaissance le Dehors l'a toujours emporté de beaucoup sur le Dedans; ce dont quelques récentes expériences m'ont encore convaincu davantage. La semaine passée, j'ai vu écorcher une femme, et vous ne sauriez croire combien sa personne y perdait. Hier, j'ai fait déshabiller le cadavre d'un petit-maître et nous fûmes tous stupéfaits de trouver tant d'imperfections insoupçonnées sous un seul costume; puis j'ai fait ouvrir son crâne, son cœur et sa rate, mais je m'apercevais nettement à chaque opération nouvelle que plus nous allions, plus les imperfections se multipliaient et s'accusaient, de quoi je conclus avec quelque justesse que tout philosophe ou inventeur qui trouverait le moyen de raccommo-

¹ Qu'il n'y a, à l'intérieur, « rien qui vaille ».

et replâtrer la Nature partout où elle présente des lacunes et des défauts mériterait beaucoup mieux de l'humanité et nous enseignerait une science plus utile que celle, tenue à présent en si haute estime, qui ne consiste qu'à les étaler (comme si l'anatomie était la fin dernière de la médecine). Et celui que la Fortune et les circonstances ont placé dans une situation qui lui permet de jouir des satisfactions nobles de cet Art, celui qui peut avec Epicure rassasier son esprit des pellicules et images qui se détachent pour ses sens de la Superficie des choses, cet homme véritablement sage, écrème en réalité la Nature, laissant à la Philosophie et à la Raison, pour qu'elles la lapent avidement, toute l'aigreur de la lie. Tel est le sommet sublime et raffiné de la Félicité que l'on appelle la *Satisfaction d'être bien dupé*; la situation paisible et sereine qui est celle d'un sot parmi des coquins. » Voilà le couronnement de l'œuvre, l'achèvement de cette progressive et universelle mise à nu. La destruction baconienne de toutes les idoles de la tribu, de la caverne, du forum et du théâtre laissait debout les prétentions de la science et l'orgueil de la Raison; les moqueries d'Erasme n'atteignaient pas jusqu'au fond de l'âme humaine; Swift a poussé jusqu'au bout la poursuite des fantômes et déchire toutes les illusions, même celle de beauté matérielle dont la création enveloppe les êtres. Mais c'est pour la Raison qu'il est le plus impitoyable, il sape toutes ses assises et ne lui permet même pas d'avoir confiance en elle quand elle nie ou qu'elle doute. Sa Raison à lui, un instant dupée, quand sous l'influence d'un des grands champions de l'esprit, elle se prenait trop au sérieux, revient à elle en se raillant, à condition pourtant qu'elle renonce à vouloir s'expliquer trop ses sarcasmes. Si donc Swift est, selon la formule frappante d'Henriette Cordelet, un possédé de la Raison, cette Raison ne peut-être que la sienne, étrangère à tous les canons traditionnels et reçus, en révolte même contre cette règle universelle qu'elle voudrait nier et dont elle croit plus sage de s'écarter simplement avec mépris.

C'est que sa raison est emportée par une force qui ne relève pas exclusivement d'elle, qui lui est en partie étrangère, par l'humour swiftien, cet humour que nous avons vu apparaître partout et sous des formes très diverses, sous une forme de badinage caustique et enjoué dans la Pétition de Mrs. Francis Harris, sous une forme impersonnelle, narrative et vive dans la Section II et la Section VI du Conte, sous une forme burlesque et drôlatique dans les premières aventures de Jack, trouble et grimaçante dans les dernières, véhémence et amère dans les gestes de Peter, désinvolte, glaciale et sarcastique dans les réflexions

philosophiques comme déjà dans la dernière lettre à Varina. Cet humour, plus varié dans cette première partie de l'œuvre et de la vie de Swift, cet humour, parfois d'une souplesse remarquable en cette époque de jeunesse et qu'il ne retrouvera qu'assez rarement plus tard a cependant des caractères distinctifs, personnels à peu près irréductibles que nous avons chaque fois notés: au ton chaucérien, à la gaieté arbuthnotique, Swift ajoutait déjà un accent qui ne pouvait venir que de lui, que nous avons entendu plus largement ensuite dans d'autres passages, que nous reconnaissons particulièrement dans la dernière citation que nous venons de faire. En quoi consistait-il? Sans doute l'humour de Swift, comme tout humour, consiste en une « transposition » du réel, en un « arrêt des réactions normales » et naturelles en présence des choses¹, en une attitude d'esprit volontairement faussée par rapport à la fois aux spectacles décrits et au public auquel on les montre; sans doute aussi cet humour implique une complicité entre l'auteur et ses lecteurs, mais chez Swift le cercle des initiés, nous l'avons dit, se réduit étrangement. se refusant à admettre la foule profane, le grand public, et même les coterie étroites des élégants et des curieux, et ne comprenant que les rares élus qu'il consent à tolérer comme compagnons de voyage en cette existence transitoire. Dans ce passage caractéristique de la Section IX l'auteur ne daigne s'adresser qu'à ceux qui sont hors de la multitude des « fools » et des « knaves » et, dût cette élite se réduire à lui seul, Swift ne changerait pas un mot à cette admirable phrase qui lui est dictée par la plus impérieuse force spirituelle, en révolte calme, mais résolue, contre la coalition des préjugés et des apparences. Son humour, dans le portrait des fous de Bedlam, dans l'image de la femme écorchée et dans celle de l'autopsie du petit-maître, réside non seulement en un arrêt des réactions normales, mais dans un développement abondant et ample des réactions anormales et pour ainsi dire « contre nature » qui deviennent, dès le moment où elles sont exprimées, parfaitement naturelles à l'auteur, qui deviennent comme la manifestation attendue, instinctive, d'une nature à rebours. Ceci pourtant

¹ Sur l'humour en général, voir l'étude exhaustive de L. Cazamian, « Le mécanisme de l'humour » (1^{re} éd. dans ses *Etudes de psychologie littéraire*, Paris, 1913) qui poursuit sur le terrain de l'humour l'analyse bergsonienne de la notion de comique (Bergson, *Le Rire*, Paris, 1900). Voir encore les études générales, à propos d'auteurs particuliers d'Angellier (*Burns*, 1893), de F. Baldensperger (*Gottfried Keller*, 1899, II; Ch IV et *Etudes, l'Histoire, l'Héraire* 1907 « Les définitions de l'humour »), d'Emile Legouis (*Les deux Sir Roger de Coverley*, *Revue Germanique*, 1906).

n'a encore rien de particulier, rien d'uniquement propre à Swift, rien qui ne se rencontre en même temps chez les autres humoristes. Ou, du moins, l'élément swiftien ne serait représenté là que par une plus grande abondance de traits anormaux, que par une plus parfaite aisance dans un naturel inversé : il ne consisterait là qu'en une supériorité. Qu'en une différence de degré. Mais si le procédé humoristique relève, là encore, du type général, il n'en est peut-être pas tout à fait de même du but poursuivi : le dévêtement universel. Il est vrai que tous les humoristes cherchent à nous montrer la vérité sous le mensonge ou, ce qui revient au même, le mensonge sous la vérité, et à nous faire parcourir avec eux la Foire mondiale aux vanités, mais Swift s'est spécialisé dans une poursuite plus hâtive et plus efficace des illusions et il a trouvé dans le mythe le plus puissant des auxiliaires, le mythe éolien, l'estéomorphisme, le « mythe animal » enfin qui englobe les deux premiers en combinant avec eux d'autres conceptions essentielles. Le mythe animal ne se borne pas en effet, nous l'avons vu, à la représentation de l'homme sous les traits d'un animal quelconque, mais consiste plutôt dans la dissociation de cet être regardé comme indivisible en un certain nombre d'aspects, tour à tour animaux ou mécaniques. L'homme-habit, l'homme outre-gonflée de vent, sont des créations de ce mythe au même titre que l'homme à tête d'âne, le freluquet dépecé ou le Yahoo nauséabond et dément de la Section IX. Le mythe animal participe lui-même de la mise à nu : il soulève un pan du manteau respectable et trompeur de l'homme pour faire brusquement apparaître la bête ou la machine, la laideur obscène ou l'ineffable frivolité. Le mythe est image et idée ; cette double nature rend compte à la fois de sa puissance de hantise et de sa valeur explicative : par la précision que lui apporte l'image, le trait humoristique devient à la fois plus inoubliable et plus mordant, par le petit nombre et l'universalité de ces mêmes images fondamentales, l'humour swiftien acquiert une signification philosophique, paradoxale, mais difficile à éliminer du cercle rigide où Swift enferme sa vision, car elle s'y fonde avec simplicité sur la ruine des certitudes élémentaires. A la certitude de contempler un beau visage de femme, Swift substitue celle de savoir que sa beauté ne réside qu'en une trompeuse pellicule sanguinolente et hideuse par dessous ; à la certitude de croire et de prier, celle de ne voir dans les dogmes et les rites que les inventions de l'imposture ou de la folie ; à la certitude de penser et de « raisonner » celle de ne sentir dans la pensée et la raison qu'un afflux d'ordurières vapeurs au

cerveau. L'humour de Swift a donc sa logique à lui qui dément celle de la raison, une logique qu'il suffit à imposer à la pensée de Swift tout entière. Car cette pensée est régie, nous l'avons vu chaque fois, par la force interne de l'image, par le mythe qui se nourrit d'idées, sans doute, mais qui les assimile entièrement, qui leur imprime son caractère et son mouvement propre. Mais, et c'est là peut-être ce qu'il y a de plus déconcertant dans la pensée de Swift, l'imagination n'est pas chez lui une force aveugle, emportant tout sur son passage comme un torrent déchaîné; elle est au contraire, et essentiellement, une force disciplinée, guidée par une volonté sûre, illuminée par l'intelligence. Le mythe se déroule avec ampleur, mais sans violences et sans écarts, il s'impose sa propre loi, et n'en observe que mieux pour cela les limitations et les contraintes; il est lui-même une explication, un système et, à ce titre, redoute les contradictions, les inconséquences. Il se substitue à la science, à la philosophie, à la logique, mais se pique, dans sa dissidence et sous sa formule nouvelle, d'être aussi logique avec soi-même que peuvent l'être la science et la philosophie. Il n'en sera peut-être pas toujours ainsi, ou pas au même degré, dans d'autres œuvres de Swift où l'imagination pourra se laisser entraîner plus tard par certaines de ses tendances favorites. Mais dans le Conte du Tonneau, l'humour est caractérisé par une admirable régularité d'allure et une pleine possession de soi; par une harmonie impressionnante de toutes les forces cérébrales de l'auteur, par un complet assentiment de l'intelligence et de la volonté à cette chevauchée sur les ailes du mythe et par une parfaite docilité de ce Pégase puissant. Mythe et humour, là, sont inséparables, et inséparables aussi de toute pensée. Aussi toute pensée swiftienne prend-elle à partir d'un certain degré de profondeur la forme mythique, et cette forme mythique constitue par elle-même une expression humoristique: l'homme est un manche à balai marchant sur la tête et dressant ses pieds vers le ciel; le monde, une vaste défroque bariolée; la philosophie, la religion, un peu de vent dans une sorte de vessie. Ainsi, vouloir étudier spécialement ici l'humour de Swift, ce serait recommencer toute l'étude que nous venons de faire et retourner à nouveau le balai sur le bout de son manche. L'humour imprègne tout le Conte du Tonneau, en colore toutes les conceptions, en façonne toute la philosophie; c'est lui qui fait l'attrait littéraire de l'ouvrage, ou, plus exactement, comme nous avons dit, qui en constitue l'attraction, qui séduit par l'appât d'une joie spirituelle et ne laisse après lui qu'une amère saveur, qui, sans s'adresser au cœur ni aux sens, attriste la chair autant que l'intelli-

gence, qui ne connaît d'autre sérénité que celle d'une constatation irrécusable et sans appel et ignore même le sourire de l'indulgence ou du détachement. Mais le désespoir qui pourra poindre plus tard n'apparaît nullement dans le Conte: nous demeurons avec son auteur dans une position d'attente indéfinie, d'une attente rebelle à se qualifier, à porter un jugement sur elle. En cela, l'humour de Swift pousse plus loin que tout autre humour l'effort de duperie tenté sur les autres et sur soi-même. Parce qu'en lui l'ardeur mythique l'emporte sur la simple recherche du trait, sur le désir de piquer ou de frapper, mais aussi parce que le mythe est pourvu en lui d'un ressort comique simple et puissant. Swift est le plus dramatique des humoristes parce qu'il est le premier des humoristes métaphysiciens, métaphysicien par son attitude anti-métaphysique même (laquelle ne constitue pas un agnosticisme, mais un « anti-gnosticisme » résolu), par son parti-pris de tout réduire aux causes secondes — et à des causes secondes régies par une mécanique absurde. Aussi laisse-t-il encore loin derrière lui celui qui en plein XIX^e siècle voudra l'imiter et le dépasser, chargé d'une bien plus massive idéologie, mais dépourvu de l'acuité simple de son regard, de cette pénétration encore accrue dans un champ plus limité, mieux découpé par des œillères plus nettes. Par sa vertu mythique, la vision humoristique de Swift reste une des plus obsédantes que l'humanité ait connues, et l'impression dominante, au sortir de cette œuvre, est celle d'une sérénité volontaire et obstinée, niant l'angoisse et s'efforçant laborieusement à la rejeter hors d'elle-même, impression comparable à celle qu'on éprouverait devant un ciel orageux d'où les nuages auraient été refoulés très bas, à l'horizon, laissant au centre un paradoxal et vaste gouffre bleu, égal et intense, totalement dénué d'étoiles et de soleil, et d'où le regard ne pourrait s'évader qu'en traversant à nouveau, au-dessous de lui, la zone de « soufre et de feu ». Vision surprenante de notre ciel humain, unissant de manière unique l'ampleur des spectacles cosmiques au tumulte circonscrit des scènes terrestres. C'est assez pour donner un sens plein aux paroles sans morgue, presque humbles, prononcées trente ans plus tard par Swift sur cette œuvre sortie de lui depuis si longtemps: Good God, what a genius I had when I wrote that book.

Vu et permis d'imprimer, le 10 avril 1924

Le Vice-Recteur de l'Université de Paris

P. APPELL

Vu et permis d'imprimer, le 7 avril 1924

Le Doyen de la Faculté des Lettres

F. BRUNOT

INDEX ALPHABÉTIQUE.

A

Adaéceim 20, 388.
 Addison 21, 81, 123, 151.
 Aitken (George-A.) 95 (et n. 2),
 124 (n. 3).
 « Alletz » 65 (n. 1).
 Amory (Thomas) 30-34 (et notes), 38.
 Anaxagore 322.
 Anaximandre 368.
 Anaximène 368.
 Angellier 1, 394 (n.).
 Anne (Reine) 26.
 Apollonius de Tyane 387.
 Aquin (St-Thomas d') 277, 285.
 Arber (Edw.) 303 (n. 2).
 Arbuthnot 51 (n. 1), 125 (n. 2),
 172, 180, 251, 308, 309, 357, 359
 (et n.), 362-363, 380 (n.).
 Archimède 268.
 Ariel 363.
 Arioste 305.
 Aristophane 360, 380 (n. 1).
 Aristote 127-128 (et notes), 277,
 328, 368.
 Ashe (Dr) 18 (n. 5), 96 (n. 1), 123-
 125.
 Atkinson (Geoffroy) 101 (et n. 1),
 214 (n. 1), 216 (n. 1), 327 (n. 2).
 Athénienne (Société — Lettre à la)
 159 (et n. 3).
 — (*Ode à la*, voir : « *Ode* »).
Atlantide (Nouvelle) 215.
 Autobiographique (Fragment) 6-7,
 28 (n. 2), 79, 114 (n. 1), 159 (n. 4),
 160, 174 (n. 2), 202.

B

Bacon 125 (et n. 1), 127, 215, 277,
 285, 378.
 Baldensperger (F.) 394 (n.) et IV.
 Ball (Elrington) 7 (n. 1), 19 (et
 n. 4), 74 (n. 3), 93 (n. 4), 95, 98
 (n. 1), 102-104 (et notes), 114
 (n. 5), 128 (n. 1), 164 (et n. 3),
 181 (n. 2), 204, 217 (n.), 239 (n.),
 295 (n. 2).
 Ballantyne. *Voltaire's visit to Eng-
 land* 41 (n.).
 Barber (Alderman) 10 (n. 2).
 Barber (Mrs) 10 (et n. 4), 11 (et
 n. 1), 103.
 Barrett (Dr) 58-60 (et notes), 74
 (n. 3), 129, 130, 131, 132 (n. 2), 133.
 Barnes (Joshua) 215.
 Bataille des Livres 46 (n. 3), 65
 (n. 1), 110.
 Bathurst (Lord) 23 (n. 1).
 Battan (Dr) 89 (n. 2).
 Battifol 332 (n. 1), 341 (n.).
 Bayle (Pierre) 43 (n.), 305 (n. 2).
 Beddoes (Dr) 54, 57-58 (et notes),
 65.
 Beddoes (Thomas Lowell) fils du
 Dr Beddoes 57 (n. 2).
 Bellarmin 277.
 Beljame (Alex.) 261 (n. 5).
 Bentley (Richard) 258, 260-266, 273,
 278-281, 292, 345, 379 (n.).
 Bergson 394 (n. 1).
 Berkeley (George, Bishop) 96 (n. 1),
 119 (et n. 4), 124-126 (et n.).

Berkeley (Lord) 103 (n. 3), 125 (n. 2), 159 (n. 2), 225 (et n. 3), 226 (et n. 2), 239 (n.), 345.
 Berkeley (Lady) 56, 67, 228-230, 325.
 Berkeley (Monck). Voir : Monk- Berkeley.
 Bernard (Bishop) VII, 19 (n. 2, 3, 4), 96 (n. 3), 98-99 (et n.).
 Bernier 214.
 Berwick 63 (n. 3), 71 (n. 1).
 Bettesworth (Sergeant) 66.
 Bibliothèque Britannique 42 (n.).
 Boccace 305 (et n. 1), 307 (n. 1).
 Bœhme (Jacob) 375 (et n. 1).
 Boiardo (Le) 305.
 Boileau (Despéaux) 276 (et n. 3).
 Bolingbroke 217, 226 (n. 1).
 Bolton (Archb.) 67 (et n. 2), 75 (n. 1), 96 (n. 2).
 Bolton (John) 75 (n. 1), 225.
 Bonnard 303 (n. 2).
 Boulter 47 (n. 3).
 Borkowski 100, 101 (et n.), 215 (n. 2).
 Bossuet (*Élévation sur les Mystères*) 375.
 Boswell 46 (n. 1-2), 47 (n. 1), 49-50 (n.).
 Boyle (Charles) 22 (n. 4), 257-258, 262, 270 (et n. 4), 277-280.
 Boyle (John, 5th Earl of Orrery). Cf. « Orrery ».
 Boyle (Hamilton) 13.
 Boyle (Robert) 228 (n. 3).
 Bowyer 34 (n. 1), 51 (n. 2).
 Blackmore (« Prince Arthur » de) 214.
 Bradshaigh (Lady — Letter to) 59, 129, 160.
 Brennan (Richard) 57 (et n. 1).
 Brent (Mrs) 45 (n. 2), 95.
 Brown (Tom) 216 (n. 3), 302.
 Browne (Dr Peter) 125, 157.
 Browne (Sir Thomas) 217, 321.
 Browning (W. E.) 103 (et n. 5).
 Bruno (Giurdano) 285.
 Buckingham 132, 265 (n° 1), 301-302.
 Bucknill (Dr) 89 (n. 1), 91-92 (et notes).

Buncle (John) 30 (n. 2).
 Burgersdicius 128.
 Burnet (Bishop) 212 (n. 2), 214, 345, 359 (n.).
 Burnet (*History of My Own Time*) 212 (n. 2), 214, 222 (n. 3), 225 (n. 2).
 Burns 1.
 Burton (Robert) 369, 378.
 Bush 51 (n. 1), 227, 228, 345.
 Butler (Samuel) 228 (n. 3), 313, 314 (n. 1).

C

Cadenus 11, 18 (n. 2), 78, 104.
 Calejava (*Histoire de*) 216 (n. 1).
 Callières (*François de*) 46 (n. 3), 65 (n. 1). 272-274.
 Calvin 127 (n. 2).
 Camden 214.
 Campanella 215, 379.
 Canterbury 6 (n. 2).
 Capel (Lord) 197.
 Caroline (Queen) 47.
 Carlyle 326.
 Carteret (Lord) 23 (et n. 1), 125 (n. 2).
 Cazamian IV, 394 (n.).
 Cellbridge 18 (et n. 2), 68, 80.
 Cervantes 219 (*Don Quichotte* 367).
 Challemel-Lacour 85 (n. 1).
 Chalmers 71 (et n. 3), 73 (n. 1).
 Chasles (Philarète 82 (n.).
 Chaucer 231.
 Chauffepié (*Dictionnaire de*) 43 (n.).
 Cherbury (Lord Herbert de) 214.
 Chetwode (Knightley) 95 (et n. 3).
 Cibber (Colley) 8 (n. 3), 13 (n. 1).
 Cibber (Théophile) 13 (n. 1).
 Cicéron 214.
 Clifford (Martin) 301.
 Collier (Jeremy) 214.
 Collins (Churton) 5 (n. 1), 8, 16, 25 (et n. 3), 41 (n.), 85-88 (et notes), 93 (n. 2 et 4), 236 (n. 1), 248, 249, 253 (n. 1).

Congreve (William) 119, 121, 124, 179, 181-185 (et notes), 221.
Poème à l'adresse de Congreve 179, 181-185 (et notes), 288.
 Conte du Tonneau 3, 4, 15 (n. 3 et 5), 21, 72 (n. 3), 109, 212.
 Copernic 269.
 Cordelet (Henriette) 97 (et n. 3), 119 (n. 2).
 Cork (Earl of) 95 (n. 7).
 Cotgrave 299.
 Cotton 217.
 Courtenay 138 (n. 1), 145 (n. 1).
 Courthope 95 (et n. 1).
 « Coutray » 271.
 Cowley (Abraham) 164, 276.
 Cox (Roger) 62, 173.
 Coxé (William) 78 (n. 3).
 Craik (Sir Henry) 5 (n. 1), 7, 11, 36 (n. 2), 45 (n. 1), 56 (n. 2), 73, 75 (n. 1), 86 (n. 1), 87 (n. 1), 92 (n. 2), 93-97 (et notes), 102, 105, 193, 194, 204, 211, 272, 319 (n. 1), 322, 334 (n. 1), 378.
 Ctésias 294, 295.
 Cyrano de Bergerac 43 (n. 1), 65 (n. 1), 100 (n. 4), 215.
 Cyprien (St) 213, 214.

D

Davies (Sir John) 214.
 Décameron 306-307 (et notes).
Découverte (La. « *The Discovery* ») 227-228.
 Defoe 70, 172.
 Dekker 293 (n. 1), 295, 314-317 (et n.).
 Denham 277.
 Descartes 125, 127, 276, 285, 387.
 Desfontaines (Abbé) 38 (n. 1), 40 (n. 2), 41 (n.), 42 (n.), 216 (n. 4).
 Delany 4, 10 (n. 4), 14, 16 (n. 4), 22-27 (et 23 n. 1), 28 (n. 4), 29 (et n. 1), 31, 48 (et n. 2), 66, 68, 80, 84, 172 (et n. 2).

Dennis (Ravenscroft) 102 (et n. 2).
 Dilke (Sir Charles) 99 (et n.).
 Dilworth (W. H.) 44 (n. 1).
 Dingley (Mrs.) 96, 154, 205, 209.
 Dingley (William) 153 (n. 1).
 Diodore (de Sicile) 213, 214, 294.
 Diogène 387.
Dissensions (in Athens and Rome) 40 (n. 2) 240-241 (et notes).
 Dobbin (Rev. Dr) 10 (n. 1).
 Dobbs (Arthur) 78 (n. 2).
 Dobbs (« old Mr. ») 197, 267.
 Donegal (Lord and Lady) 197.
 Dryden 63 (et n. 1), 113, 179, 183, 244 (n.) 249, 278.
 Dublin Castle 224-230.
 Dunlop 70.
 Dunton 177.

E

Eddy (W.-A.) 101 (et n. 2) 125 (n. 2), 215 (n. 5).
Edinbourg (*Revue d'*) 71 (n. 4).
 Elien 214.
 Elliston (Ebenezer) *Last Reflections of*. 173.
 Elwin (Rev. Whitwell) 94 (et n. 3) 99.
 Encyclopédie 43 (n.).
 Eolisme 179, 185, 299, 357, 367 sq. 381.
 Epicure 387.
 Epiphane (St.) 213.
 Erasme 378, 385-387.
 Eric (ou Eadric) le « Forestier » 116 (n. 3).
 Erick (Abigail) mère de Swift, 116, 117 (et notes) 118 (et notes).
 Esopé 256.
Essay on Polite conversation 72 (n. 3).
 Eulenspiegel (Till) 363.
 Evandre 276.
 Evans (Bishop) 74 (n. 3) 77, 98.
 Evelyn (John) 264.

F

Fanu (Le) Cf. Le.
 Faulkner 34 (n. 1) 104 (n. 4).
 Fenton 239 (n.).
 Firth (C. H.) 101 (et n. 4).
 Florus 214.
 Foigny (G.) 215, 336 (n. 1).
 Fontenelle 41 (n.) 214 (et n. 3) 215,
 255 (n. 4) 285, 304, 306 (et n. 2).
 Forde (Mr.) 28.
 Forster 5 (n. 1) 6 (n. 3), 45 (n. 3) 60,
 74, 93-94 (et notes) 132 (n. 2) 136,
 204, 207.
Forster collection 44 (n. 3) 93 (et
 n. 3 et 4), 103 (et n. 1).
 France (Swift en) 40-44 *notes*.
 Fraser (Alex. C.) 96 (n. 1) 119 (n. 3)
 124 (n. 4).
 Freeman (Martin) 63 (n. 3), 104
 (et n. 1).
 Furetière 273 (et n. 1).

G

Gabalès (Comte de) 215.
 Galien 268, 277.
 Galilée 268.
 Galland 216 (et n. 2).
 Gargantua (Jument de) 363.
 Gassendi 127 (n. 2) 276.
 Gay 114 (n. 4) 172, 180, 358 (n.).
Genève 368 (n. 1).
Gentleman's Magazine 147 (n. 1) et
 147-156 (passim).
 Germain (Lady Betty) 228-230.
 Giffard (Lady) 38, 56 (n. 3) 139,
 146-148 (et notes), 173, 175 (n. 1),
 192-193, 205, 207, 224.
 Gilbert 73 (n. 1) 74, 216 (l. 2).
 Gillot (H.) 254 (n. 1), VII.
 Gilson (Et.) 127 (n. 3).
 Godwin 215.
 Goodrich 112, 113, 114, 115.
 Gore (Mr.) 154.
 Goulding (Miss Sybil) *Swift en France*
 44 (n.).

Granger 70.

Granville (Mrs. Ann.) 12, 37.
 Gratia (speciali) 60, 94, 129-130.
 Gresham College 288, 381.
 Grierson (Mrs.) 31 (et n. 1).
 Gondibert 277 (et n. 5).
 Guagninus 215.
 Guiche (Bernard de la) 306 (n. 2).
 Guillaume III, 6 (n. 4), 173, 225,
 246 (n. 1).
 Gulliver 3, 21, 70.
 Guthkelch (Prof.) 99-100 (et notes).
 109 (n. 1) et Nichol Smith 211,
 213, 217 (n. 5), 219 (n. 1), 220 (n. 1),
 22 (n. 3), 243 (n. 1 et 2), 245, 252,
 253 (n. 3), 267 (n. 2 et 3), 276 (n. 1),
 342 (n. 1), 360 (n. 1), 369, 379 (n. 1).

H

Hall (Joseph) 215.
 Hallam 261 (n. 3).
 Hamilton 89.
 Harley 87.
 Harrington 218.
 Harris 73 (n. 1).
 Harris (Mrs. H'. s *Petition*) 172,
 230-231, 388.
 Harrison (Mrs.) 56 (n. 4).
 Hartstonge 63 (et n. 3), 66.
 Harvey 268, 269 (n. 1), 369.
 Hazlitt 30 (n. 2).
 Hawkesworth 34-38 (et notes), 50
 (n. 2), 74 (n. 4), 75, 102 (n. 3).
 Hay (James) 88 (n. 3).
 Héródote 294.
 Heydon (John) 219.
 Heylyn 215.
 Hill (Birkbeck) 93, 95 (n. 3).
 Hippocrate 269 (n. 1).
 Hoarne (Mrs.) 56 (et n. 2), 57.
 Hobbes 125, 218, 276, 384 (et n.).
 Hofmann (H.) 220 (n. 1), 222 (n. 2),
 243, 298.
 Homère 214, 277, 289, 290.
 Hönncher 100 (n. 2).

Hooker 268.
 Horace 22, 214.
 Houston (Dr) 89.
 Houyhnhms 16 (n. 4) 20, 70.
 Howard (Mrs.) 7 (n. 1).
Holyhead (Journal de) 45 et (n. 3),
 87 (n. 1), 93 (n. 4), 95 (et n. 4), 97
 (n. 3), 111 (n. 2), 121 (n. 4).
Hudibras 8 (n. 3), 87 (n. 1), 217, 313,
 314 (n. 1).

I

*Introduction à la conversation cour-
 toise* 3.
 Irénée (St) 213, 214.
 Irlande (Histoire d') 73 (n. 1) —
 (1^{er} retour en) 156 sq.

J

Jacobson (Dr Arthur C.) 92 (et n. 3).
 Jacques II 133, 156-167, 163, 248.
 Jarry (Alfred) 130 (n. 2).
 Jebb (Prof.) 258 (n. 1) 261, 265, 266
 (n. 5), 270 (n. 4).
 Jeffrey 5, 71-73 (et notes), 80, 83, 86.
 Johnson (Esther or Hester). voir
 « Stella ».
 Johnson (Mrs. mère de Stella et sa
 famille) 56 (n. 2), 147-156 (et notes),
 205, 206, 224, 335.
 Johnson (Dr Samuel) 25 et (n. 2),
 46-49 et notes, 56 (n. 2), 65, 67, 70.
 75 (n. 2) 353, 357.
 Jones (Betty) 135.
 Jonson (Ben) 299.
 Jour du Jugement 3.
 Juan (Don) 58.
 Juvénal 320.

K

Keckormannus 128.
 Kendall (Lettre à) 160 (n. 1), 168-170
 180, 212.

Kensington (South) 93.
 Képler 268.
 Kilkenny 74 (n. 4), 119-122 (et notes).
 Kilroot 53 (n. 2), 56 (n. 1), 67, 194-203.
 King (Archbishop) 8 (n. 3), 84, 380 (n.).
 Kneller (Godfrey) 151.
 Knightley Chetwode 167 (n. 1).
 Knowles 86 (n. 2).
 Koszul 375 (n. 1).

L

Lachèvre (Frédéric) 346 (n. 1).
 Lamar (René) 228 (n. 3).
 Landau (Marcus) 307 (n. 1).
 Lane-Poole (Stanley) 98 (n. 1),
 (n. 2).
 Lanson 41 (n.) 304 (n. 1).
 La Rochefoucauld 217.
 Laud 127.
 Law (William) 375.
 Leblanc (Abbé) 38 (n.) 42 (n.). 69
 Lecky 78 (n. 3) 102.
 Lee (A. C.) 307 (n. 1).
 Leicester 132-135, 171, 191.
 Le Fanu *Dean Swift's Library* 179
 (n. 1).
 Legg (Dr Wickham) 92 (et n. 2).
Legion-Club 63.
 Legouis (Émile) IV, 311 (n. 6).
 Legouis (Pierre) 218 (n. 2), 394 (n. 1).
 Lesage (Georges-Louis) auteur des
*Remarques sur l'Angleterre faites
 par un voyageur* 127 (n. 2).
 Lisbonne 191.
 Locke 125, 264.
 Locker (Mr.) 95 (n. 7).
 Lucien 65 (n. 1), 215, 270 (n. 3).
 Lucrèce 214, 321, 322, 369, 387.
 Ludlam (Grotte de la Mère) 154.
 Luttrell (Narcissus) 222 (n. 3).
 Lyon (Rev. Dr) 44-46 et notes, 53
 (n. 3), 64 (n. 3), 74 (n. 4), 89 (n. 2),
 90, 134 (n. 4), 211 (n. 1), 213, 224
 (n. 1) 247-248, 251, 310.

M

- Macaulay 5, 14 (n. 2), 16 (n. 1), 20, 81-82, 102 (n. 4), 138 (n. 2), 141 (n. 5), 255, 256.
 Macnally (Mr. Leonard) 63.
 Macpherson (Davis) 78 (n. 3).
 Madden (Dr) 47 (n. 3), 67.
 Magdalen College (Oxford) 163.
 Magnus (Olaus) 300 (n. 1).
 Maguire (Mr.) 57 (n. 1).
 Malebranche 285.
 Malelas 263 (n. 1).
 Malone 71 (et n. 3).
Manche à balai (Méditation sur un) 228 (n. 3), 325-326.
 Marlborough 69 (n. 1).
 Marsh (Archb. Narcissus) 128 (et n. 3), 192.
 Martin Marprelate 303 (n. 2 et 3), 312 (n. 1), 349 (et n.).
Martin (History of) 220-221 (note).
 Marvell (Andrew) 218 (et n. 2) 312.
Massé (Aventures de Jacques) 216 (n. 1).
 Maty (*Journal Britannique*) 42 (n.).
 Maurier 214.
 Medical (London M. Gazette) 90 (n. 1).
 Ménière (Maladie de) 91.
 Minster (Sébastien) 300 (n. 1).
 Misson 216 (n. 1) 327 (n. 2).
 Mitford (Rev.) 44 (n. 3), 92 (et n. 4).
 « Mohocks » 132.
 Molyneux (Lieut. More) 103 (et n. 1).
 Molyneux (William) 124, 125, 130 (et n. 1).
 Monck-Berkeley 8 (n. 1), 14 (et n. 1), 53 (n. 2 et 3), 54, 55-57 (et notes), 64, 67, 68, 76.
 Monck-Mason 44 (n. 2 et 3), 57 (et n. 1), 66, 68, 73-79 (et notes), 80, 87 (n. 1), 93, 99.
 Monfaucon de Villars (Abbé) 215.
 Montaigne 216, 217, 313, 378.
 Moor-Park 136-156 (et notes), 175-189. (et notes), 204-219 (et notes).
 More (Sir Thomas) 65 (n. 1), 215, 299.

- Moriarty 5, 97 (et n. 2).
 Mose (Mr.) 206.
 Mose (Mrs.) 18 (n. 4).
Mréo Eenégu (Histoire de) 305-306 (et notes).
 Muralt (Louis Béat de) 139 (et n. 2), 140.
 Murray (Mr.) 95 (n. 7) 103, (n. 1).

N

- Nashe 293 (n. 1).
 Newton 125, 264, 268.
 Nichols (Dr) 89 (n. 2).
 Nichols (John) 32 (n. 3), 34 (n. 1), 44 (n. 2), 52-54 (et notes), 62, 75, 93, 342 (n. 1).
Nicomague (Morale à) 127.

O

- Ode (au Roi Guillaume sur ses succès en Irlande)* 174.
Ode (à Sir William Temple) 143-145 (et notes).
Ode (à l'Archevêque Sancroft) 143 (n. 1), 158 (n. 2), 164-166 (et notes), 245 (n. 2).
Ode (à la Société Athénienne) 177-179 (et notes), 369.
 Optat (Saint) 307.
 Orléans (père d') 214, 244.
 Ormond (Lord et sa famille) 119, 125 (n. 2).
 Orrery (John Boyle, 5th Earl of) 4, 7 (n. 2), 12-22 (et notes), 27 (et n. 1), 31 (et n. 3) 34-36, 41 (n.), 48, 64, 67, 74, (n. 3), 75, 80, 91 (n. 2 et 3), 99, 148 (n. 1).
 Osborne (Dorothy-Lady Temple) 136, 145, (et n. 1), 145-146.
 Ossian 39 (n. 1).
 Oxford (séjour à) 158, 162-167 (et notes), 185.

P

- Paget 19, 45 (n. 2), 94.
 Panciroli 370.
 Paraceloc 268, 276, 277, 370, 387.
 Pascal 285 376.
 Patrick (St-Cathedral of) 73 (et n. 1 et 2), 89.
 Pembroke (Lord) 124 (n. 1).
 Pendarves (Mrs.) 11-37 et (n. 2).
 Percy's *Reliques* 39 (n. 1).
 Perrault (Charles) 255 (n. 1 et 3), 285, 292.
 Perrot d'Ablancourt 215 (et n. 5).
 Pétrone 214.
Phalaris (Epîtres de) 255-265 passim.
Phrenological Journal 89 (n. 3).
 Pilkington (Mrs. Lætitia) 7-12 (et not.), 13 (n. 1), 16, 17 (n. 4), 23 (n. 1), 31 (et n. 3), 32, 64 (n. 3), 80, 128 (n. 2), 167, 212.
 Pilkington (Rev. Matthew) 8 (et n. 1 et 4), 34-36 (et notes).
 Pline l'Ancien 321.
 Pope 13 (n. 2), 22 (et n. 2), 25 et (n. 1), 37 (et n. 1), 99 (n. 3), 115 (et n. 1), 118, 217, 287 (n. 1), 358 (n.), 378.
 Porphyre 127.
 Portland (Earl of) 174.
 Prévost-Paradol 82-84 (et notes).
 Ptolémée 268.
 Pulci 305.

Q

- Quarterly (Review)* 71 (n. 4) 74 (n., 2).
Quarterly (Dublin Q., Journal of medical Science) 90 (n. 2).
 Queensbury (Duchess of — Letter to) 111 (n. 3).
 Quentin Craufurd 82 (n. 3) 83-84 (et notes).

R

- Rabelais 30 et (n. 2), 41 (n.), 42-43 (n.) 65 (n. 1), 97 (n. 3), 219, 313 (et n. 3), 321, 322 (n. 2 et 3), 323, 307.

- Rapin 128 (n. 3).
 Rémusat (Charles de) 285 (n. 1).
 Reynald (Hermile) 83 (et n. 1).
 Ridgway (Mrs.) 45 (n. 2), 96.
 Richardson (Samuel) Letter to Lady *Bradshaigh* 59, 129, 160.
 Richardson (W.) 7 (n. 1), 129.
 Richelet (*Dictionnaire de*) 338 (n. 1).
 Ridler (« Magister » at Kilkenny) 119.
 Rigault (Hippolyte) 254, 255 (n. 1) 255, 261 (n. 1) 285 (n. 1).
 Rochester 132.
 « Roll » (des examens de Trinity College) 60, 74 (n. 3) 77 (n. 3).
 Romney (Earl of) 225.
 Roscoe 64 (et n. 1), 92 (et n. 5), 93, 226 (n. 2).
 Rosingrave 66.
 Rotheram 112, 113.
 Royal Society 177, 261 (n. 5), 379 (et n.).
 Ryland (Frederick) 102 (n. 2).
 Rymer 292.

S

- « Sacharissa » 68 (n. 2).
 Sacheverel 353 (n. 1).
Sadeur (Voyages de Jacques) 336 (n. 1).
 Sainte-Beuve 82 (n. 5), 83 (n. 3).
 Saint-Victor (Paul de) 83 (et n. 2).
 Sancroft (Archb.) 93 (n. 1), 143 (n. 1), 158 (n. 2).
 Sarpi 213.
 Scot (Duns) 277, 285.
 Scott (Temple) 6 (n. 1), 101-102 (et notes).
 Scott (Sir Walter) 4, 39 (n. 1), 40 (n. 2), 47 (n. 3), 54, 62-71 (et notes), 79-80, 84, 97 (n. 3), 181, 271.
 Scriblerus 358 (n.).
 Seccombe (Thomas) 8 (n. 4), 12, 145 (n. 1).
 Selbie (W. B.) 312 (n. 1 et 3).
 Selden (John) 218, 269 (n. 2).
Sevarambes (Histoire des) 215, 346.

Sican (Mrs.) 52, 67, 96.
 Sidney (sir Philip) 269 (n. 2).
 Simon (Max) 87 (n. 2).
 Shadwell 179.
 Shaftesbury 363 (con.), 373, 374.
 Shakespeare 219 (et n. 1), 269 (n. 2),
 295 (n. 2), 311.
 Sharp (Archb.) 26, 248-252, 298,
 308.
 Sheen 136-137.
 Sheridan (Richard Brimsley) 49
 (n. 3).
 Sheridan (Dr Thomas) 47 (n. 3),
 49-52 (et notes), 58, 62, 64, 66, 67,
 72 (n. 1), 75, 76, 80, 87, 93, 103,
 120 (n. 3), 128-129.
 Sleidan 213.
 Smalridge 353 (n. 1).
 Smedley (Dean) 38.
 Smeglesius 128 (et n. 3).
 Smith (Mr.) 68 (n. 2).
 Smith (Prof. Nichol) 99 (n. 4), 109
 (n. 1), 211. 213.
 Somers 345, 369, 378.
 Sorley (Prof.) 125 (n. 1).
 South (Rev. Robert) 380 (n.).
 Southwell (Sir Robert) 138, 157.
 Spence 24, 57.
 Steele (Thomas) 63.
 Steele (Richard) 102.
 Stella 13 (n. 1), 18, 28 (n. 4), 48 (et
 n. 1), 56 (et n. 2), 66-69, 76, 77, 98
 (et n. 3), 99, 147-156 (et notes),
 204 (n. 3), 237 (n. 1), 322.
 Stephen (Leslie) 30 (n. 2), 32 (n. 2 et
 3), 74 (et n. 1), 86 (n. 1), 97, 255,
 319 (n. 1).
 Stésichore 255-265 (passim).
 Stopford (Major) 95 (n. 7).
Stroukaras 346.
 Stubbe (Dr Henry) 379 (n.).
 Stubbs 122 (n. 1 et 2), 124 (et notes 3
 et 4), 127 (n. 1).
 Swan-Tripe Club 60 (n.), 93 (n. 1).
 Swanton (Mrs.) 103 (n. 2).
 Swift (Adam) 116, 134, 158.
 Swift (Barnam) 112.
 Swift (Deane) 6 (n. 2), 27-30, 31 et

n. 3), 34 (n. 1), 34-36 (et n.), 62, 91
 (n. 3), 133 (n. 1), 136, 162, 212,
 213, 247-248, 251.
 Swift (Deane) père du biographe de
 Swift 133, 191, 225.
 Swift (Godwin) 116 (et notes), 122,
 123 (et n. 2), 133, 136, 189.
 Swift (Robert) 112.
 Swift (Theophilus) 9 (et n. 1), 10-27
 (n. 1), 61 (et n. 3), 64 (n. 3), 66, 72
 (n. 1), 76, 123 (n. 1), 162.
 Swift (Rev. Thomas) 6, 113-116 et
 notes.
 Swift (Thomas, cousin de Swift) 103
 (n. 2), 121, 131, 155 (n.), 160 (n. 1),
 161, 170-171, 176, 181, 186.
 Swift (William) 6 (n. 2), 134, 158.
 Swift (Willoughby) 133.
Swiftiana 61-62 (et notes), 75.

T

Tabaraud. *Histoire du philosophisme
 anglais* 43 (n.), 78 (n. 1).
 Tachard (Abbé) 214 (et n. 1).
 Taine 84-85 (et notes), 111 (n. 1).
 Tartufe 330.
 Tatler 348 (n. 2), 356 (n. 3).
 Temple (John) 137 (et n. 1) 160-161.
 Temple (Lady) voir: Dorothy Os-
 borne.
 Temple (Sir William) 7 (n. 1), 18 (n. 4),
 81, 96 (n. 2), 136-145 (et notes),
 214, 224, 255-266 (passim et
 notes), 282, 374.
 Tertullien 213.
 Thackeray 80-81 (et notes), 86.
 Théophraste 215 (n. 1).
 Thibaudet (Albert) 130 (n. 2).
 Thucydide 213.
 Tickell (Letters to) 63.
 Tickell (Major) 63.
 Tilley (A. A.) 138 (n. 1).
 Tisdall 217 (n. 2), 237 (n. 1), 241, 345.
 Toldo (Pietro) 100 (et n. 4).
 Triennial Bill 6 (n. 4) 174.

Trinity College 26 (n. 2), 59, 74
(n. 3) 103 (n. 2), 118, 122-132 (et
notes), 156-158.
Tripos 59, 65 (et n. 2), 74 (n. 3), 129-
130, 301.
Tyrconnel 125, 132, 133, 157.
Tyssot de Patot 216 (n. 1).

U

Ubu Roi 130 (n. 2).
Udall (et Penry) 303.

V

Vairasse (Denis V. d'Alais) 65
(n. 1) 215, 346 (et n. 1).
Vanessa 15 (n. 1), 18, 28, 30, 64, 68,
76, 98 (et n. 1), 99 (n. 1), 104 (et
n. 1), 217.
Vanhomrigh (Esther or Hester). Voir
« Vanessa ».
Varina (Miss Jane Waring) 134
(n. 3), 210, 345.
1^{re} *Lettre à Varina* 198-201.
2^e *Lettre à Varina* 233-237.
Vaughan (Thomas) 369.
Villey (Pierre) 390 (n.).
*Vers écrits à l'occasion de la maladie
et de la guérison récente de Sir
William Temple*, 187-188.
Virgile 22, 214, 277, 369.
Voltaire 38 (n. 1), 40 (n. 2), 41 (n.),
42 (n.), 43 (n.), 304, 319.
Vossius 215 (n. 1).

W

Wagner (W.) 254 (n. 1).
Wagstaffe (Papers) 102 (n. 5).
Wailly (Léon de) 88 (et n. 1).
Wakes (Archb.) 74 (n. 3).
Walker's *Sufferings of the clergy* 114.
Wallis 128 (n. 3).
Walpole 78 (n. 3 et 4).
Walsh 73 (n. 1).
Warburton 73 (n. 1).
Waring 196 (et n. 3) 248, 249, 310.
Warton's *Essay on the Genius of
Pope* 37 (n. 1), 179 (et n. 2).
Whibley (Charles) 97 (n. 3).
Whigs 71 (n. 4) 226 (n. 3) 240.
Whigs (Esprit des) 40 (n. 2).
Whig (Examiner) 75 (n. 2).
Whitehaven 117.
Whitelaw 73 (n. 1).
Whiteway (Mrs.) 67, 68, 91 (n. 2),
96, 217.
Whiteway (Mr. John) 89 (n. 2).
Wilde (Dr W. R.) 82 (et n. 1), 90-91
(et notes).
Wilkins 268, 277.
Will's (Café) 254, 255, 288, 320, 381.
Wilson, auteur des *Swiftiana* 54,
61-62 (et notes), 67 (n. 2), 75.
Winder (Rev. John) 202, 203 (et
notes), 210, 212, (n. 1), 213.
Worrall (Mr.) 135 (n. 2).
Wotton 255, 258-260, 275, 277-280,
289, 292, 304, 345.
— Ses « *Réflexions* » 244 (n.).
Wren (Christopher) 264.

Y

Yahoos 15 (n. 2), 30 (n. 1), 70, 80, 184.

TABLE DES MATIÈRES.

Avant-propos	VII
Bibliographie	X

Livre I.

HISTOIRE ET CRITIQUE SWIFTIENNES.

Préliminaires. Vue d'ensemble. Sources biographiques et études critiques	I
 A. <i>Sources directes et témoignages immédiats</i>	6
Fragment autobiographique de Swift	6
Mrs Pilkington. Ses « Memoirs »	7
Orrery. Les « Remarques »	12
Delany. « Observations sur les Remarques d'Orrery »	22
Deane Swift. « Essai sur la vie... du D ^r Jon. Swift »	27
Amory	30
Hawkesworth, sa position intermédiaire entre les deux groupes.	34
 B. <i>Revision et critique des premières sources</i>	39
Remarques manuscrites du D ^r Lyon.....	44
Johnson. Sa Vie de Swift	46
Sheridan. Son édition, Sa Vie de Swift	49
Les érudits, chercheurs de sources, antiquaires, etc. — Nichols et ses émules	52
 C. <i>Elaboration romantique</i>	55
Monck-Berkeley	55
Beddoes	57
Barrett	58
Les « Swiftiana » de Wilson	61
Synthèse romantique: Walter Scott.....	62
Les diatribes: Jeffrey	71
Réaction contre le « romantisme »: Monck Mason.....	73

Persistance du romantisme.....	79
Macaulay.....	80
Thackeray.....	81
Paul de St-Victor, etc.....	83
Taine.....	84
Ch. Collins, etc.	86
 D. <i>Recherches objectives et scientifique mise au point</i>	89
W. R. Wilde	90
D ^r Bucknill	91
Mitford, Roscoe, etc.	92
Forster.....	93
Birkbeck Hill, Paget, Elwin, Courthope, etc.....	94
Craik	95
Autres chercheurs et érudits swiftiens.....	98
Temple Scott et D ^r Elrington Ball	101

Livre II.

LA JEUNESSE ET LE CONTE DU TONNEAU

Préliminaires	109
 Section I. <i>La jeunesse de Swift. Ses étapes</i>	111
Ch. I ^{er} . Les origines, les premières années, Kilkenny et Trinity College.	
La souche	112
Le Rev. Thomas Swift, l'aïeul	113
La naissance de Swift, Dublin et Whitehaven	117
Kilkenny	119
Trinity College	122
Départ de Trinity et séjour à Leicester	132
Ch. II. Les deux premiers séjours chez Temple et les premières expériences.	
A. Premier séjour chez Sir William Temple, juin 1689 à mai 1690	136
B. Premier intermède : retour de Swift en Irlande, mai 1690 fin 1691	156
C. Deuxième séjour à Moor-Park, fin 1691-mai 1694. La vie à Moor-Park	159
Voyage à Oxford, juin-juillet 1692	162
Lettre à Kendall	168
Lettre à Thomas Swift	170
Elargissement de son expérience	171

Lectures ardentes et efforts littéraires : Méditation du Conte du Tonneau.....	175
Fin du second séjour : Les désillusions	185
Ch. III. Kilroot	190
Premiers contacts directs avec la vie. Première lettre à Varina	198
Ch. IV. Troisième séjour à Moor-Park, mai 1696-été 1699	204
Les lectures de Swift	211
<i>Section II. Le Conte du Tonneau.....</i>	<i>220</i>
Ch. I. Quand fut écrit le Conte ?.....	220
a) Les circonstances et l'état d'esprit :	224
Mort de Sir William	224
Swift au château de Dublin chez Lord Berkeley	225
La « Découverte ». Le « Problème »	227
La « Pétition de Mrs Harris »	230
« When I come to be old »	232
Deuxième lettre à Varina, May 1700	233
Discours sur les luttes et les dissensions à Athènes et à Rome	240
Lettres à Tisdall, 16 décembre 1703 et 3 février 1703 ..	241
b) Coup d'œil d'ensemble sur le problème de la <i>date</i> ou des <i>dates</i> de composition	242
Formation de la doctrine philosophique du Conte	245
Naissance et développement de l'allégorie : Le sermon de Sharp. Conclusion	248
Ch. II. La Bataille des Livres :	253
a) La Querelle avant Swift.....	254
b) La satire littéraire entre les mains de Swift	266
Ch. III. De la Bataille au Conte. Les « digressions » littéraires du Conte du Tonneau	285
Leur ordre logique et leur développement	288
Ch. IV. L'allégorie : Ses caractères généraux :	298
a) Nature de l'allégorie : Le problème des sources.....	300
b) L'originalité de l'allégorie : l'esthétomorphisme	308
Ch. V. Etude analytique du Conte : Les thèmes et la philosophie .	318
a) Le testament	318
b) L'exposé de la doctrine esthétomorphique.....	320
c) Caractère et exploits de Peter	327
1 ^o Section II	327
2 ^o Section IV	335
Portée de la satire anti-papiste	346

<i>d)</i> Car actère et gestes de Jack (sections VI, VIII et XI).....	353
L'éolisme	367
Portée de la satire religieuse	372
Ch. VI. Vue d'ensemble et Conclusion : Digression sur la Folie..	377
Swift et Erasme.....	385
Portée de la satire philosophique	390
L'humour de Swift et sa puissance.....	393
INDEX ALPHABÉTIQUE	398

ERRATA.

- P. 1, l. 10. Au lieu de : de l'histoire biographique de la critique littéraire,
lire : de l'histoire biographique *et* de la critique littéraire.
- P. 6, n. 1. Au lieu de : I. Scott, lire *T.* Scott.
- P. 8, l. 11. Au lieu de : en aventure, lire : en aventures.
- P. 61, l. 2. Au lieu de : avait, lire : *avaient*.
- P. 111, n. 3. Au lieu de : Queensbury, lire : *Queensberry*.
- P. 146, l. 1. Au lieu de : rassénérer, lire : *rasséréner*.
- P. 189, l. 11. Au lieu de : la maître, lire : *le* maître.
- P. 196, i. 19. Au lieu de : médiations, lire : *méditations*.
- P. 240, l. 8. Au lieu de : l'inspirée, lire : *inspirée*.
- P. 242, l. 9. Au lieu de : première lettre politique, lire : *première lutte*
politique.
- P. 346, l. 22. Lire : aboutit ainsi, par la généralisation de la comédie de
caractère, à cette efficace scène...
- l. 31. Au lieu de : parce qui n'est, lire : par ce qui n'est....
-

